

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

VICTOR MICHEL

*Maître de Conférences
à la Faculté des Lettres de Nancy*

C.-M. WIELAND

*LA FORMATION ET L'ÉVOLUTION
DE SON ESPRIT JUSQU'EN 1772*

THÈSE PRINCIPALE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS, RUE PALATINE, PARIS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553030_0001

C.-M. WIELAND

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
(Imprimé en France)

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

VICTOR MICHEL

*Maître de Conférences
à la Faculté des Lettres de Nancy*

C.-M. WIELAND

*LA FORMATION ET L'ÉVOLUTION
DE SON ESPRIT JUSQU'EN 1772*

THÈSE PRINCIPALE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE, PARIS



AVANT-PROPOS

C'est seulement depuis le début de ce siècle que la critique allemande a pris un intérêt plus actif à l'œuvre de Wieland. Relégué dès le romantisme parmi les auteurs de second plan, il était tenu généralement pour un moraliste et pour l'héritier d'une tradition littéraire épuisée, plutôt que pour un vrai poète. La virtuosité de son talent faisait oublier l'action émancipatrice qu'avait exercée son esprit. Il appartenait à l'histoire littéraire de réparer une ingratitude, contre laquelle Loebell avait, dès 1858, essayé de réagir. L'Académie des Sciences de Prusse a commencé en 1909 l'édition critique de ses écrits, que B. Seuffert, qui s'était fait le promoteur des études wielandiennes, a préparée par ses Prolégomènes. Les publications et les recherches, suscitées par cette entreprise, ont mis au jour des documents qui donnent plus de relief à la personnalité de cet auteur, tout en dégageant l'accès de son œuvre. Le moment était venu, il m'a semblé, d'une étude d'ensemble qui manquait jusqu'à présent.

A la place de la monographie détaillée pour laquelle Seuffert, au cours de sa vie, avait réuni les matériaux, il ne pouvait être envisagé provisoirement « qu'une histoire de son esprit », telle que Wieland la réclamait de son futur biographe. Il entendait justifier par les circonstances, dans lesquelles elle avait été élaborée, les imperfections de son œuvre aussi bien que son caractère occasionnel. Tout comme il n'avait recueilli ses essais juvéniles que pour leur valeur documentaire, il regrettait de n'avoir disposé, dans l'édition de la dernière main, « les fils de son esprit dans l'ordre où ils étaient venus au monde », de manière que le lecteur attentif pût y suivre aisément son développement. C'est par ce qu'elle traduisait de sa vie morale, par la continuité de l'effort d'artiste qu'elle atteste, que son œuvre valait surtout à ses yeux.

S'il ne s'y est pas exprimé aussi complètement que certains poètes d'un génie plus original, il y a néanmoins transporté son expérience, sinon dans son intime spontanéité, du moins telle qu'elle se refléchissait dans son intelligence. A la faveur de déguisements il la détachait de lui-même, en la livrant au jeu ironique de sa fantaisie. Le goût gardait toute latitude pour l'adapter à la forme qui lui convenait. C'est ainsi qu'il a pu dérouter le public, paraître alternativement grave et frivole, enthousiaste et sceptique, idéaliste et libertin, alors que, comme il dit, il n'était rien de tout cela, et qu'il cherchait seulement à être lui-même.

Mais s'est-il jamais trouvé dans les avatars de son imagination? Cette recherche de sa propre forme, était-elle plus que le détachement progressif de l'esprit de sa tradition et de son milieu? Tourné vers le siècle, il en reflète la pensée et les aspirations. Il ne se dégage de l'idéologie religieuse et de la spéculation que pour se mouvoir librement dans les formes de l'art. Tandis qu'il s'affranchit, sa vision morale se pénètre de sensibilité esthétique. Partagé entre la poésie et la réflexion critique, il évolue « en spirale ».

Cette évolution, je me propose de la retracer pendant la première moitié de sa vie. Comme elle s'accomplit au moyen d'une dialectique entre la tête et le cœur, elle ne saurait être saisie que dans son intime relation avec l'existence extérieure. Plus qu'aucun auteur de son temps, Wieland dépend, en effet, du milieu et de ses lectures. Sa nature de caméléon, il le reconnaît, prend la couleur de son entourage. Par sa versatilité, sa pensée semble échapper à toute systématisation ; elle n'en est que plus vivante et plus nuancée. Elle se dérobe à l'analyse dans le faux jour de l'équivoque, ou dans le demi-jour de la grâce. Elle demande à être surprise dans ses démarches et ses détours, en son expression immédiate aussi bien que sous son revêtement littéraire.

Cela justifierait la place attribuée aux témoignages personnels dans une enquête qui s'attache moins à la matière conventionnelle qu'à la vérité psychologique, par laquelle ses ouvrages ont agi sur l'époque. J'ai tenu compte, au surplus, de la difficulté qu'il y a d'accéder à une partie de la correspondance, tant qu'elle n'aura pas été rassemblée dans l'édition en cours de publication. Dans les premiers recueils elle se trouve d'ailleurs très mutilée. Si les communi-

cations faites par Seuffert sur la jeunesse de Wieland peuvent y suppléer dans une large mesure, elles ne dispensent pas de recourir aux sources manuscrites, particulièrement abondantes pour la période helvétique, alors que le jeune poète achevait sa formation et cherchait sa voie.

Ce que je dois aux travaux antérieurs n'échappera pas à un œil averti. Sans les résultats déjà acquis, une telle enquête, portant sur une activité aussi abondante et aussi diverse, n'aurait pu tenir dans le cadre de cet ouvrage. Par l'étendue de son information et l'éclectisme de son goût, Wieland entraîne son interprète à travers les littératures anciennes et modernes, encore que ce soit de la France qu'il tienne essentiellement sa culture; dans une substantielle étude M. A. Fuchs vient d'en apporter la confirmation pour une période postérieure. Qu'on en ait fait grief à Wieland, et que cette forme d'esprit explique en partie la réserve de la critique allemande, elle doit lui gagner l'intérêt sympathique des germanistes français. Déjà Hallberg avait donné, il y a plus d'un demi-siècle, un judicieux aperçu de son œuvre et de sa pensée.

Au terme de ce travail, qui s'est prolongé au delà de mes prévisions, il me reste à reconnaître les facilités qui m'ont été accordées, pour l'utilisation des archives qui s'y trouvent déposées, par la Bibliothèque Centrale de Zurich, la Bibliothèque régionale de Dresde, les Bibliothèques universitaires de Fribourg/Br. et de Bâle, ainsi que par le Conservateur du Musée de Wieland à Biberach. Je ne saurais oublier l'empressement avec lequel B. Seuffert m'a fait bénéficier de sa vaste érudition, ni le gracieux concours que m'a prêté M. E. Ermatinger pour mes recherches. Je tiens à exprimer toute ma gratitude à mon collègue et ami R. Minder qui m'a assisté dans la correction des épreuves, et aussi à M^{lle} Dr. E. Günzburger, qui a bien voulu se charger en outre de l'index. Je dois remercier enfin M. P. Hazard, professeur au Collège de France, et mon ami J.-M. Carré, professeur à la Sorbonne, d'avoir accueilli cet ouvrage dans les « *Études de Littérature étrangère et comparée* ».

LISTE DES ABRÉVIATIONS

- | | |
|---|--|
| W. | = Wieland. |
| A. | = Wielands gesammelte Schriften, 1909 ss. hgg. von der Preussischen Akademie der Wissenschaften. |
| H. | = Wielands Werke, Hempel Ausgabe. |
| A. Br. | = Ausgewählte Briefe C. M. Wielands an verschiedene Freunde... Zürich, 1815. |
| D. Br. | = Auswahl denkwürdiger Briefe von C. M. Wieland, hg. von L. Wieland, Wien 1815. |
| HASSENCAMP. | = Neue Briefe C. M. Wielands, vornehmlich an Sophie La Roche, Stuttgart, 1894. |
| HORN. | = C. M. Wielands Briefe an Sophie von La Roche, Berlin, 1820. |
| ROTH. | = F. H. Jacobis auserlesener Briefwechsel, Leipzig, 1825/1827. |
| WAGNER 1835. | = Briefe an J. H. Merck von Goethe, Herder, Wieland..... Darmstadt, 1835. |
| WAGNER 1838. | = Briefe an und von J. H. Merck, Darmstadt, 1838. |
| BÖTTIGER. | = Literarische Zustände und Zeitgenossen, hgg. von K. W. Böttiger, Leipzig, 1838. |
| RAUMER. | = Historisches Taschenbuch, hgg. von Fr. von Raumer, X, Leipzig, 1839. |
| ZEHNDER. | = Josephine Zehnder-Stadlin : Pestalozzi, Gotha, 1875. |
| KÖRTE. | = Briefe der Schweizer..., Zürich, 1804. |
| STAUDLIN. | = Briefe berühmter... Deutschen an Bodmer, Stuttgart, 1794. |
| GRUBER ¹ . | = J. G. Gruber : Wieland, Leipzig und Altenburg, 1815-1816. |
| GRUBER ² . | = J. G. Gruber : Wielands Leben, Leipzig, 1827-1828. |
| OFTERDINGER. | = Wielands Leben und Wirken in Schwaben und in der Schweiz, Heilbronn, 1877. |
| BUDDÉ. | = Wieland und Bodmer, Berlin, 1910. |
| HIRZEL. | = Wieland und Martin und Regula Künzli, Leipzig, 1891. |
| <hr style="width: 10%; margin-left: 0;"/> | |
| <i>Proleg.</i> | = Prolegomena zu einer Wieland-Ausgabe I-VII, Berlin, 1904-1921. |
| <i>Euph.</i> | = Euphorion. |
| <i>Euph. Ergzh.</i> | = Euphorion Ergänzungsheft. |
| <i>Vierteljahrschr.</i> | = Vierteljahrschrift. |
| <i>Vierteljrsh.</i> | = Vierteljahrsheft. |
| <i>Morgenbl.</i> | = Morgenblatt. |
| <i>Zeitschr.</i> | = Zeitschrift. |
| <i>Freym. Nachr.</i> | = Freymütige Nachrichten von neuen Büchern. |
| <i>Gött. gel. Anz.</i> | = Göttinger gelehrte Anzeigen. |
| <i>Litgesch.</i> | = Literatur-Geschichte. |
| <i>Funde.</i> | = Funde und Forschungen, eine Festgabe für Julius Wahle, Leipzig, 1921. |
-

PREMIÈRE PARTIE



LA FORMATION

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES ET L'ÉDUCATION

C'est à Biberach qu'il faut l'aller chercher d'abord, dans le paysage natal et au musée que ses compatriotes lui ont consacré en 1907 ¹. La petite ville souabe est demeurée, dans son allure provinciale, à peu près ce qu'elle était il y a deux siècles : une grosse bourgade à demi-rurale, écartée des grandes voies de circulation, et agréablement blottie au creux de sa vallée, baignée par la Riss « paresseuse et sans gloire », et ouverte, au sud, sur la perspective des montagnes bleues. La vie moderne n'a pas trop bouleversé son architecture pittoresquement bariolée, et, au rythme de la rue, on suppose qu'elle a gardé un peu de cette nonchalance heureuse, de ce particularisme jaloux de ses traditions, et de cette modération bourgeoise que Wieland, avec sa douce ironie, n'a laissé d'aimer.

Ne partageait-il pas la fierté démocratique de sa petite patrie, encore autonome sous la protection impériale, et défendue, sinon toujours par la vertu de ses citoyens et la sagesse de son administration, du moins par son attachement à ses institutions, et par l'effacement dans lequel elle se tenait aux confins de l'Allemagne ? Région de partage où, comme les eaux qui hésitent entre le Rhin et le Danube, la vie politique était suspendue, et comme cloisonnée,

1. Irene WUNDERLICH : *Das Wielandmuseum in Biberach* (Sonderabdruck aus dem Schwäbischen Bund, Biberach, 1907).

Le musée de W. est dû à l'initiative de Reinhold Schelle et a été inauguré en 1907 en présence des descendants du poète : le Dr Karl Peucer (Weimar), sa sœur Élisabeth Hecht-Peucer (Weimar), M. E. Erler (Mulhouse), ses arrière-petits enfants ; le Dr. Gessner (Zurich), son arrière-petit-fils et trois arrière-arrière-petites filles : Marie, Hélène et Frieda Andreae (Weimar).

Cf. *Vorträge gehalten bei der Wielandfeier in Biberach/Riss*, am 3. Sept. 1907 von Prof. B. SEUFFERT und Dr. P. WEIZSÄCKER (Biberach).

par le morcellement territorial des sécularisations et des franchises. D'où quelque étroitesse aussi dans les esprits, un conservatisme raidi par les oppositions de factions et de religions, qui valait aux Souabes une fâcheuse réputation : ceux-là même qui semblaient devoir la démentir par leur esprit, comme Abbt, Weckherlin, Miller, Wieland, en particulier, n'ont pas le moins fait pour l'accréditer¹.

Mais la satire des *Abderitains* ne supprime pas la gratitude du poète pour le « petit pays, où il aspira les premiers rayons de lumière, et éprouva les premières souffrances, les premières joies »². Que ne s'est-il bercé, une fois déraciné en Thuringe, de l'espoir d'y finir ses jours ! C'était le climat méridional qui convenait à sa fantaisie : de lui, il tenait les réserves d'optimisme et de bonhomie ensoleillée qui soutenaient son humeur sous le ciel froid et gris « où l'on ne peut aimer ni Dieu ni son prochain »³. Il aura souvent la nostalgie de cet horizon limpide et large qu'il avait sous les yeux, dans le jardin hors des murs où il versifiait sa *Musarion* et son *Idris*, *solus cum sola*, prêtant l'oreille aux bruits de la campagne et rêvant de faunes et de nymphes des bois, cependant que, du cimetière proche, lui venait l'avertissement de vivre le plus longtemps et le plus agréablement possible⁴.

Par sa « modération et son indolence naturelles », Wieland se défendra ainsi de « l'ardeur native de son âme », et des entraînements de l'esprit. Encore qu'il ait « poussé comme une plante de serre », il tient de la vertu du terroir, avec sa placidité d'humeur, son goût d'indépendance, qui le confine dans l'enclos domestique, et aussi sa défiance de l'autorité. A l'occasion, il se souvient qu'« il n'est le sujet de personne » et que « depuis l'empereur Rupert », c'est-à-dire depuis presque deux siècles, sa famille est implantée

1. Cf. R. KRAUSS : *Schwäb. Litgesch.*, I (1897) ; H. FISCHER : *Die Schwäb. Litgesch.* des 18. u. 19. Jahrh. ; Ad. WOHLWILL : *Weltbürgertum und Vaterlandsliebe der Schwaben, insbesondere von 1789-1815*, Hambourg, 1875 ; J. NADLER : *Litgesch. der Stämme u. Landschaften*.

2. OBERON. Chant IV, Str. 22. — Cf. HORN, p. 208 s. « Ich habe diese Stanze zwar nicht mir selbst, sondern einem gewissen Scherasmin, der mich gar nicht angeht, in den Mund gelegt, aber sie kam nichts desto weniger warm aus meinem eigenem Herzen. »

3. A Sophie La Roche, 30 déc. 1789 (Funde, p. 137).

4. D. Br., I, p. 214.

dans une petite République ¹. Cette conscience démocratique vient à l'appui de son effort d'émancipation morale : au lieu de l'action politique que suscite, chez les J. J. Moser ou Ludwig Huber, dans le Wurtemberg proche, l'oppression du prince, elle l'incite à protester contre la contrainte piétiste et l'étroitesse bourgeoise, à affranchir la vie. Mais, jusque dans le jeu audacieux de l'imagination, il n'en subsiste pas moins comme une gêne provinciale, une circonspection qui incline aux ménagements et à la conciliation. Avec l'aisance du monde, il manquera à Wieland l'assurance aristocratique de l'esprit.

Dans son pavillon champêtre sont maintenant rassemblés les souvenirs et documents qui contiennent pour nous toute la présence du poète : reliques diverses, classées dans les armoires et vitrines, éditions de ses ouvrages, et surtout, tous les visages qu'a essayé de fixer le talent inégal de ses portraitistes ². A parcourir ces visages souvent à peine ressemblants, et pour la plupart de l'âge mûr ou de la vieillesse, imagine-t-on les traits de l'enthousiaste fiancé de Sophie, ou de l'hôte badin du comte de Stadion? Il semble que, tant que l'âge et le travail de l'esprit n'eurent pas achevé de sculpter le masque finement sarcastique qu'a rendu le pinceau d'Anton Graff et de Jagemann, ou, avec un accent de rondeur, le ciseau de Schadow, la figure n'ait pas inspiré les artistes. Ce qui apparaît, dans les interprétations qui semblent les plus fidèles ³, c'est une expression molle, assez terne : front fuyant, nez aquilin trop saillant et épais, entre des yeux affleurant sous des sourcils très arqués, au regard noyé; bouche charnue, légèrement relevée aux commissures d'un mouvement ironique; menton empâté; au surplus, le teint gâté par les cicatrices de petite vé-

1. *Merkur*, 1800, I, p. 265. Cf. Funde, p. 161 (Biberach n'a été incorporé au Wurtemberg qu'en 1806).

2. Parmi ces portraits (il y en a plus de cent), les plus connus sont ceux de la vieillesse, notamment ceux de GRAFF (1794), J. F. A. TISCHBEIN (avant 1800), JAGEMANN (1806), KÜGELGEN (1808). Antérieurement, citons celui de HEINSIUS (1775), peint pour Gleim, et celui de MAY (1780), dont Wieland était particulièrement satisfait. Cf. P. WEIZSÄCKER : *Die Bildnisse Wielands* (Würt. Vierteljschr. für Landeskunde. N. F. II (1893) et VII (1898); et O. HEUER, *Wielands Bildnis*, Frankfurt a. M., 1906).

3. Notamment ceux de HEINSIUS et de MAY (reproduits par WEIZSÄCKER).

role ¹. Qu'on l'imagine plus jeune ² avec son air de « papefiguier », cette gravité vieillote de plumitif qu'accentue le « corps étique », aux membres grêles, comme on comprend et son admiration pour l'allure sportive de Klopstock, et ses propres timidités, et aussi ses prétentions !³ Même après ses premiers succès et l'expérience du monde, il lui restera quelque susceptibilité dans l'abord ; il jouera volontiers au *chevalier à la triste figure*.

*
* * *

De ses origines Wieland n'avait certes pas à rougir ⁴ : de part et d'autre, une lignée bourgeoise bien établie ⁵. Du côté paternel, les aïeux, issus, selon les armoiries de la famille, de « paysans rudes

1. Cf. ROTH, I, p. 37 s. « Beim ersten Anblick scheint seine Physiognomie nicht sehr bedeutend zu sein, denn seine Augen sind klein und etwas trübe, u. die Menge der Blattnarben, womit seine Haut bedeckt ist, machen, dass seine Züge nicht genug hervorstechen. »

2. Il manque de portraits authentiques avant 1770. Une gravure de l'époque de Zurich (WEIZSÄCKER, n° 1) est d'attribution douteuse. De même, le dessin analysé par LAVATER dans les *Physiogn. Fragmente*, IV, Tafel XXXI : « Nicht tiefgrabend und schaffend aus sich selbst — aber er ergreift mit leichter Gewalt, was ihm Schönes u. Liebliches begegnet. Sie zeugt mit Wollust u. gebiert ohne Schmerz — möchte ich von seiner Erfindungskraft sagen. Er sucht nicht, er findet. Er wirkt mehr in die Weite als in die Höhe u. Tiefe. Mehr hell als blitzend. Er wird mit hörbarem Wehen mächtigen Fluges Pracht u. Majestät erreichen — Aber alle seine Majestät wird sich in Anmut kleiden. »

3. WAGNER, II, p. 127; BÖTTIGER, p. 217 s. : « Man bedenke nur, dass ich immer eine forzierte Treibhauspflanze gewesen bin. Von meinem 4. Jahre an sass ich so (die Brust an die Schärfe des Tischrandes nach Art kurzsichtiger Schreiber klemmend) und in solcher Positur habe ich einen grossen Teil meines Lebens zugebracht. » — Cf. HASSENCAMP, p. 11 ; D. Br., I, p. 276.

4. Cf. A. Br., I, p. 334 : « Ich sehe als einigen Ersatz für diese Nachteile an, dass meine Väter seit ein paar Jahrhunderten den Ruhm der ehrlichsten und edelmütigsten Leute in meiner kleinen Vaterstadt behauptet haben, und fähig gewesen sind, den Vätern derjenigen, die mich jetzt verachten, Wohltaten zu erweisen. » Le comte de Stadion fera état de cette ascendance dans le diplôme de comte palatin qu'il délivra à W. en 1765. Cf. FUNDE, p. 136.

5. Témoignages autobiographiques : A. Br., I, p. 333 s. ; III, p. 380 ss. ; Merkur, 1800, I, 265 ss. ; déclaration à K. A. Böttiger dans BÖTTIGER et RAUMER (Le manuscrit — à Dresde — a été collationné par Seuffert pour son article dans FUNDE). En outre H. WERNER, C. M. Wieland, seine Abstammung und seine Familienverbindungen (Würt. Vierteljrsh., N. F. XXII, 1913) et STEINBERGER : Wielands Jugendjahre. Hainbergschr. H. 3 (Göttingen, 1935).

et balours »¹, occupaient, depuis cent cinquante ans à Biberach des charges importantes. De l'auberge de l'*Ours Noir*, dont le propriétaire était déjà entré au Sénat, ils étaient passés dans une maison plus cossue². L'arrière grand-père du poète, Martin, diplômé en droit, avait exercé à la fin du xvii^e siècle, les fonctions de bourgmestre. Un fils de ce magistrat, Thomas Adam, était devenu pasteur et, soit par indépendance, soit par goût, il s'était installé à demeure dans le petit village d'Oberholzheim, à 4 lieues de Biberach, où, jusqu'à soixante-seize ans, il vécut « comme un pape », insouciant et sage, dépensant son bien à pourvoir ses dix enfants, qu'il laissait pousser à la grâce de Dieu. Un bon vivant, comme il semble, « toujours d'humeur joviale »³. Son plus jeune fils, Thomas Adam, né en 1704, qui, à vingt-six ans, lui succéda au presbytère, fut le père du poète.

Il avait épousé une parente éloignée, Régina-Catherine Kick, fille d'un ancien officier au service du duc de Bade, établi à Lindau⁴. Celui-ci, Johann-Christophe Kick, avait pris pour femme, ayant passé la cinquantaine, Marie-Christine Rauch, une Biberacoise qui n'avait que vingt-quatre ans, et qui est aussi la grand'tante de Sophie Gutermann, la future Sophie La

1. « Grobe Karlefinken und Lümmel. » Cf. Funde, p. 135. Wieland remarque : « Daher auch in meinem vom Altvater auf mich gekommenen Familienwappen paradirende Löwe aus drei Erdschollen hervorsteigt, u. statt eines edlen Mordinstruments, eine friedliche Pflugschar in den Bratzen hält. » (Merkur, 1800, I, p. 265.) Les armoiries de la famille de W. sont décrites par H. HABBICHT : Die Vorfahren und Nachkommen, sowie das Wappen des Dichters Chr. M. Wieland, dans *Monatschr. des Rolandarchivs*, VIII (1908), n° 12, p. 177. Cf. H. WERNER art. c. p. 113.

2. LUTZ : Beiträge zur ehemaligen Reichstadt Biberach (1876), p. 241.

3. RAUMER, p. 374. « Allein mein Grossvater war ein Lebemann, der lieber als kleiner Pabst auf dieser Pfarrei hauste, sich mit dem von seinem Vater ererbten und mit meiner Grossmutter erhaltenen Vermögen wohl sein liess, und nicht in die Stadt mochte. » Il avait étudié, à Strasbourg, Wittenberg et Tübingen. Est-ce par affinité piétiste qu'il envoya ses enfants à Halle? Un de ses cousins se vit refuser à Biberach un emploi de pasteur, en raison de ses relations avec le piétisme de Tübingen. Th. Adam était allié par sa femme à deux familles de pasteur, les Brigel de Biberach et les Heinsius d'Ulm (Funde, p. 138).

4. Au service du duc de Bade, pendant la guerre de Succession d'Espagne, il devint lieutenant-colonel au régiment du prince héritier, et mourut en 1741. Un de ses fils du premier lit fut au service de la France. Cf. WERNER, art. c., p. 238 s.; OFTERDINGER, p. 5.

Roche¹. Cette grand'mère, qui trouva moyen de donner encore neuf enfants à son barbon de mari, était paraît-il, de tempérament vil et d'humeur procédurière. Elle avait laissé aux avocats la meilleure part de sa fortune². Son père, pharmacien de son état, avait remporté un prix de poésie et dirigé, pendant quatorze ans, la troupe du théâtre d'amateurs, à laquelle le futur chancelier s'intéressera à son tour.

C'est à Oberholzheim, et non à Biberach comme il le laisse parfois entendre, que naquit Christophe Martin, le 3 ou le 5 septembre 1733³. Il y passa ses trois premières années, avant que son père pût rentrer en ville comme pasteur à l'église Marie-Madeleine (1736). Un caractère austère et rigide, qui avait pris à Halle, auprès de Hermann Francke, avec qui existaient de lointains liens de famille, et de Joachim Lange, un pli de religiosité scrupuleuse, dont il ne se départit plus. Devenu ecclésiastique à la mort d'un frère aîné, pour obéir à un vœu maternel, il remplit son ministère avec un zèle strict, mais sans la joie d'une vocation. Il était scrupuleux formaliste et guindé⁴, plutôt que mystique, capable

1. Par sa sœur Marie-Jacobine, épouse de H. Adam Gutermann, de qui le fils tenait son titre de von Gutershofen; il fut médecin à Kaufbeuren, Lindau et Augsburg; c'est le père de Sophie La Roche. Notons que l'aïeul commun de W. et de Sophie, le pharmacien G. Ludwig Rauch, s'était converti au catholicisme en 1700. (WERNER, *ib.*, p. 243).

2. A. Br., I, p. 333 s. : « Schon in meinen Voreltern bis in den vierten aufsteigenden Grad hat mich das Glück verfolgt, und die schwachen Strahlen, die mir einige bessere Aussichten gaben, hat ein fünfzehnjähriger Process einer Grossmutter ausgelöscht, welche das Schicksal zum Besten der Advocaten und zu meinem Unglück mit dem Character der Frau Gräfin von Pimbèche, Orbèche u. s. w. begabt hat. »

3. L'acte de baptême porte le 3 sept., tandis que l'acte de décès, à Weimar, de même que l'inscription tombale, donnent le 5 sept., conformément à d'autres documents mentionnés par WERNER (Vierteljahrsh., N. F. XXII, 115-117). Cf. J. STEINBERGER, art. c., p. 9; notamment KNEBELS Nachlass, II, p. 105; KEIL, Wieland und Reinhold 1885, p. 274; une L. à Henriette von Knebel dans *Zeüg. f. die elegante Welt*, 1835, p. 529; une L. à Schütz du 10 oct. 1812 (Chr. Gottfr. Schütz, Darstellung seines Lebens, hgg. v. K. F. Schütz, Halle, 1835, II, p. 534); une L. à Böttiger du 4 sept. 1810, (dans *Frauenzimmeralm. f. 1819*, p. 19, 22 ss.) et A. Br., III, p. 380.

4. « Wenn er (W.) etwas link oder pedantisch macht, so denke er an seinen Vater. » (RAUMER, p. 376.) Cf. BÖTTIGER, p. 246 : « ein äusserst formeller, ängstlich frommer Mann, der oft seufzte, oft ergrimmte, seinen Sohn auf so seelenverderblichen Wegen mit voltaireschem Spottgeist erfüllt zu sehen. » Wieland lui reproche d'être un prédicateur froid, attaché à l'*Ordo Salutis*, la doctrine du salut personnel.

d'ailleurs de certaine indépendance, voire de tolérance, du fait peut-être de la formation juridique reçue à Tübingen, avant d'embrasser la théologie¹. Il lisait Reinbeck, qui, du piétisme, était passé dans le camp wolffien². Au demeurant, un homme de devoir, sans compromissions ni faiblesses, qui imposait le respect, s'il n'appelait pas la sympathie.

Il tenait à distance, effacé et digne dans sa probité. A son fils, il laissera le moment venu la responsabilité de ses études et de sa vocation³. Quand celui-ci, engagé dans une direction où le pasteur ne pourra le suivre, et qu'il n'approuvera pas, aura échappé à cette surveillance, il n'oubliera pas le regard soucieux qui arrêta la pétulance enfantine. Il s'appliquera à ménager la conscience de son père, une fois perdus l'abandon et l'intimité familiale, sans jamais se départir de la vénération que ne laisse de lui inspirer cette vie droite et résignée. Apprenant sa mort, il souhaitera de jouer sa dernière scène avec autant de noblesse⁴.

Si, selon Herder, les fortes qualités du caractère viennent du père, tandis que la fantaisie et les talents appartiennent à la mère. Wieland devait aussi justement que Goethe, comme remarquait Sophie La Roche, attribuer à l'héritage maternel la meilleure part de sa nature⁵. De ce côté lui venait, prétendait-il, tout ce qu'il avait d'émotif, de versatile, d'impulsif et de chimérique⁶. Sans la vivacité primesautière de la jeune femme, le presbytère eût,

1. BÖTTIGER, p. 259, 162; RAUMER, p. 387; son esprit de tolérance se manifestera dans l'affaire Brechter. (Cf. Funde, p. 164.)

2. W. relisait volontiers, dans sa vieillesse, les *Betrachtungen über die in der augsbургischen Confession enthaltenen und damit verknüpften Wahrheiten* (1731-1741). (Cf. BÖTTIGER, p. 163, 259.)

3. Cf. les documents publiés par SPRINGER : *Die Beziehungen des Dichters Chr. M. Wieland zu Biberach während seiner Studienzeit.* (Würt. Vierteljahrsh., N. F. XXI, 1912) à propos de la bourse demandée pour son fils C. Martin (Funde, p. 149; Euph. Ergzh., 3, p. 86).

4. D. Br., I, p. 305 : « Er ist gestorben, wie er gelebt hatte; und ich wünschte allen Philosophen, hebst Ihnen und mir, unsere Rolle beim letzten Auftritt so edel und schön zu spielen, als dieser würdige Mann getan hat. » Cf. aussi la lettre du 3 sept. 1772, par laquelle il demande sa bénédiction à son père moribond (Funde, p. 149) et la lettre de condoléances à sa mère (Morgenbl., 1862, n° 56, p. 223).

5. BÖTTIGER, p. 246.

6. RAUMER, p. 376 : « Das Ängstliche, Ungeduldige, Trippelnde, Imaginative habe ich ganz von meiner Mutter. » Cf. BÖTTIGER, p. 212; A. Br., I, p. 326.

en effet, manqué d'air et de soleil. Ne réussissant pas, avec toute son exubérance, à « déboutonner le collet empesé » du prédicateur, elle avait, dans sa piété naïve et sa sollicitude alerte, de quoi tisser des rêves qui décoraient son existence ¹. Son imagination ardente rapportait à ses enfants, à son fils Martin surtout, la profusion de ses vœux et de ses projets ². A son bonheur, elle veillera avec ce sens de l'ordre et de l'économie qu'elle montrait dans son ménage, et qui se retrouve chez lui aussi ³. Mais elle saura aussi bien participer à ses enthousiasmes. C'est elle qui cachera ses premiers cahiers de vers, qu'elle rapportera précieusement à Weimar avec les jouets d'enfance, quand, à la mort du pasteur, elle s'en ira vivre chez lui ⁴. Elle lui sera toujours une indulgente médiatrice, quand elle ne se fera pas complice de ses « folies ».

Ils étaient, en effet, parfaitement accordés ⁵. Impressionnable et mobile comme sa mère, et d'autre part porté par le caractère

1. « Die Kraft zu denken, sich von einem Orte zum andern, freilich nur in der Imagination, zu versetzen, für mich ist es schon eine wahre Seligkeit », écrit-elle à Sophie Reinhold, sa petite-fille (KEIL, Wieland u. Reinhold, 1885, p. 78). Dans une lettre à sa belle-sœur Kück (Funde, p. 158 ss.), elle déclare encore à la fin de sa vie son intérêt pour la Messiadé. A Böttiger W. confiait (BÖTTIGER, p. 175) : « Sie war viel zu lebhaft, viel zu sehr dem Spiel ihrer Phantasie untertan. » Cf. p. 212-246.

2. Mariée avant dix-sept ans, elle eut Chr. Martin à dix-huit ans, après un premier enfant mort en bas âge. Thomas, le seul qu'elle élevât avec le poète, était plus jeune de deux ans; il devint artisan graveur et orfèvre. Il mourut sans laisser de descendance à vingt-neuf ans, en 1761. Entre les deux frères, il n'y eut, semble-t-il, aucune intimité (Cf. Funde, p. 163; Würt. Vierteljahrsh., XXII, p. 219; P. BECK, Diocösanarchiv in Schwaben, 12 (1897), p. 178 ss.; HASSENCAMP, p. 51; A. Br., II, p. 234).

3. GRUBER^a, I, p. 5, rapporte que cette petite-fille de pharmacien avait soin de verser dans un même flacon les fonds de potion, afin de les faire servir à toutes occasions. C'est pour des raisons d'économie qu'elle s'opposera au mariage de son fils avec Sophie. Dans une lettre à BODMER, publiée par SEUFFERT (Neue Züricher Zeitung, 1833, n° 265-267), elle ne pardonne pas à Sophie sa « lumpige Haushaltung » et lui reproche de ne pas reprendre les bas, de trop dépenser à sa toilette. « Wenn mein Sohn das Mensch zu seiner Frau bekommt, ist er sein lebtag ein armer Mann und ein Märtyrer. »

4. Cf. Funde, p. 168; *Freundesgaben für C. A. H. Burkhart*, zu seiner 70. Geburtstagfeier, Weimar, 1900, p. 125; RAUMER, p. 380; BÖTTIGER, p. 256; A. Br., I, p. 47.

5. A. Br., I, p. 116. « Meine gute und liebe Mama ist die einzige Person, deren Herzensgesinnungen recht mit den meinigen coincidiren. » Cf. les L. de W. à sa mère dans J. HARTMANN : « Ungedruckte Wielandbriefe » (Besondere Beilage des Staatsanzeigers für Würt., 1904, n° 11 et 12, p. 179 s.) et la L. par laquelle il offre à sa mère de partager sa vie domestique, dans Morgenbl., 1862, n° 56, p. 224.

du pasteur, et aussi parce qu'il reçoit de la placidité du grand-père, au détachement contemplatif, Wieland apporte en naissant l'aptitude au plaisir et à la rêverie, la disposition au jeu des images. Plus ardent et plus spéculatif que ses parents, il subira plus vivement et les sollicitations du monde et la préoccupation du salut spirituel. Partagé entre la belle illusion et le devoir, il est appelé à osciller de la fiction à la vie. C'est ainsi qu'il sera protégé contre sa sensibilité et le sort, qu'il pourra accomplir sa forme, assuré par la discipline des traditions domestiques et la considération dont son foyer était entouré ¹.

De son enfance, il restait à Wieland une impression de recueillement et de studieux isolement. Dans le presbytère de Biberach, où, dès la quatrième année, il perd la liberté de la campagne, il grandit dans une atmosphère de dévotion piétiste ²; il y prend de bonne heure cette gravité silencieuse, cette sagesse fermée que l'on voit aux enfants précoces. Son intelligence le désignait pour une carrière « savante », qui conserverait à la famille son rang social, surtout depuis qu'il se trouvait l'ainé. Aussi les sacrifices étaient-ils consentis d'avance, si lourds qu'ils pussent être au ménage ³. Encore fallait-il escompter un secours qui, dans cette bourgade de 500 à 600 âmes, où les deux confessions se tenaient en balance, risquait de lui être disputé. D'où la nécessité d'une application soutenue, qui le confinait dans le bureau du pasteur. Autant qu'il se souvenait, il se voyait courbé sur son écritoire, la poitrine enfoncée par l'arête de la table, à cause de sa myopie ⁴. C'est ainsi qu'il acquit rapidement, par les soins d'un maître privé, le recteur Döll, qui vint seconder son père, les rudiments du latin,

1. Cette considération, dont W. se prévaut volontiers, ne va pourtant pas sans une forte opposition locale. Le pasteur avait des ennemis, et il était tenu à beaucoup de réserve; le futur chancelier sera obligé de même de composer avec les factions de la petite ville.

2. WERNER (art. c.) attribue surtout aux théologiens de Halle le rigorisme du pasteur. Mais ne répondait-il pas aussi à la tradition mystique souabe des Valentin, Andreae? Spener avait séjourné dans le pays. La théologie de Tübingen, avec les Bengel, Steinhöfer et Chr. Göttinger, avait une tendance subjective. Cf. RITSCHL : *Geschichte des Pietismus* (1884), II, p. 175 s.; 344 ss.; III, p. 3-110.

3. A. Br., I, p. 334 (Cf. SPRINGER, art. c.).

4. W. attribuait sa myopie à la petite vérole, ainsi que sa grande sensibilité. (RAUMER, p. 377 : « Vielleicht hat sich aus dem Blatterngifte bei mir die leidige *materia peccans* entwickelt, die mich zum Dichter gemacht hat. »)

de l'hébreu, des mathématiques, un peu d'histoire, des notions de dessin et de musique. A douze ans, il se découvrait, au charme mélodique des vers de Virgile et d'Horace, une sensibilité particulière de « je ne sais quelle oreille interne », dont la nature l'a gratifié¹.

Mais n'avait-il pas déjà, il ne se souviendra pas depuis quand, rythmé sa rêverie dans le secret du jardin, pendant les heures qu'il pouvait dérober à l'étude? Ce n'est pas en vain que les récits naïfs de sa mère, les cantiques et les ouvrages d'édification que lui faisait lire son père, avaient enchanté son jeune esprit par des visions merveilleuses et des perspectives éblouissantes. Comme pour le jeune Agathon, « il y avait des moments, des journées entières, de longues suites de jours où j'étais heureux, heureux aux heures bénies où l'âme se perdait en méditations et en ravissements »². Aux torturantes *Considérations sur la Passion*, de Rambach, il échappait par les évocations plus riantes du *Trésor inestimable des âmes* de Scriver³. Comme son *don Sylvio*, il vivait dans un monde illusoire. Un volume de Brockes, trouvé dans la bibliothèque, en lui ouvrant la nature, l'incita, vers la dixième année, à copier ses formes et ses couleurs⁴. Levé avant le jour ou

1. A. Br., I, p. 461; RAUMER, p. 378-381; BÖTTIGER, p. 186. Cf. Brief an einen jungen Dichter (A 14, p. 378). « Ich kann mich, soweit ich in meine ersten Lebensjahre zurückzusehen vermag, keiner Zeit erinnern, wo ich nicht Verse gemacht hätte. Die angeborene Empfindlichkeit meines Ohres für die Musik schöner Verse — die Wollust in welcher ich schwamm, wenn ich mir schon als Knabe gewisse vorzüglich schön versificirte Stellen in alten und neuern Dichtern, besonders in der Aeneis und in Horazens Oden laut vor deklamirte — das häufige Wiederholen und Verweilen bei solchen Stellen, an denen sich, auch wenn ich sie still las, ich weiss nicht was für ein inwendiges Ohr, womit die Natur mich beschenkt hat, wie am verhallenden Nachklange des Gesanges der Musen weidete. Alles dies kam bei mir dem Unterricht zuvor; und so fand sich, dass ich alle Arten von Versen machte und eine Menge von Regeln beobachtete, ehe ich den mindesten gelehrten Begriff von Prosodie, Rythmus, poetischem Numerus, nachahmender Harmonie und dergleichen hatte. »

2. AGATHON, I, ch. 6 (H I., p. 85).

3. RAUMER, p. 376. RAMBACH : *Betrachtungen über das ganze Leiden Christi* (1730). W. se souvient de l'horreur que lui inspirait l'évocation de la Passion par ce piétiste de Halle. SCRIVER : *Unschätzbarer Seelenschatz* (1675).

4. GRUBER², I, p. 14. Cf. l'éloge de Brockes dans *Merkur*, 1773, II, p. 223; 1782, IV, p. 67; 1797, I, p. 86. Cf. : *Irdisches Vergnügen in Gott, bestehend in physikalisch- und moralischen Gedichten*, dont six parties avaient paru en 1739. Un choix fut donné par Hagedorn et Wilkens en 1738. Voir: BRANDL, *B. H. Brockes, nebst Briefen an König und J. J. Bodmer* (1878); Cf. BÖTTIGER, p. 186.

bien attaché aux soirs d'été dans quelque coin solitaire du jardin, il s'essayait à moduler sa fantaisie, cependant que l'initiation technique tâtonnait dans les traités de Hubner et de Gottsched¹. Il commençait à transposer, à se chercher ailleurs et à s'amuser de son déguisement. De tout ce qu'il a pu versifier en cachette, imitations descriptives, hymnes religieux, cantates, livrets d'opéra même, sans parler d'un essai épique : la *Destruction de Jérusalem*, d'après le *Massacre des Innocents* de Marino, que Brookes avait traduit il ne subsiste que deux pauvres pièces de commande, destinées à des fêtes de famille². Ces premières ébauches, l'auteur les a-t-il sacrifiées à son père, peu favorable à cette dissipation poétique³, ou bien à son goût propre, quand, après trois années d'absence, il se retrouva dans sa chambre d'enfant⁴.

A la fondation de Francke, à Halle, le pasteur avait préféré, pour la préparation à l'Université, l'institut piétiste de Klosterberge, aux portes de Magdeburg, sans doute pour son régime moins sévère aux intérêts profanes, qu'il voyait, non sans préoccupation, sinon avec quelque fierté, s'accuser chez son fils⁵. Non pas seule-

1. GRUBER², I, p. 15; A. Br., I, p. 46 : « Ich liebte die Einsamkeit so sehr und brachte oft ganze Tage und Sommernächte zu, die Schönheit der Natur zu empfinden und abzuschildern. » Cf. RAUMER, p. 378 et BÖTTIGER, p. 186.

2. A. I., p. 1-3; cf. Proleg., I-II., p. 27, et VII, p. 4 : *Irene Wunderlich*: Euph. XXIII, p. 173 ss. Ces deux compliments en alexandrins sont adressés, l'un au vieux pasteur Gutermann, à l'occasion de son jubilé, et l'autre à sa grand-mère Marie-Christine Kick.

3. A. Br., I, p. 47; RAUMER, p. 381 : « Wielands Vater hatte gar keine Freude an der leidigen Versmacherei des Sohnes und hinderte seine Musenliebschaft oft auf alle Wege. So, sagte Wieland, hatte auch ich das Schicksal Tasso's und Ovid's. » Un peu plus tard, il assure à Bodmer que son père, « der seine Jugend in Halle zu den Füßen der seligen Theologen Francke und Lange zugebracht hatte, und von der Wolffischen Philosophie erst in seinem Predigerstande sich einen guten Begriff erworben », a fini par tolérer, et même par s'intéresser aux essais poétiques de son fils (Euph. Ergzh., 3, p. 83).

4. Un premier autodafé eut lieu en 1750, lors du retour d'Erfurt, un deuxième en 1772 (RAUMER, p. 380. Cf. *Freundesgaben für Burkhardt*, p. 125; Funde, p. 168).

5. Dans sa demande de bourse, le pasteur W. écrit : « Ich hoffe demnach die verächtliche Idee eines Versmachers werde wegfallen. Wer die Fürtrefflichkeit des Namens, ein deutscher Poet zu sein, nicht versteht, der tut wohl wenn er sich nicht abgiebt, sondern Urtheile der gelehrten Männer sich zur Richtschnur... erwählet. » Cette bourse à laquelle Martin pouvait prétendre par son « schönes Talent und fähiges Ingenium », avait été fondée par le grand-père maternel Brigel, en 1747; elle ne lui fut pas accordée. La demande, renouvelée en 1750, resta également sans effet. Pour se rendre à Tübingen, il n'obtint qu'un secours de moindre importance. (SPRINGER, art. c., p. 232 ss.; STEINBERGER, o. c., p. 37.)

ment ce penchant au jeu de l'imagination, qui pouvait n'être qu'un divertissement passager; mais aussi une ardeur spéculative, allumée aux controverses théologiques. et à laquelle la rencontre d'un *Dictionnaire philosophique* a donné l'essor ¹ : autre moyen d'évasion pour une conscience en formation.

Quand, au printemps 1747, le jeune étudiant s'en fut à Klosterberge, il ne savait encore s'il serait pasteur comme son père, ou juriste comme son arrière-grand-père ². Mais c'était déjà la séparation des siens, la fin d'une « existence simple et frugale, en une nature presque patriarcale », où il était acclimaté; à quatorze ans, il prenait déjà la charge de son destin ³.

*
* *

Passant à Magdeburg, en 1805, Goethe considéra longuement un groupe de tilleuls séculaires, non loin des murs, qui ombrageaient la vénérable école. « C'est là que Wieland, songeait-il, a passé dans le recueillement sa tendre jeunesse, et établi les fondements de sa culture littéraire... Le monde a peut-être besoin, dans sa légèreté à courte vue, de ces foyers de lumière et de chaleur, pour ne pas se figer et s'étioler dans ses errements égoïstes » ⁴. Le vieux couvent conservait effectivement, comme Saint Afra et Pforta, sinon dans ses bâtiments, ruinés par les guerres de la Réforme, du moins dans son sol, la cendre encore chaude d'une longue tradi-

1. RAUMER, p. 376, signale un dictionnaire philosophique de SCHNEIDER. S'agirait-il des « *Fundamenta Philosophiae rationalis* » de FRIEDMANN SCHNEIDER (Halle, 1737)? Cf. FUNDE, p. 164.

2. Pour le pasteur, il s'agissait bien d'études théologiques (A. Br., I, p. 47); mais, de lui-même, l'étudiant pourra se décider pour la philosophie, sans se heurter à une opposition catégorique. Tout de même, à Tübingen, il passera du droit à la préparation d'une carrière académique (Cf. BÖTTIGER, I, p. 217; *Morgenbl.*, 1839, p. 382).

3. W., de bonne heure, a pris conscience de l'importance de son éducation première pour la tournure de son caractère; dans une L. autobiographique à Meister (A. Br. III, p. 381) : « Dieser Umstand, verbunden mit der damaligen grossen Frugalität und Simplicität der Lebensart und Sitten an diesem Orte, mit einer Art von Naturleben, in einer sehr anmutigen Gegend... hatten grossen Einfluss auf meine erste Bildung. »

4. *Annalen*, 1805 (Jub. Ausg., Bd. 30, p. 161). Sophie L. R. évoquera de même le séjour de son ancien fiancé à Klosterberge. (*Schattenrisse abgeschiedener Stunden*, p. 216).

tion spirituelle⁵. Joachim-Justus Breithaupt y avait installé le piétisme et les méthodes pédagogiques du *Waisenhaus* de Halle¹. Son successeur Joh.-Adam Steinmetz, développa son œuvre et, depuis 1732, attira à l'institution, à côté d'une clientèle bourgeoise, une élite aristocratique, dont les von Stolberg-Wernigerode, von Arnim, von Bismarck, von Zinzendorf, le futur général von Kleist, tant par la réputation de son talent de directeur, que par sa piété².

Il fait effectivement assez grande figure parmi les pédagogues de l'époque. Persécuté en Saxe comme son maître Joh. Arndt, pour ses tendances religieuses, il avait été recueilli par le roi de Prusse, qui le plaça à la tête de l'évêché de Magdeburg. A Klosterberge, il accentua le caractère pratique et moderne de l'école, créant un musée d'histoire naturelle, des ateliers, un séminaire d'instituteurs. Est-il responsable du prosélytisme et du zèle hypocrite de certains maîtres ? Bigot, certes, mais non sans quelque largeur d'esprit et un fond d'honnêteté humaniste, il ne faisait pas grand cas, selon quelques témoignages, des airs contrits et de la religiosité pleurnicharde. C'est ainsi qu'il sut défendre l'élève Wieland contre un fanatique³.

Si l'on doit juger du ton de l'institution par l'éducation donnée dans celle de Francke⁴, il faut faire la part de l'exaltation et de la mômérie, qui accompagnent généralement l'incitation méthodique à la sainteté. En réagissant contre le dogmatisme scolastique, le piétisme favorisait un subjectivisme mystique, qui donnait prise à l'affectation. De Halle, selon un proverbe, on revenait piétiste ou athée⁵. Au lieu de vivifier l'activité de l'âme, la contrainte pouvait la faire dévier ou la refouler.

1. Sur Klosterberge, H. HOLSTEIN : *Geschichte der ehemaligen Schule zu Klosterberge*, Leipzig, 1886. (*N. Jahrb. für Philos. und Pädagogik*, 1885).

2. « Verbesserte Methode des Pedagogii regii » (1721). Cf. VORBAUM, *Evangel. Schulordnungen*, III, p. 214 ss.

3. Cf. BERNHARDY : *Joh. Adam Steinmetz in seinem gottseligen Leben* (1840).

4. RAUMER, p. 381 ; H. FUNK : *Aus Rings Tagebuch*, Archiv. f. Litgesch XIII, p. 486.

5. Cf. PAULSEN, *Geschichte des gelehrten Unterrichts*, 3. Aufl. (hg. von Lehmann), 1899, I, p. 611 ; et HERTZBERG : *A. H. Franke und sein Hallisches Waisenhaus* (1898).

6. FR. NICOLAI : *Über meine gelehrte Bildung*, 1799 ; REISKE, élève au Waisenhaus, note qu'il se sentit porté à l'athéisme par l'abus de la prière, et qu'il ne s'est jamais rétabli complètement de ce « saut vers l'abîme ». (PAULSEN.)

Quand Wieland arriva à Klosterberge, la grande vague de sentimentalisme religieux était sans doute passée. Tandis que s'éteignait la voix de Joachim Lange, Jacob Baumgarten introduisait à Halle un autre esprit : Busching, Spalding et Semler en témoignèrent. Avec Gottlieb Baumgarten et le jeune Samuel Gotthold Lange apparaît le goût profane de l'esthétique, de la poésie. Quelques années encore, et Winckelmann, élève de Baumgarten, songera à enseigner à Klosterberge la logique de Wolff. De Meissen, Lessing venait de sortir, et Klopstock de Schulpforta. Un peu d'air vif pénétrait aussi à Klosterberge¹. Le règne de Frédéric II avait commencé.

Toutefois les esprits étaient encore étroitement surveillés. La vie scolaire se partageait entre les exercices religieux et les études, excluant les arts d'agrément et les jeux². Ce n'était pas pour effaroucher notre jeune clerc, qui y continuerait son effort personnel dans une semi-indépendance. Ne se sentait-il pas au-dessus de ses condisciples, porté aux entretiens sérieux avec ses maîtres, dont il recherchait la société³? Qu'il commençât par se conformer, et qu'il plîât docilement à la pression des zélés, jusqu'à tomber lui-même dans les transes, c'est le fait de sa réceptivité naturelle autant que de l'enthousiasme. Sa ferveur rivalisait au début avec celle des plus illuminés, et se montait à l'extase. Il lui arrivait alors de prendre la lune, apparaissant derrière les arbres, pour la flamme du jugement dernier. Il suffit de quelques indiscretions, qui firent tomber le masque de certains dévots, pour le dégriser⁴. Comment ne pas glisser alors dans la critique et le scepticisme?

1. Cf. Waldemar KAWERAU : *Aus Halle's Literaturleben*, Halle, 1888; et Karl JUSTI : *Winckelmann und seine Zeitgenossen* (3. Aufl., 1923).

2. HOLSTEIN, o. c., pp. 20-22.

3. D'après son condisciple HERMES, qui logeait dans sa chambre (*Beiblatt für Magdeburg. Zeitg.*, 1882, p. 338) : « Wieland war ein wohlgesitteter, fleissiger Schüler, seinem Lebensalter durch einen ungewöhnlichen Ernst schon entwachsen. Weder in den Freistunden noch bei gemeinschaftlichen Spaziergängen mischte sich der späterhin so frohsinnig heitere Dichter mit seinen Mitschülern; mit wissenschaftlich ernsten Gesprächen suchte er immer die Nähe der Lehrer, zeigte auch im Äusseren die Würde reiferer Jahre, indem er eine gar stattliche Perücke trug. » (Cité par STEINBERGER, p. 20.)

4. A. BR., I, p. 48 : « Unterdessen meditierte ich doch immer, glaubte nichts ohne Prüfung, und fiel endlich in Zweifel wegen der Wirklichkeit Gottes, die mir viele Tränen und schlaflose Nächte kosteten. »

N'accusons pas ses directeurs : tous n'étaient pas bigots, et, en sa crise de conscience, Wieland eut, dans le pasteur Raether, un guide prudent et compréhensif, qui en appelait à son cœur con ses angoisses, persuadé qu'« après bon nombre de tours et de détours il trouverait le bon chemin »¹. Ne doit-il pas à la confiance d'un autre, le recteur Knapp, communication du dictionnaire de Bayle, dans lequel il se plongeait avec une curiosité insatiable²? Rencontre dont l'effet ne sera si décisif que parce qu'elle arrivait à son heure. Ce que l'adolescent pouvait surprendre d'insidieuses objections stimulait son esprit : il se procura des ouvrages de Fontenelle, de d'Argens, de Voltaire. Peu de chose, sans doute, puisqu'aussi bien il lui fallait se débrouiller seul, tant bien que mal dans notre langue, s'étant privé, par un incident de classe, des leçons du lecteur de français. N'importe, il allait à la maraude dans la philosophie du siècle, avec ou sans scrupules. N'entreprit-il pas, en grand secret, un pastiche du *Pygmalion* de Saint-Hyacinthe, justifiant par la naissance de Vénus l'hypothèse atomistique de la nature? S'il songeait vraiment à la publier en français, à Leyde, « pour faire tomber le bandeau de l'erreur et hâter le progrès des lumières »³, c'est que la démangeaison littéraire l'emportait sans doute sur la malice libertine. Avec raison, Steinmetz ne prit pas trop au sérieux cette incartade⁴.

Rétrospectivement, l'auteur en jugea mieux : « Toutes les idées et connaissances, dont on s'attachait à bourrer mon âme, passaient au travers ou bien se transformaient en une matière poétique. Tout ce que j'étudiais, métaphysique, morale, science de la nature, politique, tout devenait pour moi épopée ou drame; tandis que le maître, avec une mine de mystagogue, expliquait la monadologie de Leibnitz, se développait dans mon imagination le plan d'un

1. A. Br., I, p. 48; Archiv f. Litgesch., XIII, p. 486. WIELAND lui sait gré de l'avoir préservé de la pédanterie et de la bigoterie qui régnaient à Klosterberge.

2. RAUMER, p. 384. L'édition de Gottsched parut de 1741-1744. Cf. LICHTENSTEIN : *Gottscheds Ausgabe von Bayle's Dictionnaire*. Heidelberg, 1915.

3. A. Br., I, p. 48; III, p. 382; Archiv. f. Litgesch., XIII, p. 493.

4. En rapportant l'incident à Böttiger, WIELAND semble l'avoir dramatisé. (RAUMER, p. 382) : « Es wurde ein fürchterliches Blutgericht über diesen verruchten Sünder gehalten... ». Il ne serait pas resté à Klosterberge, où l'on aurait conservé, dit-il, quantité de vers de sa main. Cf. Archiv f. Litgesch., XIV, p. 56; Zeitschr. f. d. Philol., XIX, p. 224 s (STEINBERGER, p. 22).

poème sur Vénus naissant de l'écume de la mer »¹ Des idées il se jouait comme des formes, pour le plaisir de construire. Qu'il mette quelque désinvolture à exploiter son Brucker² ou à taquiner le dogme, il goûte surtout l'activité de sa fantaisie, l'artifice. Il ne se regimbe pas, il se dérobe. Aussi peut-il paraître mystique et philosophe, et donner déjà une impression de duplicité³.

De fait, l'esprit se détache, pris au mirage de la pensée. « Je me proposais alors de devenir le premier des disciples de Spinoza, un libre-penseur pour la tête et le plus honnête homme pour le cœur⁴. » A travers la littérature latine, explorée librement « en son âge d'or et d'argent », c'est l'image héroïque du monde antique qui le séduit. On sait le prestige de la culture classique dans les établissements même où elle était tenue pour « la partie honteuse » de l'enseignement, comme dit le biographe de Winckelmann. Qu'à Klosterberge, les études ne souffrissent pas de la bigoterie ambiante⁵, cela est attesté par un cahier scolaire⁶, où l'étudiant, dans ses traductions et ses sujets de discours, fait montre d'initiative et d'indépendance, qu'il prenne la défense des Pyrrhoniens,

1. *Brief an einen jungen Dichter* (A. 14, p. 378).

2. *Historia critica philosophiae a mundi incunabilis ad nostram aetatem aducta* (1743) précédée de *Kurze Fragen aus der philosophischen Historie vom Anfange der Welt bis auf die Geburt Christi, mit ausführlichen Anmerkungen erweitert.* (Ulm, 1731-1736). BRUCKER, le parrain de Sophie Gutermann, était allié aux Wieland. L'étudiant ne lui pardonnait pas son incompréhension de Klopstock (Cf. Archiv, XIII, p. 492). Plus tard, il dira de ce digne vieillard, qu'il est l'homme le plus sage et le plus savant qu'il connaisse, et qu'il n'a peut-être pas son pareil en Europe. (HASSENCAMP, p. 154, et MERKUR, I, 1774, p. 208). Cf. STEINBERGER, o. c., p. 25).

3. LESSING, renseigné sans doute par Struensee, un ancien élève de Klosterberge, qui était professeur à Halberstadt, et en liaison avec Gleim, le laisse entendre dans les *Literatur-Briefe* (HEMPEL, IX, p. 48) : « Wenige Gelehrte werden eine mehr doppelte Rolle gespielt haben als Herr Wieland. Ich mag es nicht wieder erzählen, was Leute, die ihn in Klosterberge persönlich kannten, von ihm zu erzählen wissen. » Cf. A. Br., I, p. 330.

4. A. Br., I, p. 52.

5. Dans son autobiographie, KÖPKE le confirme : « Es herrschte damals zwar zu Klosterberge der frömmelnde Ton, der auch im Hallischem Waisenhaus eingeführt war; ich kann aber nicht sagen, dass er auf die Wissenschaft und den Lehrunterricht einen nachtheiligen Einfluss gehabt hätte. » (HOLSTEIN, o. c., p. 18.)

6. Avec la suscription : *Haec sacra sunt, procul este profani*, ce cahier, publié par HOCHÉ : *Ein Schulheft von C. M. WIELAND*, Leipzig, 1865 (A. IV, p. 659 ss.). Cf. *N. Jahrb. für Philosoph. und Pädagogik*, N. Abt., II, 1863, et DÖLL : *Wieland und die Antike*, Progr., München, 1896. Ce cahier, qui était soumis au prof. Hennicke, a été commencé en 1748 et poursuivi tout le trimestre d'été. Il contient surtout des travaux latins (discours et traductions, parfois en vers).

ou qu'il s'élève contre la persécution de l'athéisme. Il est tout imprégné d'humanisme cicéronien et s'incline devant la grande figure de Socrate que lui livrent les *Mémorables* ¹. *Philocalos*, il l'était déjà jusqu'à l'enthousiasme, encore qu'il ait lâché le grec, soit à cause d'un maître pédant, soit pour affirmer sa détermination de ne pas faire sa théologie : une lacune qu'il ne pourra plus combler, malgré les leçons de Breitinger à Zurich ².

Mais la littérature appelait davantage, on le devine, son intérêt. Livres et revues devaient pénétrer assez librement dans l'école, avec les jeunes maîtres fraîchement émoulus de Halle. L'un d'eux, dans sa chambre, ne le fait-il pas « rire aux larmes » des saillies d'Abraham de Santa Clara ? Qui lui procure, comme quelques années plus tard le fait Fabricius à ses élèves, les *Contributions de Brême*, traversées de souffles lyriques, les chansons de Gleim, les adaptations anacréontiques d'Uz et de Goetz, qui venaient de paraître (1746), les *Odes horaciques* de Lange, préfacées par l'esthéticien Meier, de Halle, les poésies de Hagedorn, les contes de Gellert, et tant d'autres « ouvrages d'esprit » qu'il n'avouera pas à Bodmer ³ ? Il connaît aussi les œuvres plus graves de Pyra et de Haller, le *Paradis Perdu* de Milton par la traduction zurichoise, et voici qu'à la fin de son séjour pénètre jusqu'à lui le chant d'orgue de la *Messiede*. Comment ne se passionnerait-il pas pour la querelle de la critique autour de Gottsched, pour les assauts donnés au dogmatisme classique par Pyra et Liscow, au nom de la nouvelle poétique suisse ? Meier et Bodmer seront choisis pour parrains de ses premiers ouvrages.

Est-il surprenant que, dans ce milieu piétiste, la conscience se tourne vers le monde, ou plutôt vers cet idéalisme moral que Thomasius proposait à la culture universitaire, qu'elle réagisse

1. RAUMER, p. 383 : « Die Bücher, die in Klosterbergen sehr stark auf mich wirkten waren Xenophons *Cyropädie* und *Memorabilien*, Cicero's *De senectute, de amicitia*, das *Somnium Scipionis* (dies vorzüglich) u. der vergottschedete *Spectator* und *Tadler* » (Cf. GRUBER², I, p. 25). A Klosterberge, Wieland a acheté un ex. de Diogène Laërce (Proleg., VII, p. 4). Cf. A. Br. III, p. 382.

2. RAUMER, p. 386 : « Wieland klagte darüber, dass er immer ein Halbwisser im Griechischen geblieben sei. » En 1788, il demandera à Heyne son concours pour sa traduction de Lucien, avouant qu'il est en grec un autodidacte.

3. A. Br., I, p. 29. Cf. Morgenbl., 1813, p. 527.

contre le formalisme pédant ou la contrition affectée, aspirant aux grâces de l'esprit, à l'*ingenium venustans et ornatum*, comme disait Baumgarten? Plus franchement qu'à la maison, le jeune homme éprouve la résistance de sa nature à toute formation dogmatique, et il se retranche. A Pâques 1749, il quitte donc Klosterberge, loin d'imaginer qu'il pourra envisager un jour d'y succéder à Steinmetz¹. N'est-ce pas la preuve qu'il ne s'y était pas trop senti prisonnier? Déjà il disposait de la baguette magique qui transfigure l'existence. Qu'allait-il faire? Sur son cahier conservé, il avait noté l'adresse de Voltaire.

A l'Université d'Erfurt, un parent éloigné, J.-W. Baumer, professait la philosophie et d'autres matières². Un curieux homme, fraîchement évadé de la théologie, médecin après avoir été pasteur, de caractère indépendant, humoriste et moralisateur. Bahrdrdt qui fut plus tard son collègue à Giessen, le présente dans son autobiographie, comme un original, ayant de la fantaisie et de l'ironie. « Il vivait en philosophe, ne participait à aucune cabale, laissait les fous se chamailler à leur guise, ne prenait à cœur aucun mal, toujours placide et content³. » C'était un empiriste qui traitait comme des maladies les angoisses morales et les scrupules religieux. « Il nous parlait de ses propres errements, ajoute-t-il, des chimères

1. En 1756, cherchant une situation, Wieland avait déjà pensé à un poste à Klosterberge, malgré l'avis de Sulzer (Cf. Archiv. XII, p. 606 et la L. de Sulzer à Bodmer du 28 mai 1757 dans Körte; celle de Künzli à Bodmer du 29 mars 1758 dans Hirzel, p. 134). En 1771, cherchant à sortir d'Erfurt, le poète eût peut-être accepté le poste de directeur de Klosterberge (A. Br., III, p. 29).

2. Wilhelm Baumer était allié à la mère de Wieland par un frère de celle-ci, le médecin J. J. Kick. Né à Francfort, il avait étudié la théologie à Halle et à Iéna, puis, après avoir été pasteur pendant quatre ans, il a fait sa médecine, à Halle. Depuis 1748, il était à Erfurt comme « magister legens », enseignant le latin, avec la philosophie. En 1752, il devint professeur de philosophie, puis, en 1754, professeur de médecine; à Giessen, à partir de 1765, il enseignait la chimie. Cf. OFTERDINGER, p. 40.

3. *Geschichte seines Lebens, seiner Meinungen und Schicksale, von ihm selbst geschrieben*, Berlin, 1790-1791, II, p. 177 s. « Er hatte Genie, gründliche Kenntnisse, gesunden Mutterwitz, und eine höchst glückliche Laune. Er lebte als wahrer Philosoph, nahm an keiner Kabale Anteil, liess die Narren sich zanken und raufen, zog sich kein Übel sehr zu Gemüte, war immerdar heiter und zufrieden... Unsere gewöhnliche Unterhaltung war Spott über die Torheiten der Welt, und ich muss gestehen dass ich diesem grossen Arzt einen Teil meiner Aufklärung verdanke... » Cf. R. PRUTZ, *K. Fr. Bahrdrdt, Beiträge zur Geschichte seiner Zeit und seines Lebens*; RAUMER, 1850, p. 423-44; G. FRANCK, *K. Fr. Bahrdrdt*, 1866, p. 203 à 270.

de son enfance, et comment, peu à peu, il avait vu clair... » Wieland attendait-il du professeur, quand il détourna sa route pour l'aller consulter, plus qu'un conseil pratique pour ses études, alors qu'il avait à choisir entre le droit et la médecine? Ou bien voulait-il se confier au médecin-philosophe pour une cure radicale de son esprit chimérique, pour le redressement de sa conscience chavirée? Il avait besoin de voir clair en lui-même, de se prémunir contre le sentimentalisme mystique, avant son retour au presbytère de Biberach. De son propre gré, en dépit des objections paternelles au choix d'une Université catholique, il s'installe donc chez son cousin, et se fait immatriculer¹.

Ainsi se décide l'orientation de son développement moral. D'instinct, avec ce discernement sûr qu'il aura toujours de sa vocation, il se soumet à une discipline intellectuelle dont il éprouve le besoin. Il s'agit pour lui, moins d'une règle de conduite que d'une éducation de la pensée, moins de préparer une carrière que d'achever son émancipation. C'est pourquoi il semble négliger les ressources, d'ailleurs précaires, de l'Université, et s'en tenir au « privatissime » de Baumer, à sa direction, et à ses commentaires. Il s'enferme chez lui, comme dans sa chambre de Klosterberge, tout à cette enquête qu'il mène à travers les conceptions métaphysiques et les connaissances expérimentales, apprenant d'abord de Wolff l'art de conduire sa pensée, de procéder avec méthode². Il s'habitue à considérer toute chose comme sujette à caution, à faire le procès des idées reçues et à rechercher sous la convention les vrais mobiles de nos actions. Il s'initie à la psychologie sensualiste. *Don Quichotte* fait le reste. En lui montrant, dans leur excentricité caricaturale, les deux dangers de déraison entre lesquels l'humanité chemine, le médecin agissait plus effi-

1. A. Br., I, p. 145 : « Von der zartesten Jugend an, habe ich keinen Treiber nötig gehabt. Ich habe aber immer gerne meinen Neigungen und Einsichten gefolgt, und habe daran recht getan... » Ib., p. 334 : « Ich folgte in meinen Studien bloss meinem Geschmacke und einem gewissen Triebe meines bösen oder guten Dämons... » L'immatriculation est du 19 mai. (Bleibblatt der Magdeburg. Zeit. 1882, p. 338.)

2. GRUBER², I, p. 29; Morgenbl., 1813, p. 531. Wieland avait conservé son exemplaire : « Anfangsgründe aller mathematischen Wissenschaften », qu'il avait utilisé et annoté à Erfurt. (BÖTTIGER, p. 162.)

cacement sur cet imaginaire, que par le raisonnement¹. « *Is avias veteres mihi de pulmone revulsit* », convient Wieland, qui ne manquera pas de recommander à son tour ce « spécifique contre la fièvre de l'âme »².

Faut-il s'étonner si l'esprit déconfit s'empare d'une autre illusion? Alors que, sous l'influence de son sophiste, il dérive vers le matérialisme, il se tourne à nouveau vers quelque perspective idéaliste. Tout comme il se défendait du piétisme par Bayle et Voltaire, il se défend maintenant de l'empirisme de La Mettrie par la *Théodicée* de Leibnitz, « qui lui plaisait alors particulièrement ». C'est le baume qui lui guérit les « meurtrissures de l'âme », dues à son traitement énergique. La vision spiritualiste tint lieu de la foi perdue; elle lui rendit la bonne conscience, « parce qu'elle s'accordait aux méditations auxquelles j'étais parvenu de moi-même »³. En combinant cette métaphysique avec la critique de Bayle, il se croyait « sur la voie d'une vraie philosophie »; il était bien sur la voie de sa philosophie, cherchant déjà à concilier raison et aspiration finaliste, ou, comme il dit, l'esprit et le cœur.

L'étudiant peut donc se hasarder délibérément sur les « terres inconnues » de la spéculation, son Brucker en mains. Quel est son dessein? S'il s'enferme toute une année dans cette pension plus que frugale, sans chercher si, dans cette ville d'églises et de couvents, il pourrait trouver quelqu'un qui « au goût des choses de l'esprit unit autant d'amour pour la vertu », ce n'est pas seulement

1. RAUMER, p. 387. « Diesem (Colleg) verdankte Wieland zuerst helle Einsichten über Pfaffen und Despotenpolitik, über verjährte Vorurteile, und was die heimliche Lektüre des Voltaire und Bayle in Klosterbergen vorbereitet hatte, wurde vollendet. » Bodmer, dans ses : *Critische Betrachtungen über die poetischen Gemälde der Dichter* (1741), p. 518-547, avait attiré l'attention sur l'intérêt philosophique de la satire de Cervantès, encore assez mal connue. Il faudra attendre les « Schlesw. Briefe » de GERSTENBERG (1767), et surtout la traduction de BERTUCH (1775-1777) pour vulgariser Don Quichotte en Allemagne. Wieland s'est peut-être servi de la trad. all. de 1734, faite d'après celle d'Arnauld, ou bien de celle du secrétaire Wolf dans : « Das angenehme Passetemps » (Leipzig, 1730-1735). Cf. A. FARINELLI : *Spanien und die Spanische Literatur im Lichte der deutschen Kritik und Poesie* (Zeitschrift für vergl. Litgesch. N. F. 5. (1892) p. 164 ss.).

2. A. Br., I, p. 48, 319. Cf. BÖTTIGER, p. 162. Wieland attribuait à Baumer une philosophie qui, encore qu'idéaliste, conduisait aisément à l'athéisme.

3. A. Br., I, p. 49.

que le régime intellectuel lui convient. Il a sans doute conçu un ouvrage qu'il prépare avec fièvre : vraisemblablement une première ébauche du poème *de la nature*, ébauche qui sera reprise et menée à terme à Tübingen. Un projet épique, en hexamètres, suscité peut-être par la *Messiad*e, aurait été rejeté « à cause de la matière mythologique », comme il assure à Bodmer¹.

Ainsi l'hésitation, déjà, entre l'idéologie et la fable, entre le propos didactique et la « peinture ». Raison et imagination rivalisent, mais la vocation littéraire s'est déclarée. L'adolescent, qui s'est affranchi, cherche sa voie. Désabusé par les sarcasmes du physicien sur « les histoires de l'autre monde », les miracles et les apparitions, amené à discerner « la couleur des contes de fées », comme il arrivera plus tard à Bahrdt, il ne se sauve du découragement que par la poésie. Comme il a déjà perdu Dieu, et regardé « dans la politique des prêtres et des cours », il lui reste le refuge de l'imagination. Mais il manque encore l'impulsion créatrice. En attendant, le travail est préparé, les jalons sont posés.

A Biberach, où il rentre au printemps 1750, Wieland n'empêche pas son père d'exciper de ses « succès » à Erfurt pour demander à nouveau une bourse, à l'effet de poursuivre ses études « dans une université plus célèbre »². Mais qu'en fera-t-il ? « Une aversion insurmontable m'éloignait du droit, la faiblesse de ma poitrine m'interdisait de prêcher, et le dégoût des cadavres, dans les salles d'hôpital, me repoussait de la médecine³. » Sa détermination était prise, avouée ou non. Il était déjà si loin de ses parents ! Comment leur faire entendre qu'il échappait à leur tutelle, qu'il n'était plus celui qu'ils avaient formé, et que les espoirs qu'ils avaient mis en lui ne se réaliseraient pas ? « Dans cet embarras, je n'aurais jamais pu me tirer d'affaire sans le secours de l'amour qui, en août 1750, me métamorphosa soudain, à la vue de la personne la plus aimable que j'aie jamais connue⁴ ».

1. Une pièce en vers alexandrins s'est retrouvée et a été publiée par Wilhelm SUCHIER (*Euph.*, XXI, p. 136 s. = A IV, p. 655.) Elle est datée du 24 décembre 1749 et adressée à un nommé Urban.

2. SPRINGER, art. c., p. 232.

3. D. Br., I, p. 200.

4. A. Br., I, p. 50.

* * *

La rencontre avec sa cousine Sophie Gutermann, Wieland la considéra toujours comme le tournant décisif de sa jeunesse. A elle, il attribuait non seulement le choc moral qui trancha la perplexité dans laquelle se débattait son esprit, depuis son retour à la maison paternelle, mais la décision de sa vocation poétique. A elle, il doit aussi, comme il l'affirme à Bodmer, « l'heureuse transformation de son âme et de son destin »¹. Sans l'amour, il ne serait pas devenu poète; comme alors à Schinz², il le répète à la fin de sa vie à celle dont « le charme magique » l'avait alors métamorphosé, ou plutôt transporté dans un monde enchanté³. A cinquante-cinq ans de distance, il en juge comme jadis, quand il sentit son cœur ressusciter de son engourdissement⁴. Ce fut, en effet, pour cette plante de serre, le rayon de soleil printanier qui fit sourdre la sève et éclater la floraison⁵.

Était-ce la surprise de sa beauté? Certes, à vingt ans, Sophie devait être en possession du charme, qui saisira encore, quand la figure aura perdu sa fraîcheur⁶. On l'imagine, à travers son héroïne *Sophie von Sternheim*, grande et svelte, plus délicate que belle, avec un visage d'un ovale régulier, éclairé par deux yeux foncés sous un front un peu grand, ombragé d'une opulente chevelure brune. « Sa voix était agréable, son langage recherché, mais sans affectation : bref, par l'esprit et le caractère, elle faisait une

1. A. Br., I, p. 84.

2. A. Br., I, p. 53.

3. HORN, p. 331 s. (déc. 1805). « Mit Rührung und Dank gegen die unsichtbare Hand, die unsere Schicksale lenkt, erinnere ich mich der seligen Tage, die ich, ewig teure Sophie, in den Jahren 1750, 51, 52, mit Ihnen lebte, und des wunderbaren und wo nicht ganz beispiellosen, doch gewiss höchst seltenen, und mir durch seine Folgen so wohlthätigen Zaubers, den Sie mit dem ersten Blick auf mein ganzes Wesen warfen... Es war eine idealische, eine wahre Zauberwelt, in der ich lebte. »

4. A I, p. 280. « O Freundin! diese Brust hat wahres Glück entbehret/ Bis mich dein erster Blick ein neu Gefühl gelehret / Erwachend, wie vom Tod, empfand mein zitternd Herz, / so dächte mich, erst jetzt... »

5. Cf. SOPHIE LA ROCHE, *Schattenrisse abgeschiedener Stunden* (1800) et *Melusins Sommerabende* (1806); l'étude de K. RIDDERHOFF : *Sophie La Roche und Wieland*. Progr. Hambourg, 1907.

6. Cf. notamment : GÆTHE, *Dichtung und Wahrheit*, III, L. 13 (Jub. Ausg. Bd. 24, p. 137).

impression incomparable de distinction et de grâce ¹. » Telle la présente aussi le portrait de J. H. Tischbein ². Si l'on ajoute qu'elle portait avec élégance la robe la plus simple, et qu'elle était parée alors, comme par un voile de deuil, de la mélancolie d'un premier amour déçu, on ne s'étonnera pas du prestige qu'elle avait aux yeux d'un adolescent très éveillé.

N'avait-il pas souvent rêvé d'elle déjà dans sa chambre d'élève, alors que, par les lettres de sa mère, ou peut-être par relations directes, il suivait de loin le roman des fiançailles de sa cousine avec le jeune médecin du chapitre d'Augsburg, le cavalier italien Bianconi ³ Si une union brillante n'était pas pour le surprendre, les circonstances de la rupture devaient frapper son esprit. Que le préjugé religieux se manifestât si brutal en sa propre famille, il y avait là de quoi irriter sa conscience. Ne s'était-il pas fait du père de Sophie l'idée d'un homme éclairé et dégagé, par sa culture et son état, d'un tel préjugé? Il savait que, destiné à l'église, celui-ci s'était voué à la médecine, et qu'à Augsburg, il vivait dans un milieu catholique, en bonne intelligence avec fidèles de l'une et l'autre confession. D'ailleurs, le médecin Gutermann avait accueilli, sans difficulté, semblait-il, la demande de son confrère Bianconi. Alors pourquoi ce brusque revirement?

Le jeune homme put tout apprendre de Sophie elle-même. Elle vint en effet à Biberach au mois d'août, chez ses grands-parents, qui, déjà, l'avaient recueillie, l'année précédente, à la mort de sa mère, tandis que le docteur voyageait en Italie avec Bianconi. Accablée par son malheur, la jeune fille songeait alors à se faire catholique et à entrer au couvent. N'avait-elle pas, du fait de l'obstination de son père, dans la discussion du contrat de mariage, vu s'évanouir le bonheur qu'elle croyait saisir? Un différend provoqué, comme elle savait, par la susceptibilité patricienne de son père, plus que par un scrupule religieux. Chez cet homme de science, qui avait fait sa carrière près d'une cour épiscopale,

1. *Das Fräulein von Sternheim*, ed. RIDDERHOFF (D. Lit. Denkmale, 138, p. 50).

2. *Portrait de Tischbein* reproduit dans Euph., XIX (1926), p. 26 et à nouveau dans la biographie récente de Werner MILCH : *Sophie La Roche, die Grossmutter der Brentanos*, 1935, p. 17.

3. A. Br., I, p. 50, 68; Ode à Bodmer A I, p. 222.

l'opposition protestante était, en effet, toute de tradition et de caractère¹. Elle n'avait pas agi contre les avantages personnels du jeune et brillant collègue catholique, très en faveur dans l'entourage de l'évêque, aussi longtemps que ne s'étaient pas heurtées les prétentions politiques des deux confessions. A ce moment, la conscience luthérienne, qui s'était peut-être irritée en Italie, s'était farouchement raidie, soulevant des objections nouvelles. Bianconi, qui avait été autorisé à donner à sa fiancée la formation mondaine que justifiaient ses belles perspectives de carrière, et à développer ses connaissances, lui apprenant notamment l'italien, était brusquement mis à la porte. Si Sophie manqua de résolution pour passer outre à une contrainte tyrannique, elle s'était pourtant engagée à ne jamais faire état des avantages intellectuels qu'elle devait à son fiancé².

Mais comment se déguiser dans la vie quotidienne? Wieland put ignorer l'étendue des connaissances et les talents de sa cousine, au point de reprocher au médecin d'avoir négligé l'instruction de sa fille³. Il n'en fut pas moins charmé par sa distinction, trouvant qu'elle n'avait rien à envier, à cet égard, à une Lambert ou à une Rowe⁴. Il subissait, avec le prestige que donne l'infortune, l'ascendant de la considération attachée par les siens à la lignée des Gutermann, et surtout l'attrait d'une culture qui en imposait à son esprit spéculatif. Lorsque Sophie, éloignée de la maison paternelle par le remariage du docteur, et privée, au surplus, de son grand-père, dont la mort survint à point pour lui éviter de

1. RAUMER, p. 393 : « Ihr Vater war ein geschickter Arzt, aber voll Eigenliebe und törichter Phantasie. »

2. « Nun, so soll auch niemand mehr meine Stimme, mein Klavierspiel, die italienische Sprache, die Bekanntschaft mit Rohault, oder irgend etwas, so er mich lehrte, hören, oder nur in mir vermuten ! » Wieland témoigne qu'elle a tenu parole. Bianconi se rendit à Dresde. Il devint, en 1764, ministre de l'électeur de Saxe à Rome et mourut à Pérouse en 1781. Cf. LUDMILLA ASSING : *Sophie La Roche, die Freundin Wielands*, Berlin, 1859, p. 30.

3. Dans *Melusinens Sommerabende*, Sophie reconnaît ce qu'elle doit à ses parents pour l'éducation de son esprit. Elle avait été élevée d'une façon très libérale pour l'époque, plus souvent dans la bibliothèque de son père, qui était aussi doyen de la Faculté de Médecine, qu'à la cuisine. Elle avait reçu l'instruction de son parrain Brucker, sans préjudice d'une culture moderne; elle parlait français, avait pris des leçons de musique et de dessin.

4. A. Br., I, p. 70.

nouvelles alarmes, vint chercher refuge au presbytère de Biberach, Wieland pouvait-il échapper à une intimité si pleine de charmes?

Ses projets littéraires, ses aspirations morales, qui, mieux que sa cousine, les eût compris et partagés? Comme lui, déracinée à demi par sa culture et déprise de tout attachement, elle était disposée aux aventures romanesques. En sa suave résignation, elle s'associait aux illusions du jeune homme, se prêtait à ses rêveries qui faisaient diversion à sa propre peine, se laissait gagner par son enthousiasme. Elle écoutait, surprise, les transports de cet adolescent chétif et éberlué, qui lui parlait morale et métaphysique. N'est-ce pas au cours d'une promenade matinale à travers champs, vers une éminence couronnée de tilleuls séculaires, d'où la vue s'étend sur Oberholzheim et plus loin jusqu'aux Alpes tyroliennes, qu'au sortir d'un prône l'adolescent lui développa sa théodicée poétique? « Ce langage émut à tel point ma charmante amie, qu'elle ne put retenir des larmes de ravissement ¹. »

Un pays de féerie s'ouvre à ces âmes à demi désenchantées :

Nous aspirions à longs traits la lumière céleste; ainsi que de purs esprits, nous flottions sur une mer de gratitude. Sous un ciel plus lumineux, une nature plus belle s'étalait à nos yeux : forêt, campagne, tout avait part à notre contentement, tout exhalait le bonheur d'aimer ².

Si, pour Sophie plus avertie, « être aimée pour son âme était chose nouvelle, ce qu'elle s'était toujours souhaitée », il appartenait à la jeunesse ingénue du poète de brûler d'une flamme tout idéaliste. A sa lumière, il ne se reconnaissait plus, il se transfigurait. « Son amitié et notre union si courte fit de moi un autre homme. C'est à peine si pareille transformation se produisit chez Brutus. Au lieu d'une tête légère et dissipée, je devins sérieux, tendre, enthousiaste, ami de la vertu et de la religion. »

Est-ce pour complaire à sa cousine, ou par instinctive simulation? Il prend le caractère qui convient à sa figure et à son rôle de consolateur. « Mon sérieux et mon détachement des vanités de ce monde lui plaisaient d'autant plus, qu'elle ne s'attendait

1. A. Br., I, p. 69.

2. *An Psyche*, HEMPEL, 12, p. 10.

pas à les trouver chez un jeune homme ¹. » Ne pouvant prétendre chasser une image plus avantageuse, il cherche à intéresser l'esprit, et se donne des airs d'édification, « laissant paraître que c'était la façon la plus noble de lui témoigner mon amour ». De plus en plus persuasif, il lui prouve « qu'elle ne saurait être heureuse sans un ami tel que lui ». « Je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus tendre que je l'étais. Mon amour était le vœu le plus désintéressé de sa félicité ici-bas et dans l'éternité. » La jeune fille désespérée comme elle était alors, ne serait-elle pas touchée par tant de ferveur ? Tout en « pleurant souvent sur l'impossibilité évidente de notre amour », elle céda à la grave assurance de son fantasque cousin, elle se laissa gagner par son illusion ².

Peu de temps avant la mort de Sophie, Wieland lui en rendit encore ce témoignage :

Je ne vous connaissais pas alors, il est vrai, plus que je ne me connaissais moi-même; je ne me figurais pas qu'on pût vivre autrement que pour vous et avec vous. Mais c'était un monde idéal dans lequel je vivais, un monde véritablement magique, et la Sophie que j'aimais avec une si grande ardeur n'était elle-même non pas Sophie Gutermann, mais une idée de perfection qu'elle semblait encore parer, avec laquelle elle se confondait, et qui devait tout naturellement produire ce merveilleux amour platonique, dont j'ai tenté plus tard, dans Agathon et plusieurs autres ouvrages de donner un aperçu : une délicieuse illusion qui eut une influence si puissante sur toute ma vie intérieure ³.

Il est vrai, la poésie n'est pas encore si détachée de la raison qu'elle puisse voiler les conditions pratiques du bonheur, et l'étudiant de dix-sept ans n'entend pas se fiancer à une muse. Le romantisme est encore loin. Combien l'enthousiasme s'empêtre de sagesse, et ce que comporte de déguisement le climat moral de l'époque, on s'en rend compte par la curieuse confession, qui semble

1. A. Br., I, p. 68 s. « Sie las ein Manuscript von mir durch, welches einen Versuch einer Tugendlehre enthielt (jetzt aber von mir verbrannt worden); diese Schrift machte sie mir sehr gewogen... Damals verprach sie mir, ihre Empfindungen zu schreiben, und dieses war der Anfang meiner Zufriedenheit. »

2. Qu'il y eût fiançailles officielles, il semble difficile de le mettre en doute. (Euph. Ergzh. 3, p. 78; A. Br., I, p. 238).

3. HORN, p. 332.

devoir justifier le vœu sentimental. Qu'elle soit écrite à l'intention de sa cousine qui habite sous son toit, et rédigée en français, ce qui ne va pas sans transposition, voilà ce qui montre bien l'émulation intellectuelle qui s'est établie dans leurs rapports¹, et aussi l'attrait exercé par la culture mondaine de Sophie. Nul doute qu'au moment où il engage sa vie, Wieland n'apporte à cet examen la plus grande sincérité. Il croit se connaître, et savoir ce qu'il peut demander à l'existence. Il lui importe de se montrer, sinon tel qu'il est, du moins tel qu'il veut être, de révéler l'image encore confuse qui se forme dans sa conscience. Avec une singulière lucidité, il dresse le bilan de son bonheur : il annonce ce qu'il entend offrir et recevoir.

Recevoir surtout : il s'agit de concilier la raison. Qu'attendre de « l'unique personne... qui possède toutes les qualités nécessaires pour donner à son cœur toute la tendresse possible et de la constance et de la satisfaction infinie à son esprit », si ce n'est son « vrai bonheur », c'est-à-dire la réalisation complète de lui-même ? Car il réclame cette satisfaction totale :

Je prétends être tout à fait content, n'avoir rien plus à souhaiter et surtout avoir du plaisir spirituel plus que sensuel, et la matière, la gloire, la plupart des biens du monde ne savent pas me donner cela.

Comprenons que l'« état de parfait plaisir de tranquillité » auquel il aspire, ce n'est « pas tant le plaisir, mais l'apaisement ; pas tant le sentiment que la sagesse » : c'est-à-dire l'unité d'une existence équilibrée et épanouie sur le plan moral. Or, c'est affaire d'esprit plus que de cœur : « Je puis assurer avec bien de certitude (*sic*) que c'est mon esprit qui a rendu mon cœur un des meilleurs que ceux de mon sexe puissent avoir », car ce cœur ne s'attache pas « aux biens trop passagers pour nous faire un plaisir durant (*sic*), et trop grossiers pour satisfaire aux infinis désirs de notre âme », il est « trop délicat » pour « se contenter de la jouissance des choses qui ne font que charmer les sens et l'imagination pour peu de temps... » Mais l'esprit n'est pas moins

1. HORN, p. 8-17 (faussement daté de 1752).

difficile, puisqu'il ne trouve pleine satisfaction « pas même dans les sciences et les lettres, qui d'ailleurs font presque tout mon plaisir, je n'en excepte la philosophie spéculative que j'aime beaucoup ». Et déjà cet aveu relativiste : « J'y vois trop d'obscurité, trop de nuages, d'incertitude et d'imperfection causés par les défauts et imperfections de l'esprit humain en général et du mien *in specie* ». Et comme Dieu est trop loin de sa « nature bornée, incapable de goûter les plaisirs sublimes des êtres plus parfaits », c'est à une « créature » que Wieland doit demander « un repos et contentement entier ».

Que n'exige-t-il pas de sa future compagne? « Beaucoup de charmes et de beauté, pour enchanter les yeux et l'imagination et les sens en général..., l'esprit fin, sérieux et un peu grave (un papillon ne me plaît guère) », de la pénétration, de l'attention, de l'intérêt à la littérature et aux sciences « pour en orner son esprit et son cœur, pour réfléchir sur tout et sur soi-même, et pour s'amender en toutes occasions », assez d'intelligence « pour admettre l'illumination de la raison » et de curiosité « pour s'informer de ce qui peut servir à la rendre plus sage ». Quant au cœur, il le lui faut « tout à fait bon, traitable, susceptible de tendresse, de compassion, de tristesse, mais pas de colère... ». Elle doit être sincère, délicate, « fidèle jusqu'aux excès, quelque peu jalouse, pleine d'attentions », d'une « morale saine et pas outrée », avec « d'assez belles manières, quelque connaissance du monde, de la politesse, et toujours l'air serein ».

N'est-il pas d'après nature, ce « portrait de la personne qui peut lui donner du vrai contentement, et dont la privation le rendrait malheureux pour toujours »? Même vue à travers ses livres, Sophie semble imposer à l'imagination sa grâce délicate et réservée, et ce sérieux effacé, ce ton de détachement qui surprend dans cette déclaration d'un jeune homme. On devine que l'amie sage contient l'effervescence idéaliste, qu'elle oppose à sa prétentieuse idéologie la réflexion mesurée des moralistes qu'elle a pratiquée : La Bruyère, Molière, Destouches, Le Spectateur. Pourquoi Wieland cite-t-il en même temps la *Paméla* de Richardson, les romans de M^{lle} de Scudéry, si ce n'est pour ajouter à la ressemblance? « Pas un trait se trouve (*sic*) dans ce portrait qui ne soit

exactement, mais d'une manière plus belle et accomplie dans vous. »

Qu'importe la part d'illusion : Wieland a trouvé « précisément » son idéal dans un être vivant ; il est fasciné par une forme individuelle. « Mon cœur prétend d'être pas beaucoup moins bon et autant délicat que le sien, et aura des grands soins de se rendre toujours plus digne d'une personne si aimable et qui mérite autant. » Car le cœur a sa raison : il peut aimer « avec toute la tendresse imaginable », du moment que Sophie est « estimée au delà de tout ce qu'on peut dire », qu'elle est « préférée à tous et à toutes ». Elle n'est si « nécessaire pour son bonheur » que parce qu'elle le sauve de l'abstraction où se diluait sa volonté. D'où la gratitude exprimée dans sa première *ode* : « Le ciel t'a donnée à moi pour me mener par l'amour à la vertu. Oui, j'allais me perdre. Grand Dieu ! tu l'as vu, et tu me l'as donnée ¹. » La vertu, c'est d'abord la foi en soi-même, le pressentiment du bonheur. « Quel sera le jour, si l'aurore est si belle ? », conclut la déclaration. Le jeune homme ose l'avouer : « Les charmes du corps ne l'enchantent » pas moins que la beauté de l'âme.

Serait-il dupe de son enthousiasme ? Non pas. Il le reconnaît : « l'espoir de posséder ma Sophie que j'aimais par-dessus tout, était à peine plus fondé que celui du prétendant au trône d'Angleterre » ². Il entend les objections de ses parents, il voit les difficultés de réaliser son union, l'opposition qu'elle rencontrera à Augsbourg. Eh quoi ! il n'a que dix-sept ans, et il se soucie à peine de l'avenir. Il lui suffit de vivre son « étonnante aventure », de profiter de cette grâce du destin. Foin de la piété timorée du pasteur !

Si fantasque que cela puisse paraître à mon cher papa, je voudrais qu'il sût que je ne veux pas vivre un instant sans l'amour de mon incomparable amie. Je suis sûr que la Providence ne nous abandonnera pas ; si je devais la perdre, je jure tout ce qu'il y a de plus sacré que je ne survivrais pas « partout » à mon malheur ³.

1. A I, p. 4.

2. A. Br., I, p. 336.

3. Horn, p. 2 (daté par erreur du 7 mars 1750 ; il faut lire sans doute 1751).

Il se donne une foi aveugle : « Dieu merci, je ne le crois pas seulement, j'en suis sûr. » De même, il écrira à Sophie : « Croyez comme une vérité très assurée que Dieu ne fait pas un seul pas qui ne tende à notre bonheur ¹. » C'est ainsi qu'il défend sa belle illusion. « Le présent me rendait si heureux, que j'oubliais l'avenir. La béatitude la plus pure et la plus réelle pénétrait tout mon être. Encore aujourd'hui, le souvenir de ces jours paradisiaques suffit à faire sourire le chagrin ². »

Quoiqu'il advienne, il aura savouré « ces délices qui lui sont de l'ambrosie », comme il confiait à Bodmer quatre ans plus tard ³. Cette « heureuse folie, qui nous fait rêver l'existence dans un état de véritable enchantement... et qui, une fois évanouie, ne revient plus » ⁴, le poète en reçoit comme sa consécration. Il ne laissera de la revivre, de la magnifier, à la façon d'une expérience mystique. Parce qu'il ne l'a éprouvé que dans un sens « tout platonique, dans l'acception stricte du mot » ⁵, il est incité à transfigurer l'amour, à séparer l'Eros céleste du folâtre Cupidon. « Pour une seule impression de ce genre, j'abandonne volontiers aux disciples d'Anacréon et d'Ovide leurs coupes de nectar et des mondes de houris aux joues roses des pseudo-paradis de Mahomet », pourrait-il affirmer ⁶. Comme son *Amadis*, il va errer à la recherche d'un utopique bonheur.

Sophie va régner désormais sur la pensée de Wieland comme une grande image, même quand elle n'inspirera plus sa production. Moins sa fiancée ou sa muse que son « ange », elle préside à son développement, et reste la confidente de sa vie morale. Elle lui imposera une fidélité spirituelle, qui fera contraste avec sa versatilité sentimentale. Depuis longtemps séparé d'elle, le poète se plaint de « ne pouvoir trouver bien aucune femme, qui, dans son caractère, sa sensibilité, sa façon d'éprouver ou dans sa personne n'ait quelque ressemblance avec son ange » ⁷. Elle serait ainsi respon-

1. HASSENCAMP, p. 2 (1751?) en français.

2. A. Br., I, p. 335 s.

3. A. Br., I, p. 134.

4. A. Br., II, p. 257 s.

5. A. Br., III, p. 383.

6. A. Br., I, p. 134.

7. A. Br., I, p. 239.

sable de ses errements et de ses « donquichotteries ». C'est le prestige de sa nature plus unie et plus délicate, et de la grâce aristocratique de ses manières. « Elle avait une foule de talents exquis, soit naturellement, soit par l'éducation et la fréquentation du grand monde; elle avait vécu des années, avant que je l'aie connue, avec des personnes du premier rang qui la traitaient comme si elle avait été leur égale, en raison de ses qualités ¹. » Ce n'est pas le charme auquel était le moins sensible le jeune étudiant :

Aucun roi d'Europe ne peut se vanter d'avoir eu une maîtresse aussi aimable que moi entre dix-sept et vingt et un ans. Pour s'en faire une idée, il faut se représenter les nymphes du Corrège, la Panthée de Lucien, l'Arnide du Tasse. Que pouvait-elle trouver, la petite folle, à un pédant comme moi?

N'est-ce pas justement à quoi tient le prestige de Sophie? Elle assigne à son existence une autre valeur que la connaissance, elle sauve son esprit de la spéculation et du doute par un charme idéaliste. Quel attrait pour lui que cet intérêt littéraire, que ce goût des choses de l'esprit : « Je me réjouis de penser que le portrait de ma bien-aimée fera pâlir un jour celui d'une Châtelet, d'une Bassi ou d'une Gottsched! ² » L'intimité intellectuelle, plus que le sentiment, l'enchanté. N'est-ce pas comme un prélude à la vie esthétique qu'il se prépare?

Cet allègement de la conscience apparaît dans la fantaisie badine, dans le marivaudage galant d'un compliment que l'on a récemment retrouvé ³.

Les yeux noirs de Vénus, quand elle sortit des ondes, étaient-ils plus ravissants que ceux de ma Sophie quand le soleil s'y mire?... La belle petite bouche, la patrie des grâces, ravit quand elle est fermée, ressemblant à une jeune rose..., autant que si, par un doux sourire, elle montre la sérénité d'une âme divine... Son teint est plus brun que blanc... L'éclat des astres, comment est-il élevé par l'obscurité d'une belle nuit ?

1. Dans une lettre non datée (HORN, p. 17 ss.), Wieland remercie Sophie d'une « fable » (un conte?) qu'elle lui a envoyée, l'encourageant à poursuivre l'histoire de sa vie.

2. HORN, p. 18.

3. Proleg. VII, p. 5. Cf. le portrait en vers A. Br., I, p. 93.

Premier tâtonnement, dans la langue des grâces, d'un jeune écrivain allemand, qui, pour stimuler l'ambition littéraire de sa cousine, lui assure pourtant que l'allemand est plus beau que le français. Trouvant déjà sa prose « incomparable », il espère que ses vers le seront bientôt aussi ¹.

C'est ainsi que le sérieux de la vie se dissipe dans le divertissement de l'esprit : c'est la façon d'éluder les préoccupations d'avenir, de laisser en suspens toute décision ; comme les deux amants de son conte de *Balsora*, qui échappent par une mort simulée aux traverses du sort ².

Que cette évasion dans l'idylle prenne aussi l'allure d'un transport mystique, et se pare « de vertu angélique », c'est le fait de l'éducation piétiste, mais également du climat poétique donné par la *Messiede*. De prime abord, l'illusion s'est substituée à la vie. Wieland hésitera désormais à ne pas la considérer comme plus véritable que le réel. Après le mariage de Sophie, il se récriera :

Ah ! pardonnez... que je profane par le nom d'illusion ton image et ce sentiment divin qui m'est resté de toi au fond de mon âme !... Ne dites pas que je me fais illusion, ou ayez la compassion de me faire expirer au même moment ! Souvenir plus que délicieux, reste avec moi, ne cesse jamais de te faire sentir au fond de mon cœur, sois la dernière de mes idées à l'heure de ma mort, mon dernier sentiment, la dernière palpitation de mon cœur !... On nous a voulu tromper, nous avons eu la folie de vouloir nous tromper nous-mêmes, en traitant d'enthousiasme, d'illusion, d'extravagance, ce divin sentiment dont nous avons tant de fois éprouvé la réalité... Aucun plaisir, aucun sentiment agréable, aucun objet que j'ai voulu mettre à ta place, oh (*sic*) charme éternel de mon cœur, ne m'a pu satisfaire entièrement, ne m'a pu élever à ce degré de félicité intime, tranquille, ineffable, où un seul regard de toi m'élève ³.

Cette force de l'image, cette magie de la fiction, c'est sa vocation de poète. Elle ne s'impose alors avec cette décision, que parce qu'elle favorise l'aspiration du cœur, qu'elle s'offre, avec la dignité d'une mission en échappatoire à la conscience. Elle supprime la

1. HORN, p. 18.

2. Dans les *Erzählungen*, 1752.

3. HASSENCAMP, p. 22 ss. (en français).

contrainte de l'effort pratique, en exaltant la ferveur intellectuelle. Loin d'être un lien qui le retienne, cette liaison invite Wieland à prendre « le sentier détourné et fleuri », pour tenter la fortune « à la façon du Tasse ». Laissant Sophie chez ses parents, il se rend, en octobre 1750, à l'Université de Tubingen, puisque son père veut « à toutes forces » faire de lui un juriste. Mais il est bien décidé à n'en faire qu'à sa tête.

CHAPITRE II

TUBINGEN

Pas plus qu'à Erfurt, Wieland ne se résigna, à Tubingen, à des études universitaires ¹. A la faveur d'une fondation de famille, il avait été accueilli au *Hochmannianum*, un institut établi dans un cloître désaffecté, alors administré par le professeur Johann Gottlieb Faber, qui, avec l'histoire, enseignait l'éloquence et la poésie ². Les circonstances semblaient ainsi favoriser sa vocation. Sacrifiant aux tendances nouvelles, Faber présidait, en effet, à un petit cénacle littéraire, une de ces *sociétés allemandes* qui se proposaient de ranimer le goût des belles lettres et de cultiver la langue. Ce n'était pas sans mérite à cette université souabe, qui, comme raillait un de ses anciens étudiants ³, pouvait

se vanter d'avoir produit fort peu de cerveaux brûlés : philosophes, magiciens, mathématiciens, poètes et autres individus de cette dangereuse espèce..., tandis qu'elle avait à se prévaloir de ses casuistes, grammairiens, chronologistes, légistes et orthodoxes ⁴.

Tout de même, Wieland se plaindra de la barbarie de ses compatriotes : « On tient un poète pour un oisif inutile, un philosophe

1. RAUMER, p. 389; A. Br., I, p. 50. W. fut immatriculé le 30 oct. 1750 (WALTER, p. 20).

2. OFTERDINGER, p. 67 s.; Euph., XIV (1907), p. 23. Le 29 oct. 1751, Wieland donne à Bodmer son adresse chez le prof. Faber (Cf. Euph. Ergzh., 3, p. 65).

3. Eberhard Friedrich von GEMMINGEN. Le recueil (anonyme) : *Lieder, Oden und Erzählungen* est de 1750; ses *Poetische Blicke in das Landleben* ont été publiés à Zurich par les soins de Bodmer l'année suivante. Cf. KRAUSS : *Schwäb. Lit. gesch.*, I, p. 155; Wilhelm LANGE : *Von und aus Schwaben*, 7. H. Stuttgart, 1890. La correspondance de Gemmingen avec Haller a été éditée par Hermann FISCHER (Stuttgart, 1899).

4. « Briefe nebst andern poetischen und prosaischen Stücken ». Frankfurt u. Leipzig, 1753, p. 13.

pour un bavard et un raisonneur suspect; l'une et l'autre vocations pour professions de faméliques, auxquelles ne s'adonne pas un homme raisonnable¹. »

Comme pour démentir la fâcheuse réputation du lieu, paraissait peu après son arrivée, un recueil de *Poésies souabes*² qui, voulant en appeler de la mésestime affichée dans un volume de *Chants, Odes et Récits* de Friedrich von Gemmingen, s'attira les moqueries d'un de ses amis, Johann Ludwig Huber, auteur d'une publication semblable. Comme le professeur visé eut alors la malencontreuse idée de produire, à titre de justification, un choix d'exercices de ses élèves³, il appela l'attention de la Faculté qui, pour couper court à cette effervescence profane, le renvoya à la théologie.

A ces démêlés de coterie académique, le jeune Wieland ne semble pas s'être intéressé, pas plus qu'aux « puérilités et trivialités » de l'officine du maître, « un homme qui raille notre Klopstock »⁴ : « Ces gens ne connaissent pas leur Horace, et savent moins encore appliquer ses préceptes; *mediocribus esse poetis non dii, non homines, non concessere columnae* », écrit-il dédaigneusement à Bodmer⁵. Il n'a pas davantage de considération pour les adversaires de Faber. A Huber, il reproche de manquer des qualités essentielles du poète : « un cœur noble et vertueux », et il juge sa préface « puérile et futile ».

Isolé « au milieu de gens qui n'ont rien de commun avec lui », il cherchera appui plus haut. En attendant d'y pouvoir prétendre, il s'enferme dans sa chambre, n'ayant commerce au début qu'avec un parent éloigné, Franz Daiser, qui habitait Rottenburg. Il

1. A. Br., I, p. 65.

2. « Schwäbische Gedichte (1751), ouvrage attribué à Jacob DUTTENHOFER et préfacé par FABER (d'après SEUFFERT : Euph., XIV, p. 25).

3. « Gedichte und Abhandlungen in ungebundener Schreibart » (1753). La préface (8 déc. 1752) est signée par FABER, « der Gottesgelahrtheit ausserordentlicher, der Sittenlehre, des Natur und Völkerrechts, wie auch der Beredsamkeit und Dichtkunst öffentlicher Lehrer ».

4. A. Br., I, p. 72; à Volz, 11 avr. 1753 (Morgenbl., 1839, p. 414; Cf. Euph., XIV, p. 34).

5. A. Br., I, p. 14, complétée dans Euph., Ergzh., 3, p. 66, et Anz. f. d. Allert., 12, p. 89. « Seine reimlosen Verse sind mir fast unerträglich, kleine Gedichte ohne Reime, ohne Lebhaftigkeit, Nettigkeit und Witz, und wo dazu alles Silbenmass, Scansion, Abschnitt u. s. w. aus blosser Leichtsinnigkeit vernachlässigt werden, sind meinem Geschmack ekelhaft. »

sortait seulement quelques instants au milieu du jour, quand les rues sont désertes. Dans la belle saison, il travaillait parfois dans une maisonnette hors de ville ¹. Indifférent à son entourage « qui ne le comprend pas, et qui reste à cent lieues de lui et de sa Doris » ², il s'exile dans la spéculation qui abrite son rêve.

Car il n'a pas d'intérêt plus pressant que d'édifier, selon la promesse faite à Sophie, l'univers poétique qu'il avait suscité, dans une heure fervente, à l'imagination ravie de sa fiancée ³. Sinon comme justification de sa raison, du moins comme témoignage de « l'étonnante transformation de son âme » qu'elle avait provoquée. Ne pouvant se dépêtrer du réseau métaphysique dans lequel s'était pris son esprit, il n'avait d'autre ressource, pour s'abandonner à l'aspiration au bonheur, que de transfigurer l'ordre logique en un ordre mystique, et de se constituer ainsi, comme il dit, un système composite, « la plus étrange élucubration, moitié idéologie et moitié la meilleure poésie que l'amour eût inspirée à un jeune homme de dix-sept ans » ⁴.

Que l'amour ait développé son système *de la nature*, c'est Lurèce qui lui sert de guide pour l'exposer ⁵. Est-ce seulement faute d'un autre modèle, comme il allègue plus tard pour justifier le

1. GRUBER², I, p. 85.

2. A. Br., I, p. 72.

3. RAUMER, p. 379; cf. Proleg., VII, p. 6 : « Wielands Vater hatte einen Sonntag über den Text gepredigt : Gott ist die Liebe, und seinem damals von Klosterbergen zurückkehrenden Sohn höchstlich misfallen. Nach der Kirche führte Wieland seine Sophie in der brennenden Sonnenhitze spazieren und teilte ihr nun sein System von der Liebe, die das Chaos bildete, mit einer Exaltation und Beredsamkeit mit, wodurch die arme Sophie in die Wolken entzückt, und er selbst so hingerissen wurde, dass er von dieser Stunde an der Bitte nicht widerstehen konnte, dies alles zu Papier zu bringen und in ein Ganzes zu ordnen. »

4. D. Br., I, p. 201 : « Das Übel musste wirklich gross gewesen sein, weil sogar die mirabiles amores, welche mir diese Dame einflösste, und die erstaunliche Veränderung, welche sie in meiner Seele wirkte, dennoch einen so grossen Widerstand in der metaphysischen Verwicklung meines Gehirns fand, dass das erste Opfer, welches ihr meine glühende Liebe brachte, ein so seltsamer Zwitter von metaphysischem Schulgewäsche, und von der besten Poesie, welche der Gott der Liebe jemals einem Jungen von 17 Jahren eingehaucht hat, war, wie sie vermutlich das Lehrgedicht « von der Natur » mit mir finden werden » (à Riedel, 10 avril 1768).

5. Pour l'analyse du poème, cf. M. ERMATINGER : *Die Weltanschauung des jungen Wieland, ein Beitrag zur Geschichte der Aufklärung*, Frauenfeld, 1907; KARL HOPPE : *Der junge Wieland, Wesensbestimmung seines Geistes*, 1930 (Von deutscher Poeterey, Bd. 8).

contraste entre le ton et le propos? Peut-être cette disparate tient-elle plutôt à la transformation d'un plan antérieur. L'ouvrage eût-il été exécuté en trois mois sans des matériaux déjà prêts, réunis peut-être dans un autre dessein? A voir son admiration pour le poète du *de rerum natura*, « un des plus grands génies de l'antiquité »¹, il est permis de supposer que ce n'est pas la lourde réfutation en latin du cardinal de Polignac², qui a sollicité d'abord l'ambition du jeune philosophe, lequel ne craignait pas de continuer Spinoza³. Si, au surplus, il a été tenté de rivaliser avec Klopstock, et qu'au poème de la Rédemption, il ait voulu donner pour réplique un poème de la Création; si à la contrition il avait prétendu opposer l'optimisme de la raison, le projet ne pouvait s'adapter à l'inspiration nouvelle sans quelque discordance.

Lui serait-elle venue, comme il dit, « sans y prendre garde, comme l'amour à une ingénue, à l'heure du berger », sa philosophie, à cause de cette part de spontanéité, exigeait, pour se traduire en une forme doctrinale, une grande contention d'esprit. « Dans le long couloir du cloître, il courait des heures entières, souvent jusqu'à minuit, en proie à un enthousiasme délirant⁴. » A l'effet d'éprouver le sort, le manuscrit terminé fut envoyé, sans que l'auteur en conservât copie, à Friedrich Meier, à Halle, le professeur qui avait présenté les trois premiers chants de la *Mes-*

1. Vorbericht zu den *Poetischen Schriften*, 1762 (A I, p. 128). Cf. A. Br., I, p. 73 s. : « Sie werden in Durchlesung des Lucretius eines der grössten Genies der Alten kennen lernen. Auch in Absicht der Philosophie wird Sie vielleicht dieser sonst so unglückliche Weltweise auf neue Betrachtungen wie mich führen. » W. avait annoncé un art. sur Lucrèce pour le *Crito* (A. Br., I, p. 37).

2. *Antilucetius, sive de Deo et natura*, 2 vol., Paris, 1745. La version française (par BOUGAINVILLE) : « *Antilucrèce, Poème de la religion naturelle*, composé par le Cardinal de POLIGNAC, n'a paru qu'en 1754. L'ouvrage, divisé en 9 livres, réfute le matérialisme du point de vue déiste, ainsi que le poème de W., qui a pu emprunter à Polignac une part de son argumentation contre le mécanisme et l'athéisme. Seuffert suppose que Faber a attiré l'attention de W. sur cet ouvrage. Celui-ci le cite avec éloge : « Du grosser Polignac, du Krone unserer Zeit... » (Ch. I, v. 251.)

3. A. Br., I, p. 52 : « Ich muss noch zur Geschichte der Abenteuer meines Verstandes hinzufügen, dass ich jederzeit die Schriftspötter und die boshaftigen Esprits forts, Voltaire, d'Argens, Edelmann, La Mettrie verabscheuet. Ich nahm mir damals vor, vielleicht der erste Nachfolger Spinosas zu sein darin, dass ich dem Kopf nach ein Freidenker, und im Herzen der tugendhafteste Mann wäre. Ich fand aber bald, dass ohne Gott und Religion keine Tugend ist. »

4. RAUMER, p. 416.

siade ¹. Au gré de cet arbitre, il devait être ou publié ou détruit. En cas d'impression, l'auteur, qui ne se faisait pas connaître, retenait seulement dix exemplaires. N'imaginant pas avoir affaire à un débutant, Meier le fit paraître, avec une préface qui en faisait « un des meilleurs poèmes didactiques de l'Allemagne » ².

Que l'adolescent ait « vraiment cru son système » et qu'en l'élaborant il ait pensé « servir l'humanité », on le lui accordera sans hésiter ³. Il fallait cette conviction, et tout l'élan de l'âme, pour animer d'un souffle poétique une compilation spéculative que l'ardeur intellectuelle n'eût pas soutenue. Si sa pensée avait demandé refuge au naturalisme contre le spiritualisme chrétien, elle se trouvait maintenant hésiter entre Lucrèce et Leibnitz. Sous l'influence de l'enthousiasme sentimental, l'idéalisme l'emportait. La vie s'annonçait dans un rayonnement transcendantal. Toutefois, Wieland ne songeait pas à désertir dans le dogmatisme religieux ou rationaliste. Ayant renoncé à la révélation, le jeune philosophe entendait défendre la position de la science. Il n'oubliait pas les objections de Bayle et des empiristes. Il va donc chercher un compromis, sinon avec la foi, dont il est détaché, du moins avec son vœu finaliste : il affirmera la loi de la nature avec la piété de son cœur. Au seuil de l'existence, il lui faut cet accord eudémoniste ⁴.

De quels arguments appuyer l'évidence dont l'imagination est saisie? Le raisonnement ne peut prévaloir sur le témoignage de la conscience. Si le jeune poète philosophe a conservé quelque confiance en la spéculation, s'il admet avec Descartes « qu'on ne

1. W. avait donné l'adresse de son parent Daiser à Rottenburg, d'après une lettre à sa mère du 25 juillet 1751, publiée par HARTMANN (*Lit. Beilage des Staatsanzeigers für Würt.*, 1904, n° 11 et 12, p. 179). Le manuscrit aurait été envoyé à Meier en juin, et non pas en avril, comme il semblerait d'après A. Br., I, p. 188; et le *Vorbericht*, 1762.

2. MEIER fit paraître le poème à Halle chez Hemmerde avec une préface datée du 27 sept. 1751, que Bodmer trouva trop « gottschédienne » (ZEHNDER-STADLIN, p. 496), W. envoya un ex. à Bodmer le 20 déc. 1751 (A. Br., I, p. 15).

3. *Vorbericht*, 1762 : « Dieses einzige ist noch zu bemerken, dass der Poet damals sein System wirklich glaubte; und sein Gedicht, dessen Mängel er wohl empfand, nur deswegen gedruckt haben wollte, weil er durch den Inhalt desselben der Welt ein Geschenk zu machen glaubte. » (A. Br., I, p. 128.)

4. W. a résumé son système en tête du poème dans : *Vorläufige Anmerkungen über die vollkommenste Welt, von welcher dies Lehrgedicht ein Entwurf ist.*

saurait se faire de la création une idée trop sublime », il est, d'autre part, prévenu contre la sophistique des métaphysiciens. « A qui voudrait faire disparaître l'absurde de la philosophie, je recommande Bayle ¹... » Comme il ne peut se passer de preuves, il démontre par les procédés de l'école l'organisation providentielle de la nature. Du moins insiste-t-il sur l'argument physicothéologique. S'il réfute le scepticisme, il ne s'abuse pas sur la valeur des systèmes. La « suprême vérité ne peut échapper à qui, le regard lucide et l'esprit ouvert, se risque dans l'univers » ².

Par l'apologie de la nature, il s'agit donc d'abord de donner de Dieu une idée plus digne que ne le fait la religion ³. Se recommandant de la Renaissance, « l'heureuse époque qui a vu se répandre les lumières sur l'Occident », il prétend dissiper les préjugés. A la tradition sacrée, Wieland ne peut pas reconnaître plus de valeur que celle d'un enseignement élémentaire, mis à la portée « du plus sot des peuples » ⁴. Il lui oppose la Révélation qu'il croit saisir dans l'« ordre parfait de l'univers », une révélation selon son goût d'artiste : « majesté, simplicité, beauté, harmonie, tout au suprême degré » ⁵.

Aussi bien ne concerne-t-elle pas « cette motte de terre que nous habitons, ni le système solaire dans lequel elle gravite », mais bien le meilleur des mondes possibles, celui qui existe au delà de notre expérience, comme la création de notre esprit ⁶. Une telle conception devrait donc se justifier seulement par sa beauté spirituelle, comme, par exemple, le monde pythagoricien, ou la *Théodicée* dont elle procède. Et pourtant Wieland est trop imprégné d'esprit philosophique, trop nourri de Bayle et sans doute de Locke pour ne pas engager la discussion, tant avec les dogmatiques,

1. *Vorläufige Anmerk.* A I, p. 13 s.

2. Ch. I, v. 77 ss. (A I, p. 17). Cf. A I, p. 16, v. 48 : « Der Weisheit himmlisch Licht zerstreut den alten Wahn. »

3. *Vorl. Anmerk.* A I, p. 5. ERMATINGER (*o. c.*, p. 9) attribue à W. une tendance plus chrétienne. Cf. HOPPE, *o. c.*, p. 16.

4. Chant I, v. 483 ss. (A I, p. 27). « Er (Moïse) will dem dümmsten Volk erhabne Lehren zeigen. / Muss nicht sein heiliger Kiel sich zu der Schwachheit neigen? » Voir aussi l'explication du Déluge, Ch. 5, v. 579 ss. (A I, p. 112).

5. *Vorl. Anmerk.* (A I, p. 5).

6. *Ib.* A I, p. 7. W. se réfère à Platon (*Timée*), mais il est douteux qu'il le connaisse déjà. Cf. DÖLL, *Wieland und die Antike*. Progr. München, 1896.

qu'avec les pyrrhoniens. Il rêve, mais les yeux ouverts. Rompu à la dialectique, il ne se fait pas faute de jouer du pour et du contre, que ce soit au sujet de Descartes ou de Leibnitz ¹. Manière de sauvegarder sa liberté d'esprit, d'échapper à la rigidité des doctrines, il n'adhère délibérément à aucune école. Si séduit qu'il soit par l'idéalisme, il ne quitte pourtant pas le terrain mouvant du relativisme ².

A quoi il tient, c'est à l'unité et à l'ordonnance de sa représentation. Par orthodoxie ou goût de symétrie, il conserve le dualisme cartésien ³, mais c'est pour affirmer l'union de la matière et de l'esprit. A l'esprit infini, il donne comme support ou comme forme la matière infinie ⁴. Si Dieu n'est pas l'univers, il en est l'âme, il le crée sans cesse sans l'achever jamais. Il est la source de laquelle tout procède et à laquelle tout aboutit, le principe et la fin. C'est par la perspective d'une évolution illimitée que Wieland a été conquis par « le Platon des temps modernes ». Mais au lieu de n'envisager que des énergies spirituelles, Wieland considère la progression des êtres. De l'atome à l'étoile, rien qui ne soit animé et ne tende à une existence plus haute ⁵. Après que Meier l'eut accordée à l'animal, pourquoi Wieland refuserait-il une âme au végétal, voire au minéral ⁶? Pourquoi arrêter l'ascension de la vie? « Ah! si ton regard pouvait pénétrer jusqu'au sein des esprits,

1. Cf. la polémique contre Leibnitz, Ch. III, v. 549 ss. (A I, p. 67 ss. supprimés par la suite) et aussi Ch. I, v. 283-348 (A I, p. 22 ss.). Dans le *Vorbericht* de 1762, W. s'excusera de son « impertinence ».

2. HOPPE accentue davantage le rationalisme du jeune W. (o. c., p. 37). Il oppose un « faustischen Erkenntnisdrang » au relativisme.

3. *Vorl. Anmerk.* (A I, p. 7 s.).

4. Ch. I, v. 563 ss. (A I, p. 29). Cf. Ch. I, v. 449, 456 (A I, p. 26 s.): « Nein, der Vollkommenste kann ohne uns nicht sein, / Und sein Begriff schliesst auch des Vorwurfs Dasein ein, / Der Kräfte weites Reich lässt sein Verstand ihn sehen. / Hier liegt der Welten Stoff in ewigen Ideen... »

5. Ch. V (argument) (A I, p. 97).

Cf. Ch. II, v. 445 ss. (A I, p. 48). Il semble que Wieland ne laisserait subsister l'idée de Dieu que comme le but infini auquel tend l'évolution, ou comme la synthèse de toutes les réalisations. Dans son infinité de formes, le monde ne s'identifierait-il pas avec Dieu? Il est tenté par l'hypothèse pythagoricienne, qui fait du cosmos un être vivant. (A I, p. 38.)

6. Ch. V, v. 447-452. MEIER venait de publier son *Versuch eines Lehrgebäudes von den Seelen der Tiere* (1750). Cf. SPITZER : *Darstellung und Kritik der Tierpsychologie G. Fr. Meiers*, Diss., Bern, 1903.

et observer leur activité derrière le vêtement apparent ! Tu serais certainement ému par l'ordre qui règne, là où ton regard erre dans la brume¹. »

En vertu de cet ordre, il lui faut, entre l'âme et le corps, une interdépendance étroite. Son sentiment n'admet pas l'isolement de la monade leibnizienne. Comment la conscience se passerait-elle des impressions du monde extérieur² ? Au lieu de l'explication idéaliste, harmonie préétablie ou occasionnalisme, il propose une solution de conciliation : l'âme, constituée de particules indivisibles, atomes spirituels dotés pourtant d'un corps astral, posséderait une certaine sensibilité qui la relierait au corps³. Elle serait un organisme « capable de croître, de se fortifier, d'agir ». C'est parce qu'elle vit « naturellement », comme le veut La Mettrie, qu'elle se comporte comme « une divinité inférieure »⁴. Sans mettre en question la survivance de la conscience, Wieland se flatte de dépasser la *Monadologie*. Son hypothèse n'a-t-elle pas été reprise par Bonnet ?⁵

Ce à quoi il vise, c'est à la suppression des barrières entre le monde moral et le monde physique, à la continuité de la vie⁶. A chaque échelon, l'être est suspendu entre deux infinis, son passé et son avenir. A mesure que des organes plus affinés saisissent une plus grande part de réalité, augmente aussi, avec la connaissance, le bonheur. Mais quoiqu'il fasse, il ne possédera jamais qu'une vision fragmentaire. « Le monde se transforme sans cesse, l'avenir est préformé dans le présent. » Dans le déroulement sans fin de la création, tout se tient, tout est solidaire. L'homme n'a pas à rougir de descendre de l'animal : « C'est par la même

1. Ch. III, v. 556 ss. (A I, p. 67).

2. Ch. III, v. 595 ss. (A I, p. 68). *Les nouveaux essais* de Leibnitz n'étaient pas encore parus, comme le remarque HOPPE, p. 32.

3. Sur cette hypothèse, cf. *Vorl. Anmerk.* (A I, p. 13 et p. 70 s.). Le corps astral se comporterait à l'égard de l'âme comme un organisme intermédiaire. Mais le problème des relations de l'âme avec ce corps n'en est pas pour cela résolu. Wieland se contente de faire jouer la loi de l'harmonie.

4. *Vorl. Anmerk.* A I, p. 10.

5. Dans son *Essai de Psychologie* (1754), BONNET reprend cette hypothèse qui, selon Hoppe, aurait été inspirée à W. par Leibnitz. W. reconnaît qu'elle ne va pas sans difficultés. « Die Geburt der Ideen bleibt eine Aufgabe, deren Auflösung uns in bessern Welten bevorsteht. » (A I, p. 14.)

6. Ch. I, v. 770 ss. (A I, p. 35) et ch. II, v. 80 ss. (A I, p. 38).

grâce qu'il existe, il est poussé par le même instinct ¹. » Après lui se poursuit, en d'autres cycles, la progression. Mais que ce soit en une étoile encore invisible ou sous un firmament encore incréé, ce sera toujours la vie et jamais le repos auquel elle aspire ².

Perspective dans laquelle se perd cette imagination idéologique, qui ne supporte pas la restriction. Ne contient-elle pas l'éternité, tout en faisant oublier l'exiguïté du destin terrestre, qui n'épuise pas notre curiosité ni notre espoir? Qu'importe que la réalité nous échappe, si nous ne devons connaître ici-bas « que le côté éclairé des choses », une faible portion de l'univers? Dupes de nos sens, nous n'avons peut-être affaire, comme dans la caverne dont parle Platon, qu'à des simulacres. « La nature nous induira en erreur, tant que nous éprouverons la limitation d'une créature, c'est-à-dire à jamais » ³. Mais est-ce à désespérer, à se détourner du présent, si tout doit venir à son heure? Plutôt que de vouloir anticiper, il importe de vivre l'existence qui nous est impartie, même si elle ne nous donne que l'illusion, même si elle n'est qu'un jeu inconsistant de l'âme. Car il y a tout de même le plaisir et la souffrance ⁴. Et notre monde ne manque pas de sujets d'émerveillement, de motifs de joie. Ce que Wieland a appris par Baumer des secrets de la nature, par Fontenelle de la poésie des espaces, lui suffirait pour attacher l'esprit à son séjour.

Mais le jeune poète n'a-t-il pas à se féliciter d'une faveur insigne? Il ne lui appartient pas seulement de suivre le sentier sur lequel la fortune l'a placé, et d'y remplir sa vocation. Plus heureux que le commun des mortels, il lui est donné, à lui dont « le cœur est trop grand pour cette terre » ⁵, de se transporter dans un autre monde, et d'y goûter un bonheur sans nuages. Avant même que

1. Ch. V, v. 285 ss. A I, p. 107.

2. Cette vision évolutionniste supprime la mort ou plutôt ne la considère plus que comme un passage à un état de vie supérieure; c'est dans ce sens, et non pas dans le sens piétiste, qu'il faut comprendre l'invocation à la mort du ch. V, v. 551 ss. (A I, p. 111). « O Tod, du süßer Tod! Dich scheuet nur ein Tor! / Du hebest das Geschöpf zu seinem Ziel empor, / Du trägst der Gottheit uns und unserm Glück entgegen; / Wie froh will ich mich einst in deine Arme legen! »

3. Ch. V, v. 225 ss. (A I, p. 103.)

4. Ch. IV, v. 487-496 (A I, p. 87) et Ch. V, v. 113 ss. (A I, p. 100) et v. 207 ss. (A I, p. 102). Voir HOPPE, *o. c.*, p. 32 s.

5. Ch. IV, v. 64 (A I, p. 76).

« le rideau ne se lève sur la gloire de l'éternel amour », il sait s'émouvoir de la beauté d'Aphrodite : « Déesse sortie de la mer, c'est par toi que tout vit!... tes douces lois régissent la nature ¹. » Lucrèce lui laisserait-il oublier son propos? Il se souvient des heures d'abandon : « alors que le cœur sent plus vivement ce qu'il possède, et que l'émoi gagne l'objet aimé, quand de l'esprit ravi la chère vision s'est emparée, au point que tout désir s'endort, qui dirait cette félicité! O ciel! » ² Il n'ignore plus qu'« Aphrodite réserve à l'initié des béatitudes ignorées à Cythère » ³. Mais, pudeur ou besoin d'idéalisation, il se détourne de la trop séduisante image vers la contemplation grave, il ne veut s'attacher qu'à l'émotion sereine que donne une « pensée céleste, enlevant l'âme à la terre humide », comme dans un chant de Klopstock ⁴. S'il prête à Sophie la dignité d'une statue de Phidias ⁵, ou la suavité d'une fiction poétique, il s'agit d'écarter l'inquiétude « qui mêle son importune mélancolie aux jours bénis » ⁶. Qu'Anacréon pleure au bord d'une fontaine sa jeunesse envolée et les plaisirs perdus ⁷, le poète préfère s'évader dans un « des mondes intermédiaires d'Épicure ».

Tel est pour lui l'accent du bonheur : sous un tendre ciel d'Arcadie, libre d'attaches, la fantaisie savoure le baiser de sa Doris, « que des âmes plus grossières ne sauraient sentir comme lui, un baiser qui verse à son âme l'apaisement » ⁸. Rien ne vient alors troubler l'enchantement de l'idylle : « Le ciel et la terre sourient; dans les vallées, les parfums du printemps montent vers nous; le rossignol nous berce de ses chants... » La nature étale aux yeux du disciple de Brockes et de Haller ses merveilles : « O profusion qui éblouit les yeux, ô sagesse, esprit du monde, que ton œuvre est sublime ⁹! » Virgile lui découvre plus de beautés qu'Archimède ou Euclide. « Mes yeux voient par ses yeux, mon oreille perçoit

1. Ch. IV, v. 167-180 (A I, p. 78 ss.).

2. Ch. II, v. 523 ss. (A I, p. 50.).

3. Ch. IV, v. 605 ss. (A I, p. 99.).

4. Ch. VI, v. 223 ss. (A I, p. 123.).

5. Ch. I, v. 221 ss. (A I, p. 24). Voir l'hommage à Sophie Ch. IV, v. 831 ss. (A I, p. 95 ss.).

6. Ch. II, v. 361 ss. (A I, p. 45.).

7. Ch. VI, v. 353 s. (A I, p. 126.).

8. Ch. VI, v. 103 (A I, p. 120.).

9. Ch. IV, v. 125 ss. (A I, p. 77.).

au rythme de son vers¹. » Wieland n'a-t-il pas appris de Meier et de Bodmer que « la fiction n'est pas moins vraie que la réalité, encore que d'une vérité restée cachée² ». Aussi bien n'est-ce pas la vérité qui lui importe le plus. « La meilleure part de ma philosophie, va-t-il reconnaître, est faite de douces rêveries, et souvent je pense qu'une chimère agréable et inoffensive vaut mieux qu'une vérité funeste, morose ou seulement indifférente³. » De sa construction idéologique, il sera le premier à sourire : « Personne mieux qu'un philosophe ne sait combien peu de choses nous comprenons... L'origine de nos idées est un problème dont la solution est réservée à un autre monde⁴. » Il devine qu'« à quarante ans les choses auront changé d'aspect ». Aussi ne se fait-il pas scrupule « d'élargir par la poésie notre connaissance *a priori* »⁵. Sans l'angoisse faustienne, ni l'émotion intellectuelle d'un Shaftesbury ou d'un Haller, il s'évade dans le jeu des idées et des images.

De la réalité, qu'attendrait-il de plus que de ce que promet le renoncement chrétien ou la sagesse antique? Socrate ne lui montre pas un bien supérieur au détachement d'Épicure. Le jeune idéaliste peut même appeler la « douce mort », qui donne accès à une plus haute sphère. « Avec quelle joie, l'heure venue, je me coucherai dans tes bras⁶! » Il ne pense évidemment qu'à la transfiguration mystique, à la gloire du séraphin qui approche la divinité⁷. Ce n'est pas que l'aspiration balance entre la terre et le ciel, pas plus que la raison n'hésite entre le relatif et l'absolu. Mais devant l'incertitude du sort, en l'absence d'un bonheur immédiat (il déclare, dans une édition suivante, qu'il a travaillé à son poème dans une réclusion très mélancolique), il fait appel aux prestiges de l'illusion. Préservé « par sa manière poétique » d'un conflit moral, il lui est loisible « d'osciller du vrai au beau »⁸. Ce qui lui permet de concilier, plutôt que de choisir. Avec ses réminiscences

1. Ch. IV, v. 753 ss. (A I, p. 93.)

2. A. Br., I, p. 112 s. Cf. Ch. V, v. 339-344. (A I, p. 106.)

3. A. Br., I, p. 43.

4. A. Br., I, p. 88. Vorl. Anmerk., A I, p. 14 s.

5. A. Br., I, p. 113.

6. Ch. V, v. 551 ss. (A I, p. 111.)

7. Ch. II, v. 595 ss. (A I, p. 51.)

8. A. Br., III, p. 382. Cf. A III, p. 296. (Vorbericht aux *Poetische Schriften*, 1761.)

piétistes et ses ombres nostalgiques, son horizon spirituel de la dix-huitième année n'a pourtant rien de chargé, ni de sombre. « Combien aisé le chemin par lequel la vertu nous conduit, quand il est parcouru avec une gentille amie au bras ¹ ! »

C'est bien déjà le ton de son âme, même si l'effort apparaît trop, si le savoir écrase la fantaisie. Qui l'étudiant ne connaît-il pas des philosophes anciens et modernes, qui ne cite-t-il pas parmi les savants et les naturalistes, jusqu'à Halley, Huygens, ou Linné ? ² Cette érudition trouvait grâce alors auprès des lettrés, elle pouvait même servir le débutant, mais ce n'est pas ce dont Wieland tirera vanité, quand il se flattera d'avoir, pour cette première création, fait « œuvre d'homme » ³. N'avait-il pas désavoué « l'enfant né avant terme », regrettant sa « précipitation, qu'il jugeait impertinente » ? ⁴ Mieux que Bodmer, l'auteur sait quoi tenir de son syncrétisme, qui, avec sa prétention, n'est quand même qu'une improvisation, une manière de réussite, quelque ardeur qu'il y ait apportée.

Mais comment ne pas admirer la vigueur de ce jeune esprit, et avec quelle sûreté il a pris d'emblée position au cœur du débat philosophique de l'époque, du côté de la culture et de l'humanisme ? Si l'on fait la part de l'enthousiasme sentimental, il n'est pas si loin de la philosophie de la nature d'un Sulzer ⁵, et du déisme

1. Ch. II, v. 515 ss. (A I, p. 49).

2. Cf. ERMATINGER (o. c., p. 160 ss.) qui donne un aperçu de l'érudition du jeune philosophe. Non seulement il est fait allusion dans son poème à toutes les écoles philosophiques et à presque tous les auteurs anciens et modernes de quelque importance, mais encore on trouve cités des savants comme Eudworth, Galilée, Gassendi, Halley, Huygens, Linné, Newton. Il va sans dire que cette érudition est recueillie dans des manuels. W. aurait-il déjà lu Malebranche ou Saint Thomas, ne connaissant, comme il semble, Platon ou Plotin que par Cicéron ? Cf. DÖLL, progr. c.

3. *Nachrichten des Verfassers der Empfindungen eines Christen an die Leser der Bibliothek der Schönen Wissenschaften* (A IV, p. 161) et *Vorberichte*, 1762, 1770.

4. A. Br., I, p. 15. « Ich nehme mir die Freiheit, Ihnen eine jugendliche unreife Probe zu schicken. Vielleicht verzeiht man einem Werke seine Fehler, das in zehn Wochen von einem Jüngling von 18 Jahren geschrieben ist. Ob man aber diesem Jüngling die Kühnheit vergeben soll, seine « Petits ours mal léchés », wie de Bar sagt, in die Welt zu schicken, ist eine andere Frage. » Cf. p. 37.

5. *Unterredungen über die Schönheit der Natur, nebst desselben moralischen Betrachtungen über besondere Gegenstände der Naturlehre* (1750). Dix ans plus tôt, SULZER avait publié : *Versuch einiger moralischen Betrachtungen über die Werke der Natur*. Cf. Sulzer à Bodmer, 31 janv. 1752 (Körte) et Euph. Ergzh., 3,

d'un Spalding, qu'inspirait la pensée morale de Pope et de Shaftesbury¹. Pour « sentir misérablement le fagot » comme trouvait Waser, le futur traducteur de Swift², ce traité n'était pas pour déplaire aux esprits avancés, qui, aussi bien que les orthodoxes, se défiaient de la théologie poétique de la *Messiad*³. Dans cette ferveur optimiste, qui rassurait la religion, ils ne pouvaient méconnaître l'inspiration leibnitzienne.

C'était assez pour ne pas lui tenir rigueur de la prolixité et de l'enflure de sa rhétorique, ni de la monotonie de sa versification. Sitôt l'impression, Wieland y trouvait d'ailleurs, « à côté de beautés éclatantes, mille fautes à corriger »⁴. Sans doute avait-il trop montré sa dépendance de ses modèles, pris tour à tour le ton de Brockes et de Klopstock, de Lucrèce et de Haller. Au moins avait-il cherché à animer l'exposé didactique, à y mettre de la chaleur et de la grâce⁵. Imaginait-on son âge à cette virtuosité du style, et à cette richesse du registre? Les meilleurs juges ne lui marchandaient pas leurs suffrages, pas plus Haller dans le journal de Göttingen⁶,

p. 67 : « Ich halte es für was Grosses, dass ein Mensch von 20 Jahren Verfasser des Gedichts von der Natur der Dinge ist. Ich glaube darin Spuren eines grossen Geistes anzutreffen. »

1. W. ignorait encore Shaftesbury. Il avait sans doute lu le traité de SPALDING : *Die Bestimmung des Menschen*, paru en même temps que la trad. de l'*Essai sur la Vertu*, par DIDEROT. Cf. GRUDZINSKI, *Shaftesbury's Einfluss auf W.* Breslauer Beiträge zur Litgesch. N. F. 34 (1913).

2. A Bodmer, 7 févr. 1752 (STÄUDLIN); WASER : *Briefe zweier Landpfarrer, den Messias betreffend* (dirigées contre les orthodoxes timorés; ces lettres ne parurent qu'en 1793-1794 dans Neues Schweizerisches Museum, H. 12).

3. Bodmer à Zellweger, 20 févr. 1752 (Euph. Ergzh., 3, p. 68). « Wenn er (W.) sein Gedicht für Wahrheit ausgiebt, so muss er notwendig mit der Kirche und der Schule Handel bekommen. Aber für eine glaubwürdige poetisch verschönerte Hypothese ausgehen, kann er « tête levée » einhergehen. »

4. A. Br., I, p. 43. Pour les remaniements successifs de 1762, 1770 et l'édition des *Werke*, A doit apporter l'appareil nécessaire à une comparaison des textes qui, comme le pensait l'auteur déjà en 1770, pourrait fournir des exemples abondants pour un cours de stylistique et de poétique (A I, p. 129). Du moins W. s'est-il attaché à sauvegarder le plus possible le caractère juvénile de son *Stemmer* ouvrage. Pour la versification et la langue, voir : R. ISCHER : *Kleinere Duden über Wieland*. Bern, 1905; G. BECK, *Die Sprache des jungen Wieland*, Diss. Heidelberg, 1913; SCHLUTER, *Studien über die Reimtechnik Wielands* Diss. Marburg, 1900. W. CALVÖR, *Der metaphorische Ausdruck des jungen Wieland*, Diss. Göttingen, 1906.

5. Cf. Euph., 14, p. 351, et 17, p. 155 ss.; STEINBERGER : *Beilage für die Allg. Zeitg.*, 1902, n° 134.

6. Götting. Gel. Zeitung, 1752, 20 févr. (p. 63).

que Hagedorn et Gleim, à qui Bodmer, quand il en connut l'auteur, le recommanda chaleureusement ¹.

*
* *

Déjà le critique zurichois avait en mains un autre échantillon de son jeune talent. En août 1751 lui était parvenu, anonyme également, un manuscrit qui était abandonné à sa discrétion, dont il pourrait disposer à sa guise ². Ce n'était, il est vrai, qu'un fragment d'épopée, dont le sujet était la délivrance de la Germanie par *Hermann*. Comme il lui en avait été fait hommage, il est resté en sa possession, et n'a été exhumé de ses archives qu'en 1882, Wieland ayant négligé de le réclamer pour le recueil de ses œuvres de jeunesse ³.

Cette fois encore, Wieland ne s'était pas adressé à faux, et avait trouvé la forme qui convenait, pour attirer l'attention du critique dont il souhaitait la protection. Aurait-il ignoré l'intérêt de Bodmer pour le passé germanique? Sa publication sur *la poésie à l'époque des empereurs souabes* ⁴ lui avait donné l'occasion d'appeler de ses vœux un aède qui donnerait à l'Allemagne sa chanson de geste. Alors que le sentiment national commençait à s'émouvoir, la légende d'Arminius, mieux qu'une *Friedriciade* ou une *Thérésiade*, semblait susceptible de lui apporter une légitimation littéraire. Wieland doit-il à la tragédie d'Elias Schlegel la connaissance

1. Euph. Ergzh., 3, p. 67.

2. Le 25 juill. 1751, W. écrit à sa mère : « Die liebe Mama werden in einiger Zeit von H. Dr. Bodmer in Zurich ein Schreiben an mich erhalten, welches sogleich zu schicken gehorsamst bitte. » (HARTMANN, art. c., p. 80.) Cf. A. Br., I, p. 1 (4 août 1751), p. 7 (29 oct. 1751).

3. Vorbericht des *Werke*, p. xxvi. Le fragment a été édité d'abord par MUNCER dans les D. Lit. Denkmale, Bd. 6 (HEILBRONN, 1882) avec une préface à laquelle il est renvoyé.

4. *Proben der alten schwäbischen Poesie* (1748). Précédemment, en 1743, Bodmer avait déjà publié un art. : *Von den günstigen Umständen für die Poesie unter den Kaisern aus dem Schwäbischen Hause*. (Sammlung kritischer, poetischer und anderer geistvollen Schriften, III.) Lui-même avait songé à écrire un *Arminius* d'après le roman de Lohenstein (BAECHTOLD : D. Lit. in der Schweiz 1892, p. 621).

du roman de Lohenstein, dont Bodmer avait un instant songé à tirer un semblable projet ¹? C'est assez vraisemblable.

Il est d'ailleurs possible qu'il ait hésité, à Erfurt, entre le poème didactique et l'épopée, comme l'avait fait Klopstock entre la *Messiede* et un *Henri l'Oiseleur*. Lucrèce et Virgile n'étaient-ils pas les deux cultes de son enfance? A Virgile revenait la découverte de son plaisir à la fiction, son goût du langage poétique, alors que Homère, comme il l'écrivait à Bodmer, heurtait encore sa sensibilité par son « naturel » : « un colosse de Rhodes à côté d'une Vénus de Praxitèle ². » Au sortir de son effort spéculatif, l'*Enéide* s'offrait comme une détente, un divertissement; sur elle il prend modèle pour tirer précipitamment du roman de Lohenstein ³ la matière de quatre chants, soit le tiers de son épopée; des deux autres, il semble n'avoir eu nul souci. Il était, comme il avoue « trop impatient ou trop inexpérimenté pour établir tout un plan » ⁴. Au vrai, il s'était à peine préoccupé du sujet. Après quelques milliers de vers, il s'aperçut qu'il ne l'intéressait pas : « le héros lui était trop tragique ».

L'action pouvait-elle le retenir davantage? La fable et son fond historique, la conjuration contre les Romains, la bataille du *Teutoburgerwald*, rien dans tout cela qui ne fût seulement matière à description, qui ne relevât de l'imitation et du métier. Construire

1. Parue dans la *Deutsche Schaubühne* de Gottsched, Bd. 4 (1748) et en nouvelle édition 1750. Cf. E. RIFFERT : *Die Hermannschlacht in der d. Lit.* — *Herrigs Archiv*, 63 (1880); HOFFMANN-WELLENHOF, *Zur Geschichte des Arminius-Kultus in der d. Lit.* — Progr., Graz, 1887 et 1888.

2. A. Br., I, p. 5 ss. Mettant en parallèle Homère et Virgile d'une part, Milton et Klopstock de l'autre, W. déclare sa préférence pour Virgile et Klopstock. « Homer ist ein ungemeiner Maler, aber vielleicht drückt er die Natur gar zu sehr aus. Ich finde in ihm nicht allemal die Wahl des Schönsten, unter mehreren Schönen, die ich in Virgil bewundere. Kurz, jener ist erstaunlicher, dieser schöner und reizender. »

3. *Grossmütiger Feldherr Arminius, oder Hermann nebst seiner durchlauchtigsten Thusnelda*, 1689-1690. Une autre éd. parut en 1731. W. avait pu lire le roman à l'occasion de la tragédie de E. SCHLEGEL qui s'en inspire. Le sujet devait être remis en vogue, puisque Schönaich, un disciple de Bodmer, entreprend simultanément une épopée d'après le roman de Lohenstein. Cf. CHOLEVIUS : *Die bedeutendsten Romane des 17. Jahrhunderts*, et BOBERTAG : *Gesch. des deutschen Romans* I, 2, p. 176. W. s'inspire surtout du 4^e l. de la 1^{re} partie, et du 3^e l. de la 11^e. Cf. DÖLL, *Die Einflüsse der Antike in Ws. Hermann*. Progr. München, 1897.

4. A. Br., A I, p. 4.

une action dans les formes traditionnelles, composer des tableaux, motiver au moyen de machines épiques la conduite des événements, ces quatre chants devaient suffire à justifier de l'habileté de l'exécution. Qu'à la trame héroïque se mêlât le jeu romanesque, cela tenait sans doute à la donnée de Lohenstein, mais c'était aussi que l'aventure sentimentale avait plus d'attraits pour l'auteur que le ressort politique. Pouvait-il hésiter à donner comme prétexte au soulèvement des Germains, plutôt que la haine de l'oppresseur, l'indignation provoquée par l'attentat de Varus sur la fille de Melo, et le rapt de Thusnelda par Marbod, son allié? Les tribulations du cœur le touchaient davantage que les vicissitudes du destin. Aussi s'attache-t-il plus complaisamment à la peinture des sentiments qu'à celle des intrigues de cour et des hauts faits de son personnage. L'amour de celui-ci pour Thusnelda remplit tout un chant.

N'évoquait-elle pas ses propres sentiments? La sollicitude que porte au couple exemplaire Erdamm, la divinité tutélaire du chef chérusque, l'imagination de Wieland la reportait sur deux amants aussi dignes d'intérêt, qui viendraient, dix-huit siècles plus tard, édifier l'Allemagne¹. Aussi son héros témoigne-t-il d'une même sentimentalité vaporeuse, d'un même idéalisme². Élevé par un druide dans la sagesse pythagoricienne, il vit en regardant le ciel. « Mourons, précipitons-nous dans les douces perspectives qui s'en-tr'ouvrent! Que la terre m'est odieuse, indigne de mes vœux! Mourons, afin de vivre³! » A Thusnelda, raisonneuse et réservée comme Sophie, il ne demande que sa sympathie et son estime⁴. Pour elle aussi, le bonheur est ailleurs⁵. Quant à Hulda, la victime de Varus, elle est nimbée par le malheur de la glorieuse mélancolie d'une *Paméla* ou d'une *Clarisse*. Jusque sur le champ de bataille flotte comme une atmosphère d'idylle. Sous les coups des amazones, les Romains succombent avec délices, et Huldreich, sa vengeance accomplie, se perce de son glaive pour rejoindre plus

1. Ch. II, v. 451 ss. (A I, p. 167).

2. Ch. IV, v. 151 ss. (A I, p. 202).

3. Ch. I, v. 172 ss. (A I, p. 141 s.). Hermann est élevé par un druide, qui lui expose une théogonie pythagoricienne.

4. Ch. II, v. 260 ss. (A I, p. 162).

5. Ch. II, v. 253 ss. (A I, p. 162).

vite l'ombre de sa fiancée. Il n'est pas jusqu'aux éléments qui ne participent aux alarmes de la vertu. Lors de l'attentat de Varus, la lune se voile d'horreur et le vent gémit dans les arbres ¹.

La nature est-elle d'ailleurs plus que le reflet de l'âme, un décor de rêve plutôt que le cadre de la vie? A des notations délicates s'annoncent une imagination du clair-obscur, une sensibilité plus musicale que pittoresque. « C'était la nuit : l'étoile de Cypris, au-dessus de la colline, brillait d'un doux éclat, une vague clarté baignait la nature, dépouillant les objets de leurs couleurs ². » Ou bien : « La nature sommeillait, délicatement alanguie; la plainte du rossignol retenait la lune attentive ³... » A part quelques traits légers, ainsi : « L'aube éclairait la cime des tentes », ou : « Voici que le jour s'allumait au-dessus de la tête des chênes » ⁴, le pittoresque se réduit à quelques motifs décoratifs ⁵, à moins qu'il ne soit cherché dans la surcharge métaphorique. Au demeurant, il accuse plus de préciosité que de grandeur. C'est d'un pinceau trop délicat pour de larges touches.

Du moins Bodmer y retrouvait-il ses recettes et son goût : « C'est ainsi que j'aurais traité moi-même le sujet, si je l'avais entrepris, sauf que je n'aurais pas donné aux Allemands de cette époque des mœurs et des manières si polies ⁶. » Mais il n'était pas homme à se choquer des libertés prises avec le costume, pas plus que de l'idéalisme moral. Il pouvait souscrire à la déclaration de l'auteur :

La poésie épique doit tenir l'imagination en haleine, la jeter d'une impression dans une autre, la frapper par la nouveauté des objets. J'oublie alors que je suis sur terre, je me crois dans un des mondes intermédiaires d'Épicure ⁷.

L'accent klopstockien de la facture, la versification hexamétrique lui faisait prévoir un disciple, qui pourrait prendre la place

1. Ch. II, v. 757 ss.; Ch. III, v. 165 ss. (A I, p. 175 et 183).

2. Ch. III, v. 360 ss. (A I, p. 188).

3. Ch. III, v. 148 ss. (A I, p. 182).

4. Ch. IV, v. 407 (A I, p. 209); Ch. II, v. 747 (A I, p. 175).

5. Cf. Ch. I, v. 107 ss. (A I, p. 158); Ch. II, v. 600 ss. (A I, p. 171).

6. A. ZELLWEGER, 19 août 1751 (Euph. Ergzh., 3, p. 64).

7. A. Br., I, p. 18.

laissée vide par l'auteur de la *Messiad*e. Un disciple sans doute plus docile, qui lui demandait déjà ingénument : « Pourquoi reproche-t-on à Kleist ce qu'on admire dans Homère? Pourquoi trouve-t-on mauvais et excentrique dans la *Messiad*e ce qu'on trouve beau chez Virgile ¹? »

Ce qui achevait de le conquérir, c'était l'opportunité de cette offrande, qui allait lui permettre de faire échec à Gottsched, tout glorieux de produire un *Arminius* en alexandrins du baron de Schönaich ². A tout prix, il fallait favoriser l'achèvement de ce nouveau poème, en surveiller le développement. Ainsi se trouvait accroché son intérêt, que de nouveaux envois de Tübingen ne manqueront pas d'entretenir. Toutefois, Wieland, s'il n'avait garde de laisser échapper la chance qui s'offrait, ne se souciait pas d'arracher au baron de Schönaich la couronne que le critique de Leipzig lui avait décernée avec pompe ³. Il lui suffisait de rire de la déconfiture de son rival sous les huées de Lessing et de Kästner. Que Bodmer fasse de son ébauche l'usage qu'il lui plaira; pour lui, afin de n'avoir plus à y revenir, il s'empressa de brûler ses brouillons ⁴.

1. A. Br. I, p. 5.

2. *Hermann oder das befreite Deutschland* (1751), dédié au Landgraf von Hessen et préfacé par Gottsched, qui l'annonça dans : *Das Neueste aus der anmutigen Gelehrsamkeit* (oct. et nov. 1751). L'ouvrage fut présenté à Voltaire, qui s'en tira par des compliments vagues. Les deux L. de Voltaire figurent en tête de la trad. française (de Eidous?), 1769 : *Arminius ou la Germanie délivrée*, poème héroïque par le baron DE SCHÖNAICH, avec une préface historique de GOTTSCHED. Une trad. en vers (par DEHAULT) suivit en 1799. Voir : OTTO VON LADENDORF, *Chr. Otto von Schönaich. Beiträge zur Kenntnis seines Lebens und seiner Schriften*. Diss., Leipzig, 1897; AD. STERN, *Beiträge zur Lit. Gesch.*, 1893; G. KRAUSE, *Zeitschr. f. vergl. Litgesch.*, X, p. 453-492, et XI, p. 77-94.

3. Schönaich fut couronné solennellement à Leipzig en 1752, ce qui lui valut des épigrammes satiriques de la part de Kästner et de Lessing (Cf. LESSINGS, *Werke*, Hempel, I, p. 147; VIII, p. 126 s; XII, p. 58).

4. *Poetische Schriften*, 1762 (A I, p. 303). Bodmer, qui avait annoncé l'ouvrage le 15 déc. 1751 dans les *Freymüthige Nachrichten von neuen Büchern und anderen zur Gelehrtheit gehörigen Sachen*, une revue de Zurich, en donnait un échantillon, dont le texte n'est pas identique à celui de W., pas plus qu'un autre fragment, publié en 1755, sous le titre : *Der verbesserte Herrmann*, à la suite de : *Ankündigung einer Dunciade für die Deutschen*. DÜNTZER l'attribue à W. (Hempel, 6, p. 51, et 40, p. 643 ss.). SEUFFERT (*Göttinger Gelehrte Anzeigen*, 1895, I, p. 71 ss. et 1896, 6, p. 497 ss.) tient ces fragments pour des variantes de Bodmer. Cf. aussi БАТКА, *Altindische Stoffe und Studien in Deutschland* (Euph. Ergzh., 2, p. 29 ss.). En mars 1760, les *Freymüthige Nachrichten* publièrent encore un autre fragment (p. 78 ss.).

*
* *

L'imagination, à l'étroit dans ce pensum, tendait en effet à un mouvement plus libre. Stimulée par le lyrisme de Klopstock et la sentimentalité bucolique de Kleist, elle s'exhalait, dans les nuits tièdes du printemps, en effusions vaguement mystiques, comme le laisse deviner ce qui reste de sa correspondance avec Sophie¹. C'est ainsi que Meier, avant même qu'il eût donné à l'impression l'ouvrage philosophique, recevait le manuscrit d'un *cantique à l'amour*, qui put encore paraître avant cet ouvrage².

Sans doute y retrouvait-il la même vision cosmique, le même abandon à la vie universelle; seulement, dépouillée du raisonnement, l'aspiration s'élançait maintenant avec impatience vers « le trône divin », par delà « les cieux embrumés »³. Mais c'était pour demander « l'image céleste..., l'ombre d'une félicité qui naguère inondait mon âme, lui enlevait toutes préoccupations d'avenir »⁴... De cet univers animé par l'amour, l'auteur ne désirait que sa Doris, « unique trésor d'un cœur comblé, seul espoir de son âme »⁵. A elle, il rapporte l'hommage fleuri du printemps; c'est elle qu'évoque l'aubépine « qui exhale son âme parfumée parmi les ronces », ou la rose « qui se gonfle comme le sein d'une vierge au premier émoi »⁶. Que seraient sans elle « les plus luxuriantes vallées du *Tempe*, les myrtes de Paphos et les vignes d'Horace »? C'est toujours en Arcadie que lui souriait le bonheur : « Vois comme le ciel brille à travers les branches du tilleul! Tout

1. La correspondance de W. avec Sophie Gutermann, au cours du séjour de W. à Tübingen, est presque complètement perdue; il reste une L. du 5 juin 1752 et une autre non datée publiées par Horn, p. 4 ss. et p. 22 ss., ainsi qu'un billet accompagnant l'Ode : « Tugend, wie reizend schön bist du ». (*Ib.*, 8.)

2. *Lobgesang auf die Liebe*, Halle (Hemmerde), 1751. W. put l'envoyer à Bodmer avant le poème *De la nature*. Bodmer en parle à Hess le 6 déc. (Euph. Ergzh., 3, p. 65). Un compte rendu parut dans le *Crito*, le 1^{er} déc. Le poème avait été écrit en mai d'après une L. de W. à Bodmer du 6 mars 1752 (A. Br., I, p. 50) et fut recueilli dans les *Poetische Schriften* de 1762 et 1770, mais exclu des *Werke*.

3. v. 46 ss. (A I, p. 130).

4. v. 200 ss. (A I, p. 134).

5. v. 142 ss. (A I, p. 133).

6. v. 109 ss. (A I, p. 132).

convie au bonheur ¹. » Le *Pastor Fido* de Guarini lui avait donné la note :

Quanto il mondo ha di vago et di gentile
Opra e d'amore...²

A cause de cette transposition du thème mystique dans le ton de la pastorale, Bodmer crut à une parodie du *Per vigiliam Veneris*; même il pensa au *Banquet* de Platon ³. Il plaçait l'auteur entre Klopstock et Kleist, encore qu'il se perdit quelque peu dans le « galimatias » de l'enthousiasme et de la spéculation ⁴, qui le frappait surtout dans deux odes, à la suite du cantique ⁵. Wieland dut lui confirmer que sa Doris était tout aussi vivante que celle de Kleist ⁶ ou que la Fanny de Klopstock. Sinon, ajoutait-il imprudemment, il eût aussi bien composé une *élégie tibullique* ⁷.

N'était-ce pas l'aveu de la contrainte imposée à son sentiment? Obligé de n'invoquer qu'une apparition, dont « le chaste regard » scintille dans la pénombre « comme l'étoile du soir », il est amené à projeter son espoir dans le ciel. Il se produit ainsi un dédoublement du sentiment, et comme la substitution de l'image à l'objet. L'inquiétude du cœur se convertit en béatitude mystique : « O, comme le désir s'endort dans mon sein ! » Car il ne s'agit plus tant de la vérité extérieure que de l'élan initial : l'emphase répond

1. V. 131 ss. (A I, p. 132 s.).

2. (A I, p. 137). W. doit-il à Sophie la connaissance de Guarini? Un document retrouvé dans les arch. de Sophie par Max HECKER donne 13 vers de la trad. française (de l'abbé DE TORCHE) avec le texte italien (Cf. Proleg., VII, p. 6). Il est possible que W. ait commencé à apprendre l'italien à Erfurt.

3. C. r. du *Crito*, 1^{er} déc. 1751; p. 194. — Cf. A. Br., I, p. 20.

4. BODMER à Hess, 6 déc. 1751. (Euph. Ergzh., 3, p. 65.)

5. A Bodmer, W. avait envoyé, avec le *Lobgesang*, deux odes à Sophie : *An seine Freundin* (Doris, fühle dies Lied) et : *Auf eben dieselbe* (Komm aus den Armen der Nacht...) (A I, p. 218 ss.). Cf. ZEHNDER, p. 459 ss. : Elles ont été publiées d'abord par E. SCHMIDT : *Beiträge zur Kenntnis der Klopstockschen Jugendliryk nebst ungedruckten Oden Wielands*, Strasbourg, 1880 (Quellen und Forschungen, n° 39), d'après une copie de D. Ring. L'ode : *Tugend, wie reizend schön bist Du*, accompagnant la L. du 5 juin 1752, avait paru dans Horn, p. 6 ss. Pour la chronologie des poésies du jeune W., cf. HOFFMANN-WELLENHOF (Herrigs Archiv., 1881), n° 66, et SEUFFERT, Euph. Ergzh., 3, p. 379 à 381.

6. A. Br., I, p. 4. Une comparaison du *Lobgesang* avec le *Frühling* de Kleist ne laisse aucun doute sur l'imitation. Avec les principaux thèmes, W. a emprunté également beaucoup de tours, d'images et d'épithètes.

7. A. Br., I, p. 20.

à la tension de l'âme, et non à la pensée. Par Klopstock, l'étudiant comprend « que le poète n'a pas à penser juste, pourvu que ce qu'il exprime prenne, par un certain côté, l'apparence de la vérité »¹.

Ce n'est pas qu'il ne ressente l'émotion du lyrisme klopstockien. Avec quelle chaleur ne défend-il pas son *Élégie tibullique*², prise à parti par le Crito, une revue de Zurich, inspirée par Bodmer, au nom de la moralité. Comme si « un baiser, tel que le poète le décrit, ne valait pas mieux qu'une immortalité acquise à force de veilles et de spéculations » ! Avec toute la jeunesse, notre étudiant proclame la priorité du sentiment sur la pensée, de la vie sur la littérature. C'est parce qu'il l'éprouve plus vivement, parce qu'il est touché aux larmes par l'expression ardente de la passion, qu'il voue à Klopstock un culte particulier³. Il lui doit l'éveil de sa sensibilité, l'envol de l'imagination lyrique, en somme une bonne part de cette griserie mystico-sensuelle dont Sophie est le prétexte. Mais comme elle ne jaillit pas de lui-même, qu'elle n'est qu'un écho, cette griserie ne saurait s'élever jusqu'au chant. L'étudiant a beau en reproduire l'expression, il ne ressuscite pas le dynamisme de l'émotion, pas plus que, malgré sa sympathie pour l'auteur, il n'est capable de suivre son exemple. « Quelle idée se fait-on de l'homme, s'il faut se garder d'avouer un tel amour ? » s'écrie-t-il⁴. Mais, aux premières observations de Bodmer, il se reprend, constatant que « le monde supporte mieux l'amour picaresque que l'amour klopstockien »⁵.

1. A. Br., I, p. 21, 43. L'imitation de Klopstock, dans ces essais lyriques, est manifeste. Elle se reconnaît déjà dans le rythme. L'ode : *An seine Freundin* est écrite dans le mètre asclépiade de l'ode au lac de Zurich. L'autre : *Auf eben dieselbe*, dans le mètre de l'ode à Ebert.

2. A. Br., I, p. 21. *Klopstocks Oden, hergg. von Muncker-Pawel*, p. 35. Cette élégie avait paru dans les *Vermischte Schriften von den Verfassern der Bremer Beiträge* (2 Bde). Dans le premier n° du *Crito* (juin 1751), elle avait été prise à partie pour la passion brûlante qui s'y exprime. Bodmer lui avait opposé une parodie sous le titre : *Die Frucht der Lüste*.

3. A. Br., I, p. 29 : « Ich liebe Klopstocken so sehr, das ich keinen Fehler an ihm sehen kann. Wenn er es wüsste, wie oft ich schon in meinem fünfzehnten Jahre bei seinem Messias geweint habe, und wie ungemein zärtlich mein Herz gegen ihn ist. » Cf. A. Br., I, p. 103.

4. A. Br., I, p. 55.

5. A. Br., I, p. 84 s. Il s'agit de sentiments exprimés dans la première ode des *Lyrische Gedichte*, à la suite de l'*Anti-Ovid*. (A I, p. 333 ss.)

Aussi bien ne s'en fait-il qu'un ressort poétique, et presque un artifice d'inspiration. Il a observé que

si la mélancolie détourne du monde extérieur et produit certain apaisement au profit de la liberté d'esprit, l'amour projette une douce lumière sur l'imagination, et met la plus charmante harmonie dans le cœur; sous l'effet de ces deux affections, la sensibilité est plus vive, l'entendement plus actif...; dans une grand sentiment, l'imagination entre particulièrement en effervescence; c'est pourquoi la langue du sentiment... est si métaphysique et poétique : l'esprit se trouve en état d'inspiration ¹.

L'illusion remplace la sincérité. Dans un passage d'une lettre à Bodmer, supprimé dans l'édition ², il se déclare persuadé que, en dépit de sa fougue poétique, Klopstock pourrait regarder toutes les Euphrosyne de la terre

Comme dans un jardin paré de fleurs nouvelles
Un sage curieux regarde les plus belles
Sans jamais songer à les...

C'est pourquoi ces *odes* manquent de vibration et de résonnance. Le jeune Wieland n'a jamais autant besoin de se déguiser, que lorsqu'il affecte de se livrer à son enthousiasme et de parler la langue du cœur. Qu'il atteste de la pureté de ses vœux et de la sublimité de son sentiment, ou bien qu'il évoque « sa très douce enfant », tandis qu'elle dort comme l'Ève de Milton, puis, à

1. A. Br., I, p. 60 : « Liebe und Traurigkeit haben in edlen Seelen ganz andere Folgen. Jene gießt das sanfteste Licht in unsern Geist und die lieblichste Harmonie in unser Herz; und diese, indem sie uns von äussern Empfindungen abziehet, und unsere Begierden niederschlägt, bringt eine gewisse Stille hervor, in welcher der Geist ungehindert wirken kann. Bei beiden Affekten werden die grossen Geister eine besondere Erhöhung ihrer Gemütskräfte verspüren. Bei jenen werden die sinnlichen Seelenkräfte lebhafter, bei diesen wird der Verstand wirksamer und über das Sinnliche erhaben. Da in edlen Seelen eine grosse Übereinstimmung und richtige Proportion der Kräfte ist, so müssen sich notwendig bei ihnen die Wirkungen eines grossen Affekts durch die ganze Seele ausbreiten, und alle Räder derselben in eine ausserordentliche Bewegung setzen. Sonderlich kommt alsdann die Phantasie in eine besondere Wallung, und daher ist die Sprache des Affekts in edlen Geistern so metaphorisch und poetisch. Denn sie befinden sich in einem Zustande, der mit der poetischen Begeisterung viel Ähnliches hat. »

2. A. Br., I, p. 27 s. (Complété sur le manusc. de Zurich.)

son réveil, lui ouvre les bras, « les lèvres offertes aux baisers et le regard éperdu »¹, ou encore une félicité future, dans laquelle « les âmes embrassées oublieront le ciel »², il ne fait que jouer des motifs qu'il combine pour leur effet, sans penser à s'exprimer par eux. « On ne saurait me reprocher un amour romanesque, ni même un amour ordinaire³. »

De même, l'influence de Young, que Bodmer lui recommande, contribue à accentuer l'attitude contemplative à laquelle Klopstock l'avait déjà disposé :

Quel apaisement dans mon cœur ! ... Tout le monde est mort pour lui, plus rien n'existe... De ton univers infini, ô mon Dieu, il ne reste que Doris...⁴

Wieland verse alors dans le romantisme du nocturne, de la mélancolie du clair de lune :

Tout repose autour de moi, dans les bois et la vallée endormie; c'est à peine si les rougeurs du crépuscule sont évanouies, et déjà règne la paix de la nuit. Sous sa couverture légère, la nature repose dans un sommeil vaporeux... la nuit mélancolique est pleine de charme; je savoure dans l'obscurité la douceur de cette paix, alors que les soucis font trêve...

Que ce ton assourdi convienne mieux à sa nostalgie, il n'est peut-être pas plus vrai que l'extase séraphique; ni, non plus, que le badinage anaécronique, auquel l'auteur se prête à l'occasion⁵.

Aurait-il à se défendre de cet engouement, qui corrige la préention poétique des *Odes*? L'exemple de Platon, prêtant l'oreille aux chants légers du poète de Téos⁶, justifierait, s'il le fallait, ce divertissement auquel l'esprit a plus de part que le goût.

1. A I, p. 221. (*An eben dieselbe.*)

2. A I, p. 220. (*An seine Freundin.*)

3. A. Br., I, p. 84.

4. Ode : *Es ruhet alles um mich* (A I, p. 334).

5. Les six pièces légères, imprimées à la suite de l'*Anti-Ovide*, sont des imitations de poésies badines de Gleim; elles ont été supprimées des *Poetische Schriften* et figurent dans Hempel, 6, p. 22 ss. (A I, p. 333 ss.).

6. A. Br., I, p. 80.

C'est un jeu de la fantaisie, en imitation de Gleim et de Uz. L'étudiant aurait mauvaise grâce à se montrer plus rigoriste :

Pourquoi traiter si cruellement le tendre ami de Bacchus de Cythère? N'est-ce pas assez qu'il soit relégué hors de la nature? Doit-il être banni aussi de la poésie, ou seulement cité pour recevoir des reproches?... Je l'aime effectivement, il me tient lieu des Catulle, Properce et leurs semblables, que je n'ai jamais lus ¹.

Libre à Bodmer de le croire sur parole. Quoiqu'il en soit, on peut accorder à Wieland que le plaisir qu'il prend au déguisement de la volupté n'est pas très différent de celui qu'il goûte à transposer son sentiment. Les baisers qu'il demande à sa Doris ne le grisent qu'en imagination. A quelle Doris d'ailleurs s'adresse son invite? « Que tes baisers sont doux ! Le paradis de Milton serait désert, s'il ne contenait des charmillles pour y embrasser ma Doris ². » Il ne paraît pas que Sophie-Diotima ait part à ce jeu désinvolte. Doit-on penser à l'amie de Tubingen, cette énigmatique Ismène, que nous retrouverons plus loin ³?

On pourrait négliger cet échantillon de poésie anacréontique, s'il n'avait été publié à la suite d'un essai assez audacieux, un *Art d'aimer* ⁴; ce qui accuse sa signification. L'auteur ne trouve-t-il pas aussi, dans les *Minnesänger*, que Bodmer lui fait connaître, quelque analogie avec Hagedorn et Gleim ⁵?

Pour affecter l'allure d'une réfutation de l'*Ars amandi*, ce nouvel ouvrage pourrait passer aussi facilement pour une contrefaçon. Pas plus que l'*Anti-Lucrèce*, il ne s'attache à l'original,

1. Cf. A. Br., p. 27, 41, 72, 79 et L. à Volz (Morgenbl., 1839, n° 96, p. 382).

2. Ode 6. (A I, p. 337.)

3. On ne connaît cette Ismène que par des allusions voilées dans la correspondance et les œuvres de jeunesse. C'est ainsi que W. écrit à Bodmer (A. Br., I, p. 92) qu'il lui avait voué « toute son amitié ». Il évoque son souvenir dans : *Erinnerungen an eine Freundin* (A II, p. 206) et dans les *Sympathien* (A II, p. 472) : « So hab ich einst Ismenens zärtliche, noch unversuchte Seele ausgebildet; sie übt im milden Sonnenschein der Wahrheit die wachsenden ätherschen Schwingen und lernte bald im Flug den Freund erreichen. »

4. *Anti-Ovid, oder die Kunst zu lieben, mit einem Anhang lyrischer Gedichte*, Amsterdam (Eckebrecht, Tübingen und Heilbronn), 1752. Le poème parut à Pâques. W. l'envoya à Schinz le 18 avr. (A. Br., I, p. 73).

5. A. Br., I, p. 41.

mais bien à un de ses récents imitateurs, à Saint-Evremond, qui instruit Wieland dans la morale de Ninon, ou plutôt à La Mettrie, qui lui fournit, comme il semble, à la fois la forme et la matière de son impromptu¹. S'il se pique d'en remonter aux « Maitres des arts galants », en spiritualisant le plaisir, en le transportant dans un âge d'or plus sentimental que naïf, Wieland ne le rend pas moins engageant et insinuant. A bon droit Bodmer flairait dans cet *Anti-Ovide* un *Demi-Ovide*².

Il lui était en effet difficile de donner le change. S'il croit détourner le désir vers la félicité « d'un nouveau paradis », qui ferait oublier (ainsi que l'auteur s'en flatte à l'égard de Panthéa, le nouveau surnom de Sophie) les charmes du corps pour la beauté de l'âme³, pourquoi cette insistance à les évoquer? La Mettrie n'écarte-t-il pas aussi « l'infâme volupté » pour une jouissance plus délicate, pénétrée de joie intellectuelle? Que le « doux instinct » se voile, que la passion se dégrade en galanterie, c'est le propre de la culture et l'effet de la vie sociale. Wieland n'est plus si candide qu'il ne se laisse prendre à l'allure innocente de son Eros. Il ne veut perdre « aucun des attrails que la nature répand sur son œuvre ».

Oui, le corps aussi, dont les charmes honorent l'âme qui l'habite, le visage aussi, sur lequel se reflètent gracieusement les vertus d'un cœur plus beau, les lèvres qui savent donner des baisers, méritent notre ravissement quand nous les embrassons⁴.

1. *L'art d'aimer*, de LA METTRIE (1751), n'est pas cité, mais il semble bien avoir inspiré celui de W., ainsi que la tendance anacréontique du printemps 1752. — Dans sa lettre à Bodmer du 6 mars, W., condamnant apparemment la poésie légère de Hagedorn, n'en regrette pas moins l'époque heureuse, « da alles scherzt' und liebt », et il ajoute : « Jetzt liebt man nach den schönen Vorschriften der Ninon de l'Enclos; eine Miltonische oder Klopstockische Liebe sind Enthusiastereien. » (A. Br., I, p. 41.) Dans l'édition des *Werke* (1797), il reconnaît combien une lecture agissait alors sur son imagination : « Lieblingslektüren pflegten damals allezeit so stark auf unsern Dichter zu wirken, dass er unvermutet, ja meistens gegen seinen Wunsch und Willen, etwas von der Manier des Autors annahm, der gerade zur Zeit, wenn er etwas componierte, am meisten bei ihm galt. » D'après le *Vorbericht* de 1762, l'*Anti-Ovide* fut composé en quelques jours de printemps.

2. A Zellweger, 17 mai 1752 (Euph. Ergzh., 3, p. 72).

3. Ch. II, v. 23 ss. (A I, p. 319).

4. Ch. II, v. 432 ss. (A I, p. 330).

Seulement, il entend savourer, à la faveur de l'équivoque, la troublante confusion du sentiment. Une Panthée y réussit mieux qu'une Laïs ou une Corinne; elle inspire des élans sublimes.

Alors il n'est point d'essor trop haut pour mon imagination; comme l'aigle s'élance les ailes déployées vers le soleil, je sens dans tes bras mes vœux s'exalter, un souffle divin anime mes chants ¹.

Ce n'est pas à dire qu'elle doive ménager plus qu'une autre les caresses, le priver de ravissements « dignes de la divinité », qui, à force d'intensité, « deviennent une douce souffrance » ².

Attendrait-on du jeune idéaliste cette expérience de la séduction? Il sait par quelle transition le vertige s'empare des ingénues au moment où, « dans des transports tels que la bouche ne parvient plus à se rassasier de baisers... l'âme se perd dans l'extase ». Quelle précaution qu'il prenne de laisser la volupté dans le demi-jour esthétique, il ne réussit pas toujours à maintenir l'expression dans la note légère de la fantaisie. C'est bien que la vie s'est rapprochée, et que l'aspiration ne fuse plus dans l'espace. Comme il dit ailleurs, s'il n'est pas épicurien, il n'entend pas poser au stoïcien.

Il est bon, quand on a pénétré profondément dans le royaume des idées, de revenir dans le monde physique, et de se souvenir que notre corps est un peu plus qu'un « pneumatique schéma » ³.

Il concède d'un air détaché que « le soi-disant amour platonique n'est qu'une amitié pour une personne de l'autre sexe ».

L'amour dans lequel il veut instruire les belles n'est plus la suave expression, mais bien l'harmonie de la sensibilité et de l'es-

1. Ch. II, v. 153 ss. (A I, p. 323).

2. Ch. II, v. 286 ss. (A I, p. 326) : « Das frohe Blut eilt mit erhitztem Lauf, / Die Wonne fließt in alle Glieder. / Ein süßer Schauer bebt bei ihrem ersten Kuss / Die ganze Seele durch, kaum fühlt sie sich vor Freuden, / Sie schwimmt in Wollust und Genuss, / Und dieser Überschwang der nie empfundenen Freuden / Macht selbst die Lust zu einem sanften Leiden. »

3. A. Br., I, p. 80.

prit, « une mélodie produite par des fibres accordées »¹. Ce n'est plus la vertu d'une Agnès qui fait les délices de la vie, mais un charme plus délicat, qui donne à l'instinct sa mesure et qui l'ennoblit¹. C'était de quoi rendre les jeunes filles « toutes romantiques », selon Bodmer, qui voudrait savoir ce que l'auteur entend au juste par un baiser². Mais celui-ci ne soutient-il pas que « même parmi les Albine et les Chloé, un sage trouve toujours un objet digne de ses caresses »³, et que, dans les bras de son amie, « le plus court poème d'Uz est trop long et plus sec qu'une anthologie »⁴?

Cette désinvolture n'est pas seulement le reflet de l'enjouement sensuel, qui séduit son esprit, un premier pétilllement de frivolité dans sa sentimentalité; c'est encore la découverte d'un mode d'ironie mieux adapté à sa fantaisie que celui des grands genres poétiques qu'il a essayés. Un premier contact avec la forme du rococo, dont il est plus charmé qu'il n'ose l'avouer à Bodmer. Quoi de plus révélateur que le plaisir pris à l'élaboration de cette rapsodie⁵? Elle est le premier travail exécuté *con amore*, et non pas, ainsi que Wieland l'écrit à Volz, dans le dessein d'en remonter à Uz et ses pareils⁶. S'il a cédé une fois de plus à l'impatience d'être publié, et s'il n'a pas surveillé d'assez près la composition et la forme, il n'en considère pas moins, à distance, que la poésie y est plus supportable que dans ses autres productions de cette époque⁷. Aussi prendra-t-il la peine de refondre l'ouvrage, fût-ce au détriment de sa légèreté première : « On ne gagne pas beaucoup à rapiécer un vieux vêtement au point de lui enlever sa couleur originale; ces réparations n'aboutissent qu'à en faire une défroque⁸. »

1. Ch. II, v. 20 ss. (A I, p. 319) et II, v. 322 ss. (A I, p. 327) : « Die Liebe gleicht der Melodie. / Der Triebe Seele, wie der Töne, / Ist die Veränderung, wenn sie mit Harmonie / Das Mannigfaltige, so streitend es oft scheint, / Gesellig macht und unvermerkt vereinet. »

2. Ch. II, v. 123 à 128 (A I, p. 322).

3. A Schinz, 3 mai 1752 (ZEHNDER, p. 454) et à Hess, 13 mai 1752 (Euph. Ergzh, 3, p. 71).

4. Ch. II, v. 431 ss (A I, p. 330); Ch. I, v. 313 ss. (A I, p. 318).

5. Ch. II, p. 305 ss. (A I, p. 327).

6. *Vorbericht*, 1762 (A I, p. 332).

7. *Morgenbl.*, 1839, n° 96, p. 382.

8. Les corrections pour les éd. de 1770 et 1798 n'ont pas porté seulement sur la forme; elles ont modifié sérieusement le caractère de l'œuvre, en effaçant

*
* * *

Entre temps, rendu moins présomptueux par les essais qu'il avait fait de ses forces, ou guidé par ce sens de l'opportunité, qui s'affirme nettement dans cette orientation, Wieland s'était attaqué à un genre où il devait mieux réussir.

La philosophie morale et satirique, remarque-t-il dans une de ses premières lettres à Bodmer, me convient mieux que les genres qui relèvent surtout de l'imagination... Sans doute je fais grand cas de la poésie épique..., mais je laisse à des génies plus vigoureux le mérite de s'y manifester ou de l'essayer; pour moi, il me suffit de consacrer les quelques heures que la Muse me dérobe à des productions philosophiques et morales, et de sacrifier ainsi à l'aimable vertu dans une sphère plus modeste, en ce qui est de la poésie ¹.

S'il pense se rapprocher de Hagedorn, qui venait de donner des « poésies morales », ou préparer, par l'étalage d'une sagesse précocce, sa carrière pédagogique ², c'est aussi une façon de rendre hommage à son « cher Horace », le troisième de ses cultes classiques. Mais il a besoin, pour se mettre dans le ton du jour, d'un modèle plus proche. Il le trouve dans les *Épîtres diverses sur des sujets différents* de Georges-Louis de Bar, un gentilhomme westphalien, à qui Gottsched avait décerné le compliment équivoque de « meilleur poète français de l'Allemagne » ³.

La considération dont jouissait alors, jusque dans les cours, cet aristocratique amateur, qui, pillant nos moralistes, faisait pro-

autant que possible le contraste qui existait entre les deux parties. W. a supprimé plusieurs développements (I, v. 26-34; II, début et v. 26-42; 74-82; 129-187; 345-351; 431-437). Il a accentué l'opposition entre le sentiment érotique et la forme esthétique de l'amour. « Das feinere Gefühl des Schönen schwebt in beider Welten Grenzen. »

1. A. Br., I, p. 8. Il s'agit de *Zwölf moralische Briefe*, Frankfurt und Leipzig, 1752. En tête se trouvait une *Ode à Bodmer* (A I, p. 221 ss).

2. A. Br., I, p. 51. W. envisageait alors un poste de professeur à Göttingen ou à Brunswick; à défaut un préceptorat.

3. *Épîtres diverses*, I, Londres, 1740; II, 1745. Une 2^e éd. parut à Amsterdam en 1751. Elles furent suivies des *Réveries poétiques*, 1755; puis des *Consolations dans l'infortune, en 7 chants*, 1758; des *Babioles littéraires et critiques*, 1760; enfin, de l'*Anti-Hegérias*, dialogue en vers sur le suicide, 1763. Une trad. des *Poésies de de Bar* (par LIEBERKÜHN) parut à Berlin, en 3 vol., en 1756.

fession d'esprit, suffirait à justifier ce choix ¹. Mais n'est-ce pas, avec le brocart d'érudition humaniste, aussi le prestige de notre langue? Chez ce huguenot déraciné, qui alliait à la raison française un fond d'empirisme anglais (il était filleul du roi d'Angleterre), et la pratique du monde, Wieland croyait peut-être trouver plus d'observation que chez un professionnel tel que Gellert. De Bar avait eu contact avec des cours. Il se piquait aussi d'un désenchantement bien fait pour en imposer à un débutant. Sermonneur chagrin, il ne s'en prenait pas seulement aux vices et aux travers du siècle, mais aussi à la philosophie, aux « Lucien modernes », aux « faux savants, dont les ouvrages abominables sont marqués au coin de l'enfer » ². Ce qui ne l'empêchait pas de dépouiller les satiriques et moralistes tant anciens que modernes, de Pétrone et Horace, jusqu'à Swift et Richardson, en passant par Rabelais, Molière et La Fontaine. Sa critique, qui n'épargnait pas les grands, pouvait être prise pour généreuse, encore qu'elle sortit à peine des généralités.

Au commerce de de Bar, Wieland a bientôt fait de contracter un pli d'amertume et de désillusion. Se flattant d'avoir fait de l'homme sa principale étude ³, et de s'être appliqué à se débarrasser des préjugés, il croit pouvoir regarder de haut dans la vie :

Comment, quand on se représente les hommes tels qu'ils sont, regarder sans humeur les méchants, les fous, les impies, les ennemis de la vérité et de la vertu, les oppresseurs de l'innocence... qui dominent le monde? Je n'ai pas encore dix-neuf ans, et pourtant j'ai appris de reste combien les hommes sont infiniment méchants. Il m'arrive souvent d'être dégoûté de vivre au milieu des sots et des fripons ⁴.

1. Cf. SCHIRMAYER. *Georg Ludwig von Bar, der beste französische Dichter Deutschlands, ein Vorbild Wielands und ein Freund Möser's*. Mitteil. des Vereins für Gesch. und Landeskunde von Osnabrück. Bd. 23 (1907). Né en 1701, de Bar, après un séjour à la cour palatine et à celle de Lorraine, s'était établi à Osnabrück, grâce à un bénéfice octroyé par l'Électeur de Cologne, puis à Hambourg, où il vécut dans le cercle de Brockes et de Hagedorn. Sur la fin de sa vie, il s'était particulièrement lié avec J. Möser. (Cf. la Biogr. de J. Möser, par Fr. Nicolai, au vol. 10 des Werke de Möser, 1843.)

2. Préface au vol. II des *Épîtres diverses*, et de l'*Ép. à Trissotin* (*Ib.*, p. 235).

3. A. Br., I, p. 51.

4. A. Br., I, p. 57.

Un misanthrope lui semble alors plus utile qu'un moraliste qui flatterait le vice et la raison.

Mais appartient-il à Wieland de censurer la société, alors qu'il se complait dans l'isolement?

J'ai souvent rêvé, a-t-il déclaré à Bodmer au début de leurs relations, d'être né Anglais ou Suisse, d'être assez riche pour vivre à l'écart du monde, indépendant des rois et des ministres, dans un état de médiocrité qui me permettrait de me vouer à la vertu et à la sagesse. Je suis comme Ulysse, qui, ne trouvant, après son naufrage, chez les Phéaciens, ni habitation, ni gîte, ramassait les feuilles mortes pour se faire sa couche tant bien que mal sous le couvert de deux gros oliviers ¹.

De fait, il ne saurait changer la teinte optimiste de son esprit. Au lieu de satire, il représentera « le chemin facile du bonheur, pour les « âmes sensibles et nobles, ouvertes à la fois aux idées sublimes et au sentiment naïf de la nature » ².

Imaginait-il l'existence autrement que dans la lumière tamisée de l'idylle antique, lui qui s'est détourné de la vision dramatique du christianisme? C'est des maîtres « qui ont formé son esprit et son cœur », des grands anciens qui, « à l'âge où, libre de soucis, sa vie coulait comme une eau calme », lui avaient dispensé la sérénité, qu'il veut tenir sa sagesse, et non « d'une érudite poussière de pandectes et d'encyclopédies vermoulues » ³. La source à laquelle il puise « serpente au milieu des fleurs » : celle-là même, de laquelle Socrate tirait sa vertu exemplaire ⁴. Car, conformément à la tendance pragmatique des philosophes comme des mystiques, il attribue au maître de Platon et de Xénophon le mérite d'avoir cherché la vérité morale dans le cœur plus que dans la raison, d'avoir écarté la spéculation pour dénoncer en nous-mêmes « l'origine de tous les maux ». Que ne s'inspire-t-on de la

1. A. Br., I, p. 8 s.

2. Vorrede, A I, p. 223. Cf. A. Br., I, p. 33 : « Mein zärtliches Herz hat sich, seit es sich fühlt, darnach geseht, die Liebe der Edlen zu verdienen... Sie sind meine Vorgänger, meine treuen Begleiter auf dem Wege der Weisheit. »

3. X, v. 19 à 42 (A I, p. 285).

4. L'éloge de Socrate, dans cette épître, est sans doute un écho des *Épîtres diverses*, où le philosophe grec fait figure de virtuose souriant et ami du plaisir. Cf. B. БѢМ, *Socrates im 18. Jahrhundert*. Leipzig, 1929.

morale antique pour apprendre à opposer à l'adversité un courage égal et à s'asseoir au festin de la vie, la tête couronnée de roses? Attitude héroïque et souriante, chez Epictète comme chez Épicure : celle dont rêvait, sur les bancs de l'école, une génération nourrie de Plutarque et d'Horace, à laquelle appartiennent aussi Winckelmann et Lessing.

Pour l'élève de Klosterberge, la vie s'était fixée de même dans la forme de l'idéal hellénique.

Sous les voiles du rêve, souvent me visitent les dignes anciens : j'entends ta voix, ô mon Virgile; je te vois en compagnie de Lange, spirituel Horace. Quand vous vous évanouissez, je voudrais soupirer avec Anacréon : Ah! que ne puis-je me rendormir ¹!

Ne semble-t-il pas qu'avec l'ère des Olympiades soit révolue la jeunesse du monde ²? « Le sentier par lequel passait le philosophe est encombré d'épines, et la vertu effarouchée s'est enfuie, abandonnant ses enfants dégénérés ³. »

Mais il reste un souvenir que perpétuent l'art et la poésie. L'utopie classique, qui depuis l'enfance concourait avec l'utopie spiritualiste dans son imagination, a fini par avoir raison des « météores » et des démons qui tourmentent ascètes et puritains ⁴. Sans donner dans la mollesse des sybarites, Wieland se recommande d'un naturalisme raisonnable, d'une adhésion à la destinée terrestre ⁵. Pourquoi chercherait-il dans les nuées ce qu'accorde l'existence? Qu'enseignait Diotime à Socrate, si ce n'est « le secret qu'aucun sophiste ne possède, le doux art d'aimer » ⁶? Il ne dépend que d'une autre Diotime, que « la lande désolée ne fleurisse à nouveau » ⁷, et que la triste vie moderne ne se transforme en idylle arcadienne. Pour des amants fortunés, de nouveaux jardins d'Alcinoüs peuvent

1. XII, v. 25 ss. (A I, p. 303). Cf X, v. 19 ss. (A I, p. 285 s.).

2. V, 167 ss. (A. I, p. 258).

3. VI, v. 85 ss. (A I, p. 261).

4. III, v. 17-38; V, v. 9-36 (A I, p. 242, 252 s.).

5. III, v. 103 ss. (A. I, p. 245).

6. V, v. 162-182; I, v. 165 ss. (A I, p. 258, p. 229).

7. IX. Cette épître a disparu dans la 2^e éd. (1762).

fleurir. Mais Ulysse ne préférerait-il pas l'aride Ithaque, où l'attendait Pénélope ¹?

Ainsi la vie le dispute à l'âge d'or dans l'esprit de l'étudiant. Qu'il dispose de la baguette magique pour susciter des paysages « où le soleil possède un plus vif éclat, où le ciel est plus ardent, l'air plus salubre, les fleurs plus épanouies » ², où l'existence « serait belle et douce », il ne manque pas non plus de motifs pour l'accepter telle qu'elle lui est donnée, pourvu que le sort « ne dénoue pas les nœuds qui attachent deux cœurs tendrement unis » ³. Plutôt que de s'opposer au réel, l'idéal ne fait que le dépasser comme un fond qui le mettrait en valeur. De même que la vertu gagne à paraître dans un beau corps ⁴, le bonheur a besoin de se parer de sagesse : « Ce cœur que tu aimes, promet-il à son amie, je le conformerai à tes vœux, je le cultiverai patiemment ⁵. »

Quand il aura acquis quelque expérience et un peu d'« esprit socratique », Wieland sourira de la candeur dont s'enveloppait le rêve moral de son adolescence. Au lieu des « qualités de l'homme du monde, jointes au talent de poète, comme les possédaient Horace et Pope, il n'avait alors de l'homme qu'une idée prise dans des livres, il vivait au milieu de fantômes » ⁶. C'est pourquoi il n'a pas évité l'exagération ni la contradiction. Il a mêlé les doctrines et combiné les préceptes au gré de l'inspiration et du sentiment ⁷. Et pourtant, quoiqu'il s'approprie de la pensée désabusée de de Bar et du rationalisme des revues morales, il ne s'écarte pas trop de sa ligne, cherchant déjà un compromis entre son vœu sentimental et son intelligence. Fort de son enthousiasme pour la vertu, il croyait tenir, comme il dit, la vertu elle-même :

1. V, v. 132-162 (A I, p. 257 s.).

2. XII, v. 151 ss. (A I, p. 306).

3. IX, v. 85 ss. (A I, p. 281).

4. IX, v. 112 (A I, p. 282).

5. VIII, v. 193 ss. (A I, p. 278).

6. *Vorbericht*, 1762 (A I, p. 307). Les remaniements les plus importants sont signalés dans H. par des astérisques (vol. 39).

7. Ainsi l'idéal du sage, dans VII, v. 103 ss., qui devrait unir le scepticisme de Cicéron à l'enthousiasme de Platon, l'expérience de Xénophon à l'ironie de Théophraste, la gaieté d'Anacréon au courage de Sénèque. Cf. VI, v. 72 ss.; XI, v. 129 s. (A I, p. 261, 300).

une vertu sans effort ni renoncement, puisqu'elle n'est qu'un mirage.

En regard de cette indication psychologique, le contenu de ces *Épîtres morales*, qui parurent au printemps 1752, n'a d'autre intérêt que celui de renseigner sur l'information de l'auteur et ses procédés de composition¹. Wieland est déjà rompu à la pratique du cliché et du lieu commun. Il sait dépouiller les compendiums, tirer profit de toutes ses ressources. L'érudition s'étale, aussi imposante que dans le poème *de la nature*. Mais cette concession au pédantisme didactique ne va pas jusqu'à lui faire oublier qu'il s'adresse aux honnêtes gens. Le jeune auteur aimerait à effacer le pli que l'application a marqué dans son esprit, craignant qu'on dise de lui comme d'un ministre dont parle de Bar² :

Il s'est gâté l'esprit pour devenir un sage,
Il a su réussir : je le plains, c'est dommage.

Manifestement, il a cherché le bon ton; il s'est rapproché, et pas seulement par l'emploi de l'alexandrin rimé³ et de la forme sentencieuse, de l'esprit de nos moralistes. Il appartenait à Hagedorn de prendre cet ouvrage pour un discret hommage⁴.

*
* *

Mais à peine Wieland a-t-il senti que ses meilleures chances sont à Zurich, où l'on est disposé à l'inviter, à le retenir peut-être, s'il se modèle sur Bodmer. Sans doute, les *Épîtres morales* n'étaient pas pour déplaire au critique. Aux grandes figures du passé, Socrate, Pline, Horace, Wieland a d'ailleurs pris soin, dans une ode à Bodmer, de substituer des vivants, en particulier Breitinger et lui-même. « Quel bonheur, si mon destin, encore mysté-

1. Voir DÖLL, *Die Benutzung der Antike in Wielands Moral. Briefen*. Eichstätt, 1903, et son art. dans : *Studien. für vergl. Litgesch.* VIII (1908), p. 401 ss.

2. A. Br., I, p. 51.

3. A. Br., I, p. 11.

4. HAGEDORN écrit à BODMER le 17 sept. 1752 (*Euph. Ergzh.* 3, p. 84) : « Ich würde aus seinen moralischen Briefen eine Hochachtung geschöpft haben, welcher ich nur wenige recht würdig finde. »

rieux, me conduisait à vous ! Étais-tu plus heureux, Klopstock, quand, pour la première fois, tu t'élanças dans les bras de Bodmer ¹ ? » L'appel devait être entendu : il l'eût été plus rapidement sans l'effet fâcheux de l'*Anti-Ovide*.

Mais les « lettres délicieuses » venues de Tubingen ne manquaient pas leur action ². A la perspective de se soustraire à une situation pédagogique, Wieland se pliait aux conseils et aux remontrances. Il flattait la vanité de l'auteur : « Vous êtes notre Homère ; cette charmante simplicité, cette grandeur, cette aimable naïveté de la nature, où les trouver mieux que chez Homère et dans vos poèmes ³ ! » Avant même de l'avoir lue complètement, il avait offert ses services pour la Noachide, en vue d'un examen analogue à celui que Meier avait consacré aux trois premiers chants de la *Messiad*e ⁴. Il faisait miroiter à Bodmer une Académie zurichoise « où nous construirions un temple du goût plus beau que celui de Voltaire » ⁵. Enfin, touchant aux fibres sensibles le vieil homme resté sans enfant, il s'offrait de « l'aimer tendrement », de lui tenir lieu de fils : « Si je pouvais être près de vous, ce serait une vie qui ne le céderait en rien à l'éternité ⁶ ! »

Cependant, Bodmer, qui avait pris ombrage de l'ardeur avec laquelle Wieland avait défendu l'*élégie tibullique* de Klopstock, sottement parodiée par lui dans le *Crito*, et qui craignait de prêter à rire à nouveau aux « jeunes fous » qui lui avaient débauché Klopstock (*piscator ictus sapit*), était rassuré par les renseignements pris à Tubingen ⁷. Avait-il craint « la passion fanatique », où il croyait sentir « l'odeur du sang », et souhaité « que Wieland fût marié » ⁸, voilà qu'il apprenait que le jeune homme ne buvait

1. A I, p. 222.

2. Pour les relations de W. avec Bodmer, je renvoie une fois pour toutes à l'étude documentée de Fr. BUDDE, *Wieland u. Bodmer* (Palästra LXXXIX, 1900).

3. A. Br., I, p. 12 s.

4. A. Br., I, p. 25.

5. A. Br., I, p. 17.

6. A. Br., I, p. 40.

7. Notamment par le prof. Osiander, à Künzli, proviseur à Winterthur, et par le prof. J. Chr. Volz, de Stuttgart, avec qui W. était entré en relations. (Euph. Ergzh. 3, p. 69; KÖRTE, p. 171; HIRZEL, p. 50).

8. Bodmer à Hess, 22 janv. 1752 (inédit) et 13 janv. 1752, Euph. Ergzh. 3, p. 68.

que de l'eau, qu'il avait le tabac en horreur et qu'il fuyait les bruyantes sociétés¹ : tout différent par conséquent de l'idée qu'il avait donnée de soi-même dans certains écrits qu'il répudiait déjà. Il se disait « sérieux, farouche, presque pédant ». A Schinz, avec qui Bodmer l'avait mis en relations à l'effet de scruter ses sentiments, il s'était montré ingénuement affectueux et vertueux. Alors que Bodmer s'était déjà décidé à le faire venir, Wieland lui annonça, comme un dernier batifolage poétique, un volume de *Contes versifiés*, qui parut en juillet 1752².

« J'ai conçu le dessein d'écrire ces contes, écrivait Wieland, en lisant votre traduction des épisodes de Thomson; votre *Pygmalion* et *Elise* m'avait déjà suggéré une idée semblable³. » N'était-ce pas à son instigation que Wieland avait abandonné les « Français super-

1. A. Br., I, p. 51. Cf. p. 90.

2. *Erzählungen*, Heilbronn, 1752. Les contes parurent en juin (A. Br., I, p. 86). La composition semble dater d'avril et de mai, après celle de l'*Anti-Ovide* (A. Br., I, p. 45). (L. à Volz du 2 juin 1752 : *Morgenbl.*, 1839, p. 381.) L'influence de Bodmer se fait déjà sentir dans la typographie (en caractères latins) et aux particularités orthographiques. La déclaration liminaire se recommande de la « chaste muse couronnée de myrtes et de roses ». « Flieh! Pöbel, den ich hasse, flieh den Hayn, / Wo meine Lieder schallen; flieht ihr Ohren, / Die nie die Harmonien der Natur / Und nie der Tugend Seraphstimme hörten. » (Eingang, v. 54 ss.) Déjà en mars W. avait écrit à Schinz : « Ich habe von der Dichtkunst keinen kleineren Begriff, als dass sie die Sängerin Gottes, seiner Werke und der Tugend sein soll. » (A. Br., I, p. 56.)

3. A. Br., I, p. 95. Les trois épisodes, tirés des « Saisons », ont paru sous le titre de *Lavina, Damon, Celadon et Amalie*, à la suite du recueil de PYRA et LANGE, *Thyrsis und Damons freundschaftliche Lieder* (1745). Ils ont été réimprimés dans les D. Lit. Denkmale, n° 22 (1885). La trad. est attribuée à Bodmer par SAUER, dans la préface; cf. Anz. f. d. Altertum XII (1886), p. 89; et à Sulzer par Th. VETTER, *Bodmers Denkschrift zum CC. Geburtstag*, Zurich, 1900, p. 341. Le sujet de Damon a pu être repris plus tard par W. dans sa *Musarion*. Cf. A. Br., I, p. 93.

Pygmalion u. *Elise* avait paru dans : *Neue Erzählungen verschiedener Verfasser*, (1747), puis, avec le *Damon oder die Platonische Liebe*, de SULZER, en 1749. Cf. *Vierteljahrschr. für Litgesch.*, IV (1891), p. 186 s. Il est inspiré sans doute par le *Pygmalion* ou la statue animée de St.-Hyacinthe, dont une trad. parut à Hambourg en 1748, et que W. avait utilisé pour son traité philosophique à Klosterberge. Cf. la L. de J. E. Schlegel à Bodmer du 18 sept. 1747 (*Archiv. für Litgesch.* 14, p. 56, et *Vierteljahrschr. für Litgesch.*, I, p. 40 s.).

La version de Bodmer est un conte moral dans le cadre d'une robinsonnade. Réfugié dans une île déserte, après le déluge de Deucalion, afin d'échapper aux poursuites des femmes de Chypre, Pygmalion, d'ébauche en ébauche, crée la statue qu'il anime par ses caresses. A sa compagne, il révèle alors les grandes vérités de la religion naturelle. Cependant celle-ci ne partage pas son égoïsme et recueille des naufragés, qui se trouvent être les propres parents de Pygmalion.

ficiels et libertins » pour les Anglais, « ces penseurs noblement virils et parfois séraphiques » ? ¹ Les *Nouvelles lettres critiques* et le *Crito* préconisaient, en effet, le sentimentalisme de Young ² et de Thomson ³, propagé en Allemagne par Brockes et Ewald von Kleist. Wieland, qui ne lisait pas encore l'anglais, a vite fait de s'assimiler, au moyen de traductions, le ton édifiant de cette « peinture morale », à laquelle Élisabeth Rowe, l'auteur alors encensée des *Lettres des morts aux vivants*, ajoutait son coloris mystique ⁴. Donnant congé à la muse enjouée d'Horace, Wieland invoque une muse chaste et grave, celle-là même qui, à Klosterberge, le visitait la nuit, « quand déjà les étoiles pâlissaient », pour le vouer à sa vocation ⁵.

Avait-il naguère raffolé des récits spirituels de Hagedorn et de Gellert ⁶, et sans doute aussi, par derrière, de ceux de La Fontaine, voire de Boccace, il s'empresse de les renier, de peur « d'en souiller son âme », déclarant « haïr l'esprit qui sape la vertu, et devient impudent ». Il va prendre modèle sur un genre d'apologue qui prête à la réflexion morale et à la sentimentalité. Thomson, dans

1. A. Br., I, p. 55.

2. A. Br., I, p. 25 s. W. a pu se procurer la trad. de Young par Ebert (1750-1752). En 1752 commençait à paraître également une trad. en vers de Bernhard Kaiser. L'attention était d'ailleurs attirée sur Young par les *Bremer Beiträge*. BODMER, dans les *Neue Critische Briefe* (p. 56), commente le *Love of fame* et mentionne plusieurs fois *Les Nuits* (lettres 35 et 64). Cf. J. BARNSTORFF, *Youngs Nachtgedanken und ihr Einfluss auf die d. Lit.*, Bamberg, 1895.

3. Avant la traduction de BROCKES avait paru, en 1740, un fragment du *Printemps*, à la suite de la trad. de l'*Essai sur l'homme*, de POPE; et, en 1741, une adaptation métrique de l'*Hymne aux saisons*. W. jugea la trad. de Brockes moins favorablement quelques années plus tard (Archiv. f. Litgesch., XIII, p. 494). Cf. BRANDL, *Brockes*; K. GJERSET, *Der Einfluss von Thomsons Jahreszeiten auf die d. Lit. des 18. Jahrh.*, Diss. Heidelberg, 1898.

4. La trad. allemande : *Die Freundschaft nach dem Tode in Briefen von Verstorbenen an die Lebenden, nebst moralischen und scherzhaften Briefen*, d'après la trad. française de Bertrand : *L'amitié après la mort, contenant les Lettres des morts aux vivants et les Lettres morales et amusantes*, trad. de l'anglais sur la 5^e éd. Cf. LOUISE WOLF : *E. Rowe in Deutschland*, Diss. Heidelberg, 1910; Th. VERTER : *Die göttliche Rowe*, Prog. Zurich, 1893-1894. W. écrit à Schinz, A. Br., I, p. 87 : « Die Frau Rowe hat sich das Schönste an meinen Erzählungen anzueignen. » Cf. sa L. à Volz (Morgenbl., 1839, n° 97, p. 382). Dans ses contes, il la qualifie de « la plus sensible des âmes féminines » : *Die Unglücklichen*, v. 481, (A I, p. 379), et *Melinde*, v. 278 (A I, p. 402).

5. Ode à Schinz, en tête des *Erzählungen* (A I, p. 338).

6. A. Br., I, p. 32 et 41 : « Ich wage es nicht, meine Seele mit schlimmen Schriften zu verunreinigen. » Cf. p. 101.

ses *Saisons*, en avait intercalé quelques-uns : l'histoire d'un riche propriétaire qui rencontre sur son champ une humble glaneuse, et découvre en elle la fille d'un ami disparu ; un misogyne converti par la vue de trois jeunes filles au bain ; ou encore le bonheur de deux amants détruit par un coup de tonnerre. Dans son *Pygmalion*, Bodmer avait fait jouer la révélation naturelle. En reprenant le motif de l'*aveugle né*, qui recouvre miraculeusement la vue, Wieland peut espérer flatter son protecteur ¹ ; toutefois, répugnant à une froide allégorisation, il l'interprète d'une façon plus sensible et plus lyrique.

Son *Selim* n'est plus un sujet d'expérience psychologique. Ce dont il est ému, quand la lumière pénètre dans sa paupière, ce n'est pas tant du monde extérieur que de sa propre conscience. Car la nature n'est pour lui qu'une atmosphère, qui existe déjà, sinon comme espace coloré, du moins comme sonorité. Il n'avait pas besoin de ses yeux pour absorber les effluves printaniers et sentir la caresse du soleil : à défaut de lumière et d'ombre, il avait le jeu des sons et des odeurs. Il n'est pas privé de la beauté de la nature, puisqu'une voix émouvante la lui révèle. Voir, ce ne peut être pour lui que le désir de prendre possession, mieux que par les doigts, d'un doux visage ; de réaliser la grâce d'une démarche légère à son côté, le geste d'une forme élégante.

Volontiers, je me passerais du rougeoiement de l'aurore, de la coloration des nuages, de la luxuriance du printemps, du bleu du ciel que tu me signales ; mais comment ne pas souhaiter de te voir, ô mon amie ? ²

N'est-ce pas là le miracle de l'existence, cette imagination du sentiment ? Wieland savait par expérience comment se transfigure la réalité, et que sans l'émotion, il n'est de vérité qui vaille la fiction ³.

C'est ainsi qu'il anime d'une idée poétique le dessin didactique ;

1. *Empfindungen eines Blindgeborenen*, dans : *Neue Crit. Briefe*, 1749, p. 77 ss. W. écrit à Bodmer, le 14 juill. 1752 (Euph. Ergzh., 3, p. 77) qu'il doit à ce passage l'idée de son *Selim*, en même temps qu'à un conte du Babillard.

2. *SELIM*, v. 305 ss. (A I, p. 415).

3. Cf. A. Br., I, p. 84 et p. 112.

il lui confère une valeur symbolique. La vue n'ouvre pas un autre monde; elle confirme la valeur pressentie de l'existence.

O vie, que sanctifie le reflet divin, que ne mérites-tu pas notre terrestre amour!... Puissent les hommes, puissent-ils tous affirmer leur bonheur ¹!

En attribuant à l'amour cette magie, Wieland projette au dehors l'illusion du cœur, au lieu de demander, ainsi que d'autres poètes, Brockes, Haller, Kleist, à la nature le thème de sa rêverie. Il ne songe pas tant à décrire qu'à suggérer. Du récit du *Tatler*, il fait un conte poétique.

C'est encore à des revues anglaises qu'il doit le sujet de *Sérén*a ou *Les Malheureux*, de *Melinde*, et de *Balsora* ², tandis que celui de *Zemin* et *Gulhindy* lui est fourni par Gueulette, dans les *Mille et un quarts d'heure* ³, et que le *Mécontent* lui vient d'un récit de J. A. Schlegel, paru dans les *Contributions de Brême* ⁴. Car il n'est pas « un génie créateur », il manque d'imagination. Il prend donc son bien où il le trouve ⁵. Mais les histoires qu'il traite, il en fait des aventures de rêve, il les « idéalise » au point qu'elles ne sont plus d'un lieu ou d'une époque, qu'elles perdent leur réalité. Ce n'est pas faute de disposer de la *Bibliothèque* d'Herbelot, ou de celle de Hottinger, qu'il manque la couleur orientale dans *Zemin* et dans *Balsora* ⁶.

1. SELIM, V. 615 (A I, p. 423).

2. W. a indiqué une partie de ses sources à Bodmer (A Br., I, p. 95), cf. Euph. Ergzh., 3, p. 77, ainsi qu'à Volz (L. citée) : Pour Selim, la version française du Babillard (*Le Philosophe Nouvelliste*, Amsterdam, 1835, II, art. 20, p. 211 s.), pour Serena, même vol., art. 18; pour Melinde, I, art. 33. Balsora est tirée du Guardian (trad. de Gottsched : Der Aufseher oder der Vormund, 1749, ou bien de la trad. française, éd. de 1694, II, p. 324 ss.) Düntzer indique par erreur le Spectateur.

3. *Histoire de Cherif Eldin et Gulhindy* (Cab. des Fées, p. 21 et 52 ss.). Cf. Otto MAYER : *Die Feenmärchen bei Wieland* (Vierteljahrschr. für Litgesch., 5, p. 390). W. devait connaître : *Les Oies du Frère Philippe*, dans les contes de La Fontaine, au moins par l'adaptation parue dans les Bremer Beiträge, II, p. 208 ss.

4. *Der Unzufriedene* (Bremer Beiträge, II, st. 4, 5, 6). Le motif de la métamorphose, ainsi que l'indique Minor (Quellen u. Forschungen zur Litgesch. d. 18. Jahrh., dans : *Zeitschr. für d. Philol.* 19 [1887], p. 225) était alors fréquemment utilisé dans les contes moraux.

5. A. Br., I, p. 95, Euph. Ergzh., 3, p. 77.

6. A. Br., I, p. 100.

Dans son monde utopique, le destin est sans rigueur, l'existence n'a plus de gravité¹. C'est là que se réveillent, d'une mort apparente, ses deux amants persécutés par un pouvoir tyrannique, et qu'ils peuvent mépriser l'éclat du trône et les prestiges de la fortune². Ce paradis de l'ingénuité ne s'ouvre d'ailleurs qu'aux cœurs purs. N'ayant fait encore que d'apprendre, que d'aspirer, *Zemin et Gulhindy* se rencontrent avec ravissement, croyant reconnaître leur rêve³ : une illusion que Wieland ne se lassera pas d'évoquer, avant qu'il ne la parodie dans son *Koxkox et Kikequezel*⁴. Quand l'esprit a épuisé ses curiosités et que les sens sont rassasiés, il y a encore la surprise du cœur : c'est ainsi que *Zohar*, prêt à sombrer dans le pessimisme, se retrouve comme au sortir d'un mauvais rêve dans les bras de Mirza. « O sagesse, règle mes sentiments ! Qu'ils s'attachent au seul plaisir digne d'être recherché... Tu me réconcilies avec la nature, dissipant les brumes qui me voilaient sa beauté⁵. »

Même quand elle assombrit le ciel, la passion est sans geste tragique. Si *Melinde* se fane à l'ombre d'un cloître, c'est que le rêve de ses dix-huit ans a été déchiré par un Lovelace impie⁶. Et la *Séréna* des *Malheureux* s'évade sans effort d'une réalité qui a trahi son espérance, lui interdisant le bonheur. Que cette aventure soit un avertissement pour Sophie⁷, elle n'est chargée que de mélancolie, car le cœur a son recours mystique⁸. Si elle ne répare pas les torts de la vie, la mort ouvre de nouvelles perspectives. Le mariage, qui fait obstacle ici au bonheur terrestre,

1. *Eingang*, A I, p. 341.

2. W. a suivi essentiellement le récit d'Addison.

3. La fable de *Zemin et Gulhindy* montre le bonheur que nous offre la nature, lorsque l'éducation ne vient pas le déflorer. Les futurs amants sont élevés dans l'ignorance complète de l'autre sexe, en vue de ménager la surprise de leur rencontre.

4. Dans *Beiträge zur geheimen Geschichte des menschlichen Verstandes und Herzen* (1770).

5. *Der Unzufriedne*, v. 460-515 (A I, p. 392 ss.).

6. *Melinde*, v. 420 ss. (A I, p. 405).

7. *Euph. Ergzh.*, 3, p. 77 : « Zu den Unglücklichen wurde ich veranlasst, weil vor drei Jahren Doris beinahe eine Serena und ich ein Arist geworden wäre. Jocaste sollte hier sein, und der Doris Grossvater ist Harpax. Un coup de Providence wendete dies Unglück ab, welches alle meine Schriften in ihrer Preexistenz erstickt hätte. »

8. *Serena*, v. 498 ss. (A I, p. 380).

comme un « trop rigide devoir », sera éludé dans l'au-delà. Le thème wertherien flotte seulement dans la brume automnale ¹...

Dans son cadre féérique, la vie n'est que le jeu d'ombres falotes, à la merci du sentiment. Le « platonisme », qui est comme le climat moral de ces récits², n'est sans doute pas l'effet d'une imitation consciente, même s'il participe, suivant la remarque de Lessing, « de la tendresse alambiquée et thélématologique » mise à la mode par Élisabeth Rowe³. C'est aussi le ton de l'imagination du jeune poète et comme l'« accent naturel de son âme ». Il s'accorde à son impressionnisme sentimental, conférant à la rêverie la grâce de la résignation.

En silhouettes de pastel, les figures se détachent à peine du cadre stylisé qui reflète leur destin; elles se meuvent, également sensibles, dans une pénombre grise⁴. Frêles comme des fleurs, elles appartiennent au décor comme les motifs qui ornent les allées du parc. Cet effacement spleenétique pouvait paraître à Wieland « naturel », plus « vrai » que la grâce animée de Bernis et de Chaulieu. Ne s'adapte-t-il pas au flou de sa vision, en estampe évocatrice d'« harmonies visibles »?⁵ Wieland a compris « *que les idées doivent passer par le cœur dans l'intelligence, pour revenir de l'intelligence au cœur* »⁶. En lui l'artiste s'affirme : « Je ne connais pas plus misérable créature qu'un homme qui croit à la métaphysique !⁶ »

C'est par cette sensibilité subjective, par cette suave fluidité du dessin, que les contes se sont imposés, mieux que les autres essais, à l'attention du public. Dans les traductions de Michel

1. Serena a épousé malgré elle un homme qu'elle n'aime pas, et qui est indigne de son cœur. Tandis qu'elle se consume de chagrin, elle rencontre Aristé, l'homme qu'elle pourrait aimer, qu'elle aime, et pour qui elle meurt dans un ravissement.

2. A. Br., I, p. 86; Vorbericht, 1762 (A I, p. 424) : « Das Alter, worin der Verfasser damals war, ist eigentlich dasjenige, worin empfindliche Seelen von den reizenden Schwärmereien am stärksten hingerissen werden..., worin die ganze Natur uns mit zärtlichen Sympathien erfüllt, und eine Liebe, wie diejenige, die Petrarch seine für Laura fühlte, die ganze Schöpfung in unsern Augen verschönert, und allem, was um uns ist, ihren Geist und ihre Wonne mitzutheilen scheint ».

3. *Vossische Zeit.*, 1753, 15 mars (Lessings Werke, Hempel, 12, p. 492).

4. Cf. *Die Unglücklichen*, v. 284 ss., 194 ss. (A I, p. 375, 372).

5. *Selim*, v. 588 ss. (A I, p. 423); *Melinde*, v. 245 ss. (A I, p. 401).

6. A. Volz (*Morgenbl.*, 1839, n° 97, p. 381); cf. *Euph. Ergzh.*, 3, p. 78.

Huber et le V. B. Tscharnier ¹, ils vont servir, avec les poèmes philosophiques de Haller et quelques récits moraux de Hagedorn, à donner en France le goût « d'une poésie pure et honnête » comme remarque Dorat, qui, dans son adaptation de *Selim*, s'est appliqué à rendre « cette couleur tendre et cette grâce naïve » que vantait *l'Année littéraire* en 1768 ². Le premier hommage français qui fit honneur à Wieland. Mais, dès leur parution, Lessing assurait à l'auteur « une place éminente parmi les poètes allemands ³ », alors que Ramler et Gleim, ne retrouvant pas la manière des *Épîtres* et du poème *de la nature*, le cherchaient du côté de Goetz et de Kleist ⁴. Hagedorn ne cachait pas non plus son approbation ⁵.

Quant à Bodmer, il avait tout lieu de se féliciter de son nouveau disciple : il n'eût certes pas fait mieux, énonçait-il en guise de suprême éloge. Wieland lui paraissait « aussi fort en morale qu'en littérature » ; il remplacerait avantageusement Klopstock auprès de lui ⁶. Aussi l'auteur considérait-il ses contes avec prédilection, en dépit de leur flou psychologique et de la platitude

1. SÜPFLE II, p. 36; HASSENCAMP, p. 274. Les contes ont été le premier ouvrage de W. introduit en France. Dès 1755, le *Choix littéraire de Genève* donnait une trad. de *Selim et Gulhindy*, reproduite l'année suivante dans le *Journal étranger*, avec le *Mécontent*, *Balsora*, la *Vertu malheureuse*. Quelques années après, V. B. TSCHARNER ajoutait à la trad. des *Poésies* de Haller (2^e éd., 1762, 2^e part.) 3 épîtres de Hagedorn et le *Mécontent* de W., sous le titre de : *Firnaz et Zohar*, avec les fragments d'un *Hymne*, faussement attribué à W. En 1762, Michael HUBER recueillait *Melinde et Selim* dans son *Choix de poésies allemandes* (I, p. 352-388).

2. *Journal encyclopédique*, II (1770), 1^{re} partie, p. 97. DORAT avait fait précéder son adaptation versifiée de *Selim et Selima* (1768) de *Réflexions sur la poésie allemande*. La « naïveté », qu'il trouve à certains auteurs allemands, tiendrait à leurs mœurs et à leur sensibilité, d'où le « caractère attendrissant » de leurs ouvrages qui « amènent ces larmes délicieuses qui partent du cœur et que l'esprit n'arrache jamais » ; ils sont « simples » et expriment une « âme pure, honnête, amie de l'humanité ». *L'Année litt.*, VIII, 1768, p. 330, trouve que le conte imité de W. est « rempli de poésie, d'images, de grâce et de sentiment ». Cf. ROSSEL, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, 1897, p. 81 ; L. RAYNAUD, *L'Influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle*, 1922, p. 54 ss. ; Th. SÜPFLE, *Gesch. des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, II, p. 36.

3. Lessing, *Werke*, Hempel, 12, p. 492.

4. Euph. Ergzh., 4, p. 90 ; Euph., 28, p. 533.

5. *Werke* (1800), V, p. 145 (cité par Steinberger, p. 67).

6. Bodmer à Hess, 7 juill., et à Zellweger, 9 juill. 1792 (Euph. Ergzh., 3, p. 75 et Zehnder, p. 506). On peut juger des éloges par les réponses de W. (A. Br., I, p. 88, 99). Par contre, Gessner trouvait les contes fades, sans couleur et sans vie (à G. Schulthess, 28 oct. 1752, Wölflin, S. Gessner, p. 228).

de la versification, privée du soutien de la rime ¹. Dans l'édition de ses *œuvres complètes*, en 1797, c'est le seul ouvrage qu'il comptait d'abord recueillir, comme le plus significatif de cette première période ². Il le retoucha en conséquence, surtout *Selim* et *Serena*.

Bodmer reconnaissait mieux encore son inspiration dans un *Hymne au printemps* ³, qui semblait vouloir renchérir sur le sentimentalisme de Kleist. Au lieu d'impressions, il ne devait rendre que des méditations suggérées par le renouveau ⁴. Pour mieux échapper aux effluves capiteux de la nature, l'auteur n'avait, en effet, pas attendu la floraison. C'est toutes lumières éteintes, au cœur de la nuit, qu'il évoque la gloire de la création, telle qu'elle s'offrait au regard des séraphins ⁵ : « un autre aspect » qui ne se découvre qu'à l'âme, dans le recueillement. Mais comment saisir l'imagination de ses souvenirs, comment la distraire de certains appels, serait-ce seulement un frisson dans l'aubépine ou un soupir dans la charmille ? Le poète ne peut faire que la nuit de mai ne soit pleine de sortilèges. Il ne saurait bannir une tendre présence par le jeu de la fiction. Qu'il décore son Éden de bocages de cèdres, de berceaux de myrtes, peuplés de séraphins jouant de la harpe, ou qu'il recoure aux motifs légers de la mythologie : grâces s'ébattant sur la pelouse, glissement furtif d'une nymphe aux aguets, jeux de sylphes et de dryades, tout ce charme s'éva-

1. Vorbericht, 1770 (A I, p. 425).

2. GRUBER², IV, p. 44, et Zusatz, dans les *Werke*, 1797 (A I, p. 426). W. avait envisagé la refonte des contes en vers rimés dès 1764 (A. Br., II, p. 251); cf. D. Br., I, p. 19. Il se borna en réalité à des retouches pour l'éd. 1770 (cf. A. Br., II, p. 341).

3. Composé en même temps que les contes, *der Frühling* parut à Tubingen au début de juin. Le projet était annoncé le 18 avril à Schinz (A. Br., I, p. 71), Bodmer fait parvenir à W. le 2 mai des directives pour l'exécution. C'est sans doute ce qui détermina W. à choisir l'héxamètre au lieu de l'hendécasyllabique, qu'il était tenté d'adopter, par imitation de la poésie anglaise et italienne (A. Br., I, p. 78).

4. Sur l'influence de Kleist, cf. SAUER, dans son éd. des œuvres de Kleist, I, p. 161. W. s'est inspiré surtout de Thomson, et pour la forme, de Klopstock. Il a pu prendre dans Kleist quelques thèmes : contraste de la nature et de l'âme malheureuse; mépris de la gloire et de la richesse, par opposition au bonheur simple donné par la vertu; nostalgie amoureuse, etc.

5. A. Br., I, p. 78. « Mein Gedicht wird mehr gelegentliche Betrachtungen, die der Frühling veranlasst, als eine Schilderung des Frühlings enthalten. »

6. V. 234-241 (A I, p. 433).

nouit à l'évocation de Doris. La nuit s'anime alors de parfums et de musique, du brouillard argenté se dégage « la beauté voilée » qu'il dérobe. L'auteur a beau affirmer fièrement : « Non, jamais je n'ai désiré le bonheur que recherchent les humains; jamais un vain charme n'a fasciné mon esprit, conscient de bonne heure de son aspiration infinie ! ¹ », on perçoit la résignation et le regret. A la place d'un hymne, c'est une élégie que lui inspire ce printemps de la vingtième année.

Wieland doit étouffer « les plaintes et les désirs »; la faveur de vivre auprès « du sage Sipha » est à ce prix ². Il faut que sa jeunesse se résigne « à une retraite cachée » ³. Que Bodmer exulte, trouvant que *ceteris paribus* « il aurait senti le printemps de la même façon » ⁴ Wieland ne se détache pas sans tristesse de sa belle illusion.

*
* * *

« En ce qui est de ma Doris et de moi, peut-être sommes-nous destinés, par un sort mystérieux, à rester séparés ici-bas et à souffrir »⁵. Rentré à Biberach à la fin de juin 1752, il y attendait sa fiancée, retenue à Augsbourg par son père, qui la pressait de dénoncer sa liaison chimérique. Allait-elle rester indéfiniment suspendue à la fortune incertaine et à l'humeur versatile de son cousin? Non seulement il ne rapportait de l'Université que des succès littéraires, sur lesquels ne pouvait se fonder un foyer, mais il annonçait une nouvelle séparation de durée illimitée⁶. Et de quelles chicanes, de quelles inconséquences ne l'avait-il

1. V. 60 ss. (A I, p. 428). Cf. v. 315 ss. (A I, p. 435).

2. V. 82 ss. (A I, p. 429) et v. 64 ss. (A I, p. 428).

3. 215 ss. (A I, p. 432).

4. BODMER à Hess le 30 juill. 1752 (Zehnder, p. 506).

5. A. Br. I, p. 104.

6. W. avait reçu, au début de juin 1752, de Bodmer l'invitation à venir à Zurich, à la suite d'une visite que lui avaient faite, à Tübingen, Sulzer, Hess et Hirzel. Il quitta Tübingen le 22 juin (A. Br. I, p. 85). Sur les difficultés survenues dans ses rapports avec la famille Gutermann, cf. SPRINGER, *Viertjrh.* 1912 (N. F. XXVI, p. 240; et GRUBER², I, p. 121). — W. rapportait de Tübingen un certificat élogieux de Faber sur lequel il était désigné comme « un des grands poètes de l'époque et une des gloires de la ville ».

déjà tourmentée, passant de protestations exaltées à de sottes querelles ! Tandis qu'elle se morfondait à Biberach, il l'entretenait dans ses lettres de ses relations avec son amie de Tubingen, engageant Sophie à correspondre avec elle. Il se souviendra, dans ses confidences à Böttiger, de sa légèreté : « Au lit, je prenais conscience de mes torts, et cela me portait presque au désespoir... J'avais alors des crises de nerfs qui me faisaient craindre pour mon esprit ¹ ».

Menacé de la perdre, il se retournait vers le passé, éprouvant pour la première fois la déception du rêve poétique. Pris par la fastidieuse besogne qu'il a entreprise pour Bodmer, il s'exaspère de son impuissance contre le sort. Quelques pièces lyriques, dans lesquelles fuse sa nostalgie, traduisent aussi son angoisse ². Croirait-il encore à la Providence, si elle lui refuse le bonheur ? « Soit ! Vis, pleure, frémis, souffre, mais ne raisonne pas » ³. Ne lui resterait-il donc que le souvenir de ce 23 août, qu'il veut fêter encore dans l'éternité, « quand les soleils actuels seront éteints ? ⁴ » Que lui sera la vie sans elle ? « Mon âme, accablée et déçue, erre dans le labyrinthe de sa destinée, cherchant un refuge en elle-même : mais là où règne l'amour, le chagrin... ⁵ » Au moins voudrait-il effacer les griefs, partir la conscience libre. « Si je ne revois pas mon amie, écrit-il à Zurich, plaignez-moi ! au lieu de moi-même, il vous arrivera un être maussade, distrait, renfermé, absent, qui ne se reprendra que peu à peu ⁶ ». Si la fiancée lui échappe, qu'il lui reste, pour son long exil, du moins sa muse.

Car c'est une retraite d'austérité qui s'ouvre pour son esprit. Quoiqu'il en espère, c'est sans enthousiasme qu'il se soumet à cette discipline. Il promet bien de s'éloigner sans verser de larmes ⁷ ; ce n'est pourtant pas sans un serrement de cœur que « des bras

1. BÖTTIGER, p. 209.

2. Cf. A I, p. 117. Trois odes, dont deux à Sophie et une à Schinz, et une élégie. (A I, p. 438 ss.).

3. Ode : *Klagen und Beruhigung* (A I, p. 454).

4. Ode : *Und ich seh dich noch nicht* (A I, p. 443 ss.).

5. A. I., p. 454.

6. A. Br. I., p. 117.

7. A. I., p. 445.

de l'amour il se lance dans ceux de la sagesse ». Mais il sent le besoin de cette cure morale :

Vous me fortifierez dans mes bonnes résolutions, demande-t-il à Bodmer, comme naguère à Sophie, vous mettrez de l'ordre en moi-même, vous m'éclairerez sur les vérités que je ne discerne pas encore, vous redresserez mes erreurs avec bienveillance et prudence, vous ferez mûrir les fruits de mon cœur et de mon esprit ¹.

C'est qu'il ne se sent pas d'aplomb, pas en accord avec sa pensée. « Il y a en moi, confesse-t-il, un singulier mélange d'amour-propre et d'humilité. Tantôt je me vois au-dessus du monde, et tantôt il n'est personne qui ne me paraisse meilleur que moi ². » S'il se reconnaît « une droiture inflexible », il se trouve aussi « tendre, si tendre qu'il a peur de ne pouvoir vivre sans amour » ³. Il faudra que Bodmer le traite avec indulgence. « Sans le sentiment de ne pouvoir me modeler sur vous, je n'oserais aller à vous ⁴. » Comme il voudrait faire oublier son corps, « la moindre partie de lui-même, impropre à faire valoir son âme » ⁵, il masque celle-ci dans des personnages de Bodmer : Husan, de la *Noachide*, ou Joseph ⁶. Ne renie-t-il pas ses obligations envers Meier et Brucker, le parain de Sophie ? Klopstock lui-même est lâché pour son caractère ⁷. Wieland plie si bien, que Bodmer peut croire à une étonnante conformité. « Il sent selon mon cœur et pense avec mon cerveau ⁸. » Cette facilité à s'accorder serait-elle sans péril ?

1. A. Br., I, p. 114.

2. A. Br. I, p. 109. Cf. à Volz : « Ich tadle und verachte die zwei Abwege von der Weisheit, da man wie die meisten entweder in die Tiefe zu den Tieren taumelt oder, wie zum Glück nicht allzuvielen, in Wolken herumschweift. »

3. A. Br., I, p. 98 : « Wenn ich nicht liebte, so würde ich ein sehr einsiedlerisches Leben führen; allein wenn ich nicht liebte, so wäre ich nicht Ich. »

4. A. Br. I, p. 83.

5. A. Br. I, p. 115.

6. A. Br. I, p. 95 s.; Euph. Ergzh. 3, p. 82; cf. A. Br. I, p. 114 : « Ich werde künftig gereizt werden, Ihnen nachzuahmen... Ich werde, soweit mich mein Geschick von Ihnen reißen mag, mir beständig Ihr Bild zu meiner Ermunterung in der Tugend mit den zärtlichen Bewegungen vorstellen. »

7. A. Br. I, p. 103, 110.

8. A. ZELLWEGER, 30 juill. 1752 (ZEHNDER, p. 506)... Il avait écrit à Zellweger le 19 juill. : « Ich kann nicht anders als eine besondere Vorsehung ansehen, dass ein solcher Mensch noch in meinen Tagen geboren worden. »

Wieland s'en rend compte, quand il déclare à Volz « qu'il lui faut se garder de son imagination et de sa sensibilité ¹ ». S'il se dit prêt à « engager la lutte contre le vice, le mensonge, le préjugé, contre tout ce qui dégrade l'humanité, et à montrer la vérité en sa saisissante nudité », il annonce sa vocation de moraliste et d'éducateur. Mais à lui-même il manque une vérité personnelle.

Comme pour se donner sa règle, il se fait précéder par une profession de foi sous forme d'une *Épître sur la dignité et la mission d'un bel esprit* ² : à la fois une défense contre ses propres entraînements, et une solennelle adhésion. Il renonce à « l'esprit qui se fait valoir aux dépens de la vertu ³ ». A l'adresse des jeunes écrivains du *Crito* ⁴, il rompt avec les « turiféraires de la folie », avec les anacréontiques et les libertins : « Plutôt être effacé de la création que de se prévaloir de la gloire d'un Guarini ou d'un La Fontaine ! » Boccace et Rost valent-ils mieux qu'une Laïs ou une Phryné ? Avec la joie païenne des sens, Horace lui-même est réprouvé, pour « s'être prostitué dans les roses de Vénus ». Avec Pyra, Wieland proclame que la poésie est fille du ciel, que l'écrivain doit s'élever, sur les ailes de l'imagination, jusqu'à l'idée éternelle. « Est-ce peu de choses que de consacrer ses facultés à Dieu et à sa vérité ? que de mêler sa voix à celle des anges ? » Vocation pleine de sacrifices, qui voue à la solitude des cimes, « d'où l'on contemple dédaigneusement les folies humaines, dans l'éclatante lumière réservée aux élus ⁵ ».

1. Morgenbl. 1839, n° 97, p. 386.

2. *Schreiben an Herrn*** von der Würde und der Bestimmung eines schönen Geistes*. (A I, p. 457 ss.) W. l'envoie à Bodmer, le 6 sept. 1752 (A. Br. I, p. 115). « Die Namen der Herren Gottsched, Scheyb, Schönaich, können gar wohl ganz genannt werden. Wer sich nicht schämt, ein Schmierer zu sein, der soll sich auch nicht ärgern dafür gehalten zu werden. » Bodmer le publia immédiatement. Il reparut dans les *Fragmente in der erzählenden Dichtart*, avec un *Auszug aus einem Brief*, qui souligne la tendance polémique.

3. A. Br. I, p. 91.

4. A. Br. I, p. 110. W. devait collaborer au *Crito*. Il avait même envoyé 2 art., l'un sur l'Élégie tibullique de Klopstock, l'autre sur la Messiad (Stäudlin p. 230, 232, 269 s.; Zehnder, p. 504). Cf. BUDDE, o. c., p. 265.

5. Cf. Ode : *Die du, als mein Geschick mich zu der Erde rief...* A I, p. 449 : « Freunde höret mir zu, und euer edles Herz/ Schlage stärker in euch, wenn ihr mich singen hört/ Dann erinnert mich oft : Freund, lass dein Leben stets/ Lehrend wie deine Lieder sein. » Bodmer dans les *Neue critische Briefe*, I, 54, p. 383 s. : « Ich bin versichert, dass ein angehender Poet, der die Liebe nach dem Plato-

Se moque qui voudra du « vénérable adolescent que le patriarche a mis dans son sac », comme le fait Gessner¹. Wieland est pénétré de ses obligations de disciple; il combattra les ennemis de son maître, les esprits endurcis qui ne rendent pas justice aux *Patriarcades*². Il leur réserve une *dunciade* qui, pour la verdeur de l'invective, n'aura sans doute rien à envier à celle de Pope³. Avec l'ardeur d'un zéléteur, il prend parti, non pour la vertu et la religion, mais pour son maître, sans distinguer entre le dévouement et son goût. Il n'est cependant pas assez bodmérien pour être capable de commettre un pastiche aussi déconcertant que cet *hymne à Dieu*, qui lui a été indûment imputé⁴.

C'est dans une attente joyeuse que je vois venir l'époque où, sous votre direction, dans le commerce des belles lettres, rempli d'un noble

nischen System ausdrückte, sich mit der neuen Idee in ein grosses Ansehen bringen könnte... Er würde... die Liebe vorstellen, die ihren Sitz in dem Gemüte des Weisen hat, in welchem der Affekt... sich reinigt und in Tugend verwandelt. »

1. ZEHNDER, p. 512, 689; Euph. Ergzh. 3, p. 85. Bodmer écrit à Zellweger que les anciens amis de Klopstock sont furieux. « Sie sagen, er (Wieland) sei ein venerabler alter Jüngling, den Bodmer bilden könne wie er wolle; er liesse sich in einen Sack schicken. Sie wollen auch ein Werk schreiben von der Bestimmung der Bratknöpfen, das ist eine von ihren Lieblingspeisen, bei einem unso-cratischen Glase. Der Doctor (Hirzel) ist der ärgste... »

2. BODMER à Zellweger, 12 oct. 1752 (Euph. Ergzh. 3, p. 85) : « Sie werden in dem Gedicht von der Würde sehen, wie stark der junge Mensch mir dienen kann... Wieland hat hier und da, vornehmlich in seiner Beurteilung des Noah, auch Gedanken eingestreut, die vermutlich den Mund aufnötigen werden. Ich fürchte zuweilen, dass Gleim und die Braunschweiger sich getroffen finden und so laut schreien, dass ein offener Bruch unter uns erfolgen muss... » En réalité, l'épître passa presque inaperçue jusqu'à sa rééd. dans les *Fragmente*. Uz alors y répondra dans son épître à Christ. Dans le *Vorbericht* de 1762 (A I, p. 462) W. s'excuse de sa vivacité juvénile. En 1770, il supprima cette épître des *Poetische Werke*.

3. A. Br. I, p. 56 s.; cf. p. 106 : « Ich wollte lieber in die Acht und Aberacht und in den Bann zugleich getan sein, als an Herrn Gottscheds Stelle stehen, der eine Infamie auf sich sitzen hat, die das atlantische Meer nicht abwaschen kann. »

4. Cf. HYMNE A I, p. 436 ss. (Cf. Proleg. I-II, p. 29; Euph. Ergzh. 3, p. 73, 75, 77). Bodmer a dû soumettre à W. cet hymne comme l'œuvre d'un ami. (A. Br. I, p. 95, 97). Sur son authenticité, le doute n'est guère possible. Bodmer l'aurait reçu de Berlin, avec une L. de Sulzer du 12 juin 1752 (Körte, p. 184). W., qui en reçut un exemplaire à Biberach, ne put se refuser à la trouver « tout à fait de son goût », et fit remercier Sulzer par Bodmer le 14 juill. Le 6 sept. il écrit à Bodmer l'intérêt que prend son père à la Noachide et à cet hymne, qui le touche malgré sa forme hexamétrique, à laquelle le pasteur n'est pas fait. (Euph. Ergzh. 3, p. 82). Parlerait-il ainsi d'une de ses productions? Il ne l'a jamais revendiqué ni compris dans aucun recueil de ses œuvres. L'hymne fut imprimé dans : *Frag-*

zèle, je m'attacherai de plus en plus à la vérité et à la vertu. Ce sera pour moi une époque dont j'espère me souvenir dans l'éternité¹.

Dans ce sentiment Wieland s'embarqua, à la mi-octobre, pour Zurich, le cœur apaisé : Sophie était enfin arrivée pour une dernière entrevue. Il ne la retrouvera, mariée et mère de famille, que neuf ans plus tard.

mente in der erzählenden Dichtart von verschiedenem Inhalte (1755), sous le titre : *Hymne auf die Grösse und Güte Gottes*, avec d'autres pièces de Bodmer et de W. (HIRZEL, p. 73, note). Bodmer de son côté n'a jamais donné cet hymne pour une œuvre de W. Il semble même lever le masque, en se défendant vis-à-vis de Hess d'avoir écrit deux vers particulièrement ridicules (ZEHNDER, p. 57); Sulzer ne doute pas de l'origine de l'hymne (12 juin 1752) : « Dès que vous reconnaîtrez comme vôtre ce morceau, éminemment digne de votre plume, il vous sera loisible de rétablir (pour les deux vers en question) le texte primitif. » (KÖRTE, p. 184). Il s'agit des deux vers suivants, qui auraient choqué sa femme en lui donnant « des idées charnelles » : « Willst du Schimmer haben, so ist er in seinem Gesichte. Ihm steckt unter die Schenkel der Herr ein Polster von Fette. » Vers corrigés ensuite comme suit : « Suchst du die himmlische Wonne, sie strahlt auf seinem Gesichte. Ihm giesst der Herr in die Adern Gesundheit und fröhlich Geblüte. » Dans l'ex. de Bodmer (Mscr. à Zurich) on trouve la version suivante : « Suchst du himmlische Wonne, die strahlt auf seinem Gesichte, ihm ist unter die Schenkel ein Polster von Fette gelegt. » L'examen du texte le confirme : même pour un pastiche, il serait indigne de W., aussi bien dans son fond que dans sa forme. L'auteur du *Cantique à l'amour* était incapable d'avoir de Dieu cette idée despotique. La lourdeur métaphorique ne le cède qu'à l'étrangeté et à la trivialité. Budde a d'ailleurs été frappé du ton bodmérien (*o. c.*, p. 215). A remarquer enfin que le fragment d'une lettre qui accompagne l'hymne doit défendre la poésie patriarcale contre l'indifférence des cercles littéraires du nord, une supercherie bien bodmérienne. Les *Freyms Nachrichten*, qui en rendent compte, en 1753 (n° 33), espèrent qu'une telle poésie barrera le chemin au dévergondage de certains écrivains. Peut-être faut-il songer à une réplique à l'*Hymne à Dieu* de Klopstock, dont Haller blâmait l'extravagance érotique (Göttinger Gel. Anzeig. 1752, p. 248). Cf. HALLER à Bodmer, 26 mai 1752 : Hirzel, Hallers Gedichte CCXCVIII; et à Tschärner, 9 avril 1752 : HAMEL, Briefe Zimmermanns, Wielands und Hallers à V. B. Tschärner 1881, p. 76. L'hymne se présente comme une parodie de celui de Klopstock, d'où peut-être l'anonymat cherché. Sur l'ex. de Zurich, 11 vers, écrits de la main de Bodmer, semblent indiquer l'intention d'une refonte. Cf. *Zeitschr. für d. Philol.*, p. 55 (1930), p. 352 ss. où STEINBERGER arrive à la même conclusion.

1. A. Br. I, p. 120 s. (18 oct. 1752). Le départ eut lieu le 15 octobre.

CHAPITRE III

CHEZ BODMER

Après un arrêt à Wesperspühl, près d'Andelfingen, dans la propriété de Christophe Billeter, un oncle de Salomon Gessner, chez qui H. Schinz était précepteur, Wieland arriva le 23 octobre chez Bodmer¹. Au pied du Züricherberg, dans les vignes et les vergers, le chalet demi-rustique du Schneegeli dominait la ville et le lac, découvrant le paysage magnifique offert à Klopstock dans « l'invitation au poète » : « Derrière, la montagne... couronnée de sombres sapins; en face l'Utli, avec ses voisins l'Albi et le Heitel, montent jusque dans les nues; au pied, la cuvette étincelante du lac, et le débouché de la vallée luxuriante de la Limat, qui avec sa sœur la Sihl, s'échappe des murs. Au loin, dans le sud, sur les Alpes, la neige éternelle resplendit au soleil...². » Ce panorama, que, d'un seul regard, Goethe imprima dans son esprit³, Wieland allait l'avoir pendant plus d'une année sous les yeux.

La vie y était frugale, selon les mœurs du temps et la convenance du professeur, confiné dans son « museo » lambrissé de sapin, aux poutrelles décorées de guirlandes, où trônait, près de la fenêtre, le monumental pupitre, devant les banes des élèves, avec quelques chaises de paille pour les visiteurs⁴. C'est là que Wieland

1. W. quitta Biberach le 15 oct. Il était à Wesperspühl le 17, et arriva à Zurich le 25. Cf. Bodmers Tagebuch, hgg. von BÄCHTOLD, Jubiläumschr. der allgem. geschichtsforschenden Gesellschaft d. Schweiz 1891, p. 191.

2. *Verlangen nach dem Dichter*, cité par MÖRIKOFER : *Klopstock in Zürich*, p. 36. Dans *Apollinarien*, p. 182, le texte est un peu remanié.

3. *Dichtung und Wahrheit* IV, L. 18 (Jub. Ausg. 25, p. 78).

4. Hedwig WÄSER : *Das Bodmer-Haus*, dans *Denkschrift zum CC. Geburtstag*, veranlasst vom Lesezirkel Hottinger, Zurich 1900. Cf. *Persönliche Anekdoten et Mein Leben*, publiés par Th. VETTER, dans *Züricher Taschenbuch* a. d. J. 1892; R. SCHINZ, *Was Bodmer seinen Zürichern gewesen*, dans Zürich. Sammlung

avait sa place près du coffre aux manuscrits, travaillant à côté du maître dans l'intimité de quelques vénérables portraits et de deux gravures italiennes aux murs. Avec l'unique fauteuil de tapisserie brodée aux armoiries du ménage, et qui occupait la « librairie » attenante, c'était tout le confort offert à la méditation dans cette maison strictement ordonnée, où « rien de superflu ne tentait les voleurs »¹. La dépense était parcimonieuse, mais l'accueil ouvert et généreux, dans la tradition helvétique. Un an après y être entré, Wieland, n'osant le faire verbalement, exprime par écrit à ses hôtes sa gratitude pour la bienveillance, les attentions et l'affection qu'ils ont eues pour lui « comme pour un ami et un enfant bien cher »².

Ce compagnon timide et appliqué, dont le professeur vieillissant avait fait le « confident de ses veilles », était en effet « selon son cœur ». « Il me convient parfaitement ainsi qu'à ma femme », remarquait-il quelques semaines après son arrivée; « son âme est tout harmonie; elle s'accorde le plus heureusement avec la mienne »³. Bodmer ne croyait-il pas avoir devant lui l'image de sa propre jeunesse, s'il est vrai qu'à vingt ans il était lui-même « sauvage, renfermé, vieux dès l'adolescence, chimérique, rougis-

wissenschaftl. schweiz. Neuigkeiten, 1783; l'esquisse biograph. de J. R. Füssli dans Schweiz. Museum, 1794.

La correspondance, exploitée par Seuffert, Bächtold, à la Bibliothèque de Zurich, a été consultée, notamment celle avec J. Caspar Hess, J. H. Schinz, J. G. Sulzer et Zellweger.

Voir en particulier, avec Mörkofer: *Die schweiz Lit. d. 18. Jahrh.*, 1861; Bächtold: *Gesch. der d. Lit. in der Schweiz*, 1892, la belle étude de DE REYNOLD, au 2^e vol. de son *Hist. litt. de la Suisse au 18^e siècle: Bodmer et l'École suisse*, Lausanne 1912.

1. Bodmer nicht verkannt (1782) réédité dans les *D. Lit. Denkm.*, 12, p. 110.

2. A. Br. I, p. 135 s. (24 juillet 1754) « Was für eine glückliche Periode meines Lebens geht von diesem Zeitpunkt an!... Sie haben die ganze Güte ihres vortrefflichen Herzens über mich ausgebreitet; sie waren väterlich für mich besorgt... Ihre Güte gegen mich ist so gross gewesen, dass siem ich aller Vertraulichkeit eines Freundes gewürdigt haben... Doch ist nicht mein ganzes Leben bei Ihnen ein einziges zusammenhängendes Vergnügen gewesen?... » La fin de cette lettre dans *Gött. gel. Anz.* 1896, p. 475 s.

3. A. Hess, 19 oct. 1752 (inédit); à Zellweger, 15 oct. 1752 (*Euph. Ergzh.* 3, p. 88). Zellweger lui écrit, le 23 oct. (inédit): « Vous goûterez à longs traits ce que l'amitié a de plus flatteur, de plus engageant, de plus solide, et la poésie de plus sublime, de plus ravissant et de plus delectable; la satire ne manquera pas non plus. Malheur à ceux qui tomberont sous sa férule! » Sulzer à Gleim 12 déc. 1752: « Er (Wieland) scheint recht nach seinem Herzen gebildet zu sein. » (*Euph. Ergzh.* 3, p. 91 s.)

sant aux propos égrillards, ne buvant que de l'eau, n'éprouvant la présence de son corps qu'autant qu'il fallait pour ne pas se prendre pour un pur esprit? ¹ »

Tel il était resté à cinquante ans passés, curieusement retranché dans sa routine provinciale, aussi borné dans son expérience, qu'informé et curieux de la vie intellectuelle. Enfoui dans les livres, c'est à peine s'il avait quitté son canton, depuis son unique voyage à l'étranger, pendant sa jeunesse. Il était passé par la France et l'Italie, mais n'avait jamais vu ni Berne, ni Bâle. Il fuyait la ville pour « flâner dans les sentiers non battus » ². S'il se dérobaît aux honneurs et aux charges, il surveillait avec un intérêt passionné le mouvement des idées dans les pays voisins, était d'esprit aussi aventureux qu'austère dans ses mœurs. De son sang méridional ³ il tenait l'ardeur de l'imagination, un besoin d'agitation et d'entreprise. Trop timide pour l'action, il s'était lancé dans la littérature, pour l'excitation qu'elle lui procurait et la fonction morale qu'il lui attachait. Car il se croyait appelé à intervenir, à réformer, sans avoir d'ailleurs le tempérament d'un réformateur; avec tout son enthousiasme, il était timoré, mesquin et finassier, traitant la critique comme une controverse théologique, et la soutenant par des intrigues et des chicanes. A sa rivalité avec Gottsched, il avait réussi à intéresser toute l'Allemagne à force de remuer l'opinion, de faire appel à des concours, d'exploiter les différends de coteries. Mais par cette ardeur même à pousser ses avantages, Bodmer compromettait sa cause.

S'étant entiché de Milton, il ne lui suffisait pas de l'avoir traduit et commenté : il voulait encore l'imposer, appuyant sur lui sa poétique : son puritanisme est ainsi plus littéraire que religieux. Car pour lui-même, Bodmer est plus avancé, plus indépendant qu'il paraîtrait à ses écrits. Formé à l'école de Bayle et de Shaftesbury, il n'est pas si loin des « philosophes », encore qu'il tienne surtout avec Fénelon, Montesquieu, Rousseau, se défiant de l'esprit libertin, moins par prévention huguenote, que par tempérament

1. L. MEISTER, *Über Bodmern*, Zurich 1783, cité par Fritz Budde : *Wieland und Bodmer*, Palästra, LXXXIX, Berlin 1910, p. 27.

2. *Bodmer nicht verkannt* (D. L. D., 12, p. 110).

3. La mère de Bodmer était originaire du Tessin.

bourgeois et par raison pratique. Il n'en est pas moins « naturaliste » au sens du déisme anglais; il croit à l'ordre moral de l'univers, et aux fins rationnelles de l'humanité, mais il enveloppe cet utopisme dans la tradition biblique, lui laisse l'allure d'un conformisme docile. C'est qu'il est tenu à louver, à donner ses sentiments pour des rêveries ou des anticipations.

Au demeurant, il est avant tout un moraliste, un prédicateur, qui se complait à édifier, plutôt qu'à agir. Son affaire est d'éduquer, de former des consciences, sinon des hommes. S'il ne préparait pas aux tâches de l'existence, il allumait, selon Pestalozzi, une flamme d'idéalité qui ne s'éteignait plus ¹. Témoins aussi les Sulzer, Lavater, J. C. Hirzel, entre autres, que son idéalisme a poussés à la spéculation morale. On sait que son influence s'exerçait surtout dans l'enseignement, et plus encore dans la conversation, à laquelle il aimait à convier les jeunes gens. A quel point elle se faisait sentir dans cette ville industrielle et commerçante, on peut en juger à la surprise d'Ewald von Kleist, qui, arrivé en même temps que Wieland, y rencontrait un plus grand nombre d'esprits solides et cultivés, qu'à Berlin ².

Le commerce familial d'un tel animateur n'était pas fait seulement pour stimuler; il offrait aussi à un jeune auteur l'avantage d'une direction particulièrement avertie. Quel autre critique, mieux que Bodmer, était alors en mesure d'orienter dans la vie littéraire? Placé à la croisée des courants intellectuels, il était fait pour le rôle d'intermédiaire et de vulgarisateur. Séparé de notre culture, il n'en évoluait que plus aisément avec le siècle, regardant aussi vers l'Angleterre et l'Italie. C'est ainsi qu'il a pu comprendre la « naïveté » d'Homère, discuter avec Calepio de la tragédie française, aller à Dante et à Shakespeare. Il fit connaître les Minnesänger et découvrit les Niebelungen. Trop éclectique pour

1. *Pestalozzi-Blätter*, 1899, p. 41. Cf. H. SCHINZ : *Was Bodmer seinen Zürichern gewesen*, p. 123 : « Er entzog sich seinen Schülern nicht, und dieses uchten ihn, wo er war, weil alle abschreckende Professorwürde fern von ihm, hingegen alle Würde des gemeinnützigen Weisen allezeit in ihm war. »

2. A. Gleim, nov. 1752, cité par Bächtold : *Gesch. der d. Lit.*, p. 520. Cf. MÖRIKOFER : *Die Schw. Lit. d. 18. Jahrh.*, p. 16; E. ERMATINGER : *Das literarische Leben*, dans *Zürich. Geschichte, Kultur, Wirtschaft*, 1933; G. FINSLER : *Zürich in der zweiten Hälfte des 18. Jahrh.* (Neujahrsbl. des Waisenhauses in Zürich, 1778-1780 et 1784).

rester attaché à une doctrine, il se laissait entraîner hors de son moralisme jusqu'au jeu de la fantaisie, jusqu'au plaisir esthétique. Il suivit du Bos dans l'interprétation de l'imagination poétique, Shaftesbury dans l'intuition irrationnelle de la création artistique. Ne va-t-il pas jusqu'à parler de la poésie comme du « temple où serait suspendues les tables du destin », et du poète comme « d'un mage qui saurait lire ce que Dieu écrit en lettres de feu dans l'univers? ¹ » Par son admiration de la puissance mystérieuse du génie, il semble parfois pressentir le romantisme, encore qu'il soit à peine moins raisonneur et compilateur que Gottsched. Mais, dans la liberté de la discussion, il était bien capable de jeter un esprit impétueux hors des voies frayées, de l'exalter par le sentiment religieux de sa vocation, au risque même de le dévier vers quelque apostolat moral.

Wieland ne devrait-il à Bodmer que la découverte de Montaigne, de Shaftesbury, de Shakespeare, ce serait déjà assez pour l'obliger envers lui. Mais le voici en outre associé aux relations personnelles de son maître avec les écrivains les plus notoires de l'époque, avec Hagedorn, Gleim, Ramler, Lange, Ebert, Kleist, introduit dans le monde littéraire, mis au fait des coteries et des situations personnelles; il recueille les impressions rapportées d'Allemagne par les émissaires zurichois, Sulzer, Hirzel, J. Schulthess ². Il est relié à Berne, à Genève, mis au courant de ce qui se passe à Paris et à Londres.

Et n'est-ce pas aussi d'importance pour lui, qu'au sortir de l'Université, il reçoive par son hôte une initiation à la vie sociale, tout au moins qu'il puisse prendre un aperçu du train du monde, en un lieu où il se présentait relativement dégagé de la tradition,

1. *Neue Crit. Briefe* : « Nachdem Milton den Eingang in dieses Heiligtum der Geisterwelt geöffnet hat; nachdem er mich hineingeführt hat, so darf ich künftig mit kühnen Füßen darin herumwandeln... Ich weiss, wo die Tafeln des Schicksals aufgehangen sind und ich kann in denselben lesen. » Cf. p. 22 : « Derjenige muss von einem neuen Feuer entzündet sein, der in dem harmonischen Buch der Welt die Lohenszüge der göttlichen Hand soll lesen können. »

2. J. C. Hirzel s'était lié en Allemagne avec Ew. v. Kleist, avait vu Lange, Gleim et Hagedorn; J. G. Schulthess rencontra le prédicateur Sack, Formey, Ramler à Berlin; Gellert, Rabener, Kästner, Ernesti à Leipzig; Wolff, Baumgarten, Meier à Halle; Hagedorn, Reimarus, Richez à Hambourg; Ebert et Jérusalem à Brunswick.

grâce aux influences étrangères. Assistant aux visites que son maître reçoit, et l'accompagnant chez ses familiers, chez le chanoine Breitingen, qui tiendra à sa disposition sa belle érudition classique, chez le pasteur Caspar Hess, qui l'aidera souvent de ses avis, chez le conseiller Conrad Heidegger, futur bourgmestre, qui l'entretient des affaires publiques, il développe rapidement ses notions du monde réel. Il prend une teinture de libéralisme républicain, d'intérêt politique, dont il ne se départira plus. Il entre en relations avec Martin Künzli et Johann Heinrich Waser, de Winterthur, le Dr Zellweger, de Trogen, le fabuliste Meyer von Knonau, de Weiningen : des personnalités, qui, par leur talent et leur expérience, lui seront d'un plus grand profit que les jeunes gens qu'il avait promis de tenir à l'écart.

Que lui importaient les quolibets des joyeux lurons qui daubaient sur son assiduité.

Il siège d'un air satisfait, raillait Salomon Gessner, pénétré de sa valeur et de sa vertu ; il siège, attendant des visiteurs, pour les accueillir d'un air compassé. Mais les visiteurs s'abstiennent. Alors, pris d'une sainte colère, il trouve que le goût est corrompu. Il s'impatiente, trouve que Dieu tarde à venir le prendre, sur un nuage de rosée, pour l'emporter avec Bodmer et Schinz dans l'Olympe. Il allonge furieusement la main, prend la plume, l'essuie sur le pouce, écrit, écrit ¹...

Tant pis s'il passe pour un adulateur ou un hypocrite, qui monterait son maître contre le poète de la *Messiad* ². Flatté par les égards dont il est l'objet, il tient son rôle d'enfant prodige, travaillant sous les yeux de Bodmer, étonné de son application ³.

1. A. G. Schulthess, 28 oct. 1752, citée par WÖLFFLIN : *S. Gessner* 1889, p. 158.

2. KLEIST à Gleim, 22 nov. 1752 (Kleist, *Werke*, hgg. Sauer, II, p. 212). Sur la visite de Kleist à Zurich, cf. ZEHNDER, p. 511 ss. Le poète prussien était descendu chez le Dr. Hirzel. Lors de sa visite à Bodmer, chez qui il vit W., il affecta à l'égard de ce dernier une froideur dédaigneuse. A Gleim il le donne pour fourbe, flatteur et prétentieux, et pense qu'il ne tardera pas à s'épuiser. Cf. BUDDE, *o. c.*, p. 32 s. ; BÄCHTOLD, *Kl. Schriften*, p. 154 ss. — ZELLWEGER, dans une L. inédite à Bodmer, du 11 déc. : « Je pense que M. W. surpassera infailliblement M. Kleist aussitôt qu'il se mettra à poétiser dans le genre sublime : les prémices en font foi. Je lui ai beaucoup d'obligations d'avoir fait mention honorable de votre *Philoclès*. »

3. A. Zellweger, 12 nov. 1752. ZEHNDER, p. 689.

Mais en mettant au point le commentaire de la *Noachide*, Wieland surprend les petits secrets de fabrication, il découvre les larcins du bonhomme, qui, pour satisfaire son tardif « péché d'écrire »¹, se mettait « à piller comme un corbeau »².

Cette vanité d'auteur, si elle peut être imputée à la rivalité avec Gottsched, ne laissait pas de mettre en cause l'autorité du critique, au moment même où celle-ci se faisait accepter. Qu'il en rougit un peu, Bodmer n'en était que plus acharné à produire. Coup sur coup, il avait versifié, après la *Noachide*, un *Déluge*, puis *Jacob et Joseph*, *Jacob et Rachel*, *Jacob et Zulica*, une *Colombona*. Le moment était venu de reprendre haleine et de se demander s'il fallait continuer ainsi : « Quand on a fait du beau travail, il ne faut pas faire plus mal...; il faut que des amis avertis nous préviennent quand nous baissons... j'entendrai à demi-mot³. » Mais devait-il compter, plutôt que sur ses vieux amis, les Hess, Künzli et Zellweger, sur le disciple qu'il avait installé à sa table, moins pour le contrôler que pour le cautionner par son génie? Voulait-il s'éviter de nouvelles mortifications, comme celle que lui avait infligée N. E. Tschärner en parodiant un de ses factums, sans en connaître l'auteur⁴, ce n'est pas sur ce docile associé qu'il pouvait compter. Celui-ci ne lisait-il pas dans son jeu et, n'en venait-il pas à tricher aussi? Cela établissait entre eux

1. A Zellweger, 18 mai 1749 : « Nun ist das 50. Jahr mir auf die Schultern gesessen. Il doit être temps que j'abandonne ce péché d'écrire avant qu'il ne m'abandonne. je veux dire, avant d'avoir les doigts si raidis qu'ils ne puissent plus écrire, sans parler de la tête. » (BÄCHTOLD, *Geschichte*, p. 597.)

2. Wieland a avoué à Böttiger (*Böttiger*, p. 249) comment il a développé chez Bodmer son talent de plagiateur. S'il n'a pas dépassé son maître, il a fait aussi bien, remarque-t-il avec humour. Cf. GRUBER¹, I, p. 67. A son biographe, il raconte la façon dont Bodmer, toujours soupçonneux, essayait de le mystifier en lui faisant tenir par un tiers telle de ses compositions. Il arriva un jour à W., qui généralement flairait le piège, de se laisser prendre à l'ironie concertée de complices, et de railler l'œuvre qu'il venait d'encenser (*Die gefallene Zilla*). Cf. Bodmer à Zellweger, 11 nov. 1753, dans BÄCHTOLD, *Gesch.*, p. 612; G. Jahrb. XIII, p. 129.

3. A Hess, 9 oct. 1752 (inédit) : « Nachdem ich sechs epische Gedichte geschrieben habe, so fange ich an, darüber ernsthafter nachzudenken, ob es gute Werke sind, bona opera, und ob ich sie verantworten kann. » Le 18 mai 1749, il demandait déjà à Zellweger : « Raten Sie mir nicht, dass ich endlich das Schreiben und Drucken aufbebe? »

4. BÄCHTOLD, *Gesch.*, p. 600.

une sorte de complicité, dont Wieland saura prendre avantage¹.

C'est ainsi qu'il ne se fait pas scrupule de se laisser souffler par l'auteur, avec l'éloge, sa critique pour cet « examen » de la *Noachide*, qu'il termine sous ses yeux². S'agissait-il pour Wieland d'autre chose que de justifier les intentions et les procédés? Comment en jugerait-il mieux que par le témoignage du théoricien, qui, avec Breitinger, avait posé les principes dont relevait cette œuvre? Conformément aux précédents d'Addison et de Meier³, Wieland se proposait d'éclairer le lecteur, de le mettre en mesure de saisir les « beautés » de l'ouvrage en même temps que son enseignement. Inhabile à la réflexion critique, force lui était de s'en rapporter à une doctrine. Aussi bien cela lui permettait-il de ne pas engager son goût. Il se comportait en disciple, et non en juge. Appréciant la *Noachide* en fonction du *Paradis perdu* ou de la *Messiede*, il démontrait l'excellence de ce poème, sans interroger son sentiment⁴. Il n'y a donc pas lieu de lui demander compte de son admiration. Toutefois, il n'est pas sans intérêt de voir comment s'exerce, au profit d'une cause qui lui est étrangère, son talent dialectique, et avec quelle facilité il s'assimile. Au lieu d'un article pour le *Crito*, c'est un gros volume qu'il apporte à Bodmer, en lui demandant son concours pour la partie théorique⁵. Si celle-ci ne fait que résumer la poétique suisse⁶, le commentaire,

1. Künzli à Bodmer, 15 déc. 1752 : « Alle Nachrichten stimmen darin zusammen : Sie haben nunmehr in Ihrem W. gefunden, was Sie von Klopstock vergeblich erwartet. Ich schmelze vor Verlangen, den vergnügtesten Bodmer zu sehen, wenn sein lachendes Aug. vom redlichsten Herzen belebt, den jungen Wieland betrachtet, so begierig bin ich auch des Bodmers würdigen Jüngling zu sehen. »

2. *Abhandlung über die Schönheiten des epischen Gedichtes Noah*, Zurich, 1753. Commencé par le *Crito*, cet examen, démesurément enflé, n'était pas terminé à l'arrivée de Wieland. La première partie fut mise au point à Zurich en collaboration avec Bodmer, au cours des deux derniers mois de 1752. Zellweger avait attiré l'attention de son ami sur la situation délicate dans laquelle il se mettait en accueillant Wieland avant l'achèvement de cette apologie. Euph. Ergzh. 3, p. 78. Cf. ZEHNDER, p. 363, 513.

3. Bodmer avait reproduit l'examen d'ADDISON : *Critische Abhandlung von den poetischen Schönheiten in J. Miltons verlorenem Paradies*, à la fin de son traité sur le Merveilleux (*Crit. Abhandlung von dem Wunderbaren in der Poesie*, 1740).

4. A. Br., I, p. 96 : « Dem Noah muss ich nachsagen, dass er meinen Geschmack befestigt hat; er wankte vorher noch. »

5. ZEHNDER, p. 363, 513; Euph. Ergzh. 3, p. 91.

6. Cf. BUDDE, *o. c.*, p. 165 ss.

par contre, montre avec quelle souplesse Wieland est entré dans l'esprit de l'auteur, jusqu'à accepter ses moindres lubies. « C'est comme s'il avait été dans ma tête quand j'ai chanté mon patriarche ! » s'exclamait Bodmer ¹.

Avec la meilleure conscience, Wieland pouvait louer son maître de « la grande leçon de sagesse » qu'il a voulu donner ². Avait-il à se faire scrupule d'élever cette « saine philosophie » au-dessus de la morale des poèmes homériques, de la *Jérusalem délivrée*, de la *Messiad*e même, ou de lui faire un mérite de son idéalisme plus « éclairé » que celui de Milton ?³ Les personnages que Bodmer propose en modèles, pour supérieurs qu'ils soient à notre humanité, ne nous sont pourtant pas étrangers ⁴. Chez Noé et chez Siphah, c'est la sagesse naturelle qui existerait sans la dépravation sociale, une naïveté plus touchante que dans l'*Odyssée*, parce que rehaussée de dignité ⁵. Il faut aussi savoir gré à l'auteur, pense Wieland, d'offrir dans sa fable un miroir qui accuse nos vices et nos laideurs. Combien plus édifiant son exemple d'innocence heureuse, que la vérité dont se flattent « de misérables écrivains, qui, pour la honte de la nation, ne sont pas flétris de la réprobation publique »⁶.

Et n'est-ce pas encore un avantage de la *Noachide*, que de représenter, au lieu d'un passé disparu, l'histoire encore vivante de l'humanité, avec ses tribulations et ses progrès; d'avoir figuré par anticipation, chez les antédiluviens, les grands événements qui ont bouleversé notre monde, les guerres de religion, les révolutions politiques ⁷, les grandes découvertes; d'avoir prévu le Christ, Mahomet, Christophe Colomb; annoncé Galilée, Newton, Leibnitz? Pour servir à l'instruction du peuple, comme jadis l'*Illiade* chez les Grecs, le poème donne comme une somme des connaissances les plus utiles ⁸. Et Wieland d'approuver l'ingé-

1. A. Zellweger, 30 juillet 1752 (ZEHNDER, p. 506).

2. A III, p. 303.

3. A III, p. 302.

4. A III, p. 305, 312.

5. A III, p. 397, 440, 513.

6. A III, p. 313.

7. A III, p. 309.

8. J. G. SULZER, dans ses *Gedanken von dem vorzüglichen Wert des epischen Gedichts des Herrn Bodmer* (Berlin, 1754), p. 29, loue l'auteur de se montrer tour à tour en naturaliste, en astronome, en technicien, en philosophe, de ne rien laisser échapper des connaissances utiles.

niosité de la transposition, sans se demander si la peinture directe n'eût pas été plus efficace. Il admet aussi bien, comme le privilège du merveilleux poétique, les inventions les plus bizarres, telle que l'aéronef qui sert au démon de machine de guerre contre les anges, ou la décoration de l'arche par l'archange Gabriel au moyen des scènes de la Passion¹.

En vertu des droits de la fantaisie, il accepte de même les emprunts hétéroclites, dont Bodmer croyait orner son ouvrage, l'épisode d'Ugolino, la légende des Danaïdes, Abbadona, l'ange déchu de Klopstock². Qu'un Séraphin vienne faire le procès de la poésie libertine et condamne par avance Catulle et Ovide, c'est encore une beauté de l'ouvrage³. Le merveilleux, même s'il se réclame de la foi, n'est tout de même qu'un procédé allégorique, destiné à rehausser la fable. Peu importe qu'il se mêle au naturel de la façon la plus arbitraire : dans ce bariolage, Wieland ne veut voir que la profusion d'une imagination exubérante, fût-il l'effet d'interpolations, de « greffes », comme Bodmer appelait ses emprunts à Virgile, Dante, Milton ou Shakespeare, par lesquels il pensait légitimer son poème, lui conférer comme une authenticité artistique, ainsi qu'un antiquaire justifierait son maquillage par quelques détails pris à des meubles anciens. Le commentateur ne distingue pas davantage entre le trivial et le naïf, entre le réalisme de la peinture flamande et la platitude des descriptions dans la *Noachide*, louant son auteur de nous mettre en présence des choses, si bien « qu'on croit les voir ou les entendre »⁴.

1. A III, p. 318. WIELAND cite un fragment où il se trouvait annoncé comme le disciple de Bodmer (A III, p. 496). Sîpha, en qui Bodmer se figure lui-même, tient à la fois du philosophe et du savant. Il connaît l'*Essai sur l'Homme* de POPE, les découvertes de Galilée et de Newton, et les lois de la reproduction des plantes, révélées par Malpighi et Ray (A III, p. 380 s., 433). Dégagé des passions, il attend une mort « socratique », après avoir épuisé toutes les curiosités de l'esprit.

2. A III, p. 351. Cf. p. 442.

3. A III, p. 335, 511, 401, 448.

4. A III, p. 397 : « Ich erinnere aber zur Rechtfertigung unsers Dichters, dass es nach den Erinnerungen vortrefflicher Kunstrichter ein Fehler Virgils und anderer epischen Poeten ist, dass ihre Personen meistens eben so poetisch denken und reden als sie selbst; ferner, dass das Poetische im epischen Gedichte gar nicht in dem prächtigen Ausdrücke, sondern in der Fabel, in der Nachah-

Qu'il se laisse ainsi prendre, ou qu'il se prête, avec cette docilité, aux artifices de cette composition baroque, Wieland n'en pénètre pas moins les secrets de la facture; il se rend compte des qualités de l'expression, il décèle les ressources de la peinture poétique, s'attache à la technique¹. De la sorte, il s'habitue à considérer l'œuvre du dehors, à juger de son action sur l'imagination du lecteur. La recherche de l'effet va se substituer à l'inspiration, favoriser une virtuosité d'imitation à laquelle il n'était que trop enclin. Plutôt que de suivre son goût, il se règle sur celui des autres, sur la mentalité de son milieu. Pendant son séjour à Zurich, sa production tendra à se détacher de sa vie.

D'autre part, en se liant à une convention morale², Wieland s'oblige à une intransigeance contraire à son tempérament; il se force à une attitude qui fixe son esprit et arrête son développement. Épousant les idées et les sentiments de son patron, il s'efface dans son rôle de disciple. Aussi ne mesure-t-il pas la portée de sa polémique. Dans la défense de la *Noachide*, il prend à partie, non seulement ceux qui l'attaquent, mais aussi ceux qui se refusent à l'admirer, comme Haller et Ramler, lequel, pour sa réserve, se voit traité « d'esprit précieux, infatué et subtil »³. Contester le merveilleux chrétien, c'est se déclarer contre la pureté et l'innocence du cœur. C'est ainsi qu'il se tourne contre les anacréon-

nung, in den Charactern, Sitten, Gemütsbewegungen, und anderen natürlichen Gemälden zu suchen sei, und dass von dem Ausdrücke weiter nichts verlangt werden könne, als dass er allemal den Gegenständen und überhaupt der ganzen Handlung des Gedichtes gemäss sei. »

1. Le critique défend à la fois le réalisme ou le naturel, et l'idéalisme de la peinture. Il admire la justesse de l'expression et la richesse des métaphores, le détail familier et le sublime. Il s'attache avec Bodmer à l'élément pittoresque et à l'élément universel de la poésie : A III, p. 513. Il se retourne aussi bien contre le plat bon sens d'un Stockhausen, qui, dans sa *Sammlung vermischter Briefe*, Helmstädt, 1752, faisait des réserves sur le « merveilleux » de la *Messiad* (A III, p. 517 s.), que contre Gottsched.

2. L'idyllisme s'exprime dans la vie familiale de Noé et de son épouse Milca. Vieillards centenaires, ils sont entourés de plusieurs générations, dont le bonheur est fait d'innocence et de vertu (A III, p. 332 s. et 371). La nature leur inspire la découverte des arts décoratifs : la tapisserie, la mosaïque, la peinture.

3. A III, p. 377. Cf. SCHUDDEKOPF, *Ramler*, Diss., Leipzig, 1886, p. 30; *Zeitschr. f. vergl. Lit.-Gesch.* V (1892), p. 101; *Vierteljahrsschr. f. Lit.-Gesch.* IV (1891), p. 228; BUDDE, o. c., p. 175. HALLER avait rendu compte de Noah dans *Gött. gel. Zeitg.* 1750, p. 501 et 695, et en 1752, p. 623. Cf. *Anz. f. d. Altert.*, 10, p. 244.

tiques, au nom de la beauté morale. Champion d'une cause qu'il prend pour celle de la véritable poésie, il est amené à confondre le goût et la vertu. Son zèle s'échauffe à la flamme de son enthousiasme chimérique, dont il altère la sincérité. On s'en apercevait mieux dans ses interventions consécutives en faveur de la patriarcale.

Car Bodmer, ravi de la complaisance de son disciple, ne manque pas de lier plus étroitement sa fortune littéraire à celle du futur « grand homme » qui doit éclipser Klopstock¹. Dans le *Retour de Joseph de Haran*, l'auteur, dans la personne du prophète Asaph, tend symboliquement à son jeune disciple une lyre d'or, en vue d'un tournoi poétique, que celui-ci décline, ne pouvant lutter avec l'homme qui l'accueille dans sa maison². Il ne peut cependant lui refuser de préfacer une nouvelle édition du *Déluge*, poème où il figure, sous le nom de Dioclès, en qualité d'héritier de l'aède³, ni à mettre la main, en guise d'approbation, à une nouvelle élucubration : *Jacob et Rachel*⁴. Plus manifestement encore, il se solidarise avec son maître, en défendant, dans une revue zurichoise, *Dina et Sichem*, et surtout *Joseph et Zulika*⁵.

1. A Zellweger, 7 déc. 1752 (ZEHNDER, p. 363) : « Wenn die Deutschen es verdienen, so kann er (W.) künftig Dienste tun, die Leibniz ihnen tun würde, wenn er zu unsern Zeiten lebte. Jetzt zeigt er sich noch in seiner Morgenröte. Er sinnt schon auf ein Gedicht, welches Klopstocken den Gipfel, worauf er sitzt, kann streitig machen. » Cf. à Hess, 27 nov. et 5 déc. (Euph. Ergzh. 3, p. 90), et à Zellweger 12 nov. : « Er hat grosse Dinge im Kopfe, nicht nur poetische, die Menschen zu Gott und zur Tugend zu führen; es fehlt ihm nur, dass er kein Fürst ist. »

2. *Josephs Wiederkunft von Haran*, Ein Gedicht, 1753 : « Lange diene sie mir, nun kömmt sie keinem Geringern. »

3. *Die Syndflut*, Ein Heldengedicht in fünf Gesängen. Zurich, 1753, Chant IV, p. 81 s. « Denn mir verzog Diocles zu lang, und kam erst am Abend / meines Lebens, um mir zu versprechen, das Alter der Erde/ habe noch Herzen wie Henas und wie der frommen Abusa. »

4. *Jacob und Rachel*, ein Gedicht in zween Gesängen, 1752. A la suite du 2^e chant, une addition de 61 hexamètres, proposée comme variante, à partir du v. 363 (p. 56). SEUFFERT (Gött. Gel. Anz., 1896, p. 479 s.) l'attribue à W. (Cf. *Proleg.*, I/II, n° 34), tandis que pour Budde, o. c., p. 71 s. elle serait de Bodmer. Elle figure dans A IV, p. 1-3.

5. *Briefe über die Einführung des Chemos und den Character Josephs in dem Gedichte : Joseph und Zulika*, 1753, parus à la suite de : *Der erkannte Joseph und der keusche Joseph*, 2 tragische Stücke, 1754... Les *Freymüthige Nachrichten* avaient déjà apporté, en 1753, le *Schreiben eines Junkers vom Lande an Herrn*** in Zürich über die Gedichte Joseph und Zulika, und Dina und Sichem* (A IV, p. 22 ss.) qui semble être de W. D'autre part, un fragment a été retrouvé par

(Or, ce qui passe au premier plan dans ces témoignages, c'est de plus en plus l'intention didactique. C'est en faveur de l'ingénuité, que Wieland cherche à secouer l'apathie du public. N'y va-t-il pas du bonheur et du salut ?¹ Telle est l'illusion du jeune bodmérien passé sous la bannière de la « Muse de Sion », qu'il en vient à récuser la nature comme dépravée, dès qu'il s'agit de la candeur biblique. Si Joseph déjoue sans émoi la tentation de Zulica, c'est parce que, dans cet état de grâce, « les mauvais instincts n'existent pas »²; à ses yeux, Zulica n'est pas plus qu'une « fleur des champs », que Joseph peut regarder avec la même sérénité que les autres œuvres du créateur. Il caresserait plutôt une vipère. D'ailleurs, « toutes les filles du monde ne méritent pas qu'une âme perde un seul instant possession d'elle-même »³. S'il accorde à Bodmer son rationalisme insensible, et s'il se transporte lui-même dans ce paradis de l'innocence, c'est qu'il y goûte surtout le charme « que l'on ne peut définir, mais que l'on sent par un tact délicat, et dont on peut dire qu'il est le reflet d'un bon cœur », ainsi qu'il définit la naïveté dans le dictionnaire des beaux-arts de Sulzer⁴.

Ce charme, il l'attribue particulièrement aux héroïnes de Bodmer, les filles de Sipha, la Sunith du *Déluge*, ou la belle indienne de la *Colombona*, une réplique de la Zilia de M^{me} de Graffigny. C'est reconnaître qu'il est lié à la grâce du corps, qu'il participe au plaisir physique. A cause de cet élément idyllique, de cette tendresse innocente, la poésie de Bodmer lui semble recevable « pour les mêmes raisons » que la *Messiede*⁵. Substituant à une réalité

SEUFFERT, *Zufällige Gedanken bei Durchlesung Josephs und Zulika* (A IV, p. 25 ss.; Euph. Ergzh. 3, p. 94 ss.; et Göttinger Gel. Anz., 1896, p. 483; BUDDE, o. c., p. 73 ss.).

1. *Anzeige der « Westphälischen Bemühungen zur Aufnahme des Geschmacks und der Sitten »*, A IV, p. 3 s. et *Vorbericht des Geprüften Abraham*, A II, p. 103.

2. Remarquons que Bodmer a donné à la rédaction le cadre d'un pari entre le bon ange et le démon de la volupté. Celui-ci met tout en œuvre pour éprouver Joseph. Zulica n'est pas seulement parée de la ceinture de Vénus, elle est encore possédée comme Phèdre d'une folle passion. Joseph reste insensible, de même qu'il voit sans émotion trois jeunes beautés au bain.

3. A IV, p. 47. Cf. Euph. Ergzh., 3, p. 94 ss.

4. *Abhandlung vom Naïven* (oct. 1753), A IV, p. 16. (Cf. JOH. LEO, *Sulzer und die Entstehung seiner allgem. Theorie der schönen Künste*, 1906.)

5. *Vorrede zur Sündflut*, A IV, p. 12 ss.

indigne une fiction réconfortante, elle rétablit « l'harmonie naturelle » qui constitue la valeur éternelle et la félicité de l'homme »¹. Elle stimule notre aspiration au mieux en idéalisant le réel, ce qui est la fonction de la poésie, comme Wieland la dégage surtout de la critique anglaise, d'Addison, de Pope, de Spence, peut-être même déjà de Shaftesbury et de Young, trouvant que les Anglais l'emportent « par le goût du grand, de l'extraordinaire, du sublime ».

Toutefois, dans sa préface du *Sacrifice d'Abraham*, ce n'est pas eux qui sont invoqués en témoignage de la tendance de cet ouvrage, mais bien les anciens. Pindare, Sophocle, Euripide. S'il se donne avec son maître pour un « moraliste, qui veut éveiller chez le lecteur le sentiment religieux, proposer des exemples de vertu... », il ne songe pas à la piété puritaine, mais à la piété de l'artiste qui révèle « de plus hautes beautés spirituelles ». Il ne s'agit pas pour lui de renier la vie, mais de l'ennobler, de la transfigurer. Le bel esprit n'est méprisable que parce qu'il farde la nature. Il n'en va pas autrement d'un « sentimentalisme romantique » qui fausse l'inclination. La vertu n'est pas dans la contrainte, mais bien dans l'accord de la nature et de la raison². C'est ainsi que lui apparaît l'attitude, en réalité plus stoïcienne, de son maître.



Avant de collaborer plus directement avec Bodmer, Wieland avait à exécuter un projet de Tübingen, qui sollicitait son esprit spéculatif par la perspective d'un triomphe éclatant sur le séraphisme de son prédécesseur. Ce n'était pas pour rivaliser de hardiesse visionnaire avec E. Rowe, qu'il avait entrepris ses *Lettres des Trépassés*, quoique prétende l'avertissement de 1762³. S'il pense donner « une idée moins sensible et moins romanesque du monde surnaturel », c'est qu'il veut traduire, dans le langage de la métaphysique leibnizienne, la fantaisie mystique du modèle :

1. Vorbericht des *Geprüften Abraham*, A II, p. 103.

2. A IV, p. 46.

3. *Briefe von Verstorbenen an hinterlassene Freunde*, Zurich, 1753. Bodmer parle à Hess le 27 nov. 1752, d'un poème philosophique, que Seuffert prend pour un autre projet, et auquel il rapporte le fragment intitulé : das Rätsel (Euph. Ergzh. 3, p. 90. Cf. MÖRIKOFER, *o. c.*, p. 193.)

qu'il veut traiter en philosophe, avec le secours du merveilleux poétique, « les grandes idées de la destinée et de l'immortalité », un sujet sur lequel il « croyait en savoir plus qu'E. Rowe, tout en discernant, aussi bien que le disciple le plus positif de Hume et de Bolingbroke, le côté faible de ce genre d'ouvrage »¹. Au vrai, il comptait bien mystifier quelque peu les bons Zurichoïses. Quand il put prendre connaissance de ce travail, auquel Wieland s'appliquait avec mystère et dont il attendait merveille², Bodmer fut un peu déconcerté : il lui semblait devoir intéresser plutôt « de grands esprits anglais ».

Elles sont bien, en effet, de la tonalité tendre et religieuse d'E. Rowe, ces *Lettres des Trépassés*, mais sans le sombre de Young, ni rien de funèbre, d'endeuillé dans l'inspiration. Si, de l'au-delà, elles ne donnent pas une vision séraphique, elles ouvrent une perspective assez rassurante pour faire oublier la mort. Dans son décor de féerie et son style arcadien, cet au-delà est à l'image du bonheur rêvé par le poète ici-bas, si différent que le voudrait sa fantaisie. Qu'il soit organisé pour des êtres autrement constitués, dotés d'une sensibilité réduite à un seul sens, qu'il soit tissé de rayons, vibrant de musique ou délicieusement parfumé³, qu'il offre à l'âme exilée en quelque lointaine étoile des agréments analogues à ceux des îles fortunées, des grottes de marbre enguirlandées de raisins d'or, des tonnelles galantes, des pelouses où dansent des nymphes⁴, il n'importe; où qu'elle soit, ce qui la ravit, c'est le spectacle du cosmos, c'est l'harmonieux mouvement des mondes, tirés l'un après l'autre des profondeurs insondables où ils attendent le moment de paraître. Une vision cosmogonique, à laquelle le *Timée* de Platon et le *Songe de Scipion* fournissent à nouveau son cadre, mais dont la structure animiste rappelle le poème de la nature⁵.

1. *Vorbericht*, 1762; A II, p. 102.

2. A Hess, 5 déc. 1752 : « Jetzt arbeitet W. an dem geheimen poetischen Werke von philosophischem Inhalte, wovon ich nichts zu sehen bekomme, bis es vollendet ist. Er scheint mühsamer zu arbeiten, als wir von ihm glaubten. »

3. Lettre 3, v. 217 ss. (A II, p. 27 s.), et L. 4, v. 239 ss. (A II, p. 37). Dans la *Colombona*, ch. III, Bodmer supposait de même que les idées pouvaient se former d'impressions olfactives. Cf. C. H. IBERSHOFF: *Journal of english and germanic Philol.*, XIV, (1915), p. 56 s.

4. Sur l'imitation d'E. Rowe, cf. E. ERMATINGER, *Weltanschauung...*, p. 81.

5. L. 1 et 4.

Il n'existe, en effet, que pour l'évolution infinie des esprits, « sans lesquels les soleils les plus lumineux s'éteindraient et retourneraient au chaos, les planètes, actuellement en plein épanouissement, se consumeraient en cendres »¹. Au risque de décevoir l'espoir religieux, ce dont témoignent les messages d'outre-tombe, c'est de l'unité et de l'ordre immuable de la nature, d'un ordre « auquel la toute-puissance de l'amour infini ne peut que se conformer »². Mais cet aperçu se trouve allégorisé dans une fantasmagorie bien faite pour éberluer. Ce qui provoquait l'humour de Waser, quand il faisait dire à un pasteur de campagne qu'il n'hésiterait pas à mettre à la porte sa vieille bonne, si elle s'avisait de conter à ses enfants pareilles sornettes : « Un blanc-bec qui voudrait en remontrer à son curé »³.

Ce n'est pourtant pas tant de l'autre monde, c'est surtout de celui qu'ils ont quitté que nous entretennent les défunts. Ce qu'ils ont à nous apprendre, c'est la façon dont la vie se projette dans l'éternel, comment elle apparaît à qui n'est plus. Vue de l'au-delà, mérite-t-elle la sollicitude que nous prenons d'elle et le prix que nous y attachons? A ceux, à qui nous souhaitons, en compensation de ce qu'ils abandonnent, la béatitude, il appartient de nous rassurer moins sur leur sort que sur le nôtre, de nous enlever, par l'illusion de leur présence en quelque point de l'immensité, l'horreur du trépas; de nous engager à demeurer. Notre souvenir, qui les rappelle, leur demande d'encourager par leurs regrets notre résolution à bien vivre.

Que nous conseilleraient-ils, sinon de remplir notre destin de façon à mériter de le prolonger ailleurs? Au lieu de la perdre dans l'attente, de la gaspiller en plaisirs illusoires ou en sottes prétentions, il s'agit d'utiliser l'existence, de nous élever par elle à une félicité plus haute. Que Junius se félicite d'avoir été protégé par

1. L. 4, v. 59 ss., A 11, p. 32.

2. L. 4, v. 122 ss., A 11, p. 34 s.

3. Dans le *Briefwechsel zweier Landpfarrer über Wielands Briefe von Verstorbenen*, publié seulement en 1793, dans *Neues schweizerisches Museum*, H. IX, p. 689 ss., et X, p. 721 ss., Waser trace une caricature du jeune Wieland : « Ein junger Löffel..., so dünn wie ein Rebstecken... wolle ein Reformator sein..., sitze beständig im Hause..., habe Dufflin (sei pockennarbig), trinke keinen Wein und gehe abends ordentlich mit einem Milchsüppi ins Bett; sei ein Erzschmeichler, wem er es wohl wolle; daneben ganz dictatorisch, als ob er allein am besten wisse... »

sa cécité de la tentation ¹, ce n'est pas à dire que l'on doive se boucher les yeux et « mourir en vivant ». De sa petite sœur, morte en bas âge, Séréna reçoit au contraire l'avis d'accueillir un bonheur discret, qui lui permettra de vivre pour elle-même, et de se cultiver ². La terre n'est pas si déshéritée, qu'elle ne contienne de quoi nous satisfaire. Car « l'homme est fait pour sentir plus que pour connaître » ³. Non seulement pour aimer, mais « pour sentir aussi, dans la forme, la vérité radieuse » ; pour se pénétrer de la beauté du monde et contempler la divinité « dans le miroir de la nature » ⁴. S'il sait entendre la voix céleste, il s'adonnera à cet agréable devoir « qui illuminera son front d'un rayon d'amour ».

Ce que tu apprendras par ta raison, tu l'intégreras à ton cœur par une grâce nouvelle. Tu apprendras l'art d'être heureux, de choisir entre les joies, de te tisser par toi-même, sans que tu implorés le sort, un bonheur désintéressé, qui ne se flétrit pas. J'accorderai ton esprit et ton cœur, je réglerai tes inclinations conformément à ta fin, de façon que, dans le cercle des créatures, tu ne jettes pas une note discordante ⁵.

Cette fin serait-elle ailleurs que dans l'enclos domestique, auprès d'une compagne, qui, ainsi que Laure à Chariclès, peut nous donner par anticipation la félicité du ciel. ⁶ Avec quel empressement l'époux défunt ne quitterait-il pas, pour la pénombre qui enveloppe Laure, les parages de lumière où s'ébattent les anges ! « Car ici me manque ma Laure, que je pleure dans mon souvenir ; il n'y a pas ici, dans les bocages, de tendres soupirs, ni de cœur qui exulte à mon approche ⁷. » Et quel enchantement pourrait valoir « le spectacle de l'enfant qui cache son visage rose dans le sein de sa mère, qui le regarde avec un sourire que lui envieraient les anges, s'ils avaient encore quelque chose à envier ⁸. » Aucune euthanasie ne saurait abuser l'instinct de la nature : notre salut n'est pas recélé dans le mystère des sanctuaires, pour quelques

1. L. 1, v. 111 ss., A. II, p. 5.

2. L. 5, v. 103 ss., A. II, p. 45.

3. L. 6, v. 227 ss., A. II, p. 59.

4. L. 7, v. 110 ss., A. II, p. 67.

5. L. 7, v. 136 ss., A. II, p. 67 s.

6. L. 3, v. 283 ss., A. II, p. 29.

7. L. 3, v. 30 ss., A. II, p. 23.

8. L. 3, v. 86 ss., A. II, p. 24.

privilegiés, ni dissimulé dans les nuées; il apparaît à tous les yeux qui s'ouvrent ¹.

C'est ainsi que cette morale d'outre-tombe, en dépit de son accent voilé et désabusé, ne fait que confirmer le *carpe diem* des Épîtres, tout en lui donnant un accompagnement de mysticité. Elle réserve pour les heures d'affliction et d'angoisse la réconfortante confiance de l'au-delà, bien que « la patrie de l'amour » soit ici, et que la vie soit notre seul gage d'éternité. Si dégradée qu'elle apparaisse dans la transfiguration, elle est encore l'unique raison de survivre. A l'effet de la réhabiliter, Wieland a montré, dans la neuvième lettre, que la chute dont le christianisme a endeuillé notre existence, n'était rien moins que fatale, que l'humanité pouvait ignorer le péché et jouir de son Paradis terrestre ². Ne dépendrait-il pas de nous de le restaurer par une euthanasie fictive?

C'était assez pour dérouter les dévots, et inquiéter le clergé zurichois ³, alors que Spalding, et d'autres théologiens rationalistes, ne désapprouvaient pas l'esprit profane de cette prédication allégorique ⁴, devant laquelle le bon Sulzer restait tout interdit ⁵. Si Haller montrait de la réserve dans le journal de Göttingen, Lessing, dans celui de Voss, signalait ironiquement la « surprenante nouveauté de ces nouvelles du ciel » ⁶. L'ouvrage aurait été peut-être

1. L. 7, v. 86 ss., A. II, p. 66.

2. Cette L. 9 n'est pas numérotée dans le manuscrit, ce qui fait supposer qu'elle a été composée après coup. Par le ton et par le sujet, elle se rapproche de la manière de Bodmer. Cf. NOAH, Ch. VI et le commentaire de W., A III, p. 412 ss.; également : *Die gefallene Zilla*. Il est possible que W. développe un plan donné par Bodmer. Cf. MESSIAS, Ch. 5, v. 153 ss.

3. Le 20 août 1753, Bodmer annonce que W. va faire imprimer une feuille de notes à l'intention de ses lectrices (Hirzel, p. 69). Il écrivait à Zellweger qu'un certain nombre de personnalités se plaignaient de l'obscurité de ses *Lectures*, notamment le chanoine Zimmermann, qui ne peut croire qu'au ciel on parle un langage aussi peu naturel. Cf. MÖRIKOPF, o. c., p. 174.

4. *Vorbericht*, 1762, A II, p. 102.

5. Sulzer écrit à Bodmer, le 6 nov. 1753 (KÖRTE, p. 210) : « Ich muss gestehen, sie gefallen mir nicht, gar nicht, vielleicht deswegen nicht, weil ich etwas anders davon erwartet hatte. Es ist viel Schönes darin, aber eine starke Verwirrung der Gedanken und eine kalte, wenigstens mich nicht rührende Phantasie. »

6. Götting. gel. Zeit., 1754, II, p. 112; Voss. Zeitg., 1753, 25 déc. (*Lessing Werke*, HEMPEL, XII, p. 531) : « Überall herrscht darin das Feinste der feinen Empfindungen, und die Nachrichten, die uns vom Himmel mitgeteilt worden, sind neu und curios. »

mieux accueilli, si la forme hexamétrique ne l'avait marqué comme un produit de l'école de Zurich, et, au surplus, n'avait écrasé l'infinité de cette correspondance. Ce qu'elle pouvait avoir de confiance personnelle disparaissait sous le déguisement littéraire¹. Déjà la poésie se perdait dans l'éloquence.

*
* *

Mais Bodmer attendait mieux que cette conformité de facture, et que cet effacement dans le propos didactique. Il escomptait le concours de Wieland pour une production massive de récits versifiés, annoncée par un *Cartel* imposant². Aux sujets bibliques, tels qu'un *Paradis perdu* nouveau style, une *Fuite en Égypte*, une *Destruction de Jéricho*, *David et Jonathan*, *Ruth et Boos*, *Moïse sur le Nil*, l'*Enfance de Jésus*, devaient s'ajouter des épisodes de l'*Odyssée*, de la *Basiliade* de Morelly, qui venait de paraître³, sans préjudice de *Hermann*, resté en souffrance, et qui devait être repris sur un autre plan. Il est possible que maître et disciple travaillaient ensemble aux mêmes projets, ainsi qu'à une peinture à fresque. Dans la vie en commun, la distance se réduisait, et le jeune homme était assez fait à la manière de son hôte pour la pasticher. Il était résigné à cette subordination, pensant prolonger ainsi son séjour à Zurich⁴.

A titre de première mise, il exécuta en quelques semaines un

1. A part quelques allusions à Séréna, et à des événements particuliers, on en est réduit à des suppositions. *Philinde* serait une jeune sœur de Sophie, comme *Déla* une petite sœur de W. morte en bas âge. La Laura de la L. 3 serait une dame Schulthess, restée veuve avec une fille, à qui Wieland s'intéressa et qu'il désigne sous le nom de Mélissa (Euph. 1910, p. 158). Les scènes d'euthanasie pourraient rappeler la mort de la mère de Sophie, qui se serait éteinte au son d'une musique de harpe. Cf. L. ASSING, *Sophie La Roche*, 1859, p. 63 ss.

2. *Cartel von Heldengedichten*, publié dans *Freyemüthige Nachrichten*, 12 sept. 1753, et figurant dans A IV, p. 686 ss. comme d'attribution possible à Wieland, Cf. Götting. gel. Anz. 1896, p. 421 ss. et BUDDE, p. 75. Parmi les 20 sujets annoncés, quelques-uns ont été effectivement traités par W. sous une forme ou sous une autre : *Cidli u. Lazarus*, l'ode sur la *Nativité*, l'*Hymne au Soleil*, et la *Dunciade*.

3. *Naufrage des Isles flottantes, ou Basiliade du célèbre Püpai*. Messine, 1753.

4. Le 26 avr. 1753, Zellweger, supposant que Wieland va retourner à Biberrach, l'invite à s'arrêter chez lui (inédit).

*Sacrifice d'Abraham*¹, sur une ébauche de Bodmer, comme il semble². Par lui-même, il l'avoue, il n'aurait ni conçu ni exécuté ce travail³. Ce n'est donc pas beaucoup plus que l'élaboration d'un pensum, un exercice de style et de versification. On peut donc laisser à Bodmer la responsabilité de la composition et même du dessin des personnages. Ne retrouve-t-on pas sa manière dans la disposition, faite sur le plan d'une action dramatique, avec sa gradation savante de l'effet, de la terreur, avec les mêmes procédés d'analyse des sentiments, de délibération et de suspension de l'intérêt? Comme le dénouement est impliqué dans le sujet, que le développement ne comporte pas de surprise, il s'agit seulement de montrer le comportement des personnages, de peindre leurs sentiments et de faire valoir leurs vertus. Tour à tour, ils sont saisis par l'épreuve : l'ordre fatal frappe d'abord le patriarche, puis son fils Ismaël, et atteint Sarah sous le voile du songe, tandis que la victime le reçoit seulement au lieu du sacrifice. Il semble que Wieland, pour donner plus de force à l'action psychologique, ait voulu la concentrer en trois chants et renoncer à décrire la scène du retour d'Isaac. Il lui revient peut-être l'idée de l'intermède gracieux du premier chant⁴.

Pour ce qui est des caractères, il lui était, par contre, loisible de les figurer d'une façon plus personnelle, d'après son expérience ou son imagination. S'il n'a probablement pas retouché beaucoup l'esquisse du patriarche, raidi dans son abnégation stoïque et drapé de dignité sacerdotale⁵, il pouvait se transporter aisément dans le rôle de l'adolescent précoce, rentrant à la maison après des années d'études à l'étranger, tout ému d'enthousiasme demi fraternel pour sa belle cousine Rébecca et d'admiration pour le

1. *Der geprüfte Abraham*, ein Gedicht in 4 Gesängen, Zurich 1753. L'édition de 1762 a pour titre : *Die Prüfung Abrahams*, et ne comporte plus, ainsi que les suivantes, que trois chants.

2. Le manuscrit porte effectivement des corrections de la main de Bodmer. Deux interpolations aux chants I et IV sont signalés par des guillemets. Cf. GRUBER², I, p. 76, et *Wielands Selbstschilderung*, 1826, p. 11.

3. Vorbericht, 1798, A II, p. 165. L'œuvre fut écrite entre le 15 avr. et fin mai, d'après le *Tagebuch* de Bodmer (édition Bächtold, p. 190).

4. Cf. Vorbericht, 1762. Le 4^e ch. est écrit sur un autre papier que les trois premiers, de même que le Vorbericht, daté du 8 sept. 1753.

5. Ch. I, v. 141 ss. (A II, p. 108 s.).

mage Abiasaph, « que la muse, à sa naissance, a baisé au front »¹ : il pouvait évoquer les larmes « de la plus sensible des mères », et l'accueil d'une fiancée « qui pleure silencieusement de bonheur »². Qu'il ait pensé incidemment à la gravité pastorale de son propre père à propos de l'effacement accablé d'Abraham, de son repliement sur lui-même, la sympathie de Wieland se refusait à cette douleur « carapacée de vigueur », à cette raison ferme comme un roc, que le tonnerre n'ébranle pas : « Si mon corps souffre, le Seigneur sait pourquoi, et aussi ce qu'il peut supporter »³.

Mais l'exaltation mystique d'Isaac, qui ne frémît pas sous le couteau du sacrificateur et se perd dans l'extase, n'était-elle pas de lui-même, tout comme sa facilité d'évasion et d'enchantement ?

Aucun espoir, aucun ami éploré, pas même Ribca, ni tes larmes et tes bras tordus de douleur, ô ma mère, ne sauraient altérer la sérénité de mon cœur, ni m'arracher par un regret terrestre aux scènes radieuses qui se dévoilent⁴.

Était-il nécessaire de pousser jusqu'à la soif du martyr cet abandon, de faire regretter à Isaac l'intervention d'Éloa, arrêtant le geste fatal ? « O mon père, de quel ravissement me voici retombé ! Déjà je m'envolais sur les ailes de l'espérance par les espaces de la vie éternelle ! »⁵ En le marquant d'une auréole, Wieland ne prend pas garde qu'il le soustrait à notre intérêt. Il en ira encore ainsi pour Jeanne Gray et Clémentine de Porretta. Son imagination dépasse toujours son sentiment. C'est ainsi que disparaissent la juvénile ardeur, la fraîcheur du jeune idéaliste sous la dignité de sa prédestination et la froide rhétorique d'une sagesse apprise. Dans le climat ascétique de la patriarcade, la vie se renie : sans hésitation, Ismaël offre son fils en échange de son frère. Il n'est que Sarah pour vibrer dans sa chair, ce dont les spectateurs invisibles ne laissent pas de s'inquiéter ; c'est pourquoi elle doit être

1. Ch. II, v. 207 ss. (A II, p. 124).

2. Ch. III, v. 96 ss., et Ch. II, v. 49 ss. (A II, p. 137 s., p. 119).

3. Ch. I, v. 228 ss., 506 (A II, p. 111 et 118).

4. Ch. III, v. 325 ss. (A II, p. 144).

5. Ch. III, v. 470 ss (A II, p. 147).

épargnée. Aucun cri ne doit d'ailleurs monter avec l'encens, le parfum des fleurs et la fumée du sacrifice dans le ciel limpide.

Les hommes ne sont, du reste, que des figurants sur cette scène de mystère : c'est le merveilleux qu'il convient d'ordonner avec noblesse et appareil, pour frapper l'imagination. C'est un spectacle donné par Jéhova aux chérubins, pour les édifier par l'obéissance du juste et la ferveur de l'élu. Un chœur invisible participe à l'événement et entoure les acteurs. Aussi la vérité s'efface dans cette convention de légende ou de féerie. Au surnaturel religieux vient se mêler un conte bleu d'ogre et d'oiseau magique, de même que l'aventure miraculeuse d'Hagar¹. L'enjolivure sollicite la fantaisie, plus que la fable elle-même, prêtant à quelque grâce décorative, comme lorsque Isaac est reçu par des théories de vierges couronnées de fleurs, ou lorsque son ange gardien se perche sur un cèdre, afin de jouir de la scène².

Il est manifeste que le conteur se joue des accessoires de la poésie biblique, de même qu'il manie sa langue métaphorique avec plus de désinvolture que son maître. Alors qu'il s'est voué à la sainte muse « pour toute une année dorée de sa jeunesse », il va de soi qu'il s'affuble, sans rechigner, des « oripeaux talmudiques et alcoraniques », comme dit Hamann, sans se préoccuper « si le goût a plus à y gagner que la religion »³.

Toutefois, à ce brocart vétuste, qui faisait à Nicolaï l'effet d'un costume d'apparat pour un conseiller d'une petite ville helvétique, Wieland préfère bientôt la bure plus légère du froc, aussi longtemps que son talent doit faire pénitence, comme dit le critique berlinois, « auprès d'une matrone revêche, qui prêchait la mortification et gourmandait le plaisir »⁴. Plutôt que de se guinder « dans la

1. Le conte a été supprimé dès 1762. Déjà Zellweger, dans une lettre inédite du 3 déc. 1753, s'en trouvait choqué. « Je le trouverais mieux placé dans quelque conte de fées. » Cf. R. BENZ, *Märchendichtung der Romantiker*, Gotha, 1908, p. 29.

2. Ch. III, v. 290 ss. A II, p. 143.

3. Hamann, *Schriften*, hgg. v. Fr. ROTH u. G. Ad. WIENER, 1821-43, I, p. 400.

4. *Briefe über den jetzigen Zustand der schönen Wissenschaften in Deutschland*, 1755 (L. 5, 7) : « Die Muse des Herrn Bodmer ist eine betagte Matrone, die die Welt vergisst, weil die Welt sie vergessen hat, die beständig von der Kasteiung des Fleisches redet und auf die böse verderbte Welt und die verschlimmerten Zeiten schilt. Die Muse des H. Wieland ist ein junges Mädchen, das auch die Betschwester spielen will und sich der alten Witwen zu Gefallen in ein altväter

sublime simplicité des temps passés » ¹, il lui est plus aisé de prendre les airs contrits et illuminés de la dévotion. Nul doute qu'il ne cherche à fuir l'aride paraphrase de la Bible dans la ferveur lyrique de Klopstock. Aussi sa collaboration au « cartel » se trouve-t-elle réduite à quelques morceaux détachés, qui semblent être des études dans le ton de la *Messiad*.

Dès la *Mort de Rachel* ² se déclare la divergence de son goût et de sa sensibilité. D'une scène de *Dina de Sichem*, que Bodmer avait traitée dans sa manière baroque, Wieland fait un intérieur plein d'émotion et de recueillement, traversé d'un rayon spirituel. A la déclamation, il oppose la piété résignée; au lieu de « hurler comme un animal blessé », son Jacob se délaisse dans la main du dieu de miséricorde : « Tu me dis, ne pleure pas, affligé ! Appelle-moi ta joie, maintenant que t'a quitté celle que t'a donnée Rachel » ³. C'est la touche tendre et mystique de Klopstock, avec qui Wieland essaie alors d'entrer en relations.

Est-ce pour lui rendre hommage qu'il lui emprunte le sujet de *Cidli et Lazare* ? ⁴ Ce motif, qui avait fait couler tant de larmes, lorsque l'auteur l'avait réité à Zurich, était fait pour susciter chez Wieland une émulation de sentimentalité : la douleur des deux amants, séparés par la mort symbolique autant que par le vœu

liches Käppchen einhüllet, welches ihr doch gar nicht kleiden will; sie bemühet sich, eine verständige erfahrene Miene anzunehmen, unter der ihre jugendliche Unbedachtsamkeit nur gar zu leicht hervorleuchtet, und es wäre ein ewiges Spektakel, wenn diese junge Frömmigkeitslehrerin noch wieder zu einer munteren Modeschönheit würde. »

1. Prélude au 1^{er} ch. (A II, p. 105, v. 18-32). Cf. ch. III, v. 121 ss. (A II, p. 138).

2. Dans *Fragmente in der erzählenden Dichtart von verschiedenem Inhalt, mit einigen andern Gedichten*, Zurich, 1755. W. y est représenté par : *Gedicht von dem Welgerichte, Cidli u. Lazarus, Die sterbende Rahel, Schreiben von der Bestimmung eines schönen Geistes*. Le prélude glorifie la collaboration du poète du Sacrifice d'Abraham avec celui de Dina et Sichem : « Keiner von uns wird tot in die Gruft des Grabes und vergessen liegen / Denn jeder von uns hat von Sions Blumen gepflückt. » Cf. KÜNZLI, p. 71 s.; Gött. gel. Anz., 1896, p. 503.

3. A II, p. 262.

4. *Messias*, Ch. IV, v. 619-889. Klopstock avait lu cet épisode au cours de son excursion sur le lac de Zurich. Dans la forme de 1751, il était plus pathétique que dans l'édition de 1755. (Cf. HAMMEL, introduction à la *Messiad*, p. CLVI.) Le fragment de W., *Cidli* ou *Cidli und Lazarus* ne figure pas dans les *Poetische Werke*, pas plus que la *Mort de Rachel*. Il aurait été composé d'après Seuffert seulement en 1754. Il semble appartenir à l'année précédente, étant annoncé dans le *Cartel* en sept. 1753.

d'une mère désolée : quelle situation aurait touché davantage le fiancé désespéré ? Par complaisance pour le puritanisme de Bodmer, Wieland s'emploie cependant à détourner vers le ciel la passion malheureuse, à transfigurer l'amour en détachement spirituel. Lui qui, l'année précédente, avait partagé l'ardeur de l'*élégie tibullique*, croit devoir apaiser les regrets de Lazare par la suavité d'un lien platonique : « Que perds-tu ? lui demande Cidli : les baisers de lèvres brûlantes, l'étreinte de bras caressants ? Que seraient les plus doux baisers que je pourrais te donner après la béatitude que tu as éprouvée ? ¹ » Ils n'ont pas à se plaindre, ces deux amants qui goûtent par anticipation la félicité « d'âmes vêtues de lumière aux champs élyséens ». Décernant à Wieland son prix de vertu, Künzli lui conseille de ne pas user de ce remède avec une Cidli qui ne serait pas déjà ressuscitée : « Gare, gare, mon cher Wieland ! ² »

Mais Künzli ne savait pas que son jeune ami avait, lui aussi, enterré son espoir de bonheur, et que sa fiancée n'était plus pour lui qu'une ombre prête à s'évanouir. « Ainsi qu'un fantôme de brume automnale, ainsi qu'un reflet de lune à travers les branches, flotte dans le lointain l'image de Séréna, l'ombre de mon amour ». écrit Wieland bientôt dans une ode ³. Sa nostalgie se berce, comme à Tübingen, d'évocations funèbres et de mélancolie nocturne : « Qu'il me soit permis de regarder vers le passé au cours de mes nuits solitaires et sans sommeil ! ⁴ » Dans la quiétude du Sonnenberg, devant le miroir du lac où se refléchit la grande paix des cimes, son imagination fuyait dans les brouillards de Young.

Tout dormait autour de moi ; un silence morne pesait sur le monde endormi : c'était comme le silence qui frissonnera à l'aube du jugement dernier... Les souffles de la nuit répondaient à mes soupirs. Ainsi que la clarté voilée d'un soleil moribond, la lune se montrait, insensible à ma plainte. Car l'espoir qui soutenait ma vie, mille espoirs de bonheur,

1. V. 55 ss. (A II, p. 256).

2. 9 mars 1755 (HIRZEL, *o. c.*, p. 72).

3. Ode : *Heil dem glücklichen Tag...* (juin 1754), à l'occasion du mariage de Schinz (A II, p. 235 s.).

4. Ode : *Alles schlief um mich her...*, v. 125 ss. (A II, p. 199) (24 sept. 1753). Même sentiment de résignation que dans *Cidli* (v. 93-104).

s'étaient évanouis... elle gisait devant moi, celle que j'avais tendrement aimée, et dont le doux regard m'encourageait à la vertu, comme si elle avait été mon ange gardien.

Que cet effacement suive ou annonce la séparation prévue, il se confond avec l'inspiration religieuse, ou plutôt la religiosité poétique des *Hymnes* et des *Prières*, qui d'ailleurs doivent leur origine à une incitation extérieure ¹.

Pour se mesurer avec l'auteur de la *Messiad*, Wieland s'est risqué à une *Vision du Jugement dernier* ², comme s'il voulait prévenir l'exécution du finale projeté du grand poème chrétien, encore qu'il ne donne qu'une réplique à la vision du cinquième chant. Mais, autant qu'il s'attache à Milton et à Young, Wieland manque par trop de souffle et d'envergure pour une telle composition. Comment concevrait-il l'effroi provoqué par la divine colère et la destruction du monde? L'appel, lancé par Uriel, l'archange solaire, à la terre endormie, s'étrangle de pitié, tandis que, sur les astres voisins, les séraphins en pleurs frémissent d'inquiétude pour leurs « frères mortels » ³. Sur son trône de saphir, porté par les chérubins aux ailes d'or, le Christ préside, plus ému que courroucé, au défilé de la descendance d'Adam, tandis que Marie, suivie de Madeleine et de Salomé, la sœur de Lazare, tombe dans les bras de son aïeule Ève. Eloa proclame que l'homme a été créé bon et heureux, destiné à s'élever, par le sentiment de la beauté et sa

1. On craignait alors à Zurich que Klopstock ne pût achever la *Messiad* (ZEHNDER, p. 514). Cf. *ib.*, 516 s. et A. Br., I, p. 160 : « Sagen Sie mir doch, was aus der *Messiad* werden soll, wenn sie Klopstock unvollendet zurücklässt? Soll sie eine unvollendete Venus bleiben? Wo nicht, wer soll sie ausbilden? Wer kann es? Und wenn es jemand könnte, wer wird es wollen. Denn es wäre eine undankbare Arbeit, wobei man schwerlich etwas anders als die schärfsten Critiken davon trüge. »

2. *Gesicht von dem Weltgerichte*, peut-être de 1753; SEUFFERT le date de 1754 (Froleg., I-II, n° 64, et III, p. 50), d'après une indication du *Tagebuch* de Bodmer, mais qui ne semble viser que la publication. La facture semble indiquer que le travail a été abandonné avant son achèvement. Est-ce à lui qu'il est fait allusion dans une L. à Bodmer du 23 nov. 1754? (A. Br., I, p. 145). Il est inspiré sans doute du V^e Ch. de la *Messiad*, où Jéhovah descend pour juger le Messie. D'autre part, Bodmer savait que le jugement dernier devait terminer la *Messiad*. (Cf. HAMEL, éd. de la *Messiad*, dans Kürschner, p. CLVII-CLXIII, alors qu'il n'occupe en réalité qu'une partie des chants XVIII et XIX sous forme d'une vision d'Adam.) Wieland a pu s'inspirer aussi du *Paradis perdu* (Ch. XI et XII) et d'un poème de YOUNG : *The last Day* (1713).

3. V. 30 ss. (A II, p. 238).

« haute raison », vers le trône de Dieu. De la planète consumée va surgir un monde régénéré, dans lequel le poète ne désespère pas de retrouver, à défaut de Sérénas, son bon maître, « la harpe d'Elihu au bras »¹. Pourtant, Wieland ne prend pas la peine d'achever sa vision. « La muse de Sion ne lui suffisait pas pour l'inspirer », constatait Bodmer². Nicolaï avait-il tort de mettre en garde contre l'imitation de la *Messias*?³

En revanche, le génie spéculatif de Wieland espère l'emporter par son envolée dans *Trois Hymnes*⁴, qui prétendent s'élever jusqu'à l'être suprême, que ce soit par la raison, par l'intuition du cœur ou le spectacle de l'univers. Entre l'hommage au Père des esprits, et celui au Rédempteur, se place l'hommage à la Nature. C'est d'abord l'imagination qui, plus audacieusement que celle de Young⁵, pour qui la religion est fille de l'astronomie, s'élance dans les cieux, à la recherche de Dieu. Sans s'arrêter à la déesse Nature, qui dans sa majesté pythagoricienne, trône au-dessus des mondes qu'elle anime, mais qui ne saurait « satisfaire le plus haut désir de l'âme », elle dépasse également les « Idées éternelles », qui, dans la nuit incréée et dans un silence de mort, contemplent la vérité, en poursuivant son essor vers sa source première. Mais il lui faut se convaincre qu'elle ne la trouvera pas dans l'espace infini; elle apprend « que plus sûrement qu'en gravissant les sphères, l'amour y conduit par la voie de la sagesse »⁶. Dans le silence sacré, la conscience entend son créateur. Il suffit que se dissipe l'illusion. « le brouillard chatoyant de la sensibilité », ainsi que la vaine science⁷.

1. V. 624 ss. (A II, p. 254).

2. A Hess, févr. 1755 (inédit). Dans une autre lettre au même, du 13 févr. (inédit), Bodmer trouve pourtant que Wieland pourrait, sans fausse honte, s'asseoir aux côtés de Klopstock.

3. Dans la 7^e Lettre des *Briefe über den jetzigen Zustand...*, NICOLAÏ constate que Klopstock ne s'imite pas aisément : « Der Ton dieses grossen Geistes ist für kleinere Sänger viel zu hoch, und nie werden sie lächerlicher, als wenn sie sich mit ihm messen und ihn nachahmen wollen. »

4. *Hymnen, von dem Verfasser des geprüften Abraham*, Zurich, 1754. La composition peut être placée en juin 1753 (Proleg., I-II, n° 41-43). Les deux premiers : l'*Hymne à Dieu* et l'*Hymne au Soleil*, ne figurent pas dans les *Poetische Werke* de 1762 (dans A II, p. 166-188). Cf. Euph., V, p. 84 ss.

5. *Nuits*, IX, notamment.

6. *Hymne auf Gott*, I, v. 215 s. (A II, p. 171).

7. *Hymne I.*, v. 247 ss. (A II, p. 172).

A qui n'oserait se fier à cette révélation intérieure ¹, le second *Hymne à Dieu* offre le secours de la religion, qui nous apporte la garantie de l'ordre providentiel de la création et le sentiment d'une divine présence dans la joie des êtres, « la société des étoiles et les trilles du rossignol »; mais surtout qui nous propose la prière pour nous rapprocher de Dieu.

Quand l'âme éprouve en frissonnant son infirmité et se reconnaît comme l'ombre d'un rêve; quand elle ne voit plus autour d'elle que des fantômes; quand l'amour des hommes lui fait défaut, que le ciel est trop loin et que, repliée sur elle-même, elle erre dans le labyrinthe obscur, doutant presque de son existence, alors avec quel ravissement elle se retrouve en toi, principe de toute vie, et, avec elle-même, elle retrouve l'univers, plus que l'univers, l'espoir infini ².

La création s'éclaire par la rédemption. « Quel bonheur d'être aussi un séraphin! » Cette légèreté de la conscience grâciée, cette félicité de l'union avec Dieu n'a pas à se justifier. Jusqu'à quel point Wieland l'éprouvait, on peut se le demander après la lecture de l'*Hymne au Soleil*.

Pourquoi ce chant de la nature, entre l'aspiration métaphysique et la promesse de la foi, si ce n'est pour exprimer la gratitude des sens? La beauté n'est-elle pas l'attribut par lequel le divin s'irradie dans la conscience? La lumière qui, avec les bourgeons, ouvre le cœur des amants, crée aussi les images qui ravissent l'esprit.

C'est toi qui appelles, dans l'aube parfumée, l'adolescent, afin qu'il contemple ton arrivée; mais voici que, dans un berceau de roses, il découvre une fille de l'amour. Ton sourire joue sur la nuque liliale et les bras blancs, tandis que le visage se colore d'une tendre fraîcheur. Devant elle il s'attarde, ne s'apercevant pas que le jour se lève ³.

Mais plus que le grand jour qui éblouit, c'est la pénombre de la forêt qui sollicite la rêverie. Elle joue avec les mythes légers des poètes, évoquant les amours du Soleil et de Flore, ou bien la rencontre, au paradis terrestre, du premier couple. Si elle se dilue

1. Cf. *Vorbericht*, 1762, et *Zusatz*, 1798 (A II, p. 188).

2. *Hymne auf Gott*, II, v. 87 ss. (A II, p. 185 ss.).

3. *Hymne auf die Sonne*, v. 40-48 (A II, p. 176).

ensuite dans un halo mystique, c'est qu'elle ne doit pas se laisser distraire par les fleurs de la vie. Du moins s'y attarde-t-elle volontiers, avant de suivre la pensée dans ses hautes aspirations. Que ce culte profane soit inspiré par un roman utopique, l'*Histoire des Sévarambes*, de Denis Vairasse¹, il y avait là de quoi dérouter les rationalistes, prévenus contre la tendance religieuse des Suisses².

Un éclectisme semblable se manifeste dans les deux *Prières*, dont la première, celle du *Déiste*³, était une réplique à la *Prière du libre-penseur* de Klopstock, parue en compagnie de deux autres, l'une, d'un *chrétien*, et l'autre, d'un *bon roi*⁴. Est-ce pour marquer un point sur son grand rival⁵, ou pour donner satisfaction à Bodmer par une profession de foi philosophique? Si, dans l'examen de la *Noachide*, Wieland avait signalé la vertu d'un païen qui, par les

1. *Histoire des Sevarambes, peuple qui habite une partie du troisième continent communément appelé « terre australe »...*, 1677 (par Denis VAIRASSE). Dans cette utopie, qui procède de la République de Platon, de l'Utopia de Thomas Moore et de l'Atlantis de Bacon, se trouve esquissée une métaphysique dont W. a pu s'inspirer déjà dans les *Lettres des Trépassés* (Éd. de 1787, p. 388 ss.). Les Sevarambes « croient à un Dieu inconnu et à la migration des âmes ». « L'opinion commune est que... les âmes des hommes, au sortir du corps, en vont occuper d'autres, plus près ou plus loin du soleil, selon le bien ou le mal qu'elles ont fait... jusqu'au moment où elles retournent au soleil... où elles trouvent un repos parfait et une entière félicité. » A la p. 222 de cette éd. figure la prière au soleil de Sevaris, invoquant l'astre comme demiurge, « le ministre glorieux du grand Être » (Wieland : Verweser der Gottheit). Ajoutons que Bodmer a pu s'en inspirer pour sa critique de la rime (p. 479 ss.) et sa polémique contre Gottsched. N'avait-il pas traduit le pamphlet de Samuel Henzi : *Stukas oder die Bekehrung?* (Sammlung der Züricher Streitschriften). W. a pu utiliser aussi les *Lettres d'une Péruvienne*, où il est aussi question du culte du soleil. Cf. Euph., V, p. 80 ss.

2. W., à l'instigation de Bodmer a fait parvenir un fragment de l'*Hymne au Soleil* à Gottsched en le faisant passer pour un pastiche de la patriarcade. Ce fragment parut dans la revue : *Das Neueste aus der anmutigen Gelehrsamkeit*, 1753, p. 923 ss. Cf. *Neue Jahrbücher für das klass. Altert. u. Pädag.* XI, 1903, p. 351 ss. D'autre part, un fragment figure aussi dans l'*Histoire d'Édouard Grandison* à Görlitz, dont il sera question plus loin. (Lettre 3, p. 42-44). Cf. HIRZEL, *o. c.*, p. 77.

3. *Gebet eines Deisten, veranlasst durch das Gebet eines Freigeistes*, Berlin, i. Julius 1753. Le lieu d'impression semble fictif, par précaution contre la censure de Zurich, qui ne manqua pas de trouver cette prière « unanständig, ärgerlich und gottvergessen », d'après une lettre de Bodmer à Zellweger, citée par SEUFFERT, Proleg I-II, n° 45.

4. *Drei Gebete eines Freigeistes, eines Christen und eines guten Königs* (anonyme), Hamburg, 1753, reproduit dans C. F. CRAMER, *Klopstock, Er und über ihn*, Dessau, 1782, III, p. 406-425. Cf. le c. r. de Lessing (Hempel, 12, 490 ss.).

5. Dans une note (A II, p. 188), W. reproche à la *Prière du libre penseur* sa divagation.

seules ressources de la raison, s'était élevé à la connaissance du créateur et avait su se conformer à la loi divine, il ne devait pas craindre de soutenir la lumière naturelle ¹. Ne projetait-il pas un poème sur la religion, vraisemblablement comme réplique à celui de Louis Racine? ² On peut l'en croire quand il assure avoir peint son déiste « d'après nature ³ », encore qu'il n'ait pas manqué de secours étrangers.

A l'encontre du *libre penseur*, étreint par l'angoisse devant la mort, celui-ci l'envisage avec une sereine confiance en l'immortalité. Il n'a besoin d'une médiation que pour s'assurer contre les écarts de sa sensibilité. Ne connaît-il pas, dans son caractère, le même flottement, la même versatilité que l'auteur?

Que de fois j'ai trahi mes principes et rougi de moi-même! Souvent, j'avais l'esprit occupé par de nobles idées : je me les représentais même avec plus de force et de beauté que beaucoup d'autres hommes... et pourtant je m'en détournais par faiblesse ou légèreté. Combien mon âme était inconstante, hypocrite sans le vouloir, pleine de conflits et de désordre! Tout m'était énigme, l'homme, moi-même et le destin ⁴.

Mais si, une fois converti, l'ex-déiste croit tenir de la religion « la clé de l'énigme » et le sens de la vie, s'il considère que le chrétien est seul en état de croire en Dieu et d'éviter l'angoisse métaphysique, cette humilité et ce renoncement avaient surtout pour objet de remettre l'auteur « en bonne odeur » auprès de la censure

1. *Noah*, ch. X. Cf. A III, p. 477 (Euph., V, p. 85).

2. A. Br., I, p. 97. « Ich schmeichle mir, ein weniger bornierter Geist zu sein als dieser gute Mann, der invita Minerva den Philosophen spielen will, und doch der elendste Philosoph ist, der mir jemals bekannt worden. » De ce projet, un chant intitulé : *Das Rätsel*, était écrit en déc. 1753. Deux autres : *Vom natürlichen Vermögen* et *Von der Offenbarung*, ont été envoyés avec le premier, au printemps 1754, à Billeter (HIRZEL, p. 71). Ils sont perdus. Le fragment publié dans Herrigs Archiv., 66, p. 74 s. (A II, p. 201 s.) se rapporte à un poème didactique sur l'homme et semble appartenir à une date postérieure, d'après son ton ironique.

3. A II, p. 188 (note).

4. *Gebet eines Christen, von dem Verfasser des Gebets eines Deisten*, paru en sept. de la même année. Les deux pièces ont été réunies dans les œuvres en prose, dès 1758, sous le titre de : *Zwei Selbstgespräche eines tugendhaften Heiden, das erste, als er dem Licht der Natur überlassen gewesen, das andere, nachdem ihm die nähere Offenbarung mitgeteilt worden*. Elles ont été retranchées des éditions postérieures (A II, p. 192 ss.).

de Zurich ¹. Quant aux cantiques sur la *Nativité* et la *Résurrection* ², leur forme pindarique ³, ainsi que le souhait de l'auteur de les voir composer par un musicien « qui ne serait pas beaucoup inférieur à Lulli » ⁴ dénonceraient leur caractère profane.

Comment accuser l'influence puritaine de Bodmer de ce prétendu glissement à la dévotion? Si le professeur a cherché à dévier vers l'idéalisme poétique le sentimentalisme mystique de son disciple, si, par défiance de l'enthousiasme il a voulu fortifier chez lui le contrôle de la raison, serait-il responsable du dilettantisme dans lequel se perd sa production, dès la fin de la première année de son séjour?⁵ Il ne semble pas que ce soit l'effet d'une contrainte, ou simplement de la pression, exercée par sa personnalité, sur l'esprit mobile de Wieland.

Celui-ci ne se sentait-il pas parfaitement à l'aise dans ce milieu frugal et intellectuel, et sous l'autorité paternelle de son hôte? Son existence avait été chez lui « un plaisir ininterrompu...; les mois avaient passé comme des semaines » ⁶, dans une sérénité à peine inquiétée de loin par les lettres venues de Biberach. Ses perspectives s'éclairaient en Allemagne, où Künzli, au cours d'un voyage, avait répandu son éloge « comme un parfum » jusqu'à

1. Bodmer à Zellweger, 30 sept. 1753 (HIRZEL, p. 70) : « Dieses Gebet hat ihn (W.) bei den geistlichen Herrn en bonne odeur gesetzt. Das Gebet eines Deisten hatte sie Böses argwöhnen lassen. »

2. *Ode auf die Geburt des Erlösers*, écrite pour Noël 1753, et *Ode auf die Auferstehung Jesu*, pour Pâques 1754 (A II, p. 230 ss.). Un fragment publié dans Euph. Ergzh., 3, p. 99 s. pourrait se rapporter à une ode à la Pentecôte. Le *Versuch einer Ode auf das Pfingstfest*, publié dans les Freymüthige Nachrichten, le 7 sept. 1757, n° 36, p. 385 ss. (A II, p. 230 s.) que Budde attribuait à W., est de Zimmermann, comme l'a conjecturé Seuffert (Proleg., VII, n° 71 a). Le manuscrit figure parmi les L. de Zimmermann à Breitinger; il est daté du 6 juin 1756. Cf. A. Br., I, p. 193; ISCHER, *J. G. Zimmermanns Leben und Werke*, 1893, p. 65.

3. Wieland étudiait alors le grec avec Breitinger (Euph. Ergzh., 3, p. 98); il revient à Pindare en 1756 à l'occasion de la traduction de Steinbrüchel.

4. Vorbericht, 1754 (A II, p. 216). Un essai de composition a eu lieu, d'après le Vorbericht de 1754, ce que confirme une L. de Bodmer du 10 févr. 1754.

5. Quelques-uns de ses travaux sont d'ailleurs perdus. Il est question, dans une L. de Hess à Bodmer, du 22 oct. 1753 (HIRZEL, p. 71), d'une étude sur le Parcial, et dans une L. à Zellweger, du 7 avril 1754 (Gött. Gel. Anz., 1896, p. 484) d'une attaque contre Baumgarten. Une *Ode à Uranie*, en l'honneur de la poésie religieuse, est mentionnée par Bodmer (L. à Zellweger, oct. 1753). W. contribua aux notes d'une réédition de la trad. du *Paradis Perdu*, parue en oct. 1754 (A IV, p. 55 ss.).

6. A. Br., I, p. 135. Complétée Gött. Gel. Anz. 1896, p. 475 s. Cf. Merkur, 1778, II, p. 283.

Klosterberge¹, où Gleim lui offrait sa maison à Halberstadt, où Sulzer était prêt à s'occuper de lui à Berlin, tout comme Jérusalem à Brunswick². La seule préoccupation, qui pouvait peser sur son activité et lui prendre un peu de son ressort, allait disparaître³.

*
* *

A la fin de 1753, le lien, qui lui était à la fois un soutien et une gêne, se rompit⁴. A bout de patience, chassée du presbytère de Biberach par les différends qui s'étaient aggravés avec la mère de son fiancé⁵ et privée de l'appui nécessaire, la correspondance étant interceptée, Sophie était rentrée à Augsbourg en septembre; elle reprenait sa liberté pour épouser l'intendant du comte de Stadion, G. Michel de La Roche⁶. Si dur que fût pour Wieland ce « coup du sort », il ne pouvait ni le surprendre ni l'abattre. Ne se reconnaissait-il pas incapable de résolution, faible et « si inférieur au modèle qu'il donne dans ses ouvrages? »⁷. Dans son désarroi, il n'avait prêté que trop complaisamment l'oreille aux doléances

1. HIRZEL, *o. c.*, p. 50 s., 61.

2. Arch. f. Litgesch., XII, p. 596 ss.

3. L. inédite de Bodmer à Hess, du 22 oct. 1753 : « Er (Wieland) hat viel zu schaffen wegen der guten Serena. Der Lindwurm ist kein Scherz mehr und der verliebte Ritter kommt von Zeit zu Zeit auf den Einfall, es sei zwischen Serena und ihm ein himmlisches Verständnis. » Cf. *L'ode à Sérèna* du 24 sept. 1753 (HORN, p. 32).

4. Sur les circonstances de la rupture, cf. RIDDERHOFF, *o. c.*, p. 12 ss. et l'art. cité de SEUFFERT, dans *Neue Züricher Zeitg.* 1883, n° 266.

5. Dans une L. du 10 oct. 1753, dans laquelle elle demande à Bodmer de décider son fils à rompre ses fiançailles, la mère de Wieland charge Sophie de tous les défauts, notamment elle l'accuse de frivolité, de dissipation. Elle la traite de coquette : « Eine Dalila, eine liederliche Dirne ». Sophie n'aimerait pas son fils, se moquerait bien de ses lettres, se laisserait courtiser à Warthausen, s'amuserait à la Comédie avec un officier.

6. Le mariage de Sophie eut lieu le 27 déc. 1753. Wieland avait reçu en déc. la L. de rupture, en même temps que l'annonce du mariage. Cf. HORN, p. 22 ss. Cf. R. ASMUS, G. M. de La Roche — *Ein Beitrag zur Geschichte der Aufklärung*, 1899.

7. Déjà en juin Wieland s'accusait de vivacité, de flottement : « Darf ich Sie auch nach dem letzten Brief noch mein nennen? Wie sehr fürchte ich, dass ich Ihnen nur allzubillig missfallen habe. Sie verdienen keine solchen Briefe, und vielleicht ist es mir auch nicht anständig, so zu schreiben. Wie viel müssen Sie mir vergeben, wie viel müssen Sie an mir tragen. » Après le mariage de Sophie, il confesse à La Roche ses torts : « Ich hoffe mit dem besten Grund, dass die gute

maternelles, et préparé lui-même cette séparation ¹, qu'il mettait, une fois accomplie, au compte de la Providence : Elle a tout réglé avec sagesse, bonté, sainteté ².

Passé le premier mouvement de dépit, Wieland se redresse, grâce à sa « pliability » naturelle, peut-être plus soulagé que meurtri ³. Du moins son imagination ne le laisse-t-elle pas à court d'expédients pour prendre avantage de son malheur. Que Sophie « ait trahi sa vocation temporelle et compromis son salut », lui ne manquera pas à la sienne ⁴. Que pourrait d'ailleurs changer son mariage à une union toute spirituelle? Il ne demande qu'à poursuivre avec la « belle infidèle » des relations amicales, en y associant « son digne possesseur », qui lui doit bien quelque gratitude pour les soins qu'il a pris en faveur de leur bonheur ⁵. Comme son sentiment était « aussi désintéressé qu'il est possible sous l'enveloppe corporelle », Wieland pourra reconforter, s'il en est besoin, « la chère âme si fragile et éprouvée ». Il se comportera « en ami vertueux et sage, qui, comme dit Voltaire dans *Zadig*, sait respecter la faiblesse de la nature humaine »; il donnera en même temps « un exemple de véritable amour en montrant que le platonisme n'est pas une chimère » ⁶.

Sophie für alle ihre Leiden und Widerwärtigkeiten, an denen grossenteils auch meine Liebe eine unglückliche obwohl unschuldige Ursache gewesen ist, nun durch Sie, mein Herr, werde belohnt werden.» (HORN, p. 22, 34.) Cf. HASSENSKAMP, p. 3 ss. : « Auch ich bin einer von den Peinigern dieser verehrungswürdigen Unschuld. »

1. HORN, p. 27 « Ja wenn es zur Zufriedenheit Ihres Herzens gehört, so möge Ihr Gewissen Sie immer auf dem Gedanken lassen, dass ich zuerst das Band gebrochen, das uns einst verbunden hat. »

2. A. Br., I, p. 133.

3. A La Roche, le 19 mars (HORN, p. 32) : « Ich erduldet daher ihren Verlust, von dem ich ihr selbst nur wenig Schuld beimessen kann, in Absicht meiner, mit Gelassenheit und Mut. »

4. HORN, p. 26-29 : « Ich fügte hinzu, dass die Vorstellung, die mich in dieser traurigen Veränderung am meisten beruhige, diese sei, dass ich hoffe, Sie (ob ich Sie gleich in dieser Welt niemehr zu sehen wünsche) in den Gegenden der Seligkeit wieder zu sehen, wo unsere Seelen sich wieder erkennen, und die Ihrige, wenn Engel noch weinen können, gewiss eine Träne der sterblichen Wehmut weinen wird, da Sie ihrer Bestimmung in dieser Welt so unvorsichtig ausgewichen. »

5. L. à La Roche, 19 mars 1754. (HORN, p. 31 s.)

6. A. Br. I, p. 133 s. « Jetzt weiss ich nichts Besseres und meiner Liebe und meinem Character Gemässeres zu tun, als nach meinem besten Vermögen diese teure Seele zu trösten, sie zu versichern, dass ich von ihrer Unschuld überzeugt bin, sie an die Weisheit und Güte dessen, der die Schickungen lenkt, zu erinnern.

Il n'y a donc pas lieu de dramatiser le dénouement du roman sentimental¹. On ne saurait, en tout état de cause, lui imputer la crise de mysticisme, qui en serait la conséquence. Il apparaît déjà que, soustrait à la préoccupation affective, son sentiment va se détacher en mirage et susciter l'effort moral¹. Sur les « ruines du château enchanté qui s'est évanoui »², le poète se retrouvera plus libre de remplir son destin. « La Providence, comme il semble, a voulu me détourner des systèmes égoïstes de vie heureuse que je me faisais³. » Reléguant dans l'éternité son vœu chimérique, « il voyait Sophie heureuse sans être lui-même malheureux »⁴. Il se retrouvait ainsi devant la vie réelle. Il cessait de rêver pour songer à se réaliser lui-même.

C'est ainsi que, revenu de son illusion, il se croit en mesure de faire la leçon et d'avertir les âmes naïves. Il laisse la poésie pour la morale. « Jeunes filles », écrit-il dans un petit impromptu⁵ pour une amie, « votre valeur est d'être sages et modestes, de ne pas chercher à éblouir les yeux qui savent voir derrière le fard ». S'attribuant le talent de modeler « une belle âme dans une délicate poitrine », il demande à celles dont le rôle est « de bannir par leur sourire la tristesse de l'existence » d'allier au naturel, qui réagit contre l'ardeur fanatique de l'esprit, le bon sens d'une Lambert et la grâce d'une Graffigny. Non pas la coquetterie ni l'esprit,

und die fast erliegende Grossmut in ihrem unschuldvollen und erhabenen, aber ungemein zärtlichen und in der Tat verwundeten Herzen wieder aufzurichten.»

1. SEUFFERT, *Gött. Gel. Anz.* 1896, p. 600 : « Wieland war seit den traurigen Erlebnissen, die zur Verehelichung seiner Braut mit einem andern Mann geführt haben, aus dem Gleise geworfen. Hier, nicht in Bodmers Einwirkung, ist der wahre Grund für seine seraphische Verstiegenheit zu suchen. » Cf. ERMATINGER, *o. c.*, p. 90.

2. Cf. ODE : *Ihr stillen Tiefen* (A II, p. 231). Sophie est invoquée comme une « Sympathie », avec d'autres amies, Melissa, Irène, Ismène.

3. HORN, p. 36 s.

4. HORN, p. 35.

5. *Erinnerungen an eine Freundin*, A II, p. 241 ss. (de déc. 1753). A quelle amie cet impromptu s'adresse-t-il? Melissa Schulthess? Ou bien déjà à la jeune Elisabeth Meyer von Knonau, dont W. a pu faire la connaissance, lors d'une visite chez une dame habitant la campagne, dont il parle à Sophie, le 5 juin 1753 (HORN, p. 25). Si, comme il semble, il s'agit de la famille Meyer von Knonau, la maîtresse de maison était en effet d'esprit mystique; elle mourut en déc. 1754. W. s'en est souvenu dans son *Euthanasie*. Cf. Gerold MEYER VON KNONAU : *Aus einer Züricher Familienchronik*, 1885, p. 80 et *Zeitschr. d. Altert. und Lit.* XX, p. 355. Elisabeth avait alors 18 ans.

mais la santé du cœur et la modestie. Car « la nature réussit rarement une Séréna; et pas plus que la lune radieuse, celle-ci n'est sans taches ».

Quant à lui, le moment est venu, comme remarque Bodmer, de se risquer dans la vie sociale. Pour le garder auprès de lui et l'assister dans ses débuts, le maître l'encourage à faire un essai pédagogique avec quelques élèves particuliers, plutôt que de courir l'aventure d'un gymnase ou d'une université. Wieland conserverait ainsi son indépendance, et pourrait « dans la pauvreté d'un Cimon ou d'un Socrate mener l'existence qui lui convenait ¹ ». Avec le concours de Breitinger, qui lui apprenait un peu de grec, et de Künzli, pédagogue très averti, Wieland mit sur pied un *Plan d'information privée*, qui parut en janvier 1754 ².

Ce qui marque bien la direction qu'avait prise son esprit sous l'influence de Bodmer, c'est l'accent franchement humaniste de ce programme. S'opposant à la routine des établissements habituels, où l'esprit est soumis au dressage scolastique, son projet vise à la culture du caractère non moins que de l'intelligence. Ainsi qu'il l'avait écrit à Mühler, Wieland rêvait d'une « école de la liberté et du bon sens », où l'histoire et la philosophie concourraient avec la morale et la politique pour former des hommes raisonnables et utiles, « des citoyens au lieu de sophistes ». Avait-il souhaité de se charger d'un jeune comte pour en faire un philanthrope, un patriote ³, il était maintenant disposé à donner à de jeunes bourgeois les connaissances pratiques que demande un siècle de lumières, dominé par la pensée de Leibnitz et de Newton. Il se proposait de débarrasser l'esprit des préjugés, d'apprendre à regarder par soi-même, partout où il y a danger de rester ignorant; de recourir à la méthode socratique pour savoir ce qu'il faut penser de Dieu et du monde. Si la religion doit être

1. L. à Th. Mühler du 16 juill. 1753. Celui-ci, alors précepteur dans une famille Arnim à Suckow, avait proposé à W. de contribuer à la création d'un collège noble dans l'Uckermark (GRUBER¹, I, p. 92 ss.).

2. *Plan von einer neuen Art von Privat-Unterweisung*, imprimé à Bâle pendant l'hiver 1753-1754, et dans *Neuste Sammlung vermischter Schriften*, où il est daté du 12 févr. 1754. HIRZEL l'a publié d'après cette 2^e édit. dans *Arch. f. Litgesch.* XI, p. 378 ss.; le texte de la 1^{re} édit. est donné dans A IV, p. 176 s.

3. D'après une notice à la Bibliothèque de Zurich; *Archiv. f. Litgesch.* XII, p. 596 s.

protégée contre les incrédules, déistes et naturalistes, elle ne doit pas non plus empiéter sur la philosophie. Mais c'est par la littérature, par la « science de l'harmonie, des accords de l'âme, que les Grecs appelaient *musice*... », qu'il entend remplir sa tâche :

J'entends l'art de mettre en harmonie les facultés inférieures, d'ordonner l'activité de l'imagination, l'art de penser; je développerai le sens du beau et du bien que nous avons tous et que l'on a toujours appelé le goût¹.

Ainsi le goût, au lieu de la morale dogmatique et du savoir inerte. C'est l'esprit esthétique de Shaftesbury².

Ne voit-on pas le profit le plus positif de son stage d'apprentissage? Son spiritualisme mystique a fait place à une conception plus claire et plus limitée. Au lieu de la destination glorieuse de l'esprit, Wieland se représente le devoir humain de s'affranchir, par la raison et le sens moral, des servitudes dogmatiques et politiques. Sa rêverie diffuse s'est déterminée en une idée distincte de valeur, elle est devenue formative. Mais elle n'en reste pas moins enveloppée encore de religiosité, liée à un finalisme transcendantal, inscrit dans la nature. Que ce finalisme se traduise dans la vie par le développement normal de l'individu, qu'il tende à l'unité de la conscience par l'accord de la sensibilité et de la raison, c'est ce dont Wieland commence à s'aviser sous l'influence de l'humanisme français dont il s'est imprégné auprès de Bodmer. Toutefois, cette idée d'éducation, il ne la saisira d'abord que dans le cadre de la conception théiste de Shaftesbury.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il conteste à Voltaire « qu'on puisse philosopher sans la foi chrétienne »³, ni qu'il oriente vers la vertu la culture de l'esprit. Son sentiment religieux, si

1. A IV, p. 179 s.

2. SULZER avait fait paraître, en 1745, à Zurich : *Versuch einiger vernünftigen Gedanken von der Auferziehung und Unterweisung der Kinder*. Réédité en 1748. KÜNZLI défendit ce traité dans un libellé : *Sulzers vernünftiger Versuch von der Auferziehung der Kinder, einfältig widerlegt von Kinderlieb*. (Zurich, 1748.) HIRZEL, p. 15 et 29.

3. *Gespräche mit Chr. M. Wieland in Zürich, von Fr. Dominicus Ring, mitgeteilt von Heinrich FUNCK*, Archiv. f. Litgesch. XIII, p. 489.

dégagé qu'il soit de toute foi positive, ne se résout pas « en un art de vivre ». Il cherche la conciliation avec « les lumières naturelles ».

Je montrerai à mes élèves que c'est faire tort à la religion que d'opposer, ou tout au moins de séparer la philosophie ou la raison de la foi chrétienne, et de penser autrement en tant que philosophe et en tant que chrétien ¹.

La morale doit partir du cœur, se fonder sur les inclinations « avant que la raison soit mûre ». C'est aussi le sentiment de Montaigne, que le jeune pédagogue connaissait déjà.

Se trouverait-il à Zurich des pères de famille pour se laisser persuader de faire de leurs enfants « des hommes aussi vertueux et aussi honnêtes, alors qu'on peut se passer de tout cela, ou à peu près », comme remarquait Bodmer ²? Alors qu'il semblait falloir y renoncer, et que Wieland se retournait déjà vers Sulzer et Jerusalem ³, s'offrit inopinément l'occasion de mettre ce plan à exécution, par « un engagement agréable, utile et positif », qui le fixait à Zurich pour trois années au moins ⁴.

Avant de quitter le chalet du Sonnenberg pour s'installer en ville et pour prendre ses fonctions de précepteur, fonctions « auxquelles il se sentait un tel goût qu'il pouvait les tenir pour sa véritable vocation » ⁵, Wieland alla passer quelques semaines à Winterthur, chez la sœur de Bodmer. Dans la société de Künzli, de Waser, du pasteur Erhard, du greffier Sulzer et de son fils Dietrich, avec qui il se lia particulièrement, il passa des jours

1. A IV, p. 179.

2. Bodmer à Zellweger, 24 mars 1754. Arch. f. Litgesch. XII, p. 600.

3. Bodmer à Zellweger, 7 avril 1754. W. s'était adressé à deux reprises sans résultat à Haller, qui était à Berne depuis 1753. (Cf. L. HIRZEL : *Albrecht von Hallers Gedichte*, p. CCCLV s.)

4. A. Br. I, p. 130. Cf. ZEHNDER, p. 372.

5. A. Jerusalem, 14 avr. 1754 : « Ich finde mich zur Unterweisung der Jugend so aufgelegt, dass ich nicht zu irren glaube, wenn ich sie für meine eigentliche Bestimmung halte... » et L. à un inconnu, 28 sept. 1755 (Archiv. für Litgesch. XII, p. 604 s.) : « Der Brief, den Herr Bodmer... an den Hrn. Abt Jerusalem vor 2 Jahren schrieb und das meinige, war nicht in der Meinung geschrieben, dass ich eine Beförderung um der Beförderung willen suchte; wir meinten nur, es wäre gut, wenn ich aus der speculativen Sphäre, worin ich sonst eingeschlossen war, in ein activeres Leben käme und Bekanntschaften in Deutschland machte, welche mir vielleicht Gelegenheit gaben, in einem weiteren Zirkel zu nutzen. »

délicieux ¹, choyé par quelques dames qui s'amusaient de son platonisme ². Parmi elles, une veuve de Zurich, qui n'allait pas tarder à devenir « la reine de son cœur » ³. Ainsi la vie lui souriait.

En prenant congé de ses hôtes, le jeune précepteur pouvait leur déclarer

que la période heureuse de sa vie a commencé du moment où il est arrivé... Je puis dire en toute vérité que mes espoirs, si beaux qu'ils étaient, ont été de beaucoup dépassés... Vous m'avez donné l'occasion de me corriger; mes connaissances se sont développées dans une large mesure, et quelle ne serait ma confusion, si le cœur, dans cette intimité avec vous, ne s'était aussi amendé... Vous avez reconnu ma vocation, et je rends grâce au Ciel de m'avoir conduit chez des personnes disposées aussi à la soutenir efficacement ⁴.

1. Bodmer à Zellweger, 30 mai 1754 : « Wieland ist mit meinem Schwager Dr. (Gessner) und Frau noch dort (Winterthur) geblieben. Er hat sich bald die Herzen aller meiner dasigen Freunde erobert, und lebet da die vergnügtesten Tage seines Lebens. » (*Gött. gel. Anz.* 1896, p. 475.)

2. RING, dans son *Tagebuch*, note un propos de Lavater qui aurait reçu des renseignements sur le séjour de W. à Winterthur : « Plato ist sein einziger und ewiger Discurs : er sucht so das Harmonische in allen Dingen ; er sagt, er möchte von der Liebe das Animalische mehr abgesondert wissen ; das kommt ihm gar zu tierisch vor, dass die Sinne und das Geblüt sich in diese Triebe mengen. Seine Schöne, die er sonst so gesungen, soll ihm zu Biberach untreu geworden sein und sich geheiratet haben. Ich glaube, sie ist nie im Ernst die Seinige gewesen. Er hat ihr Porträt zerschmissen. Die psychologischen Untersuchungen sind vielleicht nicht ihre Neigung gewesen. » (HIRZEL, p. 64.)

3. Elisabeth Lochmann-Grebel.

4. A. Br., p. 135 s. complété dans *Gött. Gel. Anz.* 1896, p. 475 s.

CHAPITRE IV

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

Privé de son collaborateur¹, Bodmer se promettait de jouir pendant les années prochaines de sa société et de son concours. Avec sollicitude, il l'avait installé chez son beau-frère, le Dr Gessner, tandis que pour son enseignement le précepteur disposait d'un local confortable dans une bonne maison de la *Kirchgasse*, dite *maison de Constance* parce que son propriétaire, le juge Grebel, administrait les propriétés de l'évêque de cette ville². Un fils du juge, Hans Rodolphe, avec son cousin, Hans Caspar Meyer von Knonau, et les deux frères Ott, fils d'un commerçant, constituaient le petit auditoire, auquel s'était joint, pour le premier semestre, un jeune Waser³.

Pour nouveau que lui était le métier de pédagogue⁴, que Wieland avait assumé d'un cœur léger, il ne manquait pas d'intérêt pour lui, même si, dès le début, il éprouva quelques déboires au sujet de l'ardeur et de l'intelligence de ses élèves⁵. Il lui devait des rela-

1. Bodmer à Hess, 20 juin 1754 : « Sein Auszug von mir hat mich ein wenig, à seul gesetzt. » (ZEHNDER, p. 690.) Cf. *Anecdoten* : « Ich entwöhnte mich mit Schmerzen von seinem Umgang. »

2. A. Zellweger, 20 juin 1754 (Archiv. f. Litgesch., 12, p. 602).

3. Cf. BOUVIER : *Un cahier d'élève du précepteur Wieland*, dans : *Pages d'Histoire, dédiées à Paul Vaucher*, Genève, 1885 (Archiv. f. Litgesch. 12, p. 595 ss.).

4. Archiv f. Litgesch., 13, p. 600 : « Gegenwärtige Geschäfte sind ihm neu, und er hat in seinem Leben noch niemals andere Arbeiten gehabt als solche, die er ohne particulare Verbindung gerne übernommen hat. » Dans une L. (inédite) à Hess, fin janv. 1755, Bodmer signale que la moitié de l'enseignement est pris par le latin, le grec et le français, et que W. traduit à ses élèves les *Métamorphoses* d'Ovide.

5. A. Ring, W. déclare, le 25 janvier 1755, « dass er mit seinen jungen Herren so nicht fortkomme, wie er gemeint. Er habe die jungen Herren nach sich abgemessen, und nach seinem Triebe, den er hatte, etwas zu lernen... Allein so sind seine Herren nicht ... » (Archiv. f. Litgesch., 13, p. 493.)

tions nouvelles, dont les moins appréciées n'étaient pas celles qu'il entretenait avec la mère du jeune Grebel, et surtout avec sa parente, Elisabeth Grebel Lochmann, qui lui avait demandé des leçons de philosophie pour un de ses neveux. Prétexte à des rapports qui prirent bientôt un tour romanesque ¹.

Au sortir de sa longue retraite dans la « cabane » de Bodmer, il était assez naturel que le jeune idéaliste se laissât prendre au plaisir de la société, et aux compliments parfumés de quelques matrones, aussi intriguées de sa réputation séraphique qu'éberluées par ses écrits ². Qu'il n'eût pas seulement comme admiratrices des bourgeoises « d'âge à peu près canonique » ³, dont aucune, comme il remarque avec désinvolture, « n'a jamais été une beauté », mais aussi quelques jeunes filles, plus faciles à étonner par son platonisme, telles que la sœur de son élève, Elisabeth Meyer von Knonau, « une bonne enfant de la nature », naïve et fantasque, et la jeune Schulthess, celle qu'il appelle Melissa, et à laquelle il montrait un empressement que Bodmer trouvait suspect ⁴, c'était pour donner quelque préoccupation au bon maître. Celui-ci, au cours de ses promenades au *Musenhof*, une terrasse plantée d'arbres qui domine la ville, ou sur les berges de la Limat, rencontrait parfois son disciple, de moins en moins assidu, en compagnie de l'une ou de l'autre de ses vertueuses amies ⁵.

Peut-être, Bodmer n'eût-il pas pris autant ombrage à cette

1. Cf. RAUMER, p. 401; HIRZEL, p. 68; D. Br., II, p. 110 s., A. Br. I, p. 241 s. Elisabeth Lohmann était née en 1714, et avait épousé en 1745 le juge Grebel, décédé en mai 1753.

2. A Zimmermann, 11 janv. 1757 (A. Br., I, p. 240) : « Die wenigen Damen, mit denen ich hier einigen Umgang habe, sind alle über 40 Jahre; keine ist jemals eine *Beauté* gewesen; alle sind einer unverstellten Tugend wegen hochachtungswürdig; eine davon hat viel Witz und Lebhaftigkeit, ist sehr belesen, ohne es gegen Leute, die nicht ihre intimen Freunde sind, anders als durch vorzügliche Bescheidenheit merken zu lassen. »

3. Cf. W. SCHERER : *Zeitschr. f. d. Altert. und Lit.*, XX, p. 355 ss. Anz. f. d. Altert., I, p. 34 ss.; ERMATINGER : *Wieland und die Schweiz*, Leipzig, 1924, p. 71 ss.

4. GEROLD MEYER VON KNONAU : *Aus einer Züricher Familienchronik*, 1884, p. 80 s.; Bodmer à Hess, févr. 1755 (inédit) : « Er (W.) hat für die Jungfer (Schulthess) eine Freundschaft, die man an einigen Symptomen nicht für platonisch hielte. »

5. A Zellweger, 20 févr. 1754; cf. à Hess, 13 janv. 1754 (inédit) : « Ich bin es gewohnt, dass Wieland die Werkstage unter mich und Jungfer Gr(ebel-Lochmann) teilt. Unter Jungfer A. (Amtmann) sind aber noch immer ein paar Frauenzimmer begriffen. »

dissipation¹, s'il n'y avait vu un obstacle à ses entreprises. Pour Élisabeth Lochmann, en particulier, il avait la garantie des amis de Winterthur, qui la connaissaient pour romanesque, sans doute, mais pour trop prudente pour vouloir tourner la tête à un clerc, même aussi novice et aussi enthousiaste. Il est vrai, elle se trouvait, sur la quarantaine, dans une situation qui l'exposait elle-même aux aventures de l'imagination². Restée veuve d'un magistrat impotent, avec lequel elle avait vécu huit ans « comme M^{lle} d'Aubigné avec Scarron », elle ne dédaignait pas, en attendant l'occasion de refaire sa vie, l'hommage d'un sigisbé aussi transi, qui « n'osait mettre un baiser sur sa chère main »³. Comme elle se piquait d'esprit, elle ne se faisait pas faute de l'aguicher par une correspondance que transmettait son neveu en des livres scellés : billets bientôt quotidiens, dont l'effet sur l'imagination de Wieland se devine⁴. Ce qu'il fût advenu de ce flirt philosophique, si la dame n'avait été plus avisée que l'Aspasie du conte⁵, le poète ne s'est pas gêné à le laisser entendre, oubliant la figure un peu ridicule qu'il faisait dans le rôle de son « mystagogue ».

S'il s'est flatté d'avoir été mis à l'épreuve, « alors que son amour

1. Bodmer avait lieu de se défier de l'idéalisme de son protégé, s'il est vrai qu'il eût été obligé de renvoyer sa domestique, comme il le raconte à Zellweger, parce que Wieland lui avait tourné la tête. Le bruit s'en était répandu jusqu'à Berne. (BODEMANN : *Julie von Bondeli*, p. 53.)

2. D. Br., II, p. 110 : « Ich liebte in meinem 22 sten Lebensjahr von ganzer Seele eine Frau von 44 J., die geistreichste und gebildetste in Zürich, die Witwe eines wenige Monate vor unserer Bekanntschaft verstorbenen, in seiner Art ebenfalls einzigen Mannes, mit welchem sie mehrere Jahre in dem Verhältnis, das einst zwischen Scarron und Mademoiselle d'Aubigné stattfand, wo nicht sehr glücklich, doch sehr zufrieden und exemplarisch gelebt hatte. Ich galt damals zu Zürich bei einer eben nicht sehr zahlreichen Klasse für eine Art von Genius, der vom Himmel herab gestiegen wäre, und sich nur gerade mit soviel irdischer Masse beladen hätte, um den Menschen sein Licht und seine Wärme mitteilen zu können, ohne sie zu verzehren. Wir befanden uns beide, die Dame sowohl als ich, in einer mehr als gewöhnlichen Stimmung zu der Art von Schwärmerei, die sich das Übersinnliche gern versinnlichen möchte. »

3. RAUMER, p. 401.

4. RAUMER, p. 402 : « Bald kam es so weit, dass fast kein Tag vorüberging, ohne uns ein Briefchen gegenseitig geschrieben zu haben. Einmal wo wir im zärtlichsten stillen Genuss unserer himmlischen Empfindungen waren, löste derselbe Gedanke auf einmal unserer beiden Lippen : « Ach, warum können Sie mir nicht zwanzig Jahre geben ! » Hätte ich sie wirklich geheiratet, so wäre ich und sie mit Verachtung und Spott beladen worden. Man hätte mich für einen elenden Glücksritter gehalten. »

5. *Aspasie oder die platonische Liebe*. (Hempel, II, p. 95 ss.)

platonique commençait à se matérialiser un peu »¹, Wieland doit cependant à Élisabeth l'effervescence sentimentale, sinon sensuelle, dont son esprit avait besoin pour se reprendre à la joie de rêver et de créer. Après Sophie, elle fut la « Circé » qui s'empara de son imagination, moins sans doute par le charme de sa personne, que par le prestige d'une plus grande expérience des choses de la vie, de sa situation mondaine, ou plutôt d'une certaine élégance d'esprit. Elle l'initiait à la société, ou tout au moins au jeu de la conversation, l'incitait à un déguisement galant des sentiments, au point de le transformer certaines heures « en un moineau anacréontique »². Auprès d'elle, sa fantaisie retrouve le climat de la grâce; elle échappe à l'intellectualisme et à l'austérité de Bodmer. Elle est ramenée à l'usage de notre langue, comme l'indiquerait la correspondance postérieure avec Zimmermann. L'influence éducatrice de cette Aspasia se reflétera dans le fragment de *Théa-ges*, préludant à la série de femmes demi-émancipées, sensibles et averties, chez qui la vertu n'est que virtuosité souriante, comme chez une *Danaé*, une *Musarion*.

Ainsi s'explique la résistance de Wieland aux remontrances plus ou moins enveloppées de Bodmer³ et des amis pris à témoin de cette légèreté. Le Dr Zellweger s'en amusait : « Abandonner des amis également spirituels et vertueux pour une personne du sexe, sous prétexte d'un amour purement spirituel et platonique, j'avoue que cela me dépasse, et j'ai bien peur que le diable... ou la chair ne s'en mêle au bout du compte »⁴, ajoutant un peu plus tard : « Qu'il (Wieland) donne des leçons d'amour métaphysique, hyperphysique, transcendantal, mais qu'il prenne

1. A. Br., I, p. 286 : « Soviel versichere ich Ihnen, dass ich nie jemand platonischer geliebt habe, als dieses Frauenzimmer. Ich weiss aber nicht, wie es weiter gegangen wäre... »

2. A. Br., I, p. 241.

3. Dans une L. inédite à Hess, Bodmer lui écrit qu'il s'efforce avec Breitinger d'ouvrir les yeux à Wieland. « Ernst u. Wahrheit werden dann mit Scherz genug gesagt. »

4. 16 août 1754 (en français, inédite), et en déc. : « Si Wieland ne continue qu'à exercer les fonctions inférieures de l'âme et à s'arrêter dans la basse région du monde, il perdra peu à peu le goût d'olympiser, et aura peine à reprendre l'exercice des facultés supérieures; car j'ai peine à me persuader que l'amour platonique continuera toujours sur le même pied et que la chair ne se mette pas de la partie. » (Inédit.)

garde! Je m'étonne qu'il s'embourbe de plus en plus dans ces sentiers bourbeux, et j'ai bien peur qu'il ne tombe de haute métaphysique en bonne physique, de la spéculation à l'expérimental, et les femmes d'esprit ont généralement le sang vif... »¹; Künzli hochait la tête : *Nunc per extensum funem ire videtur* ². A bout de ressources, Bodmer voulait écrire au pasteur de Biberach, afin de l'engager à venir constater l'inconduite de son fils ³.

Celui-ci n'en suivait pas moins l'inspiration de son « génie », qu'il sentait « de nature très active et entreprenante : il fallait lui faire confiance... je veux être heureux à ma façon » ⁴. D'ailleurs quel mal faisait-il? Il « obéissait à son cœur, sans manquer à la raison et à ses devoirs, n'ayant jamais eu à regretter d'avoir suivi ses penchants ». L'amitié d'Élisabeth Lochmann lui était « une insigne faveur de la Providence ». Loin de le détourner de sa vocation, elle la favorisait. Grâce à elle et aux autres « agréables créatures » qu'il fréquentait, il se trouvait aussi « heureux qu'une créature de Dieu peut l'être » ⁵. Ne jouissait-il pas, en même temps que de l'intérêt de Breitinger et de Bodmer, de l'amitié de Salomon Gessner, « un esprit au meilleur sens du mot, favori de la nature et des grâces », et par surcroît de l'affection retrouvée de sa Sérénité? ⁶ Il pouvait « regarder en arrière avec satisfaction, et dans l'avenir avec les meilleures espérances ». Et Bodmer de se résigner au partage : « Wieland est un poète, soupirait-il, et j'ai même l'impression pénible qu'il l'est avant tout et par-tout ⁷. » Raison de plus pour ne pas l'abandonner à lui-même, alors que, prenant la charge d'éduquer les jeunes gens ⁸, « il n'avait

1. 17 sept. 1754 (inédit).

2. Cf. Gött. gel. Anz., 1896, p. 478.

3. L. inédite à Hess, févr. 1755. Il trouvait que M^{me} Grebel était imprudente en favorisant ces rencontres. « Sie wagt viel, dass sie ihn (Wieland) mit ihrer Jfr. in solche Verbindung setzt... »

4. A Bodmer, 22 nov. 1754 (A. Br., I, p. 140 s.). Cf. Le billet publié dans Götting. Gel. Anz. 1896, p. 476.

5. A Schinz, 22 janv. 1755 (A. Br., I, p. 157 s.).

6. A Br., I, p. 131 s.

7. A Hess, févr. 1755 (inédit) : « Wieland ist ein Poet, und ich habe zuweilen den nachtheiligen Gedanken, dass er mehr als alles andere u. überall ein Poet sei. »

8. Arch. für Litgesch., XII, p. 600 : « Indessen hat er jetzt die Lebensart, die er sich allemal gewünscht, und oft versichert hat, das sei seine Bestimmung. Er hat aber noch niemals eigene Erfahrungen von Institutionsarbeiten gehabt. » 20 juin 1754, à Zellweger. Cf. ZEHNDER, p. 515.

pas corrigé les défauts de son propre caractère »¹. Que le poète lui échappe, il tient à se conserver le disciple aussi longtemps que possible.

*
* * *

Pour ne pas se montrer ingrat, Wieland se laisse ainsi entraîner à participer à la polémique, qui s'était rallumée de plus belle, entre Zurich et Leipzig, avec un zèle d'autant plus vif qu'il ne parlait pas d'une conviction bien assise. Il dut d'ailleurs se monter la tête, se donner un motif *a bon publico, a causa veritatis tuenda*, incapable qu'il était de ressentir longtemps des atteintes personnelles². « J'avais nettement conscience, ou du moins je me l'imaginais, que rien, si ce n'est l'amour et l'intérêt de la vérité et de la raison, ne me poussait et ne m'échauffait... » Mais, vu ses attermoissements³, cette conscience devait être des plus vacillante. C'est seulement en élevant une affaire de coterie à une question de moralité, en faisant d'une rivalité mesquine une affaire de culture, qu'il anime le débat. « Un seul *Duns*, c'est trop peu de chose; cela me ferait rire, mais un grand nombre de *Duns* qui admirent celui-ci et se règlent sur lui, voilà ce qui fouette mon sang par la bile de l'âme⁴. » De leur côté, les adversaires des Suisses n'en avaient-ils pas appelé à la religion contre ce qu'ils dénonçaient comme « une fièvre alpine », une « frénésie pire que celle du comte de Zinzendorf? »⁵

1. Hess à Bodmer, 27 janv. 1755 (ZEHNDER, p. 519) : « Der gute Mann nahm sich vor, junge Herzen zu bilden und mich dünkt bei der ausserordentlichen Grösse seines raren Genies seien doch noch gewisse rohe Ecken in seinem eigenen Herzen übrig, die selbst des Bildens und Formens noch sehr nötig hätten; und ich kann nicht glauben, dass ausser Sie, mein Freund und Breitingen, jemand fähig sei, dieses vollends auszubilden. Wer weiss, wie es jetzt um dieses grosse Herz stünde, wenn Sie nicht schon soviel daran gebildet hätten. »

2. A. Br., I, p. 191 s. « Ich musste dazu beredet werden, man versuchte mich aufzubringen, aber ich bin keines andern als eines flüchtigen Zorns fähig; Privatbeleidigungen sind mir Flohbisse. »

3. Bodmer à Zellweger, 12 janv. 1755 : « Wir müssen ihn immer anfeuern. » (Gött. Gel. Anz., 1896, p. 487.)

4. A. Br., I, p. 192.

5. Cf. *Das Neueste aus der anmutigen Gelehrsamkeit*, II, p. 62 ss.; Herrn Professor J. Ch. Gottscheds bescheidenes Gutachten, was von den bisherigen christlichen Epopäen der Deutschen zu halten sei; HUDEMANN : *Gedanken über den Messias in Absicht auf die Religion* (Rostock, 1754).

Qu'il ait collaboré au pamphlet bodmérien : l'*Histoire d'Édouard Grandison à Görlitz*, est assez probable, encore que la question de sa participation, soulevée récemment, paraisse presque insoluble¹. Cette parodie a été confectionnée, comme il a été établi, à coups de ciseaux, au moyen d'extraits tirés des œuvres en cause, en riposte à celle que le baron de Schönaich², à l'instigation de Gottsched, avait imitée du *Dictionnaire néologique* de l'abbé Desfontaines. Bien qu'impliqué dans cette charge satirique, Wieland eût sans doute, pour sa part, suivi l'exemple de Lessing³, et laissé à Bodmer le soin d'envenimer cette sottise querelle. Du moins lui a-t-il abandonné, comme il semble, la composition du pamphlet, sauf à y apporter son grain de sel. Pour le fond, il pouvait se tenir pour dégagé en se chargeant, avec S. Gessner, de sa publication à Berlin, par l'entremise de Gleim⁴, et par la mise à la disposition de Bodmer d'un article antérieur, qui n'avait pas été publié⁵.

1. *Eduard Grandisons Geschichte in Görlitz*, Berlin, 1755. Cette publication a intrigué la critique, depuis que SCHÜDDEKOPF : *Ramler* (Diss., 1886, p. 49 ss.) a appelé l'attention sur la difficulté à départir la collaboration éventuelle des différents auteurs. HIRZEL, *o. c.*, penche pour l'attribuer à Bodmer, tandis que KÖSTER (*Anz. f. d. Altert.*, 22) et SEUFFERT (*Gött. Gel. Anz.*, 1896, p. 485 ss.) revendiquent une part importante pour W. BUDDE suit plutôt Hirzel (Cf. Euph. 19, p. 562 ss.). Enfin HORDORFF, après une minutieuse investigation de la forme, aboutit à la conclusion qu'elle n'est qu'une laborieuse compilation, pour laquelle il est à peu près impossible de discerner la part de chacun (Euph. 18-19). L'hésitation reste permise pour la 8^e lettre, dont il sera question plus loin, et qui a été recueillie, comme une œuvre douteuse de W., dans A IV, p. 690 ss. Cf. Proleg., VII, p. 11 s.

2. *Die ganze Aesthetik in einer Nuss, oder Neologisches Wörterbuch*, 1754. (Rééd. dans D. Lit. Denkm., 1900, par KÖSTER). La 6^e éd. du *Dictionnaire Néologique à l'usage des beaux esprits du siècle, avec l'éloge historique de Pantalon Phæbus* avait paru à Amsterdam, 1750.

3. LESSING, *Werke* (Hempel), 12, p. 560 s. Sulzer de son côté, avait conseillé à Bodmer de ne pas riposter. (ZEHNDER, p. 392; KÖRTE, p. 238.)

4. Pour l'historique de la publication, cf. HIRZEL, p. 85 ss. W. écrivit à Gleim le 31 janv. 1755 (A. Br., I, p. 151, plus complètement reproduite par PRÖHLE : *Lessing, Wieland, Heinse*, p. 222 s. et Arch. f. Litgesch., V, p. 192). La L. de Gessner est du 24. (KÖRTE, p. 231 s.) Les réponses de Gleim à W. et Gessner dans Hirzel, p. 187 s. (10 mars 1755). W. aurait voulu profiter de l'occasion pour entrer en relations avec Lessing. Gleim lui proposait d'adresser le manuscrit de sa *Dunciade*, ou, à défaut à Zachariæ. Pour GRANDISON, Lessing étant alors absent de Berlin, Gleim proposa Ramler, qui reçut le début de l'ouvrage peu après. La fin suivit en avril avec quelque retard (Gleim à Ramler, 13 avr. 1755; *Gött. gel. Anz.*, 1896, p. 491). Quelques jours après arrivait à Halberstadt une L. de W. qui se confondait en excuses à propos d'une boutade contre Ramler dans la 8^e lettre du *Grandison* (A. Br., I, p. 166 s.).

5. *Antwort auf eine Recension der Noah-Abhandlung*, A IV, p. 65 s. Cf. Euph. 19, p. 562 ss. — Elle s'adressait au critique de Greifswald, Möllner.

Mais cette partie, pour laquelle Wieland a ainsi fourni la matière, a été retranchée à l'impression par Ramler, qui s'était substitué à Lessing dans l'édition; elle parut à part à Zurich ¹. L'*Histoire de Grandison* ne présente donc qu'un intérêt épisodique pour la biographie de Wieland, encore qu'elle consacre son adoption par les Suisses, en le montrant au milieu d'eux, dans le cadre de l'Appenzell, lors d'une joyeuse réunion à la cabane du *Gäbris*, chez Philocles (Zellweger). Plusieurs des œuvres de Wieland sont produites, du reste, en compagnie de celles de Bodmer, par le rhapsode *Fridolin* ², qui surgit à l'improviste dans l'auberge de Görlitz, où se plaide, devant le baronnet anglais, supposé fils du héros de Richardson, la cause des Suisses, entre *Martin Kreuzner* (Martin Künzli?) et le *baron de Schönaich*, assisté bientôt par son maître, « le professeur à la figure niaise et au gilet d'argent ». La discussion se termine, comme on pense, en faveur « de la nouvelle poésie allemande, qui éveille des sentiments vertueux et religieux, et montre par des exemples comment on doit se comporter dans les différentes circonstances de la vie » ³.

A cette satire, qui faisait comparaître l'adversaire pour le mieux ridiculiser, Wieland opposa son attaque directe de l'*Annonce d'une Dunciade pour les Allemands* ⁴. Au lieu de finasser, il bouscule, il frappe comme un sourd sur « la vermine du Parnasse », plus particulièrement sur le grand *Stucaras*, c'est-à-dire sur Gottsched. Pétulance de jeunesse, voudrait-on dire, comme pour les farces du jeune Goethe. Mais non, cette violence, Wieland l'avoue, est artificielle. C'est une fureur d'intimidation, qui fait claquer le fouet de Pope. Il joue au prédicateur, au bourreau, se chargeant

1. Freymüthige Nachrichten, 1756. Depuis que l'art. original de W. a été retrouvé dans les archives de Bodmer, on a pu constater que la 8^e L. de l'*Histoire de Grandison* ne reproduit pas exactement le texte de W. Ce texte aurait été retouché probablement par Bodmer. (BÄCHTOLD : *Gesch. d. d. Lit.*, p. 616 s., l'avait attribué à Bodmer.)

2. Parmi les œuvres de W. étaient cités : le *Sacrifice d'Abraham*, le *Jugement dernier*, l'*Hymne au Soleil*, *Cidli* et la *Mort de Rachel*.

3. *Éduard Grandisons Gesch. in Görlitz*, p. 86.

4. *Ankündigung einer Dunciade für die Deutschen*, Frankfurt und Leipzig, 1755. Le pamphlet, avec le *Verbesserte Hermann* de Bodmer, fut publié par les soins de Ramler (Cf. Briefwechsel zwischen S. GESSNER u. RAMLER, *Zeitschr. f. vergl. Lit. Gesch.*, 1892, N. F. 5 p. 100). W. le désavoua plus tard (Merkur, 1797, I, p. 20, et BÖTTIGER, p. 221).

« de mettre le fer dans la plaie, de brûler, tailler, couper sans merci », « d'étouffer le mal dans l'œuf ». Négligeant ses satellites, les Neukirch, Stoppe, Schwartz, Mylius, Petschel, Schönaich, « une bande d'idiots sans talent ni esprit ni savoir »¹, il se tourne contre leur chef, « cet Antéchrist de la raison, ce suppôt de la bêtise, cette plus grande canaille de la terre, ce mécréant dont l'âme n'est qu'un cloaque »². Ceci à titre d'échantillon du ton de l'invective. S'il manque d'allant, au gré de Bodmer³, Wieland n'est pas en reste de brutalité.

Il est à remarquer que, défendant la poésie religieuse, ou plutôt biblique, il se donne pour l'avocat de la raison contre « l'obscurantisme des taupes et des chauves-souris »⁴, qu'il s'agit d'effaroucher par le flambeau de Leibnitz, voire par les lumières de Fontenelle, ou même de Voltaire, cité en témoignage⁵. Tout en faisant bon marché de « l'affectation d'un savoir plus prétentieux que profond, de la frivolité, du badinage et de la légèreté française », Wieland se réclame de la Renaissance, de la liberté de penser, pour arrêter « un retour à la barbarie »⁶ sous l'autorité du dictateur de Leipzig⁷. La littérature ne prend-elle pas à tâche d'affranchir le jugement, « de régler l'esprit sur les rapports nécessaires et permanents des choses? »⁸ Si le beau est lié au vrai et au bien, si la poésie est la forme de la moralité, la mesure du *verum atque decens*, l'écrivain remplit une fonction sociale, sinon au sens utilitaire et didactique qu'entendait Bodmer, du moins au sens de Sulzer, de qui Wieland expliquait à ses élèves le *Traité des sensations agréables*, et de Shaftesbury, qu'il commence à mieux

1. A IV, p. 72.

2. A IV, p. 71, 88, 98, 119, 123.

3. A Zellweger, 12 déc. 1754 : « Er (W.) arbeitet etwas langsam... »; et 12 janv. 1755 : « Wenn nur H. W. mehr Hitze für dieses Vorhaben hätte; wir müssen ihn immer anfeuern. Die platonische Verplämperung verbraucht sein bestes Feuer. » Cité par SEUFFERT (Gött. gel. Anz., 1896, p. 487). Cf. A. Br., I, p. 191.

4. A IV, p. 75 et 127.

5. A IV, p. 73.

6. A IV, p. 128.

7. A IV, p. 75.

8. A IV, p. 81 : « Das Schöne ist ausser uns, und hängt eben so wenig von unsrer Willkür ab als das Gute und Anständige... Ich kann nicht machen, dass, was ausser mir schön ist, es nicht sei, so wenig als ich machen kann, dass etwas Unrecht sei, was recht ist. Die Verhältnisse und Proportionen der Dinge sind unveränderlich... »

connaître¹. Le rôle de l'écrivain est d'entretenir, comme le prêtre, une certaine idéalité morale. « Les écrivains sacrés n'ont-ils pas recours aux procédés de la poésie, à l'allégorie, à la métaphore, aux couleurs qui frappent l'imagination ?² »

Voilà qui ouvre la voie à l'intolérance et à la persécution. Wieland n'hésite pas à dénoncer l'irrégiosité, la mauvaise foi de qui, comme Magny, traite l'imagerie de Milton de contes de fées et d'histoires de revenants. Il voue Gottsched, auteur présumé du « misérable factum » en cause (le Dictionnaire néologique) à la vindicte publique : « Il serait mille fois moins infamant d'être fouetté par le bourreau et marqué au front, que d'être l'auteur d'un tel livre³. » C'est ainsi qu'il devient sectaire pour accuser une secte, fanatique au nom du libre examen, menaçant, dans son emportement, « le pédantisme et la sottise de toutes les Facultés »⁴, c'est-à-dire toute discussion en matière de goût. Son penchant prédicant ou histrionique l'emporte au delà de sa nature et de sa raison, sans qu'il prenne garde qu'il tourne le dos à ses convictions. C'est une tentation contre laquelle il ne sera jamais assez défendu. Elle lui gâte dès maintenant le mérite d'une intervention, qui tranchait dans le vif d'une chicane mesquine, et rendait à la critique son rôle dans le combat des idées, ainsi que Lessing la conçoit. Que celui-ci pût être pris pour l'auteur de cette diatribe, aussi bien que Zachariae, on doit le mettre au compte de la fougue et de la crânerie, qui valurent à Wieland un succès de scandale⁵.

1. *Untersuchung über den Ursprung der angenehmen und unangenehmen Empfindungen*, 1751-1752. Cf. BODMER, *Crit. Briefe*, p. 42; H. GRUDZINSKI, *Shaftesburys Einfluss auf Wieland*, p. 34.

2. A IV, p. 85 : W. cite en exemple Zwingli, qui assimilait, pour leur action poétique, les odes de Pindare aux hymnes et aux psaumes sacrés. Ne serait-ce pas le motif de l'adaptation, faite par W., de la forme pindarique dans ses hymnes?

3. A IV, p. 119.

4. A IV, p. 130. W. vise notamment Baumgarten et l'école esthétique de Halle, à cause de son opposition à la vérité poétique, telle que la comprenait Bodmer, qui ne distinguait pas entre la logique de l'imagination et la logique de l'entendement. Dans une L. à Zellweger, du 17 avril 1754, Bodmer considère Baumgarten comme un adversaire, un savant d'érudition indigeste et d'esprit sophistique : « Herr Wieland wird ihn in ein paar Briefen züchtigen, in öffentlichem Druck aber *suppressio nomine suo* (Gött. gel. Anz., 1896, p. 484 ss.; Archiv. f. Litgesch., 13, p. 493). Cf. BRAITMAIER : *Gesch. der poetischen Theorie u. Kritik*, 1899, II, p. 394.

5. Sulzer à Bodmer, 1^{er} nov. 1755 (Körte, p. 354 s.); Lessing à Nicolai, 28 avril 1756 (Hempel, 20, p. 53); Gessner à Ramler, 10 févr. 1756 : « Wissen Sie, dass

Mais malgré les instances de Bodmer¹, l'auteur ne donna pas suite à la menace d'une Dunciade. Il avait épuisé sa verve combative, et peut-être senti qu'il risquait de se compromettre dans une cause à laquelle il était lié par sa situation et ses obligations envers Bodmer. Il consentit bien, l'année suivante, à s'associer à la protestation de Waser contre l'Académie des Sciences de Berlin, à propos du prix décerné à Reinhard dans la question, mise au concours, de l'optimisme de Pope². Avec une meilleure conscience, Wieland pouvait se croire justifié à soutenir le finalisme de Leibnitz contre les naturalistes, qui s'attaquaient à l'intuition de la raison. Encore manquait-il, là encore, de véritable passion intellectuelle ou même de conviction³. Dans une action où il aurait pu rejoindre Mendelssohn et Lessing, il perdit par sa fanfanterie le bénéfice de sa position philosophique, et ne commit qu'une maladresse. A nouveau, il s'était donné un noble courroux, alors que l'esprit inclinait au détachement esthétique.

Il n'est pas nécessaire d'arriver au zénith de la vie pour connaître assez le train du monde, afin de ne plus échauffer sa bile des folies humaines. Mieux vaut en rire que de s'en fâcher : le droit de rire ne saurait être refusé au sage. Certes, les fous rient aussi, mais il ne rient pas les derniers⁴.

Il était effectivement passé à l'école de Shaftesbury.

man in Leipzig schrecklich Lärm über die Ankündigung der Dunciade macht, und dass sie Gottsched hart unterdrücken wolle... und was das Schrecklichste ist, die Leute sagen, ich sei der Verfasser von dieser Ankündigung. » Cf. LESSING, *Werke* (Hempel), 12, p. 629.

1. Bodmer triomphait, à la colère des Leipzicois. A Zellweger il écrit, le 19 déc. 1754 : « Sie (die Dunciade) ist so beschaffen, dass die deutsche Nation wie an den Pranger gestellt wird. Ich denke, die Wirkung davon werde sein, dass sie sich nur mehr gegen den bon sens empört ».

2. Cf. HARNACK : *Geschichte der preuss. Akademie der Wissenschaften* ; E. SCHMIDT : *Lessing*, I, p. 203 s. ; II, p. 450 ; HIRZEL, p. 108 ss. et p. 204 ss. — Sur la dissertation de Reinhard, voir la critique de MENDELSSOHN : *Lit. Br.* (1759), L. 24 (Ges. Schr. IV, 1, 508 ss.).

3. W. envoya à Künzli, le 6 avril 1757, son *Schreiben an den Verfasser der Dunciade für die Deutschen* (A IV, p. 131 ss.), qui parut en 1757 avec la *Beurteilung der Schrift, die im Jahr 1755 den Preis der Akademie zu Berlin erhalten*, de WASER. En juin 1756, Künzli avait demandé à Bodmer le concours de W. contre l'Académie, en l'espèce contre Maupertuis, qui, sans avoir voté lui-même, avait inspiré le vote de Merian, de Prémontval, ainsi que de Formey. Cf. A. Br., I, p. 207 ss.

4. A IV, p. 145.



Un demi-siècle plus tard, s'associant à l'hommage de Herder dans Adrastéa¹, Wieland apporte aussi son tribut « au très aimable écrivain, qui, mieux que tout autre moderne, s'est formé à l'école socratique ». Il n'oublie pas ce qu'il doit, pour sa formation morale, à cet « esprit congénial » à celui des Grecs, également inspiré de la « pure humanité et des Grâces », et qui, comme nul autre, allie « l'enthousiasme de Platon à la *calocagathie* de Xénophon, à l'*euphrosyne*, à l'enjouement, à la douce ironie d'Horace ». En se donnant pour le disciple de Shaftesbury, plutôt que pour son « frère spirituel », Wieland qui, selon Goethe², lui ressemblait trop pour qu'il le prit pour modèle, regrettait « de lui avoir été si inférieur ». Du moins laissait-il entendre que cette philosophie lui a été plus qu'une spéculation, mais un « principe de vie », une véritable culture.

De bonne heure, il a été séduit par l'élégance intellectuelle, la fine dialectique et la ferveur naturaliste de Shaftesbury³. Peu importe qu'il n'ait lu ses principaux ouvrages qu'à Zurich : si le nom n'apparaît pas dans la correspondance avant 1754, Wieland n'a certainement pas attendu de lire l'anglais pour connaître, par les traductions de Spalding, les *Moralistes* et le *Traité de la vertu*⁴.

1. Merkur, 1801, I, p. 312 s. (Hempel 38, p. 625). Cf. HERDER : *Zur Philosophie und Geschichte*, Teil 2.

2. *Zu brüderlichem Andenken Wielands* (1813). (Jubil. Ausg. 37, p. 18) : « Geist, Witz, Humor, seien die echten Organe, womit ein solches Gemüt die Welt anfasse. An einem solchen Mann fand nun unser Wieland nicht einen Vorgänger, dem er folgen, nicht einen Genossen, mit dem er arbeiten sollte, sondern einen wahrhaften älteren Zwillingsbruder im Geist, dem er vollkommen glich, ohne nach ihm gebildet zu sein. »

3. Herbert GRUDZINSKI : *Shaftesbury's Einfluss auf Wieland*, Stuttgart, 1913 (Beiträge zur Litgesch., N. F. H. 33); à compléter par Charles ELSON : *Wieland and Shaftesbury*. Diss. Columbia University, Germanic Studies 10-12 1913. L'étude récente de Léo STETTNER : *Das philosophische System Shaftesburys und Wielands Agathon*, dans : Bausteine zur Gesch. der deutschen Lit., Band XXVIII (Halle 1929), est consacrée surtout à la philosophie de Shaftesbury.

4. *Die Sittenlehrer oder Erzählungen philosophischer Gespräche, welche die Natur und die Tugend betreffen...* Berlin, 1747. *Untersuchung über die Tugend...*, Berlin, 1747. Le soliloque a été traduit également : *Soliloquium von den wahren Eigenschaften eines Schriftstellers, und wie einer solchen werden könne*. (Magdebourg, 1746.)

Ne doit-il pas déjà à la *Rhapsodie*, que Leibnitz louait comme une anticipation poétique de sa *Théodicée*, l'inspiration de son premier ouvrage? L'influence du moraliste anglais commençait en effet à se diffuser en Allemagne par les revues et la propagande rationaliste². C'est un théologien de Tübingen, Friedrich Christoph Oetinger, qui, dans son *Traité du sens commun*, défend la religion naturelle de Théocles³. L'étudiant n'était alors pas si loin de Bayle qu'il ne participât aussi au scepticisme de Philoclès : ne rêvait-il pas de réconcilier le poète et le philosophe? Si, à Zürich, Wieland se sent tenu, déjà par le surnom de Dioclès que lui a donné Bodmer, à prendre le rôle de l'idéaliste et à répudier l'ironie irréligieuse⁴, il n'en est pas moins amené à se réfléchir dans cette intelligence ouverte à la fois à la beauté du monde et aux révélations du cœur. On a déjà relevé son inspiration dans les années de collaboration avec Bodmer. Mais c'est évidemment lorsque, au

1. « L'univers tout d'une pièce, sa beauté, son harmonie universelle, l'évanouissement du mal réel, principalement par rapport au Tout, l'unité des véritables substances, la grande unité de la suprême substance, dont toutes les autres ne sont que des émanations et des imitations, y sont mises dans le plus beau jour du monde. Il ne manque presque que mon harmonie préétablie, mon bannissement de la mort et ma réduction de la matière ou de la multitude aux unités ou aux substances simples. Je n'avais cru trouver qu'une philosophie semblable à celle de M. Locke, mais j'ai été mené au delà de Platon et de Descartes. » Cité par P. Ziertmann dans l'introduction à sa traduction de *l'Enquête sur la vertu*. (Philosoph. Bibliothek, Band 110, p. XIV s.)

2. En particulier, SPALDING : *Die Bestimmung des Menschen*, Leipzig, 1748; J. G. SULZER : *Unterredung über die Schönheit der Natur*, Berlin, 1750. Cf. Chr. F. WEISER : *Shaftesbury und das deutsche Geistesleben*, Berlin und Stuttgart, 1916; O. WALZEL : *Shaftesbury und das deutsche Geistesleben d. 18. Jahrh.* (Germ. Roman. Monatschr., I, Heidelberg, 1909), ainsi que son étude : *Das Prometheus-symbol von Shaftesbury zu Goethe*, dans : *Neue Jahrb. für klass. Altertum*, 1910; DILTHEY : *Archiv. f. Gesch. der Philos.* II, VII; H. VON STEIN : *Die Entstehung der neueren Aesthetik*, Stuttgart, 1886, p. 143-184.

3. Dans un ouvrage paru en 1753 à Stuttgart : *Die Wahrheit des Sensus communis in den erklärten Sprüchen Salomonis*.

4. Entretien avec Ring du 15 mars 1755 : *Archiv. f. Litgesch.*, 13, p. 496. « Von Shaftesbury und seinen *characteristics* sagte W., dass er darin keine Gelegenheit versäume der Religion zu spotten, und das so mit dem Ernstlichen verknüpfe, dass man ihn fast nicht widerlegen kann. Sein Principium vom Lächerlichen hat er gewiss nicht der Religion zum Vorteil erfunden, und ihn zu widerlegen ist kein besser Mittel, als die Begriffe, die er uns von der Tugend gibt, aufzunehmen und zu zeigen, dass die christliche Religion uns keine anderen beibringe. » Les relations de W. avec l'Alsacien Dominique Ring, commencées en sept. 1753, ne semblent pas avoir été très intimes. Des extraits du journal de Ring ont été publiés par H. FUNCK, dans *Archiv. f. Litgesch.*, XIII, p. 485 ss., et sa correspondance avec W. dans *Beiträge zur Wieland-Biographie*, 1882.

commerce de la société, il commence à se relâcher de son rigorisme doctrinaire, qu'il se rapproche de l'attitude dégagée de Shaftesbury. Combien se sentait-il plus à l'aise dans ce pragmatisme qui, faisant bon marché des servitudes conventionnelles, ne laisse pas d'assigner à la volonté une noble ambition, plutôt que dans la satire acerbe de Lucien et de Swift, ou dans l'impertinence de Voltaire !¹

Si c'est d'abord la ferveur naturaliste qui l'a attiré, un enthousiasme qui procède du sentiment religieux autant que de l'admiration, Wieland se rapproche maintenant du moraliste, qui, en dégageant la vertu de l'intellect, la rattache aux inclinations et l'éclaire par l'expérience psychologique. Alors que son idéalisme répugne encore au relativisme, bien que déjà entamé par les réalités subjectives, il trouve chez Shaftesbury l'affirmation de l'autonomie de la conscience, et l'incitation à tirer de soi-même sa règle de conduite, de la demander, plutôt qu'à la raison, à l'intuition du bien et du beau. L'étude de l'homme, « plus difficile que celle des minéraux et des coquillages, et dont l'histoire ne fournit que les matériaux », lui apparaît comme seule capable de livrer le sens de la vie²; celui-ci est cherché dans l'unité de la personne, par delà le jeu des sentiments et des idées. Chacun a le devoir de se réaliser soi-même, « de se faire l'architecte de son destin »³.

Qu'il ne soit pas, comme Diderot, Herder ou Goethe, soulevé d'un élan véhément de liberté, qu'il ne sente pas s'exalter en lui-même une fièvre prométhéenne de création⁴, Wieland est saisi

1. Entretien avec Ring, du 25 janv. 1755 : « Von Lucian und seinen bösen Anfällen redeten wir viel. W. sagte, wann er seinen Verkauf der Philosophen lese, so müsse er ihn wegschmeissen »; le 15 mars 1755 : « Von Swift sagte er, dass er die menschliche Natur zu weit heruntergesetzt habe. »

2. A Ring, 25 janv. 1755 (Archiv. f. Litgesch., XIII, p. 494 s. : « Wir sprachen insonderheit viel von der Kenntnis des Menschen, dass man ihn mehr studieren sollte als Muscheln u. Mineralien... Die Menschen zu kennen, dazu gehöre gar viel, wenn man es auch nur auf die kleine Gesellschaft restringieren wollte, darin wir leben... Und wenn wir alle Historie studieren, so wissen wir nur facta, nur selbst Wirkungen, nur Charaktere, aber den Menschen selbst kennen wir noch nicht. » P. 492 (8 mai 1754) : « Die Psychologie sollte noch besser ausgearbeitet sein, man sollte nur zuerst Erfahrung genug mit unserer Seele machen, ehe man Principia annehmen und Systeme zusammenketten will. »

3. *Die Sittenlehrer* (Trad. FRISCHEISEN-KÖHLER, Philos. Bibl., III, p. 200).

4. Dans Ed. *Grandisons Geschichte in Görlitz*, p. 12, il est fait allusion au mythe de Prométhée, pour caractériser la puissance du génie.

pourtant par cet appel à la sincérité et à l'éducation du caractère. Avait-il déjà appris de Montaigne ¹ et de Bayle à faire droit aux instincts et aux dispositions particulières, tout en les adaptant aux fins morales, il voit maintenant la vertu comme l'harmonie des forces de l'âme et leur épanouissement : une *virtuosité* qui a son contrôle dans le goût ou le tact moral. La conciliation de la sensibilité et de l'esprit, à laquelle tendait spontanément sa nature esthétique, s'annonce dans la *forme intérieure*, c'est-à-dire dans la finalité individuelle ². De cette beauté, quand elle s'exprime dans la vie, émane le charme si puissant qui suscite l'amour. Car « on n'admire qu'une intention », dit Shaftesbury; on aime le vœu de perfection inscrit dans la santé du corps. « L'esprit... néglige le corps pour pénétrer avidement jusqu'à sa source, et contemple l'idée dont la forme procède. » De la grâce sensible, l'artiste moral pénètre jusqu'à la grâce spirituelle ³.

Par là pouvait se légitimer le dilettantisme sentimental, qui papillonnait dans un cercle de « sympathies » féminines, sans trouver à s'attacher. Le jeune enthousiaste ne cherchait-il pas, que ce soit chez sa Diotime (Élisabeth Lochmann), ou chez la prude Sélina (Véréna Grebel), ou chez l'ingénue Mélissa, cette beauté de l'âme, qui, n'étant plus seulement rationnelle, mais répandue dans toute la personne, ne peut être que sentie dans le commerce familier? Au lieu de se perdre dans les nuées, son érotisme joue dans l'équivoque du goût moral. C'est surtout à l'intention de ses aimables relations qu'il s'applique à interpréter la morale esthétique de Shaftesbury, ainsi que précédemment, dans les *Lettres des Trépassés*, il avait fait du mysticisme d'E. Rowe. Suivant qu'il pense plus à l'une ou à l'autre, il donne à son image un accent plus mondain ou plus religieux. C'est ainsi qu'il peut composer dans le même temps des œuvres de ton si différent que les *Considérations sur l'homme*, *Théâges* et les *Sympathies*.

Combien, d'ailleurs, l'inspiration de Shaftesbury se confond

1. W. semble en effet connaître Montaigne dès 1753 : Arch. f. Litgesch., XIII, p. 490 : « Einen Montaigne haben die Deutschen noch nicht, und es ist ein Unsinn, ihn ins Deutsche zu übersetzen. »

2. *Sittenlehrer*, chap. III, *ib.*, p. 185.

3. *Untersuchung über die Tugend* (Trad. ZIMMERMANN, Philos. Bibl., Band 110, Livr. I, 2^e partie, chap. 3, p. 116.)

avec l'attrait du plaisir et la curiosité de la vie, cela apparaît déjà dans un petit dialogue socratique sur *la beauté visible et la beauté véritable*¹, dont le cadre galant et le mouvement enjoué trahissent plutôt un modèle français². S'il s'applique à rendre le mouvement de la pensée des *Moralistes*³, son *Socrate* moderne affecte une désinvolture badine qui dénote la fréquentation des salons. Son manteau de philosophe lui donne même accès dans les boudoirs. Tout en surveillant d'un œil averti la toilette de la belle Timocléa, il prend plaisir à déjouer les artifices de sa coquetterie naïve par des questions insidieuses sur leur objet. Souriant de l'innocence de la jeune fille, il l'instruit d'une grâce plus consciente, qui, comme celle de Pasithéa, agit sur le cœur par l'esprit, promettant une âme harmonieuse⁴. Par ce charme d'une nature parfaitement accordée, la femme, lui dit-il, a « plus que cent sophistes » le secret du bonheur⁵. Ne réalise-t-elle pas l'idée de beauté inscrite dans la nature humaine? Notre perfection est en nous-mêmes : ce n'est pas une valeur précaire, comme on croit trop souvent, mais la loi même de notre constitution, la santé de l'âme, qui est activité et sentiment éclairé de l'ordre universel⁶. Contre cet instinct invétéré⁷ ne peut prévaloir aucune « humeur stygienne », aucune suggestion mystique. Il suffit à notre salut d'intégrer l'idéal dans la vie, de rendre aux inclinations l'innocence de la grâce. « Je ne perds pas l'espoir qu'il viendra une époque où se réalisera cet heureux changement, pour ne pas dire transfor-

1. *Gespräch des Sokrates mit Timoclea von der scheinbaren und wahren Schönheit*, paru d'abord dans une revue zurichoise : « Das Angenehme mit dem Nützlichen », 1755, mais déjà composé l'année précédente « en deux ou trois heures de loisirs », d'après le *Vorbericht* de 1758 (A II, p. 277).

2. Outre les dialogues de Fénelon et de Fontenelle, W. n'aurait-il pas été incité à cet essai par les Dialogues socratiques de Jacques Vernet, dont une trad. allemande venait de paraître à Halle en 1753? On sait que depuis le *Socrate moderne* le philosophe grec faisait figure d'éducateur mondain. L'apologie de Gilbert COOPER avait été trad. en français en 1751. Cf. БӨНН : *Socrates im 18. Jahrhundert*.

3. *Vorbericht*, 1758.

4. A II, p. 271 : « Mit einer vollkommenen Gesundheit des Leibes ist die Schönheit desselben notwendig verknüpft, und eben dieselbe Beschaffenheit hat es mit der Gesundheit der Seele, welche in der Tugend besteht. »

5. A II, p. 276.

6. A II, p. 274.

7. A II, p. 267.

mation ¹. » A Timocléa et ses pareilles, il appartient d'en donner le témoignage ².

De l'opposition au pessimisme chrétien procèdent aussi les *Considérations* ³... Comment croire que, dans l'harmonieux univers, l'homme soit seul exclu, de par sa constitution, du bonheur dont il a le pressentiment dans le cœur, et, par surcroît, la garantie par l'« oracle de Dieu »? ⁴ A ne considérer que l'état actuel de l'humanité, où, au milieu de tant de ruines et d'ébauches, n'apparaissent que quelques rares réussites, on douterait sans doute de l'aptitude de l'homme au bonheur : les satiriques ont beau jeu pour railler nos misères et nos folies. Mais qui pourrait assurer que ce soit là notre état définitif? Plutôt que d'en prendre prétexte pour se détourner du monde, ne vaudrait-il pas mieux s'attacher au vœu qui naît de notre insatisfaction, et de ne considérer la disgrâce actuelle que pour un mal de croissance, l'effet de notre inachèvement? L'humanité ne s'est-elle avérée perfectible, en améliorant sa condition et en créant la civilisation? Au lieu de regarder en arrière vers un chimérique paradis perdu, il s'agit de marcher à une terre promise. Si le progrès demande des conditions favorables, beaucoup de temps, un climat tempéré, ce serait l'affaire de l'éducateur et du législateur d'y pourvoir, afin de ne pas entraver le développement des aptitudes encore repliées dans l'âme, au risque d'une difformité incompatible avec l'ordre de la nature.

Avec les rationalistes, Wieland fait donc confiance à l'évolution pour réaliser « la beauté fragile » de l'homme, sans discerner

1. A II, p. 275.

2. A l'influence de Shaftesbury, il convient d'ajouter celle de l'anacréontisme. Déjà l'*Anti-Ovide* mettait en balance l'attrait sensible et l'attrait spirituel. Dans le *Schreiben von der Bestimmung eines schönen Geistes*, W. écrit : « Wissen, die blosse Schönheit macht Geister so wenig als Leiber lebenswürdig. Das Herz allein gibt den Reizungen Würde. »

3. *Betrachtungen über den Menschen, nebst einer allegorischen Geschichte der menschlichen Seele*, Zurich, 1755 (sans doute de 1754). L'*allegorische Geschichte der menschlichen Seele* fut détachée en 1757 sous le titre : *Gesicht der Mirza*, dans les *Versuche in moralischen Erzählungen*, Leipzig, 1757. Dans les *Prosaische Schriften*, les *Betrachtungen* portent le titre : *Platonische Betrachtungen über den Menschen*. Cet essai se rapporte-t-il à la *Geschichte des menschlichen Verstandes*, dont il est question dans un entretien avec Ring, le 25 janv. 1755? (Archiv. Litgesch., XIII, p. 494).

4. A II, p. 281 s.

d'ailleurs comment elle arrivera à terme, par quels soins et avec quel concours de circonstances. Comptant moins sur l'effort individuel que sur l'action obscur du destin, Dieu ou nature, son optimisme s'en rapporterait au jeu des forces organiques. A la rigueur, il sacrifierait la masse, incapable de parvenir à maturité, étant à la merci de l'imagination et de l'erreur, pour une élite qui serait « le joyau de la terre »; à la place des privilégiés de la fortune, condamnés à la duperie des sens et au mysticisme¹, ou des savants, retranchés dans la spéculation, ces « méditatifs fainéants », auxquels Leibnitz reproche de rester spectateurs, au lieu de vivre², elle serait faite des hommes véritablement cultivés, sachant concilier l'intelligence et l'action, grâce à un heureux équilibre des facultés : les *virtuoses*, seuls capables de jouir véritablement de l'existence³.

Quant aux génies, aux héros, ce sont des accidents, des forces dérégées et tumultueuses; promoteurs de l'histoire et instruments du progrès, ils sont aussi les fléaux de Dieu, remplissant leur mission hors des voies normales. Au premier plan, les chefs, les conducteurs des peuples, les fondateurs de religion : Confucius, Minos, Lyeurgue, l'emportent sur Bacon, Leibnitz ou Newton. C'est à l'efficacité de leurs institutions que se mesure leur valeur. Le christianisme, lui aussi, se justifie par sa durée⁴; il correspond à un niveau de moralité sur lequel il faut lui laisser exercer son action; il faut même la soutenir par des mesures appropriées, tout de même que Lyeurgue inculquait le courage militaire et l'amour de la patrie dès le sein maternel.

C'est encore le pragmatisme politique de Bodmer, que le libéralisme de Shaftesbury ne fait qu'effleurer. La raison d'État

1. A II, p. 285.

2. A II, p. 286. Dans une note sous forme d'*extrait d'une lettre*, W. répond à l'objection des savants ou philosophes qui se sentiraient visés, déclarant n'avoir mis en cause que les sophistes. Plus nettement, en 1758, il se défend contre l'accusation d'avoir médié de l'esprit.

3. A II, p. 287 : « Wenn noch etwas auf der Erden ist, das englische Blicke hervorlocken kann, so ist es das Leben dieser liebenswürdigen Menschen, welchen die Natur glückliche Dispositionen zu einer harmonischen Gemüthsart, eine feine Empfindung des Schönen und edle Neigungen zum Guten verliehen hat... Sie genießen der Welt mit Vernunft, aber sie sind nicht an sie gefesselt. »

4. A II, p. 293.

domine l'aspiration subjective. De l'enthousiasme spirituel, la « divine passion » du *Soliloque*, Wieland ne retient que la perspective, ouverte à la culture, de l'ascension vers le bonheur; plus qu'à la forme, il est attaché à la structure du monde; plus qu'à la beauté, à l'ordre et à l'utilité. Ce n'est pas une conception esthétique, c'est une conception bourgeoise. De la religion, elle fait une institution de police, comme elle met la science au service de la société, et le génie au service du progrès. Dilué dans la philosophie populaire de Spalding, de Sulzer et d'Iselin, l'idéalisme moral de Shaftesbury cesse d'être éducatif; il s'étale dans une vision confuse de l'évolution. La volonté, pour la réalisation du rêve eudémoniste, n'a d'autre règle que le « sens commun »¹.

Aussi est-il fait appel à l'utopie pour suppléer à l'illusion spiritualiste². A la fiction de l'éden primitif répond celle des « Iles fortunées », où une humanité plus heureuse nous convierait à partager sa félicité, en restaurant l'ordre de la nature. Au lieu du conflit de la sensibilité et de la raison, figuré par la fable orientale de *Mirza*³, voici l'anticipation de l'innocence retrouvée par la raison « instinctive »⁴. Ne peut-on imaginer ce que serait une société qui aurait échappé aux maux de l'oppression, du luxe, de l'inégalité, en demeurant fidèle au « Code de la nature » ?⁵ Si la nature est toujours ce qu'elle était à l'âge d'or, aussi belle et aussi maternelle; si, à l'aube de chaque jour, il monte encore dans les airs une symphonie d'allégresse⁶, c'est donc que dans les

1. Dans le *Vorbericht* de 1763, W. reconnaît « la confusion de la philosophie et de l'enthousiasme », les inconséquences de ces considérations, faites « d'idées douteuses, d'observations inexactes et d'impressions vagues ». Il en donne comme excuse sa jeunesse et son inexpérience.

2. Entretien avec Ring (Archiv f. Litgesch., XIII, p. 790). W. fait part de son admiration pour les *Iles flottantes* de Morelly attribuées à Montesquieu : « Ein Buch, darin die natürliche Religion auf das Allerschönste geschildert ist. »

3. *Gesicht des Mirza* (A II, p. 298).

4. *Gesicht von einer Welt unschuldiger Menschen* (1755), d'abord dans les *Prosaïsche Schriften*. Ce serait un fragment d'une œuvre pour laquelle l'auteur aurait perdu tout intérêt (A II, p. 405). Il semble se rapporter aux *Betrachtungen*, d'après une indication de la p. 295.

5. W. a-t-il déjà connu le *Code de la Nature ou véritable esprit des lois*, que l'on attribuait à Diderot? (Réédité, en 1910, dans la collection des économistes et réformateurs sociaux de la France.)

6. A II, p. 445 s.

cœurs s'est éteinte la flamme de « l'amour universel »¹. Mais elle peut se rallumer chez qui, aux heures de recueillement, laisserait dans sa conscience « le monde se mirer comme sur un lac profond et immobile qu'aucun souffle ne ride »². Peu importe une réalité amère, si l'imagination peut s'enchanter d'une vision de beauté et de concorde, qui nous persuade de rebâtir « le temple de Dieu »³. Le destin n'est pas si sombre qu'il ne laisse envisager une glorieuse issue.

C'est ainsi qu'au réquisitoire pathétique de Rousseau répond le chant d'une flûte pastorale, évocatrice de paix et de joie dans un cadre d'idylle. Est-ce dans l'atelier de Gessner que Wieland a déjà compris la grâce d'un paysage stylisé par la poésie du bonheur? Car, pour ses heureux, « tous les mouvements sont légers et retenus; l'inclination suit l'impulsion de la nature et se laisse guider par la raison, comme un enfant débile, trop faible pour se conduire, par une tendre mère »⁴. Aucun charme, aucun agrément qui ne soit savouré; « la jouissance toujours nouvelle de la beauté plonge l'âme dans le ravissement ». Aussi le seul culte est-il celui de la lumière :

Que tu es beau, soleil du soir, sur les collines de l'Occident, quand tes rayons flamboyants allument la forêt! que de douceur dans les reflets projetés sur les champs déjà plongés dans la pénombre! Hâte-toi, source de lumière, vers nos frères de l'autre hémisphère! que bientôt se colorent pour eux les cimes, et que s'éveille leur paradis dans la vapeur irisée de la rosée⁵.

La transfiguration de la vie s'achève dans le fragment de *Theages*⁶, plus directement inspiré des *Moralistes*. Bien que publié

1. A II, p. 418.

2. A II, p. 418.

3. A II, p. 421 : « Indessen ist es möglich, auch ehe die Zeit des Glaubens sich in die Zeit des Anschauens verwandelt..., einige Blicke in die verborgene Schönheit der Welt zu tun. » Cf. p. 417 : « Alles, was du siehst, ist ein Ganzes, ein System, ein symmetrischer Bau, ein Tempel Gottes, wo jede Sphäre ein Altar, und auch du, o Mensch, sein Priester bist. »

4. A II, p. 411.

5. A II, p. 414. Cf. *L'Hymne au Soleil*, au chap. précédent.

6. *Theages* oder *Unterredungen von Schönheit und Liebe*, paru dans le recueil des *Prosaische Schriften*, 1758, avec un *Vorbericht* (A II, p. 423). Un tirage restreint à douze ex. (A. Br., I, p. 287) ou à 16 ex. (Archiv f. Litgesch., XIII,

seulement en 1758, dans le recueil des œuvres en prose, il se rapporte, de l'aveu de l'auteur, à sa « ferveur platonique » pour Élisabeth Lochmann¹, donc vraisemblablement au début de 1755, l'époque aussi de son culte pour Shaftesbury². Par le sujet : la beauté et l'amour, et par sa forme dialoguée, il semble suivre de près l'*Entretien de Socrate et de Timoclée*. Comme, d'autre part, Wieland laisse entendre à Zimmermann, non sans réticences, que l'œuvre a trait à une situation délicate, et qu'elle doit d'être inachevée à une circonstance particulière³, on est autorisé à l'interpréter comme une confession voilée.

On reconnaît aisément les personnages. Aspasia, que Wieland voudrait donner à son ami pour « de pure invention »⁴, est évidemment Élisabeth, une Élisabeth un peu vieillie pour son rôle de tante, sans avoir d'ailleurs perdu, à cinquante ans, son goût romanesque, ni tout à fait l'illusion de rencontrer un Grandison. Sans renoncer au monde, elle aime à rêver dans son parc, dont la sauvagerie apprêtée, avec ses urnes moussues, ses statues mutilées et ses grottes peuplées de nymphes, accueille les motifs folâtres de la poésie et des tableaux qui occupent sa galerie : parmi ceux-ci se trouve à la place d'honneur le portrait des Grâces. C'est l'œuvre de son frère Théages.

p. 222) avait précédé, avec une dédicace « anecdotique », que W. a communiquée à Zimmermann en oct. 1758. Aucun ex. de ce tirage n'est conservé.

1. A. Br., I, p. 285 s. « Theages ist, wie die Natur der Dinge, die Frucht einer sehr heftigen und einer sehr platonischen Liebe, die ich zu einem Frauenzimmer trug, das schon über 40 Jahre alt war. Erkundigen Sie sich bei niemand als bei mir, wer sie wohl sein möge, so lieb Ihnen unsere Freundschaft ist ». Cr. A Br., I, p. 300 : « Ich verlasse mich auf Ihre Discretion wegen des Ursprungs des Theages, den ausser Ihnen nur noch eine Person weiss... »

2. La composition est généralement reculée à 1756, sans doute sous l'influence de GRUBER² (I, p. 221). Ainsi OETERDINGER, p. 133; PRÖHLE, p. 72; WALTER (*Chronologie*, p. 92); ERMATINGER (*Weltanschauung*, p. 117 s.); GRUDZINSKI, *o. p.*, p. 165. Par contre, BUDDE, *o. c.*, p. 50, propose 1755. Peut-être pourrait-on préciser le début de 1755, d'après une conversation notée par Ring, le 25 janv., où W. parle de son intention d'imiter la manière de Platon (Archiv. f. Litgesch., XIII, p. 494). Il est fait aussi allusion à Gessner (*ib.*, p. 496). Cf. *Theages*, A II, p. 428.

3. A. Br., I, p. 287. « Hätte diese philosophische Amourette nicht eine Diversion bekommen, so wäre Theages kein Fragment. Voilà une petite anecdote, qui, au lieu de vous faire voir plus clair dans le caractère de notre bizarre ami, ne servira peut-être qu'à confondre encore davantage vos idées sur lui. Was tut die Liebe nicht ! »

4. A. Br., I, p. 300.

Si cette image retient aussi l'attention de son neveu Nicias, un jeune enthousiaste qui rentre d'un voyage d'études en Italie, c'est moins par le talent du peintre que par le sujet, par l'expression des chastes déesses, personnifiant, « sous les voiles qui flottent autour de leur pudique beauté », la spontanéité, l'ingénuité et la candeur¹, un triple charme qui ne manque pas son effet sur le *virtuose* en herbe, prêt à l'initiation au culte de l'Eros platonicien, surtout quand il sait que le modèle est la propre fille de Théages.

Au peintre philosophe était réservé, comme il semble, de corriger l'idéalisme moral du jeune homme, qui ne voit dans l'art qu'abstractions, qu'allégories. C'est à peine s'il tolère la peinture profane, déplorant qu'elle se fasse trop souvent « l'esclave de la superstition et de la volupté »². Une « Mort de Socrate » n'aurait-elle pas plus de prix qu'une « Vénus au repos » ? Convaincu que l'objet de l'art est « d'instruire agréablement », il tient un tableau pour une morale « en image ». Apprendra-t-il de Théages à reconnaître les formes parfaites que recèlent celles de la nature, à découvrir la beauté ? Car, en s'attachant à son vêtement sensible, cet « artiste moral » contemple d'un « œil intérieur » l'idée essentielle³. A ses Grâces, il a donné, avec le charme qu'un Corrège aurait su rendre, la dignité sans laquelle la beauté n'agit pas, comme remarque Aspasia⁴. Cette intuition est le fait de l'enthousiasme de la raison, de cet « art d'aimer » qu'enseignait Diotime à Socrate, un amour purifié « du limon de la sensualité », qui est « émotion sereine, activité harmonieuse »⁵.

Ainsi prémuni contre l'illusion sentimentale, Nicias aurait peut-être été mis en présence de Pasithea, la fille de Théages, laquelle, élevée dans une retraite agreste, n'a jamais eu autour d'elle, sauf sa tante Aspasia et une dame pieuse du voisinage, que des domestiques muets. Nicias aurait-il vu dans la jeune fille plus

1. A II, p. 432.

2. A II, p. 431.

3. A II, p. 431.

4. A II, p. 433.

5. A II, p. 445 : « Die Liebe, die ich sie lehren will, wird nichts Zweideutiges haben, sie wird im strengsten Verstand Weisheit sein. Die Heiterkeit der Seele, welche Aspasia so sehr liebt, ist ihre unausbleibliche Frucht ; aber von einer eigentlichen Ruhe weiss sie nichts. »

qu'une Grâce? Aspasia sourit malicieusement du zèle du néophyte. « Qu'il est facile de vous prendre, observe-t-elle, dès que l'on touche à la corde sensible du cœur! Voici Nicias plus qu'à demi-platonicien, pour avoir appris que la philosophie de Platon est un art d'aimer. » Elle croit devoir prévenir « que les deux Eros sont proches parents, et qu'il arrive souvent qu'ils changent de costume, que Cupidon prenne la place du sylphe platonicien.

Je vous conseille de ne pas être trop crédule, pour le moins vous aurez besoin dans votre nouveau système d'autant de prudence que dans tout autre. Car le fils de la souriante Vénus est un Protée qui peut aussi bien se déguiser dans le froc d'un franciscain. Pour peu que s'en mêle dame fantaisie, comme il arrive, il n'est rien dont ne soient capables ces deux fripons.¹

L'identité de Théages n'est pas non plus malaisée à établir : ce parent d'Aspasia, qui vit à la campagne dans une demi-retraite de sage et de dilettante, rappelle le peintre fabuliste Ludwig Meyer von Knonau, chez qui Wieland fréquente depuis 1754, à Weiningen². Qu'il doive à ce naturaliste un intérêt nouveau pour le monde extérieur, et apprenne de lui à regarder un paysage, avant de se lier avec Gessner et Füssli, cela lui donnerait quelque titre à figurer un *virtuose*, d'autant plus qu'il participait au mysticisme traditionnel de sa famille. On voit moins, par contre, dans le rôle de Pasithea, sa fille Élisabeth, « cette bonne enfant de l'âge d'or », qui, au dire de Wieland, avait « assez d'étoffe pour trois Anglaises », de quoi le jeter « dans une véritable frénésie platonique »³. A-t-elle exercé dès cette époque cette fascination, qui serait « la clé de ses principaux ouvrages », sans avoir d'ailleurs

1. A II, p. 445. Aspasia ajoute : « Was mich betrifft, so habe ich allezeit die stoische Gleichmütigkeit und Ruhe dieser seelenschmelzenden Zärtlichkeit vorgezogen, welche vielleicht ihre eignen Vergnügen hat, und lebhafter als wir andere kalte Seelen kennen, aber wegen ihrer Empfindlichkeit auch tausend Qualen ausgesetzt ist, die um viel stärker verwunden als die Nadelstiche, welche das horazische Mädchen ihrem Liebhaber gibt. »

2. ERMATINGER, *Wieland und die Schweiz*, Leipzig, 1924, p. 71 ss.

3. A. Br., II, p. 59 s., 64. Dans les *Sympathien*, Élisabeth Meyer von Knonau paraît sous le nom de Cyane (A II, p. 457). D'après la tradition de famille (Gerold MEYER VON KNONAU, o. c., p. 78; Ludwig MEYER VON KNONAU : *Erinnerungen*, hgg. von G. MEYER VON KNONAU, 1883, p. 25) elle tenait de sa mère une disposition au quietisme. Dans *Euthanasie* (Hempel, 33, p. 53 s.), W. lui consacre un souvenir qui doit être pris en considération : « Diese war zu der Zeit, da sie mir

« rien dans la figure ni dans l'esprit qui pût frapper » l'ami Zimmermann; « par des qualités qui la rendraient ridicule aux yeux d'un homme du monde »? Son ingénuité, sans doute, son ignorance complète de la vie, sa crédulité facile à abuser¹. Mais encore, « il est des caprices du cœur, il est des nœuds secrets, des sympathies... » Comme Wieland la rencontrait plus facilement depuis que, par un coup de tête, il s'était installé à la *maison de Constance* au début de 1755², elle pourrait effectivement avoir donné lieu à la diversion qui est venue interrompre Théages. Le dialogue ne devait-il pas réhabiliter « le noble penchant dégradé par Ovide », en faire la sagesse même, et comme le climat de la grâce³.

De sorte que l'expérience est venue suspendre le débat académique sur la beauté et l'amour. Tandis que « la reine de son cœur » imposait à Wieland le déguisement esthétique et le ton enjoué de la dialectique shaftesburienne, la plantureuse fille ramenait l'imagination à la nature. En vain s'appliquait-il à spiritualiser le désir par les allégories subtiles de la fantaisie et de la spéculation platonicienne. Aspasic, comme Théages, ne fait que jouer avec la fiction. Laissant à son frère le commerce grave des esprits, elle s'évade dans un monde chimérique, au gré de son humeur fantasque et badine, avec les *Métamorphoses* d'Ovide ou le roman de

bekannt u. (wie ich nicht behle), interessant wurde, eine gute und unverfälschte Tochter der Natur, nicht ohne Bildung, aber mit der Welt gänzlich unbekannt. Sie hatte von ihrer Mutter, an welcher sie wie eine Frucht am Baume hing, eine starke Anlage frommer und zärtlicher Schwärmerei geerbt, und lebte mehr in einer Zauberwelt von dichterischen und religiösen Ideen, als in der wirklichen die ihr fremd und gleichgültig war. »

1. A II, p. 457. « Keine Sorge, keine lüsterne Begierde bewölkt den reinen Himmel deiner Seele. Unentweiht von den Sitten der verdorbnen Welt, kennst du kaum die Namen der Verstellung, der Affektation, der geschminkten Tugenden und der schlaun Künste städtischer Buhlerinnen... Du weisst nicht, du schöne Unschuld, dass du Zeugen um dich her hast. »

2. Bodmer à Hess, janv.-févr. 1755 (inédit). Annonçant le déménagement de W., Bodmer remarque que sa sœur l'a vu partir sans regrets : « Er war in vielen Sachen beschwerlich... sie sorgte mehr für ihn, als er wollte oder anerkannte... » W. aurait d'ailleurs décidé la chose sans en parler à ses protecteurs, par entente directe avec M^{me} Grebel, à qui il attribue plus d'esprit et une influence plus heureuse sur son caractère qu'on n'imaginerait. Bodmer ajoute : « Sie ist seit einiger Zeit mehr seine Heroine als die Frau Gr. (Grebel-Lochmann). Viele meinen, diese habe ihm seiner Aufführung halber vornehmlich wegen der Jgf. S(chulthess) einige mütterliche Erinnerungen gegeben, die sehr nötig mögen gewesen sein. »

3. A II, p. 446.

Heliodore, qui a suggéré le nom du dialogue¹. Tous deux, ils flattent leur goût délicat par l'innocente supercherie d'un décor artificiel, propice à l'illusion. De la même façon, l'auteur dissimule son sentiment dans une forme qui fait de « la légèreté », de la « noble simplicité », la loi « du vrai sublime »². Pour cette transposition dans un mode nouveau de sentir et de penser, qui ne dédaigne pas les grâces du rococo, Wieland s'attache à des modèles plus proches que les *Moralistes*, que ce soit Saint-Evremond, Fontenelle ou Bernis³. Encore qu'il ne se soit pas dégagé sans peine de la nébulosité séraphique et de la grandiloquence pour rechercher la limpidité et le naturel du dialogue, du moins prétendait-il présenter Théages avec les *Considérations* au public français⁴. N'était-ce pas répudier la « Muse de Sion » ? Bodmer avait pressenti à juste titre en Elisabeth Lochmann une dangereuse rivale.

Mais elle n'était pas plus sûre de pouvoir retenir cet esprit volage, depuis qu'il était en butte, non seulement aux distractions que lui donnait l'innocente Cyane, comme il appelle la sœur de son élève, mais encore aux aguicheries de la dévote hôtesse. Par dépit, ou pour se mettre « en bonne odeur », le pensionnaire prend bientôt le ton de la maison, et renchérit même sur le vertueux détachement de Véréna Grébel. Avait-il fait à Aspasia un mérite de ne pas méditer dans un cabinet noir, devant un crucifix et une tête de mort⁵, il admire maintenant *Sélina* de mépri-

1. A II, p. 428.

2. A Br., I, p. 320 : « Theages gefällt mir nur, weil er mir etwas von dieser schönen Einfalt und Leichtigkeit zu haben scheint, welche das wahre Sublime in Werken des Geistes und Geschmacks ausmachen. Er gefällt mir aber aus eben diesem Grunde nicht ganz. Sie haben vollkommen recht, wenn Sie urteilen, meine prosaischen Schriften... haben zuviel Poetisches... »

3. A II, p. 437, où il est fait allusion à l'Hortensia de SAINT-EVREMOND ; W. ajoute : « Sie wissen, dass die Gesellschaft Ansprüche an jedes ihrer Mitglieder hat. Dieselben müssen dem eigenen und persönlichen Geschmack nicht aufgeopfert werden, ob sie gleich eine gewisse Teinture von ihm bekommen mögen. Oder wäre es billig bei lebendigem Leibe die Menschen zu verlassen, um mit den Sylphen und Sylphiden Umgang zu pflegen ? »

4. A. Br. I, p. 283. Cf. p. 290. « Theages gefällt mir selbst so wohl, dass ich ihn ganz wünschte. »

5. A II, p. 426 : « Sie ist so weit von einer Nonne entfernt, dass sie vielmehr mitten in der grossen Welt lebt... Sie hat einen aufgeklärten Geist, welchem es leicht ist, in einem fröhlichen und sanften Temperament die Oberhand zu behalten. Sie kann eine Rowe bewundern, ohne die zweite Rowe von sich erzwingen zu wollen... »

ser « un monde périssable, une vie inutile, un rêve plus ou moins lucide que nous appelons bonheur et malheur »¹. Du jeu dégagé, il passe à la contention contrite; il lâche Shaftesbury pour M^{me} Guyon et Poiret²; et tandis qu'il se plonge avec la tante dans la doctrine du pur amour, il mystifie la nièce par le roman « de ses amours mirifiques » avec Sophie³. Rien d'étonnant qu'à ce régime « son tempérament soit miné comme par un poison subtil », et « s'épuise plus que par une grossière débauche »⁴.

Avec quelle aisance Wieland s'adapte à son entourage et modifie à son gré la tonalité de son imagination, les *Sympathies*, qui sont du printemps 1755, en apportent le témoignage⁵. Ce n'est pas, sans doute, qu'elles ne puissent se rattacher aux *Considérations*, à *Theages* même. De la vision idéaliste à l'effusion mystique la transition est assez facile. Que la nature s'efface, il ne reste que l'âme en face de son Dieu, ou vaguant à l'infini. Cependant ce n'est pas d'aspirations, d'impatience des béatitudes célestes, que sont embrasées ces âmes, que rapprochent leur nostalgie et leurs souvenirs⁶, ce n'est pas par dégoût du monde qu'elles sont presque

1. A II, p. 467.

2. W. parle de Poiret à Ring (Arch. f. Litgesch., XIII, p. 492). Cf. A. Br., I, p. 233. BEALT DE MURALT, en 1727, avait publié l'*Instinct divin recommandé aux hommes*, avec un commentaire de la religion de Poiret. W. a pu lire alors le *Triomphe de l'amour divin* et la *Théologie du cœur*.

3. Bodmer à Hess, 30 juill. 1755 (Zehnder, p. 520) : « Er (W.) hat sich ziemlich in sein Cabinet eingesperrt, wo er stark beschäftigt ist, vornehmlich mit Verfassung des Lebens seiner Serena, wovon er schon den ersten Tom vollendet hat. Es sollen noch drei folgen, und Sachen enthalten, von denen er uns bisher Geheimnis gemacht hat. So sagt er, und fügt hinzu, dass er sich dadurch an uns versündigt hat. » Le 17 nov. 1758 (A. Br., I, p. 312), il communique le manuscrit à Zimmermann, en lui demandant le secret absolu « comme si sa vie était engagée ». A cette époque, l'essentiel n'était pas écrit. Qu'advint-il du manuscrit? Peut-être W. l'a-t-il brûlé, par égard pour Sophie.

4. RAUMER, p. 399. Ceci est confirmé par la dépression nerveuse que laisse entrevoir la correspondance. Le 22 nov. 1755, W. annonce à Bodmer qu'il doit se faire soigner (A. Br., I, p. 140). A Schinz, W. parle également de sa santé altérée (A. Br., I, p. 163). Un peu plus tard, il écrit à Zimmermann (A. Br., I, p. 187) : « Ich fühle, dass mein Leib immer schwächer wird, und dass sowohl meine sehr blöden Augen als mein Gehirn dem denkenden Wesen oft versagen. »

5. *Sympathien*, 1756 : *As soul approaches soul* (anonyme, sans doute pour éviter la censure, suivant L. de Bodmer à Zellweger du 13 nov. 1755). Cf. HIRZEL, o. c., p. 95. La date de composition, donnée par Scherer, est attestée par A. Br., I, p. 158.

6. A. Br., I, p. 239, 284 s. Les indications données par W. à Zimmermann et à Schinz sont incomplètes. Certaines personnes seraient désignées par plusieurs

déjà désincarnées, et tendues « vers la patrie d'où elles viennent » par religion ou par vertu ¹ : elles sont effarouchées par la vie, chassées par la tentation. Cherchant protection contre elles-mêmes, elles se retirent dans une région crépusculaire, assez près des « immortels » pour n'avoir plus rien à craindre des appels de la vie terrestre, qui leur apparaît « dans un autre jour ». Presque sorties de leurs « limites », elles évoquent, dans leur demi-sécurité, ces luttes contre la passion, dans lesquelles se débattent d'autres âmes « courageuses et héroïques, et pourtant si tendres, si sensibles, si ardentes » ².

Partageant leur inquiétude et leur langueur, Wieland leur tend, pour protéger « leur délicate poitrine », le « bouclier adamantin » de la foi ³. Par sympathie, il s'élève avec elles dans les régions éthérées des purs esprits ⁴.

Quelle sagesse t'a appris à penser d'une façon à la fois si sublime et si vraie? Est-ce Platon ou Epictète? Non : un rayon céleste a pénétré dans ton âme, a révélé à ton œil intérieur la valeur réelle des choses... Nommez-moi, sophistes, quelqu'un de plus heureux et de plus noble qu'un chrétien! Il vit dans un autre monde, un monde de beauté et d'harmonie ⁵.

Mais, pour ne pas être chrétien, on n'en est pas moins capable de sagesse et de sérénité. Wieland demande aussi bien à Shaftesbury le remède contre les divagations et les excentricités du sentiment religieux. La *Lettre sur l'enthousiasme* ne met-elle pas en garde contre les ascètes, qui croient gagner le ciel en s'habillant de peaux de bêtes et en se battant avec le diable ? ⁶ Que penser

noms : Véréna Grébel semble s'appeler parfois Eulalie, tantôt Arète et Sclima. Si Cyane est la sœur de son élève, on ne sait trop quelle est la fille aux joues roses qui porte le nom de Sacharissa. D'autres évocations seraient purement fantaisistes : « Ich mache dergleichen Mädchen ohne Zutun eines Weibes, so viel man nur will. »

1. A II, p. 447 s.

2. A II, p. 462.

3. A II, p. 462.

4. Bodmer remarque, en juill. 1755, que W. est devenu très pieux (ZEHNDER, p. 520). Cf. RAUMER, p. 298, où parlant de Véréna, W. disait : « die mich durch ihre frömmelnde Sprödigkeit oft in vergötternde Extase, oft in Verzweiflung setzte. »

5. A II, p. 467 s.

6. A II, p. 482 s.

de visionnaires comme Marie d'Agrède ou Marie de l'Incarnation, si l'on admet que Dieu n'a pas créé des êtres raisonnables afin qu'ils se débattent avec le péché? ¹ Renoncer à la raison, n'est-ce pas se rendre aussi incapable que le bétail des champs à entrer en communication avec l'esprit divin? ² A une passion qui mène aux pires dérèglements, l'auteur oppose alors l'amour de l'ordre ³. Avec l'appui des gens d'Église, « qui prennent leur sagesse aux sources les plus pures », il considère que la vertu n'exclut pas le goût. Et tout comme les chrétiens s'en rapportent aux Écritures, il peut s'en rapporter à Platon, Xénophon, Plutarque, pour lutter contre l'ignorance « génératrice de difformités morales »; il peut apprendre de Shaftesbury à devenir « un meilleur virtuose » :

Tu parcourras le domaine du beau, tu te rendras compte qu'il est des joies plus hautes que celles auxquelles t'invitent les baisers des filles et les coupes pétillantes. Apprends de Platon et de Shaftesbury où est la nature et la beauté ⁴.

Dans l'équivoque de la beauté morale peuvent se rapprocher les deux attitudes : le détachement mystique et l'idéalisme esthétique. C'est de part et d'autre renoncement au réel, spiritualisation du plaisir. Dans l'*Advice*, Shaftesbury détourne l'écrivain du badinage voluptueux, aussi bien que le fait Bodmer par tendance puritaine. Si, dans les *Sympathies*, Wieland abonde dans le mépris de la frivolité anacréontique, s'il vilipende les « maîtres du baiser », c'est bien en partie par concession à la poétique suisse, mais c'est plus encore par fatuité d'esprit, se croyant en possession d'une sagesse supérieure, de l'intuition propre au véritable poète. Que la pruderie de Véréna n'y soit pas étrangère, c'est surtout dilection d'artiste. Comme il moque la mièvrerie de E. Rowe, qu'offusquent « la douce lumière du jour et le printemps fleuri », il dénonce les « poètes sardanapalesques » ⁵; et, dans le feu du réquisitoire, il invective avec les corrupteurs de la jeunesse, « tous ceux

1. A II, p. 485 et 458.

2. A II, p. 486.

3. A II, p. 484.

4. A II, p. 460.

5. A II, p. 491.

qui radotent de lumières ». C'est donc au rationalisme qu'il en a, plus qu'au libertinage, plus exactement à la raison empirique et sensualiste, qui nie l'idéalité. Son hostilité se déclare contre Uz, « ce misérable moineau d'Anacréon », et le confond avec les méchants écrivains. De nouveau, la prévention aveugle le sens critique, au point que le fouet de Liscow est brandi sur les poètes de la joie : « Dors-tu, Brutus ! Toi qui luttais pour la raison et la liberté de pensée !¹ » Au nom de la liberté, tout comme dans l'*Annonce d'une Dunciade*, il court sus aux « empoisonneurs publics »². Aussi, pour Gleim comme pour Uz, il y avait là un accès de fanatisme : Wieland tournait au visionnaire. « Qui sait s'il ne finira pas chez les Quakers³. »

C'était bien un envoûtement, qui affectait aussi sa santé, et portait à l'engourdissement de l'esprit. Pendant les années 1755-1756 s'accroît une « difficulté d'exister », une dépression nerveuse qui amène Wieland au quétisme. Las « de se battre avec le démon déguisé en ange de lumière », dépris de lui-même par dépit de ses inconséquences et de ses faiblesses⁴, il donnerait tous les philosophes pour la bienheureuse Armelle⁵, se demandant si la vie contemplative n'est pas « le moyen infaillible du bonheur », et si les mystiques ne sont pas seuls à aimer avec désintéressement.

1. A II, p. 492.

2. A II, p. 494. Cette attaque, motivée par l'épître à Christ, et *der Sieg des Liebesgottes*, de Uz, a été supprimée par la suite (1763). Cf. SEUFFERT, Archiv. f. Litgesch., XII, p. 604, où se trouve citée une lettre de W. du 28 sept. 1755, dans laquelle il écrit notamment : « Ich verachte immer mehr und mehr den fälschlich so genannten « Bel-Esprit », der nur witzig ist, und die Poesie, die etwas anders als eine Lehrerin der Tugend, oder eine Heroldin der Taten Gottes ist. Solche Geister wie Herr Uz und solche Gedichte wie seine, sind eine Plage für meine Seele. »

3. Gleim à Ramler, 14 avr. 1755 (Gött. gel. Anz., 1896, p. 502) : « Ich kann mir auch nicht einbilden, dass die grobe Art mit welcher er (Wieland) einem Uz begegnet, einem vernünftigen Menschen gefallen kann. » Uz à Gleim, 12 juillet 1756 (SAUER., *ib.* XXXV). « Wieland ist ein Schwärmer, und ich vermute, ihn noch unter den Quäkern zu sehen. »

4. A Br., p. 190 (à Zimmermann, 21 juin 1756) : « Ich versichere Sie im Ernst, dass ich der Torheiten der Welt und meiner eigenen herzlich müde bin... »

5. A Br., I, p. 215 : « Aber wissen Sie auch, dass es wirklich in meiner Gewalt ist, Ihnen zu beweisen, dass Armelle mehr weise war als alle Philosophen zusammen genommen, und dass der unfehlbare Weg, zum höchsten Grad der Glückseligkeit in dieser Welt zu gelangen, der Mysticismus ist, welcher ohne eine gänzliche Verläugnung aller irdischen Dinge und unserer selbst nicht bestehen kann, und daher ziemlich nahe mit dem Eremitenleben zusammenhängt. »

Que vaut, en comparaison de leur sérénité, l'agitation et l'effort de la pensée?

Combien de temps allons-nous faire du bruit par nos occupations? Je voudrais savoir l'importance réelle de notre activité. Croyez-moi, écrit-il à Zimmermann, nous battons de la paille, et les grands esprits sont plus souvent un obstacle qu'un instrument aux desseins de la Providence ¹.

Même en faisant la part de la forfanterie juvénile, il faut reconnaître la détresse morale qui est dans cet abandon : « Je vis par devoir, et non par inclination ². » Qu'elle se traduise par les gestes de la piété, en conformité avec son hôtesse, ne saurait surprendre. Comment distinguer entre l'autosuggestion et l'insinuation, entre l'émulation et la flagornerie? D'autres motifs encore ont pu agir sur les *Sentiments d'un chrétien* ³, composés au cours de l'hiver sous la forme de psaumes, et qui pourraient faire croire à une conversion véritable. Mais qu'on y prenne garde. Wieland ne donne-t-il pas à l'apparente capitulation le prétexte d'une déception qui aurait laissé une blessure incurable?

J'ai vu, il y a deux ans et demi, s'évanouir les plus belles espérances que peut nourrir un homme dans cette vie et je l'ai souvent considéré comme un avertissement du ciel, afin que je lui appartienne tout entier, que je me voue à son service et que je me délaïsse à sa conduite ⁴.

Est-elle plus sincère, cette déclaration au pasteur Stapfer de Brugg, l'ami de Zimmermann, d'après laquelle Wieland « n'aurait pas d'intérêt plus important que de défendre avec un zèle

1. A. Br., I, p. 216 : « Wie lang wollen wir noch soviel Geräusch mit unserer Activität machen? Ich möchte wohl wissen, wie gross eigentlich der Nutzen sei, den wir stiften. Glauben Sie mir, wir dreschen meistens leeres Stroh, und die grossen Geister sind der Vorsehung oft mehr im Wege, als dass sie ihre Absichten befördern sollten. »

2. A. Br., I, p. 187 : « Ich verschlummere wider meinen Willen einen grossen Teil meiner Existenz »; p. 198 : « Ich liebe mehr die Aussichten in ein anders, als in dieses Leben. »

3. *Empfindungen eines Christen*, composés de 1755 à 1756, imprimés en oct. 1756, suivant une L. de Bodmer à Hess du 15 oct., où il les juge : « Christlich erhaben, poetisch genug, wiewohl nicht in Versen und nicht in dem vollen orientalischen Styl. » Le manuscrit porte le titre : *Psalmen*, comme dans les *Werke*.

4. A. Br., I, p. 188.

actif la cause du Seigneur, et n'apprécierait rien autant que d'être entouré d'un cercle de fidèles, animés de la même ferveur, travaillant de toutes leurs forces à développer la foi ! ¹ « Qu'il écrive des homélies ² que des pasteurs lisent en chaire ³, et justifie le tremblement de terre de Lisbonne au moyen d'une sophistique qui ne le cède pas à celle de Zimmermann, on est en droit, devant l'ostentation et l'impersonnalité de cette phraséologie religieuse, à mettre en doute, malgré son avertissement, ⁴ la vérité de ces *Sentiments*. Le médecin de Brugg n'est-il pas averti, quand Wieland les lui envoie, « de ne rien conclure, sinon que l'auteur a le cœur sensible, l'imagination vive et un amour très sincère de la vérité » ⁵.

Ces sentiments sont-ils d'ailleurs si différents de ceux qu'exprimait la *Prière d'un Déiste*? C'est au fond la même substitution à la Révélation de l'instinct du cœur, la même subjectivité adogmatique, qui s'appuie sur le pressentiment du bonheur. La promesse de la nature, garante de la promesse de Dieu, la joie de la vie universelle faisant taire le scrupule de la conscience ⁶.

Que l'homme reste fidèle à la nature. Chacun de ses mouvements sera alors un plaisir, chacune de ses pensées une vérité, chacun de ses penchants une vertu, chacune de ses aspirations une progression... Au souffle de Dieu, la nature, comme une fiancée, se pare de rougeur pudique et d'un délicieux sourire... ⁷.

Le bonheur étant la fin de la création ⁸, pas de cataclysme qui ne vise au bien : « Le spectacle d'une ville engloutie est une source de vérités morales » : elle atteste « la sagesse du céleste éducateur qui nous incite à penser à l'au-delà » ⁹. L'au-delà ou le présent, il n'importe : l'optimisme joue sur les deux tableaux, se servant

1. A. Br., I, p. 171.

2. A II, p. 306 ss.

3. Zellweger à Bodmer, 32 févr. 1756 (inédit). Cf. A. Br., I, p. 171.

4. La dédicace à Sack, sans doute ajoutée en cours d'impression, porte une pagination différente. W. attribue à l'auteur du : *Verteidigter Glauben der Christen* (1748) sa propre conversion, ce qui paraît sujet à caution.

5. A Br., I, p. 228.

6. A II, p. 400.

7. A II, p. 349.

8. A II, p. 395.

9. A II, p. 320. (*Hymne auf die Gerechtigkeit Gottes*).

« du silence solennel et désert, où dorment la nuit et la mort », de l'évocation « des ossements disjoints dans les tombes qui s'ouvriraient un jour », pour exalter la vie ¹. Mieux qu'Élisabeth Rowe, Mme Guyon apprend à Wieland, que se donner à Dieu, c'est se mettre en mesure de jouir sans angoisse temporelle : « S'élever à toi, c'est obéir à la nature ². » Wieland est moins à la recherche d'un apaisement, que de griserie, que de la volupté de l'âme.

Dans tout ce qui passe, l'esprit immortel ne trouve pas d'aliments... il lui faut une joie qui ne se flétrisse pas..., la pure harmonie, l'oubli des conflits dans les parages de l'amour divin, là où les sens n'exercent plus leurs sortilèges, dans le jardin de Dieu où ne pousse pas de fruit perfide ³.

Une mysticité qui n'est que l'autre forme de l'évasion, le moyen de supporter le « supplice de Tantale » par projection sur l'écran du ciel de l'inquiétude et du désir. « Étonnante transformation ! Tout se renouvelle, ce qui était obscur devient lumineux, ce qui était mort prend fin, ce qui était fugitif devient éternel ! ⁴ » Cette transposition pourrait passer pour effet de l'illusion poétique ou de la contrainte, si elle ne s'accompagnait d'une captation d'autorité, au moyen d'une longue et tortueuse dédicace au conseiller du consistoire Sack à Berlin ⁵. A-t-il besoin d'affirmer qu'il n'a nullement songé à faire étalage d'esprit et d'imagination, qu'il s'est borné à céder à l'inspiration ? Pourquoi alors la prétention d'opposer un « christianisme pratique » à l'orthodoxie que compromet la théologie scolastique. La religion ne doit-elle pas couvrir

1. A II, p. 359.

2. A II, p. 313. (*Hymne auf die Gerechtigkeit Gottes.*)

3. A II, p. 371. Cf. p. 381.

4. A II, p. 382.

5. Fr. Sack, prédicateur à la Cour de Berlin, et membre de l'Académie Royale, avait, en 1754, par l'intermédiaire de Sulzer, procuré à W. un préceptorat à Berlin, que celui-ci n'accepta pas, ayant entre temps réussi à se faire une situation à Zurich. Cf. les lettres échangées dans : *Fr. W. Sacks Lebensbeschreibung nebst einigen von ihm hinterlassenen Briefen und Schriften*, hgg. von dessen Sohn, Berlin, 1789, I, p. 193 à 197. D'après la *Lebensbeschreibung* (p. 94 s.), la religion de Sack était de tendance rationaliste et très tolérante. Sack avait passé la plus grande partie de sa carrière dans les milieux huguenots de Magdebourg et de Berlin, après une formation très libérale en Hollande. Il était en relations avec Semler, Reinbeck et Breitinger.

une fois de plus, sinon l'intérêt personnel ¹, du moins une rancune littéraire? Il est fait appel à l'Église contre « les esprits forts, les misérables » qui abusent de leur talent pour flatter « la plus infâme volupté », contre les serviteurs de Bacchus et de Vénus, ligüés contre ce qu'il y a de plus vénérable et de sacré. Pire que cela, Wieland cherche à compromettre Uz en le mettant en compagnie des Lamprecht, Dressler, Beyer. « Quiconque ne se fait pas un mérite de mépriser la religion devrait préférer le plus mauvais chant religieux au plus joli poème d'Uz. » Mais Wieland ne sacrifie-t-il pas aussi à la mauvaise cause de Bodmer Pindare, Virgile et Horace, qui auraient parfois abusé de leur génie, ou, tout au moins, ne sauraient prétendre à la dignité d'un poète inspiré, tel que le roi David? A Pétrarque lui-même il est reproché d'avoir gaspillé son amour à une créature imparfaite. Ne resterait-il donc que la poésie séraphique? « Combien j'apprécie le bonheur d'être capable de sentiments angéliques! Si corrompu que soit notre cœur, nos aspirations sont tendues vers le beau et le bien, le sublime et l'éternel. » Pour sa part, l'auteur fait amende honorable de ses errements et se dit convaincu de « la divinité de la religion du Christ ».

En serait-il arrivé à rejeter la poésie, dangereuse pour l'imagination, de même que toute allusion à la joie? Car on s'expliquerait mal une persécution si irritée sans une sorte d'hallucination du péché. Revenu de cet égarement, Wieland aura peine à comprendre comment il s'est fourvoyé de la sorte et s'est exposé aux coups des critiques berlinois. Lessing et Nicolai ne manqueront pas, en effet, de l'admonester dans la *Bibliothèque des Belles Lettres* :

Nous avons honte pour M. Wieland, qu'il se soit laissé aller, par passion aveugle, à une si indigne sortie... On sent bien d'où vient l'excitation, et que l'accusation d'impiété est la dernière ressource quand il s'agit de calomnier des gens de mérite, très au-dessus, à tous égards, d'une mesquine jalousie ².

1. Spalding, l'ami de Gleim et de Sulzer, s'était occupé de W. l'année précédente (Dorow : *Denkschriften*, II, p. 181-185). Cf. *Lebensbeschreibung von ihm selbst aufgesetzt und herausgegeben von dessen Sohn G. Ludwig SPALDING*, Halle, 1804; d'autre part, Jérusalem était aussi en relations avec Bodmer (Archiv. f. Litgesch., XII, p. 604; A. Br., I, p. 173).

2. Bibl. der Schönen Wiss., I, p. 415 s. (LESSING : *Werke* (Hempel), 12, p. 643). W. avait rédigé une déclaration : *Nachrichten des Verfassers der Empfindungen*

La réponse très digne d'Uz ne fera qu'ajouter à la confusion : « Crois-moi, la volupté du sage est plus près de la vertu que ton fanatisme ¹. » Enfin, pour mettre le comble à sa mortification, Sack protestera contre l'abus fait de son nom ².

Wieland n'avait pas attendu la semonce de la *Bibliothèque* pour se désavouer. Mais comment faire admettre son attaque qui était due, non pas à une basse complaisance, mais à sa propre « donquichotterie » ? ³ Une première rectification, que Bodmer réussit à arrêter, voulait écarter au moins le soupçon de l'intérêt :

Ce n'est pas la faim, ni l'ambition, ni un autre intérêt, qui m'ont poussé à écrire. L'amour de la vérité, de la vertu, de l'art, a été, depuis l'enfance, mon ressort principal. J'ai travaillé pendant des années avec une application qui, à notre époque frivole et dissipée, manque à la plupart des jeunes auteurs... Shaftesbury m'a appris ce que doit être un écrivain. Je me suis inspiré avant tout de cette pensée de Montesquieu, que c'est en voulant instruire que l'on pratique la charité... Dès l'enfance j'ai eu un goût prononcé pour la poésie. Je l'ai refréné pour me mettre à l'école des philosophes : Platon, Xénophon, le plus sage, le plus aimable de tous, m'ont détaché des autres.

Qu'il se soit trompé, qu'il ait négligé le travail de la lime, il n'a voulu blesser personne et il entend rester un honnête homme. A défaut de cette apologie, il retouche les termes de la dédicace pour la seconde édition, en attendant de pouvoir la supprimer ⁴.

eines Christen. An die Leser der Bibl. der schönen Wiss. u. fr. K., qui était une manière de rétractation. Ce document, étouffé grâce à l'intervention de Künzli, a été récemment retrouvé en lambeaux et reconstitué (EUPH., 14, p. 228 ss. A IV, p. 153 ss.). Il a d'abord été publié par SAUER dans D. Lit. Denkm., 33-38, p. XLVII ss., et dans la D. Dichtung, 8, p. 270 s. (Cf. Gött. Gel. Anz., 1896, p. 501 ss.). Il date de janv. 1758. Dans cette déclaration, W. proteste de ses intentions et de sa bonne foi.

1. *Schreiben von dem Verfasser der lyrischen Gedichte an einen Freund*, 1757. Cf. Uz à Gleim, 28 juill. 1757 (HENNIBERGER, 1866, p. 70).

2. Bibl. d. Sch. Wiss., 1758, III, p. 535.

3. Dans la dédicace à Sack, W. avait cherché à pallier le reproche de duplicité : « Es musste mir einfallen, wie geneigt viele sind, alle diejenigen für Gleissner und Scheinheilige zu halten, die mit Hitze und Empfindung von göttlichen Wahrheiten reden. »

4. En 1758, la rééd. des *Empfindungen eines Christen* devait fournir l'occasion de rectifier la dédicace. L'avertissement prévu ne parut pas : il fut arrêté, à la prière de Bodmer, par Künzli, qui lui-même dut recourir à Ebert. (HIRZEL, p. 165 s., A IV, p. 163 s.) W. se borna à quelques coupures. Le *Vorbericht* de 1762 exprime les regrets de l'auteur. (A Br., II, p. 219, 241 s.)

S'il n'a pas eu le courage de réparer franchement, il n'en éprouve que plus d'amertume pour ce qui l'a ainsi abusé, pour son maître d'abord, et aussi pour la pruderie de la dévote qui agissait sur son esprit à la façon d'un stupéfiant. L'excuse de sa vilaine dénonciation, c'est de n'avoir pas été concertée, mais de lui avoir été soufflée et peut-être presque arrachée dans l'état de prostration où il se trouvait alors.

Comment le revirement s'est produit, il n'est pas impossible de le présumer. Au changement de ton dans la correspondance, il ne peut échapper qu'au cours de l'été de 1756, le mirage s'est dissipé. A l'humeur grise et accablée, qui s'exprimait dans les premières lettres à Zimmermann, succèdent brusquement des confidences plus dégagées. « Shaftesbury ne vous a-t-il pas persuadé que nos réflexions sombres, mélancoliques, moroses, que nos impressions pénibles, cimmériennes, stygiennes, que tout ce qui nous gâte l'humeur et nous met en opposition avec nous-mêmes, il nous faut le combattre comme notre pire ennemi? ¹ » Avait-il déclaré de même à Sophie, qu'« il n'avait plus rien à perdre », que « le monde n'était plus que poussière à ses yeux » ², il donne maintenant « le découragement, le mépris de soi-même, l'inquiétude, le doute, pour des poisons de l'âme » ³.

Au Dr Obereit, à qui Bodmer l'a peut-être renvoyé, comme à un admirateur de Poiret, lui-même théosophe et quelque peu alchimiste, à qui l'on doit la découverte du manuscrit des Nibelungen de Hohenems, Wieland se confessait, le 18 août :

Ne me voyez pas trop en beau ! Dans ma tête, il y a encore bien de la confusion ! dans mes sentiments bien du désordre... J'ai à me défendre contre beaucoup de défauts ! je suis loin d'être aussi sérieux, aussi tenace, aussi résolu que je voudrais l'être ! le pis, c'est cette indolence que j'éprouve depuis quelque temps... Je ne trouve plus beaucoup de poètes ni de philosophes à mon goût. L'histoire me rebute : elle n'est

1. A. Br., I, p. 223.

2. L. non datée, publiée par HARTMANN dans Beilage zum Staatsanz. f. Würt., 1904, n° 12, p. 182. La correspondance s'était renouée par l'intermédiaire de la sœur de Sophie, devenue la femme du futur bourgmestre Hillern, à Biberach.

3. A. Br., I, p. 224.

qu'une chronique scandaleuse de l'humanité. Je me souhaite parfois chez les Quakers et les Memmonites... La religion est dans mon état actuel ce qui me donne le plus de joie ¹.

Or voici, quelques mois après, que Wieland le prend de haut avec cet illuminé, « dont les idées s'accordent aux miennes comme le jour à la nuit ». Il lui aurait même déclaré qu'il fait plus de cas des hommes de Xénophon que de tous les saints de l'Église romaine. Il ne défend plus la morale ascétique, qui n'agit pas mieux sur les troubles de l'âme que « la choucroute contre la fièvre » ². Il ne veut plus passer pour un séraphin, un saint ou un pur esprit : « Je suis bel et bien un homme et n'en rougis pas le moins du monde ³. » S'il a été un grand admirateur du beau sexe, c'est par ignorance, car selon le P. Cyrus, *amare et sapere vix deo concessum* ⁴.

Avec quelle désinvolture Wieland ne joue-t-il pas « au grand turc » dans son « sérail » ! Les jeunes filles ne lui sont plus que des papillons, et les dames respectables l'agacent par leur pruderie, leur affectation. « Une bonne paysanne, qui travaille, lui inspire plus de respect qu'une coquette. » Sophie retrouve son prestige. Lorsque après une année d'interruption les confidences reprennent, Wieland soulève un peu plus le masque vis-à-vis de Zimmermann : « Je ne suis plus aussi platonique que vous me croyez... Si je pour-

1. *Akad. Blätter*, 1884, p. 504 (BOUVIER, p. 148). Voir R. ISCHER : *Neues Berner Taschenbuch*, 1916. W. le caractérise (A. Br., I, p. 234 s.) « comme un homme de rare talent, mais à qui les ouvrages mystiques, la vie des Saints, le théosophe Poirét, ont imprimé un pli particulier... Il eût pu devenir un des plus grands génies de notre époque, mais il ne deviendra vraisemblablement qu'un Poirét ou un Saint... C'est un phénomène qui mérite d'être connu. Quant à moi, j'ai pour lui une affection cordiale, bien que nos têtes s'opposent comme le jour et la nuit. » Cf. p. 288 et 294 ; il dit de lui à Künzli : « Er ist ein irrender Ritter, der, es koste was es wolle, die Wolfianer aus dem Sattel heben will, und im übrigen ein sehr guter Mensch. Er hat mich schon Jahre lang mit seinen Disputen und Correctionen übel geplaget, sonderlich wegen des Schreibens an den Verfasser der Dunciade. » (HIRZEL, o. c., p. 171.)

2. A. Br., I, p. 224.

3. A. Br., I, p. 228.

4. A. Br., I, p. 238 : « Ich will Ihnen ganz naiv sagen, wie ich es mit den Weibern habe. Sie wissen, dass ich überhaupt ein Bewunderer des schönen Geschlechts bin. Vielleicht (unter uns gesagt), wäre ich es weniger, wenn ich viele Frauenzimmer durch mich selbst kennen gelernt hätte. Dazu habe ich nicht Zeit genug gehabt... »

rais (*sic*) avoir quelque jour le plaisir de vous entretenir de bouche (*sic*), je vous dirais que c'est à une personne du sexe que je crois être redevable de ce que je suis : Elle a fait un homme de moi. ¹ » Dès lors, il ne confond plus sagesse et austérité, il ne veut plus d' « une vertu dégoûtante » ! il croit que le sage cultive tous ses sens « intérieurs et extérieurs », qu'il « exerce toutes ses facultés, qu'il jouit de toute la nature ». Faut-il enfin un témoignage plus explicite ? Sept ans plus tard, Wieland confirme à Sophie que « si jamais il y a eu un platonicien, je l'ai été jusqu'à l'année 1756 » ².

On pourrait s'en tenir à cette déclaration, si, pour un imaginaire, les circonstances n'étaient susceptibles de colorer particulièrement l'expérience. Il était sans doute inévitable que le refoulement produisit une réaction de l'esprit, sous la forme d'un ressentiment tenace contre l'hypocrisie ³. Toutefois, l'ironie qui s'exerce plus tard contre la prudence dévote (qu'on pense, par exemple, à la prêtresse de Delphes dans Agathon et à Dona Mencia dans Don Sylvio), fait craindre une surprise analogue chez l'émule mystique de Véréna. Une aventure extérieure se concevrait à peine, dans cette ville étroitement surveillée. Pour laisser dans la conscience l'humour, dont témoignent encore les contes comiques, il a fallu qu'elle s'accompagnât de circonstances particulièrement humiliantes. « Les expériences que j'ai faites alors, reconnaît rétrospectivement Wieland, ont contribué à me faire choisir les motifs scabreux et voluptueux ⁴. » Elles expliqueraient, en tout état de cause, l'impression de désenchantement, de disparité de sa conduite et de son esprit.

Wieland se sent obligé de rétablir sa conscience sur un niveau moins présomptueux :

Ne vous ai-je pas dit, écrit-il à Zimmermann, que la plupart des vapeurs qui s'exhalent de mon âme ne viennent que de la surface ? Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'ai un cerveau chimérique. Quant au cœur, c'est un étrange mélange de grandeur et de faiblesse. Ajoutez que je suis humoriste. Tout cela fait de moi un homme très inégal ⁵.

1. A. Br., I, p. 259, 261.

2. HASSENCAMP, p. 61.

3. A. Br., II, p. 195.

4. RAUMER, p. 198.

5. A. Br., I, p. 293.



De l'enquête psychologique, à laquelle il procède sur lui-même avec un sens critique aiguisé, le premier témoignage est *Araspe et Panthée*¹.

« Je reconnais maintenant que j'ai deux âmes antagonistes, car si je n'en avais qu'une, je ne concevrais pas qu'elle fût à la fois bonne et mauvaise, tiraillée en sens contraire par deux objets aussi différents que la vertu et le vice². » Cette constatation qu'Araspe fait « aux dépens de son repos et de son honneur », Aspasia voulait l'éviter à Nicias. Mais il ne s'agissait alors que de la duperie de l'imagination par la grâce, tandis que, dans l'épisode de Xénophon, c'est l'illusion du sentiment qui se trouve déchirée par la passion. La leçon que Cyrus veut donner à son jeune ami, Wieland ne la comprend qu'après avoir passé par la même épreuve. Il voit alors, comme il l'explique aux lecteurs du *Mercur*, en 1774, qu'il s'agit, dans l'intention de Xénophon, non pas de peindre une belle figure, mais de prouver une vérité empirique³.

On peut quelquefois toucher du feu sans se brûler et le bois ne s'embrase pas tout d'un coup. Toutefois, je ne voudrais pas toucher du feu par plaisir, ni regarder trop curieusement les belles personnes. Je vous conseille d'en user de même, car le feu ne brûle que ceux qui s'en approchent de près, tandis que la beauté enflamme de loin.

Mais ce n'est pas à Xénophon seul que Wieland est « redevable de la guérison de son âme dans sa vingt-deuxième année (plus exactement dans la vingt-troisième). Il connaissait la *Cyropédie* depuis Klosterberge, et Shaftesbury avait en outre appelé son attention sur le motif d'Araspe⁴. Il n'a pourtant été incité à le

1. *Araspes und Panthea*, eine moralische Geschichte in einer Reihe von Unterredungen, von C. M. Wieland, Zurich, 1760. Le *Vorbericht* de 1796 indique inexactement la date de composition.

2. A III, p. 87.

3. *Mercur*, 1774, I, p. 310. Cf. *Antwort auf die Frage : Was ist eine schöne Seele?* (Hempel, 32, p. 7 à 13).

4. Dans l'*advice to an author*. Cf. GRUDZINSKI, o. c., p. 75; Hempel, 34, p. 16 9

traiter que lorsque « les écailles lui sont tombées des yeux », vers la fin de 1756 ¹.

Si cependant il ne pousse pas alors la démonstration jusqu'à son terme, la raison n'en est peut-être pas tant à une faute de construction, comme il le laisse entendre à Künzli, qu'à une gêne intérieure ². S'il se proposait de montrer « qu'on ne se guérit de l'amour que par la fuite », se serait-il écarté de son modèle, qu'il avait « de bonnes raisons » de suivre fidèlement, et aurait-il transformé le problème psychologique en un problème moral? Au lieu de montrer la fascination exercée sur un esprit idéaliste, pourquoi insister sur la séduction sensuelle? Wieland en rend responsable le roman de Richardson, qui lui a proposé le modèle de Lovelace : « Comment en advint-il ainsi? *Amphora cœpit institui...* » Mais pourquoi Lovelace, quand Wieland avait, pour le soutenir, l'analyse passionnelle du théâtre de Racine? ³ Si l'ouvrage a été interrompu, à son moment critique, et s'il est resté plusieurs années dans le tiroir avant d'en sortir à Berne, n'est-ce pas que l'auteur s'est effrayé de la vérité de sa peinture, qu'il n'a pas osé laissé voir à d'autres le changement qui s'était effectué? La subtile Julie Bondeli ne s'y trompa pas, quand, en 1760, elle entendit Wieland lui lire quelques passages passionnés de cet ouvrage. Ce qui l'inquiéta, ce n'était pas tant l'ardeur que la lucidité : « Souffler pour le froid et pour le chaud... ⁴ »

Le vice de composition, c'est, en effet, le déplacement du point de vue, certaine duplicité morale qui en résulte. A partir du troisième acte, Araspe change de caractère. *Non sum qualis eram*, aurait-il pu dire aussi ⁵. Au lieu de se comporter en patient, afin d'inspirer la pitié, il se mue en un roué. Il ne peut plus mettre sa déconfiture au compte d'une aberration, car il ne dépend pas de Panthée que sa passion ne se maintienne dans les hauteurs idéalisantes de la poésie, qu'elle ne reste noble. Protégée par sa

1. C'est d'ailleurs la date donnée par la dédicace à Tschärner, en 1760. HIRZEL, p. 155, 169 s.; Gött. gel. Anz., 1896, p. 478. HERCHNER, N. Jahrb. f. Philol. u. Pädog., 1896, p. 199.

2. A. Br., I, p. 242 s.

3. Notamment Phèdre.

4. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 283.

5. Cf. A. Br., II, p. 194.

dignité d'épouse et de reine, et aussi par sa condition de captive, celle-ci se confie à la loyauté de son gardien, sans chercher à le mettre à l'épreuve. Qu'elle soit jeune et belle n'est pas ce qui lui importe le plus; le voile de mélancolie, qui fait tort à la pureté du marbre antique, lui confère une beauté d'âme plus attirante pour un Araspe peint d'après l'auteur¹. Ce n'est plus l'héroïne, que n'effarouche pas l'horreur du champ de bataille et qui se tue sur le corps de son époux, mais une « touchante et sensible beauté », une vertu délicate et rêveuse, bien faite pour susciter l'enthousiasme. Rien d'étonnant qu'elle se transfigure à ses yeux en une figure idéale et que « la femme disparaisse dans la majesté de l'ange »². Araspe croit aimer une idée de perfection, qui réunit « tout ce qui réjouit les yeux et le cœur, lorsqu'une âme céleste anime un beau corps où se reflète la pureté intérieure³ ». En termes raciniens, il peut attester que « le ciel n'est pas plus pur que son amour », et même s'abuser sur la nature « du doux frisson » qui parcourt son être en présence de la captive.

Même après que son confident Arasambès l'oblige à reconnaître son illusion et l'avertit du danger, il reste à Araspe un subterfuge, afin de tenir son sentiment pour une admiration désintéressée. Aurait-il à se défendre d'un « plaisir si délicieusement persuasif ?⁴ » Il élude toutes les objections, jusqu'à ce qu'il se trouve en face de la passion, qu'il perde tout contrôle et s'abandonne à « une romantique frénésie ». « Que peut le pilote, quand la tempête fait rage avec tous ses tonnerres, roulant le vaisseau désemparé à travers des montagnes croulantes ! Il est alors en proie aux forces déchainées... Ces hurlements d'un monde chaotique seraient couverts par le tumulte d'une âme soulevée contre elle-même. » Devoir, honneur, raison, tout est balayé. Il touche au fond de son humanité et n'a plus qu'à avouer sa défaite : « O Cyrus, tu me

1. A III, p. 31 : « Es ist nicht die Schönheit des Leibes, nicht diese untadelige Symmetrie ihrer Bildung, nicht dieses harmonische Gemisch von ergötzen den Farben und sanft wallenden Linien, was mich entzückt. O mein Freund, es ist eine höhere ursprüngliche Schönheit in ihr, von der alle diese äusserlichen Reize und Grazien ausfliessen ! Es ist ihre Seele, die eine so süsse Gewalt über die meinige hat. »

2. A III, p. 29.

3. A III, p. 15.

4. A III, p. 35.

connaissais mieux que moi-même; une folle témérité m'a fait mépriser tes avis. Te voilà vengé, mieux que ne souhaiteraient mes pires ennemis. Combien je suis tombé au-dessous de moi-même! Où est ma fierté? L'esprit présomptueux, qui se croyait sûr de soi? Pauvre Phaéton! ¹ »

N'est-ce pas déjà le ton du Werthérisme, avant la Nouvelle Héloïse? Entraînée par la passion, la conscience s'en va à la dérive. Panthée est devenue pour Araspe « l'âme de son âme »; elle est néanmoins impuissante à redresser sa volonté chavirée, bien qu'elle lui témoigne une compassion telle que Sophie avait pu la témoigner à Wieland : « Aimez-moi comme une sœur; aime Abradatès, mon mari; sois le troisième dans notre amitié! ² » Quant au froid raisonneur, il ne peut plus rien, lui non plus, pour son ami : « Le danger était trop grand, et d'un seul côté ³. » Cette conclusion suffisait, sans qu'il fût besoin de faire tomber Araspe dans la vilenie.

Serait-ce au profit de « la morale »? Mais, pour que la déchéance pût être imputée à la passion, il fallait un caractère déjà entamé par elle, un caractère de roué comme Lovelace, et non d'enthousiaste. Comment Araspe apprend-il brusquement « que l'amour seul guérit les blessures qu'il ouvre », et envisage-t-il de se dédommager de la perte de ses illusions? Démasqué, n'ayant plus rien à ménager, il change de rôle. De malade qu'il était, il se fait séducteur. Comme il y manque d'adresse, il achève de se perdre. Plus mortifié que repent, il maudit la « misérable passion », à laquelle il a tout sacrifié. Mais non sans en tirer un avantage :

Rends grâce au ciel, dit-il à son confident, de t'avoir formé d'une argile plus lourde. Avec la sensibilité que la nature m'a donnée pour mon malheur, tu n'aurais pas été plus sage... Peut-être vaut-il mieux être fait comme toi; ce n'est pas une raison pour mépriser ceux qui ont des fibres plus délicates ⁴.

Aussi bien la faute revient-elle au prince, qui a confié à Araspe « une mission au-dessus des forces humaines » ⁵.

1. A III, p. 45 s.

2. A III, p. 56.

3. A III, p. 45.

4. A III, p. 82.

5. A III, p. 85.

Bien qu'écrit seulement en 1760, c'est pourtant le dénouement qui s'offrait à l'auteur en 1756. N'exprime-t-il pas, avant la confession faite à Zimmermann, le changement survenu chez lui, par suite de sa première épreuve? Dans la forme qu'elle prend à Berne, cette conclusion annonce Agathon, en laissant prévoir un relèvement moral par l'action; mais elle ne le motive pas encore par la déception. Elle reste, comme tout le développement, à l'état de délibération, réfléchie plus que vécue. Chez Araspe, les « deux âmes » s'affrontent, sans entrer véritablement en lutte; tour à tour, l'une ou l'autre domine. L'enthousiasme cède à la sensualité, mais sans qu'intervienne la passion. Le papillon, qui tournoie autour de la flamme¹, ne se brûle pas. Cette assurance, dans le jeu périlleux, écarte la sympathie; on ne se laisse pas prendre à une déclaration qui frise le cabotinage. Comment croire Araspe, lorsque, ayant fait l'idéaliste et le roué, il s'écrie finalement en héros cornélien : « Mon meilleur moi a vaincu, je cours, sans regard en arrière, où m'appellent Cyrus et le devoir² »?

Il n'importe, il a été effleuré par le destin, il a pressenti qu'il est une autre vérité que celle qu'il imaginait. En Panthée lui est apparue une valeur qui échappe à l'esprit et à la sensibilité, qui commande un accord intérieur qui lui a manqué jusqu'alors : « Elle est à mon cœur ce que le soleil printanier est à la fleur, ce que la rosée est à l'herbe qui se flétrit, la source au voyageur altéré...³. » Son vœu s'est incorporé en une forme vivante. Au lieu de fuser dans la spéculation et la rêverie, de s'exalter de poésie et de musique⁴, il se fixe dans la vie. Araspe n'est pas si déçu qu'il ne sente

1. A III, p. 9.

2. A III, p. 88.

3. A III, p. 50.

4. A III, p. 30. « Welch eine holde Lieblichkeit... verbreitet dieses milde weibliche Mondlicht über die schlafende Natur! Welch ein anmutiger Absatz dieser entfarbten Schatten mit den scharfen ermüdenden Farben, dieser sanften Stille mit dem lauten Getümmel des Tages... » Ou bien, p. 49 : « Ich wandle dann in elysischen Auen, wo alle Gegenstände Liebe und Fröhlichkeit hauchen; dann steigt Amor auf einer Wolke von Seufzern der Verliebten herab, unsterbliche Rosen duften um seine gelben Locken-die ganze Natur hüpfet bei seinem Anblick in Entzückung auf; schmeichelnd nimmt er meine Hand und führt mich durch Myrtengänge in die Laube von Jasmin, wo Panthea gleich einer müden Waldnympe schlummert; indem ich mit stummer Entzückung sie betrachte, erwacht sie und streckt mit süßem einladendem Lächeln ihre willigen Arme nach mir aus. »

« la beauté d'être un homme, et d'aimer humainement ». Plutôt que de rougir de ses folies, il se fait un mérite de son sentiment ardent, il méprise la vertu des débiles. « Il y a plus de valeur à être vaincu après avoir combattu avec courage, que de n'avoir jamais subi de défaite, faute d'avoir vu l'ennemi ¹. » S'il n'a fait que pressentir la lutte, il s'est convaincu de l'effort nécessaire pour mériter une Panthée. Dans cette forme délicate, se sont révélées à ses yeux la plénitude et la félicité d'un être accompli. Car il n'est chez elle rien de heurté ni de fuyant : « Son corps n'est pas plus harmonieux, ni mieux proportionné que ses sentiments et sa conduite ². »

C'est l'expérience dont s'est enrichie la conscience de Wieland : elle a découvert peut-être moins la réalité de la passion que l'inanité d'une vertu tout rationnelle, moins la faiblesse du cœur que le mensonge de l'esprit. Le voile déchiré, la nature apparaît plus belle que le mirage. Par l'évocation de son bonheur conjugal, Panthée laisse entrevoir ce que peut être l'existence. Et de quoi s'entretiennent aussi les jeunes filles naïves et rieuses qui tissent des guirlandes de fleurs, si ce n'est du dieu doux et tyrannique qui règne dans les cœurs ? ³ La Phèdre de Racine n'est sans doute pas étrangère à cette intuition ⁴.

Avec Araspe et Panthée, la pensée de Shaftesbury, tenue en échec par l'influence quiétiste, pénètre dans l'expérience psychologique. Elle pose avec Xénophon le problème de l'éducation, en dissipant les vapeurs de l'enthousiasme. A Zimmermann, Wieland va conseiller une enquête sur les formes de l'amour à travers les âges, et dans les différents pays :

Vous pourrez ainsi toucher aux vraies sources du fanatisme et du mysticisme, ainsi qu'au prétendu amour pur, encore que ce sujet demande à être traité avec délicatesse; on pourrait montrer que les divagations des mystiques ont des causes très positives, en dépit de votre confrère Obereit ⁵.

1. A III, p. 83.

2. A III, p. 31.

3. A III, p. 62 ss. et 73 ss. Ces deux scènes de fantaisie légère seraient-elles d'inspiration shakespearienne, ou ne procéderaient-elles pas de quelque drame lyrique?

4. Cf. A III, p. 15.

5. A Br., I, p. 249.

Quant à lui, il va pouvoir se remettre à penser, à entreprendre. Déjà il ne s'en laisse plus accroire, pas plus sur son génie que sur l'amour. N'avait-il pas trop présumé « de la vivacité d'impression, qui est l'effet de l'imagination, de son penchant à l'enthousiasme, au merveilleux ? Cela vaut-il qu'on s'en fasse un mérite ? » Ce qu'il a de mieux, comme il croit, c'est son « cœur, en dépit de tous ses défauts »¹; il veut dire son « amour de la vérité », son aspiration à se développer dans le sens moral, à former son caractère. L'homme, à ses yeux, importe déjà plus que l'œuvre; la sienne commence à se détacher de lui, à lui devenir étrangère. Il a désormais mieux à faire que jouer avec l'illusion. Il lui faut se « rétablir dans sa forme naturelle ». Pour achever cette émancipation, il compte sur l'appui du Dr Zimmermann.

1. A. Br., p. 225.

CHAPITRE V

LE RÉTABLISSEMENT DE L'ESPRIT EN SA FORME NATURELLE

Je ne sens que trop combien il est difficile, et presque impossible de rentrer en bonne grâce dans ce monde, après avoir débuté par des voyages dans l'autre, et d'oser être un homme après avoir fait le séraphin et l'inspiré. Mais je serai toujours de bonne foi, quoiqu'on en dise, et dussé-je passer pour fou, (en quoi on ne me ferait sans doute pas grande injustice), je serai vrai et honnête, et je ne ferai jamais la grimace pour avoir l'honneur de soutenir mon caractère ¹.

Quand il écrit ces lignes, Wieland a enfin pris conscience de lui-même : il arrive à la trentaine. Mais avant de « se trouver à niveau », comme il dit à Julie Bondeli ², il aura fallu que « l'expérience vienne le désabuser d'une chimère après l'autre », qu'il ait « renoncé à toutes les échasses sur lesquelles la vanité de l'esprit humain aime à se promener; aux chimères agréables dont les âmes voluptueuses se repaissent ». D'autre part il sera obligé de préparer le public à sa « fameuse descente des sphères platoniciennes sur ce monde sublunaire » ³; de lui faire admettre que, s'il a été enthousiaste « en fait de religion, de métaphysique et de morale », on ne pouvait exiger de lui qu'il « restât enfant toute sa vie » ⁴. Grâce à ses confidences au docteur Zimmermann, on peut suivre d'assez près cette « métamorphose », comme Wieland se plaisait à appeler son émancipation.

1. A Zimmermann, 3 nov. 1762. A Br., II, p. 195 s. (franç.).

2. A. Br., II, p. 241 (franç.).

3. A. Br., II, p. 250.

4. D. Br., I, p. 10.

Elle ne s'était sans doute pas faite brusquement, sous l'effet d'une influence extérieure, ainsi que le craignait Lessing ¹, mais pas non plus d'une façon aussi spontanée, « par degrés presque imperceptibles », comme le voulait Wieland ². Comme toujours chez lui, la réflexion a anticipé sur la détermination psychologique. Si « la plupart des vapeurs qui s'exhalaient de son âme, ne venaient que de la surface », elles n'en obstruaient pas moins le champ de la conscience. Sans un guide, ou seulement un compagnon, il risquait d'errer longtemps. Le mérite de Zimmermann, c'est de s'être trouvé à point pour l'aider à sortir de son hésitation et pour le remettre sur sa voie. Par la confession qu'il sollicite, il encourage le redressement moral, contraignant à l'examen intérieur et à la franchise; franchise toujours relative, avec un accent d'apologie ³. Pour « inégal et chimérique » qu'il se donne, Wieland n'a cessé de protester de son amour de la vérité ⁴.

Cet avantage, le médecin de Brugg ne le tenait pas tant de son autorité ou de sa perspicacité que de son éloignement, qui permettait plus de liberté aux confidences, et aussi de son caractère de Bernois demi-francisé, ce qui le faisait valoir par opposition au milieu zurichois. C'est peut-être moins d'ailleurs par ce qu'il était, que par ce qu'il n'était pas, qu'il exerça sur Wieland un tel prestige, que celui-ci put croire qu'il lui devait son affranchissement moral ⁵. Mais comment eût-il décidé de l'orientation nouvelle du poète, lui qui était lui-même un dévoyé, dominé par ses

1. *Lit. Briefe*, 7. Cf. LESSING : *Werke* (Hempel, 9, p. 48) : « Wenige Gelehrte werden eine mehr doppelte Rolle gespielt haben als H. Wieland... Wenn diese Veränderung durch Triebfedern... erfolgt ist, so werde ich nicht aufhören, mich über ihn zu verwundern. Ist sie aber durch äussere Umstände veranlasst worden, hat er sich aus Absichten mit Gewalt in seine jetzige Denkart versetzen müssen, so bedaure ich ihn aus dem Innersten meiner Seele. »

2. A. Br., III, p. 385 s.

3. A. Br., I, p. 368 : « So ungleich Ihr Freund sich selbst scheint, so viel Analogie und Zusammenhang würden Sie in allen Entwicklungen, Ausschweifungen, Sprüngen, Flügen und Metamorphosen seines Geistes finden, wenn Sie eine chronologische Geschichte derselben vor sich hätten. »

4. A. Br., I, p. 294 : « Und dennoch habe ich, seitdem ich empfinde und denke, zwei Gottheiten überall angebetet und geliebet, und würde sie angebetet und geliebet haben, wenn ich auch niemand weder vor mir noch neben mir zum Beispiel gehabt hätte : es sind Wahrheit und Tugend. »

5. A. Br., I, p. 348 s. : « Je commence à sortir d'une espèce de léthargie; je me sens, peu à peu, m'accoutumer derechef à penser, et tout cela je le dois à vous. Ah! si vous saviez combien je vous aime. »

nerfs, déraciné par sa culture, ni philosophe, ni artiste, mais un utopiste, un spéculatif sentimental et révolté, incapable de fixer ses ambitions et sa pensée? ¹ Faute de ses lettres à Wieland ², on ne fait qu'entrevoir, il est vrai, le rôle qu'il a joué dans le détachement de ce dernier de son entourage. Ce n'est qu'à partir de 1758, que leurs relations prirent un tour d'intimité confiante, après une interruption d'un an, due à une susceptibilité réciproque, non exempte d'affectation.

« Vous avez commencé à vous comporter avec moi en amoureux, ne devais-je pas user de coquetterie avec un amoureux de votre espèce? » lui demande Wieland en reprenant contact, ajoutant : « Je vous aime, et je n'estimerai jamais personne plus que vous, si j'étais sûr du caractère que vous avez; permettez-moi de vous tenir encore pour un Protée ³. » Zimmermann n'en pensait-il pas autant de son correspondant? Ils s'étaient trouvés engagés dans un jeu de feintes par leur vanité et leur défiance : il fallut un long répit avant une confrontation plus loyale, qui d'ailleurs les maintiendra toujours sur leurs gardes, alors même qu'ils croiront s'abandonner. Il arrivera alors à Wieland de déclarer : « De tous les mortels, vous êtes celui qui me plaît le plus, car de tous ceux que je connais, vous êtes celui qui me ressemblez le plus » ⁴. C'est l'illusion que produit toujours chez lui la découverte, chez un autre, d'un trait de sa propre nature.

En fait, ils ne s'accorderont jamais complètement, si ce n'est dans l'ironie et la désinvolture. Tous deux, ils se trouveront, par l'avance intellectuelle qu'ils ont sur leurs concitoyens, en marge de la société, et par là même portés à se plaindre d'elle, à la mépriser. Ils ont, l'un et l'autre, l'intelligence plus aiguisée que la sensibilité, plus d'imagination que d'instinct. Ils manquent égale-

1. Sur Zimmermann, voir les biographies de BODEMANN (1878), de R. ISCHER (thèse, Berne, 1893), d'Ad. BOUVIER (thèse, 1925). Une partie de sa correspondance a été publiée par RENGGER (1830), R. HAMEL (1881), BODEMANN (1885), LUGENBÜHL (1890), et particulièrement par ISCHER : *N. Berner Taschenbuch*, 1904-1910. Nous avons consulté en outre la corr. inédite avec Bodmer, Breitingen et le Dr. J. C. Hirzel à la Bibl. centrale de Zurich. Voir la bibliogr. donnée par BOUVIER.

2. Sauf les trois premières, datées du 2 avr., du 3 et 12 mai 1756 (en mscr. à Zurich).

3. *A. Br.*, I, p. 244 (21 janv. 1758).

4. *Id.*, p. 362.

ment de caractère. Mais Zimmermann, plus âgé de cinq ans, avait sur son ami souabe l'avantage de l'expérience du monde et de son savoir de praticien, même s'il se sentait diminué par le plus grand talent de l'autre. C'est en effet au poète que le médecin s'était adressé d'abord ¹, avec plus de dévotion que le jeune disciple de Bodmer n'en avait à attendre de l'ami et du biographe de Haller ². Mais, s'étant mis en tête de se faire un nom dans la littérature, malgré les avis de Haller, et son peu de dispositions ³, que ce soit pour sortir de son isolement, ou pour se donner du prestige, Zimmermann en était encore à quêmander des encouragements et des conseils. Comme le maître, à qui il était attaché depuis ses études à Göttingen, le dissuadait d'écrire, il s'était retourné vers Zurich, fermant l'oreille au *poetae nascuntur, non fiunt* que lui envoyait Breitinger, jusqu'à ce que Wieland lui interdit tout uniment de versifier ⁴.

Au moins pouvait-il réussir dans un genre mieux approprié à son esprit, plus alerte et souple que vigoureux, doué pour l'obser-

1. Plus exactement, Zimmermann s'est adressé à Breitinger, qui l'a mis en relations avec Wieland. Il écrit à Breitinger, le 7 févr. 1756, avouant ignorer complètement les règles de la poésie et suivre seulement son sentiment (inédit). Le 28 avr., Zimmermann demande à W. son concours : « A parler franc, j'ai un droit sur votre cœur. A des hommes comme vous, mes sentiments sont voués. Déjà, je me sens apparenté à vous. Je suis une des âmes inexpérimentées, qui ont besoin d'être instruites, soutenues, encouragées. Conseillez, instruisez-moi, reconfortez-moi, consolez-moi ! » (Inédit.)

2. *Das Leben des Herrn v. Haller* (1755).

3. Z. le reconnaît dans la préf. de la *Vie de Haller*. Cependant, malgré les avis de son maître, il s'obstinait à écrire (cf. ISCHER, *o. c.*, p. 50). En 1755, il lui avait demandé le plan d'un ouvrage d'imagination « qui eût pour base la morale la plus exacte et la religion », dans l'esprit du Télémaque ou de Grandison (*Ib.*, p. 235).

4. A. Br., I, p. 305 : Il avait envoyé successivement une ode sur le tremblement de terre de Lisbonne : *Die Zerstörung von Lissabon*, imprimée en 1756 à Zurich, dont la première forme avait paru sous le titre : *Die Ruinen von Lissabon*. A la Bibl. de Zurich se trouvent cinq autres manuscrits de 1756 :

1) Ode bei dem Anblick eines 5 mondigen Kindes, das seine liebenswürdige Mutter in dem Kindbett verloren hatte.

2) Ode an meine abwesende Freundin.

3) Gedanken bei einem hellen Morgen.

4) Ode an die schöne Frucht.

5) Une ode à la Pentecôte, qui a été attribuée à Wieland. (Proleg., VII, p. 10). Le n° 4 a été publié par HAMEL dans son recueil de lettres à Tschärner. En 1758, Zimmermann soumet à W. une ode sur Frédéric II, que celui-ci condamne sans rémission. Elle parut en 1780 dans *Schweizerische Blumenlese* de BÜKKLI, I, p. 51 (ISCHER, *o. c.*, p. 246).

vation plus que pour la création, celui de l'essai moral. Aussi bien s'y trouvait-il disposé par son tempérament. Divisé contre lui-même par le désaccord de ses aptitudes, impétueux et contemplatif, entreprenant et découragé, il était en outre retranché par son éducation française de son milieu, obligé de penser dans une forme qui n'était pas celle de son sentiment. Avant de se résigner à une situation qui l'humiliait, il avait pris l'air du monde à Paris, tenu compagnie, dans ses voyages, à un jeune Écossais de famille. Il n'en ressentait que davantage la médiocrité de son existence, souffrant d'être exclu « par son péché originel, le malheur de ne pas être bourgeois de Berne, de toutes les charges qu'on mérite par le savoir », et ne sachant pas, suivant le conseil de Haller, « trouver dans l'économie et le travail des ressources contre l'indigence, ni dans l'étude, contre l'ennui et le dégoût ¹ ». Dans sa ville natale, il se trouvait délaissé et comme en pénitence, n'ayant d'autre recours, quoique jeune marié, que les livres et les multiples projets qu'il agissait. Il se morfondait d'impatience, accusant le sort et lui-même, pris entre le solide de la science et le brillant de la littérature, alimentant à la philosophie du siècle son humeur chagrine, dépité « de n'être en tout qu'un homme superficiel » ². Un caractère problématique, tel que la deuxième moitié du siècle en produira beaucoup, tenaillé par la critique, intoxiqué de paradoxes, cherchant refuge contre le malaise de l'esprit dans la rêverie nostalgique et le goût de la solitude. Dès 1756, il avait découvert le thème romantique de sa vie : l'aspiration au recueillement, à l'oubli dans l'ombre d'un cloître ou au sein de la nature ³. Balloté

1. ISCHER, p. 32, 44 s.

2. *Ib.*, p. 39, 47. « Mon âme, écrit Zimmermann à Iselin en 1760, n'est pas capable de plaisirs constants : j'ai une tête inquiète, qui a besoin d'être secouée, d'être agitée de toute manière. Une vie violente ne me convient pas, une vie douce ne me convient pas davantage ; la limpidité et le calme, et un continuel changement, voilà mon élément. »

3. *Über die Einsamkeit* (dernière forme), 1784-5, III, ch. 8. « Schon in meiner ersten Jugend lüstete mich immer nach feyerlicher Stille und ländlicher Ruhe. Mich entzückte der Anblick eines Klosters. Ich atmete freier in einem abgelegenen Eichenwald und unter alten einsamen Mauern. Ruhe war mein täglicher Wunsch... Immer strecke ich anitz noch vergebens meine Arme aus nach einer fried samen Hütte diesseits des stillen Grabes, nach einem kleinen Laubdach..., in dessen Schatten ich zu erzählen wünschte, wie sehr ich die Einsamkeit liebe, wie sie allein mir oft die Herzstösse der Traurigkeit verwandelt hat in süsse Wehmut. »

ainsi de la raison querelleuse au vague à l'âme, de la prétention au besoin d'évasion, il était voué à la satire et à l'humour, ainsi que le discernait Breitingen.

Toutefois, cette duplicité de sa nature, cette oscillation continue entre « le sérieux et le badinage », étaient faites pour déconcerter Wieland, alors qu'il flottait lui-même entre le mysticisme et l'idéalisme esthétique de Shaftesbury. Comme il arrivera pour Rousseau, Wieland va se sentir à la fois irrité et attiré par cette raison qui prend parti contre elle-même, par cette légèreté qui lui glisse entre les doigts¹. Avait-il affaire à un contempteur de la science et de l'esprit, ou à un moraliste qui se réclamait de Diderot, de Montesquieu, de Voltaire même? Piqué par la désinvolture du médecin, il commence par faire le philosophe; il le prend de haut avec cet esprit qui se moque de la logique², jusqu'à ce qu'il se laisse gagner à cette verve paradoxale, qui décontenance son idéalisme. Pour ne pas passer pour trop zurichois aux yeux du bernois³, il sort de son attitude guindée, sacrifie au faux brillant qu'il avait feint de dédaigner⁴. « Ne sympathisons-nous pas en bien des points, si bien qu'il serait étonnant que nous ne soyons pas amis. J'aime votre cœur et votre esprit vif, curieux, audacieusement interrogateur... je n'aime pas seulement en vous ce que vous êtes, mais ce que vous pouvez et devez devenir⁵. » Mais Wieland manque encore d'entraînement pour suivre l'allure de l'esprit de Zimmermann. Il se choque de ses cabrioles, s'empêtre dans ses propres contradictions. « Ne vous hâtez pas de conclure⁶,

1. A Haller, 26 févr. 1756 : « La santé me donne de la vivacité et de l'étourderie, le manque de commerce de la méchanceté et de la misanthropie. La première se manifeste dans les lettres à mes amis par ex., la seconde dans le sérieux, ce qui est destiné à la presse (ISCHER, p. 38).

2. A. Br., I, p. 184 ss., 193 ss.

3. A. Br., I, p. 237 : « Was macht Sie glauben, dass die Personen, mit welchen ich umgehe, platonisch und poetisch seien? Flüchtiger, hüpfender Flattergeist! Mit was für einem Band wird man diesen Proteus fixieren können?... Kommen Sie einmal und lernen Sie unsere grossen Männer kennen, und verschonen Sie dann um ihretwillen die übrigen. »

4. A. Br., I, p. 217 : « Nach meiner Idee ist der Witz wo nicht der Scaramuz, doch nichts weiter als aufs höchste eine Zofe, ein Kammermädchen der Wahrheit... Witz ohne Wahrheit ist Rauch und Dunst, er ist nicht einmal imstande, der Wahrheit eine wirkliche Zierde zu geben. »

5. A. Br., I, p. 227. Cf. p. 197 : « Sie werden sehen, dass wir beide füreinander gemacht sind. »

6. A. Br., I, p. 228.

avec votre légèreté habituelle, écrit-il en lui envoyant ses *Sentiments d'un chrétien*, et ne faites pas de moi, de nouveau, un séraphin, un saint ou un esprit éthéré : je suis bel et bien un homme. » Il n'échappe aux railleries de Zimmermann qu'en roupant l'entretien ¹.

Quand il renoue un an plus tard, il n'est plus à se formaliser de la morale cavalière de Zimmermann, ni de ses boutades. Il affecte lui-même plus d'indépendance qu'il n'en a, se donne un air dégagé et entendu. Ne se met-il pas à écrire en français ? Il se vante « d'aimer un peu certaine fille », qu'il accompagne au clavecin sur des airs italiens, « sans que la tête lui tourne » ; il se dit assez philosophe pour ne plus se prendre à ses folies poétiques ; il a besoin « d'amusements qui remontent son âme de temps en temps aussi bien que ses fibres, et qui l'empêchent de devenir hypocondre, misanthrope, visionnaire » ². Il « commence à se familiariser avec les gens de ce monde », aimant le beau, le bon, le grand, le sublime, l'agréable, le joli, partout où il les trouve ; aimant toutes les sortes de perfections, tous les mérites, tous les arts ; aimant la nature humaine : « Ma morale n'a plus rien de ce que j'appelle la morale des capucins. » ³

1. Zimmermann s'était plaint à Hirzel de l'intolérance et de la susceptibilité de W. : « Ich weiss, dass ich ihm durch mein allzu wenig ernsthaftes Wesen missfallen habe » (9 nov. 1757). « Warum will Herr W., dass man hierüber unumgänglich denken müsse wie er ? » (*Ib.*, déc. 1757.) Il ne sait pas, prétend-il, prendre une attitude : « Ich bin natürlich ungezwungen frei, nachlässig in Kleinigkeiten, ernsthaft in ernsthaften Dingen. » (11 févr. 1758.) Pour plaire aux Zurichoïses, il faudrait être séraphin comme W. affecte de l'être, tout en étant pécheur comme les autres hommes. Il n'y a pas qu'un seul goût. Zimmermann proteste contre l'intolérance de l'*Ankündigung* (8 avril 1758, inédit). Ce qui ne l'empêche pas d'écrire à Bodmer, une fois les relations rétablies : « Herr W. hat mir tausend Proben von seiner teuersten Freundschaft gegeben. Ich bin diesem vortrefflichen Mann unendlichen Dank schuldig. Wenn ich in meinem Leben etwas Gutes von mir zu zeigen imstande wäre, so wäre ich es seiner Aufmunterung, seiner Belehrung und besser zu sagen, dem mächtigen Einfluss schuldig, den sein Geist auf den meinen hat. »

2. A. Br., I, p. 254, 24 févr. 1758 : « En bonne vérité, poursuit W., les filles aimables sont une très belle partie de ce monde, quoique vous autres médecins et anatomistes en croyiez. Vous savez trop pour pouvoir entretenir au sujet du beau sexe des idées aussi délicates et des folies aussi agréables que nous autres artistes, qui ne cherchons dans la nature que le beau, qui raffinons sans cesse à créer des beautés idéales, et nous accoutumons par là à regarder tout le monde dans un jour trop beau ou trop mauvais. »

3. A. Br., I, p. 259 s.

Voilà qui ferait oublier le « sermon de croisade » à la fin des « sympathies »¹, et qui annoncerait un Wieland qui « n'est plus dans toutes les idées de M. Bodmer »²; qui accuse Young, naguère placé « immédiatement après l'ange », de « tourner l'esprit aux gens et de corrompre le goût des jeunes auteurs ». Il condamne l'esprit qui « écrit des énigmes »³, renvoie Klopstock à l'*advice to an author* de Shaftesbury : « Dès qu'on parle des régions qui sont au-dessus de la lune, on peut dire tout ce que l'on veut sans risquer d'être démenti. » Malgré le génie de l'auteur, la *Messiad* n'est plus qu'une « aventure »; comment Klopstock réussirait-il à peindre des hommes après s'être gâté le goût par Milton, Young, E. Rowe⁴? Pour lui-même, il « souhaiterait de n'avoir pas traité Uz avec tant de rigueur; il aime Prior et Gay, « quoique tous les deux soient souvent assez fripons »⁵; il est vrai qu'il proteste contre l'éloge, fait par Zimmermann, de Ninon de Lenclos, « cette p... athée, la honte de son sexe! »⁶ »

Zimmermann l'inquiète bien un peu par son tempérament excessif, vif et impétueux⁷, mais Wieland voit en lui, ou veut voir en lui « un futur grand homme »⁸. Il soumet ses écrits à la critique du médecin, s'ouvre à lui de ses projets. Il lui abandonne ses œuvres antérieures comme étant « des essais et des ébauches, des aventures d'une âme juvénile qui commence seulement à prendre conscience d'elle-même »⁹. Il n'en est pas moins engagé alors dans une entreprise qui procède des mêmes errements, et qui rappelle curieusement la façon dont il s'était mis en faveur auprès de Bodmer. Mais il s'agit cette fois « de surprendre et d'arracher les suffrages du roi de Prusse »¹⁰.

1. Zimmermann était offusqué avec tous les gens de bon sens. « Il semble, écrivait-il à Haller, le 26 juill. 1756, que M. W. aurait plus de réputation s'il avait suivi votre exemple, comme il l'a fait en commençant. »

2. A. Br., I, p. 260.

3. A. Br., I, p. 269 s.

4. A. Br., I, p. 306 s.

5. A. Br., I, p. 260.

6. A. Br., I, p. 247 s.

7. A. Br., I, p. 279.

8. A. Br., I, p. 295 s.

9. A. Br., I, p. 315 : « Alles, was ich bisher gethan habe, sind Versuche, Flüge, jugendliche Abenteuer einer Seele, die sich zu fühlen anfängt. »

10. A. Br., I, p. 262. Cf. p. 268.

C'est en quoi Zimmermann pouvait le servir : il était au mieux avec V. B. Tschärner, le traducteur de Haller et de Klopstock ; il serait en mesure de l'introduire lui aussi en France. Rien d'étonnant, alors qu'il arrivait au terme de son engagement à Zurich ¹, qu'il recherchât de nouveaux débouchés. Aussi fallait-il jeter du lest, se défaire de ce moralisme rébarbatif, qui lui nuit auprès des honnêtes gens, et aussi de la manière bodmérienne, dont on rit à Berne ². Il ne veut plus passer pour mystique, ni même pour platonicien ³. Mettait-il naguère Zimmermann en garde contre la contamination de l'esprit français ⁴, il s'applique maintenant lui-même à des modèles français, sous le couvert des anciens.

Sans doute, il ne veut plus se reconnaître d'autres maîtres que Xénophon, Euripide, Virgile, Horace, Térence, « les cinq hommes qui lui paraissent les premiers dans l'art d'écrire, c'est-à-dire ou d'instruire agréablement l'esprit, ou de peindre la nature et de charmer le cœur ». Un homme qui les aurait lus depuis sa jeunesse « n'entendrait pas le mot aux ouvrages de Young » ⁵. Son estomac fatigué de mets épicés ne supporte plus que le bon pain. « Malheur à l'écrivain qui voudrait écrire pour tous les hommes et pour tous les temps, et qui ne préférerait pas, pour son cabinet, le *successum* d'Horace à la Bibliothèque royale de Paris et au Vatican ! ⁶ » Son idéal avoué est toujours d'unir Virgile et Xénophon ⁷. Mais il se refuse à laisser traduire aucun de ses précédents ouvrages, et craindrait une apologie « comme la satire la plus caustique » ⁸.

1. Son engagement, qui devait primitivement prendre fin à Pâques 1757, avait été prolongé d'un an, afin de préparer les deux fils Ott à un voyage à l'étranger, dans lequel W. devait les accompagner.

2. Le 24 juill. 1756, à Haller, Zimmermann écrit de W. « A vous soit-il dit, M. Bodmer ne l'aurait-il pas gâté véritablement ? » (ISCHER, p. 65.)

3. A. Br., I, p. 270. « Il a été un temps, où j'étais charmé de Young, ce temps est passé. Je n'aime plus les contes de fées ; je ne trouve plus de plaisir à la vie de Sainte Thérèse, je n'ai plus grande envie de voyager avant le temps dans les sphères invisibles, je ne veux plus que tout le monde soit Caton et je ne veux plus instruire les jeunes filles dans les mystères de la philosophie de Platon ; voilà bien des changements, mais qui ont été amenés par des degrés presque imperceptibles. »

4. A. Br., I, p. 280.

5. A. Br., I, p. 270.

6. A. Br., I, p. 297 s.

7. A. Br., I, p. 321 : « Ein Virgilischer Xenophon zu sein, ist diessfalls alles, was ich wünsche. »

8. A. Br., I, p. 313.

Il se recommande apparemment de Glover et de Thomson, mis en regard de Xénophon et d'Euripide, mais c'est à l'auteur de la *Henriade* qu'il pense surtout pour cette épopée en 18 chants, qui sous le costume de Cyrus, doit louer Frédéric II : « Vos pensées sur Voltaire coïncident parfaitement avec les miennes. Je suis mortifié de ne pouvoir aimer cet homme que j'admire. Je ne fais pas autant de cas de sa prose que de ses vers. Il parle trop souvent en homme d'esprit où il fallait parler en philosophe, et en sophiste impudent, où il prétend faire l'homme éclairé. Mais la plupart de ses tragédies, et même ses badinages, ses riens me charment. M. B(odmer) et Br(eitinger) l'estiment beaucoup en qualité de poète et d'homme d'esprit ¹. »

Pour son poème, le sujet importait certes moins que l'exécution. Qu'il lui ait été suggéré par Sulzer ², à la faveur de l'enthousiasme suscité par la victoire de Prague, enthousiasme qui déferlait jusque sur la Suisse protestante ³, ce n'est pas à titre de conquérant que le roi de Prusse faisait vibrer le jeune Souabe, si ce n'est dans l'espoir d'une pension ou d'une place⁴. Aussi bien, Frédéric n'était-il évoqué qu'à l'ombre d'un héros, auquel il pouvait ressembler quelque peu, encore que celui-ci « ne fit pas de vers et ne jouât pas de la flûte ». Un héros qui est avant tout « un très grand homme, *vir bonus et honestus*, καλὸς καὶ ἀγαθός, quoique conquérant; qui fait la guerre à la perfection, mais n'en entend pas moins les *artes pacis*; qui aime le genre humain, a le cœur généreux et sensible,

1. A. Br., I, p. 271.

2. Sulzer à Bodmer, 21 juin 1757. (*Freundesgaben f. Burkhardt*, p. 129.)

3. Zimmermann à Haller, 12 mai 1757 (Ischer, p. 243); Bodmer à Zimmermann (Bodemann, *Zimmermann*, p. 171); Zellweger à Bodmer, 27 mai 1758. « Si quelqu'un voyait notre correspondance, il jugerait par nos discours, qui roulent sans cesse sur les affaires du roi de Prusse, que nous ne pensons que Prusse, que nous ne respirons que Prusse et enfin que nous étions (!) Prussiens de corps et d'âme, et ce quelqu'un aurait raison. » (Zehnder, p. 697.) Dans une L. inédite du 16 avr. 1759, Zellweger exprime la joie que lui cause la défaite des Français. (Cf. Zehnder, p. 630 : Gessner à Zellweger, 10 mars 1758). W. écrivait, à propos d'un portrait de Frédéric II, gravé par Wille, dans une ode sur le roi de Prusse (A III, p. 223) : « Dir Friedrich, den die Vorsicht auserkoren, / Der Schutzgeist dieser Welt, die jener (Alexander) einst verheert, / Zu sein; weit mehr als er bist du Homere wert... » Cf. Hirzel, p. 161 ss., *Freundesgaben f. Burkhardt*, p. 128.

4. Zellweger, 2 mai 1758, espérait pour W. « l'ordre pour le mérite » ou une pension de 1.000 ducats (inédit).

quoiqu'il en soit entièrement le maître »¹. La grande figure de la Cyropédie, qui s'était profilée déjà dans *Araspe et Panthea* en génie de l'humanité sur un monde barbare, qu'il soumettait, en vue d'ériger un royaume susceptible d'assurer le bonheur des peuples, devait servir de modèle à la monarchie éclairée².

A un tel idéal, qui ferait du poème de Wieland « un des plus beaux qu'on eusse (*sic*) jamais vu, sans en excepter celui du bon vieux père Homère »³, Xénophon, l'aurait-il conçu lui-même⁴, ne pouvait fournir tous les traits. Comme, d'autre part, il ne pouvait être question « de peindre d'après la vie »⁵, l'auteur avait à puiser à une autre source, qu'il se garde bien d'indiquer, mais qu'il n'est pas malaisé de reconnaître dans le fragment exécuté, et qui servira encore plus tard à Agathon. Il s'agit du roman éducatif de Ramsay : les *Voyages de Cyrus*⁶. Que ce roman ait été signalé à Wieland par Bodmer, grand admirateur de Fénelon, ou par Obereit, en raison des relations de Ramsay avec M^{me} Guyon et Poiret, il semble bien qu'il ait connu, dès cette époque, le panégyriste du Télémaque⁷, dont l'*Essai philosophique sur le gouver-*

1. A. Br., I, p. 256.

2. A III, p. 51. Cf. HERCHNER : *Die Cyropädie in Wielands Werken*, Neue Jahrb. f. Philol. u. Pädag., Bd. 154 (1896), p. 199.

3. (En français.) Passage supprimé de la L. du 24 févr. 1758 à Zimmermann (A. Br., I, p. 251 s.) : « Outre cela, voilà une bonne fille de Muse, qui ne me laisse de repos ni jour ni nuit, m'obligeant de songer continuellement à l'exécution d'un poème héroïque de 18 chants, qu'elle prétend rendre par son inspiration un des plus beaux qu'on eusse (!) jamais vu, sans en excepter celui du bon vieux père Homère. »

4. Encore dans d. *Historische im Agathon* (Hempel, I, p. 59), W. prête à Xénophon, d'après Cicéron, l'intention de vouloir représenter Cyrus « tel qu'il a été et tel qu'il aurait dû être ».

5. A Br. I, p. 303 : « Ich bin allzuweit unter einem Helden, um einen Helden würdig und nach dem Leben schildern zu können. »

6. *Les Voyages de Cyrus* (dédiés au duc de Sully), 1727. Cf. Albert CHÉREL : *Un aventurier au XVIII^e siècle : A.-Michel Ramsay*, Paris, 1926, et K. WILDSTAKE : *Wielands Agathon und der französische Bildungsroman, von Fénelons Telemach bis Barthélemy's Anacharsis*. Diss., München, 1933. Dans le détail on trouve des rapprochements nombreux : ainsi le discours de Cyrus avant la bataille, l'hymne aux guerriers qui précède le combat, le coup de main d'Astyage, la pitié de Cyrus sur le champ de bataille, etc. Mais c'est surtout à la conception humanitaire et à l'esprit politique que se reconnaît l'inspiration de Ramsay.

7. Bodmer n'avait-il pas connu et utilisé le *Discours sur la poésie épique et l'excellence de Télémaque* (1717), qui place le roman d'éducation de Fénelon au-dessus des poèmes homériques pour sa morale et sa forme? D'autre part, RAMSAY avait ajouté à la biographie de Fénelon une *Dissertation sur le pur*

nement civil pouvait également inspirer la tendance politique de son ouvrage¹. A l'imitation des *Voyages*, son *Cyrus* devait vraisemblablement exposer les principes d'un gouvernement et présenter « moins la vie d'un héros », que « la vertu, la vérité, les sentiments qu'il possède et doit inspirer ». On est en droit de supposer qu'il aurait participé au même utopisme humanitaire, servi la même propagande philosophique. Ce qui montre que le mysticisme de Wieland n'était pas sans affinité avec certaine théosophie maçonnique, à laquelle il a pu être initié par Obereit².

Mais comment Wieland aurait-il dominé une telle matière? « Je succombe souvent sous le poids de mon sujet, écrivait-il à Zimmermann, et je commence à sentir que j'ai entrepris un ouvrage qui est de beaucoup au-dessus de mes forces³. » De fait, sur les dix-huit chants annoncés, cinq seulement ont pu être exécutés au cours de presque deux années⁴. Encore est-ce la partie qui reste le plus

amour, 1723, dont W. a pu également s'inspirer. Il était en liaison avec Louis Racine, qui lui dédia ses *Épîtres sur l'homme*, ce qui a peut-être suggéré à W. son projet d'un poème sur l'homme; enfin, précepteur de Turenne, Ramsay a fait paraître un plan d'éducation pour un prince, que W. a pu connaître, alors qu'il rêvait lui aussi de faire l'éducation d'un prince.

1. RAMSAY, qui a publié l'*Essai sur le gouvernement civil* de FÉNELON, donna en 1721 un *Essai philosophique sur le gouvernement civil* qui en reprend les principes et les maximes. N'est-ce pas de lui que W. tiendrait sa conception théocratique de l'État, qu'il expose à Iselin en 1760? Ramsay, en effet, prend position contre Locke au nom du principe chrétien et monarchique. Voltaire, dans le Dictionnaire philosophique, lui reproche de copier Fénelon et Bossuet. Dans les *Voyages de Cyrus*, l'influence maçonnique est plus marquée. C'est Pythagore qui instruit Cyrus sur l'art du gouvernement (L.V.). Rappelons que Ramsay a fait partie du club de l'Entresol, qu'il avait propagé en Angleterre une « maçonnerie nouvelle », et qu'il y fut membre de la « Gentlemen Society » (1729). Cf. CHÉREL, *o. c.*

2. A propos de l'utopie de MORELLY, W. remarque, A. Br., I, p. 319 : « Es ist gut, wenn man uns lebhaftes Gemälde von der Seligkeit macht, welche wir geniessen würden, wenn wir der Stimme der Natur und den Vorschriften der gesunden Vernunft gemäss lebten. »

3. A. Br., I, p. 262 s.

4. Le travail semble avoir commencé en été 1757, au retour d'un voyage dans l'Appenzell, où le projet aurait été conçu (contrairement à l'indication donnée à la dédicace d'*Araspes et Panthéa*). La préface, datée du 30 mai 1759, est postérieure à l'impression; celle-ci se poursuivit au cours de l'année 1758. Le 14 févr., W. déclare y travailler depuis quelques mois (ZEHNDER, p. 529; L. à Zellweger, du 19 févr. 1758). Mais en nov. 1757, Zellweger en avait entendu parler, sans savoir encore exactement le sujet, ni s'il s'agissait d'une pièce dramatique ou d'une histoire (A Bodmer, 14 nov., inédit). Le 2 mai 1758, Zellweger loue les deux prem. chants : « *Cyrus* me paraît un chef-d'œuvre de l'art, le corps en est tout nerf et tout suc, animé par un esprit brillant, sublime, ravissant, et extrê-

loin de son propos, celle pour laquelle il avait l'appui de la Cyropédie : un récit de bataille, qui met en valeur les qualités du capitaine, ce qui est d'ailleurs la moindre de ses vertus. Il est vrai, le génie militaire est au service d'une mission providentielle. Ce conquérant est le bras de la justice divine; il ne combat que pour délivrer les peuples asservis et défendre les droits de ses frères ¹; il sait que tout prince est le fils d'une femme, comme les esclaves qui sont à ses pieds, que ce n'est pas la naissance qui fait les rois, que ce qui les élève au-dessus de leurs sujets, c'est une plus grande vertu, une sagesse supérieure ². Cyrus abhorre la guerre, et sur le champ de carnage il « verse des larmes que recueillent les anges » ³. Il tire l'épée pour la cause de tous les peuples, solidaires dans la répression de l'injustice et le rétablissement « des droits naturels » ⁴.

Mais le monde, que Cyrus voudrait bâtir, il ne surgira que dix ans plus tard dans le *Miroir d'or*; il se refuse encore à ce « héros philanthrope, législateur philosophe, le meilleur des hommes et des princes » ⁵.

Celui-ci n'était qu'une ombre irréelle, faite de vertu abstraite, à la façon dont le statuaire antique, selon l'idée que Wieland se faisait de son art d'après Winckelmann, concevait son modèle plastique. L'artiste moral ne pouvait-il combiner de même les qualités de l'âme, en vue de la plus haute perfection, de la virtuosité parfaite? Que les Grecs aient le privilège de « la vraie beauté », pour les caractères et les sentiments aussi bien que pour la figure et le contour, il n'était peut-être pas interdit, tout en copiant Xénophon et Plutarque, de faire appel aux grâces morales de Thomson et de Glover. Ne suffisait-il pas d'éliminer le merveilleux, les machines de l'épopée, pour rester dans « l'ordre de la nature » ? ⁶ Tout comme « le peintre le plus parfait devrait être pour l'inven-

mement instructif. » (Inédit.) Les *Werke* indiquent à tort 1757 comme date de composition (également Gruber¹, I, p. 110). En nov. 1758, W. craint déjà de ne plus pouvoir continuer. (A. Br., I, p. 303.)

1. L'Invocation au début du poème. (A III, p. 92.)

2. Ch. II, v. 187-193. A III, p. 111.

3. Ch. V, v. 152-198. A III, p. 142 s.

4. Ch. I, v. 183-253, v. 62-65. A III, p. 97.

5. Ch. III, v. 406-442. A III, p. 126 s.

6. Vorbericht, A III, p. 89 ss.

tion et la composition un Raphaël ou un Maratti, pour la force un Angelo, pour la grâce un Corrège, pour la répartition de la lumière et de l'ombre un Rembrandt »¹, le poète qui unirait « la naïveté d'Homère, le sublime de Milton, la simplicité majestueuse de Glover, la délicatesse de Thomson », l'emporterait sur tous ses devanciers.

Ce n'est qu'à l'exécution que Wieland put se rendre compte de sa présomption, et qu'il était chimérique de se proposer de fondre le naturel de la Cyropédie avec l'utopie de Ramsay. Sans prendre garde à l'avertissement de Shaftesbury, il s'était cru en mesure, sinon de construire de toutes pièces, du moins de parachever le type idéal du prince, comme Richardson avait fait celui de l'honnête homme et de la femme vertueuse, abandonnant par ailleurs à « des peintres plus dignes le Cyrus de notre temps », l'auteur de l'*Anti-Machiavel*.

La dernière aberration de son idéalisme poétique à l'école de Bodmer. Pour s'en affranchir, il n'était pas inutile de la poursuivre jusqu'à l'épuisement des forces, de constater l'échec d'une virtuosité abusée par l'*ut pictura poesis*. L'expérience serait d'autant plus décisive qu'elle aurait été faite avec plus de conviction et de circonspection. Pour la première fois, en effet, Wieland travaillait en connaissance de cause, avec un « esprit socratique » et un talent consommé, en vue d'affirmer sa maîtrise. Il avait longuement réfléchi à la manière de traiter son sujet, pensant qu'il appartient au poète de se faire son style, et qu'à chaque œuvre revient une tonalité particulière, aussi peu transmissible que la ligne d'une Vénus de Médicis². Mais cette tonalité originale, il l'avait cherchée dans les chefs-d'œuvre de la littérature; elle n'était qu'une combinaison de coloris. Pour Cyrus, elle devait se tenir entre la « nature sauvage » d'Homère et la « belle nature » de Thomson, « mais plus près de Thomson »³. L'auteur pensait se conformer au précepte d'Horace : *verae numeros modosque ediscere vitae*; mais les formes du réel, il les épiait dans les œuvres de l'art, persuadé que « les

1. A. Br., I, p. 266.

2. A. Br., II, p. 5 s.

3. A. III, p. 91.

qualités du peintre sont aussi celles du poète » ¹. C'est ainsi qu'il apprend à regarder, à saisir un trait juste, une nuance exacte, en observant le crayon de Gessner et Fuessli; qu'il prend lui-même des leçons de dessin.

Cette application, il la rapporte à son écriture, faisant d'une longue patience la vertu du génie. Autant que les connaisseurs, il veut se satisfaire lui-même ². Il œuvre en bon artisan, avec un soin scrupuleux.

Vous ne sauriez croire combien je peine sur la versification et le style de mon Cyrus. Les enfants de l'esprit sont engendrés rapidement et avec plaisir : mais ensuite vient l'effort et le travail pour les modeler, les polir, les amener à maturité. J'ai donné peu de ce travail à mes œuvres antérieures. Mon Cyrus doit être aussi parfait qu'il m'est possible de le faire ³.

Au sortir des « sphères supérieures », il éprouve combien il est difficile d'atteindre à une telle pureté de ligne, à une telle aisance *ut sibi quivis speret idem* ⁴. Aussi ne se lasse-t-il pas de remettre l'ouvrage sur le métier. « Pas un passage qui n'ait été remanié dix fois »; le premier chant l'aurait été plus souvent encore, tant Wieland a d'exigences pour l'expression, l'harmonie des couleurs et des sons. Il ne s'agit pas seulement « d'embellir la nature sans lui faire perdre ses proportions » ⁵, comme il dit de Shakespeare, mais encore de parvenir à la musicalité, qui est pour lui le propre de la poésie, *verba fidibus modulenda* ⁶. A qui lui reprocherait encore son séraphisme, il ferait valoir « que toutes ses images et métaphores ont été choisies dans les poètes grecs, latins, italiens

1. A. Br., I, p. 274 : « Je crois que les ouvrages des grands dessinateurs, peintres et sculpteurs sont la meilleure étude pour un poète, comme les ouvrages des grands poètes sont les plus capables de former les esprits et le goût et d'ouvrir les carrières au génie d'un jeune peintre... »

2. A. Br., I, p. 268.

3. A. Br., I, p. 264 s.

4. A. III, p. 92.

5. A. Br., I, p. 272.

6. A. III, p. 91 s. Cf. A. Br. II, p. 10 : « Die Jungfer *** welche diese Art von Versen ungemein gut liest, las mir gestern zwei Gesänge vor : Es war mir, als hörte ich eine Symphonie ! »

et anglais »¹; et à la critique qui s'en prendrait à la composition, il répondrait par la douceur de son rythme². Si pourtant « il lui en coûte plus de gagner sa bataille imaginaire qu'à Frédéric d'en gagner une réelle »³, n'est-ce pas qu'en dépit de son application et de sa philosophie « humanisée par les écrits socratiques » il n'atteint pas au vrai. Il a beau réagir contre « l'emphase olympique » et l'affectation, chercher la noble simplicité et la sobriété, il ne fait que styliser une fiction inerte. Du moins apprend-il à délier la langue, à assouplir son hexamètre, à donner à son récit le mouvement de la pensée. A défaut du poète, l'écrivain tout au moins s'affranchit.

Quant à l'œuvre elle-même, elle était condamnée à demeurer une étude d'atelier. Il lui manque dès son début, comme remarque Iselin, l'action et la vie⁴. Occupé aux mille règles de l'exécution, Wieland n'avait pu que rassembler des morceaux, qu'ordonner les « différents styles » qui devaient entrer dans sa composition⁵. Qu'il mesure son mérite à la peine qu'il s'est donnée⁶, il ne manque pas de s'apercevoir que son Cyrus ne doit pas affronter le jugement de Frédéric, pas plus que du public français. Dans son dépit, il regretterait presque d'avoir trop vite fait bon marché de Klopstock et de Bodmer. Il lui faut se résigner à ne trouver de lecteurs qu'à Zurich⁷. Avant de partir pour Berne, par la publication du fragment il prenait en même temps congé de la poésie, comme il croyait. Dès lors il perdit courage pour le continuer⁸.

1. A. Br., II, p. 19.

2. A. Br., II, p. 26. « Sie haben gewiss der Schwierigkeit der Versification nicht genug nachgedacht. »

3. A. Br., I, p. 253.

4. Arch. f. Litgesch., XIII, p. 213.

5. A. Br., II, p. 4 : « Wer könnte die verschiedenen Manieren der Färbung und des Styles zählen, welche die mannigfaltigen Gegenstände in einem Werke, wie Cyrus künftig sein wird, erfordern? Das Schwere ist die Einheit und Harmonie im Tone des ganzen Werkes zu verbinden. »

6. Vorbericht, 1759 et 1762.

7. A. Br., II, p. 37 : « Je ne parlerai pas le mot de Cyrus (sic) ou de poésie, à moins d'y être obligé absolument », mais il ajoute : « Cyrus gefällt hier (Zurich) allen wackern Leuten ohne Ausnahme und wird stark gekauft. »

8. A. Br., II, p. 44 et 110. Dans sa vieillesse, W. le tenait encore pour sa meilleure œuvre de jeunesse (BÖTTIGER, p. 154).



Sans la venue à Zurich, en mai 1758, de la troupe Schröder-Ackermann¹, chassée d'Allemagne par la guerre, un projet dramatique de l'année précédente : *Lady Johanna Gray*, aurait pu rester dans son tiroir. Avait-il été provoqué par le concours ouvert par Nicolai, dans la *Bibliothèque des Belles Lettres*, et auquel Bodmer avait pris part ?² Non pas que le bon maître fût brusquement saisi de la passion du théâtre, il était vieux suisse en cette matière, comprenant le théâtre à la manière de Rousseau dans sa *Lettre à Dalember*t, ou de Sulzer dans sa *Théorie des Beaux Arts*, moins comme un divertissement que comme une cérémonie civique; pour le moins, comme un spectacle dans un fauteuil, sur une scène idéale, en vue d'une action morale³. Il s'avisait d'exploiter Shakespeare, ainsi qu'il avait fait de Milton, dans un intérêt d'éducation patriotique ou d'histoire.

Que Wieland partageât cette manière de voir, on peut s'en convaincre par la préface de sa première pièce.

La tragédie, y était-il dit, a pour objet de représenter la noblesse, la beauté, l'héroïsme de la vertu de la façon la plus touchante, et d'éveiller ainsi ou de cultiver les sentiments d'humanité, de sympathie, d'admiration pour la grandeur héroïque; le poète tragique est un moraliste⁴.

C'est à peu près ce que soutenait aussi le traducteur du théâtre de Thomson, ne fût-ce que pour désarmer la prévention⁵.

C'est pourquoi l'adaptation que fait Wieland de la pièce de Nicolas Rowe n'aurait été vraisemblablement qu'un essai litté-

1. La troupe était à Strasbourg depuis nov. 1757; elle obtint en avril suivant, l'autorisation de venir à Zurich. Cf. BERTHOLD LITZMANN : *Friedrich Ludwig Schröder...*, I, 1890, p. 152.

2. Dans la *Bibl. der schönen Wissensch.*, 1756, I. Le délai qui devait expirer à la fin de l'année fut prolongé jusqu'en oct. 1757. Le prix fut attribué à CRONECK pour sa tragédie *Codrus*. Bodmer y avait présenté par un intermédiaire sa première œuvre dramatique : *Friedrich von Tokenburg*, qui n'a été publiée qu'en 1761. (Cf. BÄCHTOLD : *Gesch. d. d. Lit.*, p. 634.)

3. Son art. : *Poetisches Schauspiel*, dans le Dictionnaire des Beaux-Arts de Sulzer (Cf. BÄCHTOLD, *o. p.*, p. 637) et de REYNOLD : *Bodmer et l'école suisse*, p. 212 s.; TOBLER : *Bodmers polit. Schauspiele*, dans la *Denkschrift*.

4. *Vorbericht*, A. III, p. 147.

5. LESSING : *Werke* (Hempel), 11/1, p. 856 ss.

raire, si la tournée de la troupe allemande ne lui avait révélé avec une bonne part du répertoire classique français, la *Miss Sarah Sampson* de Lessing et l'*Alzire* de Voltaire. L'imagination enfiévrée par l'émotion des représentations — il n'en manqua aucune — Wieland se précipita sur son ébauche. En quelques heures, le plan était mis au net; quatre ou cinq semaines suffirent à l'élaboration et à l'impression¹, si bien que la pièce put être montée en juillet à Winterthur, où la troupe s'arrêta après avoir quitté Zurich¹. Ce fut un succès de larmes, dont l'auteur sut reconnaître la part qui revenait à la grande actrice².

« Réjouissons-nous! Wieland a quitté les sphères éthérées, et se meut parmi les hommes » s'exclamait Lessing³. C'était beaucoup dire, encore qu'en abordant la rampe l'auteur se fût obligé d'objectiver ses idées poétiques, de réaliser dans une certaine mesure ses personnages. Mais, au lieu d'action, l'imagination ne s'était attachée qu'à des situations, qu'à la beauté des sentiments. La valeur du drame, elle était, pour le disciple de Bodmer, dans la peinture touchante, l'illusion agréable, les larmes pieuses, et non dans l'exaltation de la vie. C'est ce qu'il admirait dans la *Mort d'Adam* de Klopstock, dont il venait de préfacer l'édition suisse⁴. De la tragédie de Rowe, qu'il avait mise à contribution, sans d'ailleurs l'avouer⁵, l'auteur de la *Mort de Rachel* n'avait tiré qu'un moment pathétique et un rôle avantageux. Comme le lui reproche justement le futur dramaturge de Hambourg, « il avait démoli un temple imposant pour y prendre les matériaux

1. A. Br., I, p. 206 (daté par erreur de 1756 au lieu de 1758). BODEMANN, *Zimmermann*, p. 170. La pièce fut imprimée en juill. et la représentation eut lieu le 20 du même mois.

2. Vorbericht, 1762; A III, p. 215 s. et Werke, Suppl. 4. — Le 8 juill. 1759, Daniel Sulzer en rendit compte à J. G. Sulzer à Berlin (GEILFUS : *Briefe von W. Dietrich Sulzer*, Winterthur, 1866). La représentation obtint le même succès à Schaffhouse, un succès moindre à Bâle (Iselin à Frey, 25 oct. 1758, et à Salomon Hirzel, 11 août 1758 : Archiv. f. Litgesch., XIII, p. 209); ce fut la dernière création de la grande actrice (B. LITZMANN : *Schröder*, p. 159).

3. Lit. Br., 18 oct. 1759. LESSING : *Werke* (Hempel), 9, p. 221.

4. A IV, p. 145. Cf. Proleg., VI-VII, n° 103^a.

5. Lit. Br.-LESSING : *Werke* (Hempel), 9, p. 229 s. Lessing lui a durement reproché son plagiat et va jusqu'à refuser à W. toute part d'invention : « Und wenn er Rowe nur noch bloss einzelne Stellen zu danken hätte! Allein so hat er ihm auch den ganzen Plan zu danken, und ich kann ohne die geringste Übertreibung behaupten, dass fast keine einzige Situation sein eigen ist. »

d'une humble chaumière ». Il représentait bien la beauté de la vertu, mais non pas de la façon la plus émouvante, en la peignant au lieu de la faire agir. Du complexe d'intrigues et de passions, il n'avait gardé que le martyre d'une jeune reine. Avec le fond trouble de la scène politique, c'étaient tous les ressorts du drame, le conflit des caractères et des intérêts qui disparaissaient ¹.

Il restait la mort d'une sainte, d'une sainte platonicienne et protestante, trop faible et trop détachée pour figurer une héroïne, ou même pour apitoyer. Sa vertu est toute de résignation et d'abandon : elle n'a ni la réaction des nerfs, ni l'impulsion de la vie. Elle subit seulement, ainsi que l'avait fait Isaac, un sort auquel elle reste étrangère, à la façon d'une aventure de songe, sans résistance ni effroi. Du même pas égal, elle monte sur le trône et sur l'échafaud, n'ayant pas eu part à son destin. A peine a-t-elle pu être troublée un instant par l'appel des siens, de son peuple. Mais que lui importe le monde extérieur et la raison d'État ? Elle est en dehors. Libre de desirs, elle se laisse conduire : « O ciel, guide ta créature incertaine, que ta volonté seule agisse dans la mienne ! ² » Rien qui la retienne ; pas plus femme que reine. « L'amour te donne du courage, dit-elle à son époux Guilford, moi, il me fait trembler ³. » Elle n'a vécu jusque-là « que pour la gloire de mourir un jour ⁴ ». Pas plus que la couronne, sa nuque frêle ne supporte l'existence. Elle appartient à tous et à personne, à son mari, à sa famille, à sa religion, et au bourreau : « Prenez-moi, faites de moi ce qu'il vous plaira ! » Résister au destin serait pour elle « d'un faux héroïsme » ⁵.

Qui la plaindrait ? Elle n'a pas de larmes pour ceux qu'elle entraîne à la mort. N'est-ce pas « le réveil d'un songe agité, l'accès au vrai bonheur » ? ⁶ Jeanne ne sacrifie rien, n'étant qu'une ombre qui va rejoindre une autre ombre, le roi Édouard « qui aime son

1. MENDELSSOHN : *Bibl. der schön. Wiss.* IV, St. 2 (1757), p. 781-802 (*Ges. Schriften*, 1844, p. 495.) Cf. STILGEBAUER : *Wieland als Dramatiker* (*Zeitschr. f. vergl. Lit. Gesch.*, N. F. X, p. 324) ; E. MARX : *Wieland und das Drama*. Freie Forsch. f. Lit. Gesch., hgg., von Fr. Schultz ; Strasbourg, 1914.

2. A. II, sc. 4 (A III, p. 168).

3. A. III, sc. 2 (A III, p. 177).

4. A. V, sc. 3 (A III, p. 211).

5. A. II, sc. 6 (A III, p. 171).

6. A. V, sc. 3 (A III, p. 212).

âme ». « Mûre pour le ciel », elle n'a déjà de commerce qu'avec les anges. Comment servirait-elle son peuple ou sa religion ? La hache, qui fait voler sa tête, accuse seulement l'intolérance de l'autre Église et la rivalité de la reine Marie ; elle ne consacre pas une martyre. Aussi bien n'y a-t-il chez Jeanne, au lieu de foi active, qu'une mysticité vaporeuse. Elle ne tient à sa religion que par raison sentimentale ou par vague humanisme. Le triomphe de celle-ci est l'affaire du ciel¹. Dans sa propre défaite, elle voit l'hostilité de la réalité à son rêve de quiétude : « Douce paix, insouciance heureuse, sérénité et contentement de mon enfance innocente, jours passés dans la paix au sein de la nature, en compagnie des sages de la Grèce, jours dorés, nuits tièdes, où je reposais dans des songes légers, qu'êtes-vous devenus ? »² »

L'existence ne lui serait, ainsi qu'au roi Édouard, qu'une pénible épreuve. Si encore ces transports portaient d'une âme ravie ! Mais ils ne sortent que d'un esprit spéculatif et chimérique, tel que celui du poète ; d'une imagination sans fraîcheur ni ingénuité, qui se meut dans l'abstraction. Même quand elle pleure, elle ne souffre ni ne regrette ; elle savoure seulement son innocence. Elle ne renonce pas, elle fuit : « Je viens, je viens : prends-moi, mort souhaitée, hâte-toi, rends-moi à leurs baisers. » Il lui manque ainsi le seul motif qui aurait donné quelque valeur tragique à son sacrifice, celui de la réparation d'une faute, d'une purification³. Pour faire d'elle une victime, il aurait fallu donner à Northumberland, son beau-père, plus de relief et d'importance. Wieland s'est privé du moyen qui lui était fourni d'animer cette scène si vide⁴. Car les autres caractères ne sont guère plus que des

1. L'édition de 1762, dans les *Poetische Schriften*, porte en sous-titre : *Der Sieg der Religion*.

2. A III, sc. 1 (A III, p. 174. Cf. p. 185, 187).

3. E. Marx essaie de dégager une telle motivation, mais son argumentation n'est pas convaincante. Sans doute, au 2^e acte Jeanne hésite à se rendre aux prières des siens, et aux raisons que fait valoir Northumberland. Mais cette hésitation a moins trait à la légitimité de la succession qu'au sentiment confus de ne pas être à la hauteur de sa tâche.

4. W. en a peut-être été averti par Bodmer. Cf. *Vorbericht*, 1758 (A III, p. 147). Lessing aurait désiré que la rivalité de Guilford et de Pempoke eût été exploitée. Gruber regrette que W. n'ait pas suivi l'histoire (*Wielands Werke*, Göschen, 1825, Band 25, p. 181).

comparses : Guilford, transi d'admiration, est aussi désespéré que les parents de Jeanne. Quant à sa rivale, elle reste dans la coulisse ; à sa place, apparaît un prêtre qui n'a d'autre fonction que de flatter les rancunes huguenotes ¹.

On peut supposer que cette partialité, très accusée, contribua au succès de la pièce dans les petites villes suisses ². Le talent de Sophie Ackermann n'y eût sans doute pas suffi, malgré la versification aisée, nombreuse et fluide, dont le mètre iambique favorisait une déclamation animée et pathétique ³. Était-ce même encore du théâtre, ce long récitatif, de ton languide et élégiaque, entrecoupé de plaintes et d'imprécations ? ⁴ Si Wieland prétend s'inspirer d'Euripide, il se tient plus près de l'éloquence voltairienne ⁵. Mais ne tend-il pas aussi, peut-être inconsciemment, à la forme du drame lyrique, qui répondait à son talent mièvre et musical, à la forme d'un théâtre idéaliste, dépouillé d'action ? ⁶

Est-ce le succès obtenu sur les planches, et dont il craignait les effets sur l'esprit du poète, ou bien la jalousie d'auteur ? Bodmer ne manqua pas l'occasion de faire sentir sa férule à son disciple. Incontinent, il refit la pièce, tout en poussant Zimmermann à une diatribe contre le théâtre ⁷. Ne prenait-il pas ombrage de la

1. Dans le *Vorbericht*, 1770, W. se reproche sa partialité (A III, p. 217) : « Das, was an dem gegenwärtigen Stück in seinen eignen Augen der grösste Fehler ist, möchte wohl die Wahl des Stückes und die etwas zu hoch getriebene Religionsparteilichkeit sein, womit einige Personen desselben wider die Gegenpartei deklamieren. »

2. Iselin remarque dans une L. à Hirzel, du 11 août 1758, que, si W. avait eu affaire, au lieu du public de Winterthur ou de Bâle, à un public parisien, il aurait compris que le théâtre demande des caractères plus vivants, et une technique dramatique qu'il ignore.

3. Mendelssohn fait honneur à W. de son éloquence et de sa versification facile et nuancée, en périodes harmonieuses et claires, ainsi que de sa langue « noble, fleurie, sans ornements excessifs ».

4. Cf. en particulier A III, sc. 6, A III, p. 186.

5. *Vorbericht*, 1758 : « Ich nahm mir dabei vor, die gewöhnliche Simplizität des Euripides, so viel als ich könnte, in allen Absichten mir zum Muster vorzustellen. » Une prétention contre laquelle s'est élevé Mendelssohn. Lessing remarques à ce sujet : « Der Vorrede zufolge sind die meisten Charactere moralisch gut; was kummert einen Dichter wie Wieland, dass sie poetisch böse sind. »

6. Cf. E. Marx, *o. c.*, p. 51, après SEUFFERT : EUPH. I, p. 529. Comment Stilgebauer (art. c.), a-t-il pu songer à une influence sur la *Marie Stuart* de Schiller ?

7. BODEMANN, *Zimmermann*, p. 170 : « Da dieses Stück das Ammahl (I) des Züricherischen Geschmacks, den Hexameter, die Hilfe der griechischen Poesie, und das Leichteste, das man von ihr erhaschen konnte, nicht an sich hat, so hat es

tendance dissidente qui se manifestait aussi dans Cyrus, auquel il aurait volontiers suscité une concurrence? ¹ Il se garde bien, toutefois, de produire sa parodie, tant que l'écho des représentations n'est pas éteint ². Wieland, comme on pense, goûta mal la plaisanterie. Non pas qu'il s'inquiât d'une comparaison : « Il ne faut pas plaire, marque-t-il avec humeur à Zimmermann; il ne faut pas exciter les passions, il ne faut pas faire parler à ses héros le langage de gens raisonnables; il faut prêcher et endormir : que ce soit ainsi! ³ »

La défiance de Bodmer, irritée encore par la disposition de Wieland à se réconcilier avec Uz, allait élargir le fossé qui se creusait entre eux. Déjà le critique préparait ses amis à la rupture, se plaignant de l'ingratitude de son protégé. Quelle faiblesse de caractère, quelle susceptibilité, comme il répondait mal à ses bonnes intentions! ⁴ « J'espère toujours, lui renvoyait Künzli, qu'il se retrouvera, et qu'à cet égard il ne tombera pas au niveau de Klopstock » ⁵; et de Berlin, Sulzer, craignant d'apprendre de fâcheuses nouvelles, souhaitait le prochain départ de Wieland.

schon ein jus acquisiti auf Beifall. » Vis-à-vis de Zellweger, 20 juill., Bodmer s'élève de même contre la pièce de W., si bien que celui-là souhaitait qu'elle fût sifflée, afin que W. se lassât de ce travail et revint à *Cyrus*, qui lui fera plus d'honneur (inédit). Un peu plus tard, Zellweger s'étonne que Bodmer ne veuille pas permettre à W. d'imprimer sa *Jeanne Gray* (id.).

1. BODEMANN : *Zimmermann*, p. 166 s.

2. Zellweger, dans une L. inédite du 27 nov. 1758, écrit à Bodmer : « Avouez qu'il y a quelque malice dans votre fait ou critique pour mortifier un peu l'amour-propre, ou la suffisance si vous voulez, de votre ami. » Comparant les deux *Jeanne*, il trouve que celle de W. montre plus de simplicité, celle de Bodmer plus de perspicacité à lire dans les intrigues, plus d'héroïsme. La pièce de W. serait plus unie, celle de Bodmer plus compliquée, « mais le tout concourant d'une manière fort intéressante au même but. » Gerstenberg, dans la *Neue Bibl. der Schön. Wiss.*, VII, p. 317 s. (1762) et dans les *Briefe über Merkwürdigkeiten der Lit.* (Ausg. v. Weilen, D. Lit. 29/30, I, L. 3) en rend compte sans indulgence.

3. A. Br., I, p. 354. Dans une L. à Sulzer du 6 oct. 1758 (Geilfus, o. c.), W. trouve l'héroïne de Bodmer trop férue de Xénophon et de Platon et remarque que sa parodie ne lui donne pas la grandeur tragique. Cf. E. MEISNER : *Bodmer als Parodist*, Diss., Leipzig, 1904. Le *Vorbericht* de 1762 reflète l'humeur de W. contre Bodmer et les critiques berlinois.

4. La pique de Bodmer se manifeste dès juill. 1758 dans la façon dont il voudrait envenimer un petit froissement survenu dans les rapports de W. et de Zimmermann. Il pousse celui-ci à critiquer la pièce de W. (BODEMANN, *Zimmermann*, p. 170 s. et 174).

5. HIRZEL, o. c., p. 135.

« Peut-être lui passera-t-on ailleurs ses défauts de caractère et d'éducation, en considération de ses mérites littéraires. ¹ »

Pour sa part, Wieland avait aussi besoin de changer d'air. Il pouvait bien « pardonner au bon vieillard d'être poète en dépit de la nature », et rendre justice à son mérite réel; il n'en constatait pas moins « que la droiture et la bienveillance ne lui serviraient de rien auprès de cet homme singulier », si entiché de lui-même ². Il en avait assez d'être tenu en laisse. Il se sentait l'esprit plus libre et le cœur léger, prêt à secouer son austérité d'emprunt. En attendant de donner cours à sa fantaisie, il se divertit, il joue, il lit l'Arioste. « Vous me trouverez successivement accompagné de quelques dames décrépites, et de jeunes gens et de jeunes filles, de philosophes, de commerçants ou d'idiots ³. » Il s'ennuie, rêve d'une mansarde à Paris, « au pays des perruquiers et des poètes », où il pourrait fréquenter « tous ces excellents esprits qui ont Dalember et Diderot à leur tête ». Pour un peu, il écrirait à l'auteur des *Bijoux indiscrets*, ou bien il partirait pour Marseille, où on lui offre un préceptorat chez une dame « qui lit Locke et Leib-

1. A. Künzli, 8 oct. 1758 (HIRZEL, p. 135). Künzli écrit un peu plus tard, le 12 avr. 1759, au sujet de W. : « Wäre es nicht besser, er ginge nach Hause... so lernte er gewiss sich und seine Umstände besser kennen. *Nil fuit unquam sic impar sibi.* »

2. A. Br., I, p. 364 (en franç.). W. ajoute : « Je me trouve dans une situation délicate par rapport à lui, et si la prudence la plus mesurée ne vient pas à mon secours, je vois bien que la droiture et la bonté de mon cœur ne me serviront de rien auprès de lui. C'est un homme si singulier ! Je ne parlerai de lui à Berne qu'avec des marques de reconnaissance et d'estime, je me montrerai par degrés tel que je suis, le voile tombera, le fanatique, le bodmérien, deviendront ce que tous les fantômes, mais je marquerai des égards pour Mr. Bodmer, et les gens raisonnables ne regarderont que mes motifs » (26 avr. 1758). Cf. p. 353 : « Bodmer fait tragédie sur tragédie... Nous sommes un peu différents de sentiment sur ces choses-là, et je prends la liberté de dire ce que je pense ; mais on me renvoie aux Français et au parterre de Paris. »

3. A. Br., I, p. 324 (1^{er} févr. 1759). Cf. p. 333 ss. : « Ich will Ihnen einmal, was ich noch nie getan habe, eine ausführliche Idee von meinen Umständen geben und Sie dann urteilen lassen, ob es möglich sei, dass ich (wenigstens gegenwärtig und so lange ich sogar nichts heiter um mich her sehe) diese innerliche Stille, und dieses Gefühl eines beglichen Zustandes haben könne, ohne welches ich an meinem Teil zum Denken und zum Arbeiten unwillig bin. Es gibt Sorgen, welche uns eine gewisse difficulté d'exister machen... Ich fand an einer der tugendhaftesten und klügsten Damen eine zweite Mutter. Man machte mir die vier letzten vergangenen Jahre meines Lebens so angenehm, dass sie nur von dem 1750 sten übertroffen werden könnten. »

nitz »¹. A moins de trouver une brave fille bien dotée qui « descendrait du monde possible pour faire son bonheur ». Elle devrait « avoir des idées peu communes », ne pas être trop jeune, à cause de son aversion pour les jeunes filles, « plutôt au-dessus de trente ans qu'au-dessous de vingt »². Mais où la trouver ? Il ne peut prétendre pas plus à Mélissa Schulthess qu'à Élisabeth Meyer von Knonau³.

Une visite à Brugg, au printemps 1759, lui permit de préparer le nouveau personnage qu'il jouerait à Berne, où il s'était décidé à se rendre⁴. Pour y paraître en homme d'esprit, il entendait accuser le pli humoristique de sa physionomie, donner dans le persiflage et l'impertinence. « Lisez le Zadig de Voltaire, écrivait-il à Zimmermann, et réjouissez-vous de l'honneur de déplaire aux Liliputiens, indignes de votre mépris. Vous me disiez, il y a quelques semaines : vivre avec soi-même et donner le monde au diable, voilà mon système !⁵ » Il aiguise sa verve à la frivolité des *Lettres persanes* ou des *Bijoux indiscrets*, non moins qu'à la satire de

1. A. Br., I, p. 331, 276 : « On m'a fait une proposition de gouverneur dans une noble et riche famille de Marseille (protestante) qui s'appelle Semandi..., la mère est dame d'esprit qui lit Locke et Leibnitz. Cf., p. 329 : « Sie bewundern Diderot u. andere ihrer würdigen Mitarbeiter an der Encyclopédie nicht mehr als ich. »

2. A. Br., I, p. 339.

3. Cette demoiselle Schulthess, selon une L. de Künzli à Bodmer du 4 févr. 1758 (Gött. Gel. Anz., 1896, p. 478 ; cf. Gruber², I, p. 213), aurait peut-être convenu à W., si le père n'avait été « trop fier » pour la donner à un jeune homme sans situation. Elle épousa le fils aîné de Haller, Gottlieb Emanuel. Elle semble être restée en relations avec W. quelque temps encore. Le poète parla d'elle à Sophie La Roche, qui la vit à Berne en 1784 (*Tagebuch einer Reise durch die Schweiz*, p. 88, 99, 343, 455). Cf. Hassencamp, p. 87 et Bodemann, *Julie Bondeli*, p. 200. Quant à Élisabeth Meyer von Knonau, on a déjà vu avec quelle désinvolture il parla d'elle à Zimmermann, après son départ de Zurich. Jusque-là, les relations semblent avoir été assez étroites (A. Br., I, p. 253 et 258). En 1759, il prévient M^{me} Zimmermann « de ne pas lui attribuer autant de vertu ». « M. ist kein falsches Geschöpf, und doch ist sie nicht, was sie scheint. Dieses Rätsel kann Ihnen vielleicht niemand auflösen als ich... Auch meine Aufführung gegen sie ist ein Rätsel. Ich bin genötigt, eine gewisse Rolle zu spielen... » (A. Br., II, p. 80 s., cf. p. 56, 59, 61). Elle épousa, en 1760, le peintre Düringer.

4. A. Br., I, p. 260 : « Il faut que nous ayons une conférence en personne, vous et moi... vous lirez dans mon âme. » Le 27 mars 1759, W. s'annonça, demandant à son ami de faire provision de quelques bouteilles de bon vin, « car je suis grand amateur de ces *rorantia pocula* de Socrate. » Le 26 avr., il se félicite d'avoir trouvé en Zimmermann son Pylade (A. Br., I, p. 363).

5. A. Br., I, p. 346.

Swift, et de Lucien, en vue d'un roman comique qu'il prépare en grand mystère, sauf pour Zimmermann, qui en reçoit le premier livre sous le sceau du secret : « Il y va de la tête ! », comme le seul ami à qui l'auteur puisse « ouvrir les recoins les plus intimes de son âme, tenant la plupart des hommes pour des imbéciles ou des fripons ¹ ».

« Las de parler du haut de la dixième sphère aux habitants de ce globe terraque un langage qu'ils ne comprennent pas, je descends, et ma philosophie prend le masque de la folie pour plaire aux fous et pour faire rire les sages ². » D'après l'aperçu qu'il en donne, cette *Histoire véritable de Lucien le Jeune* devait comporter trois tomes :

Le premier serait le plus extravagant; il devait contenir au deuxième livre la description de deux républiques; le troisième livre, celle d'un état d'abeilles intelligentes, le quatrième, celle d'une nation appelée Pagodes, dont le gouvernement, les mœurs et la religion sont tout ce qu'il y a de détestable, le cinquième, un voyage singulier dans le ventre d'une baleine, avec les aventures merveilleuses et intéressantes qui arrivent à l'auteur dans cette étrange région...

Un roman politique par conséquent, dans le mode burlesque, à la place du poème héroïque resté en suspens. S'il n'a guère progressé au delà du premier livre envoyé à Brugg, ce n'est sans doute pas que Zimmermann en ait trouvé le ton trop vif; il appartiendra à Julie Bondeli, trouvant sans doute que l'auteur avait forcé la note, de le faire « sacrifier au dieu du feu, pour le repos des fous et des néphélococugiens ³. » Mais, me suis-je jamais déclaré

1. A. Br., I, p. 345 s. Cette *Histoire véritable de Lucien le Jeune*, dont le premier livre est envoyé à Zimmermann le 28 mars 1759, semble préparée dès l'année précédente. (Cf. A. Br., I, p. 311 : « Herr Haller möchte vielleicht, dass Montesquieu auch die *Lettres persanes* und den *Temple de Gnide* nicht geschrieben hätte, aber er hat sie einmal geschrieben wie Diderot les *Bijoux indiscrets*. »)

2. A. Br., I, p. 350 s. (en franç.).

3. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 283. Mais Zellweger sait, en mai 1759, d'après une L. inédite à Bodmer du 11 mai, que W. a abandonné son *Histoire véritable* « sous un prétexte assez frivole ». L'indication donnée par Julie Bondeli est confirmée cependant par l'auteur dans une L. du 12 avr. 1764 (passage supprimé dans l'édition des A. Br., II, p. 225-288). Dans le manuscrit à Zurich il y a : « Lucien der jüngere ist auf Anraten einer Bernischen Freundin schon vor 4 Jahren verbrannt worden. Der Himmel weiss, wo die Atomen davon hingekommen sind ».

l'ennemi de l'esprit? je ne m'en souviens plus... » Son séjour à Zurich n'avait pas encore pris fin, que Wieland était en voie d'écrire une *Histoire de Biribinker*¹.

Mais il ne pouvait « sortir tout d'un coup du nuage qui le couvre »², quoiqu'il ait à cœur de rectifier les insinuations des critiques berlinois au sujet de son prétendu pharisaïsme.

Je sais que j'ai dû paraître un homme merveilleux, inconcevable, énigmatique, fanatique aux yeux des uns, hypocrite aux yeux des autres, inconséquent aux esprits graves et lents, lunatique aux hommes du monde, poète aux philosophes, philosophe aux poètes, superficiel aux pédants, ridicule ou peut-être méprisable aux esprits médiocres, que sais-je moi?... On m'a pris pour tout ce que je n'étais pas, on m'a condamné pour des défauts imaginaires, on m'a prisé pour des perfections imaginaires. Je ressemble pour mon malheur au caméléon; je paraissais vert auprès des objets verts, et jaune auprès des jaunes; mais je ne suis ni vert ni jaune, je suis transparent, ou blanc comme veut M. de La Motte³.

S'il lui faut encore passer pour « l'écuyer d'un chef de secte », et assumer « la complicité de sottises dont il n'est pas plus responsable que des fautes du gouvernement du Maroc », rester à l'ombre de certaines personnes, « cela passera »⁴. Pour l'instant, il s'agit de ne pas laisser d'équivoque aux Bernois. C'est pourquoi il se fait, à l'égard de Zimmermann, une règle de sincérité :

J'aspire à l'approbation de tous les sages, de tous les vertueux, et je tâcherai de la mériter; je vois tous mes errements, je les éviterai; j'ai fait des expériences, j'en tirerai profit; je me connais assez moi-même pour me défier de mes faiblesses et pour faire valoir ce que j'ai de talent et de vertu. J'étudierai la grande maxime d'Horace : *virtus est vitium fugere*... je m'efforcerai de devenir ce que j'ai aimé. En un mot, car je parle au Dr Zimmermann, j'ai passé vingt-cinq ans⁵.

Voire...

1. A. Br., I, p. 353 (en franç.).

2. Sur les rapports probables de cette *Histoire véritable* avec *Don Sylvio*, notamment avec le conte de *Biribinker*. Cf. STEINBERGER, *Lucians Einfluss auf Wieland*, Diss. Götting., 1902, p. 51.

3. A. Br., I, p. 365 : « Je ne sortirai pas tout d'un coup du nuage qui me couvre; d'éviter les excès, les mouvements trop rapides, de maîtriser mon imagination, de me régler autant sur la prudence que sur les considérations supérieures, voilà ce qui sera mon plus grand soin. » Voir aussi p. 348.

4. A. Br., I, p. 345.

5. A. Br., I, p. 365 s.

Peut-on le prendre au mot, quand il déclare « qu'il commence à sortir d'une espèce de léthargie, et s'accoutume derechef à penser », ajoutant « et tout cela, je le dois à vous. Si vous saviez combien je vous aime ! » ; ou bien lorsqu'il souhaite « de vivre et mourir en Suisse, s'il lui était permis de souhaiter l'impossible » ? ¹ A Zurich, il n'avait plus d'attaches à rompre : Élisabeth Lochmann se remariait ², et la bonne maman Grebel ne ferait rien pour le retenir ³. Enfin, l'espoir d'accompagner ses élèves dans leur voyage d'études en France lui échappait : un vœu qui ne se réalisera jamais ⁴.

*
* *

C'était pourtant de ce côté que se portaient ses regards. Au terme de son enseignement, il donne aux jeunes gens qu'il a formés, et qui vont éprouver cet art de vivre, qu'il a voulu leur inculquer, ce viatique ⁵ : « Si vous auriez (!) envie de vous former un modèle de l'homme parfait, c'est à Paris que vous devez chercher les originaux... Ce qu'Athènes était autrefois par rapport au génie des arts et de la philosophie, à la politesse et à l'élégance, Paris l'est aujourd'hui... » Sur le mal qu'il se croit obligé d'en dire, combien l'emporte le bien qu'il pense de cette nation, « celle qu'il aime le plus ».

Son goût et son expérience personnelle ont eu raison du préjugé suisse. Il est converti aux grâces de l'esprit et à la vertu sociale, il rend hommage à une culture qui « unit l'art de plaire au mérite solide ». Il propose à ses élèves, comme règle de vie, la sincérité avec soi-même, le devoir « d'être réellement ce que l'on cherche

1. A. Br., I, p. 322, 348 s.

2. Elle épousa en 1759 le Statthalter Hirzel (HIRZEL, p. 173).

3. Künzli assurait qu'on le verrait partir sans ennui (*Ib.*, p. 134). Dans une L. inédite à Bodmer, Zellweger déclare qu'il ne pense pas que W. l'oubliera jamais : « Je ne le crois pas capable d'une pareille ingratitude. Je pense plutôt qu'en peu de temps il regrettera le séjour de Zurich. » Mais Künzli, moins charitable, écrit à Bodmer le 6 avril 1759 : « Sein Betragen gegen seine besten Guttäter macht seinem Charakter wenig Ehre, das *ingratum si dixeris* bleibet allezeit wahr. »

4. A. Br., I, p. 331 s.

5. Son discours d'adieu à ses élèves Ott et J. R. Grebel, le 16 mai 1759, publié d'abord dans *Viertjhrsch. f. Litgesch.*, II, p. 585 ss. A IV, p. 645 ss.

d'être dans l'esprit des autres »; et il leur recommande les *Caractères* de La Bruyère, l'*Esprit des lois*, l'*Ami des hommes*, l'*Histoire naturelle*, de Buffon; et aussi le traité de l'*Esprit* » d'Helvétius, « un ouvrage dont la lecture ne peut nuire qu'à des esprits mal tournés ». Ils devront apprendre en France « le secret d'allier le bon sens à l'esprit, la modestie au savoir, la vertu aux qualités agréables, la noble simplicité aux belles manières, le langage d'un républicain aux mœurs douces et faciles ».

Quatre ans plus tôt, Wieland avait eu l'occasion de confirmer ses principes pédagogiques à propos de la réforme du *gymnase illustre* de Carlsruhe, pour laquelle le conseiller badois Reinhard lui avait demandé un projet¹. Pour les futurs fonctionnaires qui y seraient élevés, il n'avait préconisé rien moins qu'une formation de virtuose, telle que l'a définie Shaftesbury : « une éducation qui consiste à apprendre ce qui est raisonnable dans la société et beau dans l'art². » Se réclamant de la Grèce, comme il la voit à travers Winckelmann, Wieland voulait, « encore que la liberté politique n'existe plus », développer « toutes les aptitudes et tous les talents qui élèvent et ennoblissent l'homme, et le mettent en mesure de jouer un rôle dans la vie »; en somme concilier la culture de l'esprit avec celle du goût, de façon à permettre de « discerner partout ce qui est juste et beau », d'être un bon citoyen en même temps qu'un honnête homme *qui verae numeros modosque vitae dedicit et sua vivendi ratione exprimit*³. Prenant exemple sur le *Carolinum* de Brunswick, où Jérusalem, à l'instigation du baron de Münchhausen, avait dix ans plus tôt entrepris une réforme de ce genre⁴,

1. *Plan einer Academie der schönen und nützlichen Wissensch. zur Bildung des Verstandes und Witzes junger Leute*. Ce travail, achevé pour le conseiller Reinhard en 1756, a pu utiliser les études faites en vue du *Plan einer Privat-Unterweisung*. Il ne fut publié qu'en 1758, avec quelques retouches, dans les *Gedanken über den patriotischen Traum von einem Mittel, die veraltete Eidgenossenschaft wieder zu verjüngen* et dans les *Prosaische Schriften* III. Il se trouve dans Hempel, 40, p. 729 ss. (A IV, p. 183-206). Cf. H. FUNCK : *Beiträge zur Wieland-Biographie*, et l'art. de SEUFFERT, *Arch. f. Litgesch.*, XII, p. 595 s.

2. *Miscellaneous Reflections*, III, ch. I.

3. A IV, p. 185, 188.

4. Cf. FR. KOLDEWEY, *Gesch. des Schulwesens im Herzogtum Braunschweig*, 1891, et A. HEUBAUM, *Gesch. d. d. Bildungswesens*, I (1905). Jérusalem, qui avait connu en Angleterre Desmaiseaux, a reçu la tradition humaniste de Shaftesbury et de Locke. Il avait cherché à organiser une académie moderne destinée

l'*Académie* de Carlsruhe devait être fondée « sur le vrai bon sens et la nature humaine ». L'enseignement, inspiré surtout des méthodes de Port-Royal, des traités de Rollin ¹ et de l'abbé Fleury, exigeait des maîtres « une tête claire, de l'esprit philosophique, de l'esprit de justesse avec du bel esprit » ². A défaut d'auteurs allemands ³, il serait basé sur l'étude de nos classiques, avec, en outre, pour la morale le *Spectateur* et le *Traité sur la vertu* de Shaftesbury. Si les beaux arts y trouvaient place, la religion avait à se plier aux fins de l'éducation : dégagée de toutes subtilités théologiques, elle en était essentiellement réduite « aux lumières naturelles », sauf à admettre la révélation, rendue nécessaire par la « perversité actuelle »; encore fallait-il se garder d'y ajouter « des commentaires, des inventions humaines, des distinctions ». N'était-ce pas pour dérouter ceux qui, d'après la dédicace à Sack des *Sentiments d'un chrétien*, se faisaient de Wieland l'idée d'un zélate hostile aux grâces de l'esprit? ⁴

Lessing était fondé à s'étonner de cet humanisme, plus qu'à le chicaner de l'interprétation de la calocagathie hellénique. Que Wieland connût les Grecs ou non, il se recommandait ouvertement de Shaftesbury, « le plus dangereux ennemi de la religion, parce que le plus subtil ». Comment concevoir chez le même homme à la fois ce fanatisme et ce culte esthétique de la vie, ce détachement et la revendication d'une éducation « qui apprenne à penser juste et à vivre pour être heureux? ⁵ ». Lessing n'avait certes pas tort d'objecter « que le grand secret de l'éducation est de tenir l'esprit en haleine, afin de l'obliger à chercher la vérité, et que ses ressorts sont l'ambition, la curiosité; que sa récompense est le plaisir de

à l'aristocratie et à la haute bourgeoisie. Reinhard considère son établissement comme le meilleur collège de ce genre (FUNCK, Beiträge, p. 9). Pourtant Sulzer, dès 1754, le trouvait en décadence.

1. Cf. H. FERTÉ : *Rollin, sa vie et ses œuvres*. W. semble s'être inspiré directement du *Traité des Études*, notamment III, ch. 2 (vol. 4, p. 143 ss.).

2. A IV, p. 193.

3. A IV, p. 196. Il n'est pas indiqué d'auteurs allemands, ce qui a peut-être irrité le patriotisme de Lessing.

4. Lit. Br. 9 et 10 : « Die christliche Religion ist bei H. W. immer das dritte Wort. Man prahlt oft mit dem, was man nicht hat, damit man es wenigstens zu haben scheine. » Et il relève que Shaftesbury, dont se recommande W., est l'ennemi le plus dangereux de la religion.

5. A IV, p. 192.

connaître »¹. Mais, au sortir de sa longue pénitence sous la discipline de l'Église et de l'école, la raison n'avait-elle pas besoin de cette détente? De cette discipline Wieland se ressentait encore, quand il attribuait au prince le droit de régler à sa convenance l'instruction de ses sujets.

Qu'on ne soit pas trop surpris si, dans l'application, sa « méthode socratique » plie devant le dogmatisme, et que, en dépit de Locke et de Hutcheson, elle retienne des procédés contre lesquels la théorie s'élevait. Il aurait fallu au jeune maître plus d'expérience, et surtout plus de sens psychologique pour stimuler véritablement les esprits. Sa nonchalance s'accommodait de l'autorité, plutôt qu'elle ne recherchait la collaboration sympathique, à en juger par les cours conservés par l'élève J. C. Ott². A leur tour prétentieux et systématique, on imagine assez mal une intimité intellectuelle qui eût rendu l'information vivante, réellement éducative. Qu'ils ne soient que des résumés, des précis dictés à l'appui d'un enseignement oral plus étoffé et plus souple, ils ne laissent pas de décevoir par leur sécheresse. Il y aurait sans doute injustice à s'en prendre à la matière, plus ou moins imposée par l'usage, et les manuels auxquels Wieland était obligé d'avoir recours³. Mais comment ne pas être frappé par la rigidité doctrinale?

1. LESSING : *Werke* (Hempel, 9, p. 59). Cf. A IV, p. 198.

2. Ces cahiers de cours de J. G. Ott comprennent :

1) *Geschichte der Gelehrtheit* (1757).

2) *Grundlegung der Christlichen Religion* (1758).

3) Six petits discours : a) *Ermunterung, die Zeit wohl anzuwenden* (1756); b) *Eine Rede über den Vorzug der Vergnügen des Geistes vor den sinnlichen* (1756); c) *Von den Requisitis zur Glaubwürdigkeit eines Geschichtschreibers, und von den Kennzeichen der historischen Wahrheit*; d) une lettre de Saint-Evremond (à M. le comte d'Olonne, éd. Desmaiseaux, 1760, I, p. 120); e) *Ein Gespräch zwischen zwei Engeln*; f) *Von der Mahlerkunst überhaupt, ihre Verhältnisse mit der Bildhauerei, ihre Vorzüge vor der Poesie und von der Sphäre derselben*.

4) *Theorie und Geschichte der Redekunst und Dichtkunst* (1757).

5) *Einleitung in die Kenntniss der izzigen Staaten in Europa*, (1758).

Ces documents figurent à A IV, cf. Archiv. f. Litgesch., XII, p. 603; Anz. f. d. Altert., XX (1894), p. 52 ss.

3. D'après Seuffert (Anz. f. d. Altert., XX, p. 52 ss.), W. aurait pu utiliser, avec le traité de philosophie critique de BRUCKER, ses *Kurze Fragen aus der philos. Historiæ* et le dictionnaire de Bayle, J. Fr. REIMMANN : *Versuch einer Einleitung in die historiam literariam der Teutschen insonderheit* (6 vol., 1708-1713); le *Polyhistor* de MORHOF et l'*Abriss einer allgemein. Historie der Gelehr-*

Laissons de côté le cours inachevé de l'Histoire de la science, qui n'est qu'un sommaire aride de quelque compendium, peut-être celui de Fabricius, pour feuilleter le cahier de rhétorique et de littérature, la pièce maîtresse de son éducation. Wieland pouvait s'y considérer sur son terrain propre, y donner la mesure de son talent pédagogique. On lui passerait la pauvreté de l'aperçu qu'il donnait, dans l'Histoire de la science, de la civilisation antique, pour quelques vues intéressantes, quelque enthousiasme dans cette « science du beau » qu'il se flattait de posséder. Par contre, ce ne sont guère que des définitions, des règles, des exemples, pris surtout à des manuels français, tels que celui de Gibert pour l'éloquence¹, de Rollin pour la poésie. Aussi est-il renvoyé, comme modèles de pensée claire et vigoureuse, de diction sobre et élégante, à nos orateurs de la chaire, voire à Guillaume du Vair, à Lemaître et à Vignon.

Quant à la poésie, si la théorie se réclame des Suisses, et indirectement de du Bos et de Batteux, elle fait état aussi de l'anglomanie de Bodmer, hésitant entre « la belle nature » et le sublime, entre la raison et l'imagination. Elle est à la fois doctrinaire et empirique, s'appuie sur des principes et se règle sur le goût. Avec Breitinger, elle tient un poème pour un, « tableau parlant »², mais elle propose à cette peinture un objet idéal. Elle ne s'adresse « aux forces inférieures de l'âme », c'est-à-dire à la sensibilité, que pour faire valoir la finalité, l'ordre de la raison³. Imiter la nature, c'est l'interpréter dans un sens moral, la dépasser sans que l'entendement en soit offusqué : ce qui est, chez Milton, esprit de justesse devient divagation chez l'Arioste. Le génie poétique doit unir à la sensibilité l'intelligence et la vertu ; il doit être un virtuose⁴.

Lorsque, de ces considérations générales, Wieland en vient à parler des œuvres, il en juge tout autrement. Il se croit obligé

samkeit de J. A. FABRICIUS, 1752-1754, et surtout C. A. HEUMANN : *Conspectus reipublicae literariae sive via ad historiam literariam juventuti studiosae aperta*, 1718. Mais W. ne s'est-il pas servi surtout de traités et de livres français ?

1. Balthasar GIBERT : *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, avec un précis de la doctrine de ces auteurs, 1713-19, et *Réflexions sur la rhétorique*. Cf. A IV, p. 328.

2. A IV, p. 335 s.

3. A IV, p. 338.

4. A IV, p. 353 s.

d'admirer les Grecs et les Anglais, de mettre en parallèle Homère et Milton, Euripide et Thomson. Mais, encore que Shakespeare soit loué, sur la foi de Pope et d'Addison, comme « le plus grand génie de tous les temps, l'écrivain le plus parfait et le plus extravagant », qu'il soit donné pour « véritable original et merveilleux interprète du beau moral » : (jamais poète n'a mieux connu le monde et le cœur humain..., n'a pénétré plus avant dans les ressorts les plus secrets de l'âme, n'a mieux senti ce qu'il y a de sublime, de bon, d'aimable dans les sentiments), il n'en est pas moins placé au-dessous de Thomson ¹. Faudrait-il solliciter beaucoup le goût de Wieland pour lui faire reconnaître ses préférences? Ce n'est pas l'art des grands classiques; — ni Milton ni Shakespeare, ni non plus Corneille, « dont le génie est plus grand qu'on ne l'attendrait de sa nation », ni Racine, qu'il ne comprend pas mieux que Lessing, en l'opposant à son grand rival, comme Watteau à Annibal Carrache; moins encore le Tasse, défendu contre Boileau, et l'Arioste, qui le déconcerte — mais bien des écrivains délicats et châtiés qui charment l'imagination, Ovide et Anacréon, « le modèle le plus parfait de la grâce naïve » ², Glover, supérieur aux autres poètes épiques, parce que ses personnages sont « d'une nature plus belle » ³, et sans doute, sans qu'il le dise, Voltaire.

Qu'il mette les qualités de forme au-dessus de la vigueur de l'imagination, cela ressort de la « balance » qu'il établit des poètes de tous les temps et de tous les pays, les jugeant « d'après les idées constantes et éternelles du beau et du vrai » ⁴. En prenant en considération les qualités d' « invention, de disposition, d'expression,

1. A IV, p. 362, 389 s. W. semble devoir à Bodmer sa connaissance de Shakespeare, aux environs de 1755. Cf. Hans BODMER : *Die Anfänge des Züricher Milton*, 1931. TOBLER : *Bodmer u. die englische Literat.* dans la *Denkschrift*.

W. parle de Shakespeare à Ring (Archiv. f. Litgesch., XIII, p. 495 s.). Cf. à Zimmermann, le 24 avril 1758, A. Br., I, p. 271. « Je l'aime (Shakespeare) avec toutes ses fautes; il est presque unique à peindre d'après nature les hommes, les mœurs, les passions; il a le talent précieux d'embellir la nature sans lui faire perdre ses proportions... Il est tantôt le Michel-Ange, tantôt le Corrège des poètes... Malheur à celui qui souhaite de la régularité à un génie d'un tel ordre, et qui ferme les yeux, ou qui n'a pas des yeux pour sentir ses beautés uniquement parce qu'il n'a pas celles que la pièce la plus détestable de Pradon a dans un degré plus éminent que le Cid. » (En franç.)

2. A IV, p. 408.

3. A IV, p. 385.

4. A IV, p. 415 ss.

de sublime, de grâce, de versification », ce n'est pas Homère ou Shakespeare qui vient en tête, c'est Thomson, « le Corrège des poètes, qui combine la sagesse socratique avec le génie poétique ». Si dans la poésie lyrique la supériorité appartient à Pindare et Anacréon, les modernes ont Pope et de Bar. Si la France a Molière, le plus grand des comiques, « parce qu'à la fougue de Plaute, il joint les grâces de Térence, et aussi parce qu'il a un excellent cœur, un caractère de droiture », l'Allemagne doit se contenter de ses Minnesänger et d'Opitz, qui « n'a pu arrêter le mauvais goût ». En somme, pour une bonne part, l'éclectisme de Bodmer. Il est vrai que, dès 1758, Wieland ne cite plus Thomson parmi ses ouvrages de chevet, en même temps qu'il lâche Young pour Prior et Gay ¹.

Plus manifestement peut-être se fait sentir l'influence de Bodmer dans le cours d'histoire, qui s'ouvre par un hommage à la Grèce, « patrie des arts et de la liberté ». Dans l'esprit de Montesquieu Wieland cherche à dégager, dans la vie des grandes nations modernes, l'évolution qui conduit de la barbarie du Moyen Age à l'avènement de la raison ². Il considère le passé, avec Bolinbroke, comme « une philosophie appliquée », d'où l'on peut prendre la grande leçon de l'expérience humaine ³. Après la décadence du monde antique et de la religion naturelle, « la vraie religion », par la faute de l'Église, qui aurait détruit « la saine moralité » en opprimant les consciences ⁴, il fallut la résurrection de l'art et de la pensée pour venir à bout de l'imposture et rétablir le droit. Il faudra peut-être une nouvelle révolution pour achever l'affranchissement, à moins que les princes ne fassent droit aux revendications des philosophes et n'en prennent l'initiative. Les constitutions actuelles ne seraient plus que des édifices menaçant ruines, et qu'il y aurait lieu d'abattre. Grâce à l'affaiblissement du clergé les princes n'ont-ils pas les mains libres? Qu'ils se hâtent avant que l'accroissement du luxe et la dépravation générale ne conduisent à une catastrophe ⁵. Quoiqu'il en soit, avec ou sans perturbation,

1. Cf. A. Br., I, p. 269, 297 s.

2. A IV, p. 422.

3. A IV, p. 430. Cf. FUNCK : *Beiträge...*, p. 6.

4. A IV, p. 442.

5. A IV, p. 447.

l'humanité va au devant d'un avenir meilleur. L'état actuel de l'Europe n'encourage sans doute pas cet optimisme ; mais la jalousie et l'ambition, qui troublent les rapports des puissances, finiront pas s'effacer devant un ordre plus sain, qui réaliserait le rêve de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre¹. Pour ce qui est de l'Allemagne, l'Autriche catholique et conservatrice ne fera-t-elle pas place à l'hégémonie d'une puissance protestante telle que la Prusse. L'auteur de *Cyrus* n'est pas en reste de sentiments républicains et pourrait se référer, pour sa foi rationaliste, à la préface de l'*Encyclopédie*.

Dans l'instruction religieuse, il était difficile au précepteur de s'écarter ouvertement de la doctrine officielle « qui n'était pas la sienne ». Tenu à préparer ses élèves à leur confirmation, il lui fallait accepter un compromis avec le dogme. Du moins ce compromis est-il mesuré aux fins pratiques, laissant passer assez de « lumière naturelle » pour interdire les empiètements de la foi. La révélation, ramenée à sa source, n'est plus qu'une directive pragmatique, tendant à rétablir l'intégrité de la conscience². Débarrassée des interpolations, de la gnose et des subtilités théologiques, elle n'a d'autre objet que le bonheur. Encore ne doit-elle pas être prise pour définitive. Elle se poursuivra avec les progrès de la raison et le perfectionnement de la nature³. L'important, c'est que la religion redevienne une affaire de cœur, comme l'avait voulu le Christ après Socrate, qu'elle tende essentiellement à réaliser notre fin raisonnable. La valeur de la doctrine se détermine par la conduite qu'elle inspire et sa conformité « aux lois générales et particulières de la nature », qu'elle soit attestée par l'autorité divine ou l'expérience humaine⁴.

Pourquoi, dès lors, s'en prendre aux détracteurs de la Bible, au nombre desquels Shaftesbury, Mandeville, Bolingbroke, Voltaire, « des hommes dont le talent supérieur ne fait que souligner l'ignominie, témoignant, par leur conduite, que les contempteurs de la religion sont aussi traîtres à la vertu, souvent les pires hypocrites,

1. A IV, p. 451.

2. A IV, p. 482 s., 487, 511. Cf. *Plan einer Academie* IV, p. 195.

3. A IV, p. 561 s.

4. A IV, p. 502, 514, 519.

qui *curios simulant et bacchanalia vivunt*?¹ Accusation de pure forme peut-être, si elle n'est pas un retour de fanatisme. Toutefois, le bodmérien ne se dément pas quand il s'en rapporte plutôt qu'aux théologiens et aux mystiques, aux poètes « dont la véritable fonction est de combler les lacunes de la tradition par des hypothèses raisonnables², et d'écarter le doute qui pourrait se présenter à l'égard d'un événement extraordinaire ». Par concession au préjugé calviniste, il excluait d'ailleurs le catholicisme³. En somme il louvoyait autour du déisme, tout en restant chrétien par le cœur : une attitude de repli, qu'il se ménage pour l'avenir. On comprend son inquiétude quand, en 1795, son ancien élève Conrad Ott se disposa à publier son cahier⁴.

Autant qu'il est possible de s'en rendre compte par ces documents, l'enseignement se développait dans le sens moral plus que dans le sens esthétique. Il était propre à orienter l'esprit mieux qu'à former le goût. La raison en serait-elle seulement à une médiocre disposition des élèves à la culture littéraire? Mais Wieland ne prend-il pas la peine de rédiger pour eux, en une forme élégante, de petites leçons morales?⁵ N'est-ce pas plutôt que son intelligence manque d'attaches avec la vie et n'avait pas prise sur les jeunes cerveaux? Son discours allait se perdre dans l'absorption. Témoin cet aperçu sur « la peinture en général et ses rapports avec la sculpture, ses avantages sur la poésie et son domaine », dans le cahier publié par Bouvier⁶. Il assignait à la peinture le devoir de se rapprocher de la sculpture, comme à la poésie celui de se rapprocher de la peinture, et lui attribuait pour

1. A IV, p. 542 s. Pourtant W. n'est pas loin de suivre Shaftesbury dans son jugement sur la valeur très relative de la Bible (A IV, p. 526 s. Cf. p. 249, 355 et l'art. : *Von den Requisitis zur Glaubwürdigkeit eines Geschichtschreibers*. A IV, p. 630 ss.).

2. A IV, p. 568.

3. A IV, p. 602.

4. Arch. f. Litgesch. XII, p. 603 : « Ich verstehe keinen Spass über solche Punkte. »

5. Quelques œuvres d'ailleurs étaient imprimées, ainsi le *Versuch eines Beweises, dass die Glückseligkeit in der Tugend liege*, dans la revue de Carlsruhe : *Nützliche Sammlung von Abhandlungen aus allen Teilen der Wissenschaft* I, p. 292 et 295. (Anz. f. d. Alt. XX, p. 64). Le *Gespräch zwischen 2 Engeln* dans *Zeitung für die eleg. Welt*, n° 193 (Proleg. II, n° 112 et VI, p. 108).

6. A IV, p. 640 ss.

domaine non seulement le monde visible, mais aussi le monde invisible : par leurs anges, Raphaël, Parmesan, Mignard n'ont-ils pas montré leur supériorité sur « les peintres vulgaires » ? Ce n'est certes pas faute de soins que Wieland n'y réussit pas mieux, encore qu'il se soit assuré la gratitude de ses élèves¹. Il avait beau s'en défendre, il y avait en lui une bonne part de sophiste. Aussi n'était-il pas tenté de renouveler l'expérience : « J'ai assez à faire avec moi-même². »

Une occasion pourtant s'offrit pour se fixer en Suisse, selon le vœu qu'il en avait exprimé. A la faveur d'un réveil de patriotisme, il était question de fonder un institut fédéral d'éducation civique, en vue d'unifier la formation de certains fonctionnaires, et de reserrer les liens de la confédération. Iselin publiait le manifeste déjà ancien du Lucernois Ours de Balthasar : *Songes patriotiques d'un confédéré sur le moyen de régénérer la confédération caduque*³, qui mit en effervescence les patriotes comme Vincent Bernard Tschärner à Berne, occupé à son *Histoire des Confédérés*, Zimmermann, qui prêtait sa plume au graveur Herliberger, de Zurich, pour une « Galerie des hommes illustres de la Suisse », et Bodmer lui-même. Un étranger paraissait donner le plus de garanties d'impartialité, tant religieuses que politiques. Il était naturel de penser à Wieland, à qui, comme le suggérait Zellweger, on pourrait octroyer droit de bourgeoisie dans les treize cantons⁴.

Une bonne occasion, pour le jeune Souabe, d'afficher ses sentiments républicains. Dans les *Réflexions sur le songe patriotique*⁵ qu'il envoie à Iselin, il se déclare « citoyen de tous les États libres,

1. J. C. Ott à Ring en 1787 (Arch. f. Litgesch. XII, p. 603).

2. A. Br. I, p. 323.

3. *Patriotische Träume eines Eidgenossen von einem Mittel, die alte Genossenschaft wieder zu verjüngen* (1744), publié en 1758. Cf. de REYNOLD : *Bodmer...*, p. 347 et *Le doyen Bridel*, p. 173.

4. A Bodmer, 12 oct. 1758 (inédit), Zellweger proposait l'idée de mettre à la tête de cet institut « un arbitre qui ne fût ni bigot ni incrédule, sachant supporter les papistes aussi bien que les calvinistes, qui fût bien versé dans la religion et le droit naturel, et assez dans le droit et les coutumes helvétiques... qui fût d'un génie supérieur et universel ». Cf. ZEHNDER, p. 696.

5. *Gedanken von dem Vorschlag eines Eidgenössischen Seminarii* (1^{er} titre) envoyé le 8 oct. 1758 à Iselin (A IV, p. 206 ss.). Cf. J. KELLER : *Ungedruckte Briefe Wielands an Iselin*, Archiv. f. Litgesch. XIII, p. 190. Dans une L. à Künzli du 26 avril 1759, W. déclare que la Suisse est sa véritable patrie. (Hirzel, p. 176,

done Suisse autant qu'Anglais ou Suédois, et prêt à servir un gouvernement qui, d'après Montesquieu « est la condition de toute valeur morale, de l'épanouissement de la nature humaine, le siège sacré de la raison, de la justice, de la vertu, de la fidélité, de la concorde ». Toutefois, comme l'appel n'a pas été entendu des « Pères de la patrie », son ardeur se refroidit. Lorsque Iselin lui offre de venir à Bâle le seconder pour un essai qu'il se proposait de faire, tout en lui ouvrant la perspective d'un poste à l'Université, Wieland ne se soucie plus de risquer la considération, dont il jouit à Zurich, pour une « situation humiliante dans une ville de commerçants »¹. Aussi bien n'abandonne-t-il pas son espoir prussien. A la mort de Maupertuis, l'année suivante, il fera appuyer par Bodmer une candidature à l'Académie des Sciences de Berlin, ou éventuellement au titre de correspondant².

Mais il s'agira d'en imposer aux aristocrates de Berne. Tenu en haleine par des nouvelles de Biberach, où son père s'occupait d'une situation pour lui, Wieland se décida en effet de reprendre un préceptorat dans cette ville. A l'avantage de rester dans le voisinage de Zimmermann s'ajoutait celui de trouver, peut-être chez Tschärner, un traducteur pour ses nouveaux ouvrages³. A la suite des démarches faites par celui-ci, ainsi que par le professeur Stapfer, lié avec Zimmermann, une proposition lui parvint effectivement « d'un très honnête homme », proposition que l'ombrageux poète n'accepta d'ailleurs pas sans hésitation, tant il se défiait de l'accueil qui serait réservé par les Bernois à l'auteur des *Sympathies* et de *Cyrus*⁴.

Pour ne pas y passer pour bodmérien, il fait annoncer une « revue

et A. Br. I, p. 322.) A Iselin il dit de même qu'il trouve ses propres convictions dans les *Philosophische und patriotische Träume eines Menschenfreundes* 1755, réédités en 1758.

1. 24 janv. 1759. Archiv. f. Litgesch., XIII, p. 193 s.

2. A. Br. II, p. 93 s.

3. Dès 1756, W. avait été invité par Tschärner. Cf. HAMEL : *Briefe v. J. G. Zimmermann, Wieland und. A. von Haller an V. B. Tschärner*, 1881, p. 57 s.

4. A. Br. I, p. 316, 322, 341, 344, 347. Dès la fin de 1758, Zimmermann s'était adressé à Tschärner, qui n'avait pas donné suite, craignant que le « climat de Berne » ne fût pas favorable à W.. Stapfer par contre s'employa auprès de Sinner. W. accepta le 6 avr., après avoir été sur le point de refuser, pour ne pas être à la merci « des nobles bernois », alléguant des propositions avantageuses venues de Berlin. (Cf. L. de Sulzer du 17 mars 1759 dans KÖRTE).

philosophique » avec le titre significatif du *Cosmopolite*, déjà projetée pour Zurich¹; en même temps il demandait à Zimmermann « d'ouvrir les yeux des Bernois » sur son compte par un article sur ses œuvres de jeunesse, dont la série en prose venait de paraître². Au professeur Daniel Fellenberg, le médecin de Brugg annonça un Wieland qui serait « l'homme de toute l'Europe le moins connu, et celui qui mériterait le plus de l'être... ». Un Wieland qu'« on aurait tort de juger d'après ses ouvrages, auxquels tout le monde se tromperait... ».

On a cru que c'était un poète qui n'aimait à vivre que dans les régions supérieures; je crois que c'est le philosophe le plus profond et le plus agréable; on a cru que c'était un homme entêté, et je trouve que c'est l'homme le plus facile et le plus complaisant; on a cru que c'était un enthousiaste, et je trouve que c'est un esprit de justesse, de précision, qui, par là même, fera honneur à son siècle; on a cru que c'était un homme fermé à certaines sciences, et je trouve que c'est un esprit universel. Il a une connaissance profonde de l'histoire, de la politique, de la législation, de l'esprit de tous les pays et de tous les siècles. Il méprise sa nation et fait un cas infini des Anglais et des Français. Les deux modernes, qu'il estime préférablement, c'est Shaftesbury et Diderot. Il voudrait n'avoir rien écrit jusqu'ici : ses ouvrages lui déplaisent souverainement pour la plupart... Ceux qu'il a écrits à Zurich ont été engendrés par des circonstances particulières... il n'a envisagé que leur goût (des dames), leur façon de penser, et il ne peut assez regretter de n'avoir pas écrit pour les hommes... Son *Cyrus*, qui est sous presse, est à son avis un ouvrage... qui ne pourra que plaire dans tous les pays et dans tous les siècles... Mais, ce qu'il y aura de plus beau, ce seront des feuilles dans le goût du spectateur qu'il donnera à Berne, et qui prouveront à l'homme de génie, aux esprits médiocres et aux sots les talents extraordinaires et l'universalité des connaissances de notre ami³.

On ne pouvait faire davantage⁴.

1. A. Br. I, p. 370 s. et 376. Zellweger ne croyait pas au succès de cette revue à Zurich. Cf. HIRZEL, p. 134.

2. Un art. parut effectivement dans le journal italien édité par Tschärner : *Estratte della letteratura europea*, III (1759), p. 281-283, sur le recueil des *Pro-saische Schriften*, parues en 1759, en 3 vol. Cf. A. Br. I, p. 277 s.

3. L. reproduite par VON MULINEN : *Wieland in Bern, nach gedruckten und ungedruckten Schriften*, Separatdruck aus den Sonntagsbeilagen d. Allg. schweiz. Zeitung n° 43, 44, Bâle (1899) (Cf. A. Br. I, p. 367 s.).

4. Cf. Tschärner à Zimmermann, 10 mai 1759 : « Vous avez fait tout ce qui dépend de vous pour ouvrir les yeux aux Bernois sur son compte et lui préparer une bonne réception. » Mais ni Tschärner, ni Fellenberg ne croyaient au succès

Cependant Wieland se préoccupe de ne pas « jouer un personnage par trop ridicule ». Il corrige son français « de quelques barbarismes », il renouvelle sa garde-robe, se met dans le ton ¹. Il paraîtra en philosophe comme à Zurich il avait paru en poète; et même il laisse entendre qu'il pourrait entrer « dans une espèce d'ordre, qui unirait les philosophes comme les frères maçons, afin que, sans faire de bruit, ils se fassent les maîtres du monde et de ceux qui les gouvernent » ². Première manifestation d'une ambition secrète, à laquelle Ramsay pourrait bien ne pas être étranger. Par ailleurs son *Histoire secrète* fera valoir son esprit, étant « tout ce qu'il y a de plus spirituel, de plus généreux, de plus plaisant et de plus instructif en même temps » ³. Ce serait son introduction dans un milieu voltairien, comme l'avait été l'*Épître sur la mission d'un écrivain* dans un milieu puritain.

Ce n'est pourtant pas sans appréhension que Wieland quitta Zurich en juin 1759. Bien que les liens, pour la plupart, se fussent défaits, c'était pour ce sédentaire une épreuve toujours pénible que de s'arracher à sa coquille ⁴. « Je reviendrai chaque année, promettait-il à Bodmer; veuille le ciel que mon seul désir, celui d'une retraite calme et convenable dans votre région, soit exaucé! ⁵ » Mais, à part l'arrêt, l'année suivante, pendant son voyage de retour à Biberach, il laissera passer trente-sept années avant de revoir le panorama du Züricherberg, confident de la rêverie de sa jeunesse. Le chalet, après la mort de Bodmer, avait été transformé par son nouveau propriétaire, un fils de Meyer

de W. à Berne. Ce dernier à Iselin 28 avril 1759 : « Je crains beaucoup qu'il ne soit goûté chez nous, qui nous attachons surtout à l'extérieur des hommes. » Cf. L. de Iselin à S. Hirzel fin avril 1759 dans Archiv. f. Litgesch. XIII, p. 212. Künzli croyant savoir par le jeune Grébel que W. se proposait de se présenter chez les de Bonstetten, remarque : « W. schickt sich für keinen nobile di Berna » (inédit à Bodmer, 19 mars 1759).

1. A. Br. I, p. 347, 355, 367 s.

2. A. Br. I, p. 360 (en franç.).

3. D'après la L. de Zimmermann à Fellenberg citée plus haut.

4. A. Br. II, p. 37 : « Ich bin unendlich schwach, wenn ich von allem, was ich am meisten liebe, scheiden soll. »

5. Inédit, passage supprimé de la L. à Bodmer du 26 juin 1759. Bodmer, dans son *Tagebuch*, se contente de noter que W. quitta Zurich « en paix ». En 1763, il mande à Sulzer que W. avait pris ses précautions pour que la séparation lui fût presque indifférente (L. à Sulzer, 16 févr. 1763). La dernière L. écrite à Bodmer, avant une très longue interruption, est d'oct. 1760 (*Deutsche Dichtung*, 1890, Bd. 8, p. 273).

von Knonau. Dans la ville, qui l'aurait reconnu? Le vieux pasteur Schulthess cependant le serra dans ses bras, et une bonne vieille de quatre-vingts ans, la reine de son cœur jadis, le fit reculer « avec un frisson d'horreur » ¹. Zurich n'était plus pour lui qu'un souvenir confus et mort. Il y laissa une fille, qui avait épousé un des fils de Salomon Gessner, et s'en fut pour toujours. En 1801, il refusa le droit de bourgeoisie qui lui était offert ².

1. BÖTTIGER, p. 193; D. Br. II, p. 111.

2. HIRZEL : *Wielands helvetisches Bürgerrecht*, Arch. f. Litgesch. III, p. 131.
Cf. BÄCHTOLD : *Kleine Schriften*, p. 187.

CHAPITRE VI

BERNE ET JULIE BONDELI

A l'écrivain souabe, si bien recommandé, Berne se montra plus accueillante que ne le voulait sa réputation de ville aristocratique et fermée. Il fut reçu avec bienveillance par les notables, chez qui il était introduit par ses amis de Zurich, les de Bonstetten, Augspurger, Fellenberg, Sinner de Sannen et de Rohrbach¹; il se vit entouré dès son arrivée par des hommes de lettres et des curieux tels que Tschiffeli, Lerber, S. Schmid, Stapfer et les deux frères Tscharner. En quelques semaines, il se flattait d'avoir plus de connaissances agréables et intéressantes qu'après plusieurs années de Zurich². Zimmermann s'étonnait de ce succès fait à un précepteur, fût-il grand poète et philosophe³. A la vérité, il était reçu « comme on reçoit les nouveautés »⁴ et, s'il trouva des « amateurs », il ne tarda pas à se heurter à la réserve distante qui était dans le caractère de la capitale de l'Aar.

Au premier abord, la légèreté et le mouvement de la vie de société étaient faits pour surprendre Wieland au sortir de Zurich, où selon un chroniqueur bernois⁵ l'existence était triste, confinée entre les comptoirs et les études : « La plupart des gens la passaient dans des nuages de tabac d'où sortirent les idylles de Gessner comme le soleil d'un vrai nuage ». Ici, les plaisirs de la conversation, la flânerie et les distractions vont leur train, « on fait des

1. A. Br. II, p. 39, 48 s.

2. A. Br. II, p. 74 (à S. Gessner, 7 août 1759).

3. HAMEL, *o. c.*, p. 34.

4. Cité par TOBLER (Neujahrsblatt der Lit. Gesellsch. Bern a. d. J. 1896).

5. SINNER DE BALAIGUES : *Prospectus d'un voyage historique et littéraire en Suisse*, Neuchâtel 1781, p. 141 (cité par DE REYNOLD : *Bodmer*, p. 80).

visites, on se promène, on va voir les maisons de campagne de ses amis, on excursionne, on mange, on boit, on s'ennuie ou on fait semblant de s'amuser »¹. Malgré la surveillance stricte de la police, une certaine aisance s'insinuait dans les mœurs et dans les idées, si comprimées qu'elles pouvaient être par la discipline hiérarchique et la morgue des « hauts et puissants seigneurs ». La naissance l'emportait toujours sur le mérite, au point que Haller faisait plus de cas de son fauteuil au Conseil que de ses titres scientifiques; une certaine dignité pointilleuse se raidissait contre la politesse et le goût des plaisirs, que développait le prestige politique dont Berne tenait son caractère de résidence. Mais tout de même, les demeures patriciennes s'ouvraient à la mode étrangère; des livres réputés dangereux circulaient, et dans les salons, aux tapisseries et meubles français, le divertissement avait un petit goût de fronde et de scandale. A la dévotion de rigueur se mêlait ainsi une jovialité qui n'allait pas sans quelque lourdeur, un vernis de frivolité, auquel manquait sans doute un fond de vraie culture, mais qui en avait cependant les apprêts.

La ville de l'ours eut alors « ses délices », comme dit un chroniqueur mondain de l'époque³ :

De même qu'Amphion et Orphée ont policé leurs compatriotes par le chant et les ont convertis à des mœurs plus douces, à une délicate jouissance de l'existence, trois grâces vaudoises apportèrent d'une région plus clémente des sentiments et des joies charmants sur les rives de l'Aar glacée, ombragées de sombres forêts de sapins.

Ces trois grâces, les sœurs Warneri, qui présidaient à une cour d'amour, analogue à celle de Lausanne où régnait la belle Suzanne Curchod, devinrent les dames Wyss, de Watteville et V. B. Tscharnier. Par elles, un air de galanterie pénétrait à Berne, tandis que l'esprit de Voltaire y exerçait sa séduction, en dépit de Haller, enfermé dans sa gloire de savant.

1. A. Br. II, p. 69.

2. Cf. GEISER : *Beiträge zur Bernischen Kulturgesch. des 18. Jahrh.* 1891; RODT : *Bern im 18. Jahrh.* 1901; GRUNER : *Deliciae urbis Bernae*, 1732 (Berner Taschenbuch, 1880).

3. SIGMUND WAGNER : *Novae deliciae urbis Bernae oder das goldene Zeitalter Berns.* (Neues Berner Taschenbuch, 1916, p. 259 ss.)

Une société plus libre et plus gaie s'y formait ainsi en marge de la sévère aristocratie qui gouvernait la ville. V. B. Tscharnner pouvait vanter :

le nombre considérable de jeunes personnes du sexe qui aiment les arts, la lecture, la conversation des livres et des gens de lettres, sans affecter de se séparer des habitudes de la vie civile; elles n'aiment point le jeu, sans le fuir; elles aiment la musique, les langues étrangères, la promenade et les entretiens des choses... Je vous avoue que c'est un de mes grands plaisirs de voir la vérité du tact moral et littéraire triompher chez d'aimables personnes des préjugés dont la bonne éducation est environnée ¹.

Parmi elles, Tscharnner cite les demoiselles Stürler, Fels et Julie Bondeli. A ce cercle gracieux avaient part quelques érudits et amateurs : avec les deux frères Tscharnner ², Louis Lerber, un juriste qui se piquait d'écrire ³, le bibliothécaire Sinner de Balaigues, qui venait d'éditer des poésies françaises du Moyen Age et traduisait Perse ⁴, le jeune « antiquaire » Schmid de Rossen, déjà lauréat de l'Académie de Paris pour ses travaux sur l'Égypte ⁵, l'orientaliste Samuel König, l'ami de Henzi ⁶, les géographes Samuel Engel, Elie Bertrand, l'économiste Tschiffeli, les professeurs Stapfer, Wilhelmi, etc... Cela constituait une « coterie » animée et intéressante, où l'esprit et l'ironie se donnaient libre cours.

Dans une telle compagnie, il convenait de dépouiller toute prétention, de faire montre d'une politesse de bon aloi, de savoir

1. TOBLER, *o. c.*, p. 41.

2. Nicolas Emanuel était né en 1727; V. Bernard en 1728. Élèves du pasteur Stapfer, ils avaient voyagé à l'étranger; de l'Université de Göttingen ils étaient passés en Angleterre, où V. B. connut Young et Richardson, et en France, où il fut en relations avec L. Racine et l'abbé Durand, qui l'introduisirent dans le milieu littéraire. Cf. TOBLER : V. B. Tscharnner.

3. Auteur d'un recueil de poésies (1749) et plus tard d'un poème didactique : *La Vie d'Anet* (1778). (DE REYNOLD : *Le doyen Bridel*, p. 126 ss.).

4. Jean Rodolphe de Sinner de Balaigues publia en 1759 des *Extraits de quelques poésies franç. du XII^e, XIII^e et XIV^e s.* (Lausanne) et en 1760 la trad. des *Satires de Perse*. En 1781, il fit paraître son voyage historique et litt. dans la Suisse occidentale, dont une suite parut seulement en 1853 sous le titre : *Berne au XVIII^e siècle* (publiée par F. BOVER, *Revue suisse* XVI, p. 44 ss.).

5. Un travail sur Isis et Osiris a été couronné en 1757; l'année suivante, un autre sur Anubis et Harpokrates. Il devint, en 1765, bibliothécaire du Margrave de Bade, à Carlsruhe.

6. Cf. BABLER : *Henzis Leben u. Schriften*, Aarau 1880.

substituer, comme le dit Julie Bondeli, à la fadeur et aux fleurettes, la décence et l'amitié. Il manquait au jeune Souabe, pour y figurer à son honneur, à défaut de l'aisance de la parole, la souplesse du caractère qui aurait suppléé à l'éducation. Trop vaniteux pour s'abandonner, trop sérieux pour se plaire à la légèreté du ton, pour « avoir de l'esprit, dans la même journée, dans la tête, dans les pieds et dans les oreilles »¹, il se sentit bientôt « déplacé dans un monde nouveau qui n'a pas l'honneur de lui plaire »². Il trouve tout « autrement qu'il voudrait », « tout plus éloigné de la nature » qu'à Zurich. Il a l'impression d'être avancé d'un siècle »³. « La manière de vivre ici ne me convient pas, écrit-il à Zimmermann, j'aime la simple nature; ici elle est étouffée de falbalas et de colifichets. Je n'aime pas cela »⁴. Au lieu « des plaisirs qui lui sont un véritable tourment », il aspire à la liberté, aux loisirs, à la solitude⁵.

C'est aussi que son talent n'a plus la même considération et ne fait pas oublier le rang social. Du moins Wieland éprouve-t-il la gêne de « l'occupation servile qu'il a acceptée avec trop de précipitation »⁶. Instruire deux bambins de douze ans quatre heures par jour lui semble indigne d'un esprit « qui doit créer Cyrus, rivaliser avec Shaftesbury, Diderot et Rousseau »⁷. En dépit des égards qu'on a pour lui dans la famille du bailli Sinner⁸, au bout

1. BODEMANN, *Julie Bondeli*, p. 291.

2. Arch. f. Litgesch. XIII, p. 200 (en franç.).

3. A. Br. II, p. 66 s. (à Bodmer). Cf. A. Hess, 7 août, *ib.*, p. 68 s. « So frei und ruhig mein Leben in Zurich war, so gebunden und zerstreut ist mein Leben in Bern bisher gewesen. Die Versetzung in eine neue Welt ist notwendig mit grossen Zerstreungen begleitet; aber Bern hat in diesem Stücke etwas zum voraus. Die meisten Leute gehen hier müssig, und da es nirgends weniger erlaubt ist, ein Hibou zu sein, als hier, muss man zum Müssiggänger werden, um sich nach den Sitten des Landes zu bequemen. »

4. A. Br. II, p. 48.

5. A. Br. II, p. 88 (à Zimmermann 24 août 1791).

6. A. Breitingen, 10 juill. 1759. Arch. f. Litgesch. XIII, p. 113 s.

7. A. Br. II, p. 47.

8. A. Br. II, p. 85, 90. Arch. f. Litgesch. XIII, p. 200, 225 s. Dans ses « souvenirs », Sinner note avec dépit que W. n'a pas répondu à son attente. « Er schwang sich in höhere Sphären, gemeine Unterweisung war unter seinem in der Tat erhabenen Genie. Er versäumte seine Pflichten, und nach 2 Monaten dimittirte ich diesen seither in Deutschland so berühmt gewordenen Dichter » (cité par V. Mulinen, *o. c.*, p. 12 s.). Le précepteur fit à ses élèves des adieux pathétiques. L'un d'eux fut plus tard en relations avec le prince Carl August de Weimar et Goethe (HARZEL: *Briefe des Herzogs Karl August an Carl Ferdinand von Sinner in Bern*, Viertel-

de deux mois, il n'y tient plus et se fait rendre sa liberté d'une façon qui n'était pas très flatteuse ¹. Grâce à Fellenberg et à Stapfer, il peut cependant organiser un cours à quatre jeunes gens plus avancés et vivre selon ses goûts, une fois installé dans la maison du professeur Wilhelmi. Il jouissait de la société de Stapfer et de Fellenberg, « celui-ci à plusieurs égards un autre moi-même », sans lequel il pensait ne plus pouvoir vivre ². Il était reçu à Bellevue, chez V. B. Tschärner, de qui la femme ressemblait trop à un ange de Véronèse pour laisser indifférent « un philosophe si tendre, un poète si platonique » ³.

Cependant, « il ne vit qu'à moitié », éloigné de ceux dont le commerce lui était devenu si familier qu'il les considérait comme une partie de lui-même, « sans l'ange Grebel et la sœur Zimmermann ». Il regrette Zurich et le laisse trop paraître, de telle sorte que le vide ne tarde pas à se faire autour de lui. Tschärner est même obligé, en raison « de l'imagination impétueuse qui le fait fréquemment sortir dans ses discours de la bienséance d'un homme qui aurait plus d'usage du monde », d'espacer ses invitations ⁴. « Il est arrivé célèbre, il repartira incognito... Je prévois que partout il aura des désagréments, que partout il reviendra à un petit nombre de gens, par la raison qu'il ne se prête pas longtemps à la faiblesse d'autrui et qu'il néglige le grand moyen de plaire, celui d'écouter. » Il lui fallait un guide plus indulgent à ses caprices et plus attaché à son intérêt : il le trouva en la personne de Julie Bondeli.

Quand il lui fut présenté par Schmid de Rossen, à Altenberg,

jahrschr. III, 1890, p. 113 s. Friedrich von Sinner était lui-même un personnage important qui devint bientôt après bourgmestre. Il voyait Haller, avait approché Voltaire. Sa femme, née de Wattenwyl, appartenait aussi à une des meilleures familles de Berne.

1. Arch. f. Litgesch. XIII, p. 226 s. A. Br. II, p. 91. La conduite de W. fit une impression pénible tant à Zurich qu'à Berne. Künzli en fut particulièrement indigné (HIRZEL, p. 137 s.). Zimmermann écrit à Haller le 10 sept. 1759 : « Vous savez que M. Wieland, tout précepteur qu'il est, a fait beaucoup de bruit à Berne, mais je m'aperçois qu'il en a fait trop. M. Sinner, qui était son hôte, pourrait bien être devenu son ennemi. Cyrus reste là, comme tout autre ouvrage ; ce poète est fort dissipé. » (ISCHER : Zimmermann, p. 67 s.) Cf. Haller à Gemmingen, 25 janv. 1775 dans HIRZEL : *Hallers Gedichte*, p. CDLXXI.

2. A. Br. II, p. 51, 54.

3. TOBLER, *o. c.*, et A. Br. II, p. 63.

4. A Zimmermann, 22 déc. 1759 ; TOBLER, *o. c.*, p. 51.

où elle villégiaturait en été, Wieland s'attendait bien à trouver une femme d'esprit, mais non pas le bas bleu qui le désarçonna par son érudition et sa faconde :

Elle me parla tout d'un coup de Platon, de Pline, de Cicéron, de Leibnitz, de Pfaff, d'Aristote, de Locke, des triangles rectangles, équilatéraux, que sais-je, moi? Elle parla de tout... Elle a de l'esprit, du savoir, de la lecture, de la philosophie, de la géométrie, de la trigonométrie sphérique si vous voulez, mais elle a le don de me déplaire souverainement. Vivent les femmes idiotes!... Il n'y a pas de fille de l'Oberland que je ne lui préférerais! ²

Ce jour-là, Julie avait « mis son masque », comme elle faisait quand elle était intimidée, qu'elle soupçonnait « qu'on venait la feuilleter comme un livre ». Elle « jetait alors au nez des gens tout un paquet de choses à trier » ³. Voulait-elle confondre la fatuité du petit prodige, ou l'éblouir de façon qu'il ne vit pas sa figure de « laideron pittoresque », ses yeux fatigués de myope, son teint ravagé par la petite vérole, encore que la chevelure noire y ombrageât un beau front, ainsi qu'elle le remarquait à ses heures de coquetterie, et pour que son attention ne s'attachât qu'à sa voix, qui lui assurait une sorte de souveraineté dans la société? A la seconde visite, Wieland fut charmé, et à la troisième, il ne distingua plus qu'un « cœur excellent ». « Elle est extrêmement ouverte avec moi; elle va jusqu'à me faire des déclarations, qu'une fille ne fera jamais qu'à un philosophe, qu'elle suppose honnête homme et étranger ⁴. »

1. J. J. SCHÄDELIN : *Julie Bondeli, die Freundin Rousseaus und Wielands*, Bern 1938, et surtout E. BODEMANN : *J. Bondeli und ihr Freundeskreis...* Hannover 1874, où se trouve une partie de la correspondance avec Zimmermann et Usteri. Sophie La Roche, dans *Mein Schreibtisch*, II, 1799, donne aussi des fragments de ses lettres. Enfin une jolie monographie puisée dans les lectures et toujours exercée par la nécessité de ne présenter que le squelette de mes idées... tout cela fait malgré moi un masque dont je ne puis ni ne veux toujours me défaire. »

2. A. Br. II, p. 50 (en franç.).

3. A. Sophie LA ROCHE : *Mein Schreibtisch*, II, p. 279 (à propos de Leuchsenring). Elle ajoute : « La froideur du tempérament national, le flegme et la réserve... auquel on ne peut échapper avec la meilleure volonté pour le contraire, le vernis de l'usage du monde, l'esprit analytique puisé dans les lectures et toujours exercé par la nécessité de ne présenter que le squelette de mes idées... tout cela fait malgré moi un masque dont je ne puis ni ne veux toujours me défaire. »

4. A. Br. II, p. 54 (en franç.).

Julie se mettait à la portée de ce grand garçon à l'allure guindée « d'un étudiant allemand »¹, et essayait de débrouiller l'écheveau de sa pensée par la raison lucide qu'elle avait cultivée au moyen des mathématiques et de la dialectique. Cette cérébrale n'était, en effet, rien moins que romanesque. Élevée en pays de Vaud, où son père était bailli d'Echallens², elle avait appris à penser par le médecin philosophe Samuel Henzi. A onze ans, comme elle confiait à Sophie La Roche, elle jouait alternativement avec la poupée et l'arithmétique, et dès quinze ans, elle s'habitua à dompter son « tempérament trop vif » par un contrôle incessant. Elle fut alors « d'un sérieux outré », avant de retrouver au commerce du monde un peu de sa gaité primesautière. « Bientôt, j'entrepris la philosophie, et jamais je n'étais plus dissipée, plus extravagante, que dans le temps où je passais mes matinées à méditer sur le temps, l'espace et l'entéléchie. »

Chétive et délicate, il lui fallait faire violence à la nature, « abusant de sa bonne volonté par une application démesurée »³. Pour ne pas être à la merci de ses nerfs, elle s'astreignit à une diète sévère : « Il ne me fut plus permis d'être violente, même au risque de périr dans un accès de contrainte. » C'est ainsi qu'elle disciplinait une tête trop ardente par le calcul : « Lorsque vous voudrez oublier que vous n'êtes pas heureux, recommandait-elle à Zimmermann, occupez simplement les forces abstraites de l'esprit... Point de moraliste, point de poète!... Calculez, mon ami, calculez!⁴ » Quitte « à traiter son esprit en enfant gâté, quand il donnait des signes de lassitude », et à « évaporer sa bile dans le monde, pour ne pas risquer la mésaventure de Descartes ».

C'est ainsi qu'elle se tenait en équilibre, en dépit de sa « tête calabraise », qui lui donnait « l'air d'un volant prêt à partir, à la moindre impulsion, pour l'éther ou pour l'abîme ». Débarrassée

1. Sigmund WAGNER (*o. c.*, p. 287) rapporte l'impression que W. fit à Berne : « Er (W.) war ganz ein deutscher Studiosus, von nicht sehr empfehlenden Manieren und noch dabei ein halb sentimentaler, halb sinnlicher Geck. »

2. Friedrich von Bondeli fut membre du grand conseil et bailli de Tschertlitz, prévôt de Burgdorf, avant de s'installer à Kœnitz, aux portes de Berne (Sigm. WAGNER, *o. c.*, p. 262). Son grand-père avait été précepteur d'un prince de Prusse, de qui il tenait son titre de noblesse.

3. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 186 ss.

4. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 228.

de l'enthousiasme, « cette petite vérole de l'âme, qu'il vaut mieux avoir eu de bonne heure que plus tard, à cause des cicatrices »¹, elle surveillait sa sensibilité, s'étourdissait au besoin par un « torrent de sophismes »². La bourrasque passée, elle retrouvait la tranquillité et la gaité qui lui étaient naturelles³. Ayant rejeté d'elle les « diableries féminines », « assez homme, comme elle dit, pour ne pas mettre de l'élégance là où il faut des idées distinctes et distinctement énoncées, semer des fleurs où il faut de l'ordre et de la précision »⁴. Elle savait « ne rien rabattre, pour tous les Platons anciens et modernes, de la fierté et des prérogatives de son sexe », comme elle le prouvera à Rousseau⁵. N'ayant « ni le manège ni le dessein d'être coquette », elle croyait pouvoir exiger une égale loyauté envers elle. Elle n'en fut que plus facilement dupée par Wieland, pour n'avoir pas pris garde « que le vrai du sentiment marche avec le vrai de l'intelligence, et qu'aucun des deux n'est plus vrai lorsqu'on peut les distinguer »⁶.

Si elle se départit avec lui de sa prudence habituelle, c'est qu'elle crut n'avoir affaire qu'à un philosophe et à un poète, sans soupçonner la supercherie d'un esprit qui affectait la franchise. Intéressée par l'effort que faisait Wieland pour s'adapter au réel et pour se défaire de sa brume métaphysique, touchée peut-être par le désarroi de l'étranger, elle ne lui refusa pas l'amitié dont il avait besoin. Wieland pouvait-il manquer de tirer cette amitié dans le « platonisme » et de « s'ensorceler » soi-même de ses illusions? Comme Julie possédait, selon Zimmermann, « le cœur le plus tendre et le meilleur du monde »⁷, qu'elle n'était pas sans

1. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 325.

2. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 198.

3. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 188.

4. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 257.

5. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 293. On sait que Rousseau, pour son essai sur la Nouvelle Héloïse, lui attribua « la raison d'un homme et l'esprit d'une femme ». (BODEMANN, p. 93 s.).

6. A Sophie LA ROCHE (*Mein Schreibtisch*, II, p. 300).

7. A. S. HIRZEL (inédit), 10 nov. 1762 : « Den künftigen Gemahl von Mlle Bondeli kenne ich nicht, und Sie auch nicht. Er wird freilich Mann genug sein, weil sie ihres feurvollen Genies ungeachtet das sanfteste und gefälligste und beste Herz von der Welt hat. » Dans une autre L. du 30 oct. 1762, il l'appelle : « Ein zweiter weiblicher Plato, ein Engel von Schönheit und Tugend und eine ungemein tiefe Metaphysikerin. »

avoir aimé et souffert ¹, elle se prêta, comme on imagine, fût-ce avec réticence, à l'enthousiasme du jeune Allemand, qui déjà lui attribuait « toutes les qualités, la beauté à part, qu'il avait admirées isolément chez ses autres maîtresses, » le charme de l'esprit, l'égalité d'humeur, la gaité la plus enjouée, la plus grande simplicité morale, comme il ne l'avait jamais rencontrée, sans parler de l'intelligence la plus éclairée ².

Dès lors, il s'attache à elle, il ne la quitte plus. Vivre dans la même ville qu'elle, c'est maintenant pour lui « plus que le bonheur d'être roi ». C'est un sentiment « qui ne changera plus », déclare-t-il imperturbablement dès le mois d'août ³. Que Julie soit femme de génie, qui déteste toute apparence de passion exaltée et fanatique, et qui ne veut « que des amis » ⁴, cela n'est pas pour le tenir à distance. N'est-ce pas son fort d'offrir un amour qui soit aussi de l'amitié, ou une amitié qui soit aussi de l'amour? « Je suis en cette matière unique de mon espèce, et j'ai la fierté de croire que rien ne se rapproche plus de l'amour des esprits que ma façon d'aimer... A tout prendre, je suis le seul homme que Julie n'aurait pas dû connaître, si elle avait dû ignorer un amour plus tendre, plus vif, plus intéressant que l'amitié, sans être moins sincère et constant. »

Il l'aimera donc à sa façon, « avec enthousiasme, puisque c'est ma nature, et elle, sans enthousiasme, pour la même raison ».

1. Dans la correspondance avec Zimmermann, il est fait allusion à une déception récente et à un penchant pour un « faiseur de droit des gens, dont les procédés honnêtes sont si soutenus, qu'il faudrait être bien bête pour ne pas lui donner la préférence sur un poète inconséquent » (BODEMANN, p. 225). S'agirait-il de Kirchner, qui fut conseiller d'ambassade au Danemark? Cet homme « d'une beauté remarquable et d'une rare intelligence » aurait, selon Zimmermann, méprisé en sa faveur les hommages des femmes de Berne (à Hirzel, 22 déc. 1762, inédit). Mais Julie, encore qu'elle passât pour être coquette « sur l'écorce de sa figure et de son ton » (BODEMANN, *o. c.*, p. 259), écrivit à Rousseau en 1763 « la première lettre tendre de sa vie ». « Trente fois, en ma vie, j'ai voulu écrire des lettres tendres, toujours elles devenaient seulement spirituelles; hier j'ai voulu écrire une belle lettre spirituelle à Rousseau, et je restai tout émerveillée d'en avoir écrit une très tendre. Quel singulier accident! » (*ibid.*, p. 260.)

2. A. Br. II, p. 98 ss. (8 sept. 1759). W. ajoute : « Dagegen ist sie eine Meisterin in der Rolle einer « petite Maîtresse », die sie zuweilen *par principe* spielt (wie die Gräfin in *les lettres de Ninon au marquis de Sévigné*), ihre für die grosse Welt allzu soliden Verdienste zu verbergen, in der Maske einer Törlin ungeachtet durch den Schwarm der jungen Brüderschaft der Mère des foux durch zupassieren. »

3. A. Br. II, p. 86.

4. A. Br. II, p. 104.

Mais comment s'en tenir à cet accord? « Je lui ai prédit qu'elle finirait par devenir aussi enthousiaste que moi-même; elle n'en croit rien et dit qu'elle le voudrait pour me rendre heureux. » De fait, il avait dû lui parler rapidement d'une vie en commun, d'une union éternelle, si bien que Julie était en droit de se considérer comme fiancée. « Il n'y a rien au monde que je fasse (!) pour gagner Julie : elle me rendrait heureux au delà de toute expression », déclarait-il à Zimmermann; mais c'est pour ajouter aussitôt « qu'il n'en voyait pas la possibilité »¹. Quel jeu jouait-il de nouveau? En dépit des « lunettes philosophiques » que Marianne Fels, l'amie de Julie, « lui mettait sur le nez », la jeune fille, trop droite pour soupçonner les détours de cette âme désunie, s'engagea imprudemment.

Eut-elle l'espoir de redresser le caractère dont elle voyait les faiblesses, de venir en aide à cette bonne volonté qui était à ses pieds, de mettre de l'ordre dans cette conscience trouble? Crut-elle pouvoir faire crédit au cœur au nom du génie? « Je soufflais, et la girouette tournait à mon gré; pardonnez-moi cette phrase : elle est forte et pourtant vraie². » Elle sut arrêter effectivement l'impertinence de *Lucien Le Jeune* et imposer des retouches à des passages trop vifs d'*Araspe et Panthée*³. Quoi qu'il en soit, elle poussa, de son propre aveu, « les devoirs de l'amitié et de la bienveillance jusqu'au fanatisme », si bien qu'elle se vit, à juste titre, « punie de ses sublimes sottises »⁴. Ayant risqué sa situation mondaine et son amour-propre, elle fut la dupe de la versatilité et de l'inconsciente duplicité de Wieland. « Un seul regard de Julie, déclarera-t-il plus tard, portait la tranquillité, la joie et, oserais-je le dire, une espèce de béatitude dans mon âme⁵. » Mais que fit-il pour réaliser l'espoir qu'il avait fait naître et pour tenir tout simplement sa parole? Il agita bien quelques vagues projets d'une maison d'édition à édifier à Zofingen, avec le concours de

1. A. Br. II, p. 107.

2. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 221.

3. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 283.

4. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 196. Cf. RAUMER, p. 404 : « Um mir zu gefallen, legte das holde Mädchen alle ihre Wildheit und mutwillige neckende Laune ab, und löste sich ganz in sanfte, süsse Schwärmerei auf, die meiner damaligen Stimmung allein angemessen war. »

5. A. Br. II, p. 156.

Tscharner¹, car « son penchant bien décidé pour un genre de vie indépendante et éloignée du monde l'avait fait renoncer entièrement à tout établissement fondé sur un emploi public et des devoirs civils »; mais il restait suspendu à un appel qu'il attendait de Biberach.

Dès le début de 1760, on s'étonnait à Berne de son air soucieux et accablé, que Kirchberger, un ami de Julie, attribuait « à l'aigrissement occasionné par les sacrifices perpétuels qu'il était obligé de faire à un caractère emprunté »²; mais la véritable raison doit être cherchée dans l'irrésolution fondamentale de sa nature. Ce sont les mêmes tiraillements avec sa famille qu'à propos de Sophie, compliqués encore par la question religieuse, bien que Julie fût une calviniste bien tiède. Mais, plus que les obligations des siens, il y avait la résistance de son naturel bourgeois devant l'aventure d'une transplantation; il y avait le malaise qu'il éprouvait dans un milieu intellectuel « qui ne lui convenait pas »; il y avait l'inquiétude devant la vie pratique et le vœu d'une sinécure, qui lui assurerait le « loisir philosophique », auquel il aspirait plus qu'à tout. Cette union, « voulue par le ciel », il ne songe en réalité qu'à s'y soustraire. Sous prétexte « qu'un établissement inattendu s'offrait à Biberach et rendait sa présence nécessaire », il s'enfuit à la première occasion, n'osant avouer par lettre à Bodmer « les raisons assez embrouillées, qu'il conserve *in petto*, mais qui sont plus impérieuses que les raisons exotériques qu'on jette au bon public »³. Pour un emploi, qu'il considère lui-même comme « incompatible avec ses autres desseins », et une « carrière à laquelle il ne paraît pas propre », il lâche « l'espoir et la consolation de sa vie »⁴, il abandonne Julie, tandis qu'elle se trouve à Neuchâtel⁵.

1. A. Br. II, p. 131 s.

2. BODEMANN: *Julie Bondeli*, p. 242. Fellenberg à Iselin, 2 janv. 1760 : « W. parle de quitter Berne. Il en est extrêmement mécontent et vice versa. Partout où il se trouvera, il sera malheureux; » et le 15 mars : « Il est mécontent de tout le monde, et il repartira bientôt, à ce qu'il dit, à Biberach, où je pense qu'il ne sera pas moins malheureux qu'ailleurs... Ce mécontentement me paraît humilier les hommes et la philosophie. » (Cité par V. MULINEN, *o. c.*, p. 671).

3. A. Br. III, p. 120 s.

4. A. Br. II, p. 127 s.

5. Le 20 mai 1760.

Le motif décisif pouvait-il être son élection au sénat de Biberach, par laquelle il se disait « appelé par la Providence à faire du bien à sa patrie » ? ¹ Tel ne fut pourtant pas son empressement à obéir, qu'il ne retardât son départ afin de recevoir des propositions annoncées de Göttingen, si peu tenté qu'il fût par une chaire d'Université, puisqu'aussi bien « le seul poste avantageux serait celui qui le délivrerait de toutes sortes d'affaires publiques et des devoirs de société, et lui assurerait pour toute sa vie de l'indépendance, de l'aisance, de la liberté pour suivre ses goûts en toutes choses » ². C'est bien pour cela que Wieland renonce si vite « à la moitié de lui-même ». Il se flatte sans doute de trouver plus d'un moyen de concilier ses projets relatifs à lui-même avec ses nouveaux devoirs, et de réaliser « le seul bonheur qu'il y ait pour lui en ce monde ». Le croyait-il vraiment ?

Une fois de plus, l'instinct bourgeois l'avait emporté sur l'engouement de l'esprit. Si charmé qu'il fût de l'intelligence, de la culture et de la valeur morale de Julie, Wieland sentait trop bien la distance qui le séparait d'elle, pour ne pas souffrir dans sa vanité, et supporter à la longue ce contrôle sur sa fantaisie et sur son caractère. L'intrépide logicienne menaçait l'intimité de sa rêverie, ne lui eût peut-être pas laissé le refuge de sentimentalisme religieux dont il avait besoin pour s'aventurer dans le réel. Et puis, ce n'était pas la femme qu'il lui fallait, non plus qu'à sa mère, pour un établissement confortable et solide : elle était trop civilisée, trop cérébrale, et au surplus de santé fragile. Ne reconnaissait-elle pas elle-même, cette « prude par principe », que, « de la tête aux pieds, elle n'était pas faite pour le mariage » ? ³

1. A. Br. II, p. 135. Cette élection eut lieu le 30 avr. 1760, après que le poste de prêteur (Stadtammann), auquel il avait prétendu, lui eût échappé trois mois avant, « le seul qui lui convenait puisqu'il n'avait rien à démêler avec le gouvernement de la ville », et lui laisserait « la plus grande partie de son temps », tandis qu'il avait déclaré renoncer d'avance au poste de conseiller, qui l'obligeait « à renoncer aux Muses, à la liberté et à l'oisiveté philosophique », sans parler des « dépenses considérables » qu'il fallait envisager avant d'en tirer parti. Cf. FUNDE, p. 166).

2. A. Br. II, p. 140.

3. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 243 ; cf. 283 : « Étant fort jeune encore, je me dis : Julie, mon enfant, ne te marie pas, tu seras libre, tu feras ce que tu voudras ; n'ayant pas d'enfants, tu seras le centre unique de tes soins... Voilà ce que je me disais, et je disais vrai quant à l'état du mariage, mais je mentais comme un arracheur de dents, quant à l'état de fille. »

Julie l'eût frustré du bien-être domestique en même temps que de la poésie. « Si j'avais épousé Julie, déclare Wieland plus tard à Böttiger, je ne crois pas que je serais devenu jamais, dans la satisfaction que j'aurais eue à vivre avec elle, l'écrivain que je suis ¹. »

Elle n'en fut pas moins violemment ébranlée par sa désillusion. Si elle eut, au sortir de la crise nerveuse qui mit sa vie en danger, la générosité de pardonner autant qu'il dépendait d'elle ², elle n'eut garde cependant, lorsque, à la suite de nouvelles tribulations, le chancelier de Biberach essaya de se rapprocher d'elle ³, de prêter l'oreille à des explications auxquelles elle ne pouvait rien comprendre. La conduite de Wieland lui était désormais un problème moral dont la solution ne pouvait se trouver que dans l'autre monde; « elle en était pour sa part trop excédée en celui-ci pour s'en informer dans l'autre » ⁴. Elle avait vu Wieland tour à tour « dans l'éther et dans l'abîme », jamais sur terre, sauf quand il visait à l'imitation socratique, et « Dieu le préserve, lui et ses amis, de ce ton-là ! » ⁵ Aussi ne le mit-elle pas à l'épreuve à nouveau lorsque, quand elle perdit son père, Wieland se crut tenu à lui offrir, mais avec quelle réticence, une réparation ⁶.

1. RAUMER, p. 412.

2. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 200 : « Parmi tous les vœux que j'ai formés pour lui, le plus ardent de tous était qu'il ne sentît jamais les torts qu'il a eus avec moi; celui-ci a été aussi peu exaucé que les autres, il commence à les reconnaître, cela le rend plus malheureux sans que je puisse faire autre chose que de le plaindre; tout en le faisant, je me suis vue contrainte de lui avouer qu'un pardon absolu ne dépendait plus de moi, qu'il était des cas où l'esprit frappé et convaincu l'emportait sur la bonté d'âme la plus étendue. »

3. Voir les lettres à Zimmermann d'oct. 1761 (A. Br. II, p. 151 ss.). « Elle est en droit de se croire offensée de moi, et elle croit sentir, malgré l'amitié qu'elle me conserve, une impossibilité de me rendre les sentiments qu'elle avait autrefois pour moi. Pour moi, je soutiens que Julie et moi nous sommes de tous les êtres de l'univers ceux qui sont les plus faits l'un pour l'autre, et qu'elle ne peut pas faire mieux que de me pardonner... J'ai sans doute les plus grands torts vis-à-vis de Julie, mais mon cœur sent aussi bien que je sens mon existence qu'il n'est pas coupable des bassesses, des malices, des noirceurs dont je suis accusé sur les apparences les plus fortes. Au contraire, en supposant toutes les circonstances qui ont préparé et accompagné ces faits, je ne comprends pas comment j'aurais pu agir autrement. »

4. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 199 s.

5. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 229.

6. A. BÖTTIGER (*Raumer*, p. 404) W. avoue qu'il n'a pas eu, à la mort du père de Julie, le courage de vivre avec elle dans la gêne. Julie se retira avec sa mère et sa sœur Charlotte à Kœnitz, où elle vécut d'une rente modique (d'après une L. inédite de Zimmermann à S. Hirzel, 22 déc. 1762).

Ayant ainsi vérifié « que la vertu doit avoir son point de médiocrité, et qu'outrepasser ce point, c'est s'exposer à des punitions d'autant plus cruelles qu'on ne sait pas pourquoi on les a méritées »¹, Julie suivit désormais avec plus d'intérêt que de ressentiment « l'histoire philosophique », dont Wieland était le « livre vivant »², et à laquelle les lettres de Sophie fournissaient le commentaire. Ces deux femmes se trouvaient en effet rapprochées par l'infidélité de leur fiancé commun. Plus pénétrante, Julie voit mieux que, chez Wieland, « la conduite n'est rien et que la tête fait tout »³. *Don Sylvio* lui fera pourtant craindre de s'être laissé abuser de nouveau par le « maudit esprit philosophique »⁴. Elle saura tout de même tenir compte à l'auteur de ce « caractère de vérité qu'il met dans les choses que les plus honnêtes gens aiment à cacher »⁵. Alors que Sophie ne se consolait pas de ne plus être la muse qui avait éveillé le poète, Julie reconnaissait son erreur de s'être fiée à son esprit socratique. Sur la tombe de Julie, c'est Sophie qui viendra s'incliner et recueillir les reliques⁶. De loin, Wieland se souviendra seulement « qu'il n'y avait qu'une Julie au monde, et qu'il n'y en aura pas de sitôt une seconde »⁷.



« Mon amour pour Séréna m'a autrefois inspiré le poème de la Nature : n'attendez pas moins de l'inspiration de Julie qui, plus ou autant que la fameuse Grecque, mérite d'être appelée la dixième muse ou la quatrième grâce. Elle l'est pour moi et c'est assez. Mais ne comptez pas sur des vers ni sur des hexamètres !⁸ » Une con-

1. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 196.

2. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 329.

3. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 221 s., 230.

4. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 258.

5. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 335.

6. *Tagebuch einer Reise durch die Schweiz* (1787, p. 351, 363) et *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise*. Cf. *Lettres de Sophie La Roche à W.*, (29 janv. 1772, 23 oct. et 18 déc. 1778) et HORN, p. 273; *Raumer*, p. 410. Elle mourut en 1778.

7. HORN, p. 274.

8. A. Br. II, p. 108.

science nouvelle se faisait jour, deux mois après l'arrivée à Berne. Non pas qu'une œuvre fût déjà arrivée à maturité; trop forte était encore l'agitation produite par le changement de climat intellectuel. Le procès psychologique, en instance depuis deux ans, arrivait à son point critique. Que ce soit à Bellevue, chez Tschärner, ou bien dans ses conversations à Altenstein avec Tschiffeli, Wieland se trouvait partout en présence de questions politiques, qui reléguaient au second plan les problèmes philosophiques qui avaient occupé son esprit. Il percevait le remous produit par les discours de Rousseau dans un milieu particulièrement sensible à la passion révolutionnaire. Il se voyait renvoyé de ses songes creux à *L'Ami des hommes*, de Mirabeau, aux Physiocrates, aux Économistes. Que faire ici du *Cyrus*, de sa *Satire Swiftienne*, de *Lucien le Jeune*? Il n'était plus à la page. C'est pourquoi un projet de poème sur l'Agriculture, destiné à le mettre en faveur par une concession manifeste aux intérêts du jour, est bientôt rejeté¹. Ainsi en va-t-il d'un *Essai sur le Gouvernement*, annoncé à Iselin comme ayant trait « au sujet le plus beau, le plus sublime, le plus important sur lequel l'esprit humain puisse s'exercer »².

Que promettait une telle entreprise, si ce n'est l'exploitation de la matière de *Cyrus*, décidément abandonné, l'exposé utopique de la meilleure législation possible? Fénelon, Ramsay, Montesquieu, auxquels s'ajoute Helvétius, à qui Wieland trouve une certaine ressemblance avec le médecin de Brugg, étaient ses répondants³. Mais l'influence de Bodmer restait prépondérante et poussait Wieland à répondre au « paradoxe de la nature » du citoyen de Genève par le paradoxe théocratique. « A la barbe des philosophes », il aurait « prouvé » que Dieu, et Dieu seul, est et peut être le législateur des êtres intelligents ainsi que de l'univers; que les lois créées par les hommes sont mauvaises, « tout étant déjà fait »; qu'il suffit d'interroger la nature, ou plutôt de s'en tenir à la religion « comme à la seule législation qui convienne à l'homme

1. A. Br. II, p. 41 s. Cf. Zimmermann à Tschärner (HAMEL, *o. c.*, p. 36 : « Cette nouvelle m'a bien fait rire. Vous allez changer singulièrement cet ami. »

2. ISELIN venait de faire paraître son *Versuch über die Gesetzgebung*, 1758. Cf. Archiv. f. Litgesch. XIII, p. 198 s. W. envoie à Breitinger en oct. 1759 le plan de cet ouvrage.

3. A. Br. I, p. 324 s.

dégradé », même si elle ne remplace pas tout à fait la nature, le seul état où « l'homme soit vraiment homme ». Mais comment connaître la nature ? Les spéculateurs se seraient tous trompés sur elle ; nous n'aurions qu'une idée obscure de notre déchéance. Il faudrait en revenir à Platon, à Pythagore, les seuls qui auraient deviné la « nature humaine », et faire renoncer « Messieurs les philosophes, déistes, panthéistes, épicuriens, stoïciens de notre très philosophique siècle à leurs vaines tentatives pour remédier aux maux du genre humain ; il faudrait convaincre les gens de bien que l'avancement du christianisme est tout ce que l'on peut faire de plus raisonnable pour le bien réel de ce bas monde ». C'est ainsi que le sentiment religieux proteste contre le rationalisme. Mais Julie pouvait-elle encourager une telle attitude ?

A la lumière de sa critique, de telles rêveries devaient s'effilocher et se résoudre en des considérations plus positives, qui aboutiront à *Agathon* et au *Miroir d'Or*. Car c'est à Berne que se détermine l'évolution prochaine de sa carrière littéraire. Que Wieland se rétracte au premier contact avec la « civilité », que son romantisme germanique se raidisse, comme il arrivera à Herder à Paris et au jeune Goethe à Strasbourg, contre une intellectualité caustique, il n'en reçoit pas moins le ferment qui agira lorsqu'il se retrouvera dans sa ville souabe, et comme un avant-goût de la désinvolture critique de Warthausen. Mais c'est Julie, par l'examen auquel elle soumet ses idées morales, par la décision à laquelle elle l'oblige, qui va précipiter la révolution commencée par Zimmermann. Si elle le confirme dans « l'inutilité des recherches métaphysiques », elle lui fait comprendre aussi « qu'il ne faut pas toujours viser directement à l'utile, » et que, « pour obtenir de nous-mêmes ce qui nous convient, il faut user d'adresse, temporiser, tergiverser et même nous conter des fables »¹. Avec sa finesse et son tact psychologique, dont elle use avec des amies moins assurées qu'elle, telles que Marianne Fels ou la jeune Engel, et aussi avec des amis en pleine confusion comme Kirchberger et Zimmermann, elle le dirige vers le rétablissement de sa raison. « C'est du vrai que nous vivons, comme elle dit un jour à Sophie, et non pas du beau. »

1. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 231 s.

Grâce à elle surtout, le séjour de Berne a réparé le tort qu'avait fait à Wieland celui de Zurich : « En peu de temps, l'être sociable avait gagné autant que l'écrivain »¹.

Aussi longtemps qu'il est sous la dépendance de Julie, Wieland n'est pas capable d'un effort créateur. Si l'on ne tient pas compte de l'achèvement d'*Araspe et Panthée*, il n'exécute qu'un ouvrage de circonstance, dont il n'attend d'autre bénéfice que la considération. Profitant du voisinage de la troupe de Sophie Ackermann, il essaie de renouveler le succès de sa *Jeanne Gray* l'année précédente, par une *Clémentine de Porretta*, qui ne le céderait à la première ni en pathos larmoyant, ni en faiblesse dramatique². Quoi qu'en penseront les critiques berlinois, ce n'est encore que l'adaptation scénique d'un récit de Richardson. Au moins, Wieland peut-il compter sur la vogue de *Grandison* et se réclamer du précédent de Goldoni, voire de la *Nadine* de Voltaire, car il ne fait guère que mettre à la scène les données du roman³. A défaut d'action psychologique, le motif confessionnel lui paraît devoir suffire pour soutenir l'intérêt.

La religion est en effet le ressort principal de la pièce. En contrariant un sentiment né d'une circonstance fortuite, et justifié par la reconnaissance qu'elle doit à son sauveur, elle provoque chez Clémentine une crise de conscience dans laquelle chavire sa raison. Seul Grandison pourrait réparer le malheur dont il est la cause involontaire. Mais au scrupule catholique répond de son côté la prétention protestante, qui met obstacle à l'élan généreux. D'une part une enfant égarée, menacée dans sa vie, de l'autre un homme vertueux, qui se croit tenu à ne rien rabattre de ses principes; une situation qui n'a d'autre issue que le renoncement de Clémentine, à la faveur de la demi-lueur que retrouve sa raison en présence de Grandison. Elle ne pouvait être rendue dramatique que par le conflit du devoir religieux avec le bonheur. Qu'un tel obstacle

1. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 210 : « C'est à l'influence du climat, ajoutet-elle, à la combinaison de nouvelles causes morales, et non à un certain individu qu'il faut attribuer le changement que vous avez remarqué. »

2. *Clementina von Porretta* parut à la fin de l'hiver. Cf. ETTLINGER : *Clementina von Porretta und ihre Vorbild*, Zeitschr. f. vrgl. Litgesch., N. F. 4. (1891).

3. GRANDISON III, ch. 4 et 5, et VII (trad. franç. en 7 vol., 2^e édit. Leide 1764).

brisât alors maintes existences, Wieland en avait l'exemple chez sa cousine Sophie, et il se trouvait lui-même obligé de le prendre en considération dans le cas où il épouserait Julie. Mais au lieu de le faire jouer dans toute sa rigueur, au lieu que ce soit une barrière infranchissable ou une angoisse mortelle, Wieland le diminue au point de lui enlever toute sa force, au point de n'en faire plus qu'une vocation mystique.

Ce n'est pas la famille de Clémentine qui s'oppose à son union avec Grandison, ni non plus l'Église, car les concessions nécessaires ont été faites; ce n'est même pas sa foi, puisqu'elle doit être respectée par Grandison; ce n'est que l'inquiétude chimérique qu'elle éprouve devant la vie, l'attrait plus puissant du rêve. Incapable de décision, si ce n'est pour fuir l'amour dans la paix du cloître, Clémentine n'a ni mérite, ni héroïsme; elle sauve sa chimère des atteintes du réel. Elle choisit la seule forme de bonheur qui lui soit accessible. « Délicieuse solitude!... Sombre cellule consacrée au recueillement! Salut, chère vision du tombeau, où bientôt j'étendrai mon corps voué à la mort, afin de rentrer au royaume invisible des immortels!... Ce que j'abandonne n'est qu'éphémère et ne brille que d'un faux éclat! »¹ Ce n'est même plus une évasion, c'est la préservation d'une douce illusion à laquelle s'est attaché son sentiment. Elle n'aime pas Grandison, mais un séraphin. Dans sa cellule elle jouira de sa chimère; « sans reproche ni gêne, elle se livrera à ses sentiments et à ses larmes, que les anges porteront à Dieu avec les soupirs de l'âme exhalés pour Grandison »².

Grandison non plus ne sacrifie rien. A-t-il seulement balancé entre ses principes et son « admiration » pour Clémentine? Il se trouve soulagé d'une décision qui lui imposait un compromis sans la contrainte d'un autre intérêt, comme dans le roman. Il a ses traditions, son idéal, son univers aussi exclusif que l'est son salut pour Clémentine. Pour lui être « plus chère que la vie », celle-ci l'est pourtant moins que son orgueilleuse vertu : « Ma religion, ma patrie, puis-je renoncer à vous? »³ En est-il question? Mais il lui

1. A III, p. 293.

2. A III, p. 286.

3. A III, p. 250.

faut cette échappatoire, car son prétendu amour reste soumis à la raison; il est affaire de délibérations, il a besoin de garanties.

J'agis avec justice et générosité, je maîtrise mes passions, et je suis moi-même malheureux... O vertu! combien ton charme est puissant, combien ta beauté est irrésistible, pour que tu paraisses d'autant plus digne d'être aimée que l'on souffre davantage pour toi!... ¹

Mais comment souffrirait-il? Il est venu en arbitre, il repart en triomphateur, « laissant derrière lui un ange gardien qui veillera sur lui dans le labyrinthe de cette vie » :

Souvenez-vous dans votre retraite de celui qui a pu renoncer à vous pour l'amour de votre âme. Nos confessions nous ont séparés, mais un monde meilleur nous réunira... Le souvenir de votre piété m'incitera à vivre de façon à mériter de vous revoir dans votre céleste séjour ².

Si la raison se laisse fléchir, ce n'est que sous la poussée du cœur; rien de moins passionné, de plus froidement emphatique que l'assaut de générosité qui couvre l'égoïsme spirituel. Du moins ne comporte-t-il pas de discrimination entre la discipline catholique et l'autonomisme protestant. Tout comme Grandison en impose aux milieux aristocratiques et même à l'évêque italien, il s'incline de son côté devant une foi qui commande une telle abnégation, et qui est capable de transfigurer ainsi la jeune mystique. La religion qui sépare les consciences rapproche les âmes. « Nous sommes tous honnêtes, pourquoi faut-il que nous soyions malheureux? » demande la mère de Clémentine ³. Poser la question, c'était annoncer le drame de la tolérance, dont se chargera Lessing ⁴. Que Wieland ait effleuré le sujet, c'est sans doute l'effet du climat bernois, comme il le dit à Bodmer ⁵.

Mais cet esprit de concession, en enlevant à l'action son premier mobile, ne laisse à la pièce qu'un intérêt d'édification. La sympathie se refuse à des personnages trop « vertueux » pour souffrir,

1. A III, p. 237.

2. A III, p. 292. s.

3. A III, p. 243.

4. STILGEBAUER, *Zeitschr. f. vergl. Litgesch.* N. F. 10, p. 308, attribue à W. cette tendance philosophique. Elle peut être implicite, mais ne s'accuse pas assez pour être saisie.

5. A. Br. II, p. 117.

trop bien défendus par leur idéalisme pour être affectés par les contingences de la vie¹. Que de leur attitude dépende la satisfaction et le repos d'une famille, cela ne saurait les troubler; aussi reste-t-on indifférent à cette agitation vaine autour d'une chambre de malade, à ces délibérations suspendues, à cette attente d'une décision qui ne peut rien résoudre. Wieland a tenté vainement de suppléer à cette passivité psychologique par l'effet scénique, par la mise en œuvre des procédés pathétiques de la comédie larmoyante. Comme il ne donne, en guise de pièce, qu'une suite de « tableaux », il s'attache à rendre ceux-ci le plus « touchant » possible². Il fait appel à toutes les ressources de la mimique et du débit. Si factice que soit cette recherche de l'émotion, elle témoigne néanmoins d'un souci technique, d'une vision plus réaliste. De *Jeanne Gray* à *Clémentine de Porretta*, il y a progrès vers le naturel en dépit de l'erreur du sujet. A l'école de Diderot, Wieland risque une forme de théâtre qui sort de la tradition classique, dans le sentiment que « la véritable unité d'une pièce n'est pas dans les règles ». Il renonce à l'idéalisation du vers au profit du spectacle; voilà qui l'éloigne encore de Zurich.

*
* * *

Bodmer ne s'y trompait pas : son ancien disciple était prêt à passer dans le camp adverse³. Si la dédicace de la pièce à la princesse Clémentine de Prusse⁴ semblait préparer une candidature

1. Cf. MENDELSSOHN, dans sa critique des *Literatur-Briefe*, L. 123 et 124.

2. VORREDE, 1760 : « Um die schönsten und rührendsten Stellungen der Geschichte in einer Reihe lebender Gemälde darzustellen, war es unvermeidlich, sich in Absicht der Zeit und des Orts eine Abweichung von denjenigen Regeln der Kunst zu erlauben, welche ohne Nachteil dessen, was die wahre Einheit eines Stücks ausmacht, überschritten werden können. »

3. Dans une L. inédite à Sulzer, du 3 mars 1760, Bodmer pense que W. va incessamment se rendre à Berlin et passer dans le camp de Nicolai et de Lessing. Sulzer de son côté remarque : « Es scheint, er wolle es mit den Deutschen wieder gutmachen, aber gerade mit denen, deren Feindschaft ihn ehrt. » Il est à remarquer que Bodmer ne laisse pas de juger favorablement la pièce : « Gewiss ist noch kein deutsches Trauerspiel zu dieser Höhe des Affektes bei solcher sanften Gelindigkeit gestiegen. » (BODEMANN : *Zimmermann*, p. 176.)

4. Cette dédicace devait appuyer la candidature de W. à l'Acad. des Sc. de Berlin. Mais l'exemplaire destiné à la princesse Clémentine n'est pas parvenu à

à l'Académie des Sciences de Berlin, le ton de la pièce marquait une attention à l'auteur de *Miss Sarah Sampson*¹. Wieland ne conseillait-il pas à son ancien maître de pactiser avec ses adversaires, plutôt que de poursuivre une vaine polémique?² Leur dénier toute raison, toute compétence, était-ce le fait d'une critique avisée? Si sévères et si malveillants que soient ses adversaires, ils n'ont pas toujours tort. « Notre situation est si délicate que nous ne pouvons pas, sans ennui ni dommage, relever leurs réelles erreurs. » Le plus sage est de ne pas provoquer, d'user de politesse et de diplomatie. Pour lui, sa tolérance s'étend désormais jusqu'à Gottsched, Nicolai, Lessing, quitte à passer « pour latitudinaire auprès des orthodoxes, et pour zélote auprès des hétérodoxes ». « Je m'enveloppe sans protester dans mon manteau de philosophe et je laisse tomber la pluie tant qu'elle veut. » Il n'en reste pas moins fidèle à ses amis, s'il n'en veut plus à ses ennemis.

A l'alliance ainsi dénoncée, le désaveu public devait suivre. Bodmers s'attendait « à être renié, sans plus de raison qu'il n'avait été jadis encensé »³. La préface de Cyrus, quoiqu'en prétendit l'auteur, « en disait déjà trop ou pas assez »⁴. Qu'allait apporter l'édition des *œuvres poétiques*, dont Wieland ne se gênait pas de parler avec détachement? De fait, c'était bien l'abandon prévu. Ce que

Sulzer, chargé de le lui remettre. Celui-ci se plaignit à Bodmer de cette négligence : « Dieses ist ein unbesonnenes Verfahren von ihm » (à Bodmer, 17 mai, 23 août et 17 sept. 1760, dans KÖRTE). W. aurait-il fait présenter sa pièce par un autre académicien, Elie Bertrand, par exemple, ou bien s'est-il désintéressé de cette démarche, son sort une fois fixé à Biberach?

1. A Bodmer, 9 mars 1760, A. Br. II, p. 122 : « Clémentine hat sich eben so wenig als Elektra und Ulysses (2 pièces de Bodmer) eine geneigte Aufnahme von Herrn Lessing und Comp. zu versprechen; sie hat auch ihre Partei schon zum voraus genommen. (Emilie MARX, o. c., p. 77 s.; STILGBAUER, art. c., p. 308, croient à une influence de Lessing. Peut-être s'agit-il d'une influence de Voltaire.)

2. A. Br. II, p. 123 ss.

3. A Sulzer, 9 sept. 1762 (KÖRTE).

4. A. Br. II, p. 92 : « Indessen beschäftigt mich die Ausbesserung aller meiner poetischen Werke, die ich in drei bis vier Teilen herauszugeben gedenke. Allem Ansehen nach ist meine poetische Laufbahn schon durchlaufen, es wäre denn, dass irgend ein guter Engel mir die Musse verschaffte, welcher Sie so gütig gewesen, mir soviel mitzuteilen, als zur Vollendung meiner besten Productionen nötig war. Ich weiss nicht wer dem Herrn Schinz gesagt hat, ... dass ich von meinen ehemaligen poetischen Arbeiten mit Verachtung rede. Vielleicht hat er, *ut fit*, aus einigen Ausdrücken in der Vorrede zum Cyrus zu viel geschlossen. Dieses kann ich ihm desto leichter zu gut halten, da ich selbst in dieser eilfertigen Vorrede entweder zu wenig oder zuviel gesagt habe. »

l'éloge, les retouches ne marquaient pas assez, la préface se chargeait de le souligner ¹.

Non seulement Wieland ne se reconnaît plus dans cette production juvénile, pour la plus grande part inspirée par Bodmer, mais il se défend encore d'avoir jamais eu celui-ci pour maître, d'avoir été pour lui plus qu'un hôte et un ami. « Il n'a pas écrit une ligne, comme il déclare, pour lui faire la cour, pas plus qu'il n'a jamais songé à se prévaloir de ces « essais fugitifs, inachevés et prématurés ». Il ne soutient plus ni le goût dont ils relèvent, ni les sentiments qu'ils expriment.

Pour le goût, il s'en excuse sur l'époque et le pays. Ce n'est pas sa faute si, au lieu de trouver, comme jadis un jeune Grec, un climat héroïque, une patrie favorisée par les muses et les grâces, il est né dans une nation où l'éducation, la vie politique, les mœurs, sont telles qu'il faut un rare concours de circonstances pour qu'un génie poétique puisse y remplir sa mission. Dans ces conditions, lui reprochera-t-on ses errements? Le seul maître auquel il eût aimé se former, c'est Hagedorn.

Quant à l'inspiration, elle serait l'effet d'un penchant et de l'exemple des anciens. Comment a-t-on pu mettre en doute sa sincérité, alors qu'il n'a pas de sentiment plus invétéré que son amour de la liberté et de la vérité! « Un cœur ému, un enthousiasme véritable, une âme ravie par un objet réel, telle est la source de tout ce que j'ai écrit, à l'exception de *Cyrus*! » Ce qui est vrai, ajoute-t-il, c'est que tous les autres ouvrages ont été écrits en vue d'une personne déterminée, et dans un état d'esprit particulier. Ils seraient essentiellement des œuvres de circonstance, auxquelles toute ambition littéraire serait étrangère. En bonne conscience, Wieland se déclare totalement dépourvu de vanité d'auteur. Au demeurant, sa carrière littéraire serait close. A son terme, il aurait à regretter, comme Théophraste, « de mourir au moment où il aurait enfin appris à vivre ».

Il lui apparaît maintenant que la poésie n'est pas seulement

¹ La préface est datée du 18 août 1761. Cette édition devait paraître par souscription à Berne chez Tschärner (Archiv. f. Litgesch. XIII, p. 222 s.). Mais W. ne put se dégager de son éditeur zurichois. (A III, p. 293-297.)

une vocation, mais encore un art, un art difficile, qui exige, avec l'enthousiasme, l'intuition profonde de la nature, la connaissance des secrets de la forme. C'est une musique qui ne supporte pas de fausse note, une réalisation jamais parfaite. Il lui suffit d'être le bon artisan qui sait où peut atteindre le fini et la correction d'un ouvrage. Non plus le faux idéalisme de Zurich, la peinture morale, le pittoresque rapporté, l'éloquence, mais bien la « noble simplicité », la fluidité, le rythme. Au lieu de la « caricature du beau », comme dit Diderot, le style. Il ne s'agit plus d'être original, comme il l'explique dans une lettre à un débutant, mais de dire ce que tout le monde croirait pouvoir dire, ce que tout le monde trouve beau, ce qui touche tout le monde¹.

On le voit, l'écrivain a pris pleinement conscience de son art. Dans l'atmosphère de Berne, trop sèche pour sa sentimentalité, l'esprit s'était désenbrumé, le goût affermi². Il avait dû, au milieu d'esprits positifs et critiques, reviser ses prétentions. Il s'était rendu compte du peu de cas que l'on y faisait de la poésie, et que le vrai mérite était attribué au savoir et au talent³. On peut juger de son dégrisement au ton sur lequel il s'excuse auprès de Breitinger de son intérêt pour Julie Bondeli : « Elle me remplaçait, dans une certaine mesure, tout ce que j'avais aimé à Zurich; elle fut à la fois mon amie et mon ami. Il ne fallait pour cela rien moins qu'une personne qui, aux avantages et aux vertus de son sexe, joignit un esprit viril et des ressources inépuisables de conversation⁴. » C'est ainsi que Wieland était rentré dans ses limites; renonçant à jouer à Berlin un nouveau personnage, il s'était replié dans sa petite patrie souabe, où, en se montrant tel qu'il était,

1. A. Br. II, p. 72.

2. Bodmer à Zimmermann, 23 mars 1760 : « Wieland ist in Bern nicht auf Wieländischem Grund und Boden. »

3. Notamment l'ironie des érudits, comme le bibliothécaire Sinner et l'orientaliste Schmid de Rossen, lui fut pénible, non moins que la distance d'un philosophe comme SCHMID D'AUENSTEIN, auteur de *Réflexions sur divers sujets intéressants de morale et de politique* (1760), que Zimmermann loue comme mathématicien philos. dans une L. inédite à Hirzel. Ce Schmid avait connu à Paris Fontenelle et à Leyde La Mettrie; après quoi il fut gouverneur du duc de Weimar, puis conseiller de légation à la cour de Danemark. Or « il n'était rien moins qu'un admirateur de Wieland ». Cf. HAMEL, *o. c.*, p. 36.

4. Arch. f. Litgesch XIII, p. 227.

il était sûr de ne pas manquer de considération ¹, dût-il ne donner à la littérature que des heures perdues, se borner à de modestes travaux de traduction et de collaboration à des revues ².

S'il s'arrêta à Zurich quelques semaines pour prendre congé de ses anciennes relations, Wieland évita Künzli à Winterthur, tant il était pressé, comme raillait celui-ci, « de prendre possession de son nouveau royaume ³ ». Mais il n'allait pas tarder de regretter, « dans une triste et barbare patrie », tout ce qu'il avait laissé en Suisse, à Berne même, où pourtant il s'était senti étranger et humilié ⁴. Ainsi qu'au retour d'un long voyage, il vivra quelque temps de ses souvenirs. Mais son âme, qui avait maintenant « repris sa forme naturelle », se détachera bientôt du passé. Il ne poursuivra de relations qu'avec son éditeur Gessner et avec Zimmermann, qui pouvaient encore lui être utiles. Tschärner, qui avait prévu que sa correspondance avec Wieland ne serait ni vive ni de longue durée ⁵, refusera d'éditer *Agathon*, comme « trop hors de ce siècle », trouvant « qu'un homme vigoureux fait aujourd'hui la guerre aux préjugés de plus près ». A Berne comme à Zurich, *Don Sylvio* empêchera de déchiffrer, dans le roman d'éducation, « l'énigme de cet esprit de caméléon » ⁶.

De la Suisse Wieland avait donc tiré ce qu'elle pouvait lui donner de mieux, la connaissance de soi-même. Il savait ce qu'il

1. « Je souhaite qu'on l'encense en Souabe autant qu'il peut l'espérer de l'extraordinaire attitude de ses concitoyens. » (A Hirzel, 4 juin 1760, inédit).

2. Cf. A. Br. I, p. 132 ss. W. envisageait la trad. de Shaftesbury, de Xénophon, de Théocrite, des Géorgiques de Virgile, des épîtres d'Horace.

3. Cf. HIRZEL, p. 144. W. passa à Winterthur vers le milieu de juin, où il ne vit que le père de son ami Dietrich Sulzer, le bailli Johannes Sulzer. Martin Künzli en fait part à Bodmer le 16 juin avec quelque dépit : « Ce qu'il dit à M. Sulzer est une nouvelle preuve que la nature a oublié, en créant Wieland, son chef-d'œuvre, de lui donner aussi la constance; tout en lui est parfait et tout est aussi inconstant; il est lui-même tantôt un Dieu, tantôt à peine un singe. »

4. 13 août 1760. A. Br. II, p. 142 ss., plus complète dans HAMEL, *o. c.*, p. 58 ss.

5. TOBLER, *o. c.*, p. 22. HAMEL, p. 52 ss.

6. A propos d'*Agathon*, s'écriait à Hirzel, le 12 nov. 1767 (Arch. f. Litgesch., XII, p. 217 : « Und in der Tat ist sein Chameleonsgeist für keine Person in der Welt besser aufgelegt als für alle eine nach der anderen nachzumachen wie er alle Arten von Schriftstellern schon nachgemacht hat. Seine weiche und biegsame Einbildungskraft ist ihm hiezu unendlich vorteilhaft. » Künzli écrit à Bodmer dès 1761 : « Ich verwundere nicht nicht mehr, dass Wieland der Mensch als ein Rätsel vorkommt, denn was hat er, in sich selbst gekehrt, anders vor sich? Cf. p. 147 : « Er ist ein Proteus, es scheint, er wolle alle Rollen spielen. »

devait aux « nobles personnes, excellentes et avisées, et surtout à la société distinguée dans laquelle il s'était trouvé là-bas ». De Biberach, il va annoncer un homme nouveau à Zimmermann : « *Non sum qualis eram...* Sans m'étonner d'avoir été enthousiaste, hexamétriste, ascète, il y a beau temps que je suis revenu de tout cela, grâce à Dieu, et que je me trouve tout naturellement au point d'où je suis parti il y a dix ans ¹. » Ainsi que le voyait bien Julie Bondeli : « Le masque tombe et Wieland reste ². »

1. A. Br. II, p. 194 (8 nov. 1762).

2. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 209.

DEUXIÈME PARTIE

BIBERACH

CHAPITRE VII

BIBERACH ET WARTHAUSEN

A son retour à Biberach Wieland avait donné le décor d'une vocation politique. Par un « vote inouï dans un pays si corrompu et bouleversé », qui l'appelait à siéger au banc de la noblesse, en vertu d'un titre universitaire dont il ne pouvait d'ailleurs pas exciper, il se disait investi d'une mission quasi providentielle par le « vote du peuple ». Cette mission, il ne pouvait pas la refuser ¹, d'autant moins qu'à la considération s'ajoutait l'espoir d'en tirer des avantages substantiels. Vue de Berne, une carrière administrative se présentait même avec quelque dignité à un esprit « philosophique »; elle pouvait le disputer au service des Muses et des Grâces. Dans la débâcle de son idéalisme esthétique, un rôle dans la cité prenait quelque lustre. « Je vis clairement qu'en saisissant le moment favorable, je viendrais à bout de tous les propos que j'avais conçus depuis longtemps en sa faveur (de sa patrie). » C'était d'un autre prestige que l'enseignement dans une Université, ou même que le trafic littéraire ². Aussi Wieland avait-il quitté allègrement sa retraite helvétique pour courir la fortune de la vie publique ³.

Qu'il lui fallût bientôt déchanter, il connaissait assez la situation de sa petite république pour s'y attendre. N'arrivait-il pas à la faveur d'une intrigue, telle qu'il s'en formait généralement

1. A. Br., II, p. 137 s. : « Après avoir considéré toutes les circonstances et réfléchi sur tout ce qui devait entrer dans ma délibération sur le parti que je devais prendre, je crus entendre la voix de la Providence qui m'appelait à faire du bien à ma patrie. »

2. L. à Archenholz, 8 oct. 1761 (Morgenbl., 1828, n° 167).

3. L. à Volz, 6 juin 1760 (Morgenbl., 1839, n° 119).

à propos d'une élection consulaire? « Je ne réussirais pas, écrivait-il à Tscharnier, le 13 août 1760, à vous donner une idée nette des intrigues de notre état politique : il me suffira de vous dire que l'élection d'un consul romain, du temps de Clodion, n'était pas plus difficile, ni plus turbulente que celle d'un consul de notre chétive ville¹... » Aux divisions organiques du régime paritaire, que la guerre de Sept Ans accusait encore, se mêlaient naturellement les dissensions intestines dans les partis rivaux, les compétitions d'intérêts et les tripotages inévitables². Mis en cause, Wieland se lamentera sur « le délabrement, la mauvaise économie, la police corrompue, l'indifférence totale avec laquelle on considère la ruine de l'État, l'imbécillité des dirigeants, l'immoralité du peuple, le mépris des lois, l'arbitraire du gouvernement... »³.

En l'occurrence, il était même contraint de jouer un « rôle d'acteur principal, aussi odieux que nouveau pour lui »⁴. Afin d'évincer la candidature du chancelier Johann von Hillern au poste de bourgmestre évangélique, une fraction de ce parti avait fait entrer Wieland au Sénat, comptant sur sa voix contre ce personnage de réputation douteuse, allié au curateur de l'Hôpital, « un des principaux destructeurs de la ville », et tout particulièrement hostile au pasteur Wieland⁵. L'auteur de tant de livres édifiants pouvait-il ne pas faire triompher la cause des honnêtes gens? Sa voix suffirait à départager les deux factions. Mais il s'agissait pour lui de faire montre « d'esprit socratique ». Il trempa aussitôt dans une combinaison qui, en mettant à la tête de la république ce même von Hillern, dégageait à son profit le poste de chancelier, lequel, à défaut de celui de « prêteur » (syndic) qui lui avait été

1. A. Br., II, p. 143 (plus complète dans HAMEL, *o. c.*, p. 58 s. en franç.).

2. Cf. LUTZ : *Beiträge zur Gesch. d. ehemaligen Reichsstadt Biberach*. Il fallut, en 1729, une exécution militaire pour venir à bout des difficultés créées par l'administration des bourgmestres Daniel Hillern et Sättelin (p. 320 s.). En 1752, le bourgmestre évangélique Gaupp et le curateur de l'Hôpital Hillern, à la suite d'une nouvelle intervention de Vienne, furent condamnés pour malversations (p. 332 s.).

3. A. VOLZ, 1761 (Morgenbl., 1839, n° 123).

4. A. Br., II, p. 143.

5. L. citée à VOLZ, 6 juin 1760, et E. SPRINGER : *Würt. Vierteljrsh. f. Landesgesch.*, XXII, p. 263. Le curateur de l'Hôpital mourut sur ces entrefaites et fut remplacé par le sénateur Gutermann v. Biber, promoteur de l'élection de W. (A. Br., II, p. 136 s.).

soufflé par un membre de cette même famille ¹, ferait son affaire mieux qu'il n'avait cru à distance. Il ne fallut que quelques invitations chez von Hillern pour le convaincre des « mérites » de celui-ci et des « intrigues égoïstes de ses adversaires ». Après six semaines de négociations « qui ne le cédaient en rien à celles d'un conclave », von Hillern était bourgmestre et Wieland chancelier, au grand émoi de ses propres partisans. « Ma conduite, en ces circonstances délicates, fut plus habile qu'on ne l'attendait d'un coup d'essai; ce qui me servit surtout, c'est que je feignis d'avoir peu d'espoir de réussir, et que je cachai si bien mes ressorts qu'à la veille de l'élection mes adversaires au conseil eux-mêmes n'arrivaient pas à compter une majorité en ma faveur, et étaient fermement convaincus de mon échec ². » Ce que Wieland ne dit pas, c'est que l'affaire avait été menée par une main plus habile que la sienne, celle de la femme de von Hillern, la propre sœur de Sophie La Roche. Jolie et coquette, Cateau n'eut pas à faire beaucoup de frais pour s'emparer de son cousin et le détacher de Julie.

« Il en devint amoureux dès qu'il la vit », rapporte celle-ci; au bout de quelques semaines de séjour à Biberach, il la crut un modèle de perfection et l'appelait la seconde Panthée. Elle s'y prit habilement pour le gagner, et il eût fallu n'être pas Wieland pour lui résister. Contente de lui donner de l'amour, elle se garda bien d'en prendre elle-même. Il lui suffisait de le faire servir de jouet aux différentes passions de son mari et aux siennes... Le prestige finit en octobre, mais les conséquences politiques et morales n'en subsistèrent pas moins ³...

Grâce à ce « joli coup », Wieland faisait figure d'intrigant, non seulement chez les catholiques, mais aux yeux de ceux-là mêmes

1. Justin Heinrich Hillern, élu Stadtmann le 3 janv. 1760.

2. A. Br., II, p. 145 s. et *Die Dichtung* (K. E. FRANZOS), 1890, p. 272 s. « Meine Conduite in so schwierigen Umständen war klüger, als man von einem *coup d'essai* hätte erwarten sollen, sonderlich war mir dieses am vorteilhaftesten, dass ich wenig Hoffnung zur Reussite zu haben vorgab, auch alle meine Ressorts so zu verbergen wusste, dass noch den Abend vor der Wahl jedermann, und meine Gegner im Rat selbst, die majora für mich nicht zusammenzurechnen wussten, und also fest beglaubt waren, ich würde durchfallen. » L'élection du bourgmestre eut lieu le 3 juill., celle de W. le 24 du même mois (SPRINGER, *Chr. M. Wieland als Kanzleiverwalter in Biberach*, 1913, p. 364).

3. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 195.

à qui il devait sa place au Sénat. « Pour une couronne, assurait-il à Bodmer, il ne voudrait pas se mettre à nouveau dans une si pénible situation ¹. »

En réalité il croyait pouvoir braver l'opinion maintenant qu'il était pourvu d'un « établissement solide, paisible et permanent », une des charges les plus enviées. Il était en possession d'une maison confortable, d'un traitement de mille gulden, de fonctions qui ne lui prenaient qu'une partie de son temps ². Cependant ni les catholiques, ni ceux qui avaient été joués, n'étaient disposés à le laisser jouir de cette sinécure. Son élection au Sénat n'était rien moins que régulière; afin qu'elle fût validée, il fallait présenter le diplôme requis pour être admis sur le banc des notables. D'autre part sa nomination à la chancellerie, où il succédait à un protestant, contrevenait à l'accord d'alternance établi entre les deux confessions. A la rigueur, Wieland aurait pu changer avec le syndic, si toutefois il avait eu les titres juridiques nécessaires ³. Telle qu'elle se présentait, sa situation était donc des plus épineuses.

Aussi le nouveau chancelier n'en avait-il pas fini des humiliations et des chicanes. Avec une ténacité qui pourrait surprendre chez cet impulsif, il se débattit pendant trois ans, ne faisant qu'augmenter la discorde et la confusion par ses démarches, ses requêtes, ses plaidoyers et ses intrigues. Il épuisa toutes les ressources de la procédure et tous les compromis, sans venir à bout des difficultés qu'il avait lui-même suscitées: toujours prêt à « envoyer au diable sa chancellerie », mais s'y accrochant pourtant désespérément; allant jusqu'à quémander en Suisse un diplôme de complaisance ou quelque distinction honorifique, qui en imposât « à cette canaille de ville impériale » ⁴. Il était à l'affût d'une

1. L. citée à Bodmer, du 1^{er} oct. 1760. (*Die Dichtung*, p. 372 ss.)

2. D'après LUTZ (p. 328), elles consistaient essentiellement dans l'enregistrement des actes civils et la tenue du registre des délibérations du conseil. Elles ne demandaient normalement que quelques heures de travail, ainsi que la présence aux séances.

3. Pour les détails du procès, voir SPRINGER, art. cité., p. 366 ss.

4. A. Br., II, p. 174 : « Ich arbeite mit allen Kräften entgegen, allein ich habe so viel als gar keinen Freund, Niemand hat ein Interesse für mich zu sein, und beinahe Jedermann gewinnt entweder wirklich, oder hofft zu gewinnen wenn ich gestürzt werde. Von Biberach erlöset zu sein, wäre für mich Glückseligkeit; aber wohin, und wie ist es möglich mit Ehre wegzukommen? »

Parmi les pièces du procès, données par SPRINGER, figure le rapport établi

proposition, qui lui permit de se tirer à son honneur de ce guêpier, reprenant les projets, écartés antérieurement, de Brunswick et de Berlin, envisageant même un retour en Suisse¹. A force de se remuer et de s'en prendre à tout le monde, il avait si bien gâté ses affaires que personne ne se souciait plus de le soutenir². Il allait succomber aux catholiques, « qui avaient juré sa perte », si, grâce à Sophie, le comte de Stadion ne lui était venu en aide et n'avait fait trancher à son profit le procès qui pendait à Vienne³. Wieland fut enfin délivré de son « purgatoire » et ne fut plus « à la merci de ces âmes de boue de Biberach »⁴.

Mais qu'il maudit cette « Tartarie », où « les sciences qui éclairent et ennoblissent l'âme, la décence des mœurs et le naturel aimable ne sont pas pris en considération »⁵, où triomphent « la malice, la perfidie, l'envie la plus noire », et où il doit se résoudre à « passer sa vie en travaillant aux mines »⁶, il ne tenait nullement à en sortir. Il menaçait bien à tout propos de tourner le dos à son Abdère et de s'en aller vivre ailleurs⁷; mais il savait déjà que nul endroit ne serait plus favorable à la vie qu'il voulait mener, à l'écart des cabales littéraires et des soucis matériels. Son procès lui avait ôté toute envie de se mêler des affaires publiques. Au surplus, n'avait-il pas assisté à la mésaventure du pasteur Brechter, chassé par sa communauté pour avoir, dans sa prime jeunesse,

par W. « : Actenmässige Erzählung alles dessen, was sich wegen der Parification und Alternation der Ratsconsulenten-und Canzleiverwalter-Stellen zwischen beiden Religionsanteilen dieser Heil. R. Stadt Biberach von Anno 1649 bis anhero zugetragen »; et : « Abgemüssigte Beschwerungsschrift », daté du 14 avril 1762, une plainte contre le bourgmestre et les sénateurs en raison du peu d'empressement mis à régulariser sa situation et de la retenue d'une partie de son traitement.

1. A. VOLZ, 1^{er} mai 1761; A. Br., II, p. 209 s., 162 s., 197, 215.

2. A. Br., II, p. 175.

3. L'intervention du comte de Stadion se produisit fin 1762 (SPRINGER, p. 402, et A. Br., II, p. 196. Cf. HASSENCAMP, p. 78, 87). Le procès aboutit à un règlement, le 16 août 1764, ratifié par le tribunal d'Empire le 26 oct. suivant.

4. A. Br., II, p. 251 s. Cf. HASSENCAMP, p. 103 s.

5. A. ARCHENHOLZ, 8 oct. 1761 (Morgenbl., 1828, n° 167).

6. A. Br., II, p. 144.

7. HASSENCAMP, p. 43 : « Il n'est presque plus possible de vivre à Biberach; tout ne respire que désordre, révolte, anarchie, mépris des lois, trahisons et complots; on fait tout ce qu'il faut pour se damner réciproquement, et je ne connais presque pas de situation qui ne soit préférable à celle de vivre ici. » (18 sept. 1762.)

gagné son pain sur les planches? ¹ Wieland n'eut pas non plus à se féliciter, semble-t-il, de son zèle pour le théâtre d'amateurs, où il monta une adaptation de la *Tempête* de Shakespeare ². Au bout d'une année, il s'était démis des fonctions de directeur.

Il se retrouvait donc aussi isolé chez lui qu'à Berne, au milieu de gens « qui ne le comprenaient ni ne l'aimaient » ³. « Je n'ai personne qui me connaisse et à qui je puisse me montrer tel que je suis; je suis obligé de dépouiller mon être réel, et de me montrer autre que je suis pour m'entendre avec mes parents et les quelques personnes avec qui j'ai encore quelques relations ⁴. » Sans doute, dans les moments difficiles, il pousse au sombre sa situation et jette des cris de détresse. A l'en croire, il serait alors « prêt à sombrer dans un sourd désespoir », et obligé « de se rendre insensible par une sorte d'abêtissement et de stupeur, pour ne pas voir l'horreur de son état » : « Je n'ai plus qu'à m'oublier moi-même et tout ce que j'ai été... Encore deux ou trois années comme celle-ci et je suis irrémédiablement perdu!... Le génie d'un ange finirait par succomber! ⁵ » Mais sitôt que les chances de se maintenir en place s'amélioreraient, il ne songeait plus « qu'à planter, comme le prophète Jonas, une citrouille, et à s'asseoir à son ombre pour regarder la ruine graduelle de sa ville avec cette tranquillité que Lucrèce attribue à celui qui regarde, du sommet d'un promontoire la rage de la tempête et le naufrage d'autrui » ⁶.

A travers ces éclats, par lesquels le chancelier cherchait à réchauf-

1. Grâce au comte de Stadion, Brechter fut nommé dans un petit village du Wurtemberg, à Schwaigern, près de Heilbronn, où il mourut en 1772. Sophie La Roche s'employa pour l'édition d'un essai sur l'éducation (cf. D. Br., I, p. 240 s.). Elle évoque son souvenir dans : *Melusinens Sommerabende* (1806), p. xxiv. Cf. Schwab. Arch., 1890, IV. W. fait allusion à cette histoire dans *Abderiten*, IV, p. 10 s. (Hempel, 8, p. 48 ss.).

2. OFTERDINGER : Würt. Vierteljrsh. VI (1883), p. 37; BÖTTIGER, p. 188. Le manuscrit de cette adaptation ne s'est pas retrouvé. Cf. E. STADLER : *Wielands Shakespeare*, Strasbourg, 1910, p. 11 s.

3. Morgenbl., 1839, p. 123.

4. A. Br., II, p. 163, 176 : « Noch ein oder zwei solche Jahre, so bin ich unwiderbringlich verloren. An einem solchen Ort, bei solchen Geschäften, Handeln, Processen und Verfolgungen müsste das Genie eines Engels endlich unterliegen. »

5. Zimmermann, ému par ces appels de détresse, était intervenu auprès de Haller en faveur de W. (Cf. ISCHER, *Zimmermann*, p. 168; BODEMANN, *Von und über A. v. Haller*, Hanovre, 1885, p. 65).

6. A. Br., II, p. 151 (en franç.).

fer l'intérêt de ses amis et à excuser ses propres inconséquences, perce néanmoins la satisfaction de se trouver à l'abri du sort, « dans un état qui suffit à la médiocrité de ses désirs »¹. Assuré de le conserver, il s'en accommodera fort bien, retranché dans sa bonhomie et dans son humour, mais tout de même dans son élément naturel, au milieu de petits bourgeois chicaniers et bavards, tenant sa place à l'hôtel de ville et dans les cérémonies officielles, et prêt à asseoir son existence civile dans l'ordre traditionnel. Il n'avait plus qu'à contracter un bon mariage et à faire souche².

*
* *

Mais c'était bien le point délicat. A Biberach, tant que le procès n'était pas résolu, il y avait eu peu d'espoir de trouver la femme « jolie, intelligente, aimable et riche autant que possible » qu'il lui fallait³. Après quelques tentatives malheureuses, il s'en remettait volontiers à ses parents, à Cateau, à Sophie, à Zimmermann ou à Gessner. S'était-il assez laissé bernier par son imagination fantasque pendant les premières années qui suivirent son retour ! Il avait vécu un « roman perpétuel », que Julie Bondeli n'arrivait pas à débrouiller d'après les échos qui lui en parvenaient. « Au mois de décembre (1760), écrivait-elle à Zimmer-

1. HASSENCAMP, p. 103.

2. A. Br., II, p. 164 : « Die Acquisition eines Vermögens, das mich von Biberach unabhängig machte, ist das einzige Mittel, dieser Catastrophe vorzubeugen. Alle Tage werden mir Heuratsvorschläge getan, wovon einige so beschaffen sind, dass sie mir diese Unabhängigkeit verschaffen könnten; es ist mir aber unerträglich, dass ich genötigt bin, dergleichen Vorschläge nur anzuhören. » Cf. p. 169, 171 s.

3. A. Br., II, p. 252 ss. (à Gessner, 25 août 1764) : « Nun geht mir von den Bedürfnissen des menschlichen Lebens nichts ab, als ein Weib, und da ich durch den Tod meines Bruders die Ehre habe, der einzige von meiner Familie zu sein, so werde ich von meinen lieben alten Eltern über diesen Punkt so sehr in die Enge getrieben, dass ich bald genötigt sein werde, in die ganze Welt um ein Weib auszuschreiben. Hier findet sich keine für mich; denn ich sollte eine hübsche, gescheidte, muntere und wo möglich eine reiche Frau haben; und die drei oder vier Jungfrauen, welche hier, standeshalber, ein Recht an mich haben könnten, sind nicht für mich. Ich wollte, dass sich in den dreizehn Hochlöbigen Cantonen ein artiges Mädchen fände, die so viel christliche Liebe hätte, einen ehrlichen Biberachischen Kanzleidirector, der ganz hübsche Verse macht, von seinem Amt ohngefähr 1.000 fl. Einkünfte hat, und die zärtlichste Seele von der Welt ist, glücklich zu machen. »

mann, pour se tirer de ses embarras civils, il résolut de se rendre moralement malheureux en épousant une jeune personne qui ne pouvait jamais lui convenir. Au mois de janvier, le mariage fut rompu, et un autre projeté par la même dame (Cateau), que Wieland me semblait bien sérieusement résolu d'éviter; dans sa dernière lettre, il ne m'en parlait déjà plus ¹. »

Pris entre Cateau, la femme du bourgmestre, qui, malheureuse avec son mari ivrogne, le tenait en lisière dans le dessein de lui placer sa belle-fille, et d'autres projets dans lesquels il donnait « dans un coup de désespoir », il déconcertait ses amis par des confidences désinvoltes ². La présence de Sophie La Roche, au château de Warthausen, à une lieue de Biberach, lui fut sans doute d'un secours inappréciable. Encore n'avait-elle pas affaire au « platoniste », mais à un gaillard déluré, qui se donnait « pour grand ami des sensations », l'obligeant « à faire les frais de leur vertu commune » :

« Ne vous fiez pas trop à ma philosophie, lui avait-il écrit; je sais moi, ce qui en est, et je vous jure que toute la philosophie du monde ne tient pas contre l'éloquence d'une bouche de corail et d'une gorge d'albâtre... Riez tant qu'il vous plaira, je devine tout ce que vous pouvez me dire; je rends la justice due à votre caractère, et je n'en suis pas moins persuadé que le danger dont j'ai parlé pourrait être réciproque. Il est vrai que je n'ai pas de prétention à faire du côté de la figure; je ressemble beaucoup aux papefiguiers de La Fontaine, je ne suis ni petit maître, ni de bon ton; le ton ordinaire de mon âme est celui de l'ennui et de la misanthropie; je suis rarement de bonne humeur; mon esprit est en contradiction presque avec toutes les choses sublunaires, et par-dessus de tout cela — sauf le respect que je vous dois — j'ai le

1. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 195 s. (4 août 1761.)

2. Cf. HIRZEL, p. 145 : « Unser Politicus, der wie ein Schach grosse Staatsstrieche spielt, tadelt das seine (Mädchen) so, dass er uns im Zweifel lässt, ob der Bräutigam mit seiner Seele oder die Braut, welche keine zu haben scheint, unter die Sehr-Affen zu zählen. » Iselin trouvait également que ce langage était indigne d'un homme intelligent (Arch. f. Litgesch., XIII, p. 214). Zellweger écrivait à Bodmer, le 5 oct. 1761 (inédit) : « Je penserais plutôt qu'il faudrait lui adresser une lettre signée de tous ses amis et amies, ses amantes platoniques de Zurich, par laquelle lettre on lui dépeindrait en détail ses belles qualités et lui représenterait ensuite ses singularités et les torts qu'il se faisait en gardant une conduite qui démentait si fort son caractère naturel et l'exposait à la risée du monde..., ou bien ne vaudrait-il pas mieux encore de l'abandonner à ses caprices et à ses folies? »

cœur usé; et malgré tant de désavantages, je prétends qu'une femme d'esprit pourrait être un peu en danger avec moi, pour peu qu'elle ait le malheur d'avoir le cœur tendre ¹...

Dans la solitude maussade du greffe, la tête échauffée par la *Nouvelle Héloïse*, il s'était laissé aller à une petite aventure dans laquelle il manqua de se prendre. Ses lettres à Sophie et la longue relation qu'il en fit à Zimmermann ² éclairent d'une lumière assez crue les dessous de cette histoire. A s'en tenir à cette confession, et oubliant les dissonances de l'esprit et du sentiment, on serait porté à plus de sévérité que ne méritent les défaillances de sa volonté. Pas plus que son héros Araspe, Wieland ne doit être jugé sur les motifs qu'il donne de sa conduite. Il se voit lui-même toujours dans un faux jour qui le rend meilleur ou pire qu'il n'est. Dès qu'il réfléchit sur ses « folies », il ironise, poussant le désir de franchise jusqu'au cynisme : « Vous ne me jugerez ou incapable, ou indigne d'être philosophe cynique, écrit-il à Sophie, que parce que vous me croyez incapable de bien imiter un Rousseau ³. » On ne s'étonnera donc pas de ne trouver dans cette liaison peu glorieuse rien qui laissât supposer de l'enthousiasme ou de l'illusion. Dans le cadre de Biberach, elle apparaît comme une banale aventure ancillaire, dépouillée de sa fraîcheur d'idylle campagnarde, du charme naïf qui ferait contraste avec le ressentiment que Wieland gardait à Julie, « cette raisonneuse qui a la fureur d'anatomiser et d'alambiquer les sentiments, ce qui est le grand art de les anéantir » ⁴.

L'important, c'est toujours le vécu et non la réalité. Que Christine Afra Hagel, ou Bibi, comme il l'appelle, ait attiré son attention par « son air de candeur et d'innocence », son âme claire, simple et droite, par « le je ne sais quoi de toujours dangereux pour un sage comme moi », ou par « sa belle voix », il n'importe. Elle sut le charmer assez pour lui faire oublier qu'elle était « de

1. HASSENCAMP, p. 10 s. (25 oct. 1760).

2. Outre les lettres publiées par HASSENCAMP et son art. dans « Nord und Süd », Bd. 61 (1892), voir la L. à Zimmermann du 25 nov. 1763, que j'ai publiée dans la *Rev. de Lit. Comparée*, avr.-juin 1926.

3. HASSENCAMP, p. 32.

4. HASSENCAMP, p. 37.

basse extraction » et par surcroît, « papiste »¹; non certes par sa beauté (« sans une demi-douzaine de si et de mais, elle serait fort jolie »), ni par son esprit (il la dira « passablement sottie », ajoutant que, « pour l'éducation, elle n'en a point eu, excepté qu'on lui a appris à coudre et à broder de toutes manières »). Une enfant de la nature par conséquent, et « passablement en retard dans son développement », si peu éveillée à dix-sept ans, que le disciple de Ninon et de Crébillon mettra plus de dix-huit mois pour toucher « ce cœur de rocher ». Il n'eut pas trop, comme il avoue, « de toute sa science du cœur pour la rendre sensible » : « Vous me connaissez assez pour vous pouvoir passer d'un détail inutile, écrit-il à Sophie; mais, croyez-moi, il y a peu de filles d'esprit qui, avec tous les avantages de l'éducation et du plus grand usage du monde, résisteraient six mois à la moitié de tout ce que j'ai employé². » Eût-il même réussi, s'il n'avait abusé de la crédulité de la jeune fille? Ce n'est pas assez qu'il se serve d'un projet matrimonial « pour exciter la jalousie de sa petite amie »³, et que « capitulant avec son cœur », il cherche à s'emparer de son imagination; que « par une infinité de petites gradations, il ait raison de la cruauté et de la froideur qui l'avaient tant de fois désespéré »; il faut encore que, « malgré ses résolutions », il lui jure de « l'aimer pour toute la vie » et d'être « fermement résolu de l'épouser ».

Y songe-t-il vraiment? « Vouloir épouser une grisette! Quel dessein! Et cela dans ma patrie, où des filles nobles et qui ont

1. Elle était née à Biberach en 1743; son père était artisan et sa mère coiffeuse. (L. citée à Zimmermann).

2. HASSENCAMP, p. 46.

3. HASSENCAMP, p. 47 : « Agité sans relâche et flottant entre la résolution ou de suivre uniquement mon penchant ou de le combattre de toutes mes forces, je pris enfin la dernière résolution, et peu de temps après, M^{lle} Behringer étant venue à Biberach, le dessein forcené de m'interdire toute possibilité de nourrir une passion combattue par tant de circonstances, les inspirations de ma Mère et quelques autres vues me déterminèrent à m'adresser à cette fille et à précipiter même les choses, malgré tout ce que mon cœur y avait à redire. Mon imagination était dans une espèce d'effervescence, effet naturel de l'état violent de mon âme; je me servis de mon imagination contre mon cœur, je m'efforçais à trouver la B... aimable pour détruire l'idée de ma pauvre Bibi..., j'allais jusqu'à donner à M^{lle} B. le nom de Bibi, auquel j'étais accoutumé, pour en désigner celle qui, depuis plus d'un an, avait été l'objet de ma tendresse; enfin l'illusion que je me faisais allait jusqu'à prendre ce qui était l'effet du tempérament de la B. pour de la tendresse, et de l'aimer par reconnaissance pour le tendre amour que je lui supposais pour moi. »

du bien n'attendent que le signal pour se jeter dans les bras du premier épouseur ! Une fille catholique à la barbe d'un père qui est le chef des ministres luthériens de notre république ! Quelle horreur ! » N'avait-il pas « formé le dessein d'en rendre une espèce de concubine » ? Il la prend à la chancellerie « en qualité de ménagère », jusqu'à ce que la mère Hagel soit obligée par le scandale d'envoyer sa fille à la campagne. En dépit des serments, « par tout ce qu'il avait de plus sacré, de respecter l'innocence de la petite », Wieland la reprend, faisant aux parents « des propositions capables de les tenter du côté de l'intérêt », attendant que « la nature se montre plus forte que les chiennes de conventions sociales ». Mais Bibi sait « se tirer de ses filets », tant qu'elle n'est pas fondée à se croire « son épouse par notre consentement mutuel et par la fidélité inviolable que j'étais résolu de lui garder ». Aussi bien n'a-t-elle cédé qu' « à la compassion que la vivacité de ma douleur et de mon martyre lui inspirait, confiante dans mes discours, mon sentiment et mon caractère, et sur le serment que, dès que notre amour aurait les suites que je souhaitais, je l'épouserai au moins secrètement ».

Aussi longtemps qu'elle ne se heurte pas à la réalité, l'imagination se berce de vertueux sentiments. Bien qu' « expérimenté, grâce à Dieu, en de pareilles matières », Wieland vivait son roman ¹. « J'aime à être père, moi, et depuis que j'espère de l'être, je n'ai jamais éprouvé pour une créature qui vive une tendresse égale à celle que j'ai pour ma petite Bibi. — Sans la fatalité des circonstances, il n'y a point de mortel plus content que moi ! ² » Mais il y a « ces malheureuses circonstances dont nous sommes victimes ». Il supplie Sophie et son mari de lui venir en aide. « Les larmes inondent mes yeux ! Que ne donnerais-je, jusqu'à la dernière

1. HASSENCAMP, p. 51 : « Avoir toujours auprès de soi ce qu'on aime, aimer avec tous les sentiments, toute la vivacité imaginable, être aimé par une fille, purement fille de la Nature, sans art, sans fard ni artifice, naïve, ingénue, toute remplie et animée par sa première passion, ne respirant que l'amour et toutes ces grâces séduisantes que le sentiment prête aux moindres mouvements d'une fille encore vierge, ma foi c'est le vrai paradis pour un homme organisé comme moi ; mon imagination ne connaît rien au delà, et je crois que le seul souvenir de ces jours délicieux serait suffisant pour répandre une ombre de félicité sur mon âme au milieu des fers et de l'esclavage. »

2. HASSENCAMP (en franç.), p. 59.

goutte de mon sang, pour mon enfant !¹ » Sophie fait entrer Christine dans un couvent d'Augsburg, chez les « dames anglaises »², espérant mettre ainsi fin à l'aventure. Mais la situation exige une résolution rapide, de laquelle, à entendre Wieland, ne dépend rien moins que « le repos et le bonheur de sa vie, son honneur et sa probité » : « Il s'agit de tout ce que la nature a de plus sacré, de tout ce qui est le plus cher à un honnête homme qui, ne pouvant être exempt des passions et des faiblesses de l'humanité, ne se diffère des gens sans principes... que par sa façon d'agir dans les cas où les préjugés et les maximes du grand monde le dispensent des devoirs de justice et d'humanité... » Combien les « sentiments métaphysiques et alambiqués » dont il « illusionnait ses déesses de jadis » lui semblent faibles et fades auprès du « sentiment ineffaçable » que la nature lui inspire pour « la moitié de lui-même » !³ Il n'en doute pas : « suivant les lois de la nature et du véritable honneur, sa petite amie est actuellement sa femme » ; il déclame sur la sainteté du mariage et la dignité « du caractère d'épouse et de mère »⁴ ; il se promet même d'écrire un livre pour l'éducation de son enfant, livre qui l'emportera sur l'*Émile*⁵. Il se met au-dessus de la règle bourgeoise, se voit dans le rôle de Lubin, de Marmontel... « Mon cœur ne me reproche rien dans tout cela... »

Oui, mais il est à Biberach, impliqué dans un procès qui met sa situation en jeu, entouré « de cœurs endurcis par la religion qui prêche la charité ». Osera-t-il se présenter devant son père autrement que « l'enfant dans les bras » ? Et que de démarches à faire à Mayence, à Lucerne, auprès du nonce, pour les dispenses

1. HASSENCAMP, p. 54.

2. D'après une L. de Julie à Zimmermann (BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 267), Sophie La Roche lui aurait écrit le 28 août 1763 : « Il (W.) est à l'idée que, quand la fille changera de sentiment pour lui, il ne se pendra pas, mais qu'il n'aimera plus de sa vie. Augsburg est fait pour lui rendre ce service-là. L'évêque aime les belles voix, et il a au surplus un chapelain italien, fripon, insinuant, et directeur des « Dames anglaises ». La fille est simple ; W. lui a donné de la vanité ; un homme du monde est bien dangereux pour une pareille personne. Je crois qu'elle prendra racine en ce pays-là, et le pauvre W. sera délivré de bien des soucis. »

3. L. citée à Zimmermann.

4. HASSENCAMP, p. 46, 60 s.

5. BODEMANN, *Julie Bondeli*, p. 270.

requisies ! Et quel « tolle » à Biberach, où les deux partis sont toujours en alerte ! Le plus simple serait sans doute que Christine changeât de religion, s'il n'y avait sa mère, « abrutie par la religion la plus effrénée ». Après des démarches inconsidérées pour enlever Christine de son couvent, Wieland, afin d'éviter le scandale prêt à éclater, s'en remet aux soins de l'archiprêtre catholique, qui lui prend la promesse de « ne plus rien tenter, de ne plus correspondre, et de se laisser guider absolument ».

L'abandon, par conséquent. Au moins peut-il apaiser sa conscience par le sacrifice qu'il croit faire à la tranquillité de ses parents ¹. « Mon père ! Ma mère ! Je ne soutiens pas cette idée ! » Tant pis « pour la chère petite créature », si elle a pour mère « une canaille que la superstition rend sourde à la voix de la nature, de l'honneur, de l'intérêt même » ; « Christine, si digne d'autres parents et d'un meilleur sort », n'aura qu'à s'en prendre « aux auteurs de son être ». Quant à lui, il n'a été au fond, il s'en persuade, qu'imprudent : « Jamais faiblesse humaine n'a précipité un honnête homme dans un embarras égal au mien... » « Mon dessein était toujours d'en agir honnêtement avec la fille... Je croyais être toujours le maître de l'épouser... Je ne vois que trop bien que, même l'extrême délicatesse des circonstances où j'étais, rien ne me lave du reproche d'une imprudence impardonnable ; mais les reproches ne servent à présent qu'au désespoir ². » N'est-il pas la première victime des « maudites circonstances qui font pécher les honnêtes gens » ? Ayant revu Christine, malgré sa promesse, dans le village écarté où elle attendait sa délivrance, il se sent soulagé par la résignation, qu'elle lui témoigne, à se sacrifier « à un amant bien digne de ce sacrifice ». Pour l'enfant, « à la grâce de Dieu ! Il a tant secouru de faquins qu'il faudrait avoir bien mauvaise opinion de soi-même pour désespérer entièrement ! »

L'important, c'est que l'orage prêt à éclater ait été évité grâce à von Hillern et à Cateau. Tout avait été mené avec « tant de dexté-

1. HASSENCAMP, p. 88 : « Au même moment où je donnerais ma propre vie pour cette chère petite créature, je la voudrais morte pour épargner à mon père le chagrin mortel qui le dévorerait, s'il apprendrait (!) un jour que j'ai un enfant catholique. »

2. HASSENCAMP, p. 82 ss.

rité et de bonheur », que « le pasteur n'en a pas su le mot », et que la mère de Wieland put rendre grâce au ciel de conserver l'espoir de voir son fils marié bientôt à une « fille pieuse et riche au surplus ». « Pour tout le monde, c'est une affaire finie, et je n'y contredirai certainement pas ! » Wieland n'attendait plus que la naissance d'une petite fille pour « en finir avec Christine et ses gens »¹. Lorsque, plus tard, la jeune mère, qui gagnait à Augsburg la vie de son enfant, essaya de le revoir à l'occasion d'un voyage à Biberach, Wieland lui ferma sa porte. Au reçu du « sot billet » qu'elle lui avait envoyé, il regretta seulement que « le temps n'eût pas ajouté un grain de réflexion au peu d'esprit de cette pauvre créature »². Il n'était pas d'humeur à ajouter un second tome à ses « folies passées »³. Il ne voulut donc plus entendre parler d'elle.

Il ne tint pas à lui de faire pire sottise en épousant Cateau, devenue veuve, alors que celle-ci espérait encore l'avoir pour gendre⁴. Fort heureusement, il se trouva à point la fille d'un commerçant décédé d'Augsburg, Dorothee Hillenbrand, pour mettre un terme à ses tribulations. Il la prit, des mains de Sophie et de

1. L'enfant vint au monde en mars 1764 ; elle fut baptisée, comme dit Julie, Cécile, pour l'amour de la musique, cause première de son existence ; Sophie pour l'amour de M^{me} La Roche, et Christine pour l'amour de sa mère et de M^{me} Hillern. (BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 290.) D'après Bodemann (art. cité de « Nord und Süd »), elle n'aurait pas vécu.

2. HASSENCAMP, p. 101. Après avoir travaillé à Augsburg, Christine Hagel aurait épousé en 1767 un greffier militaire, avec lequel elle aurait quitté le pays (BODEMANN).

3. HASSENCAMP, p. 102. Julie Bondeli, tenue au courant par Sophie La Roche, se montra plus généreuse que Zimmermann à l'égard de W. Dans une L. transcrite par Bodmer, elle écrivait au médecin de Brugg : « Il a commis des imprudences, mais ces imprudences sont des fautes relatives et non des vices absolus... ; les circonstances ont fait éclater ce qui aurait pu être caché avec de la mauvaise foi vis-à-vis de la fille, et de l'hypocrisie vis-à-vis du public. »

4. HASSENCAMP, p. 89 ; RAUMER, p. 406 : « Die Frau von Hillern hatte eine Stieftochter und legte nun mit ihrem Mann den Plan an, mich aus der Schweiz nach Biberach zurück zu angeln und mit ihrer Tochter zu verheiraten, so dass ich ihr Schwiegersohn und Anbeter zu gleicher Zeit würde. » Le projet, semblait-il, fut remis sur le tapis après l'affaire de Bibi. L'année suivante, Hillern mourut, et W., en dépit des avertissements de Sophie, tenant Cateau « pour la plus sensée, la plus juste et la plus généreuse des femmes », demanda sa main, que Cateau eut la vanité de lui refuser, afin de ne pas déchoir. Elle mena une vie d'aventures, gaspilla ses biens et mourut misérablement à Augsburg en 1800. (WERNER, Würt. Vierteljrsh., 1913, p. 247.)

sa mère, presque les yeux fermés¹. « Vous savez, il n'est pas ordinairement question du goût et de l'inclination de la fille; tant pis pour elle et pour l'époux, si l'amour ne vient pas après les noces »². Or il vint, ou du moins, en guise d'amour, un sentiment sage et d'autant plus solide qu'il n'avait rien à craindre des sautes de l'imagination. « Une bonne enfant, qui n'a et n'aura jamais rien de brillant, mais qui, sous les ailes de ma tendresse et de votre amitié, développera des vertus domestiques, et cela me suffit »³, comme il écrivait à Sophie peu après son mariage. « Naturellement bornée et peu vive », « sans autre instruction que la Bible et l'almanach », Dorothee était « d'un esprit naïf, d'une sensibilité de cœur qui s'exprimait par le langage universel du sentiment d'une manière vraiment délicieuse pour un cœur comme le mien »⁴. Elle lui parut bientôt « la seule femme (je ne dis pas maîtresse) qui lui convint ». Un an ne s'était pas écoulé, qu'il la considérait avec l'attendrissement d'Horace pour celle à qui il adressait *Age, nunc*,

1. HASSENCAMP, p. 120 ss.; D. Br., I, p. 24 s., 29. — Le mariage fut provoqué par celui d'un cousin nommé Kick, qui épousa une sœur de Dorothee. Bien que d'une famille de dix enfants, elle apporta une assez jolie dot. « Sie ist nicht reich, ob sie gleich mit der Zeit von ihren Eltern so viel zu erwarten haben mag, als sie nötig haben könnte, wenn sie Wittfrau würde. » La mère de Dorothee était remariée à un certain Lomer, qui mourut un an après le mariage de W., « au grand contentement » de celui-ci. HASSENCAMP, p. 151.

2. HASSENCAMP, p. 120.

3. *Ib.*, p. 121.

4. L. non datée à Sophie. HASSENCAMP, p. 122 ss. : « Naturellement bornée et peu vive, la sorte d'éducation, qu'on lui a donnée, a laissé son âme dans une espèce d'enfance, dont elle ne sortira que par des degrés imperceptibles; non seulement il faut lui donner des idées, et lui apprendre à penser; il faut aussi qu'elle apprenne à parler; car la bonne fille ne sait de notre langue que ce qu'elle a pu apprendre au sein d'une famille où il n'est guère d'autre lection que celle de la Bible et de l'almanach. Ne craignez cependant que cela lui fasse du tort auprès de moi; telle qu'elle est, je l'aime; je suis content; je n'ai pas besoin de philosophie et du socratisme pour l'être...; elle se prête sans qu'il y paraisse ni art ni gêne à mes goûts, à mon humeur, à ma façon d'être... Le goût extrême que j'ai toujours eu... pour la simple nature, les habitudes que mon cœur a pris là-dessus par la passion que j'ai eu (l) si longtemps pour « la pauvre Bibi »... enfin la révolution arrivée depuis bien du temps dans toute ma façon de penser sur bien des choses, tout cela m'a disposé de longue main à être heureux de la façon dont je le suis... Le degré de perfection morale dont elle est capable est borné, mais pourvu qu'elle y arrive. » Cf. D. Br., I, p. 24 : « Ich habe ein Weib genommen, oder eigentlich zu reden, ein Weibchen, denn es ist ein kleines, wiewohl in meinen Augen ganz artiges, liebenswürdiges Geschöpf, das ich mir, ich weiss selbst nicht recht wie, von meinen Eltern und guten Freunden habe beilegen lassen... »

meorum finis amorum, ajoutant, dans la même lettre à Zimmermann : « vous ne sauriez croire combien cette idée m'est agréable » ¹.

La vie avait eu raison de la chimère, et Wieland ne s'en plaignit pas. Sans demander à sa femme plus qu'elle ne pouvait lui donner (« de l'esprit, j'en ai tant et tant dans mes livres, et pour parler vrai, j'en suis si rassasié que, même dans les livres, je n'aime plus que le vrai et le naturel »), il n'en savoure que mieux le bon pain de ménage, au point qu'il ne quittera plus le nid conjugal « sans éprouver quelque chose de la nostalgie du Suisse ». C'était le régime domestique dont sa tête avait besoin. Dorothée était sa *Seelen-apotheke*. Il pouvait se féliciter « de la bonne philosophie du vieux Lucrèce, et du moderne Saint-Evremond, qui m'a appris les maximes que je mets en œuvre, et dont je me trouve si bien ! Je deviendrai raisonnable, même peu à peu passablement bête, mais, en récompense, je serai plus heureux, j'en dormirai mieux, et j'en vivrai peut-être plus longtemps » ². Si sa femme ne lut jamais une ligne de ses œuvres, elle lui donna quatorze enfants ³.

1. A. Br., II, p. 268.

2. HASSENCAMP, p. 125.

3. En voici la liste, d'après Werner, art. cit. p. 119 :

1° Sophie, née à Biberach le 19 oct. 1768 ; elle épousa en 1785 le philosophe Reinhold, à Iéna. Elle mourut en 1837.

2° Caroline, née à Erfurt, le 11 mai 1770, mariée en 1788 au pasteur Schorcht, morte en 1851.

3° Dorothée, née à Erfurt, le 9 juin 1771, morte à Weimar, le 7 mars 1779.

4° Amalia, née à Weimar, le 14 avril 1773, mariée au pasteur Liebeskind, à Osmannstedt, puis remariée avec Fr. Erler, à Eckersdorf, en Silésie ; morte en 1858.

5° Charlotte, née à Weimar, le 21 mars 1774, mariée en 1795 à Heinrich Gessner, à Zurich ; morte en 1816.

6° Carl, né à Weimar le 18 sept. 1776, mort la même année le 5 nov.

7° Ludwig, né à Weimar le 2 oct. 1777, mort à Iéna en 1819.

8° Carl Friedrich, né à Weimar le 7 déc. 1778, mort à Weimar en 1856.

9° Philipp, né à Weimar le 20 janv. 1780, mort en 1794.

10° Wilhelm August, né à Weimar le 2 févr. 1781, mort en 1865.

11° Julie, née à Weimar le 27 mars 1782, mariée à K. Wilh. Stichling, président de chambre à Weimar ; morte en 1809.

12° Wilhelmine Johanna Friederike, née à Weimar le 7 juill. 1783, morte à Osmannstedt, 1798.

13° Auguste Friederike, née à Weimar en juill. 1786, morte en 1787.

14° Luise, née à Weimar le 3 mai 1789, mariée à Gustav Emminghaus, morte en 1815.

Aucun fils ne laissa de descendant mâle, le fils unique du troisième, Carl Friedrich, étant mort comme étudiant à l'âge de vingt-quatre ans.

Ainsi, au terme de sa quête sentimentale, le « nouvel Amadis » se retirait dans le jardin de sa rêverie, assuré contre de nouvelles tentations. Avait-il regardé ses déesses de jadis seulement avec les yeux de ses livres, il voyait, par contre, chez sa femme, l'humble dévouement, qui lui apparaissait maintenant comme la vertu même de son sexe¹. Devant elle s'effaçait peu à peu le prestige romanesque de Sophie, qui avait sauvé son imagination poétique de l'enlissement de Biberach. Car, établie au château de Warthausen, la « belle Missous » avait retrouvé tout son ascendant et soutenu son génie. Sa bonne étoile avait accordé à Wieland, à la place de Julie, qu'il avait abandonnée, la sollicitude toujours prête de la muse qui avait décidé de sa vocation et inspiré son idéalisme moral. « Vous serez la dépositaire des secrets de mon âme... J'ai besoin d'une amie comme vous². »

*
* * *

Un an après son propre retour, Sophie était en effet arrivée à Warthausen, à la suite du comte de Stadion, qui quittait le service de l'Électeur de Mayence. Privée de la vie de cour, dont elle rapportait « un soupçon d'air », elle se promettait, des relations avec son cousin, quelque diversion à la monotonie de sa nouvelle résidence campagnarde³. Ne gardait-elle pas dans sa sagesse mondaine un arrière-goût de cette ferveur spirituelle, dans laquelle l'avait entraînée l'enthousiaste fiancé? Son sentimentalisme ne s'était pas si domestiqué, civilisé au point qu'il n'aspirât encore au « sauvage » de l'imagination, à l'« enchantement » de l'intimité d'autrefois. Chez son cousin, qui se disait dépossédé de la baguette magique, elle ne désespérait pas de ranimer la flamme poétique : « Vous êtes destinée de me rendre mon esprit

1. A. Br., III, p. 389.

2. HASSENCAMP, p. 8.

3. La correspondance, qui avait été interrompue pendant plusieurs années, s'était renouée en 1759. Cf. L. de W. à Cateau, dans : *Beilage zum Staatsanzeiger von Würt.*, 1904, n° 11-12, p. 181 ss., et les *Lettres de Sophie La Roche à Wieland*. Le 26 janv. 1759, Sophie écrivait à W. : « Je ne démentirai plus mon caractère, qui, après cinq ans et plus de souffrance courageuse et supportable, fait une démarche qui détruit le fruit de tout cela... »

lui avait-il écrit; mais qui me rendra mon cœur? ¹ » C'est bien parce qu' « il avait le cœur vide qu'il avait cessé de faire des miracles », lui avait-elle répondu; il avait besoin « de vrai bon, de solide » ². Aussi espérait-elle le sortir de son libertinage affecté, de son scepticisme blasé, et reprendre son rôle de Panthée ³.

Confidente de ses errements, elle ne laisse pas, en effet, de l'assister et de le guider au port. Que pour d'autres elle soit « femme d'esprit, femme du monde, capricieuse, caustique, minaudière, inégale, humoriste, charmante et détestable, attrayante et rebutante à la fois » ⁴, au gré de son humeur, pour Wieland elle reste la grande image « qui lui enlève la faculté d'aimer autre chose ». Elle l'oblige à une tenue morale dont il n'est que trop souvent prêt à se départir ⁵. Elle lui apprend à conserver, « au milieu des doux égarements d'une âme pénétrée, fondue, extasiée... », cette modération, cette tranquillité, cet heureux sang-froid qui, « s'il ne rend pas heureux, empêche au moins ces passages de la béatitude à la damnation qu'on éprouve infailliblement, en aimant sans amour » ⁶. Elle le retient de l'ironie et du dépit ⁷, en même temps qu'elle le met au ton de la bonne compagnie et des convenances. Usant avec elle du français dans sa correspondance, il participait à l'esprit de Warthausen, où il trouvait d'autre part en La Roche un appui solide.

Si Wieland ne l'avait pas abordé sans quelque gêne, tant il était dominé par la froide raison, le caractère bien équilibré de ce demi-Lorrain, il se confia bientôt à sa prudence ⁸. Il eut en lui

1. HORN, p. 39.

2. *Lettres de Sophie La Roche*, 6 juill. 1761.

3. HASSENCAMP, p. 25; HORN, p. 53.

4. HASSENCAMP, p. 117.

5. *Lettres de Sophie La Roche*, 16 juill. 1761 : « W. ne sera pas de près ce qu'il était de loin, vos actions ne diront pas la même chose que votre plume? Ah! mon frère, de qui attendez-vous mieux, que ne doit un génie, un cœur comme le vôtre? »

6. HASSENCAMP, p. 104.

7. Cf. HASSENCAMP, p. 149; HORN, p. 42 (datée faussement de 1762, vraisemblablement de 1764).

8. Cf. R. ASMUS : *Georg Michael de La Roche*, Ein Beitrag zur Gesch. d. Aufklärung, Karlsruhe, 1899. La Roche serait le fils naturel du comte de Stadion et d'une mère appartenant à une famille de Metz, de qui il tiendrait son nom. Son père putatif, du nom de Franck, chirurgien à Tauberbischofsheim, mourut avant sa naissance, alors que le comte de Stadion était administrateur de

un ami sûr, pour l'initier au train du monde et au maniement des affaires. Car, avant de gérer les biens du comte de Stadion, qui ne figurait qu'un père adoptif pour lui¹, La Roche avait été associé à sa vie politique; il avait pris sa part dans les charges du gouvernement. Il s'était trouvé dans les coulisses de la diplomatie mayençaise, dont on connaît l'activité; il avait eu à remplir des missions délicates. A l'école de Stadion, il s'était pénétré d'ironie voltairienne et de positivisme administratif. Obligé par sa naissance irrégulière de s'effacer dans un service strict, en marge d'une famille qui le tenait à distance et dont il soignait les intérêts, il ne se soutenait que par son mérite et la confiance du comte. Aussi se retranchait-il dans un stoïcisme désabusé, dans une honnêteté grave, appliquée au bien et aux tâches qui lui incombaient. D'où son souci d'ordonner sa maison et de s'assurer d'une compagne, capable par ses talents de favoriser sa carrière. Avec ménagement, il avait redressé l'esprit chimérique de Sophie; il avait contenu sa sentimentalité religieuse par l'autorité de son expérience et de sa pensée. Il avait fait d'elle, comme elle dit : « la femme de son mari », « la plus profane des femmes ». Son imagination littéraire, La Roche l'avait cultivée en vue de la société et de l'agrément du comte, au risque de l'infléchir à la frivolité de l'information journalistique. A Sophie revenait la charge d'alimenter la conversation de la table du comte, d'animer le salon². Elle en devint un peu plus livresque, tint boutique de nouveautés, sinon d'esprit, gagnant en habileté, en observation morale et en « sens commun ». C'est ainsi qu'elle pourra passer pour une manière de « génie moral », et exercer un patronage sur des écrivains d'une toute autre classe, comme Heinse, George Jacobi, Goethe lui-même.

cette ville (1720). On connaît les conditions de son adoption par le comte de Stadion par W. (RAUMER, p. 395 ss.), Sophie LA ROCHE (*Melusinens Sommerabende*), par BETTINA (*Die Gûnderode*, Insel I, p. 214 ss.), GÛTHE (*Dicht. u. Wahrh.* L. 13).

1. La Roche avait fait ses études en partie à Nancy et à Lunéville.

2. *Melusinens Sommerabende*, préface : « Eigen war es doch, dass ich dieses 15 Jahre geübte Talent, Auszüge aus Büchern zu machen und anzuwenden, nie zu Beobachtungen und Nachahmung des eigentlichen Wesens der grossen Welt gebrauchte... Was die Franzosen *finesse* nennen, und eine andere Gabe des Geistes, die man Witz nennt, konnte ich niemals haben und suchen. »

Auparavant, c'est Wieland qui eut le bénéfice de cette culture mondaine, laquelle, sous des dehors galants et un scepticisme badin, développait l'audace critique et le libéralisme moral. En La Roche, il eut l'exemple d'un « honnête homme », qui en imposait par la dignité de sa vie et par sa générosité ¹. Ce rationaliste osera affronter la fureur des moines et jouer sa situation dans la partie engagée par le gouvernement de l'archevêque de Trèves contre son propre clergé. Le portrait, sans doute idéalisé, que Sophie trace de son mari dans son roman *Fräulein von Sternheim* ² est confirmé par Wieland, lorsqu'il présente La Roche à Salomon Gessner comme « un homme qui, avec la plus parfaite connaissance des hommes, possédait une vaste érudition et tous les avantages que Shaftesbury réclame de son virtuose... Un maître dans les arts, qui a difficilement son égal dans les affaires de cabinet et la pratique de la vie : dans toute la portée du terme, un honnête homme, généreux, philosophe; son cœur est sensible au plaisir de faire le bien; il est fait pour l'amitié et tout sentiment qui honore la nature humaine » ³.

Ce qui agit sur Wieland, c'est, avant tout, la personnalité de La Roche, par ce qu'elle avait d'indépendant et de solide, de résignation et de courage tranquille. Par lui, il comprit mieux Voltaire et Helvétius, et s'initia aux problèmes économiques. S'il se sentait parfois irrité par « cette raison toujours unie et égale à elle-même, qui regardait comme une folie ce que nous appelons sentiment » ⁴, — un peu de la gêne du Tasse devant Antonio — il ne tarda pas à surmonter celle-ci par l'estime et l'admiration. « Mon cœur me dira que j'en suis digne (de son amitié), ou bien je me détesterai moi-même ⁵. » Sans La Roche, Wieland aurait-il conçu son *Aristippe*, son *Diogène*, son *Danichmende* ou son *Démocrite*? Passée la crise sentimentale, il lui soumettra plutôt

1. *Die Gûnderode* (Insel), II, p. 41 : « Ich glaube, dass man auf dem Grossvater seine Weise die tiefste Philosophie erwerbe..., nämlich die Vereinigung der tiefsten, Erkenntnis mit dem tâtigen Leben. »

2. Edit. RIDDERHOFF, p. 122. Cf. *Rosaliens Briefe*, IV (Rosalie und Cleberg auf dem Lande), où La Roche figure sous le nom de Georg Franck.

3. D. Br., I, p. 94 s.

4. HASSENCAMP, p. 17, 34, 55, 62.

5. *Ib.*, p. 105.

qu'à Sophie ses projets littéraires¹. C'est de lui qu'il prendra conseil pour son action philosophique d'Erfurt².

Par ses amis La Roche, Wieland eut libre accès au « château gaillard », qui se dressait au-dessus de la vallée comme un séjour « enchanté », au milieu de ses hautes frondaisons aristocratiques. Au vrai, une gentilhommière qui conservait, après sa restauration, assez fière allure, avec sa façade renaissance, dont la noblesse se dissimulait sous le lierre et s'accommodait de deux avancées plus modestes, dont l'une abritait la galerie de tableaux et la bibliothèque, tandis que dans l'autre était aménagé l'appartement des La Roche, ouvrant sur le parc à l'anglaise qui s'élevait jusqu'à une terrasse, d'où l'on découvrait les Alpes. L'intérieur avait été confortablement installé pour la retraite de l'ancien ministre de Mayence qui, à soixante-douze ans, avait encore grande figure dans sa « simplicité de seigneur anglais » et « avec le feu d'un Français de cinquante ans »³.

Pendant une vingtaine d'années, Friedrich de Stadion avait gouverné l'État archi-épiscopal avec une largeur de vue, une indépendance, dont la cour d'Emmerich Joseph de Breidbach allait bénéficier. Il n'avait pas craint d'entamer les réformes nécessaires, sécularisant l'enseignement, luttant contre les privilèges des congrégations, modernisant les institutions et préparant le relèvement économique⁴. Mais ce disciple de Voltaire, qui « ne détestait rien au monde comme la superstition et l'intolérance »⁵, s'était attiré sa disgrâce par l'appui donné au mouvement gallican⁶. Il avait néanmoins laissé derrière lui, pour continuer son œuvre, son colla-

1. HORN, p. 122.

2. De La Roche, il reste, avec les *Mönchsbriefe* dont il sera question plus loin, quelques lettres à Merck, à Jacobi (Bibliothèque de Fribourg), à W.; Iselin parle de lui avec éloge (Arch. f. Litgesch. XIII, p. 215); Julie Bondeli le juge digne, comme peu d'étrangers, de la société de Berne (ASMUS, *o. c.*, p. 55).

3. A. Br., II, p. 180.

4. Cf. K. G. BOCKENHEIMER : *Beiträge zur Gesch. der Stadt Mainz* (1882); Aug. MESSER : *Die Reform des Schulwesens im Kurfürstentum Mainz unter Emmerich Joseph* (1763-1774), Mainz, 1897; WURZBACH : *Biogr. Lexikon des Kaisertums Oesterreich*, 37 (1878).

5. Arch. f. Litgesch. XIII, p. 202.

6. En 1758, J. B. Horix, professeur à Mayence, avait publié : *Tractatuncula de fontibus juris canonici germanici*, inspiré de Fleury. L'ouvrage fut mis à l'index en 1759, l'auteur condamné à une rétractation publique (ASMUS, p. 17).

borateur et disciple, le baron de Groschlag. De Warthausen, Stadion continuait à inspirer la politique de Mayence, tout en entretenant des intelligences à Vienne et dans d'autres cours. Il se tenait au courant par ses correspondants à Paris et en Angleterre, recevait la visite d'hommes d'État et de personnages importants, subventionnait des artistes comme le peintre Heinrich Tischbein, l'oncle du portraitiste de Goethe en Italie ¹. De sa verve caustique, il animait sa table ouverte; sa bibliothèque était abondamment fournie de nouveautés, « une ressource inestimable pour un homme de ma trempe », disait Wieland.

Qu'il fût accueilli avec bonne grâce par ce vieillard, replié dans ses souvenirs « ainsi qu'un Sully ou un Hartley », il fallait à Wieland, pour prendre pied à Warthausen, acquérir aussi le « sixième sens » d'une société passablement émancipée, où régnait la fille aînée de Stadion, Élisabeth-Charlotte de Walpurgis, comtesse de Schall, laquelle, « après avoir brillé dans plusieurs cours par la grâce de son esprit et les agréments de son commerce », s'était vouée aux soins d'un « père qu'elle adore ». Elle était plus hautaine que sa sœur, la chanoinesse de Buchau qui, elle, aimait les « grâces enjouées ». Les autres filles de Stadion apparaissaient de temps en temps : la comtesse de Spauer, la baronne de Zobel, femme de son fils héritier Franz-Conrad : une compagnie qui voulait être divertie, qui jugeait sur l'esprit, la galanterie, plus que sur les qualités solides ².

Grâce à Sophie, Wieland put, tant bien que mal, figurer « dans les enchantements » de Warthausen, au milieu des « fées bienfaisantes », et à une table « pourvue des vins les plus exquis ». Il eut même sa chambre dans l'appartement des La Roche, fut convié aux divertissements, s'accoutuma à partager sa vie entre son greffe et le château; une existence à partie double, dont les contrastes devaient faire jaillir l'humour. A nouveau, l'obligation de jouer un rôle, de prendre un caractère d'emprunt, pour se mettre au

1. H. BAHLMANN : *J. H. Tischbein* (Stud. z. d. Kunstgesch., Strasb., 1911); Ad. BACH : *Aus dem Kreis der Sophie La Roche*, Euph., 1926.

2. Cf. A. Br., II, p. 182; Sophie LA ROCHE : *Briefe über Mannheim*, p. 354; D. Frl. von Sternheim, p. 76 (réédit. Ridderhoff).

niveau de cette société, où il doit faire le bel esprit. Il lui faut prendre quelquefois le masque du « chevalier à la triste figure »¹, ou même le ton désinvolte « d'un chien philosophe ou d'un philosophe chien »², afin de ne pas devenir « bête ou philosophe ».

On devine ce qu'il devra accepter de petites avanies dans un monde où il n'était admis que comme amuseur. Ainsi que le remarque Sophie dans son premier roman, au lieu d'être pris pour un homme de lettres ou pour un philosophe, il avait à donner le ton à l'engouement du jour³. On ne lui laissait pas oublier sa chancellerie, ne fût-ce que par le peu de cas que l'on faisait de ses mérites littéraires. Mais il ne lui manquait pas non plus d'occasions de prendre sa revanche : « Moi qui n'ai pas le temps de m'ennuyer, je reste tout étonné... Je ne sais pas si je dois me moquer de ces gens d'esprit qui s'ennuient, ou si je dois les plaindre⁴. » Il dissuadait Sophie de faire venir Julie Bondeli dans ce cercle : « Malgré ses mérites, son brillant même, elle n'y plairait pas. » Lui-même n'y plaisait qu'en faisant violence à son naturel. Il s'en trouvait, en dépit de sa vanité et des avantages précieux du château, souvent dépité, parfois irrité :

On devient enfin impatient, revêche, acariâtre; on est saisi d'envie de donner des soufflets à droite et à gauche; on ne souffre plus la contradiction, on est choqué de l'effet naturel de la diversité infinie des têtes, des façons de penser ou d'imaginer, des goûts et des travers des hommes; on ne pardonne plus rien et on s' imagine que personne ne veut plus entendre raison⁵.

Bibi le dédommageait de Warthausen, mais Warthausen, d'autre part, lui gâtait le plaisir qu'il pouvait recevoir d'elle, de même qu'il aurait été une menace pour son bonheur domestique, si Wieland ne s'en était fait exclure au moment de son mariage.

Peu importe, le motif du différend qui s'éleva alors, non seule-

1. HASSENCAMP, p. 20 s.; HORN, p. 46 ss.

2. HASSENCAMP, p. 31.

3. *D. Frä. von Sternheim*, p. 116.

4. HASSENCAMP, p. 39.

5. HORN, p. 52.

ment avec le comte, mais avec La Roche lui-même ¹. Il n'aurait pas eu la forme irritante qui amena une rupture de deux années sans le ressentiment du bourgeois contre son seigneur. Dans un moment d'humeur, le chancelier de Biberach, à propos de quelque futile exigence, s'était redressé, s'était montré si procédurier qu'il alluma la guerre entre la ville et le château, sans plus songer qu'il devait à Stadion la charge dont il usait contre lui; il fit si bien qu'il s'attira une cuisante avanie. La lettre « comitive », que lui avait conférée Stadion, lui fut retirée, en même temps qu'il s'entendait traiter en plein conseil comme « le dernier des faquins », « comme un homme de mauvais esprit » ². Leçon sévère, qui le rappela au respect des barrières sociales et à sa condition bourgeoise. Ayant appris à ses dépens « qu'il n'est pas sans inconvénient de manger des cerises avec un grand seigneur », Wieland se promit bien de ne plus jamais courber l'échine. « Vous seriez bien aise, écrivait-il à Sophie, de me voir toute la complaisance qu'on exige, et cependant je suis certain que vous auriez de la peine à vous empêcher de me mépriser un peu, si j'aurais (!) tant de docilité et de souplesse ³. »

1. Le différend rappelle quelque peu l'histoire du meunier de Sans-Souci. Le comte de Stadion avait demandé à la municipalité le déplacement d'un atelier de rémouleur, situé à proximité d'une maison qu'il possédait à Biberach. Le Chancelier, chargé des négociations pour la ville, le prit de si haut que Stadion, par représailles, décréta une manière de blocus, en interdisant aux 13 villages qui dépendaient de Warthausen de se ravitailler à Biberach. Cf. HASSENCAMP, p. 129 ss.

2. HASSENCAMP, lettres de 1766 à 1768. W. écrit notamment : « Je n'ai jamais eu l'ombre de l'intention de vouloir insulter le comte, mais lui ne m'a-t-il pas traité comme le dernier des faquins? Est-il bourgeois de Biberach, est-il paysan, moine, curé, baillif, seigneur, dame et soubrette à dix milles à la ronde qui ne sache pas comment on a parlé de moi à Warthausen? » Le chatouilleux poète se ressentira longtemps « des procédés insoutenables devant le tribunal de la raison et de l'humanité »; s'il reconnaît avoir agi par étourderie, il ne s'en plaint pas moins « des cœurs de fer et de rocher », contre lesquels les « belles âmes » se brisent. « Avec ces prétendues illusions, les âmes vraiment sensibles ne seraient-elles pas plus heureuses dans une cabane qu'au milieu de ces honnêtes gens de cour, qui feraient expirer celui qu'ils ont appelé leur ami sur la roue, pour venger le moindre coup d'aile qu'on a donné à leur amour-propre. » Il ne comprend pas que l'on ne prenne son acte de « don quichottisme patriotique » comme il le prend lui-même, et qu'on n'en rie.

3. HASSENCAMP, p. 166; cf. p. 138 s. : « Quelle réconciliation peut-il y avoir entre un grand seigneur qui pense comme le comte et un particulier aussi mince que moi?... La moindre petite étourderie que je pourrais commettre — et vous ne savez que trop que je ne saurais pas m'engager à n'en commettre point — sera

Cette « désastreuse rupture » lui rendit la dignité de son caractère : « Libre grâce à Dieu », Wieland ne voudra plus dépendre de « ces mortels chapitrables qui prétendent exercer leur prodigieuse fierté vis-à-vis de ce que l'on appelle leurs inférieurs ». S'il sentait « les torts qu'il a eus dans le commencement de cette affaire », il lui en coûtait de faire le premier pas. Il ne se dissimulait pas le peu de cas qu'on faisait à Warthausen de sa personne. « On a pris l'habitude de m'avoir auprès de soi — j'étais rarement propre à amuser — mais à la campagne, on s'amuse de tout; et comme je suis facile, je me prêtais à tout. » « Son Excellence devrait daigner faire la réflexion qu'il y a quelque différence entre la manière dont un souverain pardonne à un sujet qui a encouru sa disgrâce, et entre elle qui n'a jamais été mon souverain et moi, qui ne suis le sujet de personne ¹. » Wieland sait trop combien on est accoutumé de mettre un prix à tout ce qu'on accorde au cœur, dans ce « château ensorcelé », pour ne pas craindre qu'on ne veuille plus « témoigner de l'amitié pour un plat rimailleur, qui ose réclamer les droits de l'égalité naturelle contre l'usurpation des droits du plus fort, dont messieurs les grands seigneurs aiment tant à se prévaloir, au préjudice de ceux qui ne sont leurs inférieurs que parce qu'il est impossible que tout le monde soit grand seigneur et riche ».

Il laisse faire Sophie pour « rentrer avec le temps dans les anciens droits, en qualité d'ami de sa famille », et pour s'éviter des « mortifications dont la moindre, et l'idée même, suffirait pour lui faire quitter la partie ». Il rentra en grâce, dans l'été 1768, et retrouva, avec Warthausen, « l'amitié de l'homme qu'il a le plus aimé, et qu'il voudrait n'avoir jamais offensé ». A la mort du comte, quelques mois après, Wieland fut même chargé d'assurer, avec La Roche, l'exécution des dispositions testamentaires ².

Cependant, comme l'écrit Sophie, « le flacon qui renfermait le génie de la maison s'était cassé, et l'esprit versé dans le sable du caveau » ³. Wieland en avait recueilli le parfum capiteux pour

criminelle; jamais je ne pourrais avoir l'esprit libre et à son aise, je ne pourrais dire un mot, sans craindre qu'on pourrait le prendre mauvais... L'idée de demander ma grâce m'effarouche et me révolte à un point que je ne saurais vous exprimer...

1. HASSENCAMP, p. 152 s., 167.

2. Stadion mourut le 28 oct. 1768.

3. Lettres de Sophie La Roche, 12 août 1770.

relever l'humour de sa fantaisie. Participant à la vie agréablement frivole d'une société « dont l'esprit est ce que M. de Listonai, dans son *Voyageur Philosophe*, appelle « le sixième sens »¹, il avait pris à Warthausen le décor de sa parodie impertinente et d'une galanterie musquée, qui lui ouvrit les salons aristocratiques. La fréquentation de cette société, mieux que le commerce des gens de lettres, favorisa un art gracieux et conventionnel, qui ironisait les plaisirs de la fortune. Elle lui permit, comme il déclare à Riedel « de rassembler les connaissances diverses, les observations, sans quoi Agathon, ni d'autres élucubrations de son imagination ne seraient ce qu'elles sont »². Les *Contes Comiques* en procèdent directement, ainsi que la sagesse politique de son roman biographique et du *Miroir d'Or*. Comme il n'avait pas eu à s'y acclimater, ne s'y trouvant qu'en hôte de passage, il avait conservé assez de liberté d'esprit pour ne pas subir les contraintes de la mode et des préventions, pour réserver sa pensée à ses amis La Roche, et sa rêverie à l'intimité de son cabinet, et, un peu plus tard, de ce jardin hors des murs, où « sans lever le nez de sa table, il voyait les enfants se baigner dans la Riss, les paysans faire leurs foins, et entendait les bruits de la vallée ». Warthausen lui avait fait aimer cette paix bucolique et s'amuser de la plaisante figure qu'il avait sous sa perruque de greffier³.

Mais pourrait-il se passer indéfiniment des agréments de la conversation et de l'excitation d'un milieu esthétique? Privé de la musique de Jomelli et de Graun, de la galerie de tableaux, du décor galant de Warthausen, privé surtout de la bibliothèque du comte, qu'allait devenir son esprit à Biberach? Au retour de son « *ergastulum* », « sa petite femme » suffirait-elle à le divertir? Le rêve s'évadait à nouveau dans les lointains.

L'idée de vivre et de mourir dans l'état où je suis, écrivait-il à Zimmermann en 1768, avant le retour de Stadion à Warthausen, me donne l'envie de perdre jusqu'au sentiment intérieur du peu que je suis. Passez-moi cette vanité, si c'en est une; je sens certainement que je suis

1. A. Br., II, p. 182.

2. D. Br., I, p. 205.

3. D. Br., I, p. 214.

fort peu de chose, mais je sens aussi que ce peu vaut mieux que l'honneur de passer ma vie à travailler en subalterne dans une petite ville de Souabe, et cela *pro pane quotidiano* ¹.

Sans trop s'arrêter aux récriminations qui soulagent sa bile et exercent son humeur, on sent grandir l'impatience au cours des années qui suivent son mariage. Il ne manque certes pas de jours et d'heures, « où j'oublie mes ennuis, et s'il m'arrive de tomber dans la mélancolie, si, une jarretière à la main, je me mets à la recherche d'un bon clou, je prends toujours le temps de la réflexion, si bien que je n'en fais rien, ce qui prouve péremptoirement que ma situation a de quoi comprimer les tentations de me pendre » ². Grâce à sa manière d'envisager les choses et à son peu d'ambition, grâce « au mécanisme qui le rend poète et un peu philosophe », Wieland en arrivait à préférer aux « honneurs, grandeurs et richesses de la terre » sa situation « obscure et tranquille ». Il pouvait se dire parfois « à peu près heureux » ³, au milieu « de commis et de scribes faméliques, la plume sur l'oreille, ou dans la troupe de ceux qui constituent l'honorable sénat de cette ville impériale, si sagement gouvernée », drapé dans « une sorte de bien-être tragi-comico-farcique » ⁴.

Toutefois, depuis que le succès des *Contes Comiques* lui offrait d'autres perspectives, et qu'il recevait des compliments flatteurs de milieux haut placés, il songeait à profiter d'une circonstance favorable pour améliorer ses conditions d'existence et jouer un rôle plus important. Parvenu à son « zénith », il ne se souciait pas « de passer l'autre moitié de sa vie à laver le linge sale de sa ville » ⁵. Ce n'était pas de ce coin perdu aux frontières du sud-ouest qu'il lui serait possible de surveiller l'horizon et de pousser sa fortune. Il s'y trouvait oublié « autant qu'un trépassé », relié au monde extérieur seulement par Gessner et Zimmermann. Encore celui-ci allait-il émigrer à Hanovre, tandis que, en confiant à Reich de Leipzig, l'édition de ses nouveaux ouvrages, Wieland perdrait

1. A. Br., II, p. 302.

2. A. Br., II, p. 265.

3. HASSENCAMP, p. 126, cf. A. Br., II, p. 302.

4. A. Br., II, p. 307.

5. D. Br., I, p. 173.

contact avec la Suisse. Coupé depuis huit ans de l'Allemagne, sans un libraire à proximité, sans correspondants, il ne lisait guère que des ouvrages français, italiens ou anglais¹. La brouille avec La Roche lui avait enlevé, pendant près de deux ans, la seule personne avec qui il pouvait avoir de temps en temps un entretien sérieux. « Je trouverais plus facilement à Tobolsk qu'à Biberach quelqu'un à qui parler des Grâces et des Muses². » Aussi, dès qu'il fut rétabli dans ses prérogatives de familier de Warthausen, Wieland s'empressa-t-il d'user de la faveur de Stadion pour se préparer une situation de repli.

* * *

Depuis quelque temps, il s'était lié avec un jeune professeur d'Erfurt, Friedrich Justus Riedel³, qui lui avait offert ses services pour lui ouvrir les revues influentes de Saxe, et le mettre en relations avec son maître Klotz et son cercle, notamment avec George Jacobi, Gleim et Weisse. S'emparant avec empressement de cette chance inespérée, Wieland s'était aussitôt attaché cet apologiste bienveillant, et avait surpris son amitié par la chaleur de ses démonstrations. Ainsi qu'il avait fait dix ans plus tôt avec Zimmermann, il s'était livré avec abandon à « ce frère, à ce Jonathan, à ce compagnon, que la faveur de la muse lui envoyait au moment où, comme Elie, il se croyait seul de son espèce ». Dès les premiers échanges, il crut reconnaître l'écho de son âme : il se disait enchanté du ton léger, désinvolte de Riedel. « Je vous aime comme je n'ai jamais aimé créature d'une femme, car je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui me ressemblât autant par le caractère⁴. »

Cette désinvolture dans le jugement et ce dilettantisme dans le goût, c'était sans doute toute l'affinité qui pouvait les rappro-

1. D. Br., I, p. 208, 244.

2. D. Br., I, p. 196.

3. Les principales données biographiques dans l'esquisse envoyée à Ring; cf. ERHRARD : *Ueberlieferungen zur vaterländ. Gesch.* 2. H., Magdebourg, 1827; A WOLF : *Geschichtl. Bilder aus Oesterreich*, II (1880); SCHULZE-MAIZIER, *Wieland in Erfurt*, 1919; R. WILHELM : *Fr. J. Riedel und die Aesthetik d. Aufklärung* (Beiträge zur n. Litgesch., N. F., hgg. von Waldberg, XXIII, 1933. La correspondance de Riedel avec Ring à la Bibl. de Fribourg-Br.

4. D. Br., I, p. 198.

cher. Mais n'était-ce pas assez pour donner à Wieland l'espoir d'une solidarité intellectuelle et morale? Alors qu'il était pris à partie par les pédants et les pharisiens pour le badinage impertinent de ses *Contes*, comment n'aurait-il pas accueilli avec joie le concours d'un critique, qui s'annonçait, à vingt-cinq ans, comme l'un des chefs de la nouvelle génération? Avait-il eu lui-même, à cet âge, autant d'élan et d'indépendance? Dans la *Théorie des Belles Lettres* de Riedel, il croyait trouver la promesse d'un renouvellement prochain de la littérature, en réaction avec le dogmatisme universitaire et le moralisme qu'il avait combattu lui-même. Enfin, par Riedel, il était renseigné sur la situation littéraire de l'Allemagne.

Que savait-il de la « secte » de Nicolai, de la coterie de Halle et de la politique des revues et des journaux littéraires, lui qui ne recevait d'Ulm que de rares exemplaires de la *Bibliothèque* de Halle, qui connaissait à peine l'existence de Gerstenberg ou celle de Weisse? Sans vouloir s'engager dans les querelles d'écoles, ni compromettre un rapprochement toujours espéré avec Lessing et Mendelssohn, Wieland n'était pas fâché de se voir présenté sous « son véritable caractère »¹. Si, au lieu de son propre concours, il offrait à Klotz celui d'un Zurichois, Vögelin, qui « brûle du désir d'en découdre avec les Berlinoises, les Schleswicoises et le « subrecteur » de Riga » (Herder)², c'est qu'il ne veut pas se risquer dans la bagarre. Il réserve sa liberté, laissant à d'autres l'honneur de le défendre. Il ne veut pas non plus d'éclat avec Bodmer : « Nos idées, nos jugements sont trop séparés pour qu'il y ait entre nous la moindre connivence; nous respectons seulement le souvenir de notre amitié³. » Mais il désirait une réconciliation avec Uz⁴.

En somme, Wieland se retranche, désireux de ne pas être impli-

1. D. Br., I, p. 176 : « Ich schmeichle mir, der Briefwechsel, der nach meinem Wunsch unter uns fortdauern soll, werde dazu dienen, dass Sie... mich nach und nach so werden kennen lernen, wie ich wirklich bin... Ich werde, wie eine neutrale Reichsstadt, diesem Kriege, so lange es möglich ist, ruhig zusehen... »

2. *Ibid* « Ich hoffe zu Gott, dass dieser Herr, wenn der Schwindel bei ihm einmal vorüber ist, und er menschlich denken und schreiben gelernt haben wird, noch einen vortrefflichen Mann abgeben kann. Ich will also auch gebeten haben, mit diesem Knaben bei Gelegenheit säuberlich zu verfahren. » Cf. p. 180.

3. D. Br., I, p. 188.

4. D. Br., I, p. 184, 211 s.

qué dans les escarmouches qui préludaient à la mêlée du *Sturm und Drang*, décidément hostile aux rodomontades exaltées de Gerstenberg et aux ratiocinations de Herder¹, mais trop avisé pour faire cause commune avec Klotz. Chez Riedel, il apprécie l'ironiste et le philosophe. Il apprend, avec une agréable surprise, que ce fils de pasteur thuringien, évadé du piétisme et précocement porté à une situation universitaire importante², a débuté par des satires contre l'hypocrisie des mœurs, qu'il prépare une « Dunciade » et se réclame de l'humour de Sterne et de la morale d'Helvétius. « Tous vos jugements sur les personnes, sur les livres et les choses sont plus que je ne saurais dire dans mon sens; non, certes, que nous soyons toujours d'accord... Mais je trouve en vous les dispositions nécessaires pour devenir à trente ans... un véritable καλὸς καὶ ἀγαθός, un juste appréciateur des choses d'ici-bas... » Que n'augure-t-il pas d'un admirateur de « Tristram Shandy », alors qu'il est lui-même sous le charme de l'humoriste. « Le don d'observation, la pénétration, le goût de l'humour, me semblent une jolie disposition à faire un émule de Lucien, de Rabelais, de Cervantès, de Chaucer, de Buttler, de Swift, de Churchill..., et vous ne devez pas résister à votre vocation³ ». Et comment Wieland ne serait-il pas sensible à l'hommage qui lui est rendu dans les *Lettres sur le Public*, que Riedel faisait paraître en 1768?⁴ Rien d'étonnant que Wieland place son ami au-dessus de Lessing et de Mendelssohn : « Chez aucun autre critique, je ne trouve ce véri-

1. D. Br., I, p. 181 : « Der Mann hat einen Schuss; die schleswigischen Briefe sind ein originales Produkt eines literarischen Hasenfusses, den seine vermeinte grosse Weisheit rasen macht. Ich kann Ihnen nicht sagen, wie sehr mir vor solchen Leuten und ihrer dithyrambischen Schwärmerei ekelt... »

2. Né à Wisselbach, un petit village de la région d'Erfurt, le 10 juin 1742, Riedel s'était tiré d'affaire très jeune, et avait pu, à force d'expédients, faire ses études à Weimar, Iéna, Leipzig et Halle. A vingt et un ans, il enseignait à Iéna comme « magister legens » à raison de six à huit heures par jour, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à une production hâtive, grâce à laquelle il fut nommé professeur à Erfurt en 1767. A dix-sept ans, il avait publié un libellé *Über die Glückseligkeit des Krieges und Friedens* (Weimar, 1759), puis des satires imitées de Liscow : *Der Trappenschütze* (1765), *Briontes der Dritte* (1765); *Sieben Satyren nebst drei Anhängen* (Iéna, 1765); *Theorie der schönen Künste u. Wissenschaften* (1767). Les premiers ouvrages figurent dans les *Sämmtliche Schriften* parus à Vienne en 1787 (5 vol.).

3. D. Br., I, p. 197 ss.

4. *Briefe über das Publikum*, 1768. Cf. D. Br., I, p. 218.

table esprit philosophique, allié à un esprit aussi alerte, à un goût aussi fin et à une si agréable fantaisie lucianique. » Si l'impressionnable auteur s'exagère les qualités et la portée de l'esprit de son correspondant, il est attiré par la grâce et la désinvolture de sa critique. Que Riedel se garde avant tout de gravité académique, qu'il ne devienne pas trop sérieux ! « Les esprits de Lucien, de Cervantès, de Montaigne et de Sterne défileraient en faisant la moue et en riant aux éclats ! ¹ »

Il faudra le contact personnel et l'exécution sévère de Lessing et de Herder pour ouvrir les yeux à l'auteur de *Musarion* sur les dangers de ce caractère souple et intrigant. A Erfurt, il verra Riedel gaspiller son talent et sombrer dans une agitation désordonnée. Karl-Friedrich Bahrdt, qui en fut aussi témoin, oubliant qu'il lui devait sa situation, le juge sans bienveillance dans ses *Mémoires* : « Il était, rapporte-t-il, versatile, trop suspect pour être cru sans réserve, et dissipé... Sa conversation était faite de saillies, de traits satiriques, de gaudrioles et de grimaces... ². » Mais il promettait alors davantage, même à l'auteur des *Lettres Antiques* ³. S'il prêtait facilement au ridicule ⁴, Riedel ne manquait pas d'allant ni d'obligeance. Il s'est laissé entraîner par Klotz à de basses besognes de pamphlétaire ⁵, qui le déconsidéraient auprès des littérateurs sérieux, mais il a participé à la fondation de la *Bibliothèque* de Halle ⁶, pour laquelle il demandait la collaboration de Wieland ; il était lié avec Gleim et Jacobi, honoré de l'appui du ministre Kaunitz à Vienne, et se flattait même de la faveur

1. D. Br., I, p. 237.

2. *Geschichte seines Lebens, seiner Meinungen und Schicksale*, von ihm selbst geschrieben, Berlin, 1791, II, p. 4 ss. — De même Herder, dans une lettre à Nicolaï du 30 nov. 1769 (*Herders Briefwechsel mit Nicolaï*, hgg. v. HOFFMANN, 1887, p. 53), dit de lui : « Ich beklage ihn; denn aus seiner Leichtigkeit, die jetzt in Philosophie, Altertum und Kritik leichtfertige Seichtigkeit ist, hätte was werden können, wenn er nicht von den Klotzianern aufgegriffen und zu frühe zum König von Erfurt gemacht wäre; dahingegen aus Klotz in seinem Leben kein anderer Apoll und Merkur geworden wäre, als er ist. » Cf. KAWERAU : *Aus Halles Literaturleben*, Halle, 1888, p. 194 ss.

3. LESSING : *Briefe antiquarischen Inhalts*, 8 (Hempel, 13^a, p. 22).

4. Il aurait servi de modèle à Nicolaï pour son Ramhold, dans *Sebaldus Nothanker* (WILHELM, o. c., p. 12).

5. Notamment dans les *Scurrilische Briefe*, 1769. Il se trouvait associé à une coterie, avec Schirach, Hausen, Meusel, Flögel.

6. Bibl. d. Sch. Wissenschaften.

des petites cours thuringiennes ¹. N'avait-il pas été appelé à Erfurt pour inspirer les réformes envisagées à l'Université par le Gouvernement de Mayence? ² On verra plus loin l'activité qu'il y a déployée pour relever la vieille institution ³. Si, par égard pour Klotz, il n'avait pas osé y faire venir Lessing ⁴, il s'employa de son mieux, afin de lui donner du lustre, à la nomination de Wieland.

L'initiative n'est-elle pas venue de Wieland lui-même? Tout en cajolant son nouvel ami, en lui faisant envisager sa participation à un manifeste que la semonce de Lessing a arrêté (« Il ne faut pas se donner en spectacle! ») ⁵, il s'était renseigné sur la situation de l'Université, que Riedel lui présentait sous un jour séduisant. Ne s'y trouvait-il pas l'homme de confiance du curateur, le familier du Statthalter, chez qui l'on menait joyeuse vie? Avec une bonne table et le ton déluré, l'ancien hôte de Warthausen ne s'y sentirait pas déplacé : « Savez-vous, écrivait-il à Riedel au début de juin 1768, que j'envie votre situation agréable et tranquille? » La perspective de ce compagnon aimable, d'un milieu plus favorable à sa carrière l'emportait sur l'aversion que Wieland avait de la vie académique. L'enseignement n'y serait d'ailleurs que la moindre part de l'activité qu'il prétendait y déployer. Appuyé par Mayence, où il était en faveur, il aurait à tenir le premier rôle dans le redressement de l'Université; entrant dans les vues du gouvernement, il serait appelé peut-être à monter sur une scène plus vaste. N'était-il pas préparé par Warthausen au jeu politique? Seulement il entendait ne pas se laisser brimer par des cuistres. Il fallait qu'on le dispensât des formes d'usage. Il était trop vieux pour subir un examen, pour se soumettre à une disputation académique ⁶. Allait-il solliciter une *venia legendi*, alors qu'il détenait, de par sa « lettre comitive », le pouvoir de créer des doc-

1. Dans sa défense, lors du procès de Vienne, Riedel se prévalait d'avoir été reçu dans les cours de Cobourg, de Meiningen, de Gotha, de Weimar.

2. Cf. sa correspondance avec Klotz au 4^e vol. des *Schriften*.

3. Riedel fonda à Erfurt l'*Erfurter gelehrte Zeitung* (1769 à 1771) et la *Philosophische Bibl.* (1768).

4. BOXBERGER: Jahrb. d. kgl. Akademie gemeinnütziger Wissensch. zu Erfurt, N. F. VI (1870), p. 104.

5. D. Br., I, p. 235. s.

6. D. Br., I, p. 249.

teurs en philosophie et des *magistri per bullam*? Ne pouvant « se créer lui-même », il attendait « de la politesse et de la Faculté » les accommodements nécessaires¹.

Encore lui fallait-il des conditions « assez honnêtes » pour compenser sa situation de Biberach et l'abandon de sa patrie. Comme il écrit à Riedel : « Ma ville natale est comme le corps de ma mère : une fois sorti, je n'y rentrerai plus. Je serais donc sot et demi si, comme le chien du Nil, je n'améliorais pas ma situation de toutes façons². » Par le baron de Groschlag, pressenti par La Roche, et par l'intermédiaire d'un fonctionnaire de Mayence, le baron de Loscant³, Wieland obtint à peu près tout ce qu'il désirait et, au début de 1769, il se trouva nommé premier professeur de philosophie, avec le traitement exceptionnel de six cents thalers, le titre de « conseiller du gouvernement » et le remboursement de tous ses frais de déménagement⁴. Il était traité le plus gracieusement du monde « par le plus spirituel, le plus élégant, le plus aimable des barons de l'empire », et comptait sur Riedel pour lui aplanir la voie à Erfurt. « Que les collègues grognent autant qu'ils voudront; je m'y attends bien et je ne m'en soucie pas. Par votre crédit auprès du Statthalter, et par celui que j'ai auprès de Groschlag, nous nous soutiendrons dans tous les cas, de façon à ce que personne ne puisse rien contre nous⁵. »

A Riedel, il veut attribuer le mérite de sa détermination : « C'est vous qui m'attirez le plus, car la nature et un concours de motifs concordants vous a prédéterminé de toute éternité à être un autre moi-même; avec vous je veux vivre et mourir; notre amitié passera à la postérité et tiendra les contemporains en respect⁶. » N'était-il pas obligé de se séparer de « son vieux père, dont son départ précipitera les cheveux blancs dans la tombe »⁷, de La Roche, « l'ami de son cœur et de son esprit », et surtout de Sophie, ce qui

1. D. Br., I, p. 253, 279.

2. D. Br., I, p. 261 s.

3. D. Br., I, p. 249 s.

4. Le décret est daté du 2 janv. 1769; la nomination parut, par les soins de Riedel, dans les Erfurt. Anzeigen, le 3 févr. Cf. D. Br., I, p. 79 s., 270 s.

5. D. Br., I, p. 257, 265.

6. D. Br., I, p. 272.

7. D. Br., I, p. 249.

lui cause « la pire douleur qu'il ait jamais éprouvée? »¹. En fait, il avait passé l'âge de l'engouement, lui qui, deux ans plus tôt, avait dédaigné l'amitié de son compatriote Frédéric-Daniel Schubart, le trouvant trop enthousiaste, et sans doute trop allemand². Mais il avait besoin pour partir de cette illusion.

Il quitta donc Biberach le lundi de Pentecôte, après avoir résigné en bonne et due forme ses fonctions³. Les autorités se sont montrées « très gentilles, et moi je suis charmé d'en être quitte »⁴. Il emportait le titre de « citoyen de Biberach », dont pourraient user sa femme et ses enfants, « pour les services rendus par lui et sa famille depuis plus d'un siècle ». Il n'eut d'ailleurs pas à en faire état, car il ne revit jamais sa ville natale. Son père y mourut trois ans plus tard, et sa mère vint le rejoindre à Weimar. Quant à ses concitoyens, il les abandonnait sans regret à leurs tribulations abdéritaines⁵. Dans la diligence qui l'emmenait avec sa jeune femme et sa petite fille Sophie, encore au berceau, la servante Flore, son secrétaire et quelques caisses de livres et de manuscrits, il n'eut de regard que pour Warthausen, « où il laissait la moitié de son cœur » : les amis La Roche, qui se disposaient à se transporter à Bönningheim et lui avaient confié leur fils aîné Fritz. Mais déjà il rêvait à l'impression qu'il allait faire, avec sa « mine

1. D. Br., I, p. 272.

2. Cf. C. F. D. SCHUBARTS *vermischte Schriften*, Stuttgart, 1840, II, p. 222 ss. A l'enthousiasme de Schubart pour le relèvement littéraire de l'Allemagne, dont il faisait honneur, pour une large part à Wieland, celui-ci répondit, le 28 juin 1768, par un dédaigneux détachement : « In der Tat, Sie sind verwegen, recht sehr verwegen, dass Sie von diesem Mischmasch grösserer und kleinerer, an Verfassung, Religion, Sitten und Lebensart so sehr verschiedener und meistens noch unter dem Joch der Barbarei darniedergedrückter Völker und Völkerchen, welche zusammen die deutsche Nation ausmachen, glauben, dass sie in Hinsicht des Geschmacks und der schönen Litteratur sogar noch weiter seien, als die französische Nation. » Wieland avait un instant songé à attirer Schubart à Biberach comme instituteur; puis, devant la sympathie exprimée pour Don Sylvio, les Kom. Erzähl. et Agathon, il avait accepté de collaborer à une revue de Lindau : *Der neue Rechtschaffene* (1767). Cf. Karl Maria KLOB : *Schubart, ein deutsches Dichter- und Kulturbild*, Ulm, 1908.

3. W. donna sa démission le 31 mars 1769. Cf. Würt. Vierteljrsh., 1912, p. 421 ss. et D. Br., I, p. 278.

4. D. Br., I, p. 92. Cf. OFTERDINGER, Würt. Vierteljrsh., 1878, p. 238.

5. Il est vrai que W. a exprimé quelquefois le désir d'y finir son existence. Il ne manqua pas de montrer de l'intérêt à ceux de ses concitoyens qui s'adressèrent à lui, comme le musicien Knecht. Cf. les Lettres à un certain K. J. Klock,

de papefiguier et son étique personne », plus semblable à un esprit dans son vêtement aérien, passablement fripé, qu'à l'un des sept Souabes de la légende¹, dans cette ville d'Erfurt où, vingt ans plus tôt, son cousin Baumer lui avait expliqué Don Quichotte, et où il se croyait maintenant attendu par une troupe de « petits maitres à la mode, émoulus de l'école de Klotz et de Meinhard ».

publiées par HARTMANN (Besondere Beilage d. Staatsanz. f. Würt. 1904,11/12). En 1776, W. lui écrivait : « Ich weiss am Ende keinen Ort, wohin mich mein Herz zöge, als meine Vaterstadt », mais il ajoutait : « Es geht mir durch das Herz, wenn ich bedenke, wie glücklich die Biberacher und alle Reichsstädter gegen die Untertanen der Fürsten sein könnten, und wie sauer sie einander selbst das Leben machen. » En 1783, il se félicite que ses enfants puissent demeurer à Weimar.

1. D. Br., I, p. 255.

CHAPITRE VIII

AGATHON

De Berne, Wieland avait apporté, pour occuper ses premières années de Biberach et inaugurer la nouvelle période de sa vie littéraire, ou plutôt sa vie littéraire elle-même, l'œuvre antérieure n'étant plus à ses yeux que tâtonnements et ébauches, deux projets d'importance : l'un, tout d'application et d'abnégation, qui, en faisant valoir l'écrivain, lui réconcilierait peut-être les honnêtes gens qu'avaient indisposés les écarts de sa plume à Zurich : *la traduction de Shakespeare* ; l'autre, qui apporterait la justification de la révolution survenue dans ses idées et la réhabilitation de son caractère : un roman philosophique, qui deviendra *Agathon*.

Que les deux entreprises aient été entamées dès son retour, afin de marcher de front, on en a le témoignage dans une lettre de Gessner à Iselin du 3 janvier 1761 ¹. D'une part, Wieland traduirait Shakespeare « aussi bien qu'il souhaiterait de l'être lui-même », de l'autre, par *l'Histoire naturelle d'un philosophe*, il rendrait compte de son expérience et de la formation de son esprit ². Le parallélisme des deux ouvrages, qu'il soit affaire de circonstances ou propos réfléchi, n'en accuserait que mieux l'effet du séjour à Berne. L'un et l'autre, ils étaient conçus pour le monde, dans un sentiment d'opportunité et d'intérêt, et ils se soutenaient l'un l'autre. Au portrait idéalisé qu'il faisait de lui-même, il fallait l'atmosphère de fiction et de vérité, l'illusion de la fantaisie shakespearienne. Grâce à elle, *Agathon* ne rappellerait que de loin la

1. Inédite (Arch. d'Iselin à Bâle) : « W. übersetzt den Shakesp. und schreibt, er wolle ihn so gut zu übersetzen trachten, als er wünschte, übersetzt zu werden, wenn er Shakesp. wäre. Zu gleich arbeitet er zum Ausruhen an einer Gattung Roman, die « natürliche Geschichte eines Philosophen. »

2. 1^{er} mars 1761, *Morgenblatt* 1839, n° 123.

chancellerie et Biberach ; il sera le personnage que Wieland aurait voulu jouer sur un autre théâtre : « Je me peins moi-même, tel que je m'imagine dans les circonstances d'Agathon, et je le rends pour finir aussi heureux que je rêve de l'être ¹. »

Si, de préférence à Xénophon, Horace ou Shaftesbury, c'est Shakespeare qui est choisi ², ce n'est peut-être pas tant par goût que pour le profit que Wieland en espérait ³. Ce qu'il connaissait de ses pièces par Bodmer n'avait pas, comme il semble, décidé de son admiration. Quand il affecte de mépriser Voltaire pour sa « manière impertinente » de parler de Shakespeare, et quand il dit aimer le dramaturge anglais « avec toutes ses fautes », il est permis de mettre en doute une impression qui se traduit par des formules toutes faites ⁴. Wieland ne déplore-t-il pas, dans une lettre postérieure, que Shakespeare n'ait pas vécu dans un siècle plus civilisé et qu'il ait dû condescendre à flatter le goût de la populace ? ⁵ Mais Daniel Sulzer, à qui il prêtait son édition, lui avait suggéré, dès 1758, l'idée d'une présentation de ce théâtre au public allemand à la façon du Père Brunoy pour le théâtre grec, par analyses et extraits. « Un tel traducteur acquerrait des titres à la gratitude du public ⁶. » Dans l'entourage de Tschanner, l'idée avait pu prendre consistance, d'autant plus que Lessing, après Nicolai, venait d'insister sur l'intérêt que présentait pour l'Allemagne le dramaturge anglais ⁷.

Shakespeare était alors à l'ordre du jour. Avec l'influence anglaise, la curiosité de ce théâtre gagnait les lettrés. L'exemple était donné par la France, où, depuis les *Lettres Anglaises*, la discussion se poursuivait sur le caractère de ce drame, où Riccoboni, Destouches, l'abbé Prévost, avaient préparé l'entreprise

1. A. Br., II, p. 163 s.

2. Le 1^{er} mai 1760, envisageant de fonder une librairie à Zofingen, W. sollicite Zimmermann pour la traduction des œuvres complètes de Shaftesbury, du moins de celles qui n'avaient pas été traduites par SPALDING ; il cherche en outre un traducteur pour Xénophon, Théocrite, les Géorgiques de Virgile et les lettres d'Horace (A. Br., II, p. 132 s.).

3. E. STADLER : *Wielands Shakespeare* (Quellen u. Forschungen, Strasbourg, 1910). GUNDOLF : *Shakespeare und der deutsche Geist* (1920).

4. A. Br., I, p. 272 ; cf. A IV, p. 389 s.

5. A Dietrich Sulzer, 8 nov. 1758. (Euph. Ergzh., 3, p. 203 s.)

6. G. GEILFUS : *Briefe von W. D. Sulzer*, p. 7.

7. Lit.-Briefe, 17 (Hempel, 9, p. 82).

de La Place¹. Après les ballons d'essai lancés par les critiques allemands, depuis Elias Schlegel jusqu'à Mendelssohn et Lessing, les circonstances favorisaient l'introduction en Allemagne d'un Shakespeare, sinon complet, du moins suffisant pour satisfaire la curiosité : « Il serait bien extraordinaire, faisait remarquer Wieland à son éditeur zurichois, que le Shakespeare allemand ne se vendit pas rapidement, car il n'y a sans doute pas d'œuvre plus divertissante, et elle est faite pour plaire à tout le monde². » Ce n'est qu'en 1762 cependant, qu'il réussit à décider Gessner, s'assurant ainsi une ressource appréciable, dans la situation critique où il se trouvait à Biberach³. A Shakespeare devaient s'adjoindre, en cas de succès, d'autres drames de Ben Johnson, Fletcher, J. Sukling et « autres de cette sorte »⁴. Une fois lancé, Wieland comptait livrer trois volumes par an⁵.

En réalité, il avança beaucoup plus lentement, n'ayant pas supputé les difficultés de sa tâche, ni même arrêté l'ordre et l'étendue de son programme. Il ne tarde pas à gémir de son « travail de galérien », s'en remettant finalement à l'éditeur du nombre et du choix des pièces⁶. C'est ainsi que sa traduction s'étire sur six

1. Cf. JUSSELAND : *Shakespeare en France sous l'ancien régime*.

2. Archiv. f. Litgesch., VII, p. 493 ss.

3. Le contrat fut signé le 21 oct. 1762, accordant à l'auteur 12 louis par vol. En fin de travail, W. toucha pour ses 8 vol. 96 louis. Cf. Archiv. f. Litgesch., VII, p. 507. — Dès le 10 août 1760, il avait essayé d'entrer en relations avec l'édit. Reich, de Leipzig. (L. publiée dans *Die Dichtung*, K. E. Franzos, 1890, p. 275.)

4. Archiv. f. Litgesch., VII, p. 493.

5. Le travail dut commencer en 1760 (L. à Volz du 1^{er} mars 1761. Morgenbl., 1839, p. 490), sans doute par *La Tempête*, que W. adapta pour une représentation donnée par sa troupe d'amateurs de Biberach, en sept. 1761 (Würt. Vierteljrsh., VI, 1883).

6. Pour le détail voir E. STADLER, *o. c.*

En 1764, il était question de 10 vol. (L. à Schubart, citée par STADLER, p. 15). Les 8 vol. publiés contiennent :

I : (août 1762) Préface de Pope à la traduction de Warburton; *Le Roi Lear*, *Le Songe d'une Nuit d'été*.

II : (1762) *Mesure pour Mesure*, *Comme il vous plaira*, *La Tempête*.

III : (1763) *Le Marchand de Venise*, *Timon*, *Le Roi Jean*.

IV : (1764) *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*, *La Comédie des Erreurs*.

V : (1764) *Richard II*, *Henri IV*, I et II.

VI : (1765) *Beaucoup de bruit pour rien*, *Macbeth*, *Les deux Gentilshommes de Vérone*.

VII : (1766) *Roméo et Juliette*, *Othello*, *La Nuit des Rois*.

VIII : (1767) *Hamlet*, *Le conte d'Hiver*.

années, et s'arrête au huitième volume, abandonnant entre autres *Richard III*, *Coriolan*, *Cymbeline*, *Les Joyeuses Commères*, *Troilus et Cressida*, *La Mègère apprivoisée* ¹. Pour un peu, *Hamlet* eût été oublié ². C'est que l'entrain était tombé, comme il apparaît aux suppressions de plus en plus abondantes et aux annotations rageuses. Ayant ajouté au huitième volume la notice de Rowe et une justification de son travail, Wieland s'en détache avec soulagement :

J'ai fait tout ce que j'ai pu dans les conditions où je me suis trouvé, sans personne pour me guider, sans un aristarque. Je frémis, quand je regarde en arrière, de la témérité que j'ai eue de traduire Shakespeare. Bien peu imagineront la peine, l'effort, les difficultés de cette entreprise, difficultés qui m'ont souvent arraché des jurons... Je connais les imperfections de ce que j'ai fait, mais je sais aussi que des juges aussi équitables qu'avertis en sont satisfaits... Bref, maintenant que ce labeur herculéen est achevé, je ne m'en chargerais plus, par toutes les divinités du Parnasse, s'il restait à faire ³.

A vrai dire, il l'avait abordé sans préparation ni méthode, ne disposant ni des instruments, ni des connaissances linguistiques nécessaires ⁴. Ce n'est pas qu'il fit bon marché des devoirs d'un traducteur. Il aura assez, pour sa part, à se plaindre de ses interprètes. Il ne tenait pas à sa bonne volonté qu'il ne conservât les qualités de la forme, qu'il était capable de sentir mieux que quiconque. N'a-t-il pas essayé de rendre en vers la poésie aérienne du *Songe d'une Nuit d'été*? C'est faute d'y réussir qu'il relâche peu à peu de ses scrupules et qu'il se contente d'une « parodie » ⁵.

1. Il manque également *Édouard III*, *Henri V*, *Henri VI*, *Henri VIII*, *Titus Andronicus*, *Peine d'Amour perdue*, *Tout est bien qui finit bien*.

2. *Hamlet* figure en effet au 8^e vol., qui faillit ne pas paraître.

3. Archiv. f. Litgesch., VII, p. 505.

4. Cf. STADLER, *o. c.*, p. 22; Proleg., III, p. 6; BÖTTIGER, p. 196.

W. se servit de l'édition de Pope et Warburton de 1747, du dictionnaire français-anglais de Boyer et d'un lexique de Shakespeare que lui avait prêté La Roche. Il n'avait de l'anglais qu'une connaissance empirique, l'ayant appris de lui-même (« Meist durch's Erraten » RAUMER, p. 385). Aussi regrettait-il de ne pas être à Göttingen, afin de recourir aux lumières d'Ebert ou d'Archenholz. (L. à Archenholz du 8 oct. 1760. Morgenbl., 1828, n° 167.) Il avait même songé à avertir le lecteur que sa traduction devait être prise pour un essai de dilettante. (A Gessner, 30 avril 1762, Marbacher Schillerbuch, 1905.)

5. GÖTTE : *West-Ostl. Divan*; Noten u. Abhandl. (Jub. Ausg., 5, p. 304).

Aussi bien a-t-il en vue le public plutôt que son auteur. Il s'agissait de donner une idée de Shakespeare, d'offrir ce qu'on pouvait en goûter à la lecture, en évitant ce qui déconcerterait ou ennuerait. Ne se croyant pas tenu à plus de respect du texte que Warburton, n'étant en mesure, ni de le vérifier, ni de le corriger, il en prend à son aise avec des pièces qui laissaient place, comme il croyait, à l'improvisation de l'acteur. Il coupe dans les tirades d'une fantaisie débordante, il supprime des brutalités qui bravent l'honnêteté¹. Répugnant à la violence et à l'horrible, soit par délicatesse de tempérament, soit par égard pour son lecteur, il accepte la fureur d'Othello, l'égarement du roi Lear, mais non pas les ricanements d'Edgar, l'humour macabre des fossoyeurs, dans *Hamlet*, moins encore la bouffonnerie de Falstaff et de Tobias.

On ne lui en aurait peut-être pas fait grief, sans les libertés prises avec Shakespeare dans les notes qui doivent excuser ou justifier les défaillances du traducteur, plus que les étrangetés de ce théâtre. Qu'il mette celles-ci au compte de l'époque et du parterre, et pense qu'« il faut être Anglais, voir jouer ces scènes par des Anglais et avoir dans la tête une bonne rasade de punch pour prendre plaisir à ces scènes burlesques », passe encore. Wieland peut réprover, au nom de la bonne compagnie, « les propos orduriers, les facéties, les clowneries de bas étage »², encore qu'il ne lui échappe pas que « le génie de Shakespeare s'y montre dans une certaine façon aussi grand que dans les plus belles scènes de *Hamlet* et du *Marchand de Venise* »³, et qu'il sache que la trucidance, le feu d'artifice des images, le tourbillonnement intarissable de la

1. Avant Stadler, la trad. a été étudiée par M. SIMPSON : *Eine Vergleichung der Wielandischen Shakespeare-Übersetzung mit dem Original*, München, 1898; H. KÖLLMANN : *W. u. Shakespeare*, Progr., Remscheid, 1896; L. WÜRTH : *Zu Wielands, Eschenburgs und Schlegels Übersetzungen des Sommernachtstraumes*; Progr., Budweis, 1897; R. ISCHER, *Euph.*, 14, p. 242 ss.

2. Vol. V, p. 217 : « Ein lautes Gelächter aus dem Paradies bewillkommte diesen guten Einfall, und die Absicht dieser Scene ist erreicht ». V, p. 332 : « Es sind Scenen aus Bierschenken und Bordellhäusern, in Ostadens Geschmack, nach dem Leben gemalt. VII, p. 414 : « Der Charakter des Sir Tobias und seines Freundes gehört in die unterste Tiefe des niedrigen Komischen... Ein Paar müßige, liederliche, rauschichte Schlingels, deren platte Scherze, Wortspiele, und tolle Einfälle nirgends als auf einem englischen Theater, und auch nur da, nur die Freunde des Ostadischen Geschmackes und den Pöbel belustigen können. »

3. V, p. 332.

verve comique, la jonglerie étourdissante, que toute cette profusion d'humour et de bouffonnerie est partie intégrante du génie de Shakespeare¹. Seulement, n'ayant ni l'optique du théâtre, ni le tempérament jovial, il perd patience, il s'irrite de son impuissance à les reproduire, et il finit par tout rejeter en vrac². Il en vient à biffer les rôles, à résumer les scènes, à reprocher à Shakespeare non seulement ses « plaisanteries rebattues et vulgaires », ses calembours « qui seraient puérils dans la bouche d'un collégien », ses « bavardages ineptes », mais encore des négligences, et même « sa faiblesse de dramaturge », son « art rudimentaire »³. D'autres sans doute en faisaient autant, même en Angleterre, où Home contestait à Shakespeare le titre d'artiste⁴. Mais Wieland devait-il alors le prendre de si haut avec Voltaire?

Au vrai, ses notes ne traduisent que partiellement les réactions de sa sensibilité et de son jugement. Quand elles ne sont pas que des boutades de traducteur aux abois, elles sont des précautions oratoires à l'intention d'un goût raffiné. Pour lui, il ne réfléchit pas sur ses impressions, il ne cherche pas à comprendre ni à justifier son plaisir. Il est trop sensible pour ne pas se prêter à la fantaisie de Shakespeare, aux tonalités de son humour et de sa vision. Il voit bien que chaque pièce a son accent et son coloris, que le caractère national se retrouve dans la passion contenue, spéculative et traversée de bourrasques de Hamlet, que tout le théâtre de Shakespeare est baigné d'une vapeur mouvante et chatoyante, qui l'isole et contribue à l'illusion⁵. Il hésite entre des pièces d'un caractère très différent, mais qui lui plaisent également, telles que

1. VIII, notice biographique, p. 22.

2. VI, p. 308 : « Ein Gewebe von langweiligem Witz und Wortprahlereien, im Geschmack derjenigen, womit Hanswurst auf einigen deutschen Theatern noch die Ehre hat.... ein Auditorium zu unterhalten. » Cf. III, p. 7; IV, p. 187; 342; V, p. 348; VII, p. 13, 418...

3. Cf. VII, p. 103 : « Es ist kein Unsinn, keine Unanständigkeit, die er sich nicht erlauben sollte, um sich nicht lange auf einen Reim besinnen zu dürfen »; cf. III, p. 187, 289, 322; IV, p. 187; VII, p. 488; VIII, p. 216 : « Allein, wir haben längst gesehen, dass die Anlegung der Fabel, die Verwicklung derselben gerade die Stücke sind, worin unser Poet schwerlich jemand unter sich hat. »

Déjà pour les *Gentilshommes de Vérone* (VI, p. 425), W. avait trouvé qu'on peut difficilement imaginer plus pauvre intrigue; même constatation pour la *Nuit des Rois* (VII, p. 488).

4. *Elements of criticism*, trad. Meinhard, 1763-66.

5. VIII, p. 216 (cf. *ib.*, p. 13).

Le Conte d'Hiver, Cymbeline, Richard III; il tient *Othello* et *Roméo* pour deux des drames les plus beaux et les plus difficiles (à traduire) « de cet incomparable poète »¹. Quand il parle avec recul de Shakespeare, dans *Agathon*, Wieland ne laisse pas de saluer en lui le poète qui, « depuis Homère, a le mieux connu l'homme, depuis le roi jusqu'au mendiant, depuis Jules César jusqu'à Falstaff, qui a fouillé le plus profondément dans son sein », sans plus se heurter à l'excentricité de son art, « qui est justement la représentation la plus naturelle de la vie »².

Nul doute que Wieland ne subisse la magie de cette poésie, ce qui lui permettra de sourire de la pétulance des jeunes qui, dix ans plus tard, croiront la découvrir. Le *Mercur* de 1773 apportera à Shakespeare un hommage aussi catégorique, sinon aussi dithyrambique que celui de Herder ou du jeune Goethe³. Le traducteur n'a pas manqué d'être ébloui par « la grandeur extraordinaire, la puissance, l'intuition profonde et délicate de la beauté morale », le charme du vers⁴. Mais il n'osait pas trop le proclamer. Et puis, il n'avait pas le loisir de s'y livrer, étant aux prises avec les aspérités de la langue, avec la résistance du vêtement poétique qui, comme la tunique de Déjanire, ne se laissait pas arracher sans écorcher le corps⁵. Combien il sent vibrer le verbe, le rythme de Shakespeare, il le prouve en reculant devant l'exubérance des *Joyeuses Commères de Windsor*⁶.

Que d'autres, plus habiles, s'essaient à cette virtuosité, à cette musicalité, à cette profusion pittoresque; qu'ils cherchent à rendre les couplets lyriques, le charme magique de certaines incantations ou d'évocations féeriques, qui sont propres à la langue de Shakespeare. « Pour ne pas tout en perdre, il faudrait, remarquait-il, la langue d'un Sébastien Brandt, ou d'un auteur allemand plus ancien, une forme métrique analogue, la même vérité de sentiments et la même naïveté primesautière; ce qui serait plus dif-

1. Archiv. f. Litgesch., VII, p. 501.

2. *Agathon*, a, X, ch. 1; H, XII, ch. 1, 3, p. 32. Les références sont établies pour *Agathon* : a) 1^{re} édition; b) 2^e édition; H. = édition Hempel.

3. DER GEIST SHAKESPEARES, Merkur, 1773, 3, p. 185 ss.

4. Archiv f. Litgesch., VII, p. 505.

5. Notice biogr., vol. VIII, p. 7.

6. *Ibid.*

ficile que de rendre en vers rimés le sonnet le plus châtié de Zappi¹. » Wieland ne voit que trop bien ce qui manque à sa version de la chanson d'Edgar, dans *Le Roi Lear*, ou à la vaticination des sorcières de *Macbeth*². « Il s'est rongé les ongles », comme il dit, pour conserver un peu de la grâce et du fantastique du *Songe d'une Nuit d'été*, ou de la poignante émotion dans la complainte d'Ophélie et de celle de Desdémone³. S'il se récuse, ce n'est pas faute de sentiment, comme le lui reproche Gerstenberg⁴, ni de disposer d'un instrument assez délié, comme croit Gundolf⁵; c'est surtout peut-être parce que, artiste lui-même, il n'a pas l'effacement, la dévotion que comporte la copie pure et simple, qu'il ne peut se renoncer complètement pour un artiste, si supérieur qu'il soit, mais qui appartient tout de même au passé et ne pouvait être rappelé à la vie, quoi qu'il fit. N'était-ce pas déjà beaucoup, que de sauver « les inestimables richesses de son théâtre, ce qu'il contient d'observation, d'intuition et de révélation »; et de conserver « un des meilleurs moralistes qui ait jamais vécu? »⁶ A mesure qu'il reprend conscience de son génie propre, Wieland se dégage de l'emprise shakespearienne.

Du moins l'a-t-il subie assez pour retrouver, après le dégrisement de Berne, le chatolement et le jeu de l'imagination, qui l'empêchent de renoncer à la poésie et de verser complètement dans le naturalisme. Qu'il préfère aux fulgurations tragiques le miroitement gracieux de la fantaisie, aux émotions intenses le charme féerique, c'est sans doute son goût, mais c'est aussi l'évasion dans l'irréel⁷. Plus que la vérité, c'est le déguisement, le

1. VII, p. 446.

2. I, p. 172; IV, p. 170, 246.

3. I, p. 126; II, p. 414; cf. STADLER, *o. c.*, p. 31 s. Voilà qui devrait mettre en garde contre les reproches faits par W. à la versification de Shakespeare. (Cf. VII, p. 198 : « Seine gereimten Verse sind meistens hart, gezwungen, dunkel; der Reim macht ihn immer etwas anders sagen, als er will, oder nötigt ihn doch, seine Ideen übel auszubilden »; et p. 17 : « Shakespeares Genie war zu feurig und ungestüm, und er nahm zu wenig Zeit und Mühe, seine Verse auszuarbeiten; das ist die wahre Ursache, warum ihn der Reim so sehr verstellt und seinen Übersetzer so oft zur Verzweiflung bringt. »)

4. D. L. Denkm., 29, p. 110.

5. GUNDOLF, p. 173.

6. Notice vol. VIII.

7. Voir GUNDOLF, p. 178 ss.

jeu des ombres, la transposition de la vie dans le rêve, qui le retiennent et lui font goûter le « divertissement » dont il a besoin dans la prose quotidienne de la chancellerie. Shakespeare contribue « à monter » son esprit en vue de Warthausen, à lui communiquer ce qu'il lui fallait de verve, de légèreté et de désinvolture pour faire oublier sa condition. Il lui donne l'humour enjouée de *Don Sylvio*, des *Contes Comiques*, même s'il n'agit pas directement sur leur conception ¹.

Shakespeare pouvait-il être d'ailleurs plus qu'un libérateur de la fantaisie? Qu'ils le « sentent » autrement, les Gerstenberg, Herder ou Lenz n'en tireront pas davantage. Mais il appartient à Wieland d'avoir, par sa traduction, préparé la réaction de la génération prochaine. Ce n'est pas ce qu'il avait espéré de son effort considérable, que ne soutinrent ni le succès, ni la critique. Mais sa traduction était arrivée trop tôt. Aux uns, elle paraissait trop hardie ², risquant de dévoyer le théâtre allemand ³; aux autres, elle ne suffirait bientôt plus, comme aux « méchants coxcombs du Schleswig » ⁴, lesquels vont lui reprocher de n'avoir pas assez vu, dans ce théâtre, « la peinture vivante de la nature morale ». Sans le viser, Wieland se trouva avoir provoqué cette levée de boucliers ⁵. Il eut cependant, dans la *Dramaturgie de Hambourg*, la réparation qu'il n'eût osé espérer ⁶ :

Des critiques en ont dit beaucoup de mal; je suis tenté d'en dire beaucoup de bien... Un autre eût failli davantage par précipitation ou ignorance; mais ce qui est bien ne sera pas dépassé de si tôt... Il y a

1. Gœthe le remarque dans son éloge maçonnique.

2. E. STADLER, *o. c.*, p. 75 ss. Les revues les plus favorables, comme la *Frankfurt. Gelehrte Zeit.*, et les « *Neue Zeit. von gelehrt. Sachen* » de Leipzig, approuvent les émondations et les réserves de la traduction. Les *Götting. Anz.v. gelehrt. Sachen* sont encore plus nettes dans ce sens.

3. Ain-i WEISSE, dans la *Bibl. d. Sch. Wissenschaften*, 9 (1773), p. 257 à 270; l'*Allg. d. Bibl.* (1765), I, p. 300, craignaient que « la traduction ne donne une fausse idée de Shakespeare et ne conduise « à des imitations plus fâcheuses encore »; voir la réponse de W. à la critique, à la fin du vol. VIII.

4. W. ne lut la critique de Gerstenberg, au 2^e vol. des *Briefe über die Merkwürdigkeiten...* (n° 14-18), que fin 1767. Voir D. Br., I, p. 178.

5. GUNDOLF, *o. c.*, p. 189.

6. Lessing (Hempel), 7, p. 121 s. Cf. D. Br., I, p. 75; *Archiv. f. Litgesch.*, VII, p. 506.

longtemps à apprendre des « beautés » que Wieland nous a fait connaître, avant de se choquer des imperfections qui les accompagnent, et qu'une autre traduction devienne nécessaire.

L'auteur de *Wilhelm Meister* ne doit-il pas à cette traduction plus qu'à Shakespeare lui-même ? ¹ « Ce qui est véritablement créateur et fécond, c'est ce qui reste du poète quand il est traduit en prose. »

Wieland n'eut donc pas à regretter son patient labeur ; il pourra laisser passer l'orage du *Sturm und Drang* ², en s'amusant des airs de familiarité que prenaient les jeunes « génies » avec Shakespeare ³. Mais il laissera Eschenburg en user à sa guise avec sa traduction ; il n'y mettra plus la main ⁴. Toutefois, il ne voudra pas faire échec à celle de A. W. Schlegel ⁵. Il ne se prévaut pas d'avoir frayé la route à un enthousiasme qui l'agaçait, ne voyant pas pourquoi « l'élan flamboyant d'une cathédrale gothique ferait dédaigner la façade du Louvre et la colonnade d'un temple ionique » ⁶. Shakespeare lui aura été une expérience ; expérience qui l'enrichit d'une grande vision de la vie, qui l'enleva à un monde étroit et à un scepticisme désabusé, en lui restituant le fond vaporeux, la perspective infinie de la destinée. S'il lui doit moins qu'à Cervantès, Arioste ou Crébillon pour ses œuvres, il acquiert par Shakespeare le recul nécessaire pour juger de la vérité empirique. « Nous sommes tous de l'étoffe dont sont faits les rêves, et notre vie plonge

1. *Dicht u. Wahrheit*, III (Jub. Ausg., 24, p. 56). A. Falk, Goëthe disait le 25 avril 1893 (BIEDERMANN, III, p. 57) qu'il préférerait la traduction de Wieland à celle, plus artiste, de A. W. Schlegel. Dans *Shakespeare und kein Ende*, il marque la même préférence.

2. Cf. l'art. de SEUFFERT : *Der junge Goëthe und Wieland* dans *Zeitschr. f. d. Altert.*, 26).

3. *Merkur*, 1776, 3, p. 82 : « Ich möchte die Burschen, die mit Shakespeares Geist so gemein tun, an ihr Nichts erinnern. Ich schaudere von tiefer Ehrfurcht, wenn ich nur seinen Namen nenne, und knie hin und bete zur Erde, wenn ich seines Geistes Gegenwart fühle ; und solche lausichte Gelbschnäbel sollen sich *airs* geben, als ob sie mit Shakespeares Geist blinde Kuh zu spielen gewohnt wären. »

4. Sur la nouvelle traduction, ou plutôt la réédit. revue et complétée par Eschenburg (1775 à 1782) cf. *Proleg.*, III, p. VII ; *Merkur*, 1773, III, p. 187 s. ; 1774, IV, p. 294.

5. *Archiv. f. Litgesch.*, XIII, p. 229 ss. ; *Euph.*, 14, p. 247 ; BERNAYS : *Zur Entstehungsgesch. des Schlegelschen Shakespeare*. Après quelques hésitations, W. laissa reparaitre sa traduction parallèlement à celle de Schlegel (1798 à 1805).

6. *Briefe an einen jungen Dichter*, *Merkur*, 1784, I, p. 232 ss. = A 14, p. 410 ss.

dans le sommeil », disait Prospéro. Dans le halo du théâtre shakespearien, la raison se délie et cède au jeu de l'imagination. Idris, Obéron, se seraient-ils produits au jour cru du « siècle des lumières », sans cette intimité de six années avec le théâtre de Shakespeare ? *Agathon* lui-même faillit rester en suspens...

*
* * *

Le roman était né, comme il a été dit, d'un dessein apologique et d'un intérêt intellectuel. Rendant compte du changement survenu dans ses idées morales, Wieland les rapporterait à leurs motifs psychologiques, et constituerait, à l'appui de sa conception actuelle de la vie, une sorte de démonstration poétique. En même temps, *Agathon* servirait à définir cette conception et à l'éprouver. Il se rattache à l'examen rétrospectif des écrits de sa jeunesse, examen auquel Wieland procédait dans les premières années de Biberach ¹, dans le dessein d'atténuer les contrastes trop accusés et d'effacer le plus possible l'expression subjective. Tandis que la préface des *Œuvres Poétiques* mettait sur le compte de son éducation ses errements passés, avec un regard nostalgique à la Grèce, « où Sophocle, avec Périclès, commandait les armées », le dialogue *Lysias et Eubulus* esquissait une justification de la duplicité apparente du poète. « S'il ne peut être tout à fait défendu, il mérite d'être excusé : l'amour qui règne dans certains de ses écrits, il ne l'a pas imaginé, il l'a éprouvé. L'objet était excellent; les circonstances et l'intention le rendaient non seulement innocent, mais encore légitime ²... » Il s'agissait de donner aux circonstances la responsabilité des écarts de l'imagination et de la conduite, et de leur attribuer « les égarements de l'esprit et du cœur ».

Mais, de la conscience de ces égarements, avivée par la lucide critique de Julie Bondeli et par les tribulations de Biberach, se

1. *Poetische Schriften*, 1759 à 1761; *Sammlung prosaischer Schriften*, 1761 à 1762. — La préface des *Poetische Schriften*, que Zimmermann loue comme un chef-d'œuvre de diplomatie littéraire (L. à Iselin du 30 déc. 1761, inédite), était dans sa première forme, qui n'a pas été conservée, plus nettement anti-zuricoise. (Cf. Proleg., I/II, n° 124.)

2. *Prosaische Schriften*, 1762, H. 40, p. 772.

dégageait le besoin de mettre hors de cause la bonne volonté, d'affirmer la valeur intrinsèque du naturel. Le héros avait à gagner l'estime et la sympathie, sinon par la façon dont il se comportait, du moins par son désir du bien, par la sincérité de son aspiration vertueuse. Si sa conduite ne répondait pas à ses principes ou à son sentiment, le cœur « resterait indemne et mériterait l'approbation ». A cet égard, *Agathon* serait plus que « l'histoire naturelle de l'esprit », il serait aussi l'expression d'un vœu moral, l'image idéale dans laquelle se mire l'amour-propre de l'auteur. Faute de pouvoir se réaliser, cette image se détache dans un lointain poétique, elle se pare de nostalgie, par contraste avec la vérité grimaçante. Elle représente non plus le caractère empirique, mais le caractère intelligible. C'est pourquoi elle se définit par son opposition plus que par son propre processus. « Les moralistes ont beau jeu, je prétends qu'on ne saurait être heureux que dans des circonstances déterminées, et, comme il est rare qu'on soit dans les circonstances qui conviennent, j'en conclus souvent, dans mon insatisfaction, que les gens de mon espèce sont voués au malheur ¹. »

Agathon se ressentira donc de la déception du poète dans la banalité de la vie, contemplant à travers ses regrets les montagnes bleues, derrière lesquelles étaient restés ses rêves de jeunesse. *Quandoque licebit ducere sollicitae jucunda oblivia vitae!* soupirait Wieland dans une lettre à Volz ². Tout ce passé, transfiguré par l'illusion, s'estompe ³. Mais il se dégage la détermination d'un effort plus clair : « Mon intelligence me dit que je n'ai rien fait encore d'utile et de grand; mon sentiment intime m'assure que, en des circonstances favorables, je serais capable de l'un et de l'autre. ⁴ »

Cette conviction, nul doute que Wieland ne la porte en lui depuis Berne, qu'elle n'ait été accentuée par la critique de Julie Bondeli. Elle l'obligea à la sincérité, non moins qu'à la vérité de

1. A. Br., II, p. 164.

2. Lettre citée du 1^{er} mars 1761.

3. Cf. à MEISTER, A. Br., III, p. 386 : « Dies wirkte so ausserordentlich auf mich, dass in weniger als einem Jahre mein ganzes voriges Leben in der Schweiz mir wie ein schöner Traum vorkam, und dass ich mich aller meiner dortigen Freunde und Verbindungen nur wie abgeschiedener Seelen im Elysium erinnerte. »

4. A Zimmermann, 11 févr. 1763 (A. Br., II, p. 209).

la représentation, lui faisant comprendre la complexité de la vie morale. La petite dissertation de Julie sur « Le sens moral et l'esprit d'observation », distingue justement entre le mécanisme de l'entendement et le tact moral, qui est antérieur à tout raisonnement, étant affaire de sensibilité, « de mécanisme des nerfs ». Elle concluait :

Principes, éducation, habitudes, circonstances, mécanisme déterminé, variations momentanées, intérêt personnel, motifs secrets, tout concourt à établir un fait, et tout aide à le rendre dissemblable à un autre : l'harmonie des causes qui l'ont produit, quoique vraie et existante, ne peut cependant se déterminer à la rigueur... Notre intelligence n'étant pas suffisante pour nous conduire avec sûreté dans ce labyrinthe moral, il fallait pour ne pas nous égarer un tact antérieur à tout raisonnement, qui nous indique la route ¹...

Personne n'eût mieux fait saisir à Wieland les principes d'Helvétius, dont il s'était emparé; personne ne pouvait mieux lui en inspirer l'application dans un roman, le seul genre d'ouvrage qu'il n'eût pas encore essayé, et qui, traité à la manière anglaise, dans l'esprit de Fielding notamment, réclamait une « tête philosophique ». N'était-ce pas d'ailleurs le moyen de conquérir un vaste public? ² Toutefois, transposer la vie morale dans un processus intellectuel, faire dépendre des circonstances un développement dont le principe doit être dans l'âme, traduire en langage rationnel une expérience subjective, cela n'allait pas, même pour un esprit aussi spéculatif, sans de grandes difficultés. Il fallait d'abord être plus au clair avec soi-même que ne l'était Wieland. Aux hésitations dans l'élaboration se manifestent les variations dans la lumière de la conscience. On peut en juger par la genèse du roman.

Pour le premier *Agathon*, la composition s'est faite en deux étapes, séparées par un intervalle de trois ans ³. Elle s'arrête

1. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 206.

2. W. donne *Agathon* à son éditeur comme « le premier ouvrage qu'il ait écrit pour le monde ». Archiv. f. Litgesch. VII, p. 497.

3. La chronologie présente des écarts dus à l'imprécision des termes employés par W. pour désigner les divisions de son ouvrage. W. emploie le mot « Teil » pour les volumes, le mot « Buch » pour les parties de l'œuvre. L'édition prévoyait 4 Teile et 16 Bücher. Elle s'est réduite par la suite à 2 Teile. WALTER, dans sa

d'abord en juin 1762, après le premier tiers du projet. Le quart de l'ouvrage environ est alors mis au net, et déjà Wieland cherche un éditeur¹, de peur que le roman ne tombât *in spongiam*, soit en raison de ses embarras matériels ou parce qu'il perdrait l'envie de le continuer. Après des négociations laborieuses², à Lindau par l'intermédiaire d'Obereit, à Berne avec Tschärner, à qui était proposée, avec l'édition allemande, une traduction française, Wieland finit par s'entendre en 1763 avec Gessner. L'ouvrage paraîtrait en quatre volumes, dont deux à la fin de 1764, les deux autres six mois après³, sur l'assurance donnée par Wieland « que tout était au clair dans sa tête⁴ ».

Néanmoins, alors que l'impression était déjà commencée, à la barbe de la censure⁵, et que, sur les encouragements reçus de Julie Bondeli, de Zimmermann, d'Obereit, de Tschärner lui-même, Wieland pouvait espérer le succès, *Agathon* restait en suspens, au profit d'un autre roman, plus propre à « délasser les fibrilles » : *Don Sylvio*. Gessner attendait en vain la suite du manuscrit; il se résignait à ne faire sortir des presses le roman qu'à Pâques 1765, en deux volumes au lieu de quatre⁶. Mais un nouveau délai devint nécessaire : ainsi que le *Roman politique* qui devait faire

Chronologie der Werke Wieland 1750-1760 (Diss. Greifswald 1905), n'évite pas la confusion. Erich Gross : *C. M. Wielands Geschichte des Agathon, Entstehungsgesch.*, Berlin 1930 (Germ. Studien, p. 86), a fait les rectifications nécessaires. La diss. de G. RAEDERSCHIEDT : *Entstehungsgesch., Analyse und Nachwirkungen von Ws. Agathon* (Frankf. 1930) n'ajoute rien d'essentiel.

1. W. parle ailleurs de six tomes, soit 12 livres vraisemblablement, prétendant avoir assez de fond pour 12 tomes. (A. Br. II, p. 179.)

2. A ce moment, la situation de W. était particulièrement critique. Dans une L. d'Iselin à Frey, le 19 mai 1762 (inéd.), il est question d'obtenir à W. le droit de bourgeoisie à Bâle. D'autre part, Zimmermann s'occupait de lui trouver une charge de professeur à Göttingen. Voir la correspondance échangée entre Zimmermann et Tschärner au sujet d'Agathon, dans HAMMEL, *o. c.*, p. 52 ss. — Au jugement peu favorable de Tschärner, répond celui de Zimmermann, qui trouve que le sujet manque d'originalité, mais que le style est d'une politesse peu commune. Cf. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 244.

3. A. Br. II, p. 208 à 219; Archiv. f. Litgesch. VII, p. 497 ss.; XI, p. 520. Le traité a été signé le 20 mai 1763, à raison d'un louis par feuille.

4. Archiv. f. Litgesch. VII, p. 496.

5. L. de Vögelin à Zellweger, du 11 sept. 1763. « Der Censor gab sein « non placet », ungeachtet man ihm, aus des Verfassers eigenhändigem Brief zeigte, dass die Geschichte in dem 1. Teil sich nicht entwickle, und dass der in diesem 1. Teil von seiner reizenden Seite vorgestellte Epikurismus in der Folge ganz zernichtet werde. » ZEHNDER, p. 664. Cf. BODEMANN, *Julie Bondeli*, p. 264. D. Br., I, p. 2.

6. Archiv. f. Litgesch. VII, p. 499.

suite, *Agathon* est relégué dans un avenir hypothétique, Wieland s'étant mis à ses *Contes Comiques*. Si, au cours de l'été 1764, il réclame le manuscrit d'*Agathon*, en vue de reprendre le travail ¹, il n'envisage plus la publication que pour 1766, et encore dans une forme resserrée ². Mais voilà que son mariage retarde la mise en route de cette rédaction finale. Seule, la première partie peut être envoyée au cours de l'hiver suivant, achevée à une allure précipitée ³, pour paraître à Pâques. Après quoi, nouveau répit en faveur d'*Idris* et de *Musarion*, et il faut la contrainte de l'éditeur pour que la seconde partie soit bâclée en quelques mois l'hiver suivant, et paraisse avec retard au printemps 1767 ⁴. Elle restait d'ailleurs inachevée, réservant à une prochaine édition, que rendaient déjà nécessaire les imperfections de la première ⁵, l'histoire de Danaë et le dialogue d'*Agathon* avec *Archytas* ⁶. En présence de l'indifférence du public, cette refonte fut d'ailleurs ajournée.

Une première fois, le travail s'était arrêté après l'épreuve d'*Agathon* à Smyrne, comme si Wieland avait perdu son intérêt à l'ouvrage ou aux aventures de son héros. Quand il le reprit, il avait lui-même passablement changé; il se trouvait guéri de sa fièvre sentimentale, n'avait plus qu'ironie pour les débats qui agitaient *Agathon*, ne répondant pas qu'à quarante ans, il ne revint dans les bras de la belle Danaë, dont il s'était arraché à vingt-cinq ⁷. C'est que Wieland avait vérifié que l'existence est un « mouvement incessant », où « tout bonheur se paie et où toute perte

1. A. Br., II, p. 210; D. Br., I, p. 11 ss.

2. Holtei : *300 Briefe aus 2 Jahrh.* 1872, p. 144.

3. Gross suppose que W. avait envoyé les fragments le 20 février 1764. Mais, le 10 mai 1765, W. semble ignorer encore où en était restée l'impression, et il a besoin le 11 juill. de son manuscrit pour reprendre le fil du récit. La soudure semble se placer plus loin que la coupure du manuscrit. Le 5^e livre devait être ébauché, d'après la lettre du 30 sept. 1762. (Archiv. f. Litgesch., VII, p. 491.) Peut-être le 6^e livre était-il entamé, car Gessner le reçoit, avec les premiers chap. du 7^e, dès nov. 1765. (D. Br., I, p. 27.) Cf. Archiv. f. Litgesch., XI, p. 523.

4. C. BERTUCH : *Journal f. Lit. Kunst, Luxus und Mode*, Weimar, 1814, p. 564; Archiv. f. Litgesch. VII, p. 506; XI, p. 523; D. Br., I, p. 35, 45, 55, 62.

5. Archiv. f. Litgesch., VII, p. 515, 517; D. Br., I, p. 75; A. Br., II, p. 304. La première édition parut sans nom d'auteur ni d'éditeur, avec un lieu fictif (Leipzig und Frankfurt), après que W. eut déclaré qu'il signerait le roman. (D. Br., I, p. 7, 10.)

6. *Abdankung an den Leser* fin du deuxième vol. Cf. Vorbericht, 1794.,

7. A. Br., II, p. 203. Cf. p. 194 s. et Vorbericht, 1794. (H. I, p. 56).

se répare »¹; que « le milieu a plus d'influence sur la sagesse et la vertu que ne le pensent les moralistes »², et qu'à moins de vouloir vivre dans un désert, il faut bien réformer ses idées sur la vie³. Il avait donc glissé davantage au sensualisme sceptique et ne se gênait pas pour le laisser paraître : « Les moralistes crieront au scandale, et moi je leur rirai au nez !⁴ » Son expérience s'était enrichie de son aventure avec la « petite magicienne » de Biberach et de la société de Warthausen. Il avait perdu beaucoup de ses illusions sur lui-même, reconnaissant « combien il était loin d'être sage » et vertueux comme il s'était imaginé.

Or, n'avait-il pas entrepris ce roman, précisément pour défendre son caractère moral contre les témoignages de la vie réelle? N'avait-il pas cru pouvoir séparer des vicissitudes de la sensibilité, l'idéal auquel son esprit était attaché? C'est ainsi qu'il s'était fait fort de prouver à Julie Bondeli, qu'il se retranchait dans l'amitié, que son amour était un culte de la « Vénus morale », même si l'instinct se mêle à « l'aspiration au beau, au bien, au sublime » qui lui était naturelle. « Vous devez me comprendre, expliquait-il à Zimmermann, sinon les volumes que j'écrirais ne feraient qu'embrouiller davantage mes explications⁵. » Tel était le nœud du problème psychologique à résoudre : il s'agissait de mesurer aux possibilités des circonstances la vertu d'Agathon; il fallait ramener cette vertu à ses limites, l'adapter à la vie et l'assagir. *Quid virtus, quid sapientia possit*; la formule horacique, mise en exergue, s'entendait aussi bien comme une résignation que comme un programme. Elle impliquait la capitulation de l'idéalisme et tout de même sa prétention à lutter contre l'empirie. Que devient, dans la dégradation de l'enthousiasme, le vœu auquel il était lié? Le changement dans l'esprit n'affectera-t-il pas la conviction morale et la conduite?⁶

1. A. Br., II, p. 128.

2. Agathon, *α*, II, p. 297.

3. A. Br., II, 241 s.; cf. Euph., XIV, p. 241.

4. Archiv. f. Litgesch., VII, p. 491 s.

5. A. Br., II, p. 104 s.

6. A. Br., II, p. 195 (8 nov. 1762) : « Voilà bien du changement, sans que ce qui constitue le vrai mérite d'un homme de bien en ait souffert la moindre altération. »

Ce sont donc d'abord deux conceptions qui s'affrontent : le déterminisme d'Helvétius, qui fait dépendre les idées morales et la conduite des influences extérieures, du milieu social, de l'occasion, et, d'autre part, l'individualisme de Shaftesbury, pour qui l'homme impose sa forme au monde. Si Wieland n'a jamais mis en doute la valeur de l'éducation¹, il s'est rendu compte, aussi bien par son essai pédagogique, que par son expérience subjective, que l'éducation est donnée par la vie plus que par l'esprit, que la valeur des principes s'avère dans l'application qui en est faite. Helvétius a confirmé l'auteur d'Araspe et Panthée dans son sentiment, en disant que « celui, qui dans toutes les situations, répond de sa vertu, est un imposteur ou un imbécile, dont il faut également se défier »². C'est pourquoi, dans l'affaire de Julie, Wieland avait pu se donner pour « plus malheureux que coupable »³. La rationalisme français, à mesure que Wieland s'en pénètre davantage, l'incline à ce relativisme qui rassure sa conscience. Mais comment renoncerait-il à l'illusion de la bonté naturelle, au recours à l'idéal, à l'évasion dans le monde poétique?⁴ « Toujours enthousiaste, et toujours protestant qu'il ne l'est pas », comme remarque Julie Bondeli. Quand il cherche à motiver sa conduite, il ne peut le faire que par la duperie de son esprit, partant par une erreur qui n'engage pas son cœur. Il apprend à être plus avisé, mais comment apprendrait-il à devenir meilleur?

Ce débat entre la tête et le cœur risque, d'ores et déjà, de demeurer sans issue, se ramenant à l'oscillation de la conscience entre l'entendement et l'intuition, dans l'histoire d'un homme et l'évolution d'un caractère. Ce qui se modifiera sous l'action des circonstances, ce sera la relation avec le monde, l'effort d'adaptation. Mais si, comme remarque Wieland, « il n'est nullement établi qu'une constance, inflexible dans les principes dont on aime à se prévaloir, soit un mérite, et alors que tout change autour de nous, il

1. Pour la revue que W. se proposait de fonder à Berne, il envisageait un article ainsi conçu : « Dass der Mensch gebildet werden müsse, und dass die meisten Gesetzgeber und Moralisten die Kunst, Menschen zu machen, nicht allzuwohl verstanden haben. » (A. Br., I, p. 370.)

2. *De l'Esprit*, 1758, I, p. 83.

3. A. Br., II, p. 161.

4. Cf. WIESER : *Der sentimentale Mensch*, 1924.

n'apparaît pas pourquoi nous ne changerions pas aussi¹ », il faut pourtant qu'au moi empirique s'oppose « un meilleur moi », qui renie ces changements et se refuse à l'action formative de la vie. S'il se comporte « comme l'oblige le cours normal des choses », et tel que le ferait de nos jours un Agathon, le héros doit se révéler « à mesure que l'or se sépare de sa gangue », de façon « que plus d'un se reconnaisse en lui »² à travers les contradictions de son aspiration et de son existence; être comme son auteur, idéaliste et philosophe, enthousiaste et sensualiste à la fois³.

A bon droit, Wieland prend modèle sur l'homme « qu'il a l'honneur de connaître de plus près ». Cependant, à cet homme, il manque justement plus d'expérience et de vérité qu'à la plupart; il s'est formé par les livres, non par la vie; ce qu'il a subi d'influences extérieures n'a touché que son imagination. Même à Biberach, Wieland a pu se retrancher contre la réalité hostile et trouver un refuge à Warthausen. Il a beau s'en prendre à l'enthousiasme que lui cause la nature, c'est pour mettre à la place de la nature une image intellectuelle, une fiction qu'il accorde à son sentiment. L'expérience d'Agathon ne se poursuivra pas dans les conditions de la vie; de prime abord, elle est artificielle, déjà du fait qu'elle est transportée dans un milieu imaginaire, qu'elle s'encadre dans un décor littéraire plus qu'historique. Elle est conçue à la façon d'une allégorie; elle ne saurait être qu'une figuration. Ce qui transperce de données biographiques est fort peu de chose⁴. Il importe peu que les circonstances correspondent, jusqu'à un certain point, avec l'enfance et la jeunesse propres de l'auteur. Sa mémoire ne contient que des souvenirs de lectures, des évocations poétiques et mystiques. C'est pourquoi le monde antique lui était plus familier que le monde contemporain, tout comme la France lui était plus réelle que l'Allemagne. Il pouvait convenir d'une vérité romanesque « aussi digne de foi que les neuf muses du père des historiens », ou que le récit de Tite-Live ou

1. Agathon, *a* II, p. 189 s.; H. III, p. 30.

2. Vorbericht, 1766.

3. W. l'aurait écrit à Obereit, selon une lettre de Bodmer de 1763. (Proleg., V, p. 9.)

4. E. Gross, dans son étude, a précisé les éléments autobiographiques.

celui du Père Daniel; prendre les accessoires de sa fiction et ses costumes chez Plutarque, Héliodore ou Fénelon ¹.

Que Wieland ait jugé bon, dans la seconde édition, de préciser par un avertissement « le caractère historique » du roman ² et d'indiquer ses sources, de façon à permettre de vérifier « que tout est grec : costumes, plaisirs, occupations, jeux », qu'il y était distingué entre Ioniens et Achéens, entre Grecs de Sicile et d'Italie ³, c'est pure coquetterie d'érudition, ou précaution contre la censure. Pas plus dans l'Ion d'Euripide ne se retrouve Agathon, que Danaé dans la fille de Léontium, telle que la présente Athénée, ou dans la Glycère d'Alciphron; ou encore qu'Hippias dans le Gorgias de Platon. Faire d'Agathon un précurseur de l'*Anacharsis* de l'abbé Barthélemy ⁴, ce serait oublier qu'il a été écrit à Biberach, sans autres documents que Brucker, Bayle, un Plutarque de Dacier, et peut-être la traduction de Lucien de Perrot d'Ablancourt. En 1764, Wieland doit faire venir une traduction du *Banquet* de Platon, mais c'est pour ses *Contes comiques* ⁵. Les références, mises après coup, devaient en imposer au bon public et sans doute aux élèves du professeur de philosophie. L'antique, pour Wieland, c'était aussi bien Ovide que Xénophon ou Lucien ⁶; plus encore peut-être, en l'occurrence, le roman d'Héliodore, dont une nouvelle traduction (de Meinhard) savait gré à Wieland de l'avoir évoqué, par le nom de Chariclée, donné à Danaé dans la seconde partie d'*Agathon* ⁷.

1. Pour la couleur historique d'Agathon, cf. P. GROSCHWALD : *Das Bild des klassischen Altertums in Ws. Agathon* (Diss. Leipz. 1914); J. SCHEIDL : *Persönliche Verhältnisse und Beziehungen zu den antiken Quellen in Wielands Agathon*. (Diss. München 1904.)

2. Über das Historische im Agathon.

3. H. I., p. 62.

4. W., en 1794, ne manquera pas de s'en prévaloir (H. p. 62). Rappelons que le roman historique de Barthélemy remonte, par sa conception, à 1755.

5. D. Br., I, p. 19.

6. G. WILLAMOWITZ-MOELLENDORFF : *Kultur der Gegenwart. Die griech. u. latein. Lit. u. Sprache*, 1905, p. 233. M. DÖLL : *W. u. die Antike*, Progr., München, 1896; auparavant, J. W. LOEBELL : *Die Entstehung der d. Poesie*, II, (1858) remarque à propos des personnages d'Agathon (p. 35) : « Man wird demnach richtiger sagen, es sind Griechen, halb ins Französische, halb ins Deutsche übersetzt. »

7. La traduction de Théagène et de Chariclée de MEINHARD parut en 1767 à Leipzig. Gruber considère, d'après Ws. le vieux roman d'aventures comme une des sources principales d'Agathon. (Gruber², II, p. 337.)

Mais il y avait surtout les précédents : le *Télémaque* et ses imitations, notamment les *Voyages de Cyrus* de Ramsay, déjà utilisés pour le poème héroïque abandonné ¹, pour donner au roman sa tendance philosophique ². Comme pour Cyrus, les aventures d'Agathon seraient l'occasion de connaître et d'éprouver les différents systèmes de morale et de politique, de faire comme l'inventaire des idées qui s'affrontaient dans son esprit, et d'en tirer sa règle de pensée, sinon de conduite. N'avait-il pas envisagé d'abord « l'histoire naturelle d'un philosophe » du nom de Chéréphon ? A l'exemple de Ramsay, Wieland l'aurait sans doute mené d'une doctrine à l'autre, afin de dégager les vérités relatives de chacune d'elles. Dans *Agathon*, Platon, Hippias, Aristippe, Archytas, apparaissent aussi comme autant d'étapes sur le chemin de la sagesse, de même que l'expérience politique à Athènes, à Syracuse, à Tarente est le prétexte d'une enquête sur les différentes formes de gouvernement ³. A la conversion intellectuelle se joignait ainsi un propos didactique ⁴. Est-ce la raison de l'importance donnée dans ce roman, où Wieland prétend se représenter lui-même, à l'éducation politique de son héros ?

Wieland ne songe pas évidemment à figurer seulement l'évolution de sa pensée ; il compte mériter les suffrages de Gessner, de Zimmermann et d'Iselin en faisant œuvre de rationaliste et de vulgarisateur, à la façon de Terrasson qui, dans son *Séthos*, tiré des « monuments et anecdotes de l'ancienne Égypte », avait construit une fiction analogue ⁵.

1. Euph. V, p. 754 ss. ; WILDSTAKE, Diss. citée.

2. WILDSTAKE signale l'analogie entre l'éducation de Cyrus et celle d'Agathon, l'un et l'autre subissant l'initiation successive aux doctrines philosophiques et religieuses. W. écrit à Gessner (D. Br., I, p. 75) : « Die Religion wird ein hauptsächlich Objekt darin sein... » Agathon, tout comme Cyrus, devait se rendre dans les sanctuaires de l'Orient et être initié aux mystères orphiques.

3. Dans les *Voyages de Cyrus*, le héros interrogeait les mages, détenteurs des secrètes vérités ; on devinait Spinosa, les déistes, les sociniens, le « chrétien parfait ». (Préface de 1730.)

4. CHÉREL, o. c., p. 146. Dans sa préface, Ramsay déclare (p. VIII) : « Il veut montrer les progrès successifs de l'esprit humain dans la recherche de la vérité, comparer les religions, les gouvernements et les lois des différentes nations, former le législateur plutôt que le conquérant. »

5. Comme WILDSTAKE l'a souligné, la préface de W. contient des souvenirs précis de celle de *Séthos*. Terrasson déclarait « ne pas s'assujettir à des faits réels,

Procédant ainsi du roman d'éducation, Agathon se trouvait orienté vers une forme conventionnelle, dont il retient la disposition et le cadre. Pas plus que dans ses ouvrages précédents, Wieland ne s'y montre « un génie créateur », lors même qu'il prétend « tout tirer de son propre fonds »¹. Les principaux motifs se trouvaient déjà dans le roman de Ramsay : l'enfance contemplative dans le temple de Delphes était donnée par l'histoire de Zoroastre; la dispute philosophique avec Hippias était préparée par celle de Pythagore avec Anaximandre sur l'amour; la description de l'état politique d'Athènes par le tableau qu'en fait Solon à Cyrus; l'expérience du gouvernement à la cour de Syracuse, par la leçon de Minos². Le dessin romanesque n'est d'ailleurs qu'une convention commode, dans laquelle s'ordonne le développement moral. Il fournit les situations auxquelles s'applique la réflexion. Du jeu du hasard, le poète tient si apparemment les fils que le monde extérieur n'est que la trame de sa broderie.

Aussi n'est-ce pas tant vis-à-vis du monde qu'Agathon aura à prendre position, mais bien vis-à-vis de lui-même, réfléchissant les impressions ou les sentiments qu'il en prend sur le miroir idéalisateur de sa conscience. Au lieu de se plonger dans la vie, il ne fait que se prêter à des tentatives, s'éprouver dans des rôles, quittés dès qu'ils mettent en échec son idéal subjectif. L'important n'est pas pour lui ce qu'il entreprend, mais la façon dont il motive ses entreprises et l'exemple qu'il veut donner. Le roman se propose d'être « utile, indispensable »³ par les considérations auxquelles il se prête. Au lieu du projet philosophique, qu'il ne peut exécuter à Biberach, Wieland s'attache au problème moral, tel qu'il lui était proposé par sa propre complexion⁴, accusant par l'ironie

où les circonstances de la vie jettent plus de dérangement », et « se rendre maître non seulement des actions, mais encore des pensées de tous ceux qu'il fait agir ».

1. A. Br., II, p. 210.

2. Le motif de la disgrâce du favori et de sa délivrance à la faveur d'une émeute populaire est déjà donné par Ramsay. Dans *Sethos*, W. pouvait prendre, avec la situation du héros tombé en esclavage, l'action héroïque d'Agathon à Athènes, à la tête de la flotte, et, à la suite de sa disgrâce, son retour à la vie privée.

3. Vorbericht 1767.

4. Gruber², II, p. 328 s. « Was auch die Umstände von allen Seiten auf ihn einwirken mochten, dessen er sich nicht deutlich bewusst wurde; so folgte er doch keineswegs blind dem Zug der Umstände, sondern fühlte sich durch sie aufgefordert, die Vergangenheit mit der Gegenwart zu vergleichen... Bis er hinüber

le contraste de l'illusion avec la vérité empirique, de la finalité arbitraire de sa construction avec les inconséquences de sa conduite. Pour que la « vertu » résiste à tous les démentis de l'expérience et de la raison, il lui faut la placer par delà le bien et le mal, dans le cœur même du héros.

Ainsi l'éducation d'Agathon se fera suivant une double conception : la conception naturaliste du développement et la conception idéaliste de l'âme ; pour l'une, la représentation se modèle sur la vie, pour l'autre, elle s'en affranchit, qu'elle la méprise ou qu'elle la craigne. Il s'agit, en effet, non pas de se mettre en harmonie avec le monde, mais d'accorder une conscience, de régler l'une sur l'autre la sagesse et la vertu ; équilibre précaire, menacé par chaque événement, imposé par le partage de la personnalité entre la vérité de la raison et la vérité du sentiment¹. Il suppose à la fois la mobilité et la constance, la subordination de l'esprit et la liberté de la volonté, la défaite de l'idéal et la victoire de la foi dans le bien et le beau. De là le chatolement dans la peinture psychologique, le faux jour dans lequel se présente le caractère du héros, selon la vision trouble de Wieland², accentué encore par le reflet des œuvres étrangères, l'humour de Fielding et le badinage de Crébillon, la flamme passionnelle de la *Nouvelle Héloïse* et le scepticisme voltairien.

Car, s'il ne doit pas être « sans faiblesses ni tentations, ni chair », le héros ne doit pas être non plus dénué d'esprit et d'imagination. Ne sait-il pas, par les *Égarements du cœur et de l'Esprit*, déjouer les manœuvres de la pruderie³, et ne tient-il pas son déguisement

sich klar und einig mit sich selbst geworden, konnte er zu keiner heiteren und ruhigen Gemütsstimmung gelangen. Er suchte die Ursache seiner jetzigen Unzufriedenheit zwar allein in seiner Lage und seinen Geschäften...; allein seine Unzufriedenheit damit nahm von dem Augenblick sichtbar ab, wo er sich in die Lage gesetzt hatte, die verschiedenen Systeme der Philosophie miteinander vergleichen zu müssen, um das auszufinden, was Weisheit und Tugend vermögen. In diese Lage setzte er sich, als er den Plan zum Agathon entwarf... »

1. Voir l'intéressante analyse de Barbara SCHLAGENHAFT : *Wielands Agathon als Spiegelung aufklärerischer Vernunft und Gefühlsproblematik*, Erlangen 1935.

2. BÖRRIGER, p. 170 : « Diese Blödigkeit umschleierte zwar gewissermassen alle Gegenstände mit jenem zartgewebten ätherischen Duft, der der Phantasie so wohl tut. »

3. Les *Égarements* sont cités H. I, p. 121. Le rapprochement des deux romans montre des analogies frappantes : l'éducation d'un jeune homme enthousiaste par une femme avertie, telle que la marquise de Lussay, la fausse prude ; les

des *Lettres athéniennes*?¹ Plus encore, il a reçu son éducation sentimentale, pour une bonne part, de Ninon de Lenclos². Cet apport intellectuel se fonde plus ou moins dans le caractère donné par la race et l'éducation première; il se compose en une conscience seconde qui cerne la nébuleuse de la vie intérieure. Son développement consistera à superposer les deux images qu'Agathon s'est formé de soi-même, à se trouver à travers ce qu'il n'est pas, tout de même que son auteur se croyait revenu au point d'où il était parti dix ans plus tôt.

conseils d'un roué. Versac peut avoir fourni à Hippias une part de sa règle de conduite. C'est une erreur de croire, dit Versac à Meilcour, que l'on puisse conserver dans le monde cette innocence des mœurs qu'on a communément quand on y entre, et que l'on puisse être toujours vertueux et toujours naturel, sans risquer sa réputation et sa fortune. Le cœur et l'esprit sont forcés de s'y gâter » (vol. I, p. 281, 297). Même le Vorbericht de 1766 rappelle la préface des *Égaréments*, où on lit : « Le roman, si méprisé des personnes sensées, et souvent avec justice, serait peut-être de tous les genres celui qu'on pourrait rendre le plus utile, s'il était bien manié, si, au lieu de situations ténébreuses et forcées..., on le rendait, comme la comédie, le tableau de la vie humaine, et qu'on y censurât les vices et les ridicules... L'homme verrait l'homme tel qu'il est; on l'éblouirait moins, mais on l'instruirait davantage... » C'est pourquoi Crébillon veut montrer « un homme plein de fausses idées et pétri de ridicules, rendu à lui-même par une femme estimable. »

1. Un Agathon y figure, amant d'une courtisane nommée Thrasyclée. (CRÉBILLON, *Œuvres Complètes*, 1779, vol. VI, p. 21, 427, 596, 673, 676, etc.).

2. Faut-il relever les échos de *Lettres de Ninon* dans la correspondance de Wieland? Qu'il suffise d'indications comme celles-ci : « Si j'étais homme..., par combien de gradations je m'imposerais la loi de passer successivement et même lentement... Est-il des situations plus délicieuses que celle de l'homme sûr d'être aimé, et l'est-on jamais plus que dans ces sortes d'instant? Trouvez-vous dans l'amour quelque chose de plus enchanteur que la résistance d'une femme qui vous engage à ne pas abuser de sa faiblesse?... qui veut vous devoir sa vertu? Vous verrez comment il faut conduire une passion pour rendre son bonheur durable. Vous apprendrez par mon exemple que l'économie des sentiments est peut-être en amour la seule métaphysique raisonnable. » (Voir HASSENCAMP, p. 52) ou : « Voulez-vous que je vous dise ce qui rend l'amour dangereux? C'est l'idée sublime que l'on s'avise quelquefois de s'en former... Si, marchant sur les traces de nos anciens héros de roman, vous allez jusqu'aux grands sentiments, vous verrez que cet héroïsme prétendu ne fait de l'amour qu'une folie triste et souvent funeste. C'est un vrai fanatisme. Mais, si vous le dégagez de tout ce que l'opinion lui prête, il sera votre bonheur et vos plaisirs. Croyez que si c'était la raison ou l'enthousiasme qui faisait les affaires du cœur, l'amour deviendrait insipide et fanatique. » (L. II.) Il semble hors de doute que Danaë soit une Ninon déguisée, telle que W. la connaissait par Saint-Evremond et l'abbé Gidoin. Comme Ninon, elle est une virtuose du luth et de la danse, fréquente les philosophes, possède des tableaux. Ses relations antérieures avec Cyrus correspondent à celles de Ninon avec Condé. Pour Ninon aussi, l'amour n'est ni bon ni mauvais, et se rit de la probité. Ne prétend-elle pas, dans son épicurisme, s'affranchir des « fantômes de l'imagination et des préjugés »?



C'est par la découverte qu'il fait de sa dualité subjective qu'Agathon commence son histoire. Elle se trouve ainsi dans le prolongement de la crise morale d'Araspe. Tant qu'il ne s'est trouvé en opposition qu'avec le monde, Agathon avait la ressource de s'en évader dans une vision consolatrice. Son enfance pieuse à Delphes, dans l'enchantement mystique; son rêve sentimental dans l'idylle nocturne avec Psyché; ses pérégrinations à la recherche d'une patrie et d'une vocation, l'exaltation du succès, ce sont là les antécédents d'une conscience qui est encore repliée sur elle-même, les frémissements avant-coureurs de son éveil; un jeu d'images et de sentiments qui n'agite pas l'eau profonde de la vie. Pour le tirer de sa torpeur, il lui faudra une secousse qui le contraigne à regarder autour de lui, à se reconnaître.

Jusque-là, Agathon a marché comme un somnambule dans un monde merveilleux, suscité par les fables qui ont bercé son imagination, par les mythes qui lui ont voilé la nature. Confiant dans la providentielle ordonnance de l'univers, il s'est à peine soucié des accidents du sort. Qu'il ait surpris l'imposture du prêtre Théogiton, qu'il ait échappé aux bras de l'ardente Pythie, il s'en est à peine ému. Le seul événement de sa jeunesse, ce fut, à l'appel mystérieux du cœur, l'apparition d'une ombre presque diaphane dans la clarté de la lune; ce fut, comme se séparant de lui-même, la présence d'une forme confusément semblable à son aspiration. Psyché, sa sœur inconnue, appelle à elle ses vœux diffus; elle aimante sa rêverie, oriente des pressentiments indécis; elle l'introduit dans un « monde nouveau », où la vie semble commencer ¹.

La magie du cœur transfigure en effet la nature, l'animant du « divin amour », l'ordonnant en vue d'un bonheur éternel. Psyché perdue, l'enthousiasme fuse dans l'infini : « Il lui semblait ne rien

1. A. I, ch. V. C. I, ch. IV (H. I, p. 76).

« Die Welt schien mir ein leerer Raum; alle Gegenstände um mich her Träume und Schatten; Du und ich waren allein; ich sah nur Dich, hörte nur Dich; ich lag an Deiner Brust, legte meinen Arm um Deinen Hals, zeigte Dir meine Seele in meinen Augen. »

voir, ne rien entendre, car rien de ce qu'il voyait ou entendait ne répondait à ses désirs ¹. » Il se perd dans un objet que n'atteignent pas les vicissitudes de l'existence, immobile au-dessus du flux et du reflux du temps. « Je l'ai vu, je l'ai senti ! J'ai joui d'une félicité qui faisait couler les jours comme des instants, et qui donnait à l'instant la durée des siècles ! ² » Indifférente à ce qui lui arrive, sa conscience se fixe à son idéal ; elle ne distingue qu'un ordre rationnel, qu'une construction harmonieuse et divinement parfaite qui la ravit dans l'extase. Devant la splendeur du soleil couchant, Agathon oublie qu'il est exilé, livré au hasard des routes, sans ressources ni but ³. Assailli par des ménades en furie, captif de bandits, il est comme étranger à ce qui lui arrive. Psyché et la sérénité de la contemplation, c'est tout ce qu'il demande aux dieux ⁴. A défaut de Psyché, il a l'illusion intellectuelle : « Passer, sous la protection de la divinité, son existence à contempler la vérité, en communion avec les immortels ⁵... » Rien ne doit troubler sa vision limpide : « Le souci offenserait le ciel. »

Grâce à cette tournure idéaliste de l'esprit, à ce pouvoir d'illusion, Agathon est préservé, dans les plaisirs d'Athènes comme dans les tentations du pouvoir, des atteintes de la sensualité. Le prestige de la « vertu » est tel qu'il réprime tout désir. Aussi n'a-t-il rien à regretter. A-t-il échoué dans son projet de mettre à exécution « les sublimes enseignements » des philosophes, en transformant l'État en un temple voué au bonheur éternel de l'humanité, il peut secouer tranquillement la poussière de ses sandales : tant pis pour Athènes ! Il lui restait la vertu, l'évocation des béatitudes d'autrefois, pour oublier l'ingratitude ou l'aveuglement des hommes ⁶. Toutefois, la contradiction est telle que la raison a besoin de soutenir sa foi optimiste. Car c'en est fait de la pieuse insouciance : déjà le doute vient effleurer, comme une vague appréhension, la belle chimère. La vie ne serait-elle qu'un

1. a. I, ch. XI ; c. I, ch. VII (H. I, p. 87).

2. a. I, ch. X ; c. I, ch. VI (H. I, p. 85).

3. a. I, ch. I ; c. I, ch. I (H. I, p. 70).

4. a. I, 10 ; c. I, 6 (H. I, p. 86) : « Ruhe und Psyche, dies allein, O Götter ! Lorbeerkränze und Schätze gebet, wem Ihr wollt !... »

5. a. I, 10 ; c. I, 6 (H. I, p. 83).

6. a. I, 10 ; c. I, 6 (H. I, p. 84).

vain songe, inconsistent et incohérent? Pourquoi l'ordre qui règne dans la nature, n'existe-t-il pas dans la vie morale? Tant que le sentiment n'est pas en cause, qu'il lui est loisible de transporter dans l'avenir ou le passé ses vœux insatisfaits, Agathon n'a pas à s'émouvoir du présent ¹.

La controverse avec Hippias n'a encore que l'intérêt d'une joute dialectique, qui laisse la foi hors de cause. Dans la somptueuse demeure du sophiste, Agathon se retranche dans son immunité d'esclave. Il peut rester à l'écart du luxe et des plaisirs; loin d'être tenté, il s'en trouve fortifié dans son opposition. Cette élégance qui s'entoure des agréments de la civilisation, cette recherche de formes délicates pour en orner l'existence, cette évocation subtile de la volupté par l'art, rien dans tout cela qui puisse surprendre son goût formé à Athènes au commerce des véritables artistes et des philosophes. Sur l'esthète exigeant, dont les nerfs usés ont besoin d'être flattés par des impressions exquises, Agathon a l'avantage de sa jeunesse et de son enthousiasme. Alors qu'Hippias épuise les raffinements de la sensualité, Agathon ne cultive que l'émotion spirituelle, à laquelle président « les muses et les grâces » ². Si, pour Hippias, la beauté est une excitation au plaisir, ou un charme ajouté à la nature, elle est, pour Agathon, évocatrice de joies sereines et pures. Il fuit le chant des sirènes dans le recueillement nocturne du parc, propice au rêve ³, il se procure des enchantements auxquels n'atteignent pas les délices de ce « temple de la volupté ». Mais l'imagination ne s'en irrite pas moins des séductions qui l'assaillent, le disposant à se refuser ainsi à une sagesse qui les recommande.

Agathon ne connaît-il pas les arguments de cette raison empi-

1. Cf. la lettre à Bodmer du 1^{er} oct. 1760 (A. Br. II, p. 145 ss.) : « Ach! die glücklichen Zeiten, die wir im Schosse der philosophischen Ruhe miteinander gelebt haben, sind für mich auf ewig entflohen, diese goldnen, der Weisheit gewidmeten Tage, diese glückliche Entfernung vom Getümmel und den Geschäften der Welt, diese Freiheit von Sorgen und Leidenschaften, diese heilige Stille, worin sich unsere Seelen bald mit den Geistern verstorbener Weisen besprachen, bald in heiterer Entzückung den Eingebungen einer himmlischen Muse entgegen lauschten..., diese dreimal glückliche Zeit ist für mich dahin und hat mir nichts als ein trauriges Andenken und vergebliches Bedauern zurückgelassen. »

2. a. II, 4; c. II, 3 (H. I, p. 96).

3. a. II, 5; c. II, 4 (H. I, p. 98 s.).

rique? Il n'est pas si enthousiaste qu'il ne les ait déjà envisagés, tout de même qu'il n'a pas toujours fermé les yeux aux charmes qui menaçaient sa vertu. Mais le mirage est encore plus fort que la nature. Il se trouve mieux assuré par Platon que par Épicure. Au surplus, Hippias n'est qu'un sophiste; à ce titre, il ne peut inquiéter la raison d'Agathon, pas plus que sa belle esclave ne peut émouvoir sa sensibilité. Comment a-t-on pu prendre Hippias pour une caricature des philosophes et voir en lui un Mandeville, un Robinet, un La Mettrie? ¹ S'il fait profession de matérialisme, il n'est rien moins qu'un « Helvétius déguisé » ², car, comme le lui reproche Agathon, ce n'est pas sa raison, « c'est son cœur qui est impie » ³. Wieland peut mettre dans sa bouche des arguments « qui ne sont pas tous faux » ⁴, à la faveur de ce caractère de sophiste. Son hédonisme éhonté et sa suffisance le dénoncent assez pour permettre à l'auteur de glisser des vérités qu'il serait dangereux de produire autrement que sous un tel masque. En accentuant le côté opportuniste de sa morale, il se donne le droit d'exposer plus librement la philosophie naturaliste ⁵.

Il ne saurait échapper, si l'on y regarde de près, de quel côté doit pencher la balance, dans cette dispute qui oppose raison et enthousiasme, expérience et intuition mystique. Sans doute Hippias ne convaincra pas Agathon : il ne lui prouvera pas qu'il ait tort de goûter par l'imagination des plaisirs qu'il ne trouve pas dans la réalité. Mais, tout de même, celui-ci n'a que son « senti-

1. C. ELSON (*W. u. Shaftesbury*), rapproche Hippias de Mandeville. Déjà SCHLOSSER : *Geschichte des 18. Jahrh.*, 1837, sur l'indication de Gruber, pensait à Helvétius. D'autres ont cherché des ressemblances avec ROBINET, dont pourtant l'*Essai de la Nature* n'est que de 1763. Il semble que W. se soit proposé de le réfuter, de même que la thèse sur l'égalité naturelle de Helvétius (A. Br., II, p. 216 s.).

2. Gruber ¹, I, p. 206; Gruber ², I, p. 335. Cf. A. Br., I, p. 324.

3. a. II, 6; c. II, 5 (H. I, p. 102).

4. A. Br., II, p. 202 : « Der Discurs des Hippias enthält nach dem Urtheil meines Freundes Obereit sehr verführerische Sachen. Seine Theologie — seine Moral — Gott gebe, dass am Ende alles gut ablaufe! » Cf. Vorbericht, 1766.

5. Fr. H. Jacobi reproche à W. la faiblesse de la réfutation que fait Agathon du naturalisme d'Hippias (Ротн, I, p. 71 s.), ajoutant : « Ich weiss zuverlässig, dass unter andern auch Lessing Ihnen sehr übel genommen hat, dass Sie den Hippias so gut wegkommen lassen. Es hat für die meisten etwas Anstössiges, wenn sie die Wirklichkeit Gottes bezweifeln und die Notwendigkeit der Lehre von ihm nur aus der Moral und Politik dargetan sehen. Agathon leistet zwar etwas, aber doch nicht viel mehr als dieses. »

ment » à objecter à la critique du sophiste. « Ton âme, lui dit Hippias, se berce d'un enchantement perpétuel, de rêves qui tour à tour te tourmentent et te ravissent, alors que la nature te reste cachée comme à l'aveugle né... Mais tu es jeune : la solitude et les chimères orientales apportées d'Égypte ou de Chaldée par des songes creux helléniques, ont donné à ton esprit un tour chimérique; la sensibilité trop vive de ta constitution a favorisé l'agréable duperie. A des hommes de ton espèce, il n'est rien qui contente leurs aspirations; il faut que l'imagination se crée d'autres mondes pour les désirs insatisfaits de leur cœur. De telles rêveries sont filles de la solitude et de l'oisiveté. Dans un monde qui te comprendra aussi peu que tu le comprendras, il te faudra errer comme un être tombé de la lune... Tu ne te trouveras à l'aise que dans un désert ou dans le tonneau de Diogène ¹. »

Hippias est dans son droit de rationaliste, quand il combat les affirmations de la foi et s'abrite derrière la relativité de la connaissance, ou l'expérience universelle; quand, à l'évidence du sentiment, il oppose celle des faits. Il est fondé à faire valoir les conditions de la vie sociale et les limites de la nature humaine, et aussi la légitimité du libre examen, du doute ². Son erreur est de refuser à l'intuition sa vérité subjective, d'asservir l'esprit aux intérêts positifs et aux instincts, comme celle d'Agathon est de renier la réalité, de détacher sa conscience de la nature. Il y a chez le sophiste non moins d'intolérance que chez l'idéaliste, celui-ci étant d'ailleurs hédoniste aussi, quoique tourné vers une jouissance qui affecte « le sens interne » au lieu des sens externes ³. Ils ne sont l'un et l'autre que des demi-virtueux; c'est pourquoi ils ne peuvent s'entendre. Ce que l'un demande à l'imagination, l'autre le demande à la raison. Le bonheur, c'est pour Agathon l'évasion dans l'irréel; pour Hippias, l'esthétisation de l'idéal. A la finalité religieuse, celui-ci substitue la finalité naturelle; il tient de la

1. a. II, 6; c. II, 5 (H. I, p. 104).

2. Voir le discours préliminaire des œuvres philosophiques de LA METTRIE (Londres, 1751).

3. a. II, 7; c. II, 6 (H. I, p. 107) : « Lass mich immer ein Schwärmer sein, und sei Du ein Weiser! Die Natur hat Dir diese Empfindlichkeit, diese innerlichen Sinne versagt, die den Unterschied zwischen uns beiden machen. »

culture les satisfactions qu'Agathon croit trouver en soi-même, en communion avec Dieu.

Il ne faudrait pas affaiblir la position d'Hippias, comme on est tenté de le faire ¹. Sa philosophie de la vie ne serait peut-être pas désavouée par Helvétius ou par Diderot ². Si elle fait du bonheur le but de l'existence, c'est en le proposant comme la perfection de la nature humaine, en le donnant pour la récompense du progrès social. Elle contient l'affranchissement et la revalorisation de l'existence; n'éliminant aucune des énergies créatrices, ni la passion, ni la générosité, ni même le désintéressement, elle les subordonne seulement aux intérêts pratiques. Elle rejette le fanatisme comme l'ascétisme, au nom de la vie. Elle admet la tendance au merveilleux, et n'interdit pas le jeu de l'illusion ³, pourvu que l'imagination, qui doit embellir la vie, ne prétende pas la conduire ⁴. Elle proteste contre l'anathème jeté par Rousseau à la civilisation, et contre la chimère d'un paradis primitif, afin de ne pas sacrifier le présent ⁵.

A cette conception, Wieland était alors converti, même s'il la fait repousser par Agathon, ainsi qu'il l'avait fait lui-même à Zurich. C'est qu'elle apparaît, par l'application qu'en fait le sophiste, comme un immoralisme dangereux. Hippias ne la met-il pas au service de son égoïsme? Il s'en fait le masque d'un esprit de conduite qui met à profit les préjugés d'autrui « pour faire des hommes les instruments de ses desseins, en leur donnant à croire qu'il se met lui-même à leur service » ⁶. S'étant libéré de la loi morale, il ne se soumet pas davantage à la règle civile. Au lieu

1. Le développement dans a. III (vol. 2, p. 89 ss.) et H. I, p. 119 ss., sur la nature du plaisir et sa participation aux sentiments, s'inspire nettement de *De l'Esprit*, Discours III, ch. IX (De l'origine des passions) et ch. XI (De l'ambition).

2. Cf. D. Br., I, p. 220 et b. vol. IV, p. 275.

3. a. III, 3; c. III, 3 (H. I, p. 124).

4. a. III, 4; c. III, 4 (H. I, p. 114).

5. Dans *l'Homme Machine*, LA METTRIE écarte plus radicalement la morale naturelle en tant qu'intuition *a priori* du bien et du mal, et l'idée d'un « Être Suprême » comme idée régulatrice de la morale.

6. a. III, 4; c. III, 4 (H. I, p. 129). ROBINET, dans son traité *De la nature*, dit de même : « Ce qu'on appelle industrie, dans le commerce ordinaire, n'est que l'art de profiter adroitement des pertes des autres, quelquefois même de les occasionner; de tirer parti de leurs sottises, de leur fautes, de leur simplicité, de leur probité; de détourner vers soi les veines des richesses qui vont porter l'or ailleurs. » (I, p. 78.) Cf. GROSS, *o. c.*, p. 115 s.

de reconnaître l'autorité de la raison, il ne considère plus qu'une convention avec laquelle il en prend à son aise. Au lieu de s'en rapporter aux bienséances ou au sens commun, il ne fait de l'honnêteté qu'une habileté; il se débarrasse des devoirs avec la même désinvolture que des croyances. S'il se conforme apparemment, c'est pour mieux réserver sa liberté. Il pousse son détachement jusqu'à la rouerie, son scepticisme jusqu'à la supercherie. Sous prétexte de n'être qu'un homme, il se dérobe à ses engagements, il s'accommode de toutes les couleurs, de toutes les circonstances, de toutes les institutions comme de toutes les situations¹. Il se tient en dehors de la société qu'il exploite. Aussi le sens moral d'Agathon se cabre-t-il justement contre des maximes « qui transformeraient les hommes en monstres pires que des hyènes, des tigres et des crocodiles »².

C'est contre le sophisme qui humilie la raison autant que la nature que s'élève son défi : « Tu traites de fantômes les idées de beauté morale! Regarde-moi : tel que me voilà, je défie les charmes de ta Cyane, les arguments captieux de ta dialectique, les avantages que promettent tes maximes et ton exemple³. » Tout de même, Faust défit le tentateur. Ici déjà, ce n'est pas tant la vertu qui se dresse contre la sensualité; c'est la vie qui se défend. « Je n'ai nulle envie d'être heureux à ta façon, et, pour autant que je me connaisse, je ne risque pas de devenir un sophiste, plus que tu ne risques de te faire gymno-sophiste. » Car sa prétendue chimère lui garantit son bonheur : « Elle ferait de la terre des Champs-Élysées sans le poison corrosif que toi et les tiens y propagent. » Il ne voit pas qu'il répudie en même temps la sagesse pratique, qu'il expose sa vertu à force de présomption⁴.

1. a. III, 5; c. III, 5 (H. I, p. 137).

2. Cf. le discours préliminaire de *l'Homme Machine*, où LA METTRIE considère que la philosophie est inconciliable avec la morale : « Mauvais moule sans doute, pour former une société, que celui d'une Raison si peu à la portée de la plupart des hommes. Mais aussi plus mauvais moule encore pour former une philosophie que celui des préjugés et des erreurs qui sont la base fondamentale de la société. » Il n'est pas à craindre, comme il pense, que l'esprit du peuple se modèle jamais sur celui des philosophes, trop au-dessus de sa portée.

3. a. III, 6; c. IV, 1 (H. I, p. 144).

4. РОТН, I, p. 82 : Jacobi remarque que le discours d'Hippias renferme tant de choses vraies, belles et bonnes, que l'on accepterait sans peine l'erreur qui s'y trouve mélangée. Son système serait le système général de notre temps, et

La faiblesse de cette « vertu », c'est de n'être qu'une délicieuse illusion, par laquelle l'amour-propre se dédommage de ses mortifications. Elle veut triompher au moment où elle devrait se mesurer. Elle échappe au contrôle de la société. Comme le remarque Wieland dans un de ses fréquents commentaires, insérés dans le récit, un imaginaire tel qu'Agathon pourrait vivre dix ans dans le grand monde, sans y perdre son allure étonnée et étrangère, qui dénote de prime abord qu'il ne lui appartient pas. Moins encore, il ne saurait atteindre « à l'indépendance que les belles âmes appellent « sentiment », « à la délicatesse qui distingue avantagement les gens du monde... De tels hommes restent toujours en pays inconnu; ce qu'ils en connaissent n'est que supposition; aussi leur attente est-elle à tout instant trompée par les coups du sort, qu'ils ne comprennent pas, par des incidents imprévus »¹. Il ne doit pas être difficile à Hippias de circonvenir Agathon par une autre illusion.

Pour que s'exerce tout le prestige de son art consommé, il faut que Danaë, la courtisane, se pare de grâces morales, que la fille de Léontium déploie tous les artifices de la science d'Aspasie². Elle réussira d'autant mieux avec un rêveur qu'elle s'adressera à l'imagination plus qu'à la sensualité, qu'elle déguisera mieux dans le jeu de la fantaisie la séduction de sa beauté. Tout en se faisant l'instrument des desseins du sophiste, elle ne diminue pas son caractère : au commerce des artistes, l'ancienne amie d'Alcibiade

le deviendrait fatalement, étant données nos mœurs, si l'on ne voulait pas abjurer complètement la raison : « Meine einzige Besorgnis ging und geht noch dahin, Sie möchten beschuldigt werden, Agathon zeige durch die Antworten, welche er dem Hippias gibt, die Sache der Tugend auf einer zu schwachen Seite und entkräfte also selbst dasjenige, was er sonst Starkes und Bündiges zu ihrem Vortheil vorbringt. »

Cf. p. 492 : « Es müsse verhütet werden, dass die Leser des Agathon die Schwärmerei des Helden nicht mit seinen tugendhaften Gesinnungen in Eins werfen und in den Zweifel geraten, ob nicht der Vortheil, den Hippias dem Agathon abgewinnt, ein Sieg über die Tugend selbst sei. »

1. a. IV, 1 ; c. IV, 2 (H. I., p. 146).

2. Le modèle de Danaë, comme il a été indiqué, n'a pas à être recherché dans les sources antiques, dont W. fait étalage en 1772, et pour lesquelles il lui suffisait de la citation d'Athénée, dans son Bayle (art. Leontium), à la rigueur de son Plutarque (Vie de Périclès). Il pouvait d'ailleurs connaître « La vie des belles Grecques » de DURAND (*Histoire des plus fameuses courtisanes de la Grèce*, 1712), ou telle autre anthologie galante.

et de Cyrus a appris à charmer sans se départir de son goût naturel. Elle se complait aux grâces du plaisir tout en préservant son cœur de la perversité du siècle. Elle n'a que mépris pour les amants qui, dans leur fatuité, sont insensibles aux charmes de l'âme. Par son aptitude à spiritualiser la volupté, à goûter les émotions délicates qui parent le plaisir, elle l'emporte sur l'hédonisme plus étroit d'Hippias. Elle joue mieux son rôle en étant plus sensible.

Connaissant tous les détours du sentiment, elle se substitue, à la faveur d'un déguisement, à l'image de Psyché, au point d'éclipser jusqu'au souvenir de l'amie de Delphes, et de « transformer l'étrange jeune homme en un esprit aussi désincarné qu'il en fût jamais sous la lune »². Mais, comme « la beauté intellectuelle n'allume pas la passion, et que la vertu exerce son prestige plus par la blancheur et le contour d'un beau sein que par l'innocence qui s'y reflète »³, elle conduit l'extase mystique à la passion; captant à la fois l'esprit, le cœur et les sens, elle métamorphose le platonique idéaliste en un véritable amant. C'est à peine s'il hésite lorsque l'occasion se présente, à la faveur d'une féerie que Danaë a machinée avec une science consommée. « Jamais ses sentiments n'avaient été plus purs, plus désintéressés, plus éthérés⁴ ».

Aussi longtemps que se maintient l'enchantement, Agathon n'a pas à justifier son bonheur. Sa raison, fascinée, échappe aux scrupules de la conscience. Il se trouve en état de grâce, dans l'apparente concordance du réel et de son idéal, de l'amour et des transports mystiques⁵. Même quand l'illusion commence à céder, elle

1. a. IV, 2; c. IV, 3 (H. I, p. 150).

2. a. IV, 6; c. IV, 7 (H. I, p. 167).

3. a. V, 1, p. 169. Passage supprimé à la demande de Jacobi (Roth I, p. 87). Voir la réponse de W., p. 97 s.

4. a. V, 4 s.; c. V, 2 s. (H. I, p. 174, 178). « Er liebte sie mit einer so uneigennützig, so geistigen, so begierdenfreien Liebe, als ob sie eine Sylphide gewesen wäre, und der kühnste Wunsch den er zu wagen fähig war, war nur, in derjenigen sympathetischen Verbindung der Seelen mit ihr zu stehen, wovon ihm Psyche die Erfahrung gegeben hatte. »

5. Voir c. V, 3, le ch. intitulé : « Natürliche Gesch. der platonischen Liebe. » « Agathon, welcher gewohnt war, den Leib und die Seele als zwei verschiedene Wesen zu betrachten, und in dessen Augen Danaë eine geraume Zeit nichts anders als, nach dem Ausdruck des Guidi, eine himmlische Schönheit in einem irdischen Schleier gewesen war, vermengte diese beiden Wesen je länger je mehr in seiner Vorstellung miteinander, und er konnte es desto leichter, da in der Tat

se prête encore au jeu de l'imagination. Sans pénétrer dans le rôle de Danaé, Agathon s'y conforme; il y adapte son enthousiasme : « L'état des esprits désincarnés ne lui semblait plus aussi enviable depuis que, sans avoir dépouillé le corps, il goûtait, à contempler sa déesse, un ravissement qui dépassait ses extases ¹. » La beauté physique se spiritualise dans la mesure où la beauté morale se matérialise. Si bien que bientôt Agathon ne les sépare plus. La passion se donne l'excuse de la perfection de son objet. Elle y est aidée par Danaé, qui, de son côté, se règle sur son amant. Le remords n'apparaîtra qu'après la désillusion.

Contrairement à Araspe, Agathon n'a pas eu à lutter; il n'a pas été vaincu par la passion; il s'est trouvé « enchanté »². Il n'a pas cédé à une impulsion aveugle, il a été fasciné par une flamme aussi pure que celle qui brillait dans son âme. Il a été transporté dans cet autre monde, qu'il oppose à celui d'Hippias; il ne se reproche donc rien, se croyant aussi innocent que Saint-Preux³. Insensiblement il s'était transformé, dans l'ambiance de Danaé, en un Aristippe pratique, tandis que la courtisane s'était mise au ton romantique de son esprit. Le platonicien se met à jouer à l'épicurien, comme la courtisane à jouer à la belle âme⁴. Une situation d'idylle, dont le sophiste ne s'était pas avisé.

A l'apparition d'Hippias, le charme devait se rompre. Sans la naïveté, le badinage tombait au libertinage, la grâce se dégradait en coquetterie. De la délicieuse illusion, ne restait que le ridicule d'un travesti. Comment Agathon continuerait-il, sous le regard ironique, à tenir son rôle d'Adonis?⁵ Allait-il se renier et composer avec son adversaire? Car il ne pouvait plus se persuader qu'en aimant « la plus parfaite des créatures », il restait fidèle à son idéal, que son esprit y avait plus de part que ses sens. Aux yeux

alle körperlichen Schönheiten seiner Göttin so beseelt und alle Schönheiten ihrer Seele so verkörpert waren, dass es beinahe unmöglich war, sich die Einen ohne die Andern vorzustellen. »

1. a. V, 5; c. V, 3 (H. I, p. 177 s.).

2. a. V, 9; c. V, 7 (H. I, p. 188).

3. a. V, 10; c. V, 8 (H. I, p. 192).

4. a. V, 11; c. V, 9 (H. I, p. 195).

5. a. VI, 1 : « Das Bewusstsein der Verwandlung, welche sie erlitten hatten, und die Furcht vor dem komischen Ansehen, so ihnen diese in den Augen des Sophisten geben möchte... »

qui la scrutent avec défiance, la beauté se fane; le bonheur se corrompt par la jouissance. Il fallait choisir : Danaé ou Psyché, si toutefois il en était temps encore, si la métamorphose dont le sophiste prenait avantage, n'avait pénétré jusqu'à l'âme¹. Peut-être n'avait-elle touché que la forme apparente du caractère, et marqué seulement les manières, le goût, la civilité. L'enthousiaste s'était en effet apprivoisé, était devenu un « honnête homme », d'abord élégant et de sentiments délicats². Son rigorisme s'était relâché en indulgence et en politesse, plié au badinage de la société. Agathon ne s'effarouchait plus des plaisirs, il supportait qu'une « nymphe au sein nu lui présentât la coupe pétillante qu'il vidait, mollement étendu sur des coussins persans ». Mais avait-il trahi ses principes?³ Il se flattait de ne goûter que des joies spirituelles, d'échapper à la passion trouble par la grâce et la fantaisie. La sensualité d'Hippias ne lui répugnait pas moins qu'autrefois...

Pourquoi alors l'image falote qui ressuscite dans sa conscience? Pourquoi l'évocation de Delphes, surgie comme un reproche? Au souvenir de cette félicité mystique d'alors, son bonheur présent se dépouillait de son prestige : « Il lui semblait que son âme aspirait à cette paix céleste comme à son élément naturel⁴. » N'a-t-il pas trompé son aspiration profonde par le charme esthétique?

Encore Agathon n'est-il pas sûr que cette aspiration soit mieux établie. Qu'il ait séparé de sa ferveur religieuse l'amour intellectuel du beau, du vrai, qu'il ait essayé de concilier la sensibilité et la raison dans une « virtuosité » de culture, Agathon, il le reconnaît, n'a fait que masquer l'antagonisme de ses « deux âmes ». Il s'est tranquilisé en considérant que Psyché n'avait eu sans doute d'autre rôle que celui de préparer son cœur aux qualités de l'incomparable Danaé⁵. Mais il ne peut fixer son idéal dans cette forme accomplie, pas plus que sa vertu dans le bonheur arcadien.

1. a. VI, 4; c. VI, 4 (H. I, p. 211).

2. c. VI, 1 (H. I, p. 199).

3. c. VI, 3 (H. I, p. 206) : « Er schmeichelte sich, ungeachtet einer Veränderung seiner Denkungsart, die er sich selbst für eine Verbesserung zu geben suchte, den Unterschied zwischen ihm und Hippias noch so gross, so wesentlich zu finden als jemals. »

4. c. VI, 4 (H. I, p. 211).

5. a. VI, 4; c. VI, 4 (H. I, p. 212).

A l'exaltation doit succéder le désenchantement, dès que l'imagination, arrêtée dans son élan, revient en arrière. C'est sur cette inéluctable crise que s'arrête le fragment de 1762.

*
* *

On conçoit que Wieland ait hésité à condamner sa jeunesse, tandis qu'il regrettait à Biberach sa fuite de Berne, qu'il se retrouvait « l'imagination éteinte, le cœur vide, le tempérament aigri, faute d'objets aimables, et irrité par des figures grimaçantes et odieuses qui l'entouraient »¹. Pouvait-il conduire son héros à plus de sagesse qu'il n'en avait lui-même, et l'amener à un équilibre qui lui manquait encore?... Que, pour Agathon, Danaé n'ait été qu'une séduisante aberration, elle n'en incarnait pas moins la beauté de la vie. A cette illusion s'attachait la conscience, déposée de son mystique royaume. « Ah Danaé ! Si tu pouvais jamais cesser de m'aimer... Quelle détresse, si ton cœur me laissait supposer qu'un amour tel que le nôtre pourrait jamais finir !² » A la place de la passion, l'espoir, déjà vacillant, cherche un appui extérieur. Car ce n'est pas Danaé, « prête à le suivre dans une chaumière », qui l'inquiète ; c'est en lui-même qu'Agathon porte le risque que la dénonciation brutale d'Hippias ne fera que préciser.

Pas plus que Psyché, Danaé n'est en effet en mesure de le retenir. Si l'une a ému sa rêverie par une inclination équivoque, l'autre a enchanté sa sensibilité par son art de courtisane. Que le voile diapré se dérobe, Agathon se retrouve partagé entre les deux illusions. C'est à quoi va servir la confession à laquelle il se sent porté.

C'est le procédé dont use Wieland pour souder le fragment de 1762 à la continuation⁴. Comme il donne à son héros une vision plus claire de sa nature, il motive la nouvelle attitude que l'auteur

1. A. Br., II, p. 164.

2. c. VI, 5 (H. I, p. 215).

3. c. VI, 4 (H. I, p. 212).

4. Le raccord se reconnaît au dernier chapitre du 7^e livre, à la façon dont l'autobiographie est amenée. C'est Danaé, s'étonnant de la mélancolie d'Agathon, qui s'avise qu'elle ignore tout de son passé (a. vol. I, p. 256 ; H. I, p. 216). Le ton du chap. trahit également le changement d'attitude de l'auteur.

prend à l'égard de son œuvre. Plus loin d'elle, Wieland la traite avec plus d'objectivité, en biologiste qui domine les événements et dégage les motifs. Agathon lui devient un exemple auquel il peut accrocher une science plus éclairée de la vie. Ce n'est plus tant en poète qu'en moraliste qu'il explique son cas, qu'il le mène à son terme, selon une conception modifiée¹. Il s'agit de lui donner maintenant la perspective du milieu dans lequel il s'est formé, de l'expliquer par l'époque, par une philosophie². Agathon prend une valeur symbolique : « Chacun se fait, à un certain degré de son développement, un idéal qui domine son goût, son sens moral. Ce modèle s'établit suivant la nature et la disposition des objets qui l'entourent au début de sa vie³. »

Ainsi prédéterminée, l'existence s'écoule suivant un cours que jalonnent les premières impressions; si son lit s'élargit, elle conserve sa direction. En même temps qu'ils motivent le caractère, les antécédents annoncent le développement futur. Même quand il n'est plus dupe de son imagination, Agathon conserve dans sa conscience la trace de son passé. Il sait comment il s'est formé, mais il ne lui appartient plus de se transformer. Tout au plus lui est-il loisible d'accuser les circonstances, de se garder de reproduire les erreurs qui en ont été l'effet⁴.

1. D. Br., I, p. 7 : « Agathon, der in allen Betrachtungen ärgerlicher ist als Sylvio, wird Murrens und Schreiens genug erwecken. Ich bin aber gewiss, dass ich am Ende allezeit die Vernünftigen auf meiner Seite haben werde. Die Sentiments eines Menschen bleiben immer, wenn er einmal welche gehabt hat, aber die Begriffe ändern sich von Zeit zu Zeit. Ich liebe die Tugend um deswillen nicht weniger, weil sich meine Metaphysik geändert hat, und ich billige um deswillen keine Ausschweifungen - wenn ich schon nicht im Predigerton dagegen eifere. »

2. a. VII, 7; vol. II, p. 79 s. « Es ist hier darum zu tun, den Agathon zu schildern, ein wenig genauer, als es ordentlicher Weise in den Personalien eines Leichenbegräbnisses geschieht... » Si bien que ceux qui ne seraient pas prévenus pourraient tout voir « in dem natürlichen, wahren Licht, worin ungefälschte, gesunde Augen zu sehen pflegen... Für diese haben wir uns anheischig gemacht, den Agathon, als eine moralische Person betrachtet, zu schildern... Es ist hier um eine Seelenmalerei zu tun...; es ist darum zu tun, dass uns das Innerste seiner Seele aufgeschlossen werde; dass wir die geheimen Bewegungen seines Herzens, die verborgensten Triebfedern seiner Handlungen kennen lernen... »

3. c. VII, 1 (H. II, p. 11).

4. On verra plus loin les restrictions à apporter à une interprétation d'Agathon, en tant que roman expérimental. S'il n'est pas douteux que W. soit séduit par le déterminisme d'Helvétius, il ne s'y soumet jamais complètement. C'est ainsi qu'il remarque (a. V, vol. I, p. 201) : « Der Himmel verhüte, dass unsere Absicht

C'est avec cette réflexion critique qu'il reparcourt le chemin qu'il a suivi, se rendant compte des détours qu'il a dû prendre. Son expérience a dessillé ses yeux. Il comprend pourquoi il se comporte autrement que la plupart des hommes, et d'où lui vient le tour idéaliste de son esprit.

Si, au lieu d'émotions vagues et d'autant plus vives sur le monde surnaturel, qui nous sont données par des mythes et des miracles, et un peu plus tard, au moyen de la musique et des arts plastiques, l'âme recevait une image exacte de la nature et les directives de la raison, il serait plus difficile à la superstition de supplanter la vérité, qu'il ne l'est à la vérité de supplanter la superstition, alors qu'elle est déjà solidement établie.

C'est à son éducation religieuse qu'il rapporte le « sublime » qui a provoqué les railleries d'Hippias, et dont « la véritable source » se découvre maintenant. Mais, bien que des « expériences heureuses » aient dissipé le halo, Agathon regrette ses rêveries qui, pour lui, « avaient plus de réalité, de charme et de vertu bienfaisante, étaient génératrices de plus de joie et de contentement véritable que les plaisirs des sens » ¹. Devenu lucide, il garde de cet éblouissement mystique un vague regret, comme la nostalgie du paradis perdu. Il évoque avec la même émotion la vision métaphysique, « qui bannissait de la nature tout ce qui pouvait être mort ou inerte, qui animait chaque atome par une essence spirituelle, qui chargeait le moment de toutes ses virtualités cachées en un prolongement infini ».

Cette conception rationnelle et finaliste, qui lui a été donnée par les théologiens, a été l'écran qui lui a caché la nature, ou plutôt qui l'a transfigurée. Il le sépare encore du bel instant, ne lui laissant que son image idéalisée. Bien que la vertu ait dépouillé sa majesté, qu'il sache encore que « les phénomènes moraux, qui prétendent à cette noble origine, ont souvent des ressorts secrets qui, une fois mis à jour, s'ils ne suppriment pas le mérite, le dimi-

jernals sei, in schönen Seelen diese lebenswürdige Schwärmerei für die Tugend abzuschrecken, welche ihnen so natürlich und öfters die Quelle der lebenswürdigsten Handlungen ist... »

1. c. VII, 1 (H. II, p. 13).

nuent considérablement », que « résister à la tentation, c'est souvent céder à une autre plus forte »¹, Agathon a peine à se défendre de son juvénile enthousiasme. A la « lumière naturelle », les aventures de l'imagination ne sont certes plus que des divagations, au mieux, des anticipations confuses sur le développement à venir². C'est ainsi qu'au rêve d'amour avait succédé le rêve héroïque : son auteur n'avait-il pas cédé de même à une utopie politique, dans son ambition « de ramener la réalité à la ligne de démarcation du beau et du sublime » ?³ Après son échec, Agathon n'avait à incriminer qu'un défaut de prudence et son inexpérience, mais non pas son talent ni sa vérité ; il pouvait accuser la corruption de ses concitoyens sans cesser de croire à l'humanité ; reconnaître que la politique n'est pas l'affaire du poète ni du philosophe, et se persuader qu'elle était sa vocation. Pour se consoler de ses déboires, il avait toujours son idéal⁴. Que lui importait la république, s'il possédait le secret du salut !

A cet illusionisme de son amant, Danaé se rend compte de la vanité de son espoir : elle ne saurait le retenir, alors qu'il n'est épris que de sa chimère, ni rivaliser avec un rêve de perfection qui embrasse toute beauté de l'âme et tout charme spirituel⁵. Agathon, comme elle voit, est un hédoniste plus raffiné qu'Hippias et même qu'Aristippe. « La seule différence, à ce qu'il lui semble, c'est qu'au lieu de placer la volupté dans la sensation, ou dans l'intelligence, il la mettait dans l'imagination ; au lieu de jouir des plaisirs du goût et d'un commerce libre de passions, il se délectait d'une vision qui lui faisait d'ailleurs gagner plus que perdre du côté des sens⁶. » Agathon est à la merci de ses impressions. Au premier choc, il se détachera « sans un soupir », se figurant « se retrouver soi-même »,

1. c. VII, 2 (H. II, p. 22).

2. Les révélations faites à Agathon par son père Stratonice ne sont pas sans quelque analogie avec l'histoire de La Roche, encore qu'elles pourraient avoir leur source dans le roman d'Héliodore. Mais Psyché n'a-t-elle rien de commun avec la demi-sœur de La Roche ? (Cf. ASMUS, *o. c.*, p. 11.) Les souvenirs de la liaison de W. avec Bibi se glissent aussi dans le récit des amours de Stratonice et de Musarion. (c. VII, 9 ; H. II, p. 48).

3. a. VII, 6 ; c. VIII, 1 (H. II, p. 52).

4. a. VII, 6 ; c. VIII, 2 (H. II, p. 64).

5. a. VII, 7 ; c. VIII, 5 (H. II, p. 77).

6. a. VII, 8 ; c. VIII, 6 (H. II, p. 81).

7. a. VII, 9 ; c. IX, 1 (H. II, p. 84).

et tout interdit de s'être laissé asservir « par une Circé ». « Comment a-t-il pu se laisser prendre à des filets aussi apparents? »

Le lecteur sait à quoi s'en tenir sur le vrai motif de ce retour à la vertu. Il est averti que « l'amour-propre est un des ressorts les plus puissants »¹. Il doit pénétrer avec l'auteur « jusque dans les régions obscures de la conscience, embroussaillées de notions arbitraires, d'idéologies creuses, d'équivoques, de prudes préventions »², afin de ne plus être dupe des « grands mots » ni de la « passion romantique », une affection aussi étrangère aux Grecs que « le sentimentalisme ridicule » issu de « l'imagination romanesque de certains écrivains féminins »³. L'enthousiasme le plus innocent dans une âme enfiévrée recèle un poison subtil, d'autant plus dangereux qu'il est plus lent à agir. L'idylle de Delphes n'aurait-elle pas abouti, sans l'intervention de la pythie, « là où l'attendait la nature »? A l'adolescent impatient, Wieland souhaite de rencontrer une Aspasie, une Leontium, une Ninon.

Sans son égotisme chimérique, Agathon aurait su gré à Danaé des effets favorables de son commerce, « pour sa tête, son goût et même ses mœurs ». Mais il n'éprouve que l'humiliation d'avoir été dupé. Plutôt que de rapporter son erreur au faux jour « dans lequel se confondent les contours du vice et de la vertu, et dans lequel la conscience se perd sur un sentier qui tourne en spirale autour d'un axe où elle s'oublie »⁴, il s'en prend à sa « philosophie », aux sortilèges de son « cœur »; il se demande si le témoignage intérieur, dont il s'était prévalu contre le sophiste, n'est pas un critère équivoque, si la « théosophie orphique et zoroastrique » contient plus de vérité que les mythes charmants par lesquels les poètes et les artistes transfigurent la volupté⁵. Sa foi lui devient suspecte, sans que « sa raison parvienne à s'accorder avec son cœur, ni son cœur avec lui-même ». Pour échapper à sa propre diversion, Agathon s'élance vers une perspective qui flatte son orgueil. L'aspiration héroïque devient le subterfuge de sa « vertu ». Il se rend à la cour de Denys de Syracuse.

1. a. VIII, 5; c. IX, 6 (H. II, p. 116).

2. a. VIII, 4; c. IX, 5 (H. II, p. 109).

3. a. VIII, 7; c. IX, 8 (H. II, p. 128).

4. a. VIII, 6; c. IX, 7 (H. II, p. 120).

5. a. vol. II, p. 78 à 80; cf. H. II, p. 128 ss.



Il sera sans doute en garde contre ses faiblesses; il se défiera de son imagination, il n'improvisera plus, ainsi qu'il avait fait à Athènes. Il concerte son rôle, il se trace sa ligne de conduite : « Sans ambition ni convoitise, attentif au point vulnérable de son cœur... il ne songeait pas que d'autres passions devaient se former dans son sein et lui être plus redoutables. » Réconforté par le sacrifice qu'il croit avoir fait à « sa meilleure âme », il ne craint pas de nouvelles embûches de l'autre. Tout à son espoir de faire œuvre utile et désintéressée, il ne s'avise pas qu'il n'en est peut-être pas capable. Non qu'il se dissimule les dangers d'une cour; la déception de son zèle républicain ne lui fait pas concevoir une idée plus haute du gouvernement d'un tyran. Wieland en était lui-même assez averti par Stadion et La Roche. Mais, outre qu'il entrait dans le projet du roman d'ajouter cette expérience, il fallait à la prétention subjective du héros ce nouveau démenti. Réservant pour le *Miroir d'Or* l'examen de la satire politique, il suffira de dégager ici le dessein moral, de considérer, plutôt que le rôle, le jeu de l'acteur. Avec la même virtuosité qu'il aurait servi le peuple, Agathon se propose de servir un prince, comptant moins sur les bonnes dispositions du maître que sur son habileté propre. Les difficultés ne font que stimuler sa confiance; il saura éviter, il n'en doute pas, les erreurs d'un idéaliste comme Platon : au lieu de s'en rapporter à une philosophie « qui ne sert communément qu'à éviter les défauts qu'on n'a pas et à confirmer les vertus que l'on aurait sans elle »¹, il suivra sa raison, se conformera aux circonstances, fera, s'il le faut, la part du feu, afin de sauvegarder le bien qu'il sera possible de faire. Opportuniste, sans doute, sans pourtant se départir de son honnêteté. Qu'il se rapproche de l'attitude d'Aristippe, qu'il lui emprunte son aisance, sa circonspection et sa modération, il n'en sera pas moins Agathon; il naviguera avec le courant, mais en se dirigeant sur les étoiles.

Aussi Agathon ne s'embarrasse-t-il pas de doctrines politiques.

1. a. IX, 2; c. X, 2 (H. II, p. 138).

S'est-il recommandé à la faveur du tyran par une profession monarchique ¹, il ne se fera pas scrupule pour autant de la trahir, dès qu'il le jugera nécessaire. Car il ne tarde pas à vérifier que la cour, comme le lui avait annoncé Aristippe, « est le théâtre de la fourberie, de la basse adulation, de la perfidie » et qu'un honnête homme ne peut qu'y laisser sa réputation et sa vie ². Il lui faut convenir que, en dépit des concessions, des compromis, des complicités, il ne saurait atteindre son but. Si, néanmoins, il trempe dans le complot de Dion, ce n'est pas qu'il soit plus assuré de réussir en changeant la forme de l'État ou la personne du souverain. De « droit », il n'est plus question, quand il veut « mettre fin à la comédie, et rentrer dans sa boîte ce prince de marionnettes » ³. Il s'agit surtout pour Agathon de soutenir son rôle, de ne pas faire « le scapin » quand l'occasion s'offre d'être le « héros ». Sous de nobles prétextes, c'est encore l'amour-propre qui se cabre et compromet la cause qu'Agathon veut servir. C'est ainsi qu'il ne recule pas devant la révolte et la guerre civile. Son habileté se trouvant en défaut, la passion intervient; il n'est pas « assez de sang-froid ni impartial », pour entendre le conseil d'Aristippe : « Ton cœur est trop noble, ton imagination trop ardente, pour t'accommoder jamais de la prudence, sans laquelle on ne garde pas la faveur des grands... Arrête-toi avant que n'éclate l'orage que je sens poindre... ⁴. » En perdant la partie, Agathon perd aussi l'estime qu'il avait de soi-même, le sentiment de sa vertu. Une fois encore, la raison du sophiste l'emporte sur sa présomption. Du moins Agathon a-t-il encore sur lui l'avantage de la forme, une satisfaction d'artiste ⁵.

1. Une note de a, vol. II, p. 181, distingue entre une république en particulier, « la plus singulière qu'on puisse voir au monde », et qui n'est autre que celle de l'auteur, et d'autres États démocratiques, « qui restent l'asile de la liberté, de la vertu, de l'égalité, du bien public, tout en étant aussi près que possible de la nature ». L'auteur s'est défendu de partager complètement le point de vue d'Agathon. Cf. c. XI, 4 (H. III, p. 25).

2. a. X, 3; c. XII, 7 (H. III, p. 64).

3. a. X, 3; c. XII, 7 (H. III, p. 67).

4. c. XII, 7 (H. III, p. 65).

5. a. X, 5 (vol. II, p. 273 à 275). Les considérations faites par Agathon dans la première édition ont été modifiées. A ce moment, le héros, par dépit, se rallie à la doctrine d'Hippias, et considère l'idéalisme platonicien comme « un conte de l'autre monde ». Il se reproche d'avoir voulu « tailler un Mercure dans une

C'est tout ce qu'il sauve de sa fierté dans un monde qui le déconcerte, qui le fait finalement douter de lui-même « de cette chose inexplicable, fantasque et déroutante qu'est l'âme ». Il lui reste la dignité du renoncement et « le penchant invétéré au beau », pour le séparer à jamais d'Hippias et des siens : assez pour le préserver du ressentiment et de la dissipation. De même que pour Wieland chassé de Warthausen, il y a toujours pour Agathon assez d'attraits de l'imagination, afin qu'il ne se raidisse pas dans son dépit, ni ne se refuse aux vœux du cœur. Que, dans la vie empirique, il se montre un homme comme les autres, aussi partagé entre la raison et la déraison, entre l'irrésolution et la témérité, entre l'illusion et la vérité, entre les passions et les nobles penchants », il reflétera sa conscience dans le miroir de l'idéal ¹.

L'utopique Tarente qui recueille son rêve est ce miroir reconfortant. L'histoire ici fait place à la fiction. « Notre propos est déjà atteint », précise l'auteur, « les heureux événements qui pourront arriver à Agathon n'ont plus de rapport avec lui » ². Archytas ne doit être ni un maître, ni un modèle. Il suffit que, « pour l'honneur du genre humain, il puisse exister ». Il lui donne la mesure de la sagesse, comme Danaé lui avait donné la mesure de la beauté; une sagesse qui, pas plus que la beauté, ne s'acquiert par l'application, étant également une grâce du destin. Au terme d'une existence ordonnée selon la nature et la raison, elle apparaît à la façon d'une consécration et non pas comme un exemple. Archytas

souche neuve de figuier ». Il se sent dégagé de toute obligation sociale, poussé vers l'égoïsme intellectuel d'Aristippe, tout en se défendant de ressembler à Hippias ou à Philistus, le favori de Denys. Il agirait encore comme il l'a fait en pareille circonstance.

1. a. IX, 6; c. XI, 6 (H. III, p. 31).

« Agathon schien in verschiedenen Zeitpunkten seines Lebens nach der Reihe ein platonischer und ein patriotischer Schwärmer, ein Held, ein Stoiker, ein Wollüstling, und er war keines von allen, wiewohl er nach und nach durch alle diese Klassen ging und in jeder etwas von der eigenen Farbe derselben bekam. Wir sind noch nicht am Ende seines Laufes, daher kann auch von seinem Charakter, von dem, was er wirklich war, worin er sich unter allen diesen Gestalten gleich blieb, und was zuletzt, nachdem alles Fremdartige davon abgeschieden sein wird, übrig bleiben wird, noch nicht die Rede sein. »

2. a. vol. II, p. 192 : « Es steht bei den Lesern, ihm (dem Verfasser) hierin soviel Glauben beizumessen, als sie gern wollen; wir, an unserem Teil, nehmen uns der Sache nicht weiter an. Unsere Absichten sind bereits erreicht, und die glücklichsten Umstände, welche dem Agathon noch bevorstehen mögen, haben nichts damit zu tun. » Cf. vol. II, p. 223.

n'enseigne rien à son hôte; il lui montrera, par ce qu'il est lui-même, que la vie n'est pas vaine : « Un homme de talent plus qu'ordinaire a assez à faire en travaillant à se perfectionner; en travaillant pour soi-même, il travaille pour le monde ¹. »

C'est à la destinée d'achever l'œuvre. En lui rendant Psyché et Danaé, l'une comme une sœur, l'autre comme une amie bien décidée à ne plus être autre chose, elle le détache du passé et lui dégage l'avenir. Mais Agathon aura-t-il encore assez d'élan pour s'élever au delà d'un compromis provisoire? Trop sensible pour n'être qu'un virtuose à la façon d'Aristippe ², trop imagitatif pour être déjà un sage, et, de plus, privé de « l'enthousiasme magique », de la « sympathie universelle », cette fleur de la sensibilité, et de la « chaude lumière dans laquelle le ciel vibre de bonheur ³ », à quelle résolution va-t-il marcher? Que pourra-t-il encore attendre du monde et de sa « vertu »?

Le premier Agathon s'arrête sur cette dissonance : il fait le procès de l'idéalisme, mais ne justifie pas la vie. Pas plus dans la société qu'en lui-même, Agathon n'a trouvé les conditions du bonheur. Il s'est trompé dans l'amour comme dans l'action. Il a été déçu dans sa foi dans la nature et dans sa foi dans la raison. Il n'a vu les hommes ni bons, ni heureux, et, pour lui-même, il peut douter de le devenir jamais, en dépit des promesses de son esprit et de son cœur. Sa belle confiance, qui bravait la sèche vérité d'Hippias, a fait place au scepticisme. Désabusé, il ne s'est pas adapté. Il a la résignation douce-amère, avec laquelle Wieland regarde maintenant les choses d'ici-bas; non certes, l'ironie cruelle de Voltaire ⁴, mais tout de même « cette philosophie vraiment socratique... qui ne s'en laisse pas imposer, ni par le faste et les airs des grands, ni par le sublime, le zèle de la vertu, l'austérité..., ni par le langage et l'extérieur d'un être de l'autre monde » ⁵. Il participe à l'humeur inquiète de son auteur, qui songe alors à un conte

1. a. XI, 4; c. XIII, 4 (H. III, p. 117).

2. a. IX, 5; c. XI, 2 (H. III, p. 17).

3. a. XI, 2; c. XIII, 1 (H. III, p. 104).

4. HORN, p. 72 s. : « Vous avez trouvé de la bile dans ma seconde partie de l'Agathon. Cependant la critique, ou si vous voulez la satire qui y règne, est bien douce, en comparaison de celle de Mr. Arouet. »

5. HORN, p. 62 s.

« assez frivole », qui renfermerait « la fine fleur de la vraie philosophie, et une espèce d'histoire naturelle, critique, et un tant soit peu comique, de notre âme, cet incompréhensible je ne sais quoi, dont Pascal a si bien connu les contradictions, et si bien prouvé, par son exemple, la grandeur et les faiblesses » ¹.

Ce courage aigri de la vérité, cette renonciation pénible à l'illusion, produisit d'abord une impression décevante : « Une toile de Raphaël traitée par Callot », jugeait la *Bibliothèque de Klotz* ². Cela n'était-il pas plus dangereux que la frivolité des contes ? ³ Iselin se demandait si Wieland, dans le dessein de « rendre ses égarements respectables », ne laissait pas entendre que la vertu n'est qu'hypocrisie ⁴. Ne disait-on pas aussi que Lessing, qui pourtant rendait justice à l'esprit philosophique du roman ⁵, faisait des réserves sur sa teneur morale ? ⁶ Les moins prévenus, comme Mendelssohn, flairaient un relent de pessimisme pyrrhonien qui offensait leur foi rationaliste ⁷. Haller craignait que Wieland ne tournât au Crébillon ⁸, tandis que Zimmermann n'osait pas le

1. HORN, p. 62 : « Que dites-vous de cette idée ? Il y a longtemps qu'elle me hante ; et je suis enfin résolu à faire de ce poème mon ouvrage principal, et celui par lequel je souhaite de vivre après la mort, au moins en qualité de poète. »

2. Bibl. der Sch. Wissensch., I. St. III, p. 55.

3. W., qui avait reconnu qu'Agathon est plus scandaleux que Don Sylvio (D. Br., I, p. 7), déclare un peu plus tard : « Dem Agathon wird es nicht besser gehen, ungeachtet in dem Gesichtspunkte, worin ich ihn ansehe, niemals ein unschuldigeres Buch geschrieben worden ist. »

4. Lettre de Iselin à Frey, du 9 sept. 1767 (inéd.) : « Je vois bien que ce n'est pas là son intention, et que ce n'est pas faute d'avoir su développer les lueurs de vérité qui s'étaient présentées à son esprit, qu'il a mêlé dans le roman le plus singulier les choses les plus absurdes et les plus fausses avec d'autres excellentes. »

A Hirzel, Iselin écrit quelques jours plus tard (12 sept.) : « Und mir dünkt, er (W.) weiss gar nicht, ob er an die Tugend glauben soll oder nicht. » (Arch. f. Litgesch., XIII, p. 217).

5. Lessing, *Dramaturgie de Hambourg* n° 69 (Hempel 7, p. 347).

6. Roth I, p. 83 s. LOEBELL (o. c., p. 166 ss.) pense que le propos ne concerne pas Agathon, mais un conte comique, *Combabus* probablement.

7. Lettre inédite à Iselin, du 10 sept. 1767 : « Was meiner Neigung zuwider war, ist der Anstrich von bitterer Laune, mit welcher H. W. nunmehr die menschlichen Dinge zu betrachten anfängt. Es scheint... wie er aus Menschenliebe fast zum Misanthropen wird. Zehn Jahre längerer Erfahrung werden ihn wahrscheinlicher Weise in die gleichmütige Gemütsverfassung setzen, die über Bewunderung und Unwillen gleich weit hinweg ist, und die er bei seinem Archytas so meisterhaft beschreibt. »

8. BODEMANN : *Von und an A. v. Haller*, p. 72. Le compte rendu des *Götting. Gel. Anz.* 1766 (16 juin) est encore assez réservé.

défendre¹. Si Bodmer n'y voyait que du grec², d'autres trouvaient le roman trop français³. Dans l'ensemble, la critique restait désarmée devant cette chatoyante ironie, cette pensée ambiguë⁴. On avait l'impression de tomber d'un piège dans un autre, selon la remarque de Fr.-H. Jacobi⁵.

C'est que l'auteur ne se décidait pas à renier son personnage, à prendre le parti du monde contre lui. Bien que persuadé « que les germes de l'enthousiasme et de la superstition... ont toujours produit un important dégât dans le domaine de la saine raison et de la société... », il savait que ce sont là des tendances naturelles « qui ont des effets utiles », soit en tant que « vis inertiae » de la nature, soit comme « ressort des grandes passions »⁶. Il ne les condamne que jusqu'à un certain point, par respect humain et par prudence, mais non sans restriction. Il penche vers Aristippe, comme s'il souhaitait, d'après Iselin, qu'on dise de lui : *Omnis Wielandium decuit color et status et res*⁷. Mais, qu'il accentue le caractère rationaliste par réaction contre le « romantisme » de sa jeunesse, à la satisfaction de Meinhard⁸, et de Lessing, il ne s'en dérobe pas moins au réel, déjà par l'éclairement oblique de la vie morale, par la réflexion ironique et le mélange des coloris, par les allusions satiriques à la situation politique de son époque. Ne rapportait-on pas certaines boutades narquoises à l'égard des grands, à des circonstances particulières, les scandales de la cour

1. Archiv. f. Litgesch. XIII, p. 217.

2. ZEHNDER, p. 527 : « Wir sind mit seinem Agathon zufrieden, den wir in dem besten Gesichtspunkt ansehen, als einen Repräsentanten der griechischen Philosophie, der ihre Dogmata in Lehre und Leben ausdrückt. So griechische Gedanken kann kein anderer Deutscher schreiben. »

3. Voir le c. r. d'Iselin dans Allg. D. Bibl. 1768 (Cf. MIAKOWSKI : *Iselin*, 1875, p. 116 et Maria von WERNER : *W. und Nicolai*, Akad. Blätter 1884, p. 268).

4. Pour le détail des appréciations, voir E. GROSS, *o. c.*, p. 195 ss.

5. ROTH I, p. 93.

6. D. Br. I, p. 6. Cf. A. Br., II, p. 241 ss. et HASSENCAMP, p. 135.

« Je ne suis pas devenu misanthrope, mais j'ai appris à mépriser la nature humaine. Je n'en suis peut-être que plus à plaindre ; mais le résultat de toutes mes réflexions sur le cours de ma vie est la conviction la plus parfaite qu'il n'y a, dans ce bas monde, ni amitié ni vertu, que ce sont des êtres d'un autre monde, ces écrivains qui se piquent de développer en nous les charmes de cet enthousiasme moral dont nous sommes tôt ou tard les dupes, et qu'on ferait bien de les traiter en imposteurs publics. »

7. Archiv. f. Litgesch. XIII, p. 217.

8. Préface à la traduction (1767). Cf. A. Br., II, p. 282.

de Denys à la situation de celle de Stuttgart? ¹ La « bile », que la rupture avec Warthausen avait donnée à l'auteur, avait effectivement transpiré dans la seconde partie du roman, ajoutant au naturalisme psychologique un persiflage acerbe ², qui rapprochait Agathon du conte philosophique, lui donnait comme un air de l'*Ingénu* et de *Candide* ³, et l'éloignait d'autant de la *Nouvelle Héloïse* et même de *Tom Jones* ⁴. La note d'humour, de dérision badine, s'était portée, de don Sylvio et des contes comiques, écrits entre temps, sur le roman. « Je me suis mis en tête, écrivait Wieland à Zimmermann le 3 décembre 1767, qu'il ne serait pas inutile qu'un poète peignit les héros tels qu'ils sont réellement... en une espèce de don Quichotte ⁵. »

1. On pouvait voir, dans la disgrâce d'Agathon, une allusion à J. J. Möser, emprisonné de 1759 à 1764 par Karl Eugen, qui d'autre part avait fondé, en 1761, une Académie des Beaux-Arts, comme le fait Denys. Cf. les remarques satiriques a. IX, 5 (vol. II, p. 182 s.); c. XI, 4; H. III, p. 26; ainsi que a. IX, 3; c. X, 3; H. II, p. 150; a. X, 1; c. XII, 2; H. III, p. 42.

2. Bericht an den Leser (b. X, 4); D. Br. I, p. 35, 37 : « Itzt, da ich zum geselligen Umgang und zum freundschaftlichen Leben am besten taugte, bin ich ohne Hoffnung auf ewig von aller Gesellschaft sequestriert - denn die Gesellschaft in der ich hier zuweilen l' Hombre spielen muss, taugt ohngefähr so gut zu meiner Gesellschaft, als die Tiere im Paradies für den Miltonischen Adam. » Cf. RAUMER, p. 423.

3. Voltaire est cité : a. VIII, 7 (vol. II, p. 76); Diderot, a. XI, 3 (vol. II, p. 321). W. laisse d'ailleurs entendre qu'Agathon n'est pas un roman (a. XI, 1; vol. II, p. 299). « Doch so viel können wir wohl sagen, dass er (der griechische Autor) niemals daran gedacht hat, einen Roman zu schreiben, wie sich vielleicht manche, ungeachtet des Titels und der Vorrede, zu glauben in den Kopf gesetzt haben mögen. Und da dieses Buch, insofern der Herausgeber Teil daran hat, kein Roman ist, noch einer sein soll... » Il avait précédemment invité le lecteur à lire son Agathon avec plus d'attention « qu'un roman du jour français » (a. VIII, 4; vol. II, p. 39).

4. Le second vol. se ressent particulièrement de l'humour de Fielding. Celui-ci n'a-t-il pas voulu montrer, contre Richardson, combien dans la pratique la vertu court de risques, même si les vaincus sont mieux partagés que les méchants dont « les succès ne peuvent compenser la perte de cette consolante tranquillité de l'âme, compagne inséparable de l'innocence » (Épître dédicatoire de *Tom Jones* à Georges Lyttleton. Cf. préface de J. Andrews)? W. préfère la sagesse de la vieille Shirley à la vertu des Clémentine ou Henriette. Il placera son portrait en regard de celui d'Archytas (a. XI, 2; vol. II, p. 307). L'influence de Fielding sur la technique du roman a été trop souvent relevée pour qu'il soit nécessaire d'y insister.

5. A. Br., II, p. 292 s. Cf. a. V, 10; vol. I, p. 211; XI, 4; vol. II, p. 342 : « Unsere Pflicht ist zu erzählen, nicht zu dichten, und wir können nichts dafür, dass Agathon bei dieser Gelegenheit sich nicht weise und heldenmässig genug, um die Hochachtung strenger Sittenrichter zu verdienen, verhalten, oder wenn

Du dédoublement, de plus en plus accusé, de la matière épique et du propos didactique, de cette réflexion critique, qui contrariait avec une désinvolture affichée l'intérêt du lecteur pour le héros, et le détournait vers la vérité « ésotérique » de l'ouvrage, comment l'effet qu'il devait produire n'eût-il pas souffert? Une opposition trop marquée dans le ton et la manière des deux parties, le mélange de vérité et de fantaisie, d'histoire et de philosophie, de convention littéraire et de peinture satirique, de sérieux et d'ironie, déconcertait. Si Wieland se plaignait que personne ne saisisse « l'intention et le sens de l'ensemble, l'esprit de l'ouvrage ¹ », n'a-t-il pas à s'en prendre à lui-même? La *Bibliothèque* de Berlin n'avait pas si tort de lui conseiller le dialogue philosophique plutôt que le roman, et de l'engager à se faire « le Platon de l'Allemagne ² ». Lessing lui-même ne savait trop s'il devait tenir pour un roman cette œuvre, dont il vantait le goût classique. Wieland en avait-il une idée artistique plus claire? ³

*
* *

Lorsque, en 1771, il se laissa persuader par Fr.-H. Jacobi de le remanier, ou plutôt de l'achever, il n'apparaît pas que la conception eût pris plus de fermeté ⁴. S'il importe à Wieland, en corri-

Danae die Rechte des weiblichen Stolzes nicht genug behaupten sollte, als viele andere, welche dem Himmel danken, dass sie keine Danaen sind, an ihrem Platze getan haben würden. »

1. D. Br. I, p. 88. Cf. A. Br. II, p. 304-308.

2. Bibl. d. Sch. Wissensch. I, 3. St., p. 27. La Deutsche Bibl. I, St., p. 205 : « Kurz, ich bin in Versuchung geführt worden, zu glauben, dass H. W. keiner anderer Ursache wegen so viele fremde Dinge in sein Interesse gezogen habe, als nur zwei hübsche gleichförmige Bände, jeden ein Alphabet stark, seinem Verleger in die Hände zu liefern. Alles Fremde, Überflüssige, Schwatzhafte abgerechnet, würde kaum ein einziges Alphabet zur wahren Geschichte des Agathon nötig gewesen sein. » L'auteur du c. r., ayant loué la philosophie du roman, lui conteste néanmoins la qualité d'un ouvrage classique, tant en raison du ton disparate, où se manifeste l'influence de Fielding, de Marivaux, de Crébillon, que pour son caractère étranger et sa composition inégale.

3. A. Br. II, p. 268. Cf. entre autres : H. BORCHERDT : *Gesch. des Romans und der Novelle in Deutschland*, Leipzig 1926. SOMMERFELD : *Roman-Theorie und Roman-Typus der d. Aufklärung*. D. Vierteljahrsch. f. Litwissensch. IV, 1926. H. A. KORFF : *Voltaire im literarischen Deutschl. d. 18. Jahrh.*

4. Roth I, p. 93 ss. Sur la préparation de la 2^e édit., cf. FREISE : *Die drei Fassungen von Ws. Agathon*, Diss. Göttingen 1910; E. GROSS, o. c. Dès le 21 déc. 1767, W. avait annoncé à Gessner une suite sous le titre d'Archytas (Archiv.

geant les défauts les plus saillants de la première rédaction, de faire « un beau et bon livre »¹, il s'agit surtout de profiter des bonnes dispositions du public pour réparer le maigre succès de la première édition². En ajoutant les parties restées en souffrance, il pourrait sans doute arrondir la composition et préciser la tendance morale. Mais il était trop détaché du roman pour une véritable refonte sur « une forme intérieure » mieux dégagée. Sans suivre Jacobi dans son conseil de mettre des garde-fous aux passages délicats, où les faibles pourraient trébucher, il était porté, par son goût plus réfléchi et son esprit mûri, à adapter Agathon au sentiment des lecteurs de Musarion et de Diogène³. Faute de temps, en raison de sa transplantation à Weimar, il dut se borner à une revision hâtive qui ne fit qu'aplanir les inégalités de la forme et atténuer les saillies de la verve digressive. Pour ranimer la curiosité, il comptait surtout sur les adjonctions promises en 1767 : l'histoire de Danaë et l'exposé de la philosophie d'Archytas. Ce dernier, toutefois, fut alors réservé aux abonnés du *Mercur*, qui allait commencer à paraître⁴. La nouvelle édition n'apporte de neuf, en ses quatre volumes, que l'histoire de Danaë.

Elle était surtout destinée aux lectrices, qui avaient pris ombrage du mariage éventuel du héros avec Danaë. En relevant le caractère de la courtisane, elle rehausserait aussi le ton moral

f. Litgesch. VII, p. 515, 517; D. Br. I, p. 75). Il en parle aussi à Zimmermann en mai 1768 (A. Br. II, p. 30). Ce n'est que fin 1771 qu'il demande la libre disposition du roman contre reversement des honoraires (48 louis), en vue de la nouvelle édit. à lancer par souscription. D. Br. I, p. 103 s. La 1^{re} édit. était alors loin d'être épuisée.

1. HORN, p. 160.

2. Jacobi, dans une lettre à Sophie La Roche du 18 janv. 1772, espère que W. tirera de son édit. 3000 écus. (ROTH I, p. 64.) Il fit paraître dans l'*Erfurter Zeitung* du 24 févr. 1772, une invitation à souscrire, de même que dans les *Frankf. Gelehrt. Anz.* (D. Lit. Denkm. 7-8, p. 175, 472, 657).

3. b, vol. I, p. 228 : W. promet dans une note de faire le départ entre le vrai et le faux dans l'argumentation d'Hippias. Il avait souligné (p. 120) qu'Hippias est athée; p. 88, il réproouve ses opinions politiques. Par contre la réfutation de la philosophie d'Hippias, annoncée dans la 1^{re} édit., est passée sous silence.

4. L'éd. en 4 vol. sortit des presses de Reich, à Leipzig, à Pâques 1773. Malgré le concours de Jacobi et des collecteurs dévoués, tels que Riedel et Ring, on n'avait pu recueillir les 800 souscripteurs espérés. Parmi eux figuraient, en tête, Catherine de Russie, le margrave de Bade, celui de Darmstadt, la duchesse Amalie de Weimar, la princesse de Hollande. L'affaire avorta à cause, semble-t-il, du libraire auquel Jacobi s'était adressé, un nommé Bärstecher de Clèves.

de l'ouvrage¹. Si l'idéalisme d'Agathon était amené à capituler devant la nature, celle-ci reprendrait l'avantage par le redressement de la vertu humiliée dans le milieu social; elle s'affirmerait plus forte que les circonstances qui l'avaient ternie, que l'art qui l'avait dégradée. La désillusion du héros se trouverait compensée par la conversion de l'hétaïre, l'amertume philosophique estompée par le sentimentalisme d'une édifiante purification. C'est Danaé qui va prendre la charge de la vertu de son amant, lui imposant un renoncement dont il est moins capable que jamais; elle l'entraîne dans « l'amour supérieur » dont il est déjà revenu. Elle l'oblige à lui garder sa foi « comme à la vertu elle-même ».

Ce qui, chez Wieland, a pu motiver ce changement de lumière, se montrera plus tard. Parmi les circonstances qui ont favorisé le glissement de la raison critique dans l'illusion de la grâce morale, la moins importante n'est pas son voyage à Coblençe, au cours duquel il avait repris contact avec Sophie, et s'était lié avec les Jacobi. La *Nouvelle Héloïse* s'était alors éclairée « comme un livre divin dont le siècle n'était pas digne »². Une bouffée d'enthousiasme était venue colorer la sagesse expérimentale qui, dans la première facture, avait déjoué le prestige religieux. Encore ce prestige avait-il assez résisté, comme on a vu, au démenti des faits, pour permettre un accommodement avec le charme sensuel, et voiler de nostalgie les griefs de l'amour-propre. Il suffira à Danaé d'un prétexte vertueux pour ranimer le sentiment et envelopper de beauté spirituelle les artifices de la coquetterie. L'élève d'Aspasie ne manquait pas de ressources pour éblouir l'impénitent idéaliste, qu'irritait la vérité du sophiste³.

Danaé n'est-elle pas en droit d'user, aussi bien qu'Agathon, d'une pudique discrétion dans les révélations qu'elle lui fait de sa vie antérieure? Elle a, elle aussi, l'excuse des circonstances et le

1. Le motif de la courtisane réhabilitée était dans l'air depuis *Manon Lescaut*. W. l'a peut-être pris à la *Nouvelle Héloïse*. Il est possible que W. ait connu aussi la *Courtisane de Smyrne*, de MEUNIER DE QUERLON (Londres 1748), publiée à nouveau dans les « Impertinences innocentes » (Magdeburg 1761). W. semble y faire allusion dans le Vorbericht des *Erzählungen* de 1762. (A. I, p. 425.)

2. Roth I, p. 55.

3. D. Br., I, p. 220 : « Entre nous, der Discurs dieses Hippas ist nicht unwürdig, ein wenig studiert zu werden... Es ist gar viel Wahres darin, das unsere guten Deutschen noch nicht recht verstehen. » (A Riedel.)

bénéfice d'une certaine délicatesse dans son examen de conscience. Il n'a d'ailleurs pas tenu à elle qu'elle ne fût devenue une Psyché. « Au lieu d'être élevée dans un temple », elle s'est trouvée vouée dès sa prime enfance au culte « des compagnes enjouées de la volupté ». Tandis que l'imagination d'Agathon s'enchantait aux mystères religieux et à la poésie des mythes, celle de Danaé était caressée par les formes plastiques et les tentations sensuelles ¹. Si son goût l'a préservée de la passion, il s'est plié aisément à l'éducation d'Aspasie. Elle a acquis ainsi la virtuosité qui lui a permis de subjuguier Alcibiade et de conquérir Cyrus. Son « art » l'a faite reine, comme la « vertu » a porté Agathon aux honneurs. Qu'après avoir triomphé dans son rôle de courtisane, elle aspire au destin naturel de la femme, c'est la preuve que l'instinct n'a pas été étouffé, que l'âme a pu échapper aux souillures du corps. Dans la maison frugale d'Archytas, Danaé oublie le luxe de Smyrne : « Platon ne trouverait pas de loi plus efficace qu'un tel exemple de vertu et de bonheur ². »

Elle se soumet à la « loi sociale » plus qu'à la loi morale, quoi que Wieland laisse entendre ³, sans renier d'ailleurs la fonction qui lui fut impartie par sa figure et par son talent. Tout en souriant de la gratitude de son amant, « qui souhaiterait de voir en tous lieux une Danaé faire de la terre un paradis », elle sait que « pour une vertu qui lui a manqué, beaucoup d'autres vertus ont justifié l'hommage qui lui a été rendu par les meilleurs ». Elle a conscience d'avoir suscité des sentiments généreux, d'avoir rendu à la vie sociale, à leur vocation et à leurs devoirs, des jeunes gens assagis. Elle ne se cache pas que « parmi les créatures irréprochables qui la condamnent, bien peu ne souhaiteraient pas de l'imiter. » Ainsi justifiée, Danaé accorde aussi qu'il n'appartient qu'aux êtres privilégiés de sortir de la règle : c'est à cette condition que la civilisation progresse, et que la femme s'affranchit d'une indigne servitude. A cet égard, mieux qu'une matrone d'Athènes ou qu'une prêtresse de Diane, Danaé se flatte d'avoir servi la vertu ⁴. Ayant

1. c. XV, 3 (H. III, p. 185).

2. c. XV, 3 (H. III, p. 186).

3. KEIL : *W. u. Reinhold*, 1890, p. 177.

4. c. XIV, 6; XV, 2 (H. III, p. 167, 179).

satisfait à sa tâche, elle juge bon de rétablir la distance de l'art à la vie, de prévenir les fausses vocations par son sacrifice à la loi sociale. De même que le poète des *Contes* s'élevait contre la licence de ses émules, et se refusait d'« admettre Sophie Hatzfeld dans le cortège de la Vénus morale », la jugeant tout au plus digne « de faire une Ninon »¹, Danaé fait réparation aux véritables Grâces, qu'elle doit à Agathon de connaître². A son tour, elle le conduit à « la plus belle des vertus, au renoncement »³.

Soit qu'elle imite la Julie de la *Nouvelle Héloïse*, ou qu'elle se ressente du voisinage de *Sophie von Sternheim*, que Wieland était occupé à présenter au public, Danaé a changé de culte, sinon d'âme⁴. Elle donne l'exemple de la soumission après avoir donné celui de l'émancipation. Elle est devenue « une pénitente, éclairée par l'amour »⁵. Dépasant l'étape de la grâce esthétique, marquée par Musarion, Danaé gravit la pente de la sanctification; elle fait son salut par la beauté morale. Mais, pour qu'elle y réussisse, pour qu'elle resplendisse d'un tel éclat, il faut que sa vertu ait eu l'initiation de la Vénus terrestre. Cela n'était pas pour éclairer Agathon sur son propre bonheur.

Plus hésitant encore, il ne peut que s'enfuir, afin de rester à l'égard de Danaé comme un frère. De ses pérégrinations, il ne revient pas beaucoup plus sage : « L'économie naturelle de l'humanité lui restait un problème⁶. » La solution psychologique du roman

1. HORN, p. 161.

2. c. XV, 3 (H. III, p. 185).

3. Dans les *Unterredungen mit dem Pfarrer*, dans le « Merkur » de 1775 (Hempel 32, p. 241), W. n'en revendique pas moins pour le poète « le droit de peindre sous des couleurs aimables une Danaé, une Héloïse ou une Ninon, alors que l'on glorifie tel moine fanatique, tel illuminé fauteur de désordres ». Mais ses belles affranchies, il les humilie devant l'épouse attachée à ses devoirs. La femme de Pythagore n'ambitionne d'autre gloire que celle de filer son rouet et de prendre soin du lit conjugal. (Pythagorische Frauen, H. 37, p. 40, 45.)

4. c. XIV, 1 (H. III, p. 136) : « Die Danae Deines Herzens und die Danae, die Du hier vor Dir siehst, sind nicht eben dieselbe. » Dans sa « Ehrenrettung der Aspasia », parue en 1790, dans *Historischer Kalender für Damen a. d. J. 1790* (H. 37, p. 48 ss.), W. cherche à justifier l'hétaïre grecque contre le *Dictionnaire historique portatif des femmes célèbres*. Dans l'*Attisches Museum* III, 2, p. 207 à 216, F. Jacobi avait soulevé la question. Sur l'influence de cette réhabilitation de l'hétaïre sur le romantisme subséquent, cf. LOEBELL, o. c. p. 229 ss., KLUCK-HORN : *Die Auffassung der Lebe in der Lit. des 18. Jahrh.*

5. b, vol. IV, p. 279.

6. Une note dans b, vol. I, p. 228 s., faisait prévoir une solution, que n'a pas apportée le deuxième Agathon. (Cf. Roth I, L. de W. à Jacobi du 27 oct. 1772).

ne s'en trouvait pas plus rapprochée par ce détour vers la morale; bien au contraire, sa structure s'embrouillait dans une idéologie étrangère, sinon contraire au problème initial. Au lieu de reconstruire avec les données de son expérience son système moral, Agathon se trouvait livré à la faveur du sort; plutôt que de se chercher en s'opposant à la fois au réel et à l'illusion dans l'effort spontané de sa conscience, il cédait aux tendances innées ou acquises de son caractère; il se contentait de les ajuster à la vérité rationnelle. Renonçant à réduire les antinomies, il se réservait l'évasion mystique de la contemplation. Il restait en marge de la vie, dans l'attente d'une décision qui lui échappait. Cette décision ne pouvait lui venir que de l'esprit, après la faillite de la sensibilité et de la foi. Il ne semble pas, quoi qu'il prétende, que Wieland l'ait clairement envisagée en 1772 ¹.

Même vingt ans plus tard, elle ne se présentera pas avec évidence. La philosophie d'Archytas, par laquelle Wieland se résoud à couronner son roman n'est pas la « clé de voûte » pour laquelle il voudrait la donner, mais un simple expédient, admis seulement parce que l'œuvre lui est devenue étrangère, qu'il n'en a plus « qu'une idée très vague » ². Au seuil de la soixantaine, il se trouvait dégagé des conflits dans lesquels il avait laissé son héros; il se sentait à l'abri dans un pragmatisme adapté à son caractère et à sa vision; il oubliait qu'Agathon n'était encore qu'un apprenti; il lui prêtait un peu de la sagesse qu'il s'était acquise au cours de son existence, et de la conscience fortifiée par les spéculations idéalistes de la fin du siècle, en particulier de Kant, que son gendre Reinhold lui avait fait comprendre ³.

Wieland peut ainsi fortifier Agathon dans sa foi subjective et l'assurer dans sa détermination. Avant de le conduire chez Archytas, à qui il revient de dissiper la confusion où l'avait mis son échec de Syracuse, Wieland juge nécessaire de lui procurer à nouveau

1. *Vorbericht*, 1794.

2. HORN, p. 281. W. déclare n'avoir pas relu Agathon depuis 1773. Il n'en a plus que « eine schwache und beinahe ganz erloschene Idee ».

3. Voir la correspondance avec Göschen (Gruber², IV, p. 57 ss.); GROSS, *o. c.*, p. 144 ss.

l'occasion de se mesurer avec Hippias. La visite que celui-ci lui fait dans sa prison¹, alors qu'Agathon, mortifié, en était arrivé à douter de la vertu elle-même, et allait lui donner raison, doit provoquer le revirement décisif. A la vue de son ancien maître, ricanant à son effondrement, il semble à Agathon qu'il aperçoive son mauvais génie, ainsi que Marguerite à l'arrivée de Méphistophélès; il se rejette dans sa foi et croit « se retrouver lui-même ».

Mais ce rappel de la conscience est-il plus qu'un geste de défi? N'est-ce pas encore l'amour-propre qui se cabre devant le témoin odieux de sa déchéance? Un tel revirement emphatique n'est pas moins suspect que le découragement. C'est l'illusion dont le vaincu a besoin pour supporter sa défaite. Qu'Agathon tire de « ses expériences », « de ses erreurs, de ses fautes même » l'image purifiée de son « moi invisible », le « sentiment de sa dignité et de sa finalité »², il n'en est pas moins « tombé au-dessous de lui-même ». Abandonnant à la vie son être réel, il sauve « son meilleur moi » dans son vœu moral, détaché de toute justification empirique. Mais ce « moi supérieur », qui échappe à l'emprise de la raison, ne connaît d'autre devoir que « de demeurer ce qu'il est »; il est « incorrigible ». Il n'est donc pas intéressé à l'éducation qui est l'objet du roman. Agathon a beau affirmer l'autonomie de sa volonté, il n'en est pas moins tributaire de son caractère acquis, encore qu'il le renie. Son redressement, que l'auteur donnait pour le ressort capital de son développement, n'est encore qu'un expédient pour éluder le conflit de la tête et du cœur. Que le problème reste entier, la preuve en est dans la retraite à laquelle il se sent contraint.

Mais ce stage de sagesse le résoudrait-il davantage?³. Qu'appréhendait Agathon de la philosophie d'Archytas qu'il ne sache déjà? Ce pragmatisme, qui adopte de la religion ce qu'il lui faut pour apaiser l'inquiétude de l'infini, qui rassure la conscience par la

1. Livre XII. Ce motif n'a-t-il pas été suggéré par KLINGER, dans son roman : *Gesch. Giafars des Barmeciden*, qui parut en 1792. Giafar, prisonnier, a perdu de même sa foi dans la liberté morale, lorsque Ahmet vient le voir, ce qui réveille son énergie. « Ich bin frei, weil nichts mich zwingen kann eine Handlung zu begehen, die diese Gesetzgeberin (die Vernunft) für böse erkennt. » Cf. VOLHARD : *Klingers philosoph. Romane*, Halle, 1930, p. 125 ss.

2. c. XII, 11. H. III, p. 94.

3. A Göschen, 4 avril 1794. Cf. *Vorbericht*, 1794.

perspective d'une évolution éternelle, et compense le désordre moral par l'ordre providentiel de la nature, il n'est autre que le compromis du rationalisme. Il conservait « une foi qui satisfait complètement la raison, qui même en procède directement..., qui conduit le plus directement au perfectionnement moral et à la jouissance la plus pure de la vie... une croyance qui porte sa justification en elle-même »¹. Fruit de l'expérience universelle, cette conviction se passe d'autre preuve. Archytas n'a eu qu'à la dégager de sa vie, étant aussi naturellement porté à la sagesse, qu'Agathon l'est à la vertu.

Si néanmoins il a retenu quelques principes régulateurs, c'est qu'il les a trouvés en harmonie avec la nature, et confirmés par le « sens commun », qu'il s'en trouve plus assuré dans sa disposition au bien. En accordant sa volonté à celle des autres, en travaillant au progrès et au bonheur de tous, Archytas a satisfait à toutes ses aspirations. Il s'est senti d'autant plus lui-même qu'il s'est subordonné davantage à l'intérêt général, qu'il s'est voué plus complètement à la « cité de Dieu ». Mais, encore que la vérité d'Archytas ne diffère pas « de la vérité la plus vraie, de l'« orphisme », et qu'Agathon puisse y reconnaître les grandes lignes de la « théosophie pythagoricienne » qui avait enthousiasmé sa jeunesse, comment pourrait-il se renoncer à ce point, lui qui, « avec la plus claire intelligence, le plus pur amour du bien et la plus franche aversion des sophismes et de l'insincérité », possède de plus une sensibilité qui ne le met pas à l'abri de la passion, une imagination qui l'écarte de cet objectivisme serein ?² A soixante ans, Wieland regrettait de ne pouvoir s'y conformer. « Ma croyance ne dépend pas plus de ma volonté que l'organisation de mon existence, et je suis obligé de croire ce que je crois, comme de supporter ce que je ne puis changer »³.

Il en était toujours à s'expliquer avec Dieu et le monde, aussi réfractaire à l'impératif catégorique de Kant qu'au sensualisme, buté à une conciliation, toujours remise en question, de son aspi-

1. C. XVI, 3 (II. III), p. 215.

2. La vérité cherchée par Agathon serait située entre celle de Platon et celle de Hippias, mais plus près de celle-ci.

3. A Sophie Reinhold, KEIL, *o. c.*, p. 226.

ration religieuse et de sa raison empirique, louvoyant entre le déisme d'Archytas et le théisme d'Apollonius dans son *Agathodemon*, entre le relativisme d'Aristippe et la rêverie mystique de *Peregrinus Proteus*; se ménageant, dans sa quiétude rationaliste, assez d'illusion pour s'égarer dans les « terres inconnues » de la spéculation, tout en surveillant les nouveaux « thaumaturges » avec plus de curiosité que de défiance. Il n'oublie pas que la raison « est le véritable bon génie de l'homme », que « l'eudémonie est le fruit d'une existence dirigée par elle, sinon rien ne mériterait ce nom »¹.

Il était bien persuadé que « toute vérité est en nous ou nulle part »², mais il s'inclinait avec Apollonius devant le Christ « qui fut véritablement ce que les philosophes n'ont fait que paraître, ayant suscité dans la nature de l'homme la flamme divine qui la transfigure »³. Il ne renonçait à aucune des deux sources de son inspiration, considérant que chacun a son individualité particulière, et que s'attacher à un modèle, aussi parfait soit-il, est compromettre sa forme propre, et donner dans le fanatisme⁴.

Agathon ne saurait s'en remettre davantage au sage de Tarente pour son salut, ni apprendre de lui à « considérer l'existence, comme si elle épuisait toute la durée, à savourer chaque instant, comme s'il devait être le dernier »⁵. Il lui appartient de rétablir la paix dans sa conscience en réconciliant le philosophe et le poète. Si, selon le mythe oriental, de la lutte des ténèbres et de la lumière

1. *Peregrinus Proteus*, 8 (H. 22, p. 61 s.); *Agathodemon* (H. 23, p. 241) : « Ich hatte Augenblicke, wo ich fühlte, ohne zu glauben, andere, wo ich glaubte, ohne zu fühlen, unzählige, wo ich keines von beiden bedurfte... » Au terme de sa vie, le héros se trouve être ce qu'il doit être, et ce qu'il peut être, rien qu'un homme.

2. *Peregrinus Proteus*, 8 (H. 22, p. 66). Cf. : *Was ist Wahrheit?* Merkur 1778 (H. 32, p. 18 s.). « Was ist es, als gerade die kaltblütige, spitzfindige, immer zurückhaltende, immer argwöhnische, immer voraussehende, immer rasonierende Vernunft, was von jeher am geschäftigsten gewesen ist, Glauben und Liebe, die einzigen Stützen unseres armen Erdenlebens, zu untergraben und umzustürzen?... Die Wahrheit ist weder hier noch da, sie ist, wie die Gottheit und das Licht, warm und wohnt allenthalben; ihr Tempel ist die Natur... »

Böttiger, p. 162 : « Ich habe immer in meiner Ideenwelt geträumt, aber in diesen Träumen war doch nicht bloss Phantasie. Sie waren aus der Blüte menschlicher Betrachtungen aller Jahrhunderte zusammengesetzt. »

3. *Agathodemon* 7 (H. 23, p. 238).

4. *Ibid.*, H. 23, p. 240.

5. c. XVI, 3 (H. III, p. 219).

est sorti le magnifique univers ¹, la spéculation seule est impuissante à réaliser l'œuvre de la vie. Des doctrines qu'il a traversées, son caractère a pris les nuances qui lui convenaient : sans avoir été jamais vraiment ni mystique, ni platonicien, ni républicain, ni héros, ni stoïcien, ni libertin, de toutes ces attitudes, il a retenu les traits dont se compose sa physionomie ². Ainsi qu'il est indiqué dans le *Dialogue Elyséen d'Agathon et d'Hippias*, l'œuvre morale se constitue comme l'œuvre physique d'apports extérieurs, par un développement progressif ³. Le jeune homme contient en puissance sa forme définitive, de même que le grain contient sa tige, sa fleur et son fruit. Dans cette conception organistique, qui précise le déterminisme du premier Agathon, que revient-il à l'initiative personnelle et à la culture ? Dans quelle mesure l'âme parvient-elle, à la faveur d' « un sentiment intérieur », qui serait « le signe le plus certain de notre arbitre » ⁴, à se déprendre de ses illusions et de ses engouements, pour se diriger, par sa loi propre, « à travers le labyrinthe de l'existence » ? ⁵

Le roman le laisse seulement présumer. Si la foi en soi-même, qui serait en fin de compte, le plus sûr mérite, échappe à la raison doctrinaire et à la norme sociale, on ne voit pas comment elle retiendrait la conscience dans ses limites. Qu'il se laisse porter par le sort ou qu'il se tienne à l'écart, Agathon ne crée pas lui-même sa destinée ; il ne se fait pas, suivant le conseil de Shaftesbury, l'architecte de sa vie et le sculpteur de son âme. Il lui manque l'énergie créatrice, la maîtrise de soi. De ses voyages, qui doivent achever son éducation, il revient avec le sentiment « que les hommes sont en général et partout tels que les dépeint Hippias, tandis qu'ils devraient être à l'exemple d'Archytas » ⁶. Ne se résignant pas à partager le sort commun, et ne pouvant non plus se régler sur le patriarche, il se trouve voué à une oscillation perpétuelle. Plutôt que d'évoluer en

1. c. X, 5 (H. II, p. 291).

2. a. IX, 5 ; c. XI, 6 (H. III, p. 31).

3. Attisches Museum, III, St. 2 (1800). Cf. Agathodemon, H. 23, p. 240 : « Jeder selbständige Mensch hat seine individuelle Geistesform ; auch der ausserordentliche Mensch, von dem die Rede war, hatte die seinige... »

4. Agathodemon, H. 23, p. 241.

5. c. IX, 4 (H. III, p. 107).

6. c. XVI, 4 (H. III, p. 222).

une croissance continue, il cherche à s'adapter par approximations provisoires : sa personnalité se révèle peu à peu à la façon d'une esquisse que l'on retouche jusqu'à ce qu'il s'en dégage une certaine vérité¹. A supposer que, d'un même bloc de marbre, puisse sortir un Socrate ou un Silène, une Danaé ou une Charielée, il apparaît que la vie ne transformera pas la figure d'Agathon, puisqu'il se soustrait à de nouvelles épreuves en restant à Tarente. Renonçant à un théâtre plus vaste, sur lequel il brillerait davantage, il se cantonne dans l'œuvre plus modeste et plus utile de l'esprit.

Agathon échappe ainsi au pessimisme; mais, le bonheur, il ne le possède que dans une patrie idéale, où il précède d'autres déracinés comme lui par la culture, qu'ils s'appellent Wilhelm Meister ou Roquairol². Toutefois, il n'est pas si détaché de ses origines qu'il coure le risque de s'y étioler. Par le cœur, il résistera aux entraînements de la fantaisie, il se sentira retenu dans son devoir humain. Aussi apparaîtra-t-il bientôt trop timoré. Avant la fin du siècle, il sera dépassé par un idéalisme plus audacieux; les romantiques lui reprocheront d'avoir trahi la poésie³.

Cependant, le roman avait exercé son action émancipatrice; il avait libéré la conscience de ses entraves, moins peut-être dans les cercles aristocratiques où il avait d'abord pénétré, que dans les milieux bourgeois où l'on s'était défié de sa morale équivoque. Ni les rationalistes, ni les mystiques ne s'en étaient montrés satisfaits. Mais Heinse lui sait gré de lui avoir montré la dignité et la noblesse de la nature humaine, en même temps que ses faiblesses :

1. BÜTTIGER, p. 177 : « Die Art, wie ich arbeite, ist ungefähr der Arbeit eines Zeichners ähnlich, der nur immer Linien und Striche hinkritzelt, immer mit seinem Brot wegwischt, immer zusetzt, und endlich doch was ganz Leidliches hervorgehen lässt. Mein Gedanke bildet und formt sich erst, indem ich ihn drei, vier Mal und noch öfter umkehre, austreiche, drehe, wende. »

2. Cf. K. J. OBENAUER : *Die Problematik des ästhetischen Menschen in der deutsch. Lit.* München 1933; P. KLUCKHOHN : *Die Auffassung der Liebe in der Lit. des 18. Jahrh. und in der d. Romantik.*

3. W. estimait que l'action que le roman devait exercer n'était pas encore révolue (KEIL, o. c. p. 178 s.). Cf. RAEDERSCHIEDT : *Entstehungsgesch., Analyse u. Nachwirkungen von W. s. Agathon.* (Diss. Frankfurt 1930). A Agathon pourrait se rattacher le roman historique antiquisant de GOTTLIEB MEISSNER (*Alcibiades, Spartacus*, etc.); d'autre part le roman philosophique de TRÜMMEL et de KLINGER, sans parler de son influence plus immédiate sur *Ardinghello*, sur *Anton Reiser*, *Hermann und Ulrike* de WETZEL, *Lebensläufe in aufsteigender Linie* de HIPPEL.

« Grandison et Clarisse n'étaient à côté de lui qu'une école élémentaire »¹. En dissipant les constructions dogmatiques comme « des châteaux enchantés et des jardins suspendus »², en montrant l'âme « tel un papillon aux ailes irisées, voletant autour des fleurs de la vie, sans se poser sur aucune d'elles »³, il encourageait à sortir de la norme, à se régler sur son goût. Il avertissait « que les gens les plus honnêtes sont assez ordinairement dupes d'eux-mêmes »⁴, mais il conservait à la vie son ciel léger⁵, préludant par son naturalisme esthétique, à l'humanisme des classiques⁶. A sa parution, Mendelssohn devinait, sous l'humeur agressive de la critique psychologique, une bonhomie prête à la conciliation⁷. Ainsi que l'a justement reconnu Goethe, l'auteur s'était trop longtemps attardé dans le rêve pour ne pas trouver amer le fruit de l'arbre du savoir, quand il dut se résigner à le cueillir.

A contre-cœur, Wieland s'est laissé détromper par l'expérience et la vie; ne pouvant réussir à garder ses belles visions avec les aspects de la réalité, ses hautes aspirations avec les conditions de l'existence, il s'est résigné, après un long débat, à s'incliner devant la nécessité, et à déclarer chimérique ce qu'il avait pris pour vrai⁸.

Le succès ayant eu raison de la prévention et de la sottise, Wieland choisit son Agathon pour ouvrir le recueil de ses œuvres complètes, comme l'expression la plus fidèle et la plus caractéristique de son esprit, à l'époque où il entrait dans sa maturité, ayant encore un léger nimbe de juvénile enthousiasme, un souvenir « *dolce amaro* » de sa vie passée, « de ce bonheur pur, de cette volupté d'âme qui, à ce que dit Agathon, nous égalerait aux Dieux, si elle pouvait

1. Vierteljahrschr. f. Litgesch. VI (1893), p. 242 s.

2. c. XIII, 4 (H. III, p. 118).

3. a. IX, 4; c. XIII, 4 (H. III, p. 119).

4. Horn, p. 61.

5. Cf. H. Böhm : *Die religiöse Grundlage der Aufklärung* (Zurich, 1933); R. G. Günther : *Psychologie des d. Pietismus* (D. Vierteljahrschr. f. Lit. u. Geisteswissensch. IV, 1926).

6. Borchardt, o. c., p. 298.

7. Mendelssohn, dans une lettre à Iselin du 10 sept. 1767, regrette ce ton désabusé : « Es scheint ihn (W.) noch zu sehr zu kränken, dass es in der Welt nicht so geht, wie er sich in seiner jugendlichen Schwärmerei vorgestellt, und aus Menschenliebe zum Misanthropen zu werden. »

8. Goethe, Logenrede, Jub. Ausg. 37, p. 16.

durer »¹. Il s'avisa que c'était le livre qui attesterait « qu'il n'a pas vécu en vain »². Il s'appliqua à le nettoyer en conséquence, à le rendre le plus digne possible d'affronter la postérité³. Il trouvait encore beaucoup à corriger⁴ à un ouvrage que Blankenburg, en 1774, avait déjà rendu classique, en le donnant comme le modèle d'une forme nouvelle du roman, dans laquelle le chemin de la vie se trouvait éclairé : « Le caractère de Grandison agirait tout autrement, si Richardson avait montré les circonstances par lesquelles Grandison était devenu ce qu'il est ». Mais il regrettait aussi qu'il y manquât l'accent du terroir, le caractère national⁵. Effectivement, Agathon était le roman d'un esprit, plutôt que d'un individu.

S'il se recommandait par son allemand francisé⁶, il décourageait d'autre part la traduction par son allure traînante et son style embarrassé, ses périodes « méandriques »⁷. Il n'était, pas plus que son auteur, ni d'ici ni d'ailleurs : une œuvre composite, à laquelle manquait la chaleur du cœur, tout comme à la statue de Zénobée, qu'Ildris cherche à animer. Werther n'allait pas tarder à faire oublier cette dialectique du sentiment, et Wilhelm Meister, un

1. HORN, p. 69.

2. KEIL, *o. c.*, p. 177.

3. Pour les corrections, dans les différentes éditions, cf. FREISE, *o. c.*; G. WILHELM, *Die zwei ersten Ausgaben des Agathon*, Festschrift d. deutsch. akad. philolog. Vercins Graz, 1894.

4. BUCHNER : *W. und die Weidmannsche Buchhandlung*.

5. BLANKENBURG : *Versuch über den Roman* (1774). GERSTENBERG, dans la *Hamburg. Neue Zeitg.* (D. Lit. Denkm., 128, p. 46 s.), fait un éloge analogue d'Agathon. Encore en 1795, la N. Bibl. der Sch. Wissensch. (Bd. VI, p. 62) écrit : « Unter den Romanen unserer Generation behauptet Agathon neben den Leiden des Jungen Werther noch immer den vornehmsten Rang. » (Cité par Gross, *o. c.* p. 169.)

6. Cf. A. Br., II, p. 277.

7. BÖTTIGER, p. 259; A. Br. II, 285. La D. Bibl. le relève déjà, ainsi qu'ADELUNG : *Über den d. Styl*, I, 1785, p. 261 s. Sur la langue et la forme, cf. THALMAYR : *Über Wielands Classicität, Sprache und Stil*. Progr. Pilsen, 1894. Voir Proleg. VII, p. 15. La première traduction française est celle de FRESNAYS : *Histoire d'Agathon, ou Tableau philosophique des mœurs de la Grèce* (1768). Du même trad. parut la même année une version française des *Sympathies* et 25 ans plus tard une trad. de Diogène : *Le Tonneau de Diogène* (2 vol., Paris an X). Elle fut suivie de celle de F. BERNARD (1777) dont l'extrait donné à la bibliothèque des romans fit protester W. (Merkur 1780, IV, p. 41 s.). Au début du XIX^e siècle parut encore l'adaptation de LADOUCKETTE, sous le titre de « *Philoclès* » (1802). Cf. SÜPFLE, *o. c.*, p. 41 à 45.

peu plus tard, lui substituera l'apprentissage effectif de la vie¹. Agathon ne sera plus qu'un conte moral, mais, à ce titre, représentatif de la génération littéraire qui précède le *Sturm und Drang*.

1. E. STAHL : *Die religiöse und die humanitätsphilosoph. Bildungsidee und die Entstehung d. deutsch. Bildungsromans im 18. Jahr.* Bern, 1934; Barbara SCHLAGENHAFT, o. c.; Melitta Gerhard : *D. deutsche Entwicklungsroman bis zu Goethes Wilhelm Meister*, Halle 1926; H. Weil : *Die Entstehung des d. Bildungsprinzips*, Diss. Göttingen 1930. P. Stolz, *Der Erziehungsroman als Träger des wechselnden Bildungs ideals in der 2. Hälfte des 18. Jahrhts.* Diss. München 1924.

CHAPITRE IX

DON SYLVIO ET LES POÈMES COMIQUES

Si, à la place de la deuxième partie d'*Agathon*, Wieland envoya à Gessner, en octobre 1763, le manuscrit d'un petit roman « qui donnera à rire aux sages et aux fous, et n'ennuiera que les gens austères »¹, ce n'est pas seulement qu'il ait eu « à se détendre les fibrilles, en tirant de son propre fond, qui ne manque pas d'extravagance, quelque chose d'aussi peu raisonnable que possible ». Sans doute, cette « débauche d'esprit », au milieu des « agitations les plus pénibles », a pu servir à suspendre le sentiment de ses maux, alors qu'il se disait « accablé de désastres et de vexations »².

Mais elle a d'abord servi, dans la situation critique où était arrivée sa liaison avec Christine, à lui procurer les ressources dont il avait besoin. Ainsi qu'il l'avouera sans ambages, *Don Sylvio* a été le premier ouvrage qu'il ait écrit « pour de l'argent »³. Aussi a-t-il été composé à toute allure : Wieland a mis moins de six mois à rédiger les deux volumes⁴. Le roman ne pouvant paraître en Suisse, « où l'on n'entendait pas raillerie, et où il serait condamné

1. A. Br., II, p. 220 s.

2. A. Br., II, p. 222 (8 mars 1764, à Zimmermann) : « Je vous envoie don Sylvio, qui, en vous présentant votre ancien ami d'un côté assez nouveau pour vous et pour le public, lui fera peut-être trouver grâce sans d'autres excuses... »

3. BÖRRIGER, p. 164.

4. Au début d'août, W. indiquait à Gessner qu'il y travaillait depuis quelques mois. Le *Nachbericht des Herausgebers* est daté du 2 oct. 1763 (Cf. Proleg., V, p. 7). A ce moment, la 2^e partie était déjà fort avancée (D. Br., I, p. 1 s.). Après le refus de Gessner, W. s'entendit avec le libraire d'Ulm Fr. Bartholomai, qui fit paraître le 1^{er} vol. au début de mars 1764 (A. Br., II, p. 222) et le 2^e en avril. Le titre primitif était : *Der Sieg der Natur über die Schwärmerey, oder die Abenteuer des Don Sylvio von Rosalva, eine Geschichte, wo alles Wunderbare natürlich zugeht*. Le conte : *Geschichte des Prinzen Biribinker* parut aussi en éd. séparée (Cf. Irene WUNDERLICH, Besondere Beilage des Staatsanzeigers f. Württemberg, 1^{er} août 1919, n° 7, p. 145 ss. et la réimpression de SCHÜDDEKOPF, 1904).

sans miséricorde pour avoir fait rire les honnêtes gens »¹, il fut imprimé à Ulm « dans le plus grand secret »². A Warthausen même, Wieland n'osait d'abord trop l'avouer, soit en raison du ton désinvolte, surtout de la deuxième partie, ou du persiflage d'une mode littéraire, par lequel certaines personnes de Warthausen pourraient se sentir visées³.

Qu'elles aient leur part de responsabilité dans le badinage féerique, qui sert de prétexte au conte, cela apparaît dans certaines lettres que Wieland adressait alors au château⁴. Il ne pouvait se dispenser de jouer sa partie dans un batifolage romanesque, dans lequel se déguisait la galanterie. Comme « chevalier à la triste figure, trainant l'équipage de son âme », ou bien comme poète ensorcelé, transporté de sa « néphelococugia » au « jardin des Hespérides » par de bonnes fées qui en avaient la garde, il tenait son rôle de plaisantin pour faire sa cour, ou donner la réplique soit au Père Pangloss, le chapelain, soit au chevalier Boulmier, ou à quelque hôte de passage.

Pour turlupiner la comtesse Schall ou amuser la comtesse Max, il relisait son *don Quichotte*, et fouillait le répertoire des pastorales et de la littérature mondaine de l'époque de Rambouillet, se barbouillant l'esprit d'inventions chimériques et de frivolités libertines, et se prêtant à une mystification plus ou moins délurée,

1. A. Br., II, p. 223.

2. HORN, p. 79 : « C'est incognito et en grand secret que j'en suis l'auteur; et ce ne doit être que vous et La Roche qui le sache (l). »

3. Cf. SEUFFERT, Euph., 24, p. 432; P. BECK : *Nachlese zur Seilerbiographie*, Würt. Vierteljahrschr., III (1894), p. 236 ss., et Diöcesanarchiv von Schwaben, 4 (1897).

4. HASSENCAMP, p. 31 ss., HORN, p. 44 s. : « ... à moins donc que les fées du Château Gaillard ne trouvent bon de m'envoyer quelque char trainé par deux colombes, ou si vous aimez mieux par deux chauves-souris, ou qu'en me promenant ce soir au rivage de la Riss, je n'y voie arriver une barque sans cordage, sans mât et sans rames, destinée de me transporter miraculeusement où vous voulez que je fusse, vous aurez la bonté de ne pas trouver mauvais que je reste tout tranquillement ici, en arrivera ce qu'il peut; je suis si décidé là-dessus, que toutes les aimables dames de ce célèbre château pouvait (*sic*) par la malice de quelque enchanteur, jaloux de leur (l) charmes se voir tout d'un coup embellie de barbes aussi longues que la dame Doloride, ou de moustaches aussi jolies que l'amante du prince Cormoran, sans que je prisse assez de part à leur triste aventure, pour enfreindre les lois de la Chevalerie (l) en franchissant à pied le chemin sauf votre respect très bourbeux, dont les dits sorciers semblent avoir voulu rendre inaccessible le chatel enchanté. »

par complaisance, si ce n'est par goût. Mais n'était-il pas tenu vis-à-vis de lui-même, à faire figure de rêveur lunatique, tant il y avait d'extravagance dans sa conduite? Privé de la « petite fée », qui, par des airs de Galuppi, chassait les fantômes de la chancellerie, il n'avait d'autre ressource, s'il ne voulait s'y morfondre « avec les rats et sa cuisinière »¹, plutôt que de « boire du mauvais vin dans les cabarets de Biberach avec les sénateurs »², que celle de convoquer les esprits de Gabalis, à l'aide des babioles de M^{me} d'Aulnoy ou de M^{me} Murat afin d'en mitonner la compagnie de Warthausen³.

Plus que cette fantaisie légère, qui tendait son tissu diapré sur la réalité morose, Wieland goûtait l'impertinence équivoque de Hamilton, de Duclos et de Crébillon⁴. Dans l'humeur égrillarde où l'avait mis sa liaison, il était enclin à lutiner la pruderie, à se justifier par un libertinage d'autant plus narquois, qu'il s'ébattait au voisinage du presbytère paternel, et tirait vengeance des concessions qu'il fallait faire à la morale. « Ayant appris par une longue expérience de privations, de peines, de soucis et de chagrins ce que vaut le plaisir »⁵, il se dédommageait, par le burlesque du conte, du platonisme qui si longtemps avait brimé son esprit et ses sens. Convaincu par Shaftesbury « que la plaisanterie est le meilleur remède contre les dérèglements de l'enthousiasme »⁶, il jouait du fantastique contre « la fièvre de la raison ». N'était-il pas averti par la préface du *Sopha* « qu'il n'y a que les personnes vraiment éclairées, au-dessus des préjugés, et qui connaissent le vide des sciences, qui sachent combien ces sortes d'ouvrages (les contes) sont utiles à la société, combien l'on doit d'estime et de vénération aux gens qui ont assez de génie pour en faire, assez de force dans l'esprit pour s'y dévouer, malgré un air de frivolité que l'orgueil et l'ignorance ont attaché à ce genre »? La parodie du roman idéaliste, du conte lui-même, à la façon de *don Quichotte*

1. A. Br., II, p. 258.

2. A. Br., II, p. 444.

3. OTTO MAYER: *Die Feenmärchen bei W. Vierteljahrschr. f. Litgesch.*, V. p. 374 ss., 497 ss.

4. Cf. DELAPORTE: *Du Merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV*, Paris, 1891.

5. A. Br., II, p. 223 ss., cf. p. 227.

6. D. Br., I, p. 7.

et des *Quatre Facardins* de Hamilton, c'était une entreprise des plus engageantes pour l'auteur d'*Agathon*. Le sérieux de la satire littéraire masquerait l'impertinence de la satire morale.

En la rendant instructive, en se moquant « de quelqu'un ou de quelque chose », il ajouterait « un peu de ce que vous savez pour-tant », comme s'exprimait le sultan Baham, dans *Ah! quel conte!*¹ C'était façon de ridiculiser la crédulité elle-même, et de faire enrager les dévots avec les prudes². Ce qu'Agathon cherchait à fonder psychologiquement, don Sylvio allait le démontrer par l'absurde : le retour de l'esprit sur le monde sublunaire, le désenchantement du cœur, ne s'y effectueront pas moins « par les moyens les plus naturels ». « Croyez-moi, fait dire l'auteur à don Gabriel, son philosophe, les inventeurs de contes de fées et de la plupart des histoires merveilleuses n'ont pas plus l'intention d'en faire accroire aux personnes sages, que je ne l'ai moi-même... Mon propos est d'amuser l'imagination, et je vous assure que je préfère les contes aux systèmes métaphysiques³. » Plutôt que de heurter les préventions, le conte les démasque par la caricature. « En feignant de badiner et de faire le fou, on philosophe mieux que Chrysippe et que Créantor⁴. »

Il était évidemment plus aisé de guérir le *don quichottisme* du cœur que celui de l'esprit, de lutiner l'amour chimérique, que de bafouer la divagation de la raison dans sa protestation contre un monde qui l'emprisonne. Si Wieland tenait de sa propre expérience la matière de son roman, il avait en outre l'exemple de Fielding, notamment, pour tourner contre le sentimentalisme les

1. *Crébillon*, Œuvres, IV, p. 12.

2. La parodie du conte de fées a été généralement trop considérée par la critique comme formant l'objet principal de *Don Sylvio*, alors qu'elle n'est vraisemblablement que le prétexte de la satire morale. Cf. GRUBER², II, p. 348 ss.; GERVINUS, *Gesch. der deutschen Dichtung*, 4. Aufl., IV, p. 253; et encore : STRICH, *Die Mythologie in der deutsch. Lit. von Klopstock bis Wagner*, I, p. 89 ss.; K. O. MAYER, o. c.; R. FÜRST : *Die Vorläufer d. modernen Novelle im 18. Jahrh.*, Halle, 1897, p. 72 ss.

Il n'y avait d'ailleurs pas lieu de détruire en Allemagne « la tyrannie des fées ». Les traductions des principaux recueils français de contes commençaient à peine à les vulgariser. Les contes de Hamilton ne seront traduits qu'en 1777; ceux de Crébillon en 1782. « Le cabinet des fées » n'était pas encore répandu dans les milieux bourgeois.

3. *Don Sylvio*, VI, ch. 3 (H. XV, p. 145 s.).

4. D. Br., I, p. 5.

procédés mis en œuvre par Cervantès contre l'imagination romanesque¹. Sans plus songer à s'interdire la douceur de rêver, sans mettre en doute, comme il l'écrivit plus tard dans l'*Hexameron de Rosenhain*, « que le goût du fantastique est la plus générale et la plus forte de nos inclinations »², il charge la féerie des excentricités que fait commettre l'enthousiasme à l'aube de la vie. Adaptant la parodie héroï-comique à la fantaisie mièvre des salons, il conçoit un pastiche, dont l'effet comique tient à la disproportion de l'imitation et du modèle, à la futilité du sujet par rapport au travestissement. De même que Lessing et Lichtenberg songeaient à donner à la critique rationaliste l'allure d'une *don quichottade*³, Wieland évoque la silhouette burlesque du héros de la Manche pour la dérision du rêve sentimental⁴.

Mais l'aventure fantasque n'est plus qu'une fugue de jeune homme, qui, au lieu de s'attaquer aux moulins à vent, fait la chasse aux papillons. L'équipée s'est réduite à un vagabondage imaginaire. Il ne s'agit plus de courir sus aux ravisseurs de beautés innocentes, ni de tirer l'épée pour la gloire d'une Dulcinée, mais seulement de se laisser conduire par un oiseau bleu dans le jardin enchanté

1. ST. TROPSCH : *Wielands Don Sylvio und Cervantes' Don Quichotte*. Euphorion, Ergzh., IV, p. 32 ss.

Dans son *Don Sylvio* (V, p. 1; H. XV, p. 9 ss.), Wieland souhaite qu'au lieu d'ouvrages moralisants qui ennuiant, on lise plutôt *Gil Blas*, *Tom Jones*, voire *Candide* et *Gargantua* : « Bücher, in denen die Wahrheit mit Lachen gesagt wurde, welche der Dummheit, Schwärmerei und Schelmerei ihre betrüglichen Masken abziehen, die Menschen mit ihren Leidenschaften und Torheiten, in ihrer wahren Gestalt, weder vergrößert noch verkleinert abschilderten, und von ihren Handlungen diesen Firnis wegwischten, womit Stolz, Selbstbetrug oder geheime Absichten sie zu überziehen pflegen. »

2. *Das Hexameron von Rosenhain* (H. XIII, p. 11, 76) : « Das Märchen ist eine Begebenheit aus dem Reich der Phantasie, der Traumwelt, dem Feenland, mit Menschen und Ereignissen aus der wirklichen verwebt... Je mehr ein Märchen von der Art und dem Gang eines lebhaften, gaukelnden, sich in sich selbst verschlingenden, rätselhaften und immer die leise Ahnung eines geheimen Sinnes erweckenden Traumes in sich hat..., desto vollkommener... »

3. FARINELLI : *Spanien und die spanische Lit. im Lichte der deutschen Kritik und Poesie*. II. (Zeitschrift f. vergl. Litgesch., Neue Folge, V (1892), p. 279 ss.)

TJARD W. BERGER : *Don Quixote in Deutschland und sein Einfluss auf den deutschen Roman* (1613-1800). Diss. Heidelberg, 1908.

4. Wieland reconnaît l'intention de la parodie, tant dans la préface que dans le corps du récit (I. ch. 3, 8; III, ch. 9, 12, etc.). Cf. le c. r. de *Tobias Knaut*, de WEZEL, dans le *Merkur* de 1774 (I, p. 314). — La critique de l'époque n'a pas manqué de la souligner. Cf. Allg. D. Bibl., I, p. 97; MENDELSSOHN (Gesamm. Schr., V, p. 343 s.).

où attend le bonheur, dont l'image sourit à don Sylvio dans un médaillon. Sans le commettre avec la banalité de l'existence, ni l'avilir par un accoutrement minable, Wieland promène son rêveur par les sentiers d'un bois, de son manoir natal jusqu'au château voisin, dans le costume théâtral de la dix-huitième année : chemise de dentelle, pourpoint de soie verte brodé d'or, doublé de taffetas rose, culotte de même couleur et panache assorti. C'est à peine s'il s'est égratigné aux ronces, ou éclaboussé en chemin ; charmé par une réalité plus belle que son rêve, don Sylvio se réveille dans un décor romanesque. Au lieu de passer par l'école de la grand'route, il n'a fait que l'école buissonnière ¹.

L'humour de Fielding lui est encore trop cru : il faut atténuer la trivialité des caractères, adoucir les sentiments, laisser la fantaisie jouer sur la révélation de l'amour ². Si le souvenir de Tom Jones est marqué sur la physionomie de certains comparses, sur celle de Pedrillo, par exemple, qui a plus de ressemblance avec Partridge ou Slislop qu'avec Sancho Pança, et de Laure, qui possède la répartie délurée de Honour, la gouvernante de Sophie ; si dona Mencia fait penser par sa prétention revêche et sa prudence susceptible à Miss Western et à Brigitte Alworthy, c'est que Fielding n'est pas étranger au fond de réalisme psychologique du conte ; toutefois, celui-ci s'encadre dans une Espagne de convention, plus picaresque que pittoresque, celle-là même de notre *Gil Blas* ³.

Les noms propres suffiraient à transporter le lecteur en pays de connaissance, et à conférer au récit une manière de garantie d'origine. Le château de Lirias est le même que le comte de Leyva avait donné à l'aïeul de Félicia, laquelle ressemble, à s'y méprendre, au portrait de Dorothée de Justella, que don Sylvio porte sur son cœur, dans le médaillon qu'il a trouvé. Toutes les circonstances correspondent, dans le conte de Wieland et le roman de Lesage.

1. MARTENS : *Untersuchungen über Wielands Don Sylvio mit Berücksichtigung der übrigen Dichtungen der Biberacher Zeit.* (Diss., Halle, 1901.)

2. Dans l'Allg. d. Bibl., ABBT le reconnaissait déjà : « Die Stellung ist von Cervantes, die Farbenmischung ist von Fielding. » Cf. WOOD : *Der Einfluss Fieldings auf d. d. Lit.* (Diss. Heidelberg, 1896).

3. KURRELMAYER : *Gil Blas und Don Sylvio.* Modern language, notes, 1919 (34), p. 78 ss.

C'est ainsi que les aventures de Jacinte rappellent celles d'Arsenia, et que Félicia récompense le sauveur de son frère comme Séraphine avait récompensé Alphonse de Leyva¹. Il n'est pas jusqu'à la bohémienne, qui a ravi la sœur du héros, retrouvée en la personne de Jacinte, qui ne s'apparente à la mère Scipion. Commencé en parodie de don Quichotte, *d.n Sylvio* se poursuit en une suite de *Gil Blas*. Mais il s'agrémente, en outre, d'un pastiche des contes de fées, une « histoire aussi vraie qu'aucune de celles dont le sultan Baham aimait à se distraire »², composée d'ingrédients de toutes provenances, depuis Lucien³ jusqu'à Crébillon et Duclos. Élaboré pour « la santé physique et morale du lecteur », le conte de Biribinker présente, en un raccourci caricatural, la morale du récit, sur lequel passe en outre comme un reflet de fantaisie shakespearienne⁴.

Il n'en est pas moins inspiré de l'expérience subjective de l'auteur, traduisant, ainsi qu'*Agathon*, son désenchantement; mais seulement par légère allusion, dans l'ironie et la lumière tamisée du merveilleux. La chimère de don Sylvio, nourrie de même par la solitude, n'est qu'évasion d'une réalité maussade, et non pas un idéal. Au lieu des impressions profondes produites par le mythe religieux et le symbolisme de l'art, son esprit n'a reçu qu'une instruction rudimentaire du maître d'école et du curé du village. Il s'est tissé un monde illusoire « avec autant de logique que la raison construit sa vérité »⁵, au moyen des données extravagantes du roman de chevalerie et des contes de fées, trouvés dans la bibliothèque de son vieux manoir. Repoussé par la vulgarité de son entourage, et dépourvu de tout ce qui aurait pu lui former le jugement et le goût, il s'est installé dans la fiction. « Insensiblement, le rêve s'est mêlé à la nature, le merveilleux au réel, le

1. *Gil Blas*, III, ch. 4 s.; VII, ch. 7; X, ch. 10.

2. *Don Sylvio*, V, 1 (H. XV, p. 7 s.).

3. STEINBERGER : *Lucians Einfluss auf Wieland, o. c.* — C'est surtout de Crébillon (Ahl Quel Conte...) que Wieland semble s'être inspiré, avec les contes de Hamilton et *Acajou* de Duclos.

4. STADLER : *Wielands Shakespeare*, où un certain nombre d'allusions au *Songe d'une Nuit d'Été* et à la *Tempête* sont notamment relevées. L'idée du conte a pu d'ailleurs être suggérée à Wieland par la tirade de Thésée au cinquième acte du *Songe d'une Nuit d'Été*. (Traduction de Wieland, I, p. 106 ss.)

5. *Don Sylvio*, I, 2 (H. XIV, p. 12).

faux au vrai; le surnaturel le séduisait d'autant plus que don Sylvio ne doutait pas de sa possibilité, et qu'il s'accordait avec les conceptions *pythagorico-cabalistiques* », qu'il avait reçues de ses éducateurs¹. La réalité ne lui était qu'un rideau mouvant, derrière lequel il pressentait des machinations mystérieuses, des surprises et des enchantements. Ne se croyait-il pas lui-même captif de quelque fée Carabosse ou Ourgandine, qui se ferait passer pour sa tante? En prévision de sa délivrance, il passait des journées dans le pavillon de verdure qu'il s'est aménagé au jardin, un cabinet de féerie, tapissé de papillons, où il fuyait la promiscuité répugnante des rustres du village et des domestiques, prêt à répondre à l'appel de l'aventure. Qu'un papillon qu'il pourchasse l'entraîne hors de l'enclos, et lui fasse trouver, en un médaillon, une ravissante image, il possède le talisman qui le protégera contre l'intrigue ourdie par sa tante et un procureur vèreux. Par une nuit de lune, à travers la forêt hantée de salamandres et de sylphes, il s'échappe dans le merveilleux.

Sous la conduite de son chien, et suivi par le fidèle Pedrillo, chargé du bissac aux provisions, don Sylvio erre, l'imagination tendue vers les génies qui rôdent, et que le valet cherche à tenir à distance par son positivisme superstitieux. Alors que le jeune fantasque agit son rêve, le balourd ergote et déraisonne; la foi du maître dans la féerie prend appui sur l'ignorance et la couardise du rustre, qui, les yeux ouverts, trébuche dans les fondrières. Si don Sylvio arrive tout de même au terme de sa belle aventure, c'est sans doute que tout sentier mène quelque part, et que, selon le bon sens populaire, en allant devant soi, mangeant et buvant de bon appétit, sans plus s'en soucier, on finit toujours par atteindre le bonheur : « Il se laisse attraper, dit Pedrillo, comme la bergère qui fuit dans une grotte »².

Tandis qu'il dort, vient se pencher sur don Sylvio une jeune personne, qui, grâce à l'esprit de sa soubrette, devine que le beau page pourrait bien être une manière de don Quichotte courant la féerie. « Serait-il si étrange qu'un jeune homme au cœur ardent,

1. *Don Sylvio*, I, 4 (H. XIV, p. 15).

2. *Ibid.*, III, 6 (H. XIV, p. 98).

qui n'a jamais vu le monde ni rien trouvé à son goût dans son village, s'avisât de prendre les fées pour des êtres réels, de même qu'elle croit aux châteaux enchantés, avec leurs dragons, leurs croquemitaines et leurs fantômes? ¹ » La belle amazone est une veuve romanesque, qui a recueilli de son vieil époux une fortune qu'elle est prête à partager avec le bel Endymion, pour peu qu'il s'en montrât digne. Comme l'occasion est aussitôt offerte à celui-ci de prouver sa valeur, en lui faisant tirer sa lourde rapière contre les brigands qui assaillent une voiture, où se trouvent le frère de Félicia, don Eugenio, avec sa fiancée Jacinte, don Sylvio est invité au château de Lirias, où va se réaliser son rêve. Il n'y trouve pas seulement l'original, comme il croit, du médaillon, mais encore sa propre sœur, dont l'identité se découvre. C'est bien « un monde nouveau » dans lequel il pénètre, et où il n'aura aucune peine de s'acclimater. « Son état précédent lui paraît n'avoir été qu'illusion; tout ce qu'il a pensé, aimé, espéré, redouté jusqu'alors se trouve oublié, aussi complètement que s'il avait bu le Léthé tout entier ². »

Le merveilleux s'efface ainsi devant la vie, sans qu'il soit besoin de la confirmation apportée par un second tome. L'histoire aventureuse de Jacinte va seulement montrer que l'existence peut l'emporter en extravagance sur la chimère, tandis que, par le conte de Biribinker, le philosophe Gabriel prouvera avec quelle facilité l'absurde peut être accepté comme vraisemblable.

Par lui-même, le récit de Jacinte manquerait d'intérêt. Pas plus que l'histoire de Danaë, il ne fait corps avec le roman. Aussi Wieland a-t-il jugé bon, lors de la revision de l'ouvrage, sept ans plus tard, de l'écourter, « n'ayant pas réussi à donner plus d'intérêt aux aventures de la jeune héroïne, ni plus d'esprit et de mouvement à sa narration » ³. A-t-il été d'abord tenté d'y voir

1. *Don Sylvio*, III, 12 (H. XIV, p. 27).

2. *Don Sylvio*, V, 5 (H. XV, p. 26).

3. *Don Sylvio*, V, 12 (H. XV, p. 58) : « Wir schliessen von der langen Weile, welche wir selbst, da wir dieses Buch nach sieben Jahren wieder zu durchlesen uns entschliessen mussten, bei dieser Erzählung der Jacinte erfahren haben, auf das, was andern begegnen wird... » (2^e édition, 1772).

Le nouveau texte, qui abrège le récit, prend un peu plus haut, au premier paragraphe de la page : « Ich muss die Folgen, die er hatte, Ihrer eigenen Vermutung überlassen. »

une allusion à sa propre situation avec Christine, et de justifier peut-être, dans la mesure où il pouvait le faire sans heurter le sentiment du public, le droit de la passion, il ne s'est pourtant pas risqué à une critique directe de la « célèbre Pamela ». Sa Jacinte ne se comporte pas moins dignement. Elle aussi sauve sa vertu des embûches et traverse sans dommage les bas-fonds de la société. Il est vrai qu'elle est gardée par la prudente Arsenia, et qu'elle n'a pas grand effort à faire pour résister à un penchant qu'elle donne pour « une tendre intelligence des cœurs et une mutuelle estime ». Aussi ne s'en fait-elle pas accroire sur son mérite. « La vertu, dans certains cas, comme elle reconnaît, n'est pas tant insensibilité que l'effet de l'intervention, contre les faiblesses de la nature, d'un autre sentiment, d'une passion plus forte »¹. Et Félicia de confirmer « qu'en certaines circonstances, à une certaine phase de la lune, par un certain vent, en un certain lieu, et à un moment propice... », elle ne répondrait pas davantage d'elle-même². Comme, d'ailleurs, bon sang ne saurait mentir, Jacinte est trop fière pour entrer autrement que « tête haute » dans la famille de son amant : elle préférerait le cloître au déshonneur. Il se trouve fort heureusement que, pour la naissance, elle n'a rien à envier à Félicia.

C'est elle qui, par son sourire, a mis en déroute les lutins et les fées dans l'imagination de don Sylvio. « Ce que je ressens depuis que je vous vois, lui déclare-t-il, est à cent lieues des visions de mon imagination enfiévrée: à votre premier regard s'est évacuée la fantasmagorie. Ma vie antérieure n'a été qu'un songe; c'est du moment où je vous ai vue qu'a commencé mon existence véritable³. » Il reste pourtant à tempérer cet enthousiasme, auquel les « rêveries de Zoroastre, de Plotin, de Paracelse et des Rose-croix pourraient apporter un dangereux aliment »⁴. C'est à quoi s'emploie Gabriel, un sage qui, ainsi que La Roche, a dépassé la région brumeuse et orageuse des passions, pour s'élever dans les hauteurs sereines d'une quiétude quasi stoïcienne⁵.

1. V, 11 (H, XV, p. 56 s.).

2. III, 10 (H, XIV, p. 119).

3. VII, 2 (H, CV, p. 160).

4. V, 9 (H, XV, p. 38).

5. V, 8 (H, XV, p. 36).

Le conte de Biribinker doit déjouer, par son excentricité, les sortilèges de l'imagination, en montrant qu'il n'y a d'autre magie que l'amour ou plutôt le désir¹. Il fait apparaître le jeu de l'illusion et de l'instinct. En combinant les motifs les plus audacieux du conte burlesque, il veut renchérir sur la polissonnerie des Quatre Facardins et de l'Écumoire, afin de mieux ramener la fantaisie à la vérité de la nature. Biribinker est un don Sylvio crébillonnesque, dupe d'une curiosité impatiente, qui le met à la merci des « sylphides, ondines et salamandrines » qui l'attirent. Ce n'est qu'après avoir payé tribut aux séductions qui lui dérobent l'objet de ses désirs; qu'après avoir couru vers les mirages qui font trébucher sa vertu dans les pièges de la sensualité, qu'il rejoint sa Galactine, assez indulgente pour lui pardonner en souriant les méprises d'un cœur berné par les déguisements de la société. De ces supercheries du sentiment, il n'est pas plus responsable que les enchanteurs et les fées². Elles sont de celles dont savait rire une société, qui avait pour règle « de sacrifier à l'amour de la vertu la crainte de la honte, et jusqu'à la vertu elle-même ».

Que l'envie de turlupiner « certaines femmes qui osent prétendre au sentiment, et ne sont au fond que des créatures méprisables »³ ait donné au persiflage un tour un peu trop leste, Wieland se défend néanmoins « d'avoir ménagé la pudeur et tiré le rideau ». Lui ferait-on grief de sa désinvolture dans un conte que les naïfs ne devaient pas entendre mieux que don Sylvio lui-même, riant de ces sornettes « comme s'il n'y avait jamais cru⁴ »? A ceux-là, il suffit de savoir que la curiosité de l'avenir est aussi téméraire qu'insensée, qu'il vaut mieux s'en rapporter, pour ce qui est des contes ou des visions de Marie d'Agrède, au témoignage des sens et de l'expérience universelle⁵.

Mais, sans cette crédulité et cette curiosité, don Sylvio ne serait-il pas encore dans son manoir vétuste et délabré, aux côtés de sa tante Mencia et de la grotesque Mergelina? « Ce qui est

1. VII, 2 (II, XV, p. 159).

2. VI, 2 (II, XV, p. 109). La parodie de la « vertu », dans la bouche de l'Ondine, a comme contre-partie la prudente déclaration de Jacinte. (V, 2; II, XV, p. 56 s.)

3. A. Br., II, p. 243 s.

4. VI, 2 (II, XV, p. 133, 149).

5. VI, 3 (II, XV, p. 141).

bien certain, remarque Pedrillo, c'est que, si nous n'avions pas été si fous pour courir après l'oiseau bleu... »¹. Que serait en effet la réalité sans la part du rêve? Si trompeur qu'il soit, le merveilleux n'en est pas moins le pressentiment du vrai. Don Sylvio voyagera; il verra le monde tel qu'il est, mais il ne pourra oublier que les fées ont été les divinités tutélaires de son enfance². Si son cœur a devancé la lumière de sa raison, en se laissant persuader par deux beaux yeux, « mieux que n'auraient fait l'Académie, le Lycée et la Stoa réunis »³, c'est bien grâce à l'enthousiasme qui les transfigurait.

En sorte que le prétendu « triomphe de la nature » reste sujet à caution, quoiqu'en aient les rationalistes, qui espéraient une réfutation plus solide de la superstition et du fantastique. Trop retenu, en tant que pastiche de don Quichotte, ainsi qu'il apparaissait à Bodmer⁴, et à Abbt dans la *Bibliothèque Générale*, l'ouvrage était aussi trop lesté pour les honnêtes Suisses, même pour ceux qui, comme Julie Bondeli, n'étaient pas suspects de bégueulerie. Tout en goûtant la verdure de la première partie, celle-ci n'osait défendre la seconde, moins à cause de sa « perversion », dont elle reconnaissait les bons effets sur l'esprit de l'auteur, qu'à cause de la platitude dans l'indécence. « Je vous assure, marquait-elle à Zimmermann, que dans le temps où je l'ai connu, Wieland était hors d'état d'écrire la plus simple des aventures de don Sylvio : la force même de l'imagination la guindait hors des possibilités et des événements journaliers du monde⁵. » Aussi peu prévenu qu'il fût contre Wieland, Salomon Gessner trouvait que « son génie s'y montrait comme une étincelle qui s'élève, pétille et disparaît »⁶.

C'est ainsi que *Don Sylvio* déçut, tant par son caractère composite, que par sa frivolité, par la concession trop accusée au libertinage du siècle. Sans doute la gazette de Göttingen⁷ releva favo-

1. VII, 1 (H, XV, p. 157).

2. VII, 2 (H, XV, p. 163).

3. VII, 2 (H, XV, p. 164).

4. BODEMANN : *Julie Bondeli*, p. 286.

5. *Ibid.*, p. 282 s.

6. *Ibid.*, p. 285.

7. (1764, St. 123) : « Wir zeigen dieses Buch mit demjenigen Vergnügen an, das man empfindet, wenn man von etwas in seiner Art recht vorzüglich Gutem reden kann. » Cf. A. Br., II, p. 263.

rablement les mérites de la parodie, sans se formaliser d'une légèreté de ton, que Wieland pouvait abriter derrière La Fontaine et Boccace « que tout le monde lit ¹ », et Mendelssohn put sauver une émancipation d'esprit, qui le faisait bien augurer du développement futur de l'auteur. Mais la critique restait en général perplexe devant une morale que Wieland dut faire défendre contre le *Journal Encyclopédique* ².

Il est vrai que la forme étonnait par son élégante simplicité et sa grâce enjouée. Par sa verve et sa fraîcheur, la première partie contrastait heureusement avec la galanterie spirituelle de la seconde. Elle ne manquait pas de pittoresque savoureux, ni même de jovialité. Le vieux manoir de Rosalva, avec ses tourelles démantelées, ses galeries croulantes et ses vitraux gothiques, sa grenouillère et son parc embroussaillé, faisait un cadre assez « romantique » à la rêverie du jeune fantasque, à qui il arrivait de prendre dans les bras, au lieu d'une princesse qu'il pensait éveiller, la grosse Maritorne, la fille d'écurie, de qui l'haleine sentait l'ail et le fromage de chèvre ³. Et la jolie scène, que celle où folâtraient, au crépuscule, dans les allées couvertes, deux couples drôlement assortis, d'une part la sèche duègne au bras du robuste procureur Rodrigo, de l'autre l'adolescent fluët et songeur flanqué de la plantureuse Mergelina, « une petite guenon habillée ». Goethe n'en aurait-il pas pris le dessin pour celle de son Faust, dans le jardin de Marthe, de même qu'il a pu se souvenir, pour son Wilhelm Meister, de l'amazone penchée sur le beau page endormi?

Dans la grâce du rococo pénètre aussi un peu de gaillardise avec Pedrillo, de qui la jobarderie, relevée de défiance finaude, fait ressortir l'extravagance de son maître. « Sais-tu bien Pedrillo, en vient-il à dire, que j'en ai assez de tes sornettes? Que diantre! tu me ferais passer pour un don Quichotte, et prendre des moulins

1. A. Br., II, p. 254.

2. Wieland demande à Zimmermann le 29 octobre 1764 (A. Br., II, p. 254) de la défendre contre « un petit maître moraliste de Berne, et propose *L'Année Littéraire* de Fréron. Cf. A. Br., II, p. 263 : « Seitdem ich mir selbst einige ernsthafte Vorwürfe zu machen habe, bin ich so empfindlich gegen den öffentlichen Beifall geworden, als ich ehemals gleichgültig dagegen war. »

3. I, 5 (H, XIV, p. 18). Cf. ROBERTSON : *The beginning of the german novel* (Westminster Review, 1894, n° 142, p. 190), cité par MARTENS, o. c., p. 9.

à vent pour des géants ! ¹ » Mais le fruste bon sens, qui se refuse à tenir pour une salamandre la lanterne qui éclaire un paysan, ne manque pas de réagir aussi aux lubies du rêveur, et de rapporter de l'office ce qu'il faut pour éclairer son imagination barbouillée. « J'ai assez d'intelligence, soutient Pedrillo, pour savoir que les pommes sauvages ne sont pas des coings... et je ne m'en laisse pas conter ². »

Le conte de Biribinker lui-même, avec son perfide persiflage du ton de la conversation mondaine et sa grivoiserie, n'était pas pour déplaire dans les boudoirs où traînaient les *Bijoux indiscrets* et *le Sopha*. « Je connais des personnes très sages qui n'en ont pas été scandalisées, qui en ont ri, et l'ont laissé passer », assurait Wieland ³. Grâce à Warthausen, il avait pu risquer cette charge désinvolte, qui, en déliant la pudeur, avait raison de l'affectation comme du pédantisme; elle conférait au style la transparence et la fluidité de l'ironie. La caricature, qui s'autorisait de la franchise d'un Callot ou d'un Hogarth, s'estompait d'ailleurs de malice spirituelle. « Si nous avions fait voyager notre héros dans un char de saphir, attelé d'oiseaux paradis, si nous lui avions donné le chapeau rouge du prince Cobolde, la pantoufle de la fée Moustache, l'anneau de Gyges, avec la baguette magique de la fée Trousson, quelle fille de dix ans n'eût pas remarqué qu'on lui faisait un conte ? ⁴ » Un mouchoir de soie sur les yeux, comme pour Biribinker, permettait de tout voir, de tout dire ⁵.

Déguisement et badinage, la détente de l'esprit, grâce à Christine et à Warthausen, se traduisait dans la fantaisie sensuelle. Était-il besoin d'une justification ? « C'était dans le temps de mon enthousiasme, écrivait Wieland à Julie Bondeli ⁶, que j'étais ardent, colère, étranger à tout, singulier, capricieux, grondeur; depuis que je suis homme à écrire des Biribinker et des Endymion, j'ai appris à modérer mes passions... Je sais qu'on me condamne à présent d'après les arrêts que j'ai prononcés il y a huit ans contre Ovide.

1. III, 1 (H, XIV, p. 72).

2. III, 4 (H, XIV, p. 83).

3. A. Br., II, p. 245.

4. V, 1 (H, XV, p. 7 s.).

5. VI, 2 (H, XV, p. 115).

6. A. Br., II, p. 212.

Rousseau, La Fontaine, et autres gens d'esprits forts (!). Il n'y a rien de plus aisé à voir que j'avais tort alors, en traitant de crimes des jeux d'esprit, des badinages, ou des tableaux de mœurs et de passions. » De même qu'il a renoncé à secouer « la superbe tranquillité et le doux sommeil dans lequel repose notre patrie »¹, l'artiste s'est débarrassé de toute retenue conventionnelle : il s'adresse à un autre public².

*
* *

Qui semel verecundiæ fines transiit, eum oportet esse impudentem : « J'ai fait le premier pas en désertant, il y a quelques années, le camp platonique — je fais maintenant le second en vous envoyant un ouvrage aussi antiplatonique qu'*Endymion*, auquel j'ai consacré les heures perdues des deux années écoulées³. » A Gessner, qui n'est « ni stoïcien, ni platonicien, ni hypocrite, ni enthousiaste », de dire si un tel divertissement méritait d'être poursuivi. Mais Zimmermann, pour avoir fait allusion à la tournure épicurienne qu'avait prise l'esprit de Wieland, se voyait menacé par lui de la dédicace d'un conte « encore plus leste »⁴.

Endymion précédait en effet, *omnis numeribus absolutus*, une série de compositions badines : un *Ganymède*, de ton plus frivole⁵,

1. III, 5 (H, XIV, p. 91).

2. Cf. THALMAYR, *o. c.*, p. 6; KOBERSTEIN : *Grundriss*, IV^e Aufl., II, p. 1597. — En France, l'ouvrage ne fut pas remarqué dans la médiocre traduction de M^{me} d'Ussieux : *Le Nouveau Don Quichotte* (Bouillon, 1770), dont un extrait parut dans la Bibliothèque Universelle des Romans, en 1778.

3. D. Br., I, p. 9. Wieland traduit librement la citation dans *Aurore et Céphale* :

Wer einmal, so lehrt uns Marcus Tullius,
Des Wohlstandes Grenzen überschritten,
Dem rat ich, statt aus Blödigkeit
Auf halbem Wege stehn zu bleiben,
Vielmehr die Unbescheidenheit,
So weit sie gehen kann, zu treiben.

4. A. Br., II, p. 225. — L'indiscrétion de Zimmermann a été commise dans son ouvrage : *Von der Erfahrung in der Arzneikunst*. Il s'agit de *Das Urtheil des Paris*, qui, dans la première édition, est effectivement dédié : « An Herrn Dr. Z... »

5. *Ganymed*, envoyé à Gessner le 25 juillet (D. Br., I, p. 17). Il revient à Wieland pour un remaniement demandé par l'éditeur, auquel il est renvoyé en octobre, avec *Aurora*.

une *Vénus et Adonis*, qui ferait réparation au beau sexe¹, un *Jugement de Pâris*, une *Aurore et Céphale*, les *Deux Amours*, les *Grâces*... tout un recueil pour lecteurs non moroses, ni tartufes, ni mystiques². Il ne s'agissait de rien moins que de rivaliser avec Boccace, La Fontaine, Prior, comme pour démentir les sottises de Zurich. Que Uz, Lessing, Nicolai, en rient à leur aise : « grand bien leur fasse » ! « Peut-être accueilleront-ils un Wieland repent, qui se range à leurs côtés³. Quoi qu'il en soit, repris par la fureur de rimer, Wieland fera bon marché du qu'en dira-t-on ? Il envisage déjà un autre recueil d'*Épîtres* et de *Satires* « dans le genre d'Horace », des poèmes didactiques⁴...

Si, l'hiver suivant, la flamme est déjà retombée, c'est peut-être, pour une part, la conséquence des sermons que lui a values *Don Sylvio*, plus encore, l'effet du désarroi dans lequel l'a plongé le dénouement de son intrigue avec Bibi. Plus personne pour chasser les fantômes de la chancellerie avec des airs de Galuppi et de Jomelli !⁵ « Les Muses se sont enfuies, peut-être pour toujours... » Aussi Wieland renonce-t-il à amuser ses lecteurs. On lui a pris son plaisir, et maintenant son esprit, comme il le déplore, va se dessécher complètement : « Au lieu de tresser des guirlandes de fleurs, il s'en ira, courbé sur le sol, ramasser des glands. ⁶... » Le volume, qui parut à Pâques 1765, ne contient que quatre contes : *Le Jugement de Pâris*, *Endymion*, *Junon et Ganymède*, *Aurore et Céphale*⁷.

Ce n'est pas que l'auteur ait été pris de scrupules : s'il a sacrifié, dans *Ganymède*, l'épisode de l'enlèvement d'Europe, que Gessner trouvait choquant⁸, en attendant de condamner tout le conte

1. A. Br., II, p. 229.

2. A. Br., II, p. 247 ss. A cette lettre est joint *Das Urtheil des Paris*.

3. A. Br., II, p. 250.

4. D. Br., I, p. 15 s. Il est question, entre autres poèmes, de *Musarion*.

5. A. Br., II, p. 259.

6. Archiv f. Litgesch., VII, p. 500 s.

7. *Comische Erzählungen*, MDCCCLXV; en moto, une citation d'une lettre de Pline à Ariston (Lettres de Pline, V, 3). Il manquait les *Deux Amours* et *Les Grâces*, c'est pourquoi Wieland abandonna ses honoraires pour le quatrième conte (D. Br., I, p. 21, 23).

8. A. Br., II, p. 247. D. Br., I, p. 20.

pour son « outrance diabolique »¹, s'il fait, dans la seconde édition, quelques concessions à la morale², Wieland tient bon contre les protestations pusillanimes. Que ces récits badins puissent inquiéter un vieux marié, et un sage comme Zimmermann : « Dieu me pardonne ! lui écrivait-il ironiquement, quel ne sera pas leur effet sur des garçons de dix-huit ans, des filles délurées, et des veuves inconsolables !... J'en frémis.³... » Au vrai, Wieland les défendait envers et contre tous, en y « engageant sa tête »⁴. Ne songeait-il pas à les compléter par un *Filet de Vulcain*?⁵ Sauf le *Jugement de Pâris*, il tire plus de fierté des trois autres contes que de tous ses ouvrages⁶ : il les justifierait au besoin devant un aréopage littéraire. Lui reprochera-t-on de ne pas écrire des contes moraux à la Marmontel pour dames énervées ne supportant pas la gaité bruyante?⁷ Mais c'est aux gens du monde qu'il s'adresse, aux connaisseurs, vis-à-vis desquels il n'a pas à rougir de ce qu'un Pline pouvait se permettre à Rome, ainsi que des magistrats très respectables ; de ce que, au siècle précédent, se permettaient Hamilton et Prior, sans en être moins honnêtes que les « bonnets de coton » moralisateurs de son époque⁸. Si les Suisses et même les Berlinoises prennent des airs guindés⁹, il y aura assez de gens de goût pour les comprendre. Ses contes étaient-ils plus que des « tableaux satiriques » et véridiques des mœurs qui règnent dans le grand monde, des caractères qui appartiennent à la muse comique, en des situations où ils se révèlent le mieux ? « Si j'avais fait l'homme, ajoutait Wieland, les reproches me toucheraient ; mais c'est Dieu qui l'a fait ainsi¹⁰ ».

1. BÖTTIGER, p. 168. Ce caractère de « teuflische Caricatur » viserait une certaine comtesse (la comtesse Schall?). Cf. HASSENCAMP, p. 127.

2. D. Br., I, p. 68.

3. A. Br., II, p. 262.

4. D. Br., I, p. 57.

5. D. Br., I, p. 68.

6. *Ibid.*

7. A. Br., II, p. 251.

8. Lettre préliminaire de la première édition.

9. Cf. A. Br., II, p. 275, 283 ; D. Br., I, p. 33, 173. Dans l'Allg. d. Bibl., I, St. 2, p. 215 s., Abbt les avait jugés avec « impertinence et malveillance », quoique d'une façon équitable. La Neue Bibl. d. Sch. Wissensch. (I, p. 300 ss.), par contre, s'était montrée plus sévère.

10. BÖTTIGER, p. 168.

Tout en se défendant de vouloir « jeter de l'huile sur le feu », Wieland se garda bien, pourtant, d'ajouter au scandale par une apologie dont le paradoxe ne lui échappait pas. Avait-il compté sur Waser, le traducteur de Lucien, ou même sur le pasteur Vögelin, qui lui avait été présenté par Gessner¹, il ne se risquera lui-même que dix ans plus tard, sinon à les justifier par la corruption du monde auquel ils étaient destinés, du moins à excuser la faiblesse qu'il avait eue en les produisant². Encore s'était-il gardé de la licence d'un Rochester ou d'un Grécourt. Mais était-ce sa faute, si « le péché revêt dans la nature des dehors charmants pour l'artiste, n'en déplaît aux Xénocrates chagrins »?³ C'était reconnaître que l'esprit y avait part plus que l'effervescence sensuelle.

Qu'on s'imagine, expliquera-t-il à son biographe, un jeune homme d'une taille au-dessus de la moyenne, efflanqué, de constitution apparemment malingre, mais quand même en bonne santé, bien vivant, ignorant toute espèce de débauche, ignorant la volupté, de tempérament sobre, d'esprit toujours alerte, d'imagination très ardente, facile à s'enflammer, d'une sensibilité émotive, un cœur rempli d'amadou, de mœurs pures⁴... »

Voire! Qu'*Endymion* se ressente de l'irritation causée par sa liaison avec Bibi, les récits suivants n'ont plus cette excuse. S'ils conservent quelque ferveur érotique, ils procèdent moins de la joie esthétique, comme les *Élégies romaines*, que d'une ironie gouailleuse et provocante, d'un certain sadisme littéraire, auquel n'était pas étrangère la société qu'il avait sous les yeux⁵. Si Pline pouvait dire : « Il y a des heures où j'aime rire, plaisanter, m'amuser; bref, pour

1. D. Br., I, p. 40, 50 s., 74, 77; Archiv f. Litgesch., VII, p. 512.

2. *Unterredung zwischen Wieland und dem Pfarrer*. Merkur, 1775 (H. 32). Cette apologie a été provoquée par les attaques du Musenalmanach de Göttingen, 1775, p. 209, 230.

3. H. 32, p. 231, 242, 247. Cf. D. Br., I, p. 173 s.

4. *Selbstschilderung*, p. 46 s. Cf. GRUBER², II, p. 411, et GRUBER¹, I, p. 181 ss.

5. D. Br., I, p. 22 s. : « Letztere (*Aurora*) hat sogar meinen alten ehrwürdigen Protektor, den Grafen von Stadion, von seinem wohl hergebrachten Vorurteil wider die deutsche Poesie bekehrt; er wunderte sich gar zu sehr, dass man das alles in deutscher Sprache sagen könne...; cf. p. 204 s. : « Ich habe unter meinen Nachbarn ein Paar hochgeborene Damen, welche, ungeachtet sie Stiftsdamen sind, in meine Erzählungen verliebt sind. »

désigner d'un mot les plaisirs innocents, où je suis homme »¹, Wieland aurait pu invoquer plus justement son rôle d'humoriste, en compagnie d'esprits émancipés et irrévérencieux, dont on raffolait à Warthausen, les Parny, Piron, Gresset, Dorat, Crébillon ou Voltaire. S'inspirant de l'exemple de Lucien, cet « ironiste délicieux », pour déshabiller les déesses des salons², il n'en avait pas tant à l'imposture de la vertu qu'au prestige de la fortune et du rang. Il persiflait plutôt qu'il ne moralisait. Il ne se moquait pas de la société elle-même, dont il appréciait les agréments; il lui donnait à rire par le travesti. Il lui présentait la caricature de ses mœurs et de ses plaisirs, sous le verre grossissant de la mythologie ou de la fable, par badinage et non par impiété³. Du même coup il raillait son propre idéalisme sentimental, enlevant à ses « déesses de jadis » l'auréole qu'il leur avait attribuée. S'il a pu paraître plus offensant que Rost⁴, c'est qu'il renouait avec une tradition plus frondeuse que l'anacréontisme de Uz, de Gerstenberg et de Gleim⁵.

C'est par une imitation de Prior, publiée seulement en 1770⁶, qu'il s'était fait la main à la peinture légère et galante. Si, sur

1. Cité par Wieland en tête de la première édition.

2. Dédicace de *Das Urtheil des Paris* (un peu modifiée dans H. XV, p. 37). Cf. H. 37, p. 371 :

« Du kennst und liebst wie ich, mein Z...
 « Den feinen Schalk, den Spötter Lucian...
 « Dass niemand feiner scherzen kann,
 « Dass er ein schöner Geist, ein Kenner,
 « Ein Weltmann war, gesteht ihm jeder ein...
 « Was uns betrifft, die gern sokratisch lachen,
 « Uns dient er oft zum wahren Aeskulap,
 « Er treibt uns manchen Wind und manche Grillen ab,
 « Und weiss die Kunst mit Lächeln oder Lachen
 « Uns klüger oft, vergnügter stets zu machen... »

3. Cf. STRICH, *o. c.*, I, p. 72 s.

4. Neue Bibl. der Sch. Wissensch., I, p. 300.

5. Bodmer à Sulzer, 4 sept. 1765 (ZEHNDER, p. 418) : « Die Uzen und Gerstenberg tun ihm die verdiente Strafe, dass sie ihn nicht wieder in ihre anacreontische Kirche aufnehmen! »

6. Il paraîtra seulement dans l'*Anthologie der Deutschen* de Chr. H. SCHMID, 1770, I, et dans les *Poetische Schriften* de Wieland, 1770, II, p. 284 s. — Dans les *Werke*, il porte en sous-titre : « In Priors Manier. » Il s'inspire en effet d'une pièce de Prior : *The dove*. Vénus ayant perdu son pigeon préféré, perquisitionne avec Cupidon, tous deux déguisés en gens de justice, chez Chloé, encore au lit, ce qui

cette manière délicate, « digne du pinceau de Raphaël et du coloris du Titien », selon Heinse ¹, l'humeur comique l'a emporté, c'est vraisemblablement affaire de milieu plus que de goût personnel. Sous l'influence de La Fontaine, de Hamilton, de Crébillon, le badinage prit un tour irrévérencieux ². Mais Wieland ne s'en étonnait pas moins qu'on pût parler d'une tendance épicurienne ³. Le fond moral de ces contes, comme dans celui de Biribinker, restait la dérision de l'enthousiasme sentimental.

Dans *Endymion*, le premier en date, la satire est plus enveloppée dans la grâce du mythe. Une tendresse vaporeuse de nocturne, évocatrice de naïveté idyllique, où glisse, ainsi qu'un rais de lune, la curiosité pudique de l'altière déesse, à la faveur du sommeil d'une nature complice; l'émoi de la vierge à la vue de l'adolescent, que les nymphes entourent d'une secrète complaisance; son approche frémissante et son trouble, la défaite finale de son orgueil : est-il motif plus séduisant pour un art du clair-obscur? Si, pour la légèreté du décor, Wieland s'est inspiré d'une œuvre italienne, la *Sechia Rapita* de Tassoni, comme l'a relevé la *Bibliothèque* de Klotz ⁴, il possédait, depuis son *Anti-Ovide*, les tons de la peinture érotique. Rien ne sollicitait davantage sa virtuosité que cette progression insensible du désir, cet effacement de la conscience dans l'extase amoureuse. Qu'au lieu de laisser à Diane le regret de son immortalité, qui l'oblige à poursuivre sa course solitaire, il rompe le charme par les sarcasmes du faune indiscret, et qu'il

donne prétexte à Cupidon de chercher sous la couverture. Wieland a également utilisé *Love disarmed*. Cf. Spiridion WUKADINOVIC : *Prior in Deutschland*, Grazer Studien, IV, 1895; et MINOR : *Zeitschr. f. d. Philologie*, XIX, p. 228. Seuffert y voit une allusion à Christine.

1. HEINSE le comprit dans son Recueil de récits pour dames et poètes. *Werke* (Schüddekopf), II, p. 358.

2. ABBT, dans le c. r. de l'Allg. D. Bibl., p. 215, regrette qu'au lieu d'avoir d'une manière originale, Wieland pastiche différents auteurs : La Fontaine, Crébillon, Marmontel, etc... — Cf. SITTENBERGER, *Untersuchungen über Wielands Komische Erzählungen*. Vierteljahrschr. f. Litgesch, IV, 1891, et V, 1892.

3. A. Br., II, p. 266 : « Die comischen Erzählungen sind doch nicht epicuraisch; doch sie mögen sein, was sie wollen. »

4. La Bibl. de Klotz, II, st. I, p. 26, a signalé la source et imputé au modèle le ton héroï-comique du poème de Wieland. Heinse, tout en se défendant de vouloir marquer une filiation, ne se refuse pas le plaisir d'un parallèle. Wieland a souvent suivi de près Tassoni, notamment pour la description du sommeil d'Endymion, qui rappelle celui de Cupidon, autour duquel s'ébattent les amours; dans le saisissement de Diane en apercevant le dormeur, etc...

punisse le défi à la nature, cela produit un effet de dissonance qu'il devra atténuer plus tard. Ne suffisait-il pas, au lieu de cette fin scandaleuse, de l'humiliation de la déesse, qui doit cacher au dormeur, par un songe voluptueux, la faveur qu'elle lui accorde? ¹ Mais sous l'influence de Lucien, Wieland a poussé l'ironie jusqu'à la caricature, et il sacrifie la grâce du mythe ². La prude devait se trahir elle-même, être victime de son hypocrite rigueur : « Que les bégueules profitent de la leçon ! Pour ne pas ajouter à la confusion du beau sexe, je ne dirai pas jusqu'où Diane est tombée... mais le faune a tout ébruité ³... »

Si, dans *Endymion*, le sentiment poétique retient encore l'humour burlesque, il n'en va plus ainsi dans *le Jugement de Pâris*, où Lucien décidément donne la note, de même qu'il préside à la mise en scène ⁴. Encore Wieland ne se fait-il pas faute de corser l'effronterie du modèle de salacité pironnienne, en ajoutant à la gaillardise une impertinence « qui, si elle était vraie, ferait honneur à l'esprit du juge » ⁵. Non content de donner à la sensualité goguenarde sa revanche sur le prestige dont le sentiment superstitieux revêt la beauté, il va jusqu'à déchirer le voile de la pudeur. D'un œil critique et impertinent, le fils de Priam dévisage les trois déesses, que leur vanité jalouse met à sa merci, s'attardant au déshabillage, appréciant en connaisseur les mérites de chacune, mais bien décidé à ne lâcher la pomme qu'à bon escient. Que sa rouerie tranche joyeusement sur la gravité du rôle, c'est surtout de la trivialité des considérants que jaillit le burlesque ⁶. Sur la prude hautaine et sur la mijaurée précieuse, la coquette n'a aucune peine à l'emporter sans le secours de sa ceinture magique; il suffit

1. La fin, supprimée dans la deuxième édition, se trouve dans H. XL, p. 775 à 777.

2. Dialogue des Dieux, XI. Dans sa traduction postérieure, Wieland a félicité Lucien de laisser les dieux et les déesses se dédiviniser eux-mêmes. (H. XXXVII, p. 371.)

3. H. XL, p. 775 s. Klotz regrette la suppression de cette fin.

4. Dialogue des Dieux, XX : Le jugement des Déeses. Cf. Les Charidéennes (STEINBERGER, *o. c.*, p. 57). — Dès 1770, on avait comparé les textes. (Martin KÖSTER : *Das Urtheil des Paris aus dem Griechischen des Lucian übersetzt und mit der Wielandischen Erzählung des nämlichen Inhalts verglichen.*)

5. H. XI, p. 37.

6. Dans la 1^{re} édit., la recherche de la trivialité est plus accusée. Abbt, dans son c. r. de l'Allg. d. Bibl., n'a pas tort de la trouver souvent excessive.

qu'elle se montre court vêtue, l'œil fripon sous la dentelle du petit chapeau et le sein découvert, pour encourager Pâris à mettre un prix à son jugement. Ne s'agit-il pas de prouver « que la plus belle femme est toujours celle qu'on tient dans ses bras »? « Pour une seule belle nuit », le berger fait bon marché de la future Hélène. Lui reprochera-t-on cet opportunisme de vert-galant, que ne désavouerait pas l'auteur des *Cerises*?¹

Le *Jugement de Pâris* n'est qu'une pochade un peu chargée; par contre, *Junon et Ganymède* est un persiflage plus audacieux de la morale conjugale, auquel le motif d'érotisme antique ajoute une pointe de perversité. Il est vrai que Wieland, n'osant suivre Lucien, s'inspire davantage de la tradition comique, qui se complait à la querelle de ménage², et qu'il détourne sur les caractères la satire des mœurs. C'est, comme on pense, l'acariâtre épouse qui en fait les frais. « Une femme querelleuse, c'est déjà, de nuit comme de jour, selon Secundus, une grande pitié; que, par surcroît, elle soit jolie, instruite, spirituelle, c'est pis encore; mais si un mauvais génie la pousse à se faire un dragon de vertu, que les Dieux viennent en aide au mari!³ » Mais si celui-ci fournit lui-même à la gardienne du foyer l'occasion d'une vengeance, les rieurs sont contre lui; à fourbe, fourbe et demi. C'était en outre l'occasion d'une charge assez drôle contre le platonisme⁴, en même temps que contre le « cérémonial de la vertu ». Mais le beau scandale dans l'Olympe! « Par Dieu, dit Jupiter, si les hommes savaient ce qui se passe chez nous, les hirondelles pourraient faire leurs nids sur nos statues, et les temples se transformer en bains publics, pour ne pas dire plus⁵... » Si l'austérité de Junon donne prétexte au dévergondage de Jupiter, l'impudence de celui-ci excuse-t-elle

1. Dès la 2^e édit. (1772), Wieland a émondé le conte, sacrifiant environ deux cents vers.

2. W. a sans doute connu, avec les Dialogues des Dieux, IV et V, de Lucien, la nouvelle de Boccace (Cinquième journée, nouvelle 10), qui raconte comment un mari débauché, Pietro di Vinciolo, rentrant inopinément, découvre chez sa femme un jeune garçon. Aux reproches qu'il lui adresse, elle oppose ses propres griefs, rendant le mari responsable. Celui-ci finit par reconnaître ses torts, et invite le jeune homme à rester à la maison...

3. H. XL, p. 781.

4. Cf. LUCIEN : *Les Amours*, §§ 23 et 24; H. XL, p. 796.

5. H. XL, p. 788.

l'hypocrite vengeance? N'ayant plus rien à se reprocher, les deux époux n'en sont que plus libres dans leurs débordements, Junon ayant appris d'Iris à faire « les premiers pas »¹. Aussi bien les dieux n'ont-ils pas à être confondus par leur propre immoralité.

Ce n'est pas seulement l'hypocrisie, c'est l'illusion sentimentale elle-même qui se trouve bafouée dans *Aurore et Céphale*. Du burlesque de Lucien, Wieland passe à l'ironie badine de l'Arioste et de La Fontaine. Qu'il la tienne d'Ovide² ou qu'il l'ait reçue du Roland Furieux, l'aventure prêtait à une jolie parodie des Égarements du cœur. Au dénouement tragique s'était substitué, depuis Hygine³, le jeu déconcertant de l'amour et du hasard. Sans plus se plaindre de leur méprise, les deux époux doivent se réconcilier comme dans *Le Gentilhomme de Mantoue*⁴ d'où La Fontaine avait tiré sa *Coupe Enchantée* et son conte du *Petit Chien qui secoue les pierreries*⁵. Procris n'a plus besoin d'un scabreux subterfuge, pas plus que Céphale d'une intervention prodigieuse : ils ne sont

1. H. XL, p. 797, cf. p. 802.

2. D'après Ovide, *Métamorphoses*, III, 8. (Céphale, après trois mois de bonheur, est enlevé par Aurore, qui, piquée de ne pouvoir lui faire oublier sa femme, Procris, lui inspire des doutes sur la fidélité de celle-ci et lui donne le moyen de la mettre à l'épreuve. Céphale réussit à ébranler la fidélité de sa femme grâce au stratagème que lui a donné la déesse. Procris, indignée, s'enfuit dans le temple de Diane. A son mari repent, elle donne un javelot et un chien merveilleux, qui lui serviront à tuer par mégarde, pour satisfaire le dépit d'Aurore, Procris, son innocente épouse.)

3. Fable 189. (Procris, coupable cette fois, s'est enfuie en Crète, où elle n'est pas accueillie dans le temple de Diane. Elle reçoit toutefois le javelot et le chien qui doivent assurer au chasseur à qui elle les donnera un bonheur extraordinaire. Munie de ces présents, elle va, à son tour, déguisée en jeune homme, éprouver son mari, qui, plus coupable qu'elle, lui pardonne.)

4. Arioste atténue la faute du mari et donne aux époux plus d'affection. (Une sorcière, n'ayant pas réussi à fléchir la fidélité du mari, le pousse à éprouver sa femme au moyen de bijoux. Comme celle-ci se trouble, le mari retrouve, grâce au sortilège de la sorcière, sa forme naturelle. Les deux époux sont également consternés. La femme, qui ne peut pardonner d'avoir été jouée, s'en va vivre chez l'homme dont son mari avait pris la forme.)

C'est sensiblement la version que suit Wieland, en modifiant toutefois le dénouement dans l'esprit de La Fontaine. Cf. Lidia MARINIG : *Studi di Filologia Moderna* V (1912), p. 20 ss.

5. LA FONTAINE : *Contes et Nouvelles*, 3^e partie, XIII. — Le détail de la séduction, chez Wieland, s'inspire de la *Coupe Enchantée*, le règlement à l'amiable du *Petit Chien qui secoue l'or et les pierreries*. Il est d'ailleurs fait allusion à ce conte dans le récit de Wieland. HEINSE, dans les *Erzählungen für Damen*, compare la version d'Ovide, qu'il trouve « griechisch schön » et « voll rührender Einfalt », à celle de l'Arioste, plus sentimentale; La Fontaine n'aurait fait que délayer la poésie de l'Arioste. (*Werke*, II, p. 322-336.)

pas plus coupables l'un que l'autre de l'illusion qui abuse leurs sens. Pas plus qu'il n'oublie sa femme dans les bras de la déesse, Procris ne trahit son sentiment dans ceux du beau Séladon, en qui se cache son mari. Callias n'aime-t-il pas dans sa danseuse, d'après Platon, le bien suprême, dont se repaissent les âmes avant de s'incorporer? « Qu'elle chante un poème d'Anacréon, l'enthousiaste croit entendre la musique des sphères; une pression de la main, une caresse des lèvres, lui rappellent sa divine origine... Il s' imagine plonger dans la source de lumière et ne tombe que dans les bras de Phryné ¹. » S'étonner que le cœur puisse être malgré tout fidèle, ce serait oublier la « puissance irrésistible de la sympathie ». « Elle était une bonne enfant, l'innocence en personne, de même qu'il était le plus tendre des amants... aussi longtemps que l'occasion n'avait pas surgi ². »

La caricature s'adoucit ici en un dégradé ironique de la vertu. Dans la fantaisie du conte, le destin se dénoue en un jeu capricieux, qui abolit la responsabilité. Bonheur et malheur ne sont plus que des reflets fugitifs et confondus. Céphale s'est jeté par dépit dans la mort, mais il se réveille dans le lit d'Aurore : « Il retombe sur son sein, pour mourir à nouveau, mais non plus de désespoir. » Le charme de l'amour n'est-il pas cette fragilité? Aurore ranime dans le cœur de son amant la félicité qu'il devait à sa femme. Il n'est donc qu'à s'abandonner au gré de l'heure, les yeux à demi fermés. C'est ainsi que le persiflage se perd dans un impressionnisme léger, que la fiction ne fait plus qu'allégoriser une morale hédoniste, à la façon d'une estampe un peu floue de Van Loo ³.

Nul doute que le talent de Wieland ne soit plus à l'aise dans l'ironie badine, que dans le comique de Ganymède et de Paris. On s'en rend compte à la facture mieux assurée, à la touche plus juste de la description. Contrairement aux contes qui précèdent, celui-ci a trouvé du premier coup sa forme presque définitive. Si elle ne se dégage pas d'une prolixité bavarde, que l'auteur a toujours peine à réfréner, elle contraste par son élégance et sa dis-

1. H. XI, p. 58.

2. H. XI, p. 65.

3. H. XI, p. 77. Van Loo a été plus tard remplacé par Boucher.

création avec la crudité et la surcharge qui pouvaient choquer ailleurs. L'imagination s'y trouve transportée, comme dit Heinse, dans le « Temple des Grâces et des Sirènes »¹; c'est-à-dire dans le climat des salons, où la sensualité se glisse dans l'équivoque et le sous-entendu. Par contre la satire perd de sa saveur et de sa virulence. Ramené aux formes de la société, le comique passe dans la conversation, dans le libertinage de l'esprit. En se départant de l'outrance pittoresque du travestissement, il s'affine et se nuance des afféteries de la vie morale. Que, dans le cadre de l'Olympe, la civilisation soit réduite à une échelle ridicule; qu'il soit d'un effet humoristique de voir Vénus se poudrer à sa coiffeuse, les déesses prendre le thé en potinant, Iris broder, prête à répondre au coup de sonnette de sa maîtresse, Jupiter noyer son ennui dans le punch, c'est par l'allusion à la vie psychologique, plus qu'à la parodie de la mode et des convenances, qu'il agit surtout.

En renonçant aux effets grossiers de la caricature², Wieland s'obligeait à gazer, à suggérer par l'attitude et l'intonation, à évoquer sans dire, ce qui est le propre du conte poétique. Saisie à son départ, dans le trouble de l'hésitation, la sensualité conserve quelque naïveté d'expression; elle se manifeste par le mouvement, par « le charme secret que la raison ne connaît pas », qui fait passer l'émotion « jusqu'au bout des doigts »³. C'est ainsi que Diane sent ses jambes se dérober, que Ganymède pose ses lèvres brûlantes sur le genou de Junon⁴. Eros, provoqué, remet la flèche dans son carquois, regarde le soleil et rit⁵. Le pinceau est remplacé par le crayon, plus insinuant, plus désinvolte, qui, comme dit Crébillon, « rend le mouvement aux sens et conduit au vrai des choses »⁶. Ce qu'il montre « d'après nature », l'artiste l'estompe délicatement, de façon à n'effaroucher que les jeunes filles qui,

1. *Werke*, III, p. 317 ss.

2. La 1^{re} édit. ne craint pas le réalisme; on y trouve des termes tels que : « ihr Fell, ihr schon Gebiss, geile Küsse, deiner Dirnen geile Bisse und Zungenspiel »; « die schöne Brust von ihm begehrt ward », etc...

3. H. XI, p. 45.

4. H. XL, p. 800.

5. H. XI, p. 26.

6. CRÉBILLON : *La Nuit et le Moment*.

comme le regrette Heinse, n'ayant pas reçu l'éducation des jeunes Grecques ou Persanes, sont obligées de cacher leur rougeur derrière l'éventail. Mais les fées ne préfèrent-elles pas, à en croire Wieland, l'audace à la timidité? ¹

Que serait, sans le charme esthétique, la joie de vivre? Bannis par la chaste déesse, les « Jeux et les Ris » bâillent au sein des narcisses et des roses, et le faune bredouille s'en retourne à son outre ². Contestable peut-être pour la morale, cette réhabilitation de la volupté aux dépens de la convention, cette irrévérence de l'esprit, qui ôte sa pudeur au beau pour émoustiller l'imagination par le charme piquant du joli, contribuaient à émanciper le goût, ainsi que Abbt ne manque pas de le reconnaître : « Que son futur biographe en cherche la raison : pour nous, il nous suffit de trouver beau ce qui est beau ³. » Et G. Jacobi, dans la revue de Klotz, salue dans les *Contes Comiques*, une des œuvres maîtresses de la poésie allemande ⁴, tandis que la *Nouvelle Bibliothèque* elle-même rendait justice à « leur naïveté et à leur enjouement ».

*
* *

Wieland, cependant, s'était piqué de lutter avec l'Arioste dans le genre héroï-comique lui-même, afin de donner, dans une œuvre

1. La 1^{re} édit. (p. 82) contenait un petit avertissement aux jeunes filles :

Ihr Mädchen, die ihr spröde tut,
Hier solltet ihr ein wenig überhören.
Ich bin euch diesmal für kein Erröten gut.
Die Fächer vor's Gesicht!
Doch bin ich nicht zu scheu?
Man weiss, dass uns die Feen
Oft lieber allzufrei
Als allzuschüchtern sehen.
Die Jungen danken mir
Vielleicht noch gar dafür;
Die Weise lacht und spricht:
Mich ärgern Märchen nicht;
Und Miss Brigitte — nun! —
Die lässt man böse tun! »

2. H. XI, p. 27.

3. Allg. d. Bibl., art. cité, I, st. 2, p. 227.

4. D. Bibl. d. Sch. Wissensch., II, p. 32. Cf. Zeitschrift f. Preuss. Gesch., XVIII (1881), p. 514.

plus châtiée, à l'extravagance la dignité d'un art difficile. Le génie « capriccio » d'Hamilton, « dans les yeux noirs duquel brillent la malice et la douceur, demi-faune et demi-amour, qui caresse comme le zéphir toutes les fleurs, et n'embrasse que la plus belle, et, pour ne pas effaroucher les nymphes, cache sous les roses sa petite corne »¹, devait s'ébattre librement dans une fable du genre des *Quatre Facardins*,

mais qui, toutefois, ne ressemblerait à aucune qui soit issue d'une tête normale; une fable qui serait comme la quintessence des Amadis et des contes de fées, et n'en contiendrait pas moins, dans son excentricité, de la métaphysique, de la morale, les ressorts les plus subtils du cœur humain, de la critique, de la satire, des caractères, des tableaux, de la passion, de la réflexion, du sentiment... bref tout ce que vous voudrez, tout cela farci de sorcellerie, de mythologie, de centaures, d'hydres, de gorgones, d'amphisbènes; et le tout si bien mélangé, si bien agencé, en un style si varié, un coloris si léger, une versification si aisée, si alertement rimée — en octave rime, par surcroît. — Pardonnez à ma vanité, ajoutait Wieland à Gessner, si je vous promets que vous n'avez rien vu encore d'aussi drôle que *Idris et Zénide*².

Gessner cependant ne se laissait pas tenter. Averti par les attermoissements auxquels donnait lieu l'achèvement d'*Agathon*, intimidé par les impertinences des Contes, il n'était pas disposé à s'engager dans une nouvelle aventure de librairie, d'autant plus que le poème, après plusieurs années de travail, n'en était encore, en 1766, qu'au tiers de son développement³. Encore qu'« il croisait et embellissait que c'en était une bénédiction »⁴, il n'arrivait, un an plus tard, qu'au cinquième chant. Le poète, fatigué, se résignait alors à produire « ce fils préféré de sa muse comique »,

1. I, 34 (H. XVI, p. 8).

2. D. Br., I, p. 34 s.

3. Dans une lettre du 21 juillet 1766, Wieland indiquait qu'il y travaillait depuis plus d'un an. Dans la préface à Riedel, il parle de cinq années, ce qui reporterait le début à 1763. Plus tard, Wieland indique les années 1766 et 1767 pour l'élaboration du poème. De fait, si, comme le rapporte Böttiger, le poème profita de l'humeur joyeuse des débuts du mariage (p. 176), il était déjà avancé à ce moment. (BÖTTIGER, *ibid.*, p. 198, et A. Br., II, p. 279; D. Br., I, p. 35.) Il est possible qu'il ait été inspiré par MEINHARD, qui donne une analyse du *Roland Furieux*. Son *Versuch über den Charakter und die Werke der besten italienischen Dichter* (2 vol.) parut au début 1763-1764.

4. HASSENCAMP, p. 147.

à l'état de *torso*, par les soins de Reich à Leipzig, à qui Riedel et Weisse l'avaient proposé¹. Il devait rester en cet état, « ainsi que la Vénus de Céos », sauf « s'il se trouvait trois prudes et trois critiques pour demander son achèvement »². Mais peut-être valait-il mieux ainsi, s'il est vrai que la fable aboutissait à des « situations insoutenables »³.

Aussi bien l'exécution se heurtait-elle à des difficultés qui décourageaient l'inconstant auteur. Avait-il entrepris d'« ariostiser en allemand », pour ce qui est de la fantaisie, du style, de la légèreté, de la versification⁴, en s'attaquant à une forme « qui effraierait tout autre qu'un *vesanum poetam*, possédé par la fureur de rimer⁵; il avait surtout cédé « au plaisir de surmonter d'innombrables difficultés, que peuvent supputer ceux qui connaissent notre langue et le mécanisme de notre métrique »⁶. En transposant la stance italienne, dont Meinhard lui avait révélé la musicalité et la souplesse plastique⁷, Wieland avait sans doute fait trop bon marché du sujet lui-même. Derrière le virtuose le poète s'était effacé. « Je vise à la correction, au plus haut degré de perfection auquel je puisse atteindre, parce que j'aime l'art »⁸. Mais l'art ne lui était alors que l'effort par lequel l'esprit s'évadait, le « nepenthès » qui lui déversait l'oubli, partant « le bonheur de sa vie »⁹. Le jour devait venir où un tel bonheur ne lui suffirait plus.

L'imagination, toutefois, s'était rassérénée dans le jeu poétique; au lieu d'une satire provoquante, le plaisir de contraindre la fantaisie la plus débridée dans la forme la plus scrupuleuse. Tandis que l'esprit s'amuse à l'enchevêtrement des motifs et aux ara-

1. Archiv. f. Litgesch., VII, p. 512, 515; A. Br., II, p. 299; D. Br., I, p. 78, 88, 87. BUCHNER : *Wieland und die Weidmannsche Buchhandlung*, 1871, p. 30 ss.

Des fragments des chants III et V avaient été publiés dans la revue de Klotz (1768, 4 St.). La dédicace à Riedel est datée du 30 juin 1768. Le 3 déc. 1867, W. avait perdu l'espoir de terminer *Idris* (D. Br., I, p. 72; A. Br., II, p. 291). Le 1^{er} juin 1768, il hésite encore à le publier (D. Br., I, p. 187, 193).

2. Cf. GRUBER¹, I, p. 226; GRUBER², II, p. 427.

3. D. Br., I, p. 203.

4. A. Br., II, p. 291.

5. D. Br., I, p. 33.

6. Préface de la 1^{re} édit.

7. Cf. LESSING, Lit.-Briefe, 332 (H. IX, p. 345 s.).

8. *Idris*, ein heroisch-comisches Gedicht, 5 Gesänge, Leipzig, 1768, p. 10.

9. II. XVI, p. 9.

besques du dessin, le goût s'attache à la facture et jouit des qualités de l'expression, autant que de l'ironie « qui dévoile les petits secrets du cœur féminin, secrets qu'il n'y aurait pas lieu de cacher avec tant de soin, si le monde avait conservé l'innocence homérique ». Wieland taquinait bien encore les nymphes et les fées, mais il le faisait sans malice, avec un sourire de gratitude « pour le sexe aimable de Vénus et des Grâces »¹.

Certes, Crébillon et Hamilton restaient ses maîtres², même si l'Arioste proposait à l'imagination sa vision ensoleillée, sa composition luxuriante, la profusion de ses figures et de ses inventions. Cette prodigalité du spectacle, expression d'une vie héroïque et fabuleuse issue de l'imagination méridionale, était aussi déconcertante pour Wieland que la truculence shakespearienne. De cette inépuisable trame d'aventures et d'enchantements, de cette décoration voluptueuse et folle, il ne goûtait que les détails; sans s'abandonner à l'étourdissante fantasmagorie, il savourait la parodie de l'épopée chevaleresque et du rêve mystique; mais il était trop prévenu contre « le romantisme », pour se prêter à la mystification, trop philosophe pour se complaire à la pure fiction. Il lui fallait un thème allégorique à costumer, un prétexte à la mise en œuvre du merveilleux, dont il ne sentait plus le prestige légendaire³, et qui n'avait plus à ses yeux qu'un caractère pittoresque et ridicule. Qu'il utilise les accessoires traditionnels de la féerie : anneau magique de Merlin, épée adamantine, talismans, hippogriffes, prodiges, sortilèges, il ne se transporte pas dans le pays merveilleux de la fable. Il combine des motifs, il parodie, par exemple, par le duel d'Ildris et d'Ithyphall, celui de Rinaldo et de Sacripant, par l'idylle de Zerbin et de Lila, celle de Médor et d'Angélica, par la délivrance de Déjanire,

1. D. Br., I, p. 48. Cf. *Idris*, I, str. 5 (H. XVI, p. 8).

2. En 1777, Wieland déclare à Merck (Wagner, II, p. 109) qu'il a lu les Contes de Hamilton une vingtaine de fois, toujours avec le même plaisir. (Cf. Vierteljahrsschr. f. Litgesch., V, p. 497 ss., où se trouvent relevés les motifs les plus caractéristiques de la féerie.)

Ildris devrait son nom au conte de Gueulette, *Les Sultanes de Guzarate* (Cabinet des Fées, vol. 23); Zénide le sien à Hamilton (Zeneyde).

3. En 1772, Wieland compose un ballet *Idris et Zénide* pour la duchesse de Weimar (Cf. Vierteljahrsschr. f. Litgesch., I, p. 379 à 381). Euphorion, I, p. 524 ss, le texte dans Aix, p. 326 ss.

l'aventure de Bradamante dans le « château enchanté »; mais il construit un conte éducatif dans le genre de Biribinker.

Ne se serait-il pas plutôt inspiré de *la Reine des Fées*, que Wieland ne mentionne pas? Idris à la conquête de Zénide, n'est-ce pas une réplique à la recherche d'Amorette, cachée dans le temple de Vénus, par Scudamar? De même que Belphébé n'est sensible que pour Artigal, Zénide est destinée au héros qui saura animer sa statue. Le château de la volupté dans lequel Idris délivre Déjanire pourrait aussi bien rappeler le palais de Busirane ou les jardins d'Acrasie, que le château enchanté où était détenu Ruggerio. Les épreuves de Britomart à Casteljoyeux ressemblent à celles d'Idris chez la belle Salamandrine... Mais, outre ces motifs, qui sont du domaine de la féerie, le poème de Spenser offrait à Wieland, mieux enchaîné que dans le *Roland Furieux*, un scénario pantomimique pour son *Idris*¹. Son symbolisme moral lui était plus accessible que le tempérament exubérant de l'Arioste. Aussi bien Wieland a-t-il réduit, quoi qu'il prétende, le déploiement allégorique à une suite assez restreinte de situations, que l'on jugeait encore trop schématiques et ternes, sans la lumière dorée de la légende².

Ainsi que chez Belphébé et Amorette, contrastaient le vœu virginal et l'aspiration du cœur, Idris et Ithyphall s'opposent l'un à l'autre comme l'amour mystique et l'instinct, le culte de l'idéal et la volupté. L'un est épris de beauté spirituelle « plus noble que ne la concevrait un Titien, plus charmante que le rêve le plus délicieux »³; l'autre, nouveau prince de Trébizonde, est doué d'un tempérament de faune et d'une valeur irrésistible. Pas de victoire qui lui coûte plus d'un soupir. Fort de son expérience, Ithyphall tient que « c'est par la flamme et non par d'indignes larmes, qu'on amollit et fond le cœur des belles ». Là où Idris cherche la déesse, Ithyphall n'en veut qu'à la femme. « Qu'elle connaisse seulement le plaisir, et vous verrez combien de temps

1. Klotz, dans la D. Bibl., II, p. 478 à 495. Cf. Jacobi à Gleim, 12 et 25 oct. 1768, dans PRÖHLE : *Lessing, Wieland, Heinse*, p. 318 ss. :

« In dem Idris sind mir die meisten Erdichtungen zu leer; ich suche noch etwas hinter dem schönen Gewebe, das ich nicht finde. »

2. L. MARINIG, art. cité.

la plus prude résistera¹. » De force égale, les deux champions s'affrontent en vain dans un duel symbolique. Ils concourent à la même conquête, celle « de la plus gracieuse des sylphides », Zénide, la fille de l'enchanteur Astramonde, appelée par le sort à régner sur les esprits. Douée de toutes les perfections, il manque seulement à Zénide, par la faute d'une fée jalouse, la sensibilité. Avec un corps de Vénus et un esprit de Minerve, elle suscite des vœux qu'elle ne peut partager, paralysant la raison du plus sage, et affligeant de tourments éternels ceux qui ont eu le malheur de l'approcher. Son palais est entouré d'amants pétrifiés ou de fous mis en cage, qui fatiguent le ciel de leurs plaintes. L'idéaliste l'emportera-t-il sur son rival, et saura-t-il, mieux que lui, animer l'image de son rêve?

Hanté depuis l'enfance de sa belle chimère, dont l'éclat lui transfigure le monde (« Son souffle me paraissait animer les pierres, et je sentais davantage mon immortalité... »), Idris a trompé la surveillance des druides pour errer à sa recherche, condamné à réchauffer contre son cœur une statue inerte. Réussira-t-il, comme Pygmalion, à lui insuffler son âme, en dépit des tentations qui le détournent de la forme parfaite, des illusions qui se substituent à l'objet de son amour? Des bras d'une naïade, il tombe dans ceux d'une enjôleuse plus insinuante, qui sait se glisser, ainsi que Danaé, dans l'image même à laquelle il voudrait être fidèle, et qui est comme le talisman de sa vertu. D'épreuves en épreuves, celle-ci se trouve exposée à des subterfuges de plus en plus difficiles à déjouer.

Mais Ithyphall n'en est pas moins la dupe de ses sens. Comment triompherait-il du charme fatal qui défend la virginale beauté, lui qui est captif de l'aveugle instinct? Croyant toujours vaincre, il est lui-même toujours vaincu. Il est à la merci de ses impressions, comme Idris de son enthousiasme. L'un se débat avec son imagination, l'autre avec son tempérament. S'il réussissait à conquérir Zénide, Ithyphall n'en reviendrait pas moins à la fée qui l'a séduit par d'autres appâts². Il se laisse prendre par celle-ci son anneau

1. H. XVI, p. 18 à 24.

2. IV, str. 36 (H. XVI, p. 84).

de Cormoran, alors qu'il croit s'assurer « de l'empire des esprits ». Avec toute son expérience, il se trouve aussi impuissant qu'Ildris, devant « l'attrait que l'on ne peut nommer et que l'on sent », devant l'image de la grâce, qu'elle s'exerce dans une forme sensible ou dans une forme idéale. Il est facile de poursuivre ainsi le jeu de l'instinct dans l'imagination, en rapprochant de plus en plus la sensibilité et la raison. Le dénouement n'est-il pas figuré par l'idylle de Zerbin et de Lila? Après d'inévitables errements, le cœur trouve son bonheur, à la lumière de la « lampe d'Aladin », au foyer conjugal, à condition qu'il se résigne aux « limites de la vertu », et que l'enfant du rêve ne se laisse pas attirer par quelque enchanteur au delà de l'enclos domestique.

La vertu est-elle plus que cette prudence à l'égard des sirènes de la fantaisie? Dans le « duel sans merci où la vertu est engagée avec la nature », la « résistance épuise ses forces de résistance »¹. Ildris nourrit son enthousiasme aux séductions des nixes. « La paix de la chaumière, où chaque époux trouve dans l'autre son univers, où, comme des bienheureux dans les Champs Élyséens, oubliés et séparés du monde, satisfaits de leur bonheur caché, qu'ils portent en eux-mêmes, et par surcroît protégés et servis par les Sylphes et les Sylphides, ils sentent à peine couler les heures² », est-ce plus qu'une consolante utopie? Les élus eux-mêmes n'ont pas été épargnés : « Ainsi que l'araignée enveloppe sa capture de fils invisibles de plus en plus serrés, les amours, les ris et les jeux tournoient devant les yeux, jusqu'à ce que la fuite ne soit plus possible³. » Les dupes sont plus à plaindre qu'à blâmer. « Princesse, il y a des cas particuliers, comme on dit; le cœur peut être innocent, si les sens s'égarent⁴. » Les plus heureux ne seraient-ils pas ceux qui ne s'éveillent pas de leur enchantement, les rêveurs : « Ils s'invitent à la table de Jupiter et ils couchent dans le lit de Junon. Qu'Ixion tienne dans ses bras la camériste au lieu de sa maîtresse, en est-il plus malheureux? « Qu'il

1. I, str. 37 (H. XVI, p. 14).

2. II, str. 20 (H. XVI, p. 32).

3. III, str. 121 (H. XVI, p. 73).

4. II, str. 62 (H. XVI, p. 40).

prenne de l'ellébore, et il perdra la moitié de son plaisir ¹. » A défaut de l'innocence du cœur, qui se réjouit d'une fleur, d'un papillon, d'un sourire ², il reste l'illusion de la grâce.

N'est-il pas vrai, Madame, s'il est arrivé à votre vertu de s'engager dans un bosquet discret, sous une tonnelle de roses, à la fin du jour, seule avec un ami, — peut-être sous la clarté tendre de la lune — n'est-il pas vrai qu'il s'agissait en votre sein délicat un je ne sais quoi qui n'a pas de nom dans la langue des muses? Vous vous sentiez — sans savoir pourquoi — si languissante, si émue! Distraite, plutôt, délicieusement perdue dans vos rêves, et, si vous aviez songé à vous interroger, aussi peu disposée que jamais à répondre; portée à vous plaindre et pourtant heureuse, les yeux mouillés par ce qui les charmaient. Dans un tel moment de confusion, dans cet état intermédiaire entre la mélancolie et l'enthousiasme, alors que l'imagination se sent plus libre, en ce clair-obscur de l'âme, un cœur jeune et sensible se laisse prendre au fil de soie de l'amour ³.

Dans cette douce lumière de la fantaisie badine, le destin est sans orages. « Seigneur Paladin, déclare Zerbin, il y a des milliers d'Epictète qui n'ont pas été mis à l'épreuve; mais que le plus assuré ne provoque pas la nature! Ce qui fait la vertu n'est souvent que pur hasard ⁴. »

A cette pantomime folâtre, à laquelle préside un amour arlequin, frivole et ironique, convient, au lieu des tons chauds de la volupté, la pénombre provoquante, « qui endort doucement la raison ». Le nu, ou plutôt la nudité, ne s'y montre que dans le chatolement de l'eau, ou dans les reflets d'une tonnelle, non pas comme chair, mais comme « jeu badin de la nature » ⁵, comme une attrape des sens; elle est « tachetée de rose ou d'une blancheur de neige »; elle ondule à la surface d'un bassin ou se dérobe dans les fleurs ⁶. La peinture cherche à capter l'imagination, à la conduire « dans le monde intermédiaire », dans « la douce mort qu'amour nous donne, pour nous réveiller à une vie plus belle »,

1. IV, str. 26 s. (H. XVI, p. 82).

2. III, str. 39 s. (H. XVI, p. 56 s.).

3. V, str. 80-82 (H. XVI, p. 108).

4. III, str. 12 ss. (H. XVI, p. 73).

5. IV, str. 36 (H. XVI, p. 84).

6. I, str. 19 (H. XVI, p. 11) et V, str. 33 s. (H. XVI, p. 83).

comme l'éprouve Zerbin à la vue des charmes de Lila. Elle évoque le mouvement plus qu'elle ne fixe une attitude; même quand l'épée magique d'Ildris immobilise la bacchanale dans le château des Centaures, le poète abandonne à un sculpteur tel que Puget ou Nahl la représentation de ces corps arrêtés dans leur élan, satyres hilares entraînant dans la danse des ménades échevelées et récalcitrantes, de même qu'il s'en remet à Boucher ou à Rubens pour suspendre dans sa course une nymphe poursuivie, ou pour montrer telle autre « repliée sur le bras de l'amour », en une attitude « qui la fait sentir jusqu'au bout des doigts »¹, et celle-ci encore, alanguie sous un buisson de roses.

Wieland ne se laissera pas « tirer l'oreille » par l'auteur de *Laocoon*, en essayant de rivaliser avec les arts plastiques². Mais son vers n'en est pas moins pénétré de sentiment esthétique; en écartant la séductrice, la main d'Ildris « cède à une impulsion plus douce ». L'auteur sait suggérer les formes plus épanouies de Rubens, aussi bien que les formes vaporeuses du Corrège³. Imagerie de tapisserie, sans doute, d'un accent mièvre et d'un dessin sans relief; mais, dans son cadre conventionnel de miroirs d'eau, de pavillons, d'urnes, de balustres et de tritons, évocatrice quand même du plaisir. C'est en vain que douze nymphes arrosent la torche que brandit Eros : « Il sourit et elle brûle toujours »⁴. Qu'importe que cette décoration voluptueuse n'appelle qu'un regard distrait, ou ne provoque qu'un sourire blasé, « le monde serait bientôt vide de fous et de héros, si l'on se laissait conduire par la raison »⁵.

C'est à ce titre que le fragment se recommandait aux dilettantes, comme une ironisation de la morale reçue par le jeu de la fiction, comme une libération de l'esprit par le charme de la forme. Qu'il ne soutienne pas la comparaison avec l'Arioste, autant que le

1. V, str. 13 (H. XVI, p. 94).

2. IV, str. 13 (H. XVI, p. 79). Cf. II, str. 54 (H. XVI, p. 38).

3. I, str. 21. — Dans la 1^{re} édit., Rubens est cité souvent comme peintre des Grâces. Cf. IV, str. 35. Ce qui ne manquait pas de surprendre Jacobi, qui connaissait mieux la peinture (PRÖHLE, *o. c.*, 320). Wieland a changé plusieurs fois le nom de Rubens en celui de Titien.

4. IV, str. 30 (H. XVI, p. 80).

5. V, str. 99 (H. XVI, p. 111).

voudrait Weisse et Boie¹, ni même ne rivalise avec Ricciardetto, voire, pour le clair-obscur, avec de Bernis, comme le disait Klotz², il apportait à la poésie allemande un peu de légèreté enjouée et de gaieté méridionale; il ranimait le plaisir par l'expression et le rythme, incitait à l'aisance, à la délicatesse du langage poétique. Selon G. Jacobi, il était difficile d'aller plus loin dans le fini du vers³. Cependant, en ce premier état, *Idris* était encore loin de la régularité relative que Wieland lui donna par la suite⁴. Ne pouvant venir à bout des difficultés de la stance, il s'était fait « de la nécessité une vertu », en déliant le vers, et en s'accordant une liberté que le caractère de la langue semblait exiger⁵. Il s'en donnera d'ailleurs lui-même un démenti, en refondant la versification, au détriment peut-être de la fantaisie et de la pétulance du premier jet.

*
* *

Bien qu'achevé seulement à Erfurt, en 1770⁶, après une interruption d'une année, *Le Nouvel Amadis* procède de la même veine « rabelaisienne ou hudibrasienne » que les *Contes Comiques*⁷, avec pourtant une pointe d'humour, ajoutée par le dépit causé à Wieland par sa rupture avec Warthausen, et aussi par la « collusion » dans son esprit de la *Reine des Fées* et du *Voyage Sentimental*⁸,

1. Weisse à L. v. Hagedorn, août 1768. (E. KIRCHNER : *Aus Briefen Weisses an Ch. L. von Hagedorn*, Euph., XI, p. 431; L. SCHÜCKING : *Sechs Briefe H. Chr. Boies*, Euph., VIII, p. 662. Cf. H. TRIBOLET : *Wielands Verhältnis zu Ariost und Tasso* (Sprache und Dichtung, hgg. von H. Maync und S. Singer, Berne, 1919, H. 22).

2. D. Bibl., II, p. 486.

3. 12 oct. 1768.

4. LOEBELL, *o. c.*, 179, comparant Wieland à l'Arioste, trouve que W. aurait bien l'humour intellectuel, mais manquerait d'imagination, de spontanéité et de naturel.

5. Cf. Merkur, 1774, II, p. 288, où, à propos de la traduction du *Roland Furieux* par Fr. A. WERTHES, Wieland se demande si le mètre libre du *Nouvel Amadis* ne conviendrait pas mieux que la stance pour cette traduction.

6. L'édition de luxe parut moitié à Pâques 1771, moitié en automne, retardée par les planches de Oeser, qui d'ailleurs ne satisfirent pas complètement l'auteur. (BUCHNER, *o. c.*, p. 42, 51.) Par contre, l'édition courante, en deux volumes sortit, tout entière à Pâques. Wieland ne s'était décidé qu'après son voyage à Leipzig à la publication, moyennant 500 thalers.

7. A. Br., II, p. 332.

8. D. Br., I, p. 232 s.

du goût de la parodie et du sentiment *dolce-amaro* à la Yorik, dans lequel le monde lui apparaît comme un *worky days world*, qu'il voudrait parfois « pouvoir piler dans un mortier, le fondre en masse pour en faire un autre »¹. Non plus, comme *Idris*, qu'il supplante, une expérience de virtuosité et une délectation d'artiste, ni comme *Don Sylvio*, le jeu facétieux de l'esprit émancipé, mais l'effet d'un ressentiment railleur, d'un scepticisme désabusé, qui se fait un jeu de ce qu'un autre prend pour sérieux et important² : la dernière production inspirée par le « cacodémon » biberachois.

Le costume héroï-comique n'est plus, comme dans *Idris*, traité pour lui-même, en déguisement amusant et pittoresque; il est pris, à la façon de *Don Quichotte*, pour un procédé de caricature, à cause du contraste avec la vilénie des personnages qui le portent. La gloire de la geste chevaleresque jette un reflet dérisoire sur le clinquant des armes; ce qui s'attache encore de prestige à la légende, qui glorifie le courage et l'amour, sert à ridiculiser la petite vanité de la courtoisie mondaine. Il s'agit de déchirer un décor fripé, d'arracher le masque de galanterie, dont s'affuble le libertinage frivole. Le titre annonce non pas une nouvelle parodie du roman de chevalerie, mais le persiflage des mœurs contemporaines. *L'Amadis de Gaule* n'est pour rien dans cette bouffonnerie. Wieland l'avoue dans l'introduction : il n'a fait que feuilleter quelques volumes de la version allemande, pour le coloris et la langue. Ce n'est que plus tard qu'il découvre, dans la *Bibliothèque Universelle des Romans* et dans les *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*, le résumé moderne qu'en a fait Mme de Lubert⁴. L'Amadis de Wieland « n'a donc rien de commun avec aucun des Amadis de la terre », pas plus qu'avec celui de Bernardo Tasso, contre qui Wieland est encore prévenu en 1771⁵. Il pourrait s'appeler tout aussi bien le Nouveau Florismond ou le Nouvel Esplandian,

1. A. Br., III, p. 20.

2. D. Br., I, p. 145.

3. Cf. Vorbericht et D. Br., p. 243.

4. En 1775, le *Merkur* (I, p. 164 à 170) se réfère à la traduction allemande pour signaler les emprunts faits par l'Arioste. (H. 36, p. 361 à 364.)

5. Vorbericht, 1771, où Wieland cite une édition vénitienne de Fabio et Agostino ZAPPINI (1781). — D'après quelques extraits, il juge cette œuvre très inférieure aux éloges qu'en fait l'introduction de Ludovico Dolce. En 1774, ayant eu l'occasion de prendre l'ouvrage en mains, Wieland y voit « ein ehrwürdige-

serait-ce seulement pour berner les critiques, « qui n'ont pas remarqué dans les *Contes* les passages où Lucien parlait par la bouche de l'auteur »¹. Le titre ne justifie que l'utilisation arbitraire des décors, de la fiction féerique et chevaleresque, de l'allégorisation de l'Arioste et de Spenser pour une mascarade satirique.

Wieland ne retient que les procédés typiques, qui font valoir, par opposition, la futilité de sa fable². Le charme du fantastique fait place à la caricature burlesque, pour laquelle le poème de Spenser offrait un prétexte engageant³. A nouveau, la fantaisie comique d'Hamilton fournissait la trame du travestissement, pour lequel Crébillon et toute la littérature légère étaient mis à contribution⁴. Mousseline la sérieuse et Cristalline la curieuse ne se trouvaient pas déplacées parmi les filles de Bambo. Ainsi qu'Arioste l'avait fait des Amadis, Wieland exploitait d'un cœur léger le conte féerique. *Signor Ludovico, dove avete prese tanto?* « Et que vous importe, répondait Wieland aussi gaillardement, si j'ai réussi à égayer le chagrin et à faire rire le plus sage par un salmigondis de *things unattempted in prose or rime?* »⁵ Le *Nouvel Amadis* n'est toutefois pas un conte bleu, mais bien « une œuvre originale qui ne ressemble à aucune autre »⁶; plus qu'un pastiche ou une turlupinade, une manière de roman burlesque à fond sérieux⁷; le « demi-frère d'*Agathon* », selon l'auteur lui-même.

Denkmal des Charakters seiner Zeit, und als ein Abdruck des Geistes und Herzens seines Urhebers beachtungswert. »

Les indications du Vorbericht de 1771 (inexactement reproduites en tête de l'édition définitive) ont dû être rectifiées avec le secours du comte de TRESSAN, dont Wieland avait acquis la traduction libre. (Amsterdam, 1779.)

1. *Amadis*, XV, str. 33.

2. Pour les emprunts à l'Arioste, cf. H. TRIBOLET, *o. c.*, et L. MARINIG. — La 1^{re} édit., par ses références, permet d'en juger mieux que l'édition définitive.

3. Cf. LENZ, *Wielands Verhältnis zu Edmund Spenser, Pope und Swift* I (Programm Hersfeld, 1903).

4. Cf. MAYER, art. cité, p. 507 s., et HORN : *Wielands Neuer Amadis*, Hesperia, Göttingen, 1928, p. 7 ss.

5. *Amadis*, XV, str. 34 (D. Br., I, p. 233). A. Br., II, p. 347.

6. BÖTTIGER, I, p. 160, 182; Merkur, 1782, III, p. 192.

7. A. Br., II, p. 347 : « Vous connaissez trop bien les humains, pour ignorer, que ce n'est que sous les apparences de la folie, accompagnée des Grâces, des Ris et des Jeux, qu'on parviendra à introduire la sagesse dans ce bas monde, et à la rendre aimable aux enfants de notre fou de grand-père Adam et de sa très aimable et très coquette moitié, qui avec toute son innocence se laissa prendre aux premières fadeurs que Satan, séducteur, qui d'ailleurs ne paraît pas devoir être des plus aimables, s'avisait de lui dire. »

Qu'à sa conception ait eu part une pochade humoristique anglaise, suscitée par les mœurs d'une ville d'eaux ¹, cela est d'un intérêt tout extérieur. La satire d'Anstey est dirigée contre la sottise provinciale et la tartuferie de certains milieux anglais; elle possède une note d'actualité et de satire locale, de critique tendancieuse, dont Wieland n'a que faire, même s'il s'inspire de son réalisme psychologique « à la Hogarth », de cette bonhomie enjouée et gouailleuse ². Mais le fond de son coloris, l'accent « socratique » de son humour, c'est à « l'ami Sterne » qu'il le doit.

Yorik était en effet devenu « son homme » ³. Il exprimait, comme il semblait à Wieland, ce que lui-même éprouvait et sentait, « sans avoir pu ou voulu l'exprimer » ⁴ : un sentiment de la vie morale, une intuition apitoyée du cœur, qui ravit et touche à la fois ⁵. Ce n'est pas seulement le « fondu qui tient de la suavité du Corrège », une suavité faite d'intelligence, de goût, de rire et de tendresse ⁶, qu'il voudrait imiter; c'est avant tout l'attitude souveraine de désinvolture et de tolérance, de misanthropie sympathique. Grâce au ton *tristram shandique* qu'a pris son esprit, Wieland essaie de se divertir de même, aussi longtemps qu'il plaira à Dieu, des hommes et de soi-même ⁷. Un ton qui tient du « Socrate et de l'Arlequin » ⁸, où la rancune qu'il peut nourrir se fond dans les regrets du départ, de la fermeture définitive de Warthausen, d'une période révolue de sa vie.

Est-ce pour cela que l'auteur hésite à se dessaisir de son manuscrit, en vue de la belle édition que lui prépare Reich, avec des cuivres d'« Öser »? ⁹ Mais le professeur de philosophie éprouvait

1. The new Bath Guide-Memoirs of the Bl-n-d-r-d family in a series of poetic epistles (2^e édit., 1766). L'auteur est Christofer ANSTEY; cf. BÖTTIGER, I, p. 258; Morgenbl., 1813, n° 129 à 133; GRUBER ², II, p. 427.

2. Walter MAIER : *Christofer Anstey und der New Bath guide* (Heidelberg, 1914). A. BARBEAU : *Une ville d'eau anglaise au XVIII^e siècle*, 1904.

3. A. Br., II, p. 331.

4. D. Br., I, p. 232.

5. A. Br., II, p. 287 s.

6. D. Br., I, p. 221.

7. A. Br., II, p. 307.

8. D. Br., I, p. 234 : « Mein Geschmack ist nun einmal so : Sokrates und Harlekin sind meine Lieblingscharaktere, und Yorik ist es mehr als Einer von diesen Beiden, weil er Sokrates und Harlekin zugleich ist. »

9. Cf. *Amadis*, I, str. 16 (H. XVII, p. 16), le souvenir adressé au comte de Stadion et à sa fille, la comtesse Max, en tête du poème.

aussi quelque gêne à produire les cabrioles de son esprit faunesque, en s'amusant des filles de Bambo, « errant sur leurs dromadaires au long cou ». Il était rappelé à la sagesse, « loin des bocages enchanteurs, où l'amour, déguisé en chevalier, joue avec les grâces et les nymphes » ¹.

La citation de Crébillon mise en exergue : « C'est qu'il ne faut pas croire, non, qu'il soit donné à tout le monde de réunir l'agréable et l'utile... — Cela est bien vrai, dit le sultan; pour le vizir, on n'a rien à lui reprocher; s'il conte bien, il endort encore mieux » ² indiquerait que le badinage l'emporte sur la satire. S'ils sont plus ou moins croqués sur le vif, les fantoches qui défilent dans ces seize chants, en se mêlant dans des combinaisons arbitraires, comme les fous sur le bateau de Sébastien Brandt, existent d'abord pour le divertissement de l'esprit ³. Ils sont assez drôles pour pouvoir se passer de masques, assez « pure nature », pour ne pas trop paraître des copies. Aux six filles de Bambo, en quête de maris, correspondent, afin que « chaque pot reçoive son couvercle », comme dit leur père, six chevaliers errants. Des six couples possibles, cinq ne seront que des comparses humoristiques, remplissant la scène de leurs chassés-croisés, en un jeu qui feint d'être déréglé, « de manière que le lecteur, pas plus que nous-mêmes, ne sache comment en sortir, si ce n'est en laissant tomber le rideau » ⁴.

Pour soutenir l'attention, il importe que cette figuration soit

1. A. Br., II, p. 332 s.

2. CRÉBILLON, II, p. 36 (Ah! Quel conte...).

3. D. Br., I, p. 234; cf. H. XVII, p. 19 :

« Ihr seht, Schach Bambos holde Kinder
« Sind keine Kassandern, wie einst Herr Calprenède geschnitzt.
« Sie sind die pure Natur und ihre Ritter nicht minder;
« Wir pfuschen nicht gern an den Werken der alma mater rerum
« Und lieben den Spruch : « ridendo dicere verum. »

4. *Amadis*, XVI, str. 18 (H. XVII, p. 157). Cf. XI, str. 28 (H. XVII, p. 110).

Wieland n'avait aucune prétention à l'originalité de sa fable. Cf. Merkur, 1782, III, p. 197 ss. : « Ich habe nie kein Geheimnis daraus gemacht; und wer da weiss, wie wenig die grössten Dichter in der Welt, von Homer an, einen Ruhm darin gesucht haben, das Thema ihrer Werke selbst erdichtet oder geträumt zu haben... der wird den Wert einer solchen eingebildeten Erfindungsehre zu bestimmen wissen. Ich meines Ortes gönne sie einem jeden, der sie an sich reissen will, von Herzen, begnüge mich mit dem, was mir nach Abzug derselben übrig bleibt. » Cf. Böttiger, p. 160, 182.

des plus cocasse. Sans se soucier de leur sort « plus que de celui de l'homme dans la lune »¹, l'auteur tire ses pantins par les ficelles, au gré de son imagination, comme il semble, les marquant d'une épithète pittoresque ou d'un détail saillant. Sœurs par la futilité et la prétention, les filles de Bambo, sauf Olinde, qui n'apparaît qu'à la fin du poème, se distinguent par leurs travers autant que par leur physionomie; trop fières pour ne pas être jalouses l'une de l'autre, ce sont de gentilles poupées : Dindonnette, rondelette, d'âme et de corps, incapable de songer à mal auprès d'un faune; Blaffardine la blonde, au regard vague et à la taille de nourrice « une belle plante, juteuse comme une pêche »; Léoparde, une Diane farouche avec des yeux de Junon, mais nullement insensible; Colifichette, tout en grimaces et en caprices, coquette accomplie; Chatouilleuse, enfin, la reine des précieuses, volage de nature et prude par principe. Donc, au jeu de l'amour et du hasard, ces nymphes ont pour partenaires des chevaliers de même acabit, également représentatifs d'une société falote et superficielle : avec Amadis, tous de beaux garçons qui courent la bonne fortune, paraissant dans leur caractère de héros de roman : le sentimental Bleumourant, éternel soupirant; Caramel, l'aventureux chevalier des ruelles, qui lorgne les mollets; Parasol, muscadin pommadé qui joue de l'éventail, un bellâtre « léger comme le rêve et tout aussi insubstantiel »; enfin le lion des salons, l'entreprenant Antiséladon, et l'impétueux Boréas.

Avec de tels comparses, impliqués dans un imbroglio sans fin, n'eût été le caprice du nègre Tulpan qui, en *deus ex machina*, y met fin d'un coup de baguette, en assortissant drôlement ces couples carnavalesques, si bien que le roi Bambo n'a plus qu'à remercier ses gendres « de s'être chargés de sa progéniture, qu'il ne garantit pas »², les tribulations d'Amadis prennent leur valeur symbolique. Cet autre don Quichotte, qui n'a pas l'ingénuité de don Sylvio et d'Idris, traverse un monde frelaté et démoralisé

1. IV, str. 11 s. (H. XVII, p. 46). Avec la même désinvolture, l'auteur, parodiant le roman de cape et d'épée (XI, str. 1-7; H. XVII, p. 103 s.), se moque des machines et des procédés qu'il emploie. (Cf. II, str. 18; VII, str. 2; VIII, str. 22, 34; X, str. 1, 8 s., 24 s., etc...). C'est ainsi qu'il fait participer le lecteur à son jeu. (XVII, str. 41; XV, str. 380.)

2. XVIII, str. 32 (H. XVII, p. 177).

avec une foi soutenue dans l'amour. Toujours déçu, et cédant toujours aux charmes trompeurs, en chacune des filles de Bambo il croit trouver son idéal : auprès de Dindonnette, qui le ravit par sa sottise, de Colifichette, qui l'enjôle par sa coquetterie, de Blaffardine, qui l'attire par sa blondeur, de Chatouilleuse, qui le réveille de son enchantement, de Léoparde, qui le séduit par sa beauté. Pris à tous les masques, il errerait encore, « dans le paradis des fous », s'il ne trouvait enfin dans une chaumière la vertueuse et spirituelle Fleur d'Épine. En cette humble enveloppe, aurait-il le bonheur vainement cherché sous de flatteuses apparences ? Mais son enthousiasme peut comporter autant d'illusions que la sensualité. L'amour n'est pas plus profond pour être né d'un enchantement suscité, dans la tendresse du crépuscule, par « un chant qui ferait fondre un rocher, pleurer un tigre, arracher l'âme au corps et réveiller les morts ». Amadis croit aimer pour la première fois, parce qu'il éprouve une émotion nouvelle. « Crois-moi, Olinde, le monde dût-il me prendre pour fou, tu es infiniment plus belle à mon cœur que toutes les poupées avec lesquelles j'ai joué jusqu'à présent ¹. » Mais les yeux resteront-ils toujours fermés ? Le cœur avait-il été dupe de l'imagination, il est aussi bien possible que les sens le soient maintenant du cœur. Si, pour la logique du conte, le charme physique vient s'ajouter par un coup du sort au charme spirituel, et si Olinde se trouve transformée en Belladone (Fleur d'Épine), comment ne pas craindre qu'avec la beauté ne ressuscite la futilité, et que, reprise par le monde, Belladone ne redevienne la plus insupportable des filles de Bambo ? Ce qu'elle devait à la solitude et au malheur disparaîtra peut-être, et Amadis sera frustré de sa sage résolution.

Aussi bien est-il fou de chercher « au pied de l'Atlas » ou dans un « château enchanté », « plus que le masque de la grâce naturelle, et de se laisser prendre aux artifices de la coquetterie et aux grimaces de la vertu ». Antiséladon ne regrette-t-il pas, dans ce siècle corrompu, l'âge d'or du Lignon où, pour un baiser, on bannissait un amant éprouvé ? ² Que la faute en soit à l'un ou à

1. XVII, str. 22 s. (H. XVII, p. 164).

2. XIII, p. 31 (H. XVII, p. 132).

l'autre sexe ¹, chacun y triche au jeu : « Il y va comme en Angleterre, où la constitution ne se maintient que par la discorde ². » Tant pis pour Amadis s'il ne veut pas se mettre à l'unisson et s'il s'obstine à son sentiment dans un monde « enchanté », que le nègre Tulpan fait tourner à sa badine, tout en tenant sa partie dans la pièce, ainsi que le fait Obéron ³, grand seigneur jovial qui s'amuse de ses fantoches. Amadis vaut-il mieux que les autres, lui qui se laisse surprendre dans une attitude qui l'eût perdu à d'autres yeux qu'à ceux de la « reine des précieuses » ? Mais, en vérité, quel homme à sa place eût été plus réservé, se demande le poète humoriste ⁴. « Le sage prend le monde comme il va, et la faim tire de la marmite quotidienne un mets divin ⁵. »

Que reste-t-il du mérite, s'il suffit d'une Blaffardine pour confondre un tel héros ? L'alchimiste, à qui Dindonnette fait manquer le grand œuvre, n'en est peut-être pas plus ridicule qu'Amadis se battant pour Léoparde. « Grande est la puissance de la beauté ! Le diable de Milton, à la vue d'Ève, n'oublie-t-il pas toutes ses tortures ? ⁶ » En fait, il n'est que l'instinct tyrannique qui bafoue la raison et fait éclater le vernis civilisé par son élan aveugle. La société feint de l'apprivoiser en le déguisant, mais il ricane, d'autant plus insolent dans les figures déformées qu'il revêt, centaures, tritons, faunes, satyres ou géants qui, dans leur course désordonnée, traversent le sentier de la vertu. La nature se venge de l'affectation et des grimaces qui la renient.

Par le miroir magique de l'art, le poète déshabille la fatuité, ainsi que le fait le nègre facétieux pour Blaffardine. Mais celui-ci ne pousse pas davantage l'épreuve jusqu'à la cruauté ; il s'empresse de rendre à chacun ses illusions, en rétablissant la règle du jeu. Il est juste qu'Amadis subisse la mystification de l'innocence et de la naïveté, au lieu de celle de la coquetterie. Son idéalisme peut être une autre vanité. Se défendant de scruter le

1. XIV, str. 2 s. (H. XVII, p. 139).

2. XIV, str. 32 (H. XVII, p. 141).

3. C'est le nom qu'il portait d'abord (1^{re} édit., II, p. 219). Il prend ainsi l'emploi du Maure dans la nouvelle de l'Arioste, qui a inspiré *Aurore* et *Céphale*. Cf. TRIBOLET, *o. c.*, p. 47 ; MARINIG, *o. c.*, I, p. 33.

4. VII, str. 33 (H. XVII, p. 71).

5. XIII, str. 26 (H. XVII, p. 131).

6. X, str. 13 s. (H. XVII, p. 96 s.).

cœur, comme pourrait le faire Yorik, l'ironiste ne veut d'ailleurs s'en prendre qu'au costume ou au masque¹. Mais le masque couvre-t-il visage plus édifiant? Qu'il mette en déroute par la bonne humeur et la tolérance « le vieux dragon qui nous incite au mal »², l'hypocrisie et la chimère, l'auteur ne ménage pas les prétentions rationalistes³. Il concède à la nature ses faiblesses, à l'esprit sa marotte, la part de singularité qui appartient à chacun. S'il nous amuse, don Quichotte n'en est pas moins sympathique. Wieland se moque du préjugé moral et de la convention, mais il n'en rend pas responsable la nature humaine; il le fait avec le détachement souriant de la fantaisie. C'est une turlupinade sans aigreur et sans attendrissement, qui ne touche qu'aux dehors de la vie, aux formes frelatées que lui donne la civilisation. Des divertissements que Tulpan offre à ses hôtes, son goût se détourne vers un plaisir moins délicat : un repas frugal, pris avec un ami « socratique », sous des arbres qu'il aurait plantés, et arrosé d'une coupe couronnée de roses⁴. Au lieu du mélodrame des « Nouveaux Marsyas » qui étourdit l'oreille, la mélodie de Galuppi, de Hesse et de Pergolèse, « ce fils de la nature », qui élargit la poitrine et transporte l'âme⁵.

La poésie ne se parodie-t-elle pas elle-même dans cette fiction bouffonne, qui laisse voir les ficelles de sa composition, les artifices de l'illusion? « Le père Homère » n'est pas plus ménagé que l'Arioste, alors que le poète renvoie les muses au ciel⁶, pour s'en tenir à la réalité, assez drôle par elle-même, dès qu'on la considère du point de vue qui convient⁷. L'imagination, devenue lucide et froide, veut rester dans la vérité. « Qu'on n'accuse pas un pauvre diable de poète des péchés qu'il n'a pas commis, alors qu'il nous amuse et s'emploie à nous rendre sages en plaisantant. Son rôle est de montrer à chacun son visage, qu'il soit beau ou qu'il soit laid »⁸. S'il enfreint les convenances, il ne laisse pas de soulever

1. VII, str. 20 s. (H. XVII, p. 71).

2. XII, str. 11 (H. XVII, p. 115).

3. XVI, str. 1 s. (H. XVII, p. 152 s.).

4. XII, str. 10 (H. XVII, p. 115).

5. XIII, str. 2-3 (H. XVII, p. 125).

6. X, str. 24 (H. XVII, p. 99).

7. XV, str. 33 s. (H. XVII, p. 150); XVI, str. 18 ss. (H. XVII, p. 157 s.).

8. IX, str. 6 (H. XVII, p. 85).

le masque. « N'en déplaît à Platon, le plus beau visage ne prouve rien pour l'âme, pas plus que l'étiquette dorée pour l'âge du vin ¹. » Il le donne pour ce qu'il est, sans le séduisant idéalisme de Winckelmann ². Une fois dénoncé le secret caché *in laeva parte mamillæ*, le « monde des idées » doit reconnaître la *vis centripeta* de Buffon ³.

Mais que devient le plaisir du jeu, l'attrait du mensonge? Pas plus que la forêt vierge qui entoure le palais de Tulpan, la fiction ne conserve de mystère. Aussi factice qu'un théâtre de marionnettes, elle n'occupe que les yeux, montrant des silhouettes sans consistance, presque honteuse devant la réflexion « socratique ». Ce comique sans âme est prêt à se résoudre en sagesse ⁴, à s'effacer devant l'empirisme désabusé de Hagedorn ou d'Horace, que Wieland invoque comme ses maîtres ⁵. Car cette vision caricaturale détruit le solide de la raison; détachant la vie de ses relations normales, elle l'éclaire par le dessous au moyen du faux-jour de la réflexion « socratique », elle lui enlève ses proportions et son équilibre. Dans le jeu des impressions, la conscience va à la dérive, sans bouée ni rivage. Comment distinguer le vrai du faux, alors que tout fuit, qu'il faut renoncer à connaître le visage des actions, à prendre pour vertu ce qui n'est que nuance de sentiment, illusion encore ⁶. L'héroïsme ou la divagation, il n'importe; la destinée n'a plus de sens. Il n'est qu'à se divertir au spectacle de la folie universelle, en évitant les moulins à vent de la spéculation. L'intelligence savoure son affranchissement; détachée des choses, elle se confie à la fantaisie esthétique.

A cet égard, Amadis était la contre-partie d'Agathon ⁷. Celui-ci renonçait à un monde décevant pour se sauver lui-même; et voici

1. XI, str. 31 (H. XVII, p. 110).

2. XI, str. 29 (H. XVII, p. 110).

3. XVI, str. 10 ss. (H. XVII, p. 136).

4. Cf. les réflexions et remarques, surtout dans la 1^{re} édit., ainsi que le *Vorbericht* de 1771. Le *Magasin* de Schirach, I, p. 255, conseille à Wieland de grouper les notes à la fin du texte.

5. XVI, str. 7 (H. XVII, p. 54) et 1^{re} édit., I, p. 15 (note).

6. Cf. *Gedanken bei einem schlafenden Endymion* (ein Fragment), paru d'abord dans *Poet.-Blumenlese auf das Jahr*. 1773, de Boie (p. 81 ss.), H. XI, p. 127 s., et *Merkur*, 1773, III, p. 99 ss. : *Vorbericht zu einem Anti-Cato* (H. XI, p. 139 s.), où, en guise de commentaire, l'attitude mystique et l'attitude stoïcienne se trouvent une fois de plus ridiculisées.

7. A. Br., II, p. 333.

que la conscience se dérobe à son tour dans le caprice des instincts et le faux-fuyant de la vanité. Les formes se brisent, laissant échapper leur contenu de raison. Il n'est plus rien d'immobile ni de lié; le monde est une fantasmagorie ouverte à l'esprit.

Aussi le poète règne-t-il en maître sur ces ombres falotes. A sa guise, il mène le jeu, accompagnant la licence de l'imagination d'une égale désinvolture du goût, donnant au ridicule la saveur de l'expression enjouée.

Dans un poème de ce genre, déclare Wieland, il faut laisser à l'esprit « capriccio » l'espace et la liberté de mouvement, pour ses cabrioles et ses écarts. Une versification monotone entraverait la démarche, et contrarierait singulièrement le caractère folâtre, le badinage et la naïveté du récit, faisant contraste avec le ridicule et le burlesque de la matière, bref avec la nature d'un ouvrage qui tient plus du jeu de l'imagination, de l'épanchement d'une veine abondante d'humour, que de la réflexion et de l'art ¹.

L'allure dégagée qui convient à la grâce, et non pas le laisser-aller de l'humour. Il faut que l'art se dépouille et se fasse oublier, tout en exerçant son pouvoir idéalisateur.

Cette aisance, qui doit tromper le lecteur, c'est le triomphe de l'ironie poétique. La truculence de l'imagination appelle la sobriété de l'expression. Aussi l'auteur prévient-il les imitateurs qu'ils s'apercevront de ce que cache de virtuosité et d'effort cette apparence de légèreté. Comme elle ne relève que de l'oreille, la versification exige le sens le plus subtil du nombre, de l'harmonie ². Si, pour réagir, à la fin du siècle, contre le « sans-culottisme poétique » qui prétendait s'en prévaloir, Wieland a discipliné cette licence, autant que le supportait la ligne sinueuse de la grâce ³, il avait, à la veille de la révolution littéraire, donné l'exemple d'une franchise retenue,

1. Vorbericht, 1771.

2. A. Br., II, p. 339 : « Dass Amadis ein Ding ist, das nichts anderem gleich sieht, und nur nach seinen eigenen Regeln beurteilt werden muss, brauche ich einem Gleim nicht zu sagen. Die Versart ist auch, wie Sie sehen, von meiner eigenen Erfindung. Ich denke, sie ist dem Sujet angemessen. Nach meiner Meinung sollten alle Versarten, die nicht heroisch sind, etwas Lyrisches haben. Je mehr je besser. Ich hasse die Alexandriner und alle steifen monotonischen Versarten in langen Gedichten tödtlich. »

3. Vorbericht, 1794.

conservant à la fantaisie la mesure de la forme. Tandis que s'unissent les tonalités les plus disparates, le langage noble de l'épopée chevaleresque et celui de la galanterie précieuse, le bouffon et le naturel, les termes étrangers et les locutions triviales, en une diversité qui en imposait à Lessing¹, le rythme « dithyrambique » se plie à tous les mouvements de la verve et de la réflexion. Une versification libre, qui ne veut être qu'une prose animée, comme l'expression la plus juste de l'humeur enjouée, laquelle, à défaut de naïveté, se donne pour « le produit de l'art, de l'imitation, d'une application qui, à force de travail, devient naturelle, c'est-à-dire presque imperceptible »². On comprend le ravissement de Gleim et de Jacobi³, et que l'*Almanach des Muses* ait félicité Wieland d'avoir si bien réussi à « allier l'imagination italienne à la philosophie anglaise », que l'Allemagne n'avait plus rien à envier aux pays étrangers pour ce qui était du genre héroï-comique⁴. Mais le *Nouvel Amadis* trouvera-t-il beaucoup de lecteurs, pour le suivre dans cette désinvolture? Mayence, comme on verra, menaçait de ne plus couvrir suffisamment son professeur d'Erfurt⁵.

Mais l'audace n'en témoigne que davantage de la sincérité subjective de cette ironie. Elle était le biais par lequel la conscience de Wieland échappait au conflit avec le monde, en s'établissant entre la raison et la nature, s'accordant la seule forme d'illusion dont pût s'accommoder le sensualisme sceptique, une illusion lucide « de clair-obscur ou de clair de lune », qui lui « cachait bien des défauts et lui rendait les beautés plus touchantes »⁶. Quoi-que aussi « idéale » que l'enthousiasme le plus décidé, elle ne lui cachait plus le réel; elle le tenait seulement à distance par un déguisement folâtre. De cette attitude de refus et d'abandon, de cette demi-évasion dans la vérité empirique, Wieland va tirer une sagesse, la « philosophie des grâces ».

1. Cf. FÜLLBORN, *Aus Lessings Leben und Nachlass*, III, p. 184. Cf. LOEBELL, *o. c.*, p. 198.

2. H. XVII, p. 205.

3. Gleim à Uz (Schüddekopf, p. 218); J. G. Jacobi à Gleim, L. inéd. 12 décembre 1769. (Fribourg.)

4. Cité par E. HARN, p. 5.

5. BÖTTIGER, p. 177.

6. D. Br., I, p. 147.

CHAPITRE X

LA PHILOSOPHIE DES GRACES

Que l'humour dont Wieland avait fait, sous l'influence de Sterne, « la forme habituelle de son esprit », ne fût que le déguisement du rêve idéaliste, moins l'effet d'un déchirement intérieur que la dissonance de l'expression avec le sentiment, rien ne le montrerait mieux que *Musarion*. C'est la composition de cette période qu'il donne, dans la dédicace à Weisse ¹, comme « l'expression la plus fidèle de son caractère ».

Je me suis appliqué à le représenter, en la personne de Musarion, aussi parfaitement que le permettait mon propos : sa philosophie est celle à laquelle j'ai conformé ma vie ; sa façon de penser, son goût, son humeur m'appartiennent ; le jour tempéré, dans lequel elle considère les choses humaines, cet équilibre de l'âme entre l'enthousiasme et le détachement ; ce badinage léger, qui lui sert à séparer du vrai tout ce qui pourrait l'altérer : l'outrance, l'inconvenance ou l'enthousiasme, ces scories qui, par l'action des préjugés, des passions, du fanatisme, de l'imposture, ont corrompu les notions morales de l'humanité ; l'ironie socratique qui tamise la lumière pour ménager l'amour-propre et les yeux délicats, l'indulgence aux défauts de notre nature qui reste, en dépit de ses imperfections, l'objet le plus aimable que nous connaissions, — ces traits par lesquels Musarion se distingue de certains sophistes ou hiérophantes modernes, — ce sont bien les linéaments de mon cœur.

C'est du moins le tour que prenait sa fantaisie dans les premières années de son mariage, quand l'accord était fait avec le sort, et qu'au lieu de se rebiffer en accusant le monde, Wieland s'installait le mieux qu'il pouvait dans une philosophie qui le

1. Préface de la 2^e édit., reproduite dans l'édit. Kürschner et A VII, p. 157 s.

lui voilait assez pour le lui rendre supportable¹. Il s'efforçait, dans son petit jardin, d'oublier Warthausen et d'organiser son existence à son goût². Il conformait ses exigences à son lot modeste : *qui bene latuit, bene vixit*³, se procurant « à peu de frais » les sentiments qui élargissent la solitude et adoucissent le renoncement, la résignation souriante au lieu de l'amertume⁴, l'ironie sceptique au lieu des « beaux châteaux en l'air », de Platon et de ses pareils⁵. Un compromis entre le désaveu de la raison et l'illusion de l'imagination. « Mais je vous adorerais, disait-il à Sophie, si vous aviez la façon de penser et de voir les choses de Lady Worthley Montague!⁶ » Ce compromis, il l'imaginait aux côtés d'une femme émancipée et enjouée, qui saurait élever l'amour jusqu'à l'amitié, et donner à l'amitié le charme esthétique de l'amour, d'une compagne pour l'esprit, qui donnerait sa mesure au rêve. De cette aspiration à un bonheur léger, apaisé, aspiration que le mariage n'avait pas comblée, est sortie l'idylle philosophique de *Musarion*.

Un conte, dans sa première conception, qui, avec d'autres projets : une *République des Ombres*, les *Iles bienheureuses*, *Psyché* ou l'*Histoire Naturelle de l'âme*, le *Festin de Solon*, *Aspasie*... faisait partie d'une deuxième série de récits satiriques et badins, d'inspiration lucianique⁷. Conçu dès 1764, sitôt après *Don Sylvio*, il procédait de la même disposition folâtre et de la même attitude critique à l'égard de la spéculation et du dogmatisme. Demi-sœur de Danaé, Musarion avait à confondre, par son art de courtisane, la morale stoïcienne comme la morale pythagoricienne⁸. Il s'agissait d'une charge analogue à celle du *Banquet*, ou des *Doctrines*

1. D. Br., I, p. 147 : « Ich betrachte Alles, soviel ich kann, im mindesten Lichte. »

2. D. Br., I, p. 47, 61.

3. A. Br., II, p. 279, 307.

4. A. Br., II, p. 343.

5. D. Br., I, p. 150 s; cf. p. 138 s.

6. Horn, p. 83. Cf. A. Br., II, p. 289 : « Hat es denn, um aller Grazienwillen, keine Musarion, keine Ninon de Lenelos und Lady Worthley Montague mehr in der Welt? »

7. A. Br., II, p. 247, 250, 276; D. Br., I, p. 39, 203.

8. Sur les sources de Musarion, cf. STEINBERGER, *o. c.*; ASMUS : *Die Quellen von Wielands Musarion* (Euphorion, V, 1898); MINOR : « Zeitschrift für d. Philologie, 19, 1887, p. 228 s.; WEIZSÄCKER : « Correspondenzblatt für d. Gelehrten und Realschulen Württembergs, n° XXI, p. 208.

à l'*Encan* de Lucien, dans laquelle elle devait jouer un rôle d'arbitre, sinon de malicieuse provocatrice, pour mieux constater, ainsi que le Lycinos de Lucien, que « les princes de la philosophie se font, par leurs disputes, des pitres qui amusent l'assistance : Je me disais à moi-même : Est-il donc vrai que la science détourne de la rectitude du jugement ceux qui ont l'œil fixé sur les livres et les réflexions qu'ils renferment? » Édifié par la dispute de ses maîtres, Timon-Phanias tournait le dos aux philosophes pour suivre l'hétaïre. Que l'idée du scénario ait été suggérée, plutôt que par Aristenète ou Alciphron, comme l'auteur le donnait à penser ¹, par l'*Alma* de Prior ², il importe peu. Du poème didactique anglais pouvait lui venir le prétexte satirique de la dispute, mais non pas la conclusion ni le mouvement dramatique; pour les procédés comiques et le pittoresque, il n'en restait pas moins tributaire de Lucien.

Comme Wieland n'a donné à *Musarion* sa forme définitive qu'après l'achèvement d'*Agathon*, dans le sentiment rasséréné qu'il trouvait à son foyer ³, il a pu tempérer de bonhomie la « critique du platonisme », et relever la charge par une souriante vision d'idylle. A *Musarion* il attribue alors, avec le charme qui triomphe de la sophistique, une sagesse limpide qui humilie les deux philosophes, « images de la plupart de ceux qui affectent ce titre » ⁴.

1. Dans les notes, et plus tard à Böttiger (BÖTTIGER, p. 150, 154), Wieland aurait trouvé dans Alciphron (I, 14) le motif de l'amant qui fait le philosophe par dépit et revient ensuite à sa maîtresse. (Cf. MINOR, art. cité, p. 238 s.) Pourtant il s'attribuait volontiers l'invention du sujet. (Lettre à J. G. Jacobi, dans MARTIN : *Ungedruckte Briefe von und an J. G. Jacobi*, Quellen und Forschungen, III 1874, p. 76.) *Musarion* serait « ein Werklein, wozu unter alten und neuen kein Muster oder Paradigma bekannt ist. »

2. WUKADINOVIC, o. c., p. 54 s.; cf. A. Br., II, p. 250 s. : *Musarion*, eine Art von comischem Lehrgedicht im Gout der *Alma* von Prior, welches die Bekehrung eines Platonikers und die Widerlegung des ganzen phantastischen Systems dieses weisen Mannes enthalten soll.

3. Le premier chant a été communiqué à Gessner en 1766, comme échantillon du poème donné alors comme terminé (D. Br., I, p. 33). Le manuscrit fut envoyé à Zimmermann en janvier 1767 (cf. A. Br., II, p. 274). Il revint de Zurich en septembre de la même année (D. Br., I, p. 71) et fut communiqué à Sophie La Roche en novembre (D. Br., I, p. 114). Cf. HORN, p. 82 s. Il parut l'année suivante (oct. 1768) chez Reich à Leipzig, sous le titre : *Musarion oder die Philosophie der Grazien*, ein Gedicht. Cf. Archiv f. Litgesch., VII, p. 513, et BUCHNER, o. c., p. 31.

4. HORN, p. 83.

Pour avoir raison d'un visionnaire, il suffisait de l'œillade d'une Chloé; mais il appartenait à la messagère des Grâces, une fois confondue l'imposture de ces prétendus moralistes, de conduire Phantias par les sentiers fleuris de la poésie.

Si Wieland n'a pas affublé sans quelque humour son jeune idéaliste du manteau de Diogène, en souvenir de la profession de vertu qu'il avait faite à Zurich, il était déjà trop détaché de sa jeunesse pour accentuer l'allusion ¹. Son apprenti philosophe s'est retiré du monde par dépit, après avoir dissipé sa fortune. Il essaie de l'ascétisme jusqu'au premier sourire de la fortune. Il boude la joie auprès de deux maîtres, qui, au premier abord, devaient faire hésiter sa vocation. Était-elle plus encouragée par le stoïcien qui fait parade de sa logique, ou par le mage qui affecte de vivre en pur esprit? ² Pas plus la froide raison que l'enthousiasme mystique ne pouvaient faire oublier à Phantias la joie de vivre. Le personnage d'un Timon ne se soutient pas à vingt ans en dépit de quelques déboires. Wieland en était arrivé d'ailleurs lui-même « à penser sur le christianisme comme Montesquieu sur son lit de mort; sur la fausse sagesse des esprits sectaires et les fausses vertus des fripons, comme Lucien; sur la morale spéculative comme Helvétius; sur la métaphysique, rien du tout » ³. Pour sa deuxième conversion Phantias n'attend que le retour de Musarion, de qui il se croyait abandonné; il n'a plus qu'à couper sa barbe, dont il paraît sa contrition.

Il apprend qu'on ne gagne pas le cœur d'une Musarion par une passion ombrageuse. Elle s'était dérobée au désir de son amant

1. A. Br., II, p. 371. — A propos de sa philosophie nouvelle, Wieland écrivait à Bodmer : « In der Tat würden Sie selbst und alle meine alten Freunde zu Zürich gewaltig betroffen sein, wenn ich wieder zu Ihnen kommen, und Ihnen zeigen könnte, dass ich immer der Wieland bin, den Sie ehemals geliebt haben; nur um ein gut Teil kälter, gelassner und malgré moi-même, dazu gestimmt, die Dinge dieser Welt (wie meine Musarion und ihr Phantias nach seiner Bekehrung) in einem Lichte zu betrachten, welches wenig von demjenigen verschieden ist, worin ich die Spiele meines kleinen noch nicht zweijährigen Mädchens betrachte... »

2. Faut-il donner aux masques un caractère individuel, comme le fait Asmus? (Euph., V.) Il s'agit évidemment de types dont les principaux traits sont donnés par Lucien. Cleanth rappelle le Thrasyacles du TIMON, et le Zenothemis du Banquet Théophrone tiendrait son caractère du PYTHAGORAS, dans les Doctrines à l'Enchan, avec quelques traits de l'Ion du Banquet.

3. A. Br., II, p. 241 s.

par prudence et dignité. « Les grands sentiments ne conviennent pas à mon âme... mon élément, c'est la joie limpide et calme, qui projette un reflet rose sur toutes choses. »¹ Parce qu'elle a deviné un caractère et un esprit qui méritent son estime, elle s'est refusée à « un enthousiaste, à demi-faune, à demi-dieu ». Ainsi que Julie Bondeli, elle a eu recours au badinage pour « chasser le démon » qui le tourmentait; elle s'est gardée de la contagion par le jeu de la coquetterie. Devait-elle sacrifier les droits de la fantaisie à une ardeur fanatique? Le charme de l'amour, selon elle, c'est la liberté : « Souvent c'est un goût passager, un rien, un caprice, qui décide du choix. » Que Phantias ne secoue-t-il pas les sombres pensées, et, plutôt que de se soumettre à une règle austère, dans un accoutrement ridicule, que ne s'adonne-t-il pas avec elle à la douceur de vivre? La nature, qu'il fuit, lui fera grâce : « C'est dans l'ombre des bois que le bonheur nous surprend, alors qu'on ne l'attend pas. »

Ayant apaisé son cœur, Musarion n'a plus grand effort à faire pour rasséréner l'esprit de son amant et le réconcilier avec lui-même. Ce qu'elle lui offre n'est pas en effet la contrainte, mais la délivrance; c'est la fuite dans le climat tempéré de la grâce, où le sentiment ne soulève, ainsi que le zéphyr, que de douces émotions, sans jamais déchaîner ni tempêtes ni angoisses; le rêve d'une vie ombragée, dans l'enclos idyllique. « Comme j'aime les Muses et les Grâces, c'est ainsi que je t'aimerai, si cela peut te rendre heureux. Ton bonheur peut commencer aujourd'hui, il ne cessera qu'avec la vie. » Un bonheur qui ne dépend plus des circonstances, à peine de l'objet qui le procure, étant essentiellement un accord de l'âme, une trêve aux désirs et aux soucis dans l'illusion. « Satisfait d'un lien qui n'attachait que l'âme, tu demeurais des jours entiers auprès de moi, et me quittais sans regret à l'apparition de l'étoile du soir, afin de gaspiller une partie de tes nuits avec Glycère. N'était-ce pas mieux ainsi? » lui demande Musarion. Pas d'engagement, par conséquent, mais le jeu de la sympathie, l'attrait spirituel, l'abandon de l'amitié. Pour que la cabane austère se transforme en chaumière arcadienne, il suffit d'un sourire. Au seuil de la vie réelle, les deux amants accueilleront la

1. Musarion, III; Hempel, IV, p. 35.

promesse de la minute fugitive; ils se transporteront dans le jardin des rêves, « où Pomone élit domicile avec Flore et les Zéphirs »; ils s'égareront dans les bosquets « où la grave pensée se mêle aux jeux et aux ris; un petit ruisseau ombragé d'ormes les invitera à la sieste, et, sous une tonnelle, le vin qu'ils boiront avec le voisin d'Horace, sera comme un nectar; un corps sain, un esprit libre, un cœur apaisé, un front sans nuages... »¹.

Est-ce beaucoup plus que n'accorde la nature? Mais cette modération est moins sagesse que charme. Elle a effacé de la conscience l'ombre de la résignation. Elle n'est pas l'acceptation du destin, mais une façon de le tromper, en rehaussant le présent. Une perspective, dans laquelle le monde, sans se changer en Élysée, ni en Enfer, ne laisse pas de prendre une coloration plus engageante disposant à l'indulgence et à la gratitude; une disposition qui concilie et qui isole à la fois. Telle est bien la mission d'une Musarion : elle incline au contentement sans exiger d'effort. Si elle ne refuse pas son estime au héros et au saint, elle détend l'âme dans l'enchantement. Au lieu de stimuler aux entreprises audacieuses, d'exalter le courage comme Zénon, ou l'imagination comme Platon, elle cultive dans le cœur les qualités dont se pare l'existence. « Le jardinier ne développe-t-il pas l'humble fleur des champs pour en faire la somptueuse parure des jardins? »

Tout son enseignement est dans sa forme achevée. Elle persuade par la mesure de son geste, par la souplesse de sa démarche et l'ingénuité de son esprit. Elle est ce qu'elle paraît : tendre et réservée, enjouée et loyale, ironique et fragile, sûre d'elle-même parce qu'elle ne dépasse pas son naturel. Comme elle tient à la liberté plus qu'au plaisir, à la santé plus qu'au ravissement, elle dispense moins de faveurs que de joie spirituelle; elle libère le sentiment en bannissant la réflexion. Comme le voulait Ninon, elle soumet le *carpe diem* au rythme de la grâce².

Que Wieland y ait été gagné par Winckelmann ou par Watelet, il tendait de lui-même à cette esthétisation de la raison morale. « Un

1. Musarion, III; Hempel, IV, p. 42.

2. Voir, pour ce développement, l'étude de Raymond BAYER : *L'esthétique de la Grâce*. Paris, 1933.

peu plus de liberté d'agir selon vos inclinations et d'être à tout moment et en toute occasion ce que vous vous sentez disposée d'être... vous rendrait la plus aimable et la plus estimable des femmes... » écrivait-il à Sophie qui, de son côté, l'aidait à « unir la sensibilité du cœur à la stabilité de la raison et à la modération de la sagesse »¹. Aussi prête-t-il à Musarion « ce reflet de sagesse dans la beauté », la simplicité et l'aisance, qui font oublier la politesse imposée, et restaurent dans la conscience la dignité de la nature². Le mérite de Musarion, c'est précisément cette ingénuité de la pensée qui sauve du formalisme vain, et réintègre la morale dans les inclinations, remplaçant la règle par le contrôle du goût. Elle rend la spontanéité au sentiment. A l'âme redevenue innocente elle enlève l'angoisse et le devoir, en lui offrant la paix des champs, ou plutôt « les charmants déserts » de Gessner, que Wieland contemplait avec « un étrange mélange de délectation et de mélancolie »³.

Quelle meilleure réfutation du dogmatisme hargneux que ce souriant détachement parmi les fleurs de la vie? A la joute passionnée des deux prophètes Musarion préside avec une souveraine ironie. Laissant l'un s'enivrer de son orgueilleuse ataraxie et l'autre s'extasier dans les bras de son esclave, elle ramène Phantias des prétentions de la raison à l'aimable sagesse d'Horace, l'incitant à « jouir avec satisfaction des biens que la nature et le sort nous accordent, à se passer sans peine des autres, à considérer toutes choses sous leur meilleur aspect, sans chercher à découvrir ce que Jupiter a la sagesse de nous cacher..., à ne jamais tenir rigueur à autrui de ses folies, mais d'en rire ainsi que des siennes..., à fuir l'hypocrisie et à ne pas se vanter de sa vertu, ni à s'échauffer pour elle, mais à la pratiquer sans attendre de récom-

1. D. Br., I, p. 122, 128.

2. WINCKELMANN : *Von der Grazie in den Werken der Kunst* (1759) : « In der Einfalt und Stille der Seele wirkt sie (die Grazie) und wird durch ein wildes Feuer und die aufgebrachtten Neigungen verdunkelt. » Cf. JUSTI : *Winckelmann...*, II, p. 332.

3. D. Br., I, p. 63 s. (1767 et non 1764) : « Ich sehe wirklich Ihre Landschaften als eine Folge von Idyllen an, bei denen ich so viel denke und empfinde, als wenn sie mit Worten gemalt wären. Ihre Zeichnung ist wirklich Poesie... »

pense, par goût¹ » Que l'épicurisme s'ennoblisse dans la forme de la belle Athénienne, c'était lui conférer assez de prestige pour ne pas effaroucher la pudeur, en haussant par la suppression des conflits le sentiment du bonheur terrestre. « Un être si délicieux n'a pu s'épanouir que sous le ciel hellénique; il n'a pu atteindre cette perfection qu'au pays où Socrate s'était formé chez Aspasia », juge encore, vingt ans plus tard, le Suisse Hottinger². C'est à peu près ce qu'avait éprouvé le jeune Goethe, quand, disciple d'Oser, il crut à la révélation de la sagesse antique, et se sentit encouragé par l'exemple de Phantias, à lutter contre une époque ingrate³. En l'honneur de Musarion, Gleim suspendit un portrait de Wieland dans son « Temple des Muses et de l'Amitié »⁴.

L'auteur, à la vérité, n'attendait pas du « génie de l'époque » un accueil enthousiaste à ce message esthétique, qui ne devait toucher que les esprits débarrassés du moralisme traditionnel, ralliés à un humanisme stylisé par la culture « philosophique ». En pleine conscience de sa vocation, il engageait, dans la préface à Weisse, tous ceux qui vouent leur vie à l'art et à la philosophie, ou qui leur consacrent les plus belles heures de leur existence, à se pénétrer de la noblesse de leur culte, des avantages qu'ils en tirent pour leur bonheur et leur indépendance; grâce à lui, ils seraient maîtres de leur sort, pourraient se passer de la protection des grands, si leur caractère s'élevait comme leur esprit, si l'influence des Muses et des Grâces s'exerçait sur leurs inclinations, si le goût rendait leurs sentiments plus délicats et plus généreux. « Que ne gagnerait la société, la nature humaine, encore si loin de la perfection dont elle est capable, à l'émulation de tous les

1. H. IV, p. 42 s. Goethe a résumé la sagesse de Musarion dans le *Maskenzug* du 18 décembre 1818. (Jubil. Ausg., 9, p. 349) :

« Genügsamkeit und tägliches Behagen
 « Und guten Mut, das Übel zu verjagen,
 ♦ Mit einem Freund, an einer Liebsten froh,
 « Der Grösst' und Kleinste wünscht es immer so.

2. *Versuch einer Vergleichung der deutschen Dichter mit den Griechen und Römern*. Zurich, 1789.

3. *Dichtung und Wahrheit*, II, liv. 7 (Jubil. Ausg., 23, p. 68 s.).

4. W. Körte : *Gleims Leben*, p. 445.

talents, de tous les écrivains, en vue de l'œuvre commune de la civilisation! »

Par l'inflexion de l'idéalisme esthétique vers la culture morale, Wieland cherchait sans doute à pallier l'épicurisme, qui ne pouvait manquer d'inquiéter les pasteurs. La *Bibliothèque* de Weisse, elle-même, tout en rendant hommage au fini de la forme, alliant la sagesse à l'élégance la plus châtiée pour le régal du connaisseur et du philosophe, du bel esprit et du libertin, laissait entendre cependant « que l'auteur s'est attaché depuis quelque temps à rendre la vertu suspecte, à montrer que, là où l'on croit agir avec raison, on n'obéit qu'à ses penchants »¹. Que Bodmer gourmande son ancien disciple de sacrifier Pythagore, Zénon, Platon, à une hétaïre², celui-ci pouvait ne pas s'en soucier. Mais il n'ignorait pas que la morale des Grâces allait inquiéter plus que le comique licencieux et le jeu anacréontique, qu'elle exercerait une séduction plus dangereuse que les motifs païens mis à la mode par la glyptique. La poésie badine de Hagedorn et de Uz, de même que celle de leurs modèles, de Chaulieu, Chapelle, La Fare ou Gresset, ne se donnait que pour un divertissement de l'esprit, une évocation d'un âge d'or irréel, ou d'une naïveté abolie; c'était façon de se délivrer, dans le silence du cabinet, de la contrainte acceptée dans la vie, ou d'accuser la société au nom de la nature, mais d'une nature poétique plus que rationnelle, de s'égayer³ ou de déjouer les convenances⁴. Mais Musarion ignore la distance du bonheur évoqué par rapport au présent; de son état d'hétaïre, elle tire le privilège d'accorder plus qu'une illusion hédoniste. Elle ne connaît qu'un seul Eros, qu'une Grâce indivisible, « n'en déplaise à ce damné de Shaftesbury », comme disait Wieland. Elle ne recourbe le désir que pour l'insinuer à la raison. Elle rend à la joie de vivre ce qu'elle retire à l'instinct. En émuissant ainsi la pointe du péché,

1. Neue Bibl. d. Sch. Wissensch., IX (1769), p. 129. Cf. HORN, p. 99.

2. *Von den Grazien des Kleinen in der Schweiz*, 1769, im Namen und zum Besten der Anakreontchen.

Sur l'attitude de Wieland, cf. D. Br., I, p. 80, 91, 100, et sa lettre à Bodmer: A. Br., II, p. 312 ss.

3. Cf. Uz, *Versuch über die Kunst stets fröhlich zu sein* (Édit. de 1768, p. 239).

4. FR. SCHULTZ : *Klassik und Renaissance der Deutschen*, I (Grundlagen der klassisch-romantischen Lit.). Stuttg., 1935, p. 16 s.

en le normalisant sous les formes de la vie policée, elle le légitime pour l'esprit ¹. C'est pourquoi elle devait agir sur la conscience, et suggérer une forme de moralité qui ferait échec au christianisme.

C'est par quoi Wieland dépassait le dilettantisme anacréontique de Gleim et de Jacobi, avec qui Riedel le reliait. Non pas que cette virtuosité fût sans mérite à ses yeux, encore qu'il ne mesurât pas l'éloge et qu'il allât jusqu'à s'extasier devant la Vestale de Jacobi, ou devant sa Vénus au bain, autant que le ferait Winckelmann devant le Ganymède de Herculaneum ². Rien ne l'empêchait d'encourager Jacobi dans sa manière idéalisante et de lui recommander Boucher plutôt que Watteau. Mais l'« art pour l'art », si l'on peut dire déjà, n'était pas son affaire. Il était trop moraliste pour s'amuser seulement du figuré, pour s'adonner au plaisir de dégrader le vrai dans le flou du rococo. Il ne séparait pas la forme poétique de l'action philosophique; c'est pourquoi son genre était le conte moral.

Le lecteur habile, dans le vêtement ni trop lâche, ni trop serré, qui laisse deviner plus qu'il ne découvre de beautés, trouvera à la vérité, ainsi qu'à une personne réelle, d'autant plus d'attraits. Quant aux autres mortels moins avisés, ils prendront plaisir aux broderies, au chatolement de l'étoffe, à la couleur et à l'action; et s'ils font bon marché de la personne qui le porte, y perdront-ils beaucoup? ³

Que les pédants ne goûtent pas « le sel attique », il y avait les salons de Vienne, il y avait Paris ⁴.

*
* *

C'est bien ce qui engagea Wieland à poursuivre dans la voie du didactisme mondain, surtout lorsque, par Riedel et Weisse, il se

1. FR. POMEZNY : *Grazie und Grazien in der d. Lit. des XVIII. Jahrh.*, 1900, p. 180 ss.

2. A. Br., II, p. 316 s.

3. Fragment de *Psyché*, dans la dédicace à Weisse.

4. Aux éloges de Gleim, Jacobi, Weisse, s'ajoutait, pour consoler Wieland de la réserve de l'Allg. d. Bibl. (XII, 2. St., p. 286 s.) la perspective d'un succès en France, auquel pourraient contribuer Hüber et l'abbé Arnauld, avec qui Weisse était en relations. *Musarion* fut traduit par JUNKER en 1770, ainsi que par M^{me} D'USSIEUX (Bibl. des Romans).

trouva relié au groupe anacréontique, où l'allégorie était en faveur¹. Il reprit alors le projet d'une *Psyché*, qui le poursuivait depuis des années, « comme un fantôme qui vous tend les bras et qui s'évanouit quand on veut le saisir »². L'idée lui en avait-elle été donnée par La Fontaine ou Corneille? Comme un des symboles éternels qui flottent dans la rêverie humaine, la fable d'Apulée sollicitait en effet son imagination poétique depuis Zurich, soit par le mystère qu'elle évoque, ou par le charme plastique dont elle a été revêtue par les peintres, le Corrège, Rubens ou Coyvel. Ne se prêtait-elle pas à cette « histoire naturelle de l'âme », dont il est question dans une lettre à Lavater en 1768, comme d'un projet que Wieland n'a pu réaliser depuis huit ans?³ Partagé entre l'interprétation philosophique et l'attrait suggestif, il ne savait en effet en faire, selon l'indication donnée par Herder dans ses *Fragments*, un mythe tel que pouvait le concevoir le génie de l'époque, en prenant la fable « au moment où elle échappe au philosophe » : « Ce serait, ajoutait Herder, la voie, par delà les hauteurs inexplorées de la raison, vers la région de l'intuition; le sommet peut-être de la création poétique en l'état de notre culture⁴. » Mais, au lieu de la « baigner dans la lumière d'Apollon », Wieland ne l'éclairait que du clair-obscur ironique du conte. La gracieuse allégorie qui, chez Apulée, devait rassurer une jeune captive, servait maintenant à un « subtil pythagoricien » pour charmer la nostalgie d'une belle prêtresse de Diane; et c'était *Aspasie*, retirée à Ecbatane après la mort de Cyrus. Combien il peut être délicat, en certaines circonstances, de toucher aux mystères de l'âme, le conte qui encadrait l'histoire de Psyché devait en apporter la preuve⁵.

A la belle recluse, qui rêvait volontiers par les soirées d'été,

1. Cf. COLLEVILLE : *La Renaissance du lyrisme dans la poésie all. au XVIII^e s.*, 5^e partie.

2. H. XI, p. 81. Cf. D. Br., I, p. 204.

3. Archiv f. Litgesch., IV, p. 301.

4. Suphan, I, p. 474 s. Wieland avait deviné l'importance de Herder. Archiv f. Litgesch., VII, p. 512, 515; D. Br., I, p. 178, 180 s.; A. Br., II, p. 283.

5. *Aspasia, oder die platonische Liebe* (d'abord intitulée : *Aspasia, eine griechische Erzählung*), ne parut qu'en 1773, dans le Merkur (II, p. 120 ss.); le conte est donné pour un ouvrage déjà ancien, resté depuis plusieurs années dans son tiroir (H. XI, p. 95 ss.).

« alors que rien ne retient et que tout émeut l'imagination », le mage Alcaeste contait l'aventure merveilleuse de la fille du ciel : son enfance folâtre, délicieuse de candeur et de pétulance, prête à tous les plaisirs et à toutes les chimères; puis, au sortir du demi-sommeil de l'innocence, alors que tout en elle était encore ingénuité et attente, indétermination et virtualité, l'éveil de la conscience et sa formation, sous l'égide des Muses et des Grâces, dans le paradis des rêves; puis, comment lui vient, dans une illumination mystique, l'appel de son dieu; comment elle surprend sa duplicité et enfin se décide à son destin terrestre.

Des quatre chants, plus ou moins complètement exécutés, il ne subsiste que des fragments, pour la plupart incorporés à d'autres compositions¹. C'est ainsi que l'éducation reçue par Psyché, par les soins des Muses et des Grâces, a trouvé place dans un « petit ambigu », que Wieland écrit en 1770, sur un plan déjà ancien², pour une Danaé plus ou moins imaginaire, c'est-à-dire pour la comtesse de Wartensleben, une dame de la cour de Mayence³.

Il est assez vraisemblable que, sans le recueil de Meunier de Querlon, qui venait de paraître⁴, Wieland n'eût pas voué aux

1. *Bruchstücke von Psyche, einem unvollendet gebliebenen allegorischen Gedichte.* (H. XI, p. 81 ss.) D'après les indications du Merkur, 1774, où parurent les deux fragments les plus importants, d'autres auraient été incorporés dans *Idris*, *Amadis*, *Aspasie*, *Combabus*. Un fragment avait paru à la suite des *Grâces*, en 1770, sous le titre : *Psyche unter den Grazien*; dans le même poème, l'évocation de l'Âge d'Or, au premier chant, provenait de *Psyche*.

2. HASSENCAMP, p. 189, 213, 225, 236. En 1771 Wieland envisageait une réédition des *Grâces* et de *Musarion*, sous le titre *La Philosophie des Grâces*, dédiée à cette personne, amie de Dalberg, récemment nommé Statthalter d'Erfurt (A. Br., III, p. 71). Sur la comtesse de Wartensleben, cf. HASSENCAMP, p. 189, 224 s., et A. Br., III, p. 61. Cf. BUCHNER, *o. c.*, p. 41 s.

3. *Die Grazien*, Leipzig, 1770. La dédicace à Danaé est datée de 1769. Le sujet était déjà compris dans le programme des Contes de 1764. Cf. D. Br. I., p. 19, 39; A. Br., II, p. 249, 355; HORN, p. 132 s.; HASSENCAMP, p. 213 ss.

Voir MONACARDA : *Die Grazie di C. M. Wieland*, studi di Filologia moderna, 1909.

4. *Les Grâces* (1769) (MEUSNIER DE QUERLON) contiennent notamment la traduction de la XIV^e Olympiade de Pindare (par l'abbé MASSEU), avec une dissertation sur les Grâces; une Ode (au duc de Vendôme) de HOUDART DE LA MOTTE; une Épître aux Grâces de L. M. C. D. B. (Cardinal DE BERNIS); un conte anacréontique, traduit librement de GERSTENBERG; un extrait du *Ballet des Grâces* (M. ROY); *Les Grâces vengées* (traduit de METASTASIO); *Les Grâces*, comédie de SAINT-FOI; une lettre du chevalier de Méré, sur la Beauté et la Grâce; un extrait de l'article sur la grâce de l'Encyclopédie (VOLTAIRE et WATELET); *Criton* ou dialogue sur la Grâce et la Beauté (traduit de l'anglais); *Réflexions sur la Grâce*

filles de Vénus un culte aussi fervent, qu'il n'eût pas fait d'elles « les filles de son esprit et de son cœur »¹. Ne prétendait-il pas vouloir « les servir jusqu'au dernier moment? »² Elles présideraient non seulement à ses écrits, mais encore à sa vie elle-même. Ne pouvant les sculpter comme Socrate, ni les attester, comme Winckelmann, dans l'œuvre des artistes, il leur rend hommage d'après leurs thuriféraires les plus qualifiés. Qu'il feigne de récuser les Donat et les Bernis³, pour ne s'en rapporter qu'aux témoignages plus certains d'Anacréon et de Xénophon, ou encore de Platon, c'est pure ingratitude. Il connaît si bien les Grâces françaises que, sans égard à la tradition antique, il fait naître les siennes, sur la foi de Massieu, « d'un dieu qui dispense la joie au monde et d'une déesse qui fait les délices du ciel et de la terre »⁴; qu'il les habille avec Saint-Foi du costume arcadien pour leur première rencontre avec le petit Amour, qu'elles surprennent dans son sommeil, balancé comme un papillon sur les fleurs. Wieland enjolive le mythe de festons badins, rehausse la noble nudité, que respectait Voltaire, d'une gaze légère « comme le brouillard argenté dont le zéphir, d'une main folâtre, cachait la rougeur de Luna, tandis qu'elle contemplait le beau pâtre endormi »⁵. Il les fait s'ébattre, avec Sannazzaro et La Fontaine, dans un paysage d'idylle. Invoquant le pinceau de Boucher et de Watteau, il voudrait leur donner « la beauté idéale dont parle Winckelmann avec un enthousiasme qui, dans sa bouche, a tant de vérité » :

Cette forme unie, comme surgie à la façon d'une idée et projetée en un souffle, cet air sublime, ce sourire épanoui sur tout le visage, ce charme de félicité qui transparait comme à travers un voile, et qui annonce immédiatement la Grâce⁶.

dans les ouvrages de *l'Art*, de WINCKELMANN; les *Pensées sur la Grâce*, de ZANOTTI; le *Discours sur la Grâce*, du P. ANDRÉ...

POMEZNY, *o. c.*, p. 186 ss., montre que W. a très probablement utilisé le recueil, que Gleim lui signale d'autre part au reçu de son poème (PRÖHLE, *o. c.*, p. 84). MONACARDA (art. cité) pense surtout aux Pastorales de LONGO SOPHISTA, à l'Arcadia de SANNAZZARO, aux Amours de Psyché de LA FONTAINE.

1. HASSENCAMP, p. 213.

2. HORN, p. 133.

3. Dédicace à Danaé, H. XI, p. 154.

4. MONACARDA, *art. c.*, p. 280 s.

5. H. XI, p. 173.

6. H. XI, p. 172 s.

Car la forme pure ne se transfigure « que sous l'effet d'une inspiration extraordinaire », dans l'imagination d'un artiste privilégié. Un « demi-aveugle » comme Wieland ne peut que trahir leurs petits secrets.

Aussi les vénère-t-il comme dispensatrices de la joie spirituelle et du rêve consolateur. C'est à ce titre qu'elles lui étaient « très réelles » et lui faisaient « un bonheur infini » : « Elles charment mes poèmes, me donnent quelquefois de la gaieté, et plus souvent du contentement avec moi-même et mon état; elles me font préférer le plaisir de jouer avec mes enfants à tous les plaisirs du monde ¹. » Renonçant à approfondir le mystère de leur charme, qui ne peut être saisi que sur la plage indécise du sentiment esthétique, il les reconnaît à leur action sur l'âme sensible qui les approche, ainsi que sur le développement moral de l'humanité. Si la poésie les fait jouer avec l'amour, à l'âge d'or de la pastorale, c'est qu'elles allument une tendre flamme. Elles donnent à la nature l'attrait « magique » de la naïveté, qui établit entre nous et elle une relation plus intime. Elles animent la statue de Pygmalion ². De Pétrarque, Wieland a appris la « douceur ineffable par laquelle la grâce s'insinue dans le cœur; et il sait par Winckelmann qu'elle « agit dans le calme et la simplicité de l'âme, en dehors de la passion et de l'imagination » ³. Que ne voudrait-il les connaître plus directement, avoir aussi la sensibilité du peintre! ⁴

Du moins sait-il gré aux Grâces de l'illusion bienfaisante qui, dans le recueillement de l'esprit, ou par le sourire ravi avec lequel les sages antiques célébraient une Laïs, une Phryné, une Glycère, recrée dans le bel instant le bonheur édénique. La grâce n'est-elle pas dans l'hésitation de la conscience au seuil de la pensée, dans

1. HORN., p. 133.

2. H. XI, p. 193.

3. Wieland ne suit pas sans réticence Winckelmann dans son sentiment mystique du beau (H. XI, p. 195) : « Diese Empfindung ist so fein, so geistig, dass sie mich vielleicht betrügen könnte; aber ich kann doch, alles wohl überlegt, selbst dem bescheidenen Geist des Zweifels, den ich aus der sokratischen Schule geerbt habe, nicht so viel einräumen, dass ich seinen Bedenklichkeiten die Gewissheit meiner Empfindung aufopfern sollte. »

4. H. XI, p. 88. Cf. Roth, I, p. 97 s. : W. se souvient d'une vierge de Guido Reni, qu'il a vue à Dusseldorf, devant laquelle il a senti « dass Venus und ihr ganzer Hof neben dieser wahrhaft göttlichen, intellektuellen Schönheit nicht mehr Eindruck auf mich machen würde, als eine Phryne neben einer Panthea ».

la curiosité insoucianta qui n'a pas d'objet, bref dans l'idéalisation de tous les sentiments qui embellissent l'existence? « Cythère elle-même reconnaîtra que c'est par vous qu'elle règne sur les cœurs. » C'est elle qui perpétue en effet le goût du jeu, qui anime la fantaisie et sauve la liberté des inclinations. Abolissant la contrainte, elle restitue à la vie son risque. C'est ainsi que, pour un Chaulieu ou un Voltaire, la jeunesse du monde ne se flétrit pas. « Voilà aussi ce que Musarion voulait apprendre à son élève. Comment pouvait-on ne pas l'entendre? ¹ »

C'est, tout de même, dans les formes heureuses fixées sur les gemmes et les médailles de Pompéï ², que sa rêverie eudémoniste ressuscitait la grâce païenne de l'époque où le héros jouait de la lyre, où Ménandre grandissait entre Théophraste et Glycère, où aucune prévention ne voilait la nature à Alcmène et à Zeuxis; de l'époque où l'artiste, à qui les Grâces s'étaient montrées sans ceinture, sur la rive fleurie du Céphise, osait se féliciter d'une telle faveur ³. Les sens ne pourraient-ils retrouver cette fraîcheur et l'esprit cette légèreté? Pourquoi Wieland s'interdirait-il de laisser folâtrer les chastes déesses dans les bosquets du Parnasse, où l'une d'elles donnerait le jour au génie de la satire, tandis que l'autre, s'il faut en croire Homère, engendrerait avec le Sommeil les songes légers qui égalaient la nuit des veuves et des vestales, puisque aussi bien « le ciel poétique a d'autres règles que celles qui régissent la morale humaine »? ⁴ Dans une nature déliée du contrôle rationnel, élevée à la majesté attrayante, à la noblesse sans faste d'un paysage du Poussin, l'esprit bannit le souci, la pudeur perd sa timidité et le devoir sa rigueur.

Voilà qui, certes, n'était pas fait pour rassurer les dévots. Si Kästner ne prenait pas sans méfiance « une médecine présentée en de si jolis sachets », et s'il recommandait aux lecteurs et aux

1. H. XI, p. 172 s.

En 1768, Klotz avait publié son essai « über den Nutzen und Gebrauch der alten geschnittenen Steine », dont G. Jacobi, dans la préface à la traduction des romans de Gongora, recommandait l'étude. Il y invitait à une monographie du dieu Amour, d'après les idées qu'en ont données les peintres et les poètes (p. 196). Cf. POMEZNY, *o. c.*, p. 183 s.. Le poème de W., toutefois, était conçu antérieurement, du moins comme conte comique (D. Br., I, 39).

3. H. XI, p. 98.

4. H. XI, p. 153.

lectrices de « ne pas être des enfants », et de cracher la drogue, si toutefois elle n'était pas trop diluée dans la substance qui la contient¹, d'autres, comme Herder, dénonçaient l'utopie arcadienne comme un batifolage stérile et décevant². Que signifiait cette transposition de l'idéal naturaliste en une fiction badine, la profanation du rêve esthétique en une morale des Grâces, sous le patronage de Sapho et d'Anacréon, et l'exemple d'Aspasie, présidant aux conseils d'Athènes? Une morale pour des Danaé ne froissait-elle pas plutôt les chastes déités?³ L'âge d'or hellénique semblait couvrir un sensualisme d'autant plus raffiné qu'il se donnait pour innocent et naïf. Suffisait-il de dégrader la conscience pour restaurer l'innocence, d'enlever à la vertu sa raideur et sa gravité pour l'éclairer et l'ennoblir⁴, d'effacer les mobiles de la raison pour ramener les inclinations aux objets de l'aspiration spirituelle?

Ce qui achevait de déconcerter, c'était le dilettantisme affiché de la forme, en cet hommage aux Grâces antiques, hommage trop manifestement tourné vers le badinage affecté par Gleim et Jacobi dans leur correspondance, et dont Wieland n'avait pas été le dernier à sourire⁵. Cette allure d'abandon et d'inspiration folâtre, cette indécision entre la prose et le vers, cette désarticulation rhapsodique, laissant à la pensée l'allure flottante d'un papillotage galant, cette confusion de l'art et du naturel, cette ironie mutine, tout cela ne trahissait-il pas une frivolité, dont on commençait à craindre l'influence sur les mœurs?⁶ Ce ton sceptique et voluptueux, était-ce celui d'un professeur de philosophie? Weisse lui-même s'inquiétait, trouvant que l'Allemagne, avec Michaelis, était

1. Göttinger Gelehrte Anzeigen, 1771, St. 12, p. 102 s. Cf. A. Br., III, p. 35 s. 40. BUCHNER, *o. c.*, p. 48. Wieland avait demandé à Jacobi de le soutenir, c'est pourquoi celui-ci écrivit son manifeste : *An das deutsche Publikum* (1771). Cf. L. de Jacobi à W. reproduite en appendice.

2. Herder, *Fragmente* (Suphan, I, p. 344 s.).

3. *Allg. d. Bibl.*, 1772, 1. St. p. 194 à 198 (de Ebeling, d'après G. PARTHEY : *Die Mitarbeiter an Fr. Nicolaïs Allg. d. Bibl.*, Berlin, 1842, p. 50, 58).

4. Cf. *Hamburger Neue Zeitung*, dont le compte rendu est reproduit par MONACARDA, *o. c.*, p. 311.

5. *Briefe von Johann Georg Jacobi*, dédiées à Gleim (1768); *Briefe von den H. Gleim und Jacobi* (1768). Dans cette correspondance reviennent à chaque page les noms de La Fare, Chapelle, Gresset; on y sent l'imitation des L. de Chapelle et de Bachaumont. Cf. D. Br., I, p. 229 s.; A. Br., III, p. 14 s.

6. Cf. *Frankf. Gelehrte Anz.*, 1772. D. Lit. Denkm., 7, p. 456.

déjà pourvue de trois prêtres des Grâces, et qu'il n'était nullement besoin d'un quatrième¹. Elle n'allait d'ailleurs pas manquer d'une pédagogie des Grâces, ni d'une revue des Grâces².

Si Wieland n'avait pas visé à cet engouement suspect, s'il n'avait pas voulu favoriser une émancipation des sens par l'imagination du plaisir, il n'en est pas moins vrai qu'il ne permettait pas de distinguer entre la coquetterie d'une Laïs et l'ingénuité d'une Phyllis, entre l'épicurisme et la sage modération du goût. C'est ainsi qu'il dressait contre lui tout ce qui, en Allemagne, réagissait contre la liberté de l'esprit et la licence du sentiment; et que, par complaisance pour ses nouveaux amis de Halberstadt, il encourait les mêmes reproches. Qu'il y ait une part de virtuosité dans cet essai d'une forme demi-lyrique, dont le modèle lui était donné par l'opérette et le mélodrame, Wieland ne l'a pas caché à Jacobi, qu'il poussait à postuler la gloire d'un Favart allemand³. Lui-même cherchait alors, par l'étude de Quinault, de Saint-Foi, de Métastase, « une naïveté d'expression », une musicalité du vers, susceptibles de tenter un compositeur⁴. Il se trouvait trop intéressé par le Pygmalion de Rousseau pour ne pas sacrifier à un genre auquel ses relations avec Weisse l'entraînaient, indépendamment de son penchant personnel et de la faveur de l'époque⁵. Ne rêvait-il pas déjà d'une scène lyrique plus « classique » que celle de Weisse, plus proche du théâtre antique? Quoi qu'il en soit, ses *Grâces* étaient conçues dans l'esprit d'un tel théâtre. Sans l'accompagnement de l'orchestre, la poésie devait en paraître aussi mièvre et grêle que celle d'un livret; elle flottait dans une « idéalité »

1. Lettres de Weisse à Uz du 26 janvier et du 25 mars 1771. *Morgenblatt*, 1840, p. 286 s.

2. Jacobi fit paraître en 1770 *Das Lied der Grazien* (*Werke*, III, p. 143), puis, en 1773, *Charmides et Theone*, qui se recommande de Musarion, encore qu'il soit écrit dans une note plus « romantique ». En 1774 parut à Halle l'*Académie der Grazien*, destinée aux jeunes filles. Sur le culte des Grâces, cf. POMEZNY, *o. c.*, p. 215.

3. *Ariadne auf Naxos*, de GERSTENBERG, est de 1767. *Elysium*, de JACOBI, de 1770. « Ich wünschte, écrit Wieland à Jacobi, dass es mir möglich wäre, die Kunst der Arien meinem Metastasio abzulernen... Wie weit mir selbst Versuche von dieser Gattung in den Grazien gelungen sein möchten, darüber wünschte ich, zur Bestätigung Ihres und unseres Gleims vielleicht allzu nachsichtlichen Beifalls, das Urteil eines Hillers oder irgend eines andern Tonkünstlers, dem die Musen hold sind, zu erfahren. » (*A. Br.*, III, p. 22.)

4. *A. Br.*, II, p. 350 s.

5. L. inéd. à J. G. Jacobi de 1771. (Fribourg).

fluide, qui méritait la désapprobation de Diderot, quand il en jugea d'après la translation de Junker et de M^{me} d'Ussieux ¹. Elle n'en plut que davantage à la belle société, notamment à Vienne, où le marquis de Boufflers la recommandait ². Si sensible pourtant aux compliments parfumés, Wieland ne se laissait pas abuser sur les mérites d'un genre dont, mieux qu'un autre, il connaissait l'artifice. Ayant « vengé Jacobi » ³, d'une critique rigoriste, il renonça l'année suivante à refondre son ouvrage, qui lui était devenu par endroits « insupportable de platitude » ⁴.

Par l'exemple de son ami, il jugeait mieux des inconvénients d'un dilettantisme esthétique plus perfide que l'humour, parce qu'il n'a pas la correction du sentiment blessé, qu'il ne procède pas d'une conviction froissée, d'un besoin de vérité et d'opposition. Ce n'était que la fuite de l'imagination dans une convention sans rapports avec la vie; non pas le recours à l'absurde en faveur de la nature, mais l'évanouissement de la conscience dans l'effacement crépusculaire du réel. Aspasia s'en rend compte en revenant à elle-même, après n'avoir que trop cédé aux suggestions d'un symbolisme équivoque autant que la clarté falote de la lune. Ce symbolisme n'a-t-il pas le même effet « de nous ouvrir le monde des esprits? On se trouve léger comme une plume, on a l'impression de se dissoudre; la scène de la vie disparaît, une délicieuse langueur gonfle le cœur... Libre de soucis, l'âme croit s'élancer vers le beau; elle sent se dégager en elle des aspirations sublimes... » Mais Aspasia s'étonne « de n'en avoir pas prévu l'issue » ⁵.

Non moins probant est le cas de *Combab* qui, selon la tradition de Lucien ⁶, ne se fait aucune illusion sur le risque qu'il court à

1. DIDEROT, *Œuvres Complètes* (Assezat, VI, p. 426) : « Peut-être cela est-il délicieux en vers, mais en prose, cela n'est pas la même chose...; et puis il y a en général dans tous ces ouvrages (*Psyché*, I, p. 54), trop de roses, de jasmins, de bouquets et pas assez d'idées et de finesse. »

2. GRUBER², II, p. 503; HORN, p. 143.

3. PRÖHLE : *Zeitschr. f. preuss. Gesch.*, XVIII, p. 522.

4. A. Fr. H. Jacobi, 23 déc. 1771 (Roth, I, p. 54). La 1^{re} édit. avait paru en automne 1770, en petit format, à 2.000 exemplaires. Elle eut 7 tirages successifs, le plus haut chiffre atteint jusqu'alors par un ouvrage de Wieland (BUCHNER, *o. c.*, p. 163). (Cf. HASSENCAMP, p. 213.)

5. H. XI, p. 101.

6. Sur la source de Wieland, cf. POLHEIM : *Die Überlieferung des Wielands Combabus* (Euphorion XVI, 1923). Wieland a pris son sujet à la légende de la déesse de Syrie, relative à la fondation du temple d'Hierapolis consacré à

divertir Astarté, pendant le temps où elle se trouve séparée de son époux. D'avance, il a consenti à la vertu ou à sa sécurité, le sacrifice de son bonheur. En est-il plus digne d'admiration pour avoir supprimé la tentation? De son « lamentable héroïsme », il n'a que le regret des périls trop bien connus. Le libre accès, qui lui est donné auprès de la reine, tourne en dérison son platonisme obligé. N'ayant plus à lutter, il n'est plus dupe d'un mirage. L'allusion au cas de Robert d'Arbrissel, dont Bayle s'égaie avec sa gravité malicieuse, souligne l'ironie morale ¹. « Mettez-vous à sa place », demande Wieland aux « virtuoses », « que feriez-vous? Car qui doute que vous ne soyez des hommes? » Dans les incantations des saints, ne se mêle-t-il pas des soupirs de l'ombre, et quand l'âme se recueille, n'est-ce pas l'heure où la fée Mab place sous les yeux toutes ses séductions? Rien d'étonnant s'il arrive que l'on glisse sur un sol plein d'embûches : « L'imbécile a la ressource de louer Dieu de lui avoir donné en guise d'esprit une bonne dose de prudence ². »

La raison mystifiée ne sépare plus le bien et le mal, pas plus que le beau et le laid :

Qu'en serait-il, si le peintre et le poète n'avaient le pouvoir de transfigurer les choses par la magie de l'idéal? De quoi est fait le charme de leurs œuvres pour le spectateur sensible? Que seraient les Grâces auxquelles la nature ne peut offrir de modèles, les Galatée, Danaé, Hébé ?³

La même illusion fait l'artiste et le sage. Pas plus qu'on ne distingue dans l'émotion de l'esprit entre la réalité et le rêve, on ne sait si l'on obéit à la vertu ou à l'égoïsme. Rêver, comme

Hiera par Stratonice, l'épouse du roi d'Assyrie, Seleucus. Cette reine, ayant inspiré à son beau-fils, Antiochus, une passion coupable, dut faire réparation à Hiera en lui élevant un temple. Elle fut confiée à la garde de Combab. Le conte semble avoir été composé à Biberach, encore qu'il ne parût qu'à Erfurt, en 1770. Dans les *Werke*, il porte en sous-titre : « Was ist die Tugend? ».

1. Voir la note de W., H. XI, p. 246 s. et GRUBER¹, II, p. 171.

2. H. XI, p. 122. W. reconnaissait que pour écrire de pareils ouvrages, il vaudrait mieux ne pas être professeur à Erfurt (HORN, p. 123); cf. A. Br., II, p. 365; HASSENCAMP, p. 208, où il déclare au chanoine Dumeitz que son Combabus est « d'une baliverne telle qu'assurément aucun professeur en Faculté quelconque avant lui ne s'est avisé d'en composer ».

3. Fragments de *Endymions Träume*, cité dans les Grâces. Cf. D. Br., I, p. 208 s. Klotz l'a publié dans sa *Bibliothek*, 1768, St. 7, p. 422 s.

Endymion, d'embrasser la beauté, n'est-ce pas déjà la posséder? La vie ne serait-elle plus qu'un songe, comme le proclame, avec Salomon, la sagesse des nations ?¹ Pourquoi chercher à séparer la raison de la chimère, la vertu de la beauté? Comme on n'en saisit jamais que des reflets, et comme dans la conscience, ainsi que sur les flots d'un fleuve agité, se mirent les paysages les plus variés, mieux vaut se prêter à la duperie des sens. Aristippe conseille de vider le verre avant qu'il n'échappe de la main et de savourer chaque goutte comme si elle était la dernière; Caton se retient à une chimérique vertu; le poète est-il moins vrai quand il donne à l'âme le prestige du beau? « Que Démocrite, abandonnant son être physique aux Abdéritains, s'évade en esprit et s'élève jusqu'aux astres sans vie, va-t-on le chercher à l'endroit où il s'amuse, où il mange et boit comme les autres mortels ?² »

Relativisme et impressionnisme se combinent ainsi dans une attitude fuyante de l'esprit, encore que Wieland veuille servir « au milieu des illusions externes et internes, le perfectionnement de l'individu et le bien général », et qu'il prétende laisser à l'existence humaine sa dignité et sa valeur, sans quoi « elle serait comme celle du ver à soie »; et qu'il conserve la perspective « d'une évolution lente, mais magnifique, dans laquelle l'humanité est engagée, vers un but dont elle se rapproche éternellement sans jamais l'atteindre »³. Était-ce assez pour le séparer de la « bande joyeuse », avec laquelle le compromettait « le triste littérateur de Göttingen » (Kästner), ou la « Gazette Noire » de Hambourg⁴? Mais Unzer et Mauvillon, dans leur correspondance littéraire, dénonçaient de même « une poésie qui forme des épicuriens et des hommes sensibles »⁵.

1. *Das Leben ein Traum, eine Träumerei bei einem schlafenden Endymion.* (Hempel, XI, p. 29 ss.). D'abord sous le titre : *Gedanken bei einem schlafenden Endymion, ein Fragment*, dans : *Poetische Blumenlese* a. d. J., 1773 (de Boie). H. XI, p. 129 ss.

2. H. XI, p. 143 s. (Vorbericht zu einem Anti-Cato.)

3. H. XI, p. 144.

4. « Hamburgische Nachrichten aus dem Reich der Gelehrsamkeit. » Cf. A. Br., II, p. 345, 351, et la correspondance de Jacobi avec Gleim dans PRÜHLE, o. c., ainsi que MARTIN, *Ungedruckte Briefe von J. G. Jacobi*.

5. *Über den Wert einiger deutscher Dichter und über andere Gegenstände, den Geschmack und die schöne Literatur betreffend.* Ein Briefwechsel (1771, 1772, II, p. 188) et *Mauvillons Briefwechsel*, hgg. von seinem Sohn F. Mauvillon, 1801. Cf. Zeitschr. f. d. Altertum, XX, N. F., VIII, p. 326 ss.; Archiv f. Litgesch., IV, p. 333.

Autant que Weisse, Gerstenberg estimait que l'auteur de Musarion achevait de se discréditer dans la société de Gleim et de Jacobi ¹. Les faveurs d'une Philaïde, la comtesse Louise de Hatzfeld et d'une Danaé suffisaient-elles à le récompenser de s'être donné aux « Grâces socratiques ? » « Que de belles âmes, écrivait-il à Gleim, ne me seraient-elles pas restées ignorées ! La douce satisfaction, la divine volupté à la pensée d'être aimé d'elles n'aurait-elle pas manqué à mon cœur, si les augustes déesses ne m'avaient inspiré l'idée d'écrire leur philosophie et leur histoire ? ² »

*
* * *

Au vrai, Wieland eût préféré l'alliance avec Mendelssohn, Lessing, Nicolai ³. Il n'avait eu cesse, depuis qu'il était rentré en Allemagne, de préparer un rapprochement avec les Berlinoïsi qui, de leur côté, avaient encouragé son changement d'orientation. Toutefois, en dépit des avances qu'il avait faites, par Zimmermann d'abord, par Riedel ensuite, il n'avait pas encore réussi à effacer toute leur défiance. S'il avait évité de s'engager à fond avec Klotz et sa coterie de la *Bibliothèque* de Halle, il n'avait pas obtenu de réconciliation franche avec Uz, et Gleim était resté longtemps sur la réserve ⁴. Mais, grâce à Riedel, les portes de cette « académie poétique », qu'imaginait Gleim dans un vieux cloître, tout près de Halberstadt, lui étaient ouvertes. Wieland y siégerait aux côtés de Uz, de Götz, de Jacobi, de M^{me} Karsch, la Sapho allemande, avec les critiques sympathisants, Meusel, Riedel, et qui sait, Herder peut-être ⁵. N'était-il pas présenté dans les *Lettres sur le Public* comme le digne héritier de Rabelais, de

1. Cf. la correspondance de Weisse avec Uz, dans le *Morgenblatt* de 1840, et les articles de Gerstenberg dans la *Hamburger N. Zeitg.* (D. Lit.-Denkm., n° 128, p. 228, 287 s.). Le 25 juillet 1770, Gleim écrit à Jacobi qu'il a du défendre W. à Brunsvic contre tout le monde (inéd. Fribourg).

2. Roth, I, p. 24 s.

3. D. Br., I, p. 174, 184, 195, 211 s. *Morgenbl.*, 1840, n° 285.

4. A. Br., II, p. 296 ss. Gleim, prévenu contre W. par Sulzer et par Uz, fit attendre sa réponse jusqu'en sept. 1769, malgré les instances de Riedel. Voir aussi la lettre de Gleim à Jacobi du 4 oct. 1768 (PRÖHLE : *Lessing, Wieland, Heinse*, p. 317).

5. Gleim à Jacobi, PRÖHLE : *Zeitschr. f. Preuss. Gesch.*, XVIII, p. 514; *Lessing, Wieland, Heinse*, p. 156.

Cervantès, de Swift, comme l'émule de Fielding et de Sterne, le maître de l'ironie et de l'humour par lequel l'Allemagne allait pouvoir se mesurer avec les nations étrangères ? ¹

C'est pourquoi Wieland n'avait pu rester à l'écart d'un mouvement qui se réclamait du bon goût, c'est-à-dire d'un éclectisme artiste qui, à l'esthétique rationaliste, opposait la délicatesse du sentiment, le plaisir de l'esprit. A ce dilettantisme, il était préparé lui-même par Warthausen et par son relativisme moral. S'étonnait-il de lire sous la plume de Riedel : « Ce que la statue de Zénide est à Idris, et à Don Sylvio le portrait de la belle inconnue, la fantaisie l'est au jugement du beau et du laid ² » ? Il se trouvait confirmé, par la critique subjective de Riedel, dans son impressionnisme poétique : « L'imagination de chacun prend comme un caméléon les couleurs de son entourage. » Il avait donc accueilli d'enthousiasme l'amitié de Jacobi, qui lui semblait plus proche de lui que quiconque, par son talent subtil et son esprit badin.

Plus que Riedel, celui-ci était une créature de Klotz, avec qui il avait cultivé, à Halle, une morbidesse d'imagination, une préciosité de forme, que servait son goût des littératures étrangères, notamment de la poésie méridionale. C'est pourquoi, à la mort de Meinhard, Jacobi avait même été désigné par Lessing comme son continuateur ³. Mais il préférait folâtrer dans les bosquets anacréontiques, rivaliser avec Gresset ou Dorat, jouer avec les motifs légers des enluminures galantes. « Il n'est aucun charme qui échappe à ma muse; elle les recueille tous pour en faire de petites chansons ⁴. » Une dissipation qui, mieux qu'au professeur, convenait au chanoine que Jacobi était devenu à Halberstadt, grâce à Gleim, avec qui il avait maintenant tout loisir de poursuivre son badinage avec les amours et les ris. Cependant, ayant eu la malencontreuse fantaisie de cueillir des roses anacréontiques sur les tombes et de profaner les voûtes de la chapelle de Saint Boniface par des évocations frivoles ⁵, il dut faire mine, pour

1. *Briefe an das Publikum*, p. 112, 167.

2. *Ibid.*, p. 64.

3. PRÖHLE, *art. cité* (lettres du 25 nov. 1767 et du 18 mai 1768).

4. *Briefe von den H. Gleim und Jacobi*, p. 141.

5. D. Bibl., II, p. 545; *Nachtgedanken* (dédiées à Gleim), 1769.

calmer le scandale, de congédier le dieu folâtre, pour la consternation de Gleim et de son amie, la chanoinesse Adélaïde-Louise de Hatzfeld. Ce qui fut, pour Wieland, l'occasion d'une sémillante parodie : *Le procès de l'Amour*¹. Mais il attendit, pour achever cette parodie, d'avoir un nouveau motif d'irritation, quelques années plus tard, contre les pharisiens². A l'instar de Momus, le divin ironiste, il commençait à se désintéresser de l'Amour et des Grâces. « Pour ou contre, je suis toujours, en fin de compte, pour la personne et contre la cause³. » Que le moineau de Lesbie picore des chimères sur des branches creuses, ou que l'âne secoue ses oreilles en mâchant des chardons, le monde n'en irait pas moins son train.

Cependant Wieland s'était laissé fêter à Halberstadt⁴; il avait trouvé, comme il en assurait Gleim, « une ineffable douceur à être présenté au monde comme l'ami de Gleim et de Jacobi »⁵. Il n'en jugeait pas moins à leur valeur la mignardise de leurs petites chansons⁶, le tour languissant de leurs babioles poétiques, « l'accent particulier de belle nature naïve, de délicate sensibilité, de tendre volupté, de certaine grâce morale difficile à définir »⁷, qui pourrait « charmer l'imagination d'une jeune fille de quinze ans »⁸. Ne s'était-il pas amusé, à Warthausen, d'une figurine, représentant un amour déguisé en abbé, propre à ironiser l'afféterie douce-reuse de son ami ?⁹ Mais lorsque cet érotisme décoratif se trouva lié à une religiosité suspecte, qu'il servit à un idéalisme équivoque, quand Wieland put constater les effets sur des « âmes sensibles »,

1. *Der verklagte Amor*, dont un fragment avait paru dans l'édition des *Hirtenlieder* de WERTHES, en 1772, publié dans le *Merkur* de 1774, III, p. 47 à 128. Dans les *Werke*, le *Vorbericht* indique 1771 comme date de la composition. (H. XI, p. 210 s.) Cf. SEUFFERT : *Zeitschr. f. d. Altertum*, XXVI, p. 261 ss.; et WITKOWSKI : *Vierteljahrschr. f. Litgesch.*, III (1890), p. 509 ss.

2. *Merkur*, 1774 (juillet), p. 47 s.

3. H. XI, p. 226.

4. PRÖHLE : *Lessing, Wieland, Heinse*, p. 83, 86. Cf. A. Br., III, p. 14 s.; ROTH, I, p. 24 s.

5. A. Br., II, p. 328. Cf. 342.

6. Le 13 nov. 1767, W. remarque que la Bibliothèque de Weisse fait trop de cas des poèmes anacréontiques (A. Br., II, p. 287). Il se moque de même des *Tändeleien* de GERSTENBERG (D. Br., I, p. 180 s.).

7. A. Br., II, p. 363.

8. A. Br., II, p. 377.

9. D. Br., I, p. 230.

telles que Sophie La Roche, et surtout sa fille Maximiliane, « la petite sylphide aux yeux noirs », qu'il eût désiré former lui-même ¹, il crut devoir réagir contre ce sentimentalisme esthétique. *Vos exempla graeca!* avertissait-il Jacobi, en train de verser dans cette sensiblerie, qui, à ses yeux, n'en était pas moins « pélagianisme, épicurisme raffiné, philosophie des Grâces, en un mot, paganisme », étant lui-même « trop franc païen » pour approuver l'onction spirituelle du *Voyage d'Hiver* ². « Un peu plus d'ironie socratique et la lecture d'Euripide et de Métastase ! » prescrivait-il ³.

Pour lui-même, Wieland se retirait du jeu arcadien. Un esprit comme le sien avait d'autres devoirs. « On s'épuise vite, dès qu'on se limite à un mode de tendres émotions, d'images légères et riantes. Le lecteur le plus sensible ne peut se défendre d'un certain ennui ⁴. » Avait-il cédé aux adulations d'une société dont il subissait malgré tout le prestige, plié au bon ton son ironie, humanisé son scepticisme, il se trouvait, à Erfurt, ramené au sérieux de l'esprit. Il était tenu par ses fonctions, de faire du culte des Grâces une culture par les Grâces, de confondre l'éducation esthétique avec l'éducation morale. Mais, malgré cette concession au rationalisme, il ne voulait pas être un philosophe. Lors d'un voyage à Leipzig, en 1770, il ne put se lier ni avec Clodius, « un homme d'esprit au plus haut degré », ni avec Garve, « un des meilleurs philosophes que j'aie connus » ⁵. Il n'entendait pas s'acoquiner ni avec les littérateurs frivoles de Saxe, ni avec les propagateurs de lumières, trop poète pour les uns, et trop moraliste pour les autres ⁶.

1. HASSENCAMP, p. 94. Cf. SOPHIE LA ROCHE : *Mein Schreibtisch*, II, et *Lettres de Sophie La Roche*. A. Br., II, p. 346, 351, 364.

2. A. Br., III, p. 16 (complétée sur la copie de Anna Gessner, Bibl. de Zurich). « Aber auf meinen Beifall haben Sie sich nichts zu gut zu tun, mein lieber Jacobi. Je suis franc païen, ou je passe pour tel. Es ist wahr qu'un corbeau ne crève pas les yeux à un corbeau, comme dit le roi Chilpéric à ses évêques... »

3. A. Br., III, p. 43 s.

4. A. Br., II, p. 364.

5. *Ibid.*, p. 373, 378.

6. A. Br., II, p. 332 s. Weisse, dans une L. à Uz du 20 sept. 1770 (*Morgenbl.*, 1840, n° 287) ne cache pas sa déception : « Er (Wieland) ist voll von sich selbst, dass man, um seine Gewogenheit zu haben, nichts tun als ihn bewundern; und er lobt sich selbst so sehr, dass er einem, zu seinem Lob etwas zu sagen, nicht viel übrig lässt... Ich glaube nicht, dass er ein schlechtes Herz hat, aber er scheint noch in seinen Grundsätzen und seiner Denkungsart so ungewiss zu sein, dass er sich oft widerspricht. »

D'ailleurs, dans son entourage de cuistres et de moines, la préoccupation de sa sécurité l'emportait, aussi donna-t-il congé au génie badin jusqu'à des jours meilleurs. Quelques incidents l'avertirent du danger, pour la jeunesse, d'une trop rapide émancipation. « Dieu sait s'il est bon que tant de jeunes gens soient gagnés par nos écrits à l'amour dangereux des muses!... », écrivait-il à Gleim¹. Le procès de l'étudiant Schwarz, dont il sera question au chapitre suivant, mettra l'« Ordre des Grâces », qui s'était fondé à Erfurt sous les auspices de Wieland, en mauvaise odeur². Le paganisme poétique fermentait dans les veines de ces jeunes gens comme un vin nouveau. Heinse ne rêvait-il pas d'une révolution qui ferait de Wieland le prieur de la Chartreuse de Coblenze, où les religieux seraient remplacés par Musarion et son cortège de Grâces? « C'est alors que nous pourrions ensemble célébrer les anciennes fêtes helléniques consacrées à Cythère, Diane, Apollon, aux Grâces et aux Muses!.. Par mon amitié pour toi, je crois que nous rendrions plus service à l'humanité que les têtes creuses qui s'y trouvent!³ » Wieland se rendit compte à quel point il est difficile dans la vie de ne pas transgresser « la ligne de beauté », et que les Grâces elles-mêmes risquent de la manquer, « se trouvant plus souvent dans la société de Vénus que dans celle de Minerve »⁴. C'est tout de même d'elles que sa philosophie d'Erfurt tient la bonhomie souriante qui la recommande aux honnêtes gens et lui donne accès dans les cours.

1. A. Br., III, p. 82.

2. Voir JOLIVET : *W. Heinse*, p. 56 s. SEUFFERT, *Euph.*, III, p. 378 ss.

3. A Schwarz, le 23 oct. 1771 (cité par SEUFFERT, *Euph.*, III, p. 728).

4. HORN, p. 161. — A propos de Sophie von Hatzfeld, W. remarque : « Es ist schmerzlich zu denken, dass die Grazien meistens doch nur Gespielinnen der Venus, und nur selten der Minerva sind. Das Beispiel dieser jungen Dame hat mich so erschreckt, dass ich mir kaum noch getraue, das Wort Grazie auszusprechen, wenigstens soll es uns dazu nützlich sein, unsere Begriffe von dem Wert der Grazien herabzustimmen, oder vielmehr uns zu überzeugen, wie wahr der Unterschied sei, den Winckelmann zwischen der hohen, geistigen, und zwischen der sinnlichen Grazie macht. »

TROISIÈME PARTIE

ERFURT

CHAPITRE XI

A L'UNIVERSITÉ D'ERFURT

Ce n'est pas sans quelque humour que l'auteur d'*Amadis* et des *Grâces* s'installa dans la première chaire de philosophie de l'Université d'Erfurt ¹. Le plaisant contraste que la considération officielle dont il était l'objet, avec la prévention dédaigneuse de ses collègues, contraints à lui faire bon accueil ! Il était sous la protection directe du gouverneur, un seigneur jovial à la manière du nègre Tulpan, « réellement aimable, à la vieille façon, franc de collet (!), plein de cordialité, haïssant les façons » ², et bientôt si achalandé qu'il dut changer de demeure, louer « une des plus belles maisons avec un beau jardin » ³. Il se trouvait un personnage, même pour la *Bibliothèque générale*, qui changeait de ton à son égard. « Qui ne me louange pas ! Me voilà, grâce au ciel, un grand homme ! Songez à ce que cela représente !... Les bougres ! Comme si je ne l'étais pas il y a deux ans aussi bien qu'aujourd'hui ! » ⁴ Sa situation s'annonçait des plus tolérables. « Si tout cela est de durée, mandait-il à Sophie, j'espère d'avoir raison d'être satisfait de mon sort » ⁵. »

Il s'agissait cependant pour lui de s'acclimater, ce qui n'était pas une petite affaire, « tant il dépendait du baromètre et de l'hygromètre, du chaud et du froid, du vent et de la lune, et de mille autres circonstances » ⁶. Rien de moins avenant que cette plaine

1. BOXBERGER : Jahrb. der kgl. Acad. gemeinnütziger Wissensch. zu Erfurt, 1770, 9 N. F. H. VI ; et SCHULZE-MAIZIER : *Wieland in Erfurt (1769-1772)*, Diss. München, 1919.

2. HASSENCAMP, p. 178.

3. A l'auberge « Zum Schwan », dans la Gotthardstr.

4. D. Br., I, p. 98.

5. HORN, p. 94. Cf. HASSENCAMP, p. 174.

6. A. Br., III, p. 48.

plate et monotone, où ne lui apparaissait « pas un endroit propice à une ronde, si ce n'est pour des sorcières » ; rien de plus morose que cette ville à demi dépeuplée, qui végétait sous la tutelle débonnaire des prélats mayençais. Dépossédée de son ancienne importance, elle n'était plus qu'une étape entre Francfort et Leipzig, sous la garde d'une citadelle presque démantelée, où une petite garnison autrichienne voisinait avec un couvent de bénédictins. Dans ses murailles trop larges pour ses seize mille habitants, la ville croupissait autour de ses églises et de ses couvents. « Jamais, jamais les Grâces n'ont regardé ce chaos de pierres effondrées, de ruelles tortueuses, d'églises minables, de grands potagers et de maisons en torchis ! » Qui n'avait pas, comme Anton Reiser, une âme religieuse, sensible aux souvenirs de Luther et d'Eckhart, ou bien au recueillement des cloîtres, se défendait mal contre l'ennui et la fadeur des choux-fleurs, des fèves et du cresson¹. Aussi la perspective d'y finir ses jours ne souriait-elle pas à notre poète souabe, malgré l'exemple de Meinhard². A peine arrivé, il envisageait déjà les moyens d'en sortir. Il s'y trouva bientôt d'ailleurs aussi isolé qu'à Biberach, n'était la société de Riedel, qu'il prit en pension, et qui devint « sa seule ressource ». A moins d'être bambocheur comme lui, il fallait renoncer à sortir. Les dames du bon ton, à l'en croire, « ne valaient pas la plus impertinente des filles de Bambo »³. Quant au pro-prince, il était loin de posséder l'esprit et la bonne grâce de son frère, le sémillant Emmerich-Joseph, qui tenait à Mayence la cour la plus galante du Saint-Empire. Si tant est qu'il servit de modèle à l'archonte Anacradias des Abdéritains⁴, on comprend que Wieland préférât boire en famille les bouteilles d'Assmannshäuser, que le gouverneur lui faisait parvenir à l'occasion.

Pour l'Université, il avait affaire surtout au conseiller Genau,

1. BAHRDT : *Geschichte seines Lebens...*, 2^e vol. — Voir les impressions de K. Ph. MORITZ, dans son *Anton Reiser*. — Par contre, Heinse écrit le 9 oct. 1769 (Schüddekopf, IX, p. 2) : « Der Aufenthalt daselbst ist für mich voll Vergnügen und Wollust, und selbst die Grazien und Musen konnten mich auf keinen besseren Ort führen. »

2. HASSENCAMP, p. 174.

3. HASSENCAMP, p. 188.

4. SCHULZE-MAIZIER, *o. c.*

« un homme entendu et d'un caractère ferme et tant soit peu dur », affectant un « catonisme rigoureux », grand ami des bienséances, mais sans goût ni pour la poésie, ni pour ce qu'on peut appeler esprit en général », en bref, un fonctionnaire exact « à qui jamais les Grâces n'ont souri »; au surplus, « encrassé de préjugés, ambitieux et hypocrite »¹. Wieland ne se serait pas pardonné d'avoir laissé prendre en défaut sa perspicacité autant que son cœur².

C'est avec ce personnage cependant qu'il fallait s'entendre pour la rénovation de l'Université, rénovation que, à défaut d'autre considération, eût justifié l'état de décrépitude dans lequel était tombée l'institution « perantique ». Bahrdt a gardé un souvenir réjouissant de son premier contact, au cabaret du Ratskeller, avec ses collègues, « dont la tenue, l'allure et le ton l'éccœurèrent autant que les fèves du pays »³. Riedel souhaitait une bonne épidémie qui en supprimât les deux tiers, « pourvu qu'elle le fit avec discernement »⁴, et Wieland, comme il l'indiqua rétrospectivement, dut abandonner la lutte contre « tant de barbarie, de pédantisme et de médiocrité »⁵. Que faire de ces cuistres besogneux, qui tenaient leur enseignement pour une demi-sinécure, insuffisante d'ailleurs à leur subsistance, de ces Bénédictins de la *Porta Cæli*, au Petersberg, ou de ces Augustins, rivés à leur vieille scholastique?⁶ Quelques-uns des enseignements essentiels restaient vacants, faute de crédits pour y pourvoir; d'autres étaient en sommeil, ou dispensés parcimonieusement à une clientèle famélique, tombée à une cinquantaine d'étudiants⁷. Il eût fallu une action vigoureuse pour secouer cette routine, et insuffler un peu de vie à ce corps épuisé; appeler quelques maîtres en renom, capables de rendre un peu de lustre aux facultés. Mais ce n'est pas tant ce que cherchait le

1. HASSENCAMP, p. 197, 217; HORN, p. 123, 142.

2. HASSENCAMP, p. 217.

3. BAHRDT, *o. c.* (2^e vol., début).

4. HORN, p. 94 s.

5. Rapport de Wieland à Dalberg, cité par Schulze-Maizier, p. 103.

6. H. A. ERHARD : *Überlieferungen zur vaterländischen Geschichte*, H. II, Magdebourg, 1827; BOXBERGER : *Erfurts Stellung zu unserer klassischen Lit.-Periode*. (Jahrb. der kgl. Akad. gemeinnütz. Wissensch., N. F. VI, 1870.)

7. Cf. RIEDEL : *Selbst-Verteidigung...* (Adam WOLF : *Geschichtliche Bilder aus Oesterreich II* (1878); cf. sa lettre autobiographique à Ring, citée par E. Schmidt (Allg. deutsche Biographie).

gouvernement électoral, qu'à ranimer en pays protestant un foyer de propagande libérale, susceptible d'appuyer le mouvement fébroniste, et de soutenir l'action qu'on attendait de Joseph II contre l'ultramontanisme ¹. La politique de Groschlag et de Benzel visait à la sécularisation progressive de l'Université. La « nouvelle institution » à la « Faculté philosophique », renforçait le collège évangélique qui déjà doublait la Faculté de théologie catholique.

Des nouveaux maîtres que Riedel avait fait nommer, Wieland était seul à posséder du prestige. Les autres, Heinrich Schmid, Friedrich Herel, Georg Meusel, frais émoulus de l'Université, ne portaient ombrage aux professeurs de la vieille institution que par leur jeune prétention ². Bahrtdt, il est vrai, mettait en émoi les théologiens par son modernisme tapageur, alors que Riedel ne laissait pas d'attiser les susceptibilités par sa désinvolture fanfaronne, ses provocations et sa raillerie de « l'obscurantisme » ³. Fort de l'appui du gouverneur et de Genau, il se flattait de débarrasser Erfurt de ses moines, ainsi que le fera Korax, dans les Abdéritains, des grenouilles qui infestaient sa patrie ⁴. Si cette pétulance brouillonne ne manquait pas son effet sur la jeunesse, elle compromettait le succès de la réforme envisagée. Wieland avait assez d'expérience pour ne pas trop compter sur la fermeté du gouvernement dans l'action anticléricale, où il se trouvait engagé plus qu'il n'eût désiré.

1. Cf. OTTO MEYER : *Febronius, Weihbischof Johann Nicolaus von Hontheim, und sein Widerruf*, Tübingen, 1880.

Le manifeste de Febronius sur les statuts de l'Église et la puissance du Souverain Pontife, qui avait paru à Francfort par les soins du doyen Dumeitz, avait été mis à l'index en 1764 ; mais, à la mort de Clément XIII, une conférence se réunissait à Coblenz, présidée par Hontheim lui-même, pour élaborer les 30 articles que Joseph II devait soutenir à Rome. Sur la participation éventuelle de W. à la publication du manifeste, cf. ASMUS, *o. c.*, p. 73.

2. Cf. R. PRUTZ : *Menschen und Bücher*, 1862, ainsi que la biographie de Bahrtdt par Franck. — Dans ses Mémoires, Bahrtdt reconnaît qu'il n'avait alors ni la compétence, ni l'autorité d'un professeur : « Doch war ich in der Geschichte nichts, in der Philosophie unvollständig und in der Exegese ein Nachbeter des Grotius, Klerikus und einiger Männer, die mir in Leipzig auf die Spur geholfen hatten. » (II, p. 24.)

3. SCHULZE-MAIZIER, *o. c.*, p. 35. — Une première fois, Riedel avait fait condamner le Sénat à une amende collective de 100 thalers (BOXBERGER, *o. c.*, et SCHULZE-MAIZIER, *o. c.*, p. 24).

4. H. VIII, p. 14. — Dans un rapport au Statthalter, Riedel présentait la renaissance de l'Université d'Erfurt comme un des événements qui marqueraient dans l'histoire de l'époque. (SCHULZE-MAIZIER, p. 87.)

A peine arrivé, il eut à faire face, avec Riedel et Bahrdt, à une cabale qui fut matée par un « décret des plus terribles », lequel destituait le recteur en exercice, et bannissait le principal fauteur de l'opposition, le Père augustin Simon Jordan, l'accusateur futur de Riedel à Vienne; en outre, « une demi-douzaine de mauvais sujets » de leur espèce recevaient un avertissement d'importance ¹. « Je n'aime pas les voies de rigueur, écrivait Wieland à Sophie, mais les circonstances les ont exigées absolument. » Ne se trouvait-il pas en cause pour la prétendue immoralité de ses ouvrages? ² Mais la raison politique, comme il arrive, se moquait de la morale. Riedel et Wieland étaient installés d'office conseillers académiques, et appelés à la commission de la reconstitution de l'Université; leurs délateurs étaient confondus « dans leur propre turpitude », et Wieland de narguer « ces professeurs qui s'en vont en corps se jeter aux pieds de Son Altesse électorale pour lui dire qu'ils ne sont que des sots »! ³

La résistance n'en continuait pas moins en dessous. Qu'il se flattât d'être placé avec Riedel à la tête de l'Université, Wieland s'y trouvait pourtant dans une situation irrégulière. Peu combatif de nature, il préférerait laisser à son ami le premier rôle, « à cause de son caractère fort et décidé, qui a l'ambition de faire tout ce qu'il fait au mieux possible » ⁴. Séduit par sa verve, son allant et son esprit « qui aimait à aller au grand galop », il s'abritait derrière son zèle parfois intempestif, quitte à le désavouer quand le terrain deviendrait brûlant ⁵. Combien il restait exposé, il pourra le constater lors d'un procès d'inquisition intenté à l'un de ses

1. Voir le décret publié par SCHULZE-MAIZIER, p. 26 s. — Cf. HASSENCAMP, p. 183 ss.; et HORN, p. 97 s. (lire 4 oct. au lieu de 4 sept.).

2. Le pasteur Vogel, à Erfurt, et le Père Jésuite Winkler, à Mayence, prêchaient en chaire contre l'anacréontisme et les corrupteurs de la jeunesse.

3. HASSENCAMP, p. 184.

4. HORN, p. 127.

5. Riedel dut donner sa démission au printemps 1771, à la suite de différends avec Genau, ce qui fit obstacle à un voyage à Vienne pour le compte du prince de Meiningen. Il n'était pas encore question de sa nomination à l'Académie des Beaux-Arts; Riedel cherchait une situation administrative. Il était dégoûté du métier de professeur, et se prévalait de son sens des affaires dans sa correspondance avec Ring. Il espérait poursuivre en même temps différents projets littéraires. Les pourparlers avec Vienne s'ouvrirent en mai 1771, posant comme condition sa conversion au catholicisme. Ce n'est qu'en déc. 1771 que Riedel annonce à Ring sa nomination à Vienne avec un traitement important et la

étudiants, du nom de Schwärz, pour des propos pris pour blasphématoires. Cet ancien élève des Jésuites était un de ses disciples déclarés, appartenant avec Bueler, Michaelis, Heinse, à une petite académie des Grâces qui s'était formée sous son égide. Manifestement visé, il était impossible à Wieland de se dérober. Il réussit bien à éviter au pauvre diable la torture, et à le tirer de prison; mais il put mesurer la puissance de la réaction. Quelques années plus tard, Schwarz, placé dans une école de Mayence, après avoir été précepteur dans la famille La Roche, n'échappera pas à la persécution ¹.

Voilà qui explique la circonspection et l'inquiétude de Wieland. Il prêtait trop à l'accusation par le ton parfois un peu libre de sa satire, notamment dans *Diogène* et les *Contributions*. On lui passait plus facilement la frivolité des Contes que ses allusions tendancieuses. Lui abandonnant les moines « pour tout le mal qu'ils ont fait à Dieu et à l'homme », Groschlag lui demandait pourtant « grâce pour ses saints ». Il se voyait obligé de le modérer : « Soyons toujours honnêtes dans nos expressions ². » Mais Wieland pouvait-il « laver la peau sans la mouiller » ? Il avait beau y mettre des formes, veiller à ses faits et gestes, s'écarter de ses collègues; il avait beau donner des apaisements aux « papefiguiers », en chargeant de l'instruction religieuse du jeune Fritz La Roche un Bénédictin qui avait promis de ne pas le rendre bigot, d'en agir avec lui

liberté religieuse; il y serait le seul conseiller luthérien. (Corresp. inédite à Fribourg.)

A Ring, il écrit le 7 janv. 1772 (SCHULZE-MAIZIER, p. 58) pour se plaindre de W. : « Ich bin kein kompetenter Richter mehr über seine Schriften, nachdem ich von ihm, der Alles, was er in Erfurt ist und hat, durch mich ist und hat, Begegnungen erfahren habe, die ich zu seiner Ehre und zur Ehre der Museen in ewige Nacht begraben will. Denn ich würde mich schämen in Ws. Namen, wenn sein Betragen gegen mich sollte bekannt werden. » Il s'agit, semble-t-il, d'une caution dont Riedel avait alors besoin pour un emprunt de 750 thaler à l'Université.

1. Sur le procès de Schwarz, voir l'article de SEUFFERT : *Ws. Erfurter Schüler vor der Inquisition*. — Euph., III, p. 376 ss. — et les précisions apportées par SCHULZE-MAIZIER, *o. c.*, p. 31 ss.

Dans le second procès, l'accusé eut la faiblesse de reconnaître ses erreurs et de rejeter sur W., pour une bonne part, son irréligion. Il est vrai qu'on ne plaignait pas en cette matière. Un étudiant d'Ulm avait été décapité pour son admiration affichée de Voltaire.

2. HASSENCAMP, p. 209 s.

« sans fourberie ni fanatisme », en utilisant le catéchisme de Fleury et les écrits de Bossuet; envoyer l'enfant à l'église tous les matins, « puisque la coutume des catholiques l'exige »¹; se montrer courtois à l'égard des Pères, de qui il attendait « des procédés plus honnêtes que des luthériens »²; Wieland n'en était pas moins, comme le plus en vue, le plus surveillé et le plus menacé. S'il avait pu se débarrasser du Père Simon Jordan³, il vit se soulever, lors de la maladie du gouverneur, « toute la mômerie de la ville », et les factions s'agiter « que c'était une bénédiction »! Alarmé, Wieland annonçait déjà une catastrophe. Ne se servait-on pas « des procédés les plus infâmes pour impressionner la conscience de ce pauvre seigneur, en lui faisant envisager sa maladie comme une punition du ciel, alors qu'il avait tant protégé des hérétiques et même des gens sans religion... »⁴? Par bonheur, le gouverneur mourut « sans que la mine ne sautât ». Wieland, qui avait déjà cherché un refuge⁴, respira mieux lorsqu'il apprit que le nouveau gouverneur était Karl Anton Dalberg, le jeune vicaire général de Mayence, qui lui fit savoir qu'il n'aurait rien à craindre « des cafards et des sots »⁵. En tout état de cause, il se tint pourtant de plus en plus à l'écart; « homme simple, écrivait-il au chanoine Dumeitz à Francfort, sans prétention, sans ambition, ennemi de tout ce qui a l'air d'intrigue et de cabale, je ne prends aucune connaissance de tout cela; je vais mon grand chemin; j'emploie mes heures perdues, que tant de gens graves et importants perdent au jeu, à faire ma cour aux Muses »⁶.

N'ayant plus l'appui de La Roche, passé au service de l'Élec-

1. HASSENCAMP, p. 195, et la Lettre de La Roche à W. du 28 août 1769, dans les *Lettres de Sophie La Roche*.

2. Le bruit avait couru d'une conversion de W. au catholicisme. (SCHULZE-MAIZIER, p. 64.)

3. Le P. Jordan fut expulsé sous prétexte d'indélicatesse à l'égard de l'administration. Cf. HEINSE à Gleim, 17 avril 1772 (Schüddekopf, IX, p. 60).

4. HASSENCAMP, p. 214 s. — ASMUS, *o. c.*, p. 63.

5. Cf. BEAULIEU MARCONNAY : *Karl von Dalberg und seine Zeit*, 1879, I, p. 12.

Dalberg fut nommé Statthalter le 5 avr. 1771, mais dès janv., Sophie l'avait annoncé à W. avec l'assurance qu'il aurait donnée à la comtesse Max : « Je voudrais que tout mon vicariat pense comme lui : il serait plus honnête de moitié. » (*Lettres de S. La Roche*.)

6. HASSENCAMP, p. 216.

teur de Trèves, il sentait sa situation devenir plus précaire ¹. Qu'avait-il avec lui? A part ses nouveaux collègues, et officiellement Genau, dont il n'était pas sûr, il avait contre lui « toute la ville et les faubourgs, c'est-à-dire presque tous les catholiques, les jésuites, les bénédictins... et le nouvel évêque...; enfin il y a toute la bêtise, toute la fourberie, toute la tartuferie d'Erfurt, appuyée par celle de Mayence » ². En attendant de sortir, à des conditions « sûres et avantageuses », de cette « nouvelle Babel », il n'y avait qu'à « rester dans sa coquille, laissant les bonnes gens à qui le bon Dieu n'a pas jugé à propos de donner de l'esprit, dire et croire ce qu'elles veulent » ³. Encore ne pouvait-il se dispenser de soutenir Bahrdt contre les orthodoxes, Vogel, Schmidt, « aussi funestes par la malignité de leur esprit que par leur stupidité » ⁴, et devait-il pallier les attaques sourdes, surtout lorsque, à partir de 1771, il se vit à peu près livré à lui-même.

Riedel, mis en prison pour dettes, ne fut relâché que pour succomber à Vienne aux accusations du Père Jordan. Bahrdt se sauvait à Giessen, suivi bientôt de Schmid; Herel rentrait dans sa famille à Nuremberg ⁵. Qu'allait-il devenir, ne pouvant même plus compter sur Genau? « Allez à Giessen, lui avait déjà conseillé Sophie à la mort du gouverneur de Breidbach; c'est bien assez que Riedel reste à Erfurt. Vous y seriez toujours un lingot d'or dont on ne saurait faire bon usage, à moins que vous ne vous laissiez battre en feuilles assez minces pour surdorer quelques idées de plomb et de bois du pays ⁶. » Fritz Jacobi y envisageait pour lui une place de chancelier, qui lui aurait mieux convenu que les « corvées scholastiques » que l'on pouvait lui offrir dans

1. HASSENCAMP, p. 214. — Le 30 sept. 1770, W. écrivait à Sophie : « Un ami comme La Roche, placé près de l'oreille du maître, et lié si intimement avec ces seigneurs-là, me servirait à m'assurer d'autant plus de ces autres amis, et un La Roche vaut à lui seul tout un monde de mécènes et d'amis. »

2. HASSENCAMP, p. 217 s.

3. Au doyen Dumeitz, 16 juin 1770. (HASSENCAMP, p. 207 s.)

4. Dans un rapport du 16 avr. 1771, cité par Boxberger, *o. c.*, p. 123 s.

5. SCHULZE-MAIZIER, p. 67. — Riedel écrit le 15 avr. 1771 à Ring : « So entzog ich mich auf einmal aus bewegenden Ursachen allen diesen Geschäften — vornehmlich weil ich einsah, dass das ganze System, wonach ich arbeitete, doch in der Folge wieder einstürzen, und ich also umsonst gearbeitet haben würde. »

6. *Lettres de S. La R.* (27 nov. 1770.)

une autre université¹. Cette perspective s'était déjà évanouie lorsqu'il donna suite à l'invitation des La Roche, installés à Ehrenbreitstein, en face de Coblenze, en mai 1771.

Après deux années d'Erfurt, il avait besoin de cette échappée, pour retrouver, au sein de l'amitié, « son amour naturel pour l'humanité »², et pour se retremper, lui si sédentaire, si harassé de travail, dans quelques semaines de vacances ensoleillées au bord du Rhin. Il arriva le 13 mai, avec le jeune Fritz La Roche, dans la belle demeure située en face de la résidence, et à peine installée, où s'étaient donné rendez-vous pour l'attendre un cercle d'amis, les deux frères Jacobi, accourus de Pempelfort, Leuchsenring, toujours friand de scènes pathétiques, le conseiller Kerpen... On imagine, par la relation de Fr. Jacobi³, l'arrivée du voyageur, abasourdi de son long trajet, et secoué d'émotion :

Tout son corps se met à trembler; ses muscles se gonflent, ses yeux s'éclairent et brillent, sa bouche s'entr'ouvre; un instant il reste figé; puis, d'un geste brusque, il jette son chapeau derrière lui, s'avance en chancelant vers Sophie, qui lui ouvre les bras. Au lieu de s'y précipiter, il lui prend la main, y cache son visage, tandis qu'elle se penche sur lui avec une mine céleste, et, d'un ton que ne pourraient imiter ni une Clairen, ni une Dubois : « Wieland, Wieland, lui dit-elle, oui, c'est vous... vous êtes toujours mon cher Wieland! » Redressant alors la tête, il regarde les yeux mouillés de son amie, puis la laisse retomber sur son bras. On sanglote, on rentre au salon, dans une émotion délirante.

« Voilà qui vaut la peine d'avoir vécu ! Quel que soit le nombre des jours sombres et tristes, une heure comme celle-ci compense tout ! » aurait déclaré alors Wieland.

De cette quinzaine passée en visites, en fêtes, en heureuse insou-

1. Lors de son voyage à Leipzig, l'été précédent, W. avait peut-être essayé de se faire nommer à l'Université. — Cf. HASSENCAMP, p. 219.

2. HASSENCAMP, p. 242.

3. Ad. BACH : *Wieland bei rheinischen Freunden im Frühjahr 1771*, dans : *Aus dem Kreise der Sophie La Roche*, 1924. — Le voyage projeté dès le mois d'août 1770 (HORN, p. 132), avait été retardé par l'installation de Sophie à Coblenze. W. passa par Wetzlar, où il rencontra Loskant, mais ne vit ni Kästner, ni Götter, qui attendaient Gleim. Cf. Euph., XIX, p. 339 s. et A. Br., III, p. 47 s. Sur l'arrivée de W., la L. de Fr. Jacobi au comte de Chotek à Vienne. (ROTH, I, p. 33 ss.)

ciance, « dans un parfum de roses et une nuée d'azur », pour parler comme Sophie, il suffit de marquer les étapes. C'était comme si toutes les joies l'avaient attendu dans cette belle vallée, qu'il contemplait des terrasses du jardin d'Eltz, tandis que Georg Jacobi débitait d'une voix tendre ses poèmes à Élise ¹. Chez Sophie, à qui il avait apporté sa *Sophie Sternheim*, le roman qui va la parer d'une auréole littéraire ², il voyait défiler toute la cour de l'Électeur Clemens Wenzeslas ; et lui-même recevait audience de ce petit-fils de l'empereur Joseph, fils du roi de Pologne, qui daignait accepter l'hommage de ses ouvrages. Wieland fut accueilli avec la même bonne grâce par la princesse Cunégonde, sœur de l'Électeur, et il se vit traité comme un étranger de marque ³. Il accompagna les Jacobi à Pempelfort, où il reconnut en Betty une nouvelle Musarion qu'il se promit d'immortaliser ⁴.

A Mayence, d'autres satisfactions lui étaient réservées. Il vit Dalberg, le nouveau gouverneur d'Erfurt, qui l'assura de sa protection ; il dina chez la comtesse de Wartensleben, la Danaé de ses Grâces ⁵, fut reçu à Höchst par son prince, qui ne lui cacha pas les difficultés auxquelles, comme La Roche à Coblenze, il aurait à faire face à Erfurt ⁶. Il alla rendre hommage à la marquise Caroline de Darmstadt, la seule personne « qui unit la majesté d'une reine à la simplicité d'une bergère de l'âge d'or ». Il y fut rejoint par Gleim, qui l'avait manqué à Mayence, et avec qui il partagea les compliments de la petite cour d'amour, non sans décevoir quelque peu les belles âmes, si l'on en croit Caroline

1. Sophie LA ROCHE : *Mein Schreibtisch* (1799), II, p. 100 s. — G. JACOBI : *Werke*, 1819, II, Préface : « Noch ist es mir, als würden jene Lieder von der Abendsonne bestrahlt, in welcher ich den Vater der Musarion und seine älteste Freundin auf einer Rheinfahrt begleitete, die meine neuesten Lieder zu hören verlangten, und Wieland mir ein unvergessliches Wort sagte, das, als ein Wort der Weihe, mich zu ähnlichen Gesängen begeisterte... »

2. W. avait révisé le roman de Sophie et l'avait publié chez Reich. Il rapporta le manuscrit du 2^e vol.

3. HASSENCAMP, p. 251 s. — W. envoya ses œuvres dès son retour au Prince Électeur.

4. A. Br. III, p. 24 s. (*lire 1772 et non 1771*). L. complété sur le manusc.

5. HORN, p. 90. — Cf. la réponse de Sophie du 31 mai, ainsi que les L. du 28 juin et du 18 juill. (« Lettres inédites »). — Sophie était au mieux avec la comtesse de Leyen, sœur de Dalberg, ce qui favorisait les relations de W. avec le nouveau gouverneur.

6. HORN, p. 92.

Flachsland, la fiancée de Herder ¹. Ayant fait la connaissance de Merck, il se rendit à Diebourg, où il passa une belle journée dans la maison de campagne de Groschlag, ce qui acheva « de le rendre heureux ».

De cette fugue, qui ne fut « qu'un enchaînement de moments délicieux », il rentra réconforté et rajeuni, pour trouver chez lui, à côté de ses deux aînées, « grandies et embellies », une troisième grâce « dont le diable venait d'être chassé en grande cérémonie » quelques heures plus tôt. Il se sentait enrichi d'expériences et d'impressions « qu'il ne troquerait pas contre la meilleure île en terre ferme, que l'honnête fou de Don Quichotte croyait avoir à lui donner », imaginant ce qu'il rapporterait d'un voyage de deux ou trois années en Angleterre, en France, en Italie... Déjà il avait, une meilleure opinion de l'humanité ². Il se trouvait plus assuré, en intelligence avec les cercles aristocratiques, en confiance avec son gouvernement, au fait de la situation politique et des secrets du cabinet. Il savait qu'on le soutiendrait à Erfurt, pourvu qu'il ne fit pas le jeu de ses adversaires, qu'il en usât avec plus d'habileté que Riedel. Dalberg comptait sur lui pour le seconder dans ses projets, et l'écouterait dans les affaires de l'Université. Déjà Wieland lui proposait, à la place de Bahrdt, Froriep, un « théologien honnête homme autant que peut l'être un théologien *per naturam* ». Il croyait pouvoir lui conseiller de nommer des gens de mérite, « sans trop regarder à la dépense » ³.

Vaines promesses, d'ailleurs, d'un gouvernement tiraillé entre ses aspirations modernistes et la réaction, intimidé par surcroît par l'échec du mouvement fébroniste. Wieland renoncera bientôt à s'intéresser au sort d'une Université « où les moines augustins

1. Caroline Flachsland fit part à Herder de sa déception, en ce qui était du physique de W., dans sa L. du 4 juin 1771 (« Aus Herders Nachlass », III, p. 63 s.): « Er ist im ersten Augenblick nicht einnehmend, mager, blatternarbig, kein Geist und Leben im Gesicht, kurz, die Natur hat an seinem Körper nichts für ihn getan; tritt kalt in die Gesellschaft, spricht ziemlich viel, insonderheit wenn er Laune hat. Man muss ihn lange sehen, ehe man ihn kennt; erst eine Stunde vor dem Abschied habe ich gesehen, dass er warm und empfindsam sein kann; und ich liebe ihn, da ich ihn als Freund habe kennen gelernt. » — Cf. A. Br. III, p. 59; Gotter à sa sœur, 8 juin 1771 (Euph., XIX, p. 341; *Lettres de S. La R.*, 18 juill. 1771).

2. HASSENCAMP, p. 242.

3. A. Br. III, p. 106. — GRUBER², I, p. 611 s.

enseignent la philosophie et où des bêtes parlent sur toutes choses »¹. Il voyait bien qu'il n'y ferait que *vegetieren*, *croupieren*, *schulmeisterieren*. Aussi bien ne se sentait-il pas la vocation d'enseigner². Il n'avait plus que le désir de « sortir de cette galère », pourvu que ce ne fût pas pour échouer dans une autre, à Halle par exemple, où Gleim voulait le faire aller : « Je suis tout au plus bon à faire le professeur de philosophie pratique, c'est-à-dire de morale et de droit naturel », et cela, il pouvait le faire aussi bien à Erfurt³.

Il le faisait d'ailleurs honorablement, s'y trouvant le seul maître, il s'en flattait, *a cujus ore pendet studiosa juventus*⁴. Il lui arrivait même de se prévaloir d'un talent pédagogique dont on est en droit de douter. « Notre jeunesse académique me marque une estime et une affection singulière... » Il est vrai qu'il s'agissait alors de se montrer en bonne lumière à Weimar. Nul doute cependant qu'il n'attirât les étudiants par sa parole diserte et par sa bonhomie narquoise, qui tranchait sur le pédantisme de ses collègues, et par ses aperçus chatoyants. Ce moraliste qui en appelait aux artistes et aux poètes, qui nourrissait ses exposés d'une science vivante du cœur, et projetait une vive ironie sur les principes dogmatiques, comment n'eût-il pas séduit de jeunes auditeurs, plus curieux de la vie qu'épris de savoir? Que ne leur apportait-il pas? L'Histoire de l'Humanité (selon Iselin), l'Esprit des Lois, la Théorie des Beaux-Arts (d'après Sulzer), la sagesse de Cicéron, le persiflage de Don Quichotte, la raillerie de Lucien... C'était fait pour stimuler l'esprit critique, éveiller le goût de l'intelligence.

Mieux que *Diogène*, les *Contributions* conservent l'allure de cette faconde digressive, sinueuse, remplie de sous-entendus à l'adresse des « sophistes ». Et les plaisants commentaires que leur auteur devait faire des comédies d'Aristophane, des Essais de Montaigne, des romans de Sterne! Au lieu de « *doctern* », il s'abandonnait, comme il semble, à sa fantaisie, cherchant moins à instruire qu'à

1. HASSENCAMP, p. 209.

2. A. Br. III, p. 124.

3. A. Br. III, p. 116.

4. *Ib.*, p. 2. — Cf. Vierteljahrschr. f. Litgesch. I, p. 381, 388.

informer et à éclairer. A cette orientation se bornait d'ailleurs la mission de l'éducateur.

Ce n'est pas à lui, expliquait-il à Sophie, à propos de l'échec de sa pédagogie avec son fils Fritz, à tracer à la nature la ligne qu'elle doit suivre dans le développement du cœur et de l'esprit d'un jeune homme qui est son ouvrage. Comme la nature aime la variété, elle mêle diversement les ingrédients qui entrent dans le caractère humain, les perfections et les défauts, les vertus et les vices. Soyons contents et tranquilles, et fions-nous sur la sagesse de la nature ¹.

Il attachait plus de prix à la sincérité qu'à l'effort, à la satisfaction avec soi-même qu'à la valeur intellectuelle. Cependant, il n'agissait guère que sur l'esprit, ou plus exactement sur le goût. Que quelques élèves aient reçu de lui leur vocation, ainsi que Heinse et Werthes ², pour la plupart, il était « trop divin », comme dit l'auteur d'Ardinghello, pour avoir sur eux quelque autorité. Son caractère lui faisait d'ailleurs fuir les responsabilités, se dérober aux charges morales et aux autres sollicitations. Il manquait de conviction dans sa mission pédagogique. « Les Grâces sont dans son cœur et l'amour de Coppel devant ses yeux, dit de lui Heinse; il admire l'apôtre Voltaire, mais il n'oserait pas se montrer en sa compagnie à Erfurt ³. » Avait-il jamais songé à l'application de la morale de Musarion? ⁴ Il jouait au Socrate, il initiait à la joie païenne; mais, dans la vie, il redevenait un bourgeois timoré et mesquin. Que l'on songe à son attitude avec Heinse, avec Michaelis! Aussi ne retenait-il pas de disciples. Après

1. HASSENCAMP, p. 193, 227.

2. Dans la correspondance inédite se trouvent des L. de gratitude souvent enthousiastes de disciples, notamment de Bueler (celle-ci reproduite par Seuffert), de Brandmüller (Augsbourg, 1778), de C. G. Brinkmann (Halle, 1788), de Deume, (Mülhausen, 1792), du professeur Engel (Mayence, 1785).

3. HEINSE : Werke (Schüddekopf, VI, p. 35), lettre du 23 sept. 1771 à Gleim. La lettre de W. à G. Jacobi du 18 févr. 1772 (A. Br., III, 24 ss.) contient, dans un passage supprimé à l'impression, des réserves sur le caractère de Heinse : « H. ist ein schönes Genie, aber schlechte Erziehung, und seine Sitten nicht so, wie es sein müsste, *pour être présentable dans la bonne compagnie*. Er verdient Aufmunterung, aber man muss gleichwohl gegen ihn ein wenig zurückhalten. Sein Herz ist nicht ganz so gut wie sein Kopf. » Cf. A. Br., III, p. 65.

4. A. Br., III, p. 82.

le départ de Riedel, l'effectif diminuait rapidement; ses adeptes se dispersèrent ¹.

Dans son *Miroir d'Or*, Wieland a essayé de justifier cette attitude. Il s'y représente dans un écrivain qui s'est établi comme lui entre les partis, et partant était méconnu des uns comme des autres, subissant de tous des reproches. Par sa franchise, il provoquait les bigots, et par son idéalisme, il irritait les philosophes. Il passait pour pyrrhonien et matérialiste sans l'être, et il se rendait suspect aux esprits libres par son attachement aux idées morales. A une petite élite seulement, il faisait comprendre « que l'aveuglement et la corruption sont des maux inévitables, et que la sagesse, ainsi que la vertu, n'appartiennent qu'aux belles âmes » ².

Mais pouvait-il justifier ainsi les faux-fuyants de son caractère qui déconcertaient ceux qui, comme Riedel, Gleim et Friedrich Jacobi, avaient fait crédit à son esprit? Après les effusions de Coblenze et de Pempelfort, les Jacobi se seraient-ils attendus à la bourrasque qui, quelques mois après, à propos de Michaelis, menaçait de brouiller leurs rapports avec Wieland? Si leur beau zèle avait déjà été quelque peu refroidi par sa pusillanimité devant la critique, alors que Georg Jacobi s'était déclaré prêt à intervenir en sa faveur ³, que devaient-ils penser de sa couardise devant un théologien?

Gardez-vous de l'enthousiasme, mes enfants! leur avait-il écrit auparavant; quelques grains seulement, de temps en temps, dans une dose suffisante de joie, sous forme d'amour, d'espoir, ou d'un autre sentiment, est un bon cordial; mais souffler sur le feu, arracher aux furies leurs torches, quel excès pour des esprits voués au beau et au bien!...

A leur amitié vibrante, il se dérobaient par sa sage modération. « J'ai passé le temps de l'enthousiasme; à sa place, c'est maintenant un sentiment tranquille, qui s'émeut rarement, et plus rarement encore s'épanche » ⁴.

1. Euph., III, p. 378 s.; SCHURIG : *Der junge Heinse und seine Entwicklung bis 1774* (Diss., Leipzig, 1910); JOLIVET : *W. Heinse*, p. 56 s.; PRÖHLE : *Lessing, Wieland, Heinse*, p. 133; KÖRTE : *Gleims Leben*, p. 156.

2. *Der Goldene Spiegel*, II, ch. I (H. XV, p. 13 s.).

3. A. Br., III, p. 35; ROTH, I, p. 26 s.

4. A. Br., III, p. 42 s.

Mais pourquoi alors cette irritation à propos d'un incident assez ridicule? A la suite de la protestation de Spalding contre l'indiscrétion commise par Gleim en publiant les lettres de jeunesse du prélat ¹, Michaelis, alors à Halberstadt, s'était amusé à une parodie, somme toute peu cruelle, de cette vertueuse indignation : il s'inspirait du biscuit, envoyé par Sophie à J. Jacobi, et qui figurait un amour déguisé en abbé ². Tandis que Jacobi se contentait de désavouer ce badinage irrévérencieux, Wieland, non content de le flétrir publiquement dans les termes les plus violents ³, s'en prenait encore à Gleim lui-même, allant jusqu'à lui reprocher sa faiblesse et sa générosité pour un « avorton du Parnasse », un « faquin sans vergogne », un « méprisable gribouilleur », un « bouffon éhonté », sans autre mérite qu'un talent burlesque, « qui aurait dû le faire chasser à coups de pied de la société des honnêtes gens »! ⁴ Abandonnant toute retenue, il accablait le pauvre diable, qui avait osé « toucher à des personnages d'un caractère public respectable ». Sa fureur tombée, il rougira sans doute de son outrage : « Le vilain homme que j'étais! ⁵ » Il reconnaîtra d'autres mérites au pauvre Michaelis qui, pour toute vengeance, avait haussé les épaules : « Que Dieu et les Muses lui

1. *Briefe von H. Spalding an H. Gleim*, Frankfurt und Leipzig, 1771. — Cf. WITKOWSKI : Vierteljahrschr. f. Litgesch., III, p. 509 ss.; et E. RECLAM : *J. Benjamin Michaelis*, Probefahrten, III (1904); Lessings Werke, Hempel 20², p. 465.

2. L. de Sophie à G. Jacobi (anonyme) et *Mein Schreibtisch*, II (cité par BACH). Jacobi, intrigué par cet envoi, demanda à la mère anonyme de l'enfant que son poème « Das Vermächtnis » avait si tendrement émue (Maximiliane) de se faire connaître par une note insérée dans le *Hamburgischer Korrespondent*. W., averti par Sophie, renseigne Jacobi sur l'origine de cette correspondance. — Cf. A. Br., II, p. 346, 351, 365. La parodie de MICHAELIS (Pastor-Amor), était adressée : *An den H. Canonicus Gleim — inliegend einige satyrische Versuche von unsers Jacobi Amorn* (juill. 1771). Jacobi, qui remercia Michaelis le 16 août, fit paraître le 23, dans le *Hamburger Correspondent*, une déclaration par laquelle il déclinait toute complicité. (Voir RECLAM, *o. c.*, p. 57.)

3. *Erfurter Gelehrte Zeitung*, 1771; St. 37. — Cf. GRUBER², III, p. 59 s. — Chr. SCHMID, dans l'Almanach des Muses de 1772 (p. 141), ne cacha pas sa réprobation pour les « procédés infâmes » de l'*Erfurter Zeitung* et soutint Michaelis. (Witkowski, art. c., p. 521 s.). Heinse se rappellera en 1774 cette condamnation sommaire d'un jeune poète, « dessen Seele so rein wie ein erst geschliffener Spiegel war ». (PRÖHLE, *o. c.*, p. 267.)

4. A. Br., III, p. 71 ss. Cf. HASSENCAMP, p. 256 ss.

5. ROTH, p. 50 s; et A. Br., III, p. 77, 86 s. — Voir l'attitude plus digne de Michaelis, dans la correspondance échangée avec Jacobi et publiée dans *Neue Briefe von Jacobi und von Michaelis, Pastor Amors Absolution betreffend*, 1771. — Cf. PRÖHLE : *Lessing, Wieland, Heinse*, p. 283.

pardonnent ! Wieland n'est qu'un roseau penché au fil de l'eau ¹. Il aidera même, après la mort prématurée du jeune écrivain, à la publication de ses *Épîtres*, en y joignant son *Procès de l'Amour* ; pourtant il se garda de réparer publiquement le tort qu'il lui avait fait « en faveur d'un Tartufe », pas plus qu'il n'avait osé soutenir sa candidature à une chaire de professeur à Giessen ².

Telle était sa peur de l'opinion que, pour un peu, il eût rompu avec Sophie elle-même ³. Qu'il se permit dans *Diogène* ou les *Contributions*, des attaques assez vives contre la religion, il n'en

1. L. à G. Jacobi du 2 nov. 1771 (Manuscrit à Fribourg). (Michaelis suppose que Reich, l'éditeur de Leipzig, est pour quelque chose dans l'attitude opportuniste de W., qui, « pour défendre le christianisme, s'allie avec les Turcs »). Cf. HASSENCAMP, p. 256 ss.; ROTH, I, p. 56 s.

2. Outre les L. publiées par Roth et celles de Sophie que j'ai publiées, ainsi que les extraits donnés par Pröhle, il existe à Fribourg en manuscrit la copie de la L. de Fr. H. Jacobi à W. du 15 sept. 1771, répondant à celle du 8 et 9 sept. Cette L. est particulièrement sévère pour l'homme, à qui Fr. Jacobi avait voué une affection de frère : « Sie haben mich im Innersten meiner Seele verwundet, Wieland ! Sie stossen mir einen Dolch ins Herz, sehen mich dann lachend an, und sagen : Je vous permettez de rire de ma colère ! » De son côté, G. Jacobi écrivit à W. une lettre froide, par laquelle il mit au point ses relations avec Michaelis ; il demandait à W. s'il comptait trouver dans le grand monde des amis plus sûrs que lui-même et son frère.

3. Sophie, qui le 13 sept. avait marqué à W. sa désapprobation pour la publication de « Pastor Amor » (*Lettres de Sophie La Roche*, p. 72), prit parti pour les Jacobi, déclarant à Fr. Jacobi que si elle était la femme de W. elle souffrirait terriblement de sa conduite en cette affaire, où la vanité et l'intérêt avaient le plus de part. Elle se demandait si elle pourrait encore l'aimer. Elle se chargera de lui parler sur le ton qui réussit en ces occasions et qu'elle a déjà expérimenté : « Geben Sie Acht, was für ein Feind im Hinterhalt auf W., in seinem eigenen Busen lauert. » A Betty, par le même courrier, elle écrivait, à propos de la lettre de W. à Fritz : « Je reconnais mon Wieland dans cette lettre. Oh ! tel il était toujours, et cela m'aurait tuée si ma destinée fût restée unie à la sienne. De temps en temps, je lui vis jeter des éclats furieux qui dévoraient ou flambaient les alentours et montraient au loin une fumée noire entremêlée de traits de feu d'une couleur rebutante. » — Elle n'avait pas réussi à purifier « l'air moral de son génie. » (Manuscrit à Fribourg.)

Le 18, elle écrivit à W. une L. (perdue) qui provoqua un certain dépit chez le poète. Celui-ci, dès le 21, manifesta de meilleures dispositions. Il renvoya à Fritz sa L. et demanda à reprendre la sienne. Sur une nouvelle intervention de Sophie, le 21 (*L. de Sophie La Roche*), et de Georges le 30, Wieland vint à résipiscence, acceptant la médiation de Betty et de Sophie, à qui s'adjoignit le doyen Dumeitz. (*Lettres de Sophie La Roche* p. 75.) Au début d'oct., W. assurait à Betty que son dépit amoureux avec Georges était fini, mais que les deux frères étaient trop vifs pour son tempérament. Ainsi en allait-il autrefois de ses sentiments pour Sophie : « Immer waren wir im Himmel oder in der Hölle, und was war der Ausgang davon ? » A. F. H. Jacobi, W. demandait de l'indulgence pour son caractère (7 oct. et fragm. d'une L. non datée à Georg Jacobi). Il offrit à Fritz d'être le parrain de son prochain fils.

tremblait pas moins devant les dignitaires de l'Église, prêt à s'incliner devant un Reuss, de Tubingen, « ennemi des Muses et des Grâces, mais un homme vénérable et plein de mérites à sa façon »; ou devant un Crusius de Leipzig, qui avait combattu Wolff et Ernesti, sans parler de Sack, à qui il avait naguère dénoncé Uz et les Anacréontiques. Il s'en tenait, en effet, au précepte de Stadion : *Sta bene con signor abbato!*¹ « Eh quoi! le monde va-t-il être autorisé à me traiter, avec mes amis Jacobi et tous ceux qui se réclament d'eux, comme un ramassis d'impies et de méprisables coquins? » Ce n'est pas seulement que, dans sa situation, « le moindre moinillon lui semblât un animal à ménager² », et qu'il ne voulût pas donner à ses ennemis « des armes pour le persécuter ». Au vrai, il manquait du courage de Michaelis, qui écrivait à Jacobi : « Voulons-nous sans agir, laisser pousser la vérité à l'abîme, et nous résoudre seulement à voler à son secours lorsque le fanatisme se retournera contre nous, la corde à la main? »³ Et puis, il tenait à ses intérêts. Il s'agissait pour lui, alors qu'il allait lancer par souscription une nouvelle édition d'*Agathon*, et qu'il songeait à une revue qui le ferait vivre éventuellement, de se concilier un plus large public. Aussi se donnera-t-il désormais pour règle d'éviter tout ce qui porterait atteinte à une religion officielle⁴. Il était d'autant plus chatouilleux aux piqûres de moustiques⁵, serait-ce seulement d'un Kästner ou d'un Ziegra⁶, qu'il lui importait de sortir au plus tôt d'une situation qui n'avait « rien de poétique », et d'établir son existence sur une plus ferme assise. Tandis que Sophie travaillait pour lui à Neuwied, où il était question de fonder une Académie⁷, lui-même

1. A. Br., III, p. 77 s. : « Qui vult bene vivere, debet de domino abbate omnia bona loquere... Lasst die Priesterschaft ungehudelt, wenn ihr ein geruhig Leben führen wollt! Et Dieu vous soit en aide!.. »

2. Roth, I, p. 52.

3. Witkowski, art. c., p. 521 et 524.

4. A. Br., III, p. 103, complétée dans Pröhle : « L., W., H. », p. 233; D. Br., I, p. 303.

5. A. Br., II, p. 358.

6. A. Br., II, p. 345, 351, 358, dans « Hamburgische Nachrichten aus dem Reich der Gelehrsamkeit »; H. W. v. Gerstenberg, dans Hamburg. Neue Zeitung. Cf. MALTE-WAGNER : *Gerstenberg und der Sturm und Drang*, 1920-1924.

7. *Lettres de S. L. R.*, p. 70, 72, 81, 83. Cf. STRAMBERG : *Rheinischer Antiquarius*, I, p. 650, et BACH : *Aus dem Kreise der S. La Roche*.

regardait du côté de Vienne, où, avec l'accession au trône de Joseph II, des perspectives s'ouvraient aux écrivains de l'Allemagne protestante. Ne parlait-on pas de Lessing, de Klopstock même? Plus que d'aucun autre, ce serait la place du philosophe des *Grâces*. Son tempérament de Souabe s'y trouverait dans son vrai climat; quant à son esprit, il était assez façonné à la diplomatie mayençaise pour être à l'aise dans ce milieu catholique. Ne voyait-il pas Riedel y évoluer avec légèreté?

A nouveau, Wieland faisait appel à la complaisance de son ancien collègue pour lui préparer le terrain ¹. Retenu presque une année à Erfurt à cause d'une dette, contractée auprès de l'Université pour l'acquisition de la bibliothèque de Meinhard ², Riedel était en effet venu prendre possession de sa chaire à l'Académie des Beaux-Arts ³. Ses premiers contacts avec la société viennoise, à l'en croire, étaient faits pour allécher un philosophe qui rêvait de prendre, auprès du jeune souverain, le rôle que Voltaire avait tenu auprès de Frédéric II. N'apprenait-il pas que le comte de Pergen voulait faire de lui le directeur de l'enseignement, et que Kaunitz lui était tout acquis? « Il voudrait vous avoir, lui avait écrit la comtesse de Wartensleben, dès 1770; il y a bien la question religieuse, mais elle pourrait prêter à des accommodements. Je vous souhaite d'être appelé par le jeune monarque. Quel terrain d'action pour un homme comme vous! A Vienne, où les sottes élucubrations d'un Sonnenfels font sensation, vous seriez certainement porté aux nues ⁴! » Il saurait certainement mieux s'entendre avec les Jésuites qu'avec les Pères Augustins et Bénédictins d'Erfurt. Déjà il se mettait en frais avec Denis et Mastellier. « Plût aux dieux que nous eussions ici leurs pareils! ⁵ ». Il entrait aussi en relations avec Gebler et Sonnenfels, s'enquérant d'un traducteur

1. ADAM WOLF : *Geschichtl. Bilder aus Osterreich*, II, p. 312 ss.; FR. ROSENTHAL : *W. und Osterreich*, Jahrb. der Grillparzer-Gesellschaft 24 (1913), p. 55 ss.; SCHULZE-MAIZIER, *o. c.*, p. 60 ss.

2. L. inéd. de Riedel à Ring, à la Bibl. de Friburg : « Ich würde mich in Ws. Namen shämen, wenn sein Betragen gegen mich sollte bekannt werden. (7 janv. 1772). W. avança pourtant 30 louis à Riedel, ce qui rétablit entre eux des relations amicales.

3. Cf. Vierteljahrschr. f. Litgesch., I, p. 394.

4. Cf. HORN, p. 134 s.

5. D. Br., I, p. 295.

italien pour son *Idris*, chargeait Riedel de faire lever l'interdit sur *Agathon*, de présenter à Joseph II son *Miroir d'Or*. Riedel s'acquittait de son mieux de ces commissions, oubliant ses griefs ¹. « Je vous répète, lui écrivait Wieland, il est, à tous égards, très important d'avoir à Vienne des protecteurs et des amis. » Et il lui recommandait de bien faire sa cour aux dames : « Prêtez-vous à toutes sortes de personnes, cachez bien l'ennui qu'on vous causera quelquefois, entrez bien dans l'esprit de la nation ! Je suis sûr que vous ferez votre chemin, et que le diable perdra son latin a vous en empêcher. ² »

C'était faire bon marché du diable, en l'espèce le Père Jordan Simon, qui, pour se venger de sa déconfiture à Erfurt, montait à Vienne une cabale contre l'imprudent professeur. Prise de scrupules, Marie-Thérèse destitua Riedel, lequel eut encore à répondre d'une accusation d'impiété et de libertinage, où étaient impliqués ses anciens collègues Bahrddt, Meusel, Wieland lui-même ³, qui s'empressait de se mettre hors de cause par une belle déclaration de principes à Kaunitz ⁴ : il était un homme innocent et paisible, « n'ayant jamais eu d'autres torts vis-à-vis de quidam et de ses pareils, que d'avoir soutenu, quand son devoir l'exigeait, des vérités généralement reconnues par tous les chrétiens, vérités qui seront éternellement la base de la philosophie du genre humain et du bonheur des sociétés politiques, et qui n'ont jamais déplu, et ne peuvent déplaire qu'aux suppôts du fanatisme et de l'intolérance » ⁴. A Riedel, tombé dans les lacs de ce fanatisme, il n'oubliait pas de réclamer les trente louis avancés pour son voyage ⁵.

Comme Vienne se fermait, Wieland s'inquiéta d'un autre moyen pour sortir de sa petite « Tartarie », où Dalberg montrait peu d'empressement à le rejoindre, où il se croyait déjà oublié, ne touchant

1. Riedel fit parvenir à Joseph II un exemplaire du *Miroir d'Or*, et espérait obtenir sa souscription à *Agathon*. (A Ring, 19 sept. 1772; D. Br., I, p. 285 s.)

2. D. Br., I, p. 288 ss. — D'après sa correspondance avec Ring, Riedel aurait trouvé le meilleur accueil chez le baron Sperges, le chancelier von Bruckenthal, le résident saxon Petzold, le général Kettler, le comte de Pergen, beau-frère de Groschlag, et chez Kaunitz lui-même.

3. Le 10 avr. 1772, Heinse connaissait les intrigues du Père Jordan contre Riedel. L'acte d'accusation est daté du 18 juill. 1772. (WOLF, *o. c.*, II, p. 326 s.)

4. Cf. D. Br., I, p. 308 ss.

5. A Gebler, 2 nov. 1772; D. Br., II, p. 13; cf. SCHULZE-MAIZIER, *o. c.*, p. 62 s.

pas l'augmentation de traitement promise. Que son « souverain né » lui accordât ou ne lui accordât pas « le bonheur de collaborer à l'entreprise généreuse de civiliser les peuples, de les éclairer et de les rendre heureux »¹, Wieland ne pouvait continuer à se morfondre à Erfurt², sans autres ressources que la famille Keller de Bechtolsheim, au château proche de Stedten, où il était parfois convié pour corriger les vers français d'une petite « Psyché »³. Par bonheur, de Weimar lui parvint, en novembre 1771, l'invitation de la duchesse Amalie, peut-être due à Dalberg, si ce n'est aux Keller de Bechtolsheim.

Rappelé au carnaval suivant, l'auteur du *Miroir d'Or* se vit favorisé des confidences de la princesse, qui s'ouvrit à lui de ses préoccupations au sujet de l'éducation de ses fils, notamment de Charles-Auguste. C'était pour lui l'occasion de faire le Danichmende, le jeune Tifan n'était-il appelé qu'à gouverner un État minuscule. S'insinuer dans les bonnes grâces d'Amalie, s'assurer du gouverneur des princes, le comte de Goertz, lié également avec Dalberg et Groschlag⁴, laisser entendre qu'à certaines conditions, il ne se refuserait pas à sacrifier « une situation où il ne tenait qu'à lui de couler des jours paisibles, en se figurant qu'il rendait au monde des services signalés », tout cela n'était qu'un jeu pour Wieland.

1. D. Br., I, p. 292.

2. A. Br., III, p. 9 : « Ich arbeite mich hypochondrisch und krank — aber... was tut nicht ein weiser Mann, wenn er muss? Und was tut ein Vater nicht, wenn er durch seine Arbeit das Schicksal seiner Kinder zu verbessern hofft? » Cf. HORN, p. 164.

3. Des L. de la baronne von Keller, conservées à Dresde dans une liasse de « Damen-Briefe an Wieland », ont été publiées par Muncker : *Wielands Pervonte*, München, 1904. Il s'y trouve également une L. de la fille de la baronne, Julie, à qui W. dédia plusieurs pièces de vers. — Cf. H. XII, p. 531, H. XXIX, p. 251. Elle lui consacra, en 1783, un souvenir reconnaissant : « Wielands Psyche an ihren Dichter ». Ce nom de Psyché lui fut-il donné d'après la pièce du même nom de G. Jacobi, qu'elle récitait à ravir? Cf. L. de Wieland à Jacobi du 18 févr. 1772. A. Br., III, p. 25 (le passage est supprimé dans l'édition). Voir aussi : *Lettres de S. La R.*, p. 83; SEUFFERT : *Freundesgaben für Burkhardt*, p. 135; BOXBERGER, o. c., p. 131 s.; Goethe-Jahrb., XV, p. 250.

4. Lettre de mai 1772 à Goertz, dans : O. VON STOTZINGEN, *Beiträge zur Jugendgeschichte des Herzogs Karl August*. Jahrb. des Freien d. Hochstifts, 1910, p. 389.

5. Sur les négociations de W. avec Weimar, cf. l'art. de SEUFFERT (Vierteljahrschr., I), les ouvrages de BEAULIEU-MARCONNAY : *Anna Amalia, Karl August und der Minister von Fritsch* (1874); *Karl von Dalberg und seine Zeit* (1879).

Il eut tôt fait de tranquilliser la mère sur le caractère de Charles-Auguste, chez qui il croyait discerner « une âme sensible au bon moral », et reconnaître que « le chemin du cœur passe par l'esprit ». L'important était de ne pas négliger « le bien qu'on pourrait lui faire », car le prince « a toutes les dispositions dont la nature et le destin font les grands hommes », pourvu qu'il soit élevé « en philosophe chrétien ». Qui s'en acquitterait mieux que Wieland lui-même? « Qu'on fasse de lui un prince éclairé, et je réponds de son cœur! » N'étant pas homme de cour, il a le privilège de tenir à la petite-fille de Frédéric-Guillaume le « langage du cœur »; de lui vouer « des sentiments que la divinité elle-même ne désavouerait pas »¹.

Commencé de la sorte, la conversation devait prendre le tour espéré. Amalie, reconnaissante de ses conseils « désintéressés », accordait déjà à son philosophe « son amitié pour la vie »² : « Vos lumières solides seront mes guides... Jugez de l'étendue des obligations que je vous ai. » Mais il s'agissait de ne pas en rester là. A Goertz, Wieland marque, non sans dépit, que la princesse va laisser passer l'occasion « de faire un grand bien à ses enfants, en particulier au prince héréditaire », tout en se félicitant d'être revenu de Weimar « libre et maître de lui-même ». Il a d'ailleurs passé l'âge où l'on se plierait à de nouvelles habitudes, et avec tout l'intérêt qu'il porte à Charles-Auguste, il supplie Goertz « de ne plus faire le moindre mouvement direct ou indirect pour le mettre lui-même dans une dépendance qui le rendrait malheureux »³. Aussi bien était-il mis en garde par Sophie La Roche contre un engagement à une cour⁴.

Toutefois, Wieland ne laisse pas refroidir le zèle de Goertz, ni l'amitié de la duchesse. Il lui faut gagner du temps pour son projet viennois. Il se réserve en même temps l'avantage en cas de poursuite des négociations. S'il décline une nouvelle invitation, c'est pour remarquer qu'« après être allé si loin, il ne serait ni sage ni décent de faire brusquement demi-tour, et de tout planter là ». Tant qu'il n'est question que d'un concours à prêter à l'éducation

1. Vierteljahrschr., I, p. 360.

2. BEAULIEU-MARCONNAY : *Anna Amalia*, p. 242, ss.

3. VON STOTZINGEN, art. cité, p. 389.

4. *Lettres de S. La R.*, p. 83 s.

des princes, il se dérobe, attendant que le conseil de tutelle passe outre à l'opposition du ministre Fritsch à un engagement d'importance, qui lui semble trop dispendieux, et qu'il autorise la duchesse à lui faire tenir « des propositions honnêtes ». D'autre part, Charles-Auguste, que Wieland a réussi à gagner, ne pourrait-il forcer la main à sa mère, en déclarant qu'il ne veut plus se laisser traiter en enfant, ni croupir dans une cour, où il ne trouve pas les ressources nécessaires à sa formation? « Il dirait à la duchesse : Je comprends bien qu'il y ait des gens qui peuvent avoir leur raison pour m'interdire les moyens d'acquérir des lumières... Mais il faudra bien s'y résoudre, parce que ce sera pour mon bien et celui de mon pays. » Charles-Auguste ne peut-il prétendre d'être écouté? « C'est lui qui est proprement le duc ¹... »

Wieland fait si bien, qu'il finit par imposer ses conditions, telles qu'elles pouvaient satisfaire « un philosophe dont les besoins ne sont pas si coûteux que ceux de Sénèque » : 1.000 écus de traitement *per la vitam*, une pension de 300 écus à sa femme, si elle restait veuve, sa pleine liberté à la majorité de Charles-Auguste, c'est-à-dire au bout de deux ans, sans oublier un « petit article », concernant le fourrage pour deux chevaux, « parce que j'aime à me promener en voiture, et que ce mouvement convient bien à ma constitution ». Encore fait-il valoir le sacrifice qu'il ferait, en se privant « de l'affection d'une certaine personne », affection essentielle à sa vie, et d'une société « dont il est aimé à l'enthousiasme », en faveur du jeune prince et de son gouverneur, bien que celui-ci lui semble digne « de partager son cœur avec les plus chers objets de sa tendresse » ². Avec quelle habileté il manie la cajolerie et l'intimidation pour faire tomber les dernières objections ! Comme Fritsch propose, à titre de transaction, un engagement de six mois ³, Wieland feint une belle indignation : « Une pareille proposition ne se fait pas à un homme tel que moi ! » Il n'est pas un maître de philosophie, il est un philosophe, qui entend qu'on le prenne avec lui, « comme Philippe avec Aristote, quand il l'in-

1. Lettres à Goertz dans VON STOTZINGEN. Cf. SEUFFERT, art. cité.

2. Vierteljahrschr., I, p. 373.

3. VON STOTZINGEN, art. c., p. 402 ss. — SEUFFERT, art. c., p. 375 ; la L. de la duchesse Amalia à Wieland du 9 juill. 1772.

vita à instruire Alexandre¹. » Loin de rien rabattre de ses prétentions, il insiste pour avoir des sécurités, des garanties. Enfin il persuade la duchesse que le futur souverain a besoin de discipliner son caractère, de plier son humeur à la voix de la raison et aux devoirs de sa vocation : « Il ne peut tenir que de la philosophie le grand art de se connaître et d'apprécier les hommes, celui de gouverner, et le plus difficile, de se gouverner lui-même ». Qu'un homme capable d'un tel enseignement « soit bien rare », Wieland ne laisse pas douter qu'il puisse être cet homme-là.

Parvenu à ses fins², il se fait, de plus, accorder, de Mayence, par l'entremise d'Amalie, un congé « en termes honnêtes », qui lui confirme son titre de conseiller électoral³. Se souciait-on là-bas de le retenir? L'Université d'Erfurt retombait déjà dans sa torpeur⁴; Wieland n'y fut pas remplacé. Les quelques maîtres qu'il y avait fait appeler, les Froriep, Lossius, Springer, n'étaient pas de ceux qui pourraient la ranimer. Quant à lui, il se gardera de mettre à nouveau la main dans ce guépier, quand Dalberg, quelques années plus tard, lui demandera sa collaboration pour une nouvelle tentative de restauration⁵.

1. A Goertz, 7 juill. 1772.

2. Le 17 juill., Anna Amalia lui écrivait : « Je vous offre, pour le temps où vous serez en charge, le caractère de conseiller à la Cour avec un appointement annuel de 900 écus, et quand vous aurez achevé votre carrière d'instructeur, une pension de 500 écus par an pour toute votre vie. » (Voir le compte rendu de la séance du Conseil du 16 juill., dans VON STOTZINGEN, p. 402 ss.) W. fit monter son traitement à 1.000 écus et à 600 de pension. En même temps, il laissait entendre qu'en cas de mort, il espérait que la duchesse prendrait soin de sa femme et de ses enfants. Il demandait le titre de conseiller à vie, une indemnité de déménagement et l'intervention personnelle de la duchesse pour le dégager honorablement de Mayence, ne voulant pas faire faux-bond après Riedel, Bahrdt, Herel, et mettre ainsi Groschlag dans l'embarras (19 juill., à Goertz). — Le 23 juill. 1772, il envoyait son acceptation définitive. Le 26, il recevait copie de la L. de Goertz à Groschlag et de celle de Anna Amalia à l'Électeur, et communiquait copie de la démission qu'il lui avait adressée : « J'ai passé le Rubicon. » Cf. les lettres publiées par K. Obser, *Euph.*, VIII (1901), p. 68 à 72.

3. BEAULIEU-MARCONNAY : *Anna Amalia*, p. 52. — ERHARD, *o. c.*, p. 108 ss., qui reproduit la lettre de démission et la réponse du Prince Électeur; cette réponse est datée du 10 août.

4. HASSENCAMP, p. 164; *Vierteijhrshr.*, I, p. 391; VON STOTZINGEN, art. c., p. 406.

5. Le rapport de W. à Dalberg de 1778 est publié en partie par BOXBERGER : *Jahrb. d. kgl. Akad. Erfurt*, N. F. VI, p. 133 ss.—Cf. SEUFFERT : *Franz von Krones zum 19. Nov. 1895 gewidmet*, p. 75 ss.; *Euph.*, III (1896), p. 521 ss.; GEORG LIEBE : *Die Universität Erfurt und Dalberg*; *Neujahrsblätter*, Halle, 1898.

Wieland se transporta définitivement à Weimar en septembre 1772, moins préoccupé, comme il est permis de le supposer, de l'avenir de son Tifan, que de l'organisation de son existence. Qu'il se flattât encore d'une haute mission à remplir¹, d'un rôle qui allait fixer l'attention du monde², c'était façon d'en imposer aux « butors », plutôt qu'une illusion, dont il aurait été dupe. Il lui importait de tenir à distance les gens de cour, de montrer au ministre Fritsch qu'il raisonnait « comme une cruche ». Plutôt que de prêter serment, il menaça de plier bagages³. Il tiendrait son rôle :

Mes ennemis et les envieux n'auront pas le plaisir de me voir infidèle aux principes de mon Danichmende et de Dchengis. Je ne crois pas probable que je devienne jamais un favori; moins encore, je ne pense pouvoir me maintenir sur ce parquet glissant plus longtemps que Danichmende dans sa dignité d'Itimadulet⁴.

Il se drapera dans son manteau de philosophe : « Je ne parle et je n'agis que selon mes principes et mon sentiment profond. Je connais tous les masques qui m'entourent, et je souris quand je suis seul à la pensée que certains pourraient m'affliger...⁵ »

Ainsi allait-il se retrouver seul comme son Diogène⁶. Trop habilement, il s'était tourné vers le « soleil levant ». Que Charles-Auguste lui en sut gré⁷, la duchesse ne cacha pas son dépit. Au bout d'une année, elle reconnaissait que :

Wieland n'est pas fait pour le poste où il se trouve : il est trop enthousiaste auprès des jeunes gens, trop faible pour leur tenir tête, et trop

1. Vierteljahrschr., I, p. 392; HORN, p. 162.

2. ROTH, I, p. 104.

3. Vierteljahrschr., I, p. 393, 403.

4. HORN, p. 163 s.

5. ROTH, I, p. 162.

6. A. Br., III, p. 138 (à Zimmermann, 22 janv. 1773) : « Wir sind beide (Goertz et W.) so einsam hier, als wir es auf dem Berge Nitria oder mitten in der Wüste Sara sein könnten. Unseren Prinzen ausgenommen, hat er keinen Freund als mich, ich keinen als ihn. » Cf. A. Br., III, p. 151.

7. Cf. Une L. de Karl August à W. du 23 juill. 1772, publiée par Suphan (Vierteljahrschr., III, p. 611 s.), où le prince s'engage à faire honneur à son Danichmende en rendant son peuple heureux.

imprudent, quand il a ses vivacités... Autant qu'il fait voir par ses écrits qu'il connaît le cœur humain en général, aussi peu connaît-il le détail du cœur humain, et les individus ¹.

Il ne fallait lui demander ni autorité, ni dévouement. Afin de ne pas perdre son ascendant sur ses fils, Amalie dut réduire le programme d'instruction, qu'elle avait confié à Wieland, au profit de Knebel ². Danichmende n'aura plus qu'à s'effacer devant le vieux ministre Fritsch.

Ce serait faire à Wieland la part trop belle, que d'attribuer à son éducation les qualités de caractère de Charles-Auguste ³. Du moins ne les a-t-elle pas gâtées. S'il partageait les illusions de son temps sur la valeur pratique de la philosophie, s'il s'imaginait apprendre à gouverner par les livres, et à se conduire par la raison, il était aussi trop averti pour attacher à la sagesse plus de prix qu'à la vie. Que son élève princier, au lieu de se laisser former en « instrument de la Providence » développe sa volonté personnelle, son énergie propre; qu'il se fasse un chef entreprenant et dur, cela ne sera pas pour le surprendre; le maître n'en aura pas moins le bénéfice de sa morale, tout comme il aura, en la duchesse Amalie, une protectrice indulgente et sensible aux agréments de son esprit, aux soins qu'il prend de ses « amusements ». Avant d'arriver à Weimar, l'opérette *Aurora*, ainsi qu'un ballet tiré d'*Idris*, et une adaptation de *Clémentine de Porretta*, avaient déjà marqué l'intérêt de Wieland pour son théâtre, qu'il voudrait rendre « digne de la capitale de la nation » ⁴. Ne se flattait-il pas, vis-à-vis de Jacobi, de faire de la petite bourgade thuringienne une cour « qui méritera qu'on vienne la voir du bout du monde » ? ⁵

1. BAULIEU-MARCONAY : *Anna Amalia*, p. 246.

2. Voir le « pro memoria » présenté par W. à son entrée en fonctions à la duchesse, dans lequel il expose sa conception de l'enseignement philosophique. (Vierteljahrschr., I, p. 404 ss.) Il est à remarquer qu'à la base de sa morale il place la cosmologie, ou théologie naturelle, avec la psychologie, laissant de côté la métaphysique. Il se servira de la morale de Ferguson, de l'Histoire de l'Humanité d'Iselin, de manuels de droit public et d'économie nationale qu'il ne désignait pas autrement, et qui lui ont sans doute servi pour le *Miroir d'Or*.

3. SEUFFERT, art. c., p. 433 ss., attribue généreusement à W. les bons côtés du caractère de Karl August.

4. Vierteljahrschr., I, p. 397.

5. ROTH, I, p. 104.

Que la fortune se montre aimable ou revêche, il n'en vivra pas moins en homme de plume, qui, « s'ennuyant comme un charbonnier » dans le cercle aristocratique de la résidence, trompera son dépit par la littérature. Trop vaniteux pour se contenter d'un second rôle, même sur cette scène « héroïco-lyrico-farcique », trop irritable pour supporter la hauteur des nobles, il n'aura d'autre ressource que de se tenir à l'écart, à contempler le monde dans la « lumière joviale » à laquelle sa vision était accommodée. Pour ne pas être à la merci de la fortune, « cette grande humoriste », il établit à Weimar, *ne ipse desim mihi*, comme il écrivait à Riedel, la « manufacture » de son Mercure, sur les plans jetés avec Jacobi, dans l'espoir de grouper les meilleurs esprits d'Allemagne, Lessing, Herder, Möser, Garve, Kant peut-être¹. Il reportait sur le plan littéraire son ambition politique. Dépris de cette dernière illusion, il lui restera son indépendance d'esprit, la quiète satisfaction de l'ironie. Étranger ici encore, il se retranchera dans le détachement de Démocrite, tout en jouissant des plaisirs délicats d'une société cultivée, et bientôt du commerce de Goethe, de Herder, de Schiller.

Il arrivait dans sa Tarente, comme il l'avait souhaité à son *Agathon*², mais sans l'inquiétude morale de son héros, douillettement blotti dans le bien-être domestique; avec « sa petite femme », qui mettait son bonheur et sa fierté à n'être que son épouse et la mère de ses trois filles, que la nature avait formées *con amore*, il se sentait « le plus heureux des mortels »³. Sa mère, qui vient le rejoindre, veillera également à son ménage⁴. Il va pouvoir s'abandonner au fil du rêve « tranquille et presque limpide, avec mille considérations réconfortantes, mille douces chimères qui surgissent de temps en temps de son âme »⁵. Cette grâce lui était impartie, de vivre la sagesse de ses figures poétiques : Aristippe,

1. D. Br., I, p. 302; Hans WAHL : *Geschichte des T. Merkur*. Berlin, 1914 (Palaestra, CXXVII).

2. ROTH, p. 188. — A. Br., III, p. 42.

3. A. Br., III, p. 151.

4. Le père de W. mourut le 29 sept. 1772 (cf. D. Br., I, p. 305). Sa mère resta à Weimar jusqu'à sa mort, en 1788.

5. H. FUNCK : *Beiträge*, 1882, p. 31.

Diogène, Démocrite... « Puisse votre nouvelle situation vous être aussi favorable qu'à votre prince! » lui avait souhaité l'auteur d'*Emilia Galotti*. Il en accepta l'augure, et sut confondre les habiles.

*
* *

Que cette philosophie se déguise sous le manteau de *Diogène*, c'est le moyen de tenir à distance « les cafards et les sots », en s'assurant le privilège de l'excentricité. Parodiant le citoyen de Genève, Wieland n'affecte le cynisme que pour rire à son aise de la gravité scandalisée de son entourage. « Un philosophe n'est rien moins qu'un contempteur de la joie. Adressez à Démocrite et aux disciples d'Hippocrate les compères à la triste figure, au regard sombre et au tempérament atrabilaire... Pourquoi haïr la joie? Les dieux nous ont-ils donné rien de meilleur? ¹ » Son *Socrate en délire* se tiendra aussi loin de la bouffonnerie des comédies d'Aristophane ou de l'Arlequin de Marivaux, du Hanswurst viennois, que de l'honnête satire du misanthrope bourru ². Si c'est prendre trop de liberté avec les « sources » que de le faire parler en allemand « mieux qu'un sophiste du temps d'Alciphron ne l'eût fait parler en grec » ³, ces « dialogues », qui seraient aussi bien « des rêveries, des soliloques, des anecdotes, des réflexions » ⁴, ne revendiquent d'autre authenticité que celle de l'*Écumoire*. A leur ironie pourra se mêler, sans trop d'in vraisemblance, un peu du sentimentalisme de Yorik. Diogène se fait le censeur de la

1. H. XXIV, p. 73 s. : *Nachlass des Diogenes*, ch. XXXII. — L'ouvrage fut écrit pendant le mois d'août 1769 et parut chez Reich avec des vignettes d'Oeser, au début de 1770, sous le titre de *Socrates Mainomenos, oder die Dialogen des Diogenes von Sinope, aus einer alten Handschrift*. » Cf. HORN, p. 101 et 111. A. Br., II, p. 329 : « Vergangenen August, den ganzen Monat hindurch, hatte mich eine philosophische Laune angewandelt, welche mit der yorikschen etwas Ähnliches hat, ohne Nachahmung zu sein. » Cf. A. MAGER : *Wielands Nachlass des Diogenes von Sinope und das englische Vorbild*, Progr. Marbourg, 1890. — Fr. BAUER : *Über den Einfluss L. Sternes auf C. M. Wieland*, Progr. Karlsbad, 1898. — C. A. BEHMER : *L. Sterne und Wieland*, 1899.

2. Vorbericht daté du 18 octobre 1769. — H. XXIV, p. 9, 12.

3. II. XXIV, p. 12 s.

4. Zusatz an Vorbericht, 1795.

vie civilisée avec une bonhomie narquoise qui n'exclut pas l'indulgence, en exilé qui flâne dans un monde étranger ¹.

Libre de toute attache, il laisse aller sa pensée, de même qu'il roule son tonneau au gré de son caprice; n'ayant plus rien, il se donne le spectacle de la société dont il s'est retranché, non certes par mépris, mais par amour de soi-même. Pour mieux s'appartenir, il a renoncé à autrui; il s'est affranchi de la tradition et de toutes les conventions afin de se conserver les sens intacts et l'esprit dégagé. Raisonneur et rêveur, il n'est pourtant pas si loin de ces fous, ses semblables, qu'il morigène, qu'il ne se plaise à les observer et à les sermonner. Sa singularité, c'est cette contradiction de la raison qui refuse et du cœur qui sympathise, c'est l'humour d'une critique conciliante qui ne s'en prend au mensonge de la civilisation, au masque de la mode, que pour sauvegarder son amour de l'humanité.

Dépris de l'illusion esthétique, Wieland se soustrait de même aux servitudes de sa fonction officielle. A défaut de l'enclos de Musarion, il abrite sa rêverie dans ce dépouillement de la conscience. Son Diogène se passerait même de sa besace et de son manteau, il renoncerait à son tonneau, s'il ne lui servait d'écritoire. Il lui suffit d'un coin de terre pour s'allonger, de fruits sauvages pour se nourrir, avec les croûtons qu'il ramasse. Dépourvu de tout ce qui semble nécessaire au bonheur, il trouble la conscience de ceux qui se croient heureux par la joie limpide de son esprit. Ne possède-t-il pas, mieux que ceux qui les achètent, les vrais plaisirs de la vie?

L'amitié de la nature, tout d'abord, si précieuse à l'âme déçue et essulée... « La voûte céleste est ma couverture, et lorsque, couché, mon regard se perd dans l'immensité, mon cœur s'ouvre à sa sérénité et à sa paix ². » « Le chant d'un rossignol ou d'une cigale berce mon rêve; de grands buissons de roses fraîchement ouvertes se penchent sur moi. Que ce ruisseau coule délicieusement

1. D. Br., I, p. 150 s. — HORN, p. 101 : « Mon *Diogène*..., qui, de tout ce que j'ai écrit, sera le plus à votre goût malgré son titre. » Cf. A. Br. II, p. 329 s. : « Riedel behauptet, es sei das Beste, was ich noch geschrieben habe, und beinahe möchte ich's glauben. »

2. *Diogène*, ch. IV, H. XXIV, p. 24.

sur les cailloux, que ce gazon est égal et moelleux ! Je m'en voudrais de n'avoir pas choisi un endroit si plaisant ! » Quoi qu'il en ait dit, Diogène se prend à la poésie de la nature ¹. N'est-ce pas comme un rappel d'innocence et de bonheur ? « Sagesse, vertu ! mots vénérables qui, dans les livres, ont si peu de sens et ne désignent que le chemin du bonheur ! ² »

Un chemin qui se détourne des palais et des temples. Tant pis pour les riches qui préfèrent les satisfactions de la fortune ! Non certes que Diogène dédaigne les agréments de la civilisation et les raffinements du luxe, mais il estime davantage les émotions simples qui n'émoussent pas la sensibilité. Comme il a renoncé aux biens qui détournent l'intérêt de la nature, il s'est affranchi de la convention dans ses goûts, il prend ses plaisirs dans son propre cœur. A l'ombre des arbres « que son père a plantés », sa fantaisie joue avec les images de la vie. Plus heureux qu'Aristippe, qui dépend du maître qu'il flatte, ou que le voluptueux qui paie sa jouissance à prix d'or, il n'a pas besoin d'un tableau pour se délecter de la vision des Grâces, ni d'une statue, pour laquelle a été gaspillée une fortune dont on eût pu faire un meilleur emploi, pour éprouver le charme d'un beau corps. Quelle délectation esthétique vaudrait le sentiment d'une bonne action ?

Je vous abandonnerais volontiers vos palais, vos jardins, vos tableaux, vos statues, vos concerts, vos spectacles, vos danseuses, singes et perroquets, si je pouvais oublier les milliers de créatures de votre espèce qui ne sont pas à l'abri des intempéries, qui n'ont rien pour se couvrir, tandis que vos esclaves portent des livrées somptueuses ; qui ne mangent pas à leur faim, tandis que vous gaspillez en un festin ce qui nourrirait des milliers de misérables toute une semaine ! ³

Non certes que Diogène fasse bon marché de l'art et de la morale. Il sait qu'à un degré de civilisation, l'art se substitue à la vertu, réglant les sentiments et accordant les égoïsmes.

1. *Diogène*, ch. X, H. XXIV, p. 32.

2. *Diogène*, ch. XXXII, H. XXIV, p. 75.

3. Ch. XII, H. XXIV, p. 34.

Il n'est pas de ceux qui bannissent les spectacles et les courtisanes :

« Mauvais signe pour un peuple, comme disait le vieux Démocrite, quand la vertu prend un air revêché ; c'est l'annonce d'un démon funeste qui va fondre sur ce peuple, les ailes chargées de maux. Pauvre peuple ! Tu vas retomber dans la barbarie et la stupidité ! ¹ » Plutôt les jeux du cirque, les histrions et les danseuses que la tartuferie et l'imposture, que tout le mal fait au nom de la vertu.

« Je te jure, Diophante, déclare-t-il au Grand Prêtre, tes divertissements sont moins innocents que l'ivresse des bacchantes ! » S'il leur eût interdit sa république, Diogène ne les chasserait pas de Corinthe. Il démasque une Lysistrata qui fait la prude, mais il fleurit tous les ans la tombe d'une petite Glycérone qu'il recueillit un jour dans sa cabane. Les libertins comprendraient-ils le charme « d'une belle âme » ? ²

La vérité humaine, au lieu du prestige de la richesse ou de l'État. Diogène s'est délié du contrat qui oblige ceux qui en ont besoin et en tirent avantage. Ne possédant rien, il n'a pas besoin d'être défendu. Que les riches contribuent à l'entretien d'une police qui les protège, aux charges d'une organisation qui leur garantit leurs privilèges, aussi longtemps que la foule ne prendra pas conscience de sa force et ne s'avisera pas de chasser les « frelons » ! ³ Quant à lui, il s'est démis de sa dignité de citoyen, pour n'être qu'un homme, un cosmopolite qui, où qu'il aille, ne connaît que des frères, ayant un titre égal à son assistance et à sa critique. Il n'a de patrie que le monde, de limites que celles de son esprit, avec « un grain de folie dont il ne se trouve pas plus mal » ⁴. A la société politique, Diogène ne reconnaît, ainsi que Diderot et les philosophes, qu'il parodie dans son discours sur « L'homme dans la Lune » ⁵, qu'un caractère artificiel et arbitraire. Aussi peut-il

1. Ch. XXXII, H. XXIV, p. 77.

2. Ch. XIX, H. XXIV, p. 44. Cf. A. Br. II, p. 353.

3. Ch. XXX, H. XXIV, p. 70.

4. Ch. XXVIII, H. XXIV, p. 63.

5. HORN, p. 117 : « La plupart des lecteurs sont comme des têtes de choux, surtout parmi le monde savant. Tous ces gens-là admirent la harangue sur l'homme de la lune comme une satire contre les anciens sophistes ! »

promener sa lanterne derrière la scène et inquiéter la mauvaise conscience de la civilisation. Ne la lève-t-il pas sur la figure d'Alexandre, tout interdit de se trouver en face d'un homme qui échappe à sa puissance. Le héros et le philosophe se dévisagent avec surprise : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. — Et moi je donnerais le monde à Alexandre, s'il voulait le gouverner avec l'esprit de Diogène. — Au diable ta lumière ! Tu finirais par me faire regretter ton tonneau ! Or il suffit au monde d'un Diogène. — Je ne sais, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que deux Alexandre le mettraient en pièces. — Tu dis vrai, vieil homme ¹. » Et Diogène d'admirer la juvénile audace, « comme il n'a jamais admiré de mortel ». Un Alexandre au lieu de cent rois, tant qu'il faudra un maître au monde ; mais son œuvre accomplie, ne descendra-t-il pas de son trône pour se confier au sage ?

Le rêve politique ! Il appartient à Diogène de s'amuser des constructions chimériques d'une société « naturelle » ². Que serait une République idéale, établie d'après l'utopie de l'homme originel, tel que le suppose le *Discours sur l'Inégalité* ? Imaginant l'expérience propre à rétablir l'état primitif, avec les précautions voulues pour préserver l'innocence de cette humanité enfantine, Diogène se demande comment l'empêcher de se grouper en société et de s'éloigner du bonheur initial. Sous l'effet des mêmes besoins, la même évolution fatale ne se reproduirait-elle pas ? Si le bien et le beau, au lieu de suivre un cours sinueux, se développaient en ligne droite, toute déviation serait sans doute néfaste, « quoi qu'en disent les sophistes ». Mais, comme la voie que suit la nature n'a rien d'uniforme, une telle humanité ne pourrait manquer de trouver, tôt ou tard, la boîte de Pandore avec ce qu'elle contient d'inégalités, de conflits, de violence et d'injustice. Il en serait dans cette île du bonheur primitif comme dans les autres îles : on

1. Ch. XXXV s., II. XXIV, p. 92 à 96.

2. « Quelles expériences seraient nécessaires pour parvenir à connaître l'homme naturel, et quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société ? » (Rousseau, Œuvres, I, p. 79.) *Die Republik des Diogenes* ; cf. KLEIN : Studien zur vrgl. Litgesch., III, p. 446 ss.

L'idée de l'expérience au moyen d'enfants livrés à eux-mêmes dans une île, a peut-être été donnée à W. par Iselin : *Gesch. der Menschheit*, II, ch. 9 (éd. de 1768).

y verrait apparaître la loi, les tribunaux, les magistrats, les soldats, les savants, les artistes, les prêtres...

Plutôt que d'accuser la civilisation, pourquoi ne pas substituer à l'utopie de la nature celle de la raison, et ne pas attendre des arts qu'ils réparent les dégâts qu'ils causent? Qu'il abandonne à Rousseau les dégradations amenées par le « progrès », Diogène ne rejette pas pour autant tout espoir finaliste. Refuser à l'effort humain, en ses manifestations variées suivant les climats, les races, les religions, les aptitudes, la perspective d'un but eudémone, nier la valeur de cette évolution au nom du bonheur hypothétique des sauvages, n'est-ce pas attribuer le monde à un génie cruel, qui se jouerait de la vaine activité de ses créatures? Mieux vaut l'illusion d'un avenir meilleur. A quoi bon regretter la naïveté de l'enfance, « puisque la vie est croissance, développement illimité »? « Quand un peuple en est arrivé au point où il a besoin des arts et des sciences, il ne saurait mieux faire que de les pousser aussi loin que possible. » Une fois perdue l'ingénuité, c'est à la philosophie qu'il appartient de rétablir la santé compromise. « Encore faut-il que le médecin ait à cœur de guérir le malade ¹. »

La critique des mœurs ne se départ donc pas de cette perspective idéaliste. Elle montre les lézardes de la civilisation; mais c'est pour la consolider. N'est-elle pas l'œuvre de la nature? Il s'agit seulement de ne pas s'écarter de la bonne direction, quelle peine qu'il y ait à frayer la voie, à moins de s'abstenir, comme Diogène : « Ces principes, je puis les communiquer; mais, sentir leur vérité comme je la sens, y trouver le bonheur que j'y trouve, c'est le fait d'une disposition particulière ². » Entre les sophistes, qui dédaignent les joies du cœur, et Rousseau qui voudrait revenir à un stade révolu, Diogène suit la raison de son cœur, fidèle à la morale des *Grâces* ³. Il se joue du paradoxe, mais il partage le goût de la vérité, de la simplicité de Rousseau. Il ne fuit pas la société, il s'en retranche, sachant à l'occasion user de l'artifice pour sauver un malheureux ou confondre un hypocrite. N'a-t-il

1. Republik X, H. XXIV, p. 119.

2. Nachlass XXVIII, H. XXIV, p. 64.

3. Republik VIII, H. XXIV, p. 116.

pas donné à Laidion une jolie leçon de coquetterie, tandis que « son âme voltigeait sur les lèvres de la jeune fille » ?

Pourquoi prendrait-il parti ? Il sait comme Yorik combien son cœur est faible, mais « faible comme il est et si facile à duper, il est encore la source des meilleures joies, des meilleurs mouvements, des meilleurs sentiments ¹. » Aussi le flatte-t-il, sans s'abandonner à son impulsion, pas plus qu'il n'obéit à la pure raison. Son humour chatoyant ironise la sagesse et dément son mépris de la société. Affectant le détachement, il porte intérêt à ceux-là même qu'il raille. Comme il demande à Alexandre « d'épargner les misérables qui gémissent sous la tyrannie » ², Diogène préconise une religion « qui ne serait pas susceptible de nuire » ³. Sa lanterne éclaire le pour et le contre, tandis que lui-même ne risque pas son bonheur.

Une attitude trop nuancée, trop équivoque au gré de La Roche, qui aurait désiré une action plus vigoureuse. « La postérité n'en aura que faire, et nous n'y trouvons aucune saveur ⁴. » D'autres, comme Gerstenberg, y reconnaissaient trop l'accent de Sterne : « la bedaine de Yorik sur le squelette d'un cynique ». Wieland, se demandait le critique, n'allait-il pas se défaire enfin de l'imitation et se faire son propre style ? ⁵ Sans doute, mais le manteau de Diogène laissait si bien deviner le nu de la pensée, et il avait de plus l'avantage de déconcerter la censure, par exemple à Vienne, où elle retenait *Agathon*. Il piquait la curiosité, sinon en France autant que l'espérait l'auteur ⁶, du moins dans son pays. Le jeune Goethe ne se sentait-il pas attiré et irrité à la fois par ce cynisme moral, par ce « sentiment mêlé que Wieland sait si délicieusement peindre, et dont il ne nous appartient pas de parler... le goûter et

1. Nachlass, XXXII, H. XXIV, p. 77.

2. Nachlass XXXVI, H. XXIV, p. 96.

3. Republik IX, H. XXIV, p. 117. — Un passage, jugé dangereux, a été supprimé à la demande de Reich. Cf. BUCHNER, *o. c.*, p. 35.

4. A Iselin, 4 mai 1770. Archiv f. Litgesch., XIII, p. 216 s.

5. Hamburg. Neue Zeitung, 1770, St. 65. (Neudruck, D. Lit. Denkm., 128, p. 360 à 368.)

6. W. surveilla lui-même la traduction de Marbois : *Socrate en délire, ou Dialogues de Diogène de Sinope*, trad. de l'allemand de M. Wieland, Dresde, (1772), espérant « qu'elle lui ferait plus d'honneur en France que celles qui ont encore paru de ses autres ouvrages ». (A Goertz, 19 mai 1772). Cf. D. Br., I, p. 288; BÖTTIGER, I, p. 163.

se taire, c'est tout ce que l'on en peut faire »¹. Mais c'était un art d'autant plus suggestif, tout comme l'allégorie d'Öser, l'autre maître de l'étudiant.

Ne percevait-on pas, dans la parodie, la sympathie d'un esprit en désaccord avec la raison du siècle pour l'éloquente protestation de Rousseau? « Ce serait faire preuve de bien peu de connaissance de la vie que de ne pas savoir qu'il suffit de quelques traits, qui s'écartent des formes habituelles de la conduite et accusent quelque singularité, pour que le caractère de l'homme le plus honnête apparaisse dans un faux jour². » Sans autant d'indignation que Rousseau, Diogène brisait avec la convention et cherchait à dégager l'humain. Sortant du jeu esthétique, l'auteur, comme il l'écrivait à Bodmer, n'entendait pas faire le sophiste comme le Socrate d'Aristophane, mais *bene merire de genere humano*³. Aussi demandait-il à son vieux maître ses conseils et son appui pour des *Contributions à l'histoire secrète de l'esprit et du cœur, tirées des archives de la nature*, dans lesquelles il pourra s'exprimer plus ouvertement sur la valeur et le sens de la culture⁴.

* * *

C'est encore Rousseau qui, dans une large mesure, va faire les frais du débat⁵. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : la polémique n'est que prétexte à une explication plus franche. Comme elle ne s'accroche qu'aux saillies frappantes des *Discours*, aux provocations évidentes, elle n'a d'autre objet que de lier la discussion, en trompant sur sa portée. S'il se donne une certaine désinvolture

1. L. de Goethe à Reich, 20 févr. 1770. Cf. Zeitschrift f. d. Altertum, XXVI, p. 252.

2. Vorbericht.

3. A. Br., II, p. 312.

4. *Beiträge zur geheimen Geschichte des menschlichen Verstandes und Geistes*, aus den Archiven der Natur gezogen, II Teile, Leipzig, 1770. — Dans les *Werke*, sous le titre de : *Beiträge zur geheimen Geschichte der Menschheit*. La 1^{re} édition était divisée en 6 livres, comprenant *Reise* et *Bekenntnisse* d'Aboulfouaris, qui, dans les *Werke*, ont été remplacés par un article postérieur : *Über die vorgebliche Abnahme des menschlichen Geschlechtes* (1777), Merkur, 1777, 1. Cf. D. Br., I, p. 135; BUCHNER, o. c., p. 36.

5. Cf. LOEBELL, o. c., p. 205; FESTER : *Rousseau und die 'd. Geschichtsphilosophie* (1890), p. 83 ss.; SEUFFERT : *Vierteljahrshr.*, I, p. 350.

à l'égard du « respectable original », du « chimérique sophiste », qui « présente un odieux paradoxe avec une belle mine de sincérité et de bonne foi »¹, le moraliste n'en est que plus libre dans son propos. Ainsi qu'il en usait avec Shakespeare, il prend de faciles avantages, afin de faire passer ses concessions à l'esprit de Rousseau. Il feint d'excuser les outrances de la franchise par les froissements de la sensibilité, de lui laisser le bénéfice de ses bonnes intentions et de la naïveté² : « Vus d'un septième étage de la Babylone moderne, le luxe, les vices, les folies, ont un autre aspect que du château enchanté de Ferney³. » Mais encore, les « lubies » de Rousseau ne sont-elles pas, comme chez Diogène, « une satisfaction donnée aux sots » ?⁴ Il pourrait bien en être de même de leur réfutation ostentatoire. S'y attacher comme à l'objet important des *Contributions*, ce serait se donner la part trop belle pour convaincre Wieland de légèreté et de partialité⁵. Pouvait-il se méprendre à ce point sur la pensée de l'auteur du *Contrat Social*, lui qui, dans son *Miroir d'Or*, va s'en montrer si imprégné ? Au surplus, Wieland ne cherche pas à épargner les « sophistes à la mode », qui « maltraitent la bonne nature et la saine raison en son simple manteau socratique » ; il ne se fait pas faute de parodier les présomptueux adversaires de Rousseau. L'homme primitif, un animal, quelle injure ! s'écriaient-ils, la société, source de tous nos maux, quelle aberration ! Mais l'homme est-il un être de raison, un pur esprit ? Est-il fondé à se dresser au-dessus de la nature, et à chercher son destin dans les astres ? L'idéaliser vaut-il mieux que l'avilir⁶ ? Il n'y a pas lieu de rougir de l'humilité de nos origines, pas plus que d'exalter notre destin, de boudier à la nature plus qu'à la raison. « La nature qui a toujours raison n'a pas manqué de sagesse en nous faisant tels que nous sommes, et ce n'est pas sa

1. H. XXXI, p. 69.

2. H. XXXI, p. 88.

3. H. XXXI, p. 70.

4. H. XXXI, p. 97. Cf. H. XXIV, p. 47.

5. Cf. FESTER, o. c., et KLEIN, art. c. — Dans le *Merkur* de 1775 (janv.), p. 92, Wieland écrit : « Ich wünschte, dass dieses Beispiel einen jeden Schriftsteller, der den Gedanken eines andern anführt, behutsam genug machen mochte, allezeit vorher das Original nachzuschlagen, oder wenn er dazu keine Gelegenheit hat, lieber an dessen Statt zu sagen, was er selbst denkt... »

6. H. XXXI, p. 91.

faute, en vérité, si certains, ne sachant voir, ne remarquent pas la beauté de notre organisme. » Que Rousseau soit tombé dans le pathos religieux, l'ironie de Wieland ne doit pas faire le jeu de ses détracteurs ¹.

Aussi bien Wieland n'était-il pas tenté de se mettre en frais pour Voltaire. L'esprit, la diplomatie retorse, la superbe de la raison, il admirait et s'était approprié le plus possible de tout cela; toutefois il ne possédait pas la passion intellectuelle, le courage combatif, le tempérament vibrant de l'auteur de *Candide*. Contre son pessimisme cinglant, Wieland en appelait à son cœur ². De la même façon qu'il se gardait de la ferveur prédicante de Rousseau par l'ironie esthétique, il se défendait de la satire amère de Voltaire par son goût du naïf. Il philosophait sous l'égide des Grâces, cherchant à unir plus qu'à séparer, à concilier la sagesse et le bonheur. A la vertu il voulait « d'aimables faiblesses » pour qu'elle pût prétendre, mieux qu'au respect, à l'adhésion du goût ³. Pour Wieland, le cœur avait sa logique, qui n'a rien de commun avec « les ballons de vent » de la spéculation; il ne se donnait pas par raison, pas plus que l'esprit ne cédait par enthousiasme. Il ne séparait pas la pensée de sa forme, et la valeur morale des inclinations. Tout le prestige de la royauté intellectuelle de Voltaire ne lui faisait pas renier sa foi dans la beauté morale, l'amour du vrai et du bien, bref le fond d'idéalisme religieux qui l'attirait vers « l'Epictète » de Paris, dédaigneux des succès faciles que lui auraient procurés plus de complaisance pour les mœurs du siècle et une plus grande peur du ridicule ⁴. A distance respectueuse, obligé lui aussi de se débattre contre un milieu hostile, de « resserrer ses désirs », faute de pouvoir arranger sa vie selon ses idées

1. G. D. Hartmann écrit à Bodmer, en 1773 : « Dem Rousseau hat es viel geschadet, dass Wieland wider ihn ist. » (Stäudlin : Briefe berühmter und edler Deutschen an Bodmer, 1794, p. 308). Cf. KLEIN, art. c., p. 464.

2. Cf. H. A. KORFF : *Voltaire im literarischen Deutschland des XVIII. Jahrh.*, en particulier : I, p. 317 s., 423, 492 ss.; HERDER (*Suphan*, XVIII, p. 119) : « Die Muse unsers Landsmanns ist ein reinerer Genius, der in jeder Gestalt, die er annimmt, gewiss einen edleren Zweck hatte, als uns bloss witzig zu amüsieren. »

3. H. XXXI, p. 92. (*Betrachtungen über J. J. Rousseaus ursprünglichen Zustand des Menschen*.)

4. Merkur 1780, II : *Über eine Anekdote von J. J. Rousseau*; H. XXXII, p. 67 ss.

et ses goûts »¹, Wieland soutenait également « sa singularité et sa vérité », à la fois contre les sophistes et les moralistes, qui remettent en circulation « des lieux communs rebattus et usés »², les « gymnosophistes », qui s'attaquent à la raison elle-même. Pascal n'effrayait-il pas déjà par l'infini qui nous enveloppe? Mais il s'agit d'abord de vivre, et pour cela d'interroger l'oracle de la nature, non pas de chercher *a priori* le point de départ et le point d'arrivée de notre destinée.

Les *Contributions* prennent ainsi position contre les finalistes à la manière d'Iselin, non moins que contre les contempteurs du progrès³. A la philosophie de l'histoire, qui envisage le passé comme une éducation du genre humain, dans laquelle les révolutions ne seraient que les crises de croissance de la raison⁴, Wieland oppose son sentiment sceptique de la nature. Il n'est pas dupe de l'illusion optimiste qui s'est substituée à la foi naïve. Que n'a-t-il fallu lutter contre la « barbarie » encore toute proche; que n'est-il nécessaire de défendre encore, contre le fanatisme et l'oppression, les conquêtes de l'esprit! Qu'Iselin annonce l'affranchissement prochain et l'avènement « de la véritable moralité, que l'antiquité n'a fait qu'entrevoir et le christianisme que préparer », et que des monarques éclairés, comme il espère, voudront instaurer⁵, c'est le vœu d'un philanthrope, et non pas le « langage des faits ». Ne doit-il pas reconnaître que l'évolution s'opère dans un lointain ténébreux?⁶ Accordant cette consolante perspective aux femmes et aux enfants⁷, un philosophe comme Diogène répugne « aux vérités louches »⁸. Sa raison nourrie de l'*Esprit des Lois*, de l'*Essai sur les Mœurs* et du positivisme d'Helvétius ne saurait se satisfaire

1. HORN, p. 106.

2. H. XXXI, p. 127. *Über die Behauptung, dass ungehemmte Ausbildung der menschlichen Gattung nachteilig sei.*

3. Dans l'édition de 1768, cf. D. Br., I, p. 91, 265. — A. Br., II, p. 311 s.

4. *Geschichte der Menschheit*, I, p. 308.

5. *Ib.*, préface.

6. *Ib.*, I, p. 89 s.

7. A. Br., II, p. 237 : « Herr Iselin gibt sich in seiner Geschichte der Menschheit die Miene, für das menschliche Geschlecht zu schreiben, und schreibt in der Tat für Knaben und Frauenzimmer. Bei einer etwas genaueren Analyse würde dieser gute, wackre, liebe Mann eine ziemlich komische Figur machen. »

8. H. XXXI, p. 143 (*Über die Behauptung...*)

d'une aussi fade utopie. La vie, une école d'application des « saintes vertus », est-ce là la leçon de l'expérience? ¹ Autant s'en tenir aux chimères des poètes ou à la Révélation. Toutefois, Wieland n'était pas assez près de la réalité, assez résigné à la relativité de la science, pour s'incliner devant son témoignage ². Il connaissait trop mal la nature pour se confier, comme le feront plus tard Herder et Goethe, à sa finalité. Il s'en tenait à l'attitude critique; il épiloguait et balançait des arguments, et restait parodiste ³.

Il se refuse à l'antinomie où survit l'accusation chrétienne de la vie. Défigurer l'homme par un nouveau péché originel, le soustraire à la grâce de la nature, n'est-ce pas trahir la raison et faire le jeu du mysticisme? Se souvenant de l'oracle de Delphes, il cherche en l'homme lui-même sa vérité, il demande à son être actuel, le seul qui importe, la loi de son comportement. A quoi bon l'autopsie qui découvrirait les linéaments de sa forme primitive? Que Rousseau ait songé ou non à la possibilité de remonter le cours des âges en supprimant la société, en abolissant la propriété, en nous ramenant dans les forêts en compagnie des ours, la République de Diogène s'était déjà amusée de l'étrange hypothèse ⁴. Si Wieland croit plus expéditif d'interroger Prométhée, c'est bien qu'il vise, en même temps que les philosophes, « qui à force de regarder au loin ne voient plus le bout de leur nez » ⁵, le mythe religieux lui-même. A quoi bon tant de subtilité? Si l'homme, que le demiurge aurait pétri de son meilleur limon, à qui il aurait insufflé « on ne sait comment, ce je ne sais quoi qu'on appelle l'âme », n'est pas heureux, qu'il s'en prenne à lui-même, ou au frère de Prométhée, qui lui aurait fait don de cette fatale boîte de Pandore, par laquelle l'homme s'est habitué à se farder,

1. H. XXXI, p. 127 (*Über die Behauptung...*). Cf. ISELIN, *o. c.*, II, p. 367.

2. Wieland s'appuie sur : *Allgemeine Historie der Reisen zu Wasser und zu Land, welche bis 1750 in verschiedenen Sprachen von allen Völkern herausgegeben wurden*. 18 vol. Leipzig, 1847 à 1864. Cf. sa note de la p. 82.

3. Nicolai trouvait qu'à part deux feuilles, Riedel aurait pu écrire cet ouvrage. (SOMMERFELD, *o. c.*, p. 335.)

4. *Über den von J. J. Rousseau vorgeschlagenen Versuch, den wahren Stand der Natur des Menschen zu entdecken, nebst einem Traumgespräch des Prometheus*.

5. H. XXXI, p. 113.

à changer de visage, à paraître ce qu'il n'est pas. Ne serait-ce pas l'origine de tous nos maux? ¹

Comme il est plus facile de paraître bon, vertueux, que de l'être réellement, et comme le résultat est le même, au moins à la lueur des chandelles, il ne vint plus à l'esprit de personne d'être ce qu'il pouvait paraître grâce au fard magique. On ne vit bientôt plus de visage naturel, de caractère naturel; tout a été fardé, truqué : piété fardée, amitié fardée, patriotisme fardé, morale fardée, politique fardée, éloquence fardée... L'humanité n'a plus été qu'une mascarade.

Tout serait parfait sans cet incident... Mais des êtres dont le bonheur tient à l'apparence méritent-ils d'échapper au déluge de Deucalion?

Une humanité considérée comme déchue, séparée de la nature, est une humanité de la « fabrique de Prométhée ». A ses enfants, la nature a réservé par contre d'autres ressources : elle leur a donné la faculté de se perfectionner eux-mêmes, ainsi que l'atteste le développement accompli. Pour savoir ce qu'elle s'est proposé, il suffit de considérer la façon dont elle s'y prend encore ². Comment mettre en doute la vocation de l'homme à la culture, si l'on n'a pas de dessein ténébreux, comme les « louches cafards » qui s'en prennent de leur sottise à la raison, et voudraient « disséquer le cœur de Rousseau » ³. Qu'importe qu'il soit issu de l'orang-outang ou du pengo, si l'homme s'est séparé de l'animal par son instinct de perfectibilité, s'il a évolué selon sa propre loi ⁴. Animal dépravé si l'on veut, il n'en pense pas moins, « il n'est ni un singe, ni une idée platonicienne, ni un berger d'Arcadie, ni un héros de féerie, ni un sage stoïcien, ni un ange, mais bien un homme, sans qu'il y ait besoin d'idées innées, de *deus ex machina*, pour qu'il accomplisse son destin, et se fasse son propre créateur » ⁵.

Voilà ce que la nature a voulu, ce qu'elle veut encore. Faut-il le regretter? Qu'on invoque un bonheur illusoire, quand la civili-

1. H. XXXI, p. 122 s.

2. H. XXXI, p. 108.

3. H. XXXI, p. 69. (*Betrachtungen über J. J. Rousseaus ursprünglichen Zustand des Menschen.*)

4. H. XXXI, p. 91.

5. H. XXXI, p. 127. (*Über die Behauptung...*)

sation se fait exigeante et que la raison se sépare du cœur, on peut l'admettre. Le goût de la solitude suppose le tumulte des villes, la fatigue de la vie sociale. « Le poète, le platoniste, l'enthousiaste..., tous les *penserosi* fuient à la campagne, sous les ombrages solitaires, dans des contrées sauvages, parmi des rochers qui surplombent des forêts sinistres, des cascades mugissantes, qui favorisent la mélancolie et forment le décor d'une imagination inspirée ¹. » Cependant, ce romantisme ne doit pas faire illusion : il en est des délices de la retraite comme du bonheur dans les îles fortunées, dans la Lampéduse de Dorval ou la Sévarambie. Existât-il une peuplade privilégiée à la façon des Fellays de Fr. Moore, elle serait à la merci d'un explorateur ou d'un missionnaire ². Quoi de plus relatif d'ailleurs que le bonheur ? Il se règle sur les besoins, sur les privations : l'homme physique reste la mesure de l'homme moral. Quoi de plus ridicule que les atours « gothiques » dont on a affublé la nature, les vertugadins, les tournures, les collerettes ? A le prendre tel qu'il sort « de l'atelier commun des êtres », l'homme porte son idéal dans son organisme ³.

C'est pourquoi les perfectionnements apportés par les arts, à les considérer sur le « plan général de la nature », répondent à des besoins croissants ou les font naître. Le tort serait, non pas d'avancer, mais de forcer l'allure, car tout se passe comme si la nature ne permettait pas d'outrepasser certaines limites ⁴. Comme le parcours de l'évolution n'est pas rectiligne, comme il comporte des montées, il faut alors forcer le pas ; un arrêt sur la pente exposerait à un recul, comme pour une voiture lourdement chargée ⁵. Impossible de suspendre l'élan pris par la Renaissance vers un pallier où l'humanité se trouvera plus à l'aise, où elle pourra s'étaler ⁶, en dépit du fanatisme et de la tyrannie qui cherchent à la retenir, en dépit de l'énervement causé par le luxe ⁷. Au lieu

1. H. XXXI, p. 10. (*Korxox und Kikequetzel.*)

2. H. XXXI, p. 145. (*Über die Behauptung...*)

3. H. XXXI, p. 127. *Ib.*

4. H. XXXI, p. 138. *Ib.*

5. H. XXXI, p. 147. *Ib.*

6. H. XXXI, p. 192 s. (*Betrachtungen über J. J. Rousseaus...*)

7. H. XXXI, p. 94. *Ib.*

d'accuser la civilisation, il faudrait donc lui savoir gré de stimuler, par l'émulation, le progrès de la raison, même si ce progrès, pour s'accomplir, impose une association de plus en plus étroite. Les inconvénients ne doivent pas faire méconnaître les avantages qui en résulteront pour l'individu comme pour la société ¹.

Wieland est avec les philosophes pour attendre d'une amélioration de l'existence, d'une économie plus prospère, d'une constitution politique mieux réglée, où les intérêts particuliers se conjugueraient avec l'intérêt général, l'épanouissement de la nature humaine, dans une moralité sans contrainte et un ordre civil auquel la religion serait soumise ². A défaut d'un gouvernement prévoyant, il compte sur la nature pour y mener. Car le remède sort du mal : les obstacles arbitraires seront au besoin emportés par une révolution ³. Dès maintenant, les circonstances ne sont-elles pas données pour réaliser ce temple de l'humanité auquel sont appelés à contribuer les grands hommes de tous les pays ? Si, au lieu du divorce actuel entre la religion et la philosophie, de la séparation des savants et des artistes, ne se fondait pas la fraternité universelle des esprits ; si l'effort de la civilisation s'avérait chimérique, ce serait à désespérer de la nature.

On saurait alors ce qu'il faut penser de ce globe sublunaire, sur lequel se jouerait une farce tragi-comique, aussi grotesque et stupide que pourrait l'imaginer un Arlequin, un Mezzetin ou un Bernardon. Les plus fols seraient les sages, et les Socrate, Aristote, Epaminondas, Timoléon de tous les temps seraient les fous ! ⁴

N'en est-il pas ainsi ? Wieland ne se leurre pas au point de ne pas concéder à Rousseau les funestes effets de la richesse, de la corruption esthétique et de la spéculation. Comment ne pas souhaiter le maintien de la civilisation à un certain niveau, où s'équilibreraient les aspirations subjectives et les besoins de la société, où le bonheur s'accorderait avec la raison ? Mais les nations

1. H. XXXI, p. 148 s. (*Über die Behauptung...*)

2. H. XXXI, p. 147 s. (*Über die Behauptung...*)

3. H. XXXI, p. 93. (*Betrachtungen über J. J. Rousseau...*)

4. H. XXXI, p. 150. (*Über die vorgebliche Abnahme des menschl. Geschlechts, 1777.*)

ne subissent-elles pas, comme les individus, la loi fatale de la vie? Si chacune doit passer par les mêmes épreuves et les mêmes échecs, ne s'épanouir que pour décliner et mourir, pourrait-il être question d'une évolution de l'humanité « dans la nature des choses »? N'assisterait-on pas plutôt à des révolutions successives des nations, et n'est-on pas en droit de supposer qu'après un nouveau cataclysme qui ne laisserait subsister qu'un couple, l'humanité nouvelle qui en sortirait ne reproduise l'histoire de la progéniture de Sem, Cham et Japhet? ¹ Parodiant la Genèse aussi bien que Rousseau, le conte de *Koxkox et Kikequetzel* déchire l'utopie naturaliste. Si l'innocence de l'Age d'Or est celle du premier âge, qui voudrait rester éternellement en enfance? ² Mais si la raison s'est développée du besoin de refréner l'instinct, s'il a fallu que sous la pression des passions, l'homme secouât son indolence, s'imposât la contrainte sociale, c'est donc que la nature a produit la raison qui la corrige, et que la transformation s'est faite au gré des circonstances, suivant le jeu des facteurs.

Quelle n'est pas la part du hasard, de la rencontre fortuite, par exemple dans l'invention du langage? Autant que « l'on raisonne ou déraisonne » sur les origines ³, que l'on parte d'une aptitude invétérée ou acquise, de l'instinct ou de la sensation, le langage est là, comme instrument de la pensée. Laissant aux philosophes « leurs étranges lubies », Wieland ne se demande pas si c'est pour le bien ou pour le mal ⁴. Il prend ce qui est, sans chercher pourquoi. C'est tout de même du cœur humain qu'a jailli, au cours des temps, l'art qui nous a élevés au-dessus de la condition animale ⁵. Que cet art puisse corrompre, surtout s'il est brusquement apporté à un peuple qui n'en est pas encore au degré de développement, dans lequel il serait utile, la colonisation en fournit le triste témoignage.

Est-ce pour s'attendrir une fois de plus sur l'ingénuité des sauvages, ou bien pour accuser le zèle des missionnaires, cette

1. H. XXXI, p. 138. (*Über die Behauptung...*)

2. H. XXXI, p. 61. (*Koxkox...*)

3. Cf. KLEIN, art. c., p. 456 ss. Rapprochant les textes, ce critique montre combien W. suivait de près Rousseau.

4. H. XXXI, p. 44. (*Koxkox...*)

5. H. XXXI, p. 48. *Ib.*

confession du Grand Prêtre *Aboulfauaris*, que n'eût pas désavouée Diderot ou Voltaire? Plus que la cupidité mercantile, c'est la fureur de convertir, d'inculquer le mal pour justifier la vocation de le guérir¹, qui fait l'objet de la satire. Le « testament secret »² du prélat est un réquisitoire amer contre l'Église, qui asservit la conscience, et met son prestige spirituel au service d'ambitions temporelles, qui surveille et gouverne le peuple par la terreur superstitieuse qu'elle lui inculque. Et quand il dénonce le double visage du dogme, la doctrine exotérique qui s'attache aux paraboles, aux symboles que le fondateur (Hermès) aurait choisis pour leur simplicité, et la doctrine ésotérique, à l'usage des habiles et des dirigeants; quand il se donne lui-même pour un imposteur, qui a prêché ce qu'il ne croyait plus, qui a menacé de sanctions futures pour contraindre à l'obéissance, et qui a joué du mystère contre la raison, Aboulfauaris n'abjure-t-il pas sa foi et ne condamne-t-il pas toute religion? Ce n'est pas seulement la Révélation qui, dépouillée de son caractère mystique, n'est plus qu'un enseignement moral élémentaire, comme chez Lessing; c'est l'hypocrisie cléricale qui s'oppose à l'art et à la joie au nom d'une « momie », c'est la contrition chagrine, favorable aux vocations religieuses; c'est l'intrigue et l'insinuation dans la vie privée; c'est enfin la casuistique qui masque la concupiscence. A l'appui des lettres de La Roche sur le *Monachisme*³, Wieland, avec la compli-

1. H. XXXI, p. 185. (*Reise des Priesters Abulfauaris ins innere Africa.*) Cf' Euph., III, p. 734 s. Le personnage est tiré des *1001 jours* de Pietris de LA CROIX' un conte qui a également servi au *Miroir d'Or*. Goethe n'a-t-il pas été amené par W. au sujet de son Satyros?

2. *Die Bekenntnisse des Abulfauaris.*

3. Les *Briefe über d. Mönchswesen, von cinem katholischen Pfarrer an einen Freund* parurent à Zurich en 1771. Elles sont datées de mars à juin 1770, donc des mois qui suivirent immédiatement les *Beiträge*. La préface, selon Asmus, pourrait être de Wieland (o. c., p. 82). Si, dans l'ouvrage, il ne manque pas de rapports avec les *Beiträge*, on ne saurait établir une collaboration directe de Wieland. (Cf. Euph., XIII, p. 620.) La Roche et Brechter, qui seraient les auteurs des *Briefe*, étaient d'ailleurs liés l'un et l'autre avec lui. En ce qui concerne Brechter, on sait comment il s'était trouvé à Biberach sous la protection du père de Wieland, alors que, jeune pasteur, il était en butte aux vexations de ses autres collègues. Cf. OSTERDINGER, o. c., p. 179 ss.; SCHUBART : *Leben und Gesinnungen*, ch. IV (réédition R. WALTER, 1924). Devenu pasteur à Schwaigern, en Wurtemberg, Brechter fréquentait chez les La Roche, à Bönningheim. Sophie recommanda à Wieland un ouvrage de son ami : « *Briefe über Rousseaus Emile*, qui ne parut qu'après la mort de Brechter (Zurich, 1773). Cf. Schwäbisches Archiv. 1790, I.

cité plus ou moins tacite de Mayence, risque un pamphlet qui vise, par delà les Jésuites et les moines, « le système politique et moral » de l'Église, plus encore, le christianisme lui-même. Ce n'est pas d'une vilenie seulement que se confesse Aboulfauaris, mais de l'œuvre de sa vie, de l'« infâme » qu'il a servi. Ainsi le sentiment rousseauiste prend l'accent voltairien; la protestation contre la civilisation est faite en faveur des « lumières ».

Voilà bien la position de Wieland : il veut à la fois le bonheur de la nature et le mieux de la culture, l'innocence et l'art. Peut-être préférerait-il la simplicité et la frugalité aux délices de la civilisation. Il n'a qu'une confiance limitée aux progrès qu'il faut attendre « des forces associées de l'expérience, de l'ingéniosité, de l'enseignement, de l'exemple, de la persuasion, de la contrainte », et qui agissent sur la masse¹. Sensualiste et idéaliste, il se fie moins à la raison qu'au cœur, il ne se laisse pas entraîner à l'enthousiasme prophétique des apôtres de la nature. « Que l'humanité se hâte, s'écrie-t-il, si elle veut atteindre le but avant l'expiration de l'année platonique! ² » Mais y a-t-il un but ? « Sans vouloir soulever le voile sacré de la nature, afin de découvrir son mécanisme et de voir comment s'engrènent les rouages, comment se résolvent les contradictions en une progression générale, comment la vie s'alimente de la mort des individus et, en fin de compte, comment tout se combine en une résultante qui tourne en spirale autour d'un axe unique, ce qui supposerait d'autres organes et un autre champ visuel que celui des humains ³ », il lui suffit que, dans la société, puissent se développer le mieux possible la justice, la liberté, la prospérité générale. Le présent lui importe plus que l'avenir : « L'humanité est appelée à tourner encore dans le même cycle, à se régénérer, à fleurir, à mûrir, à décliner, pour renaitre, refleurir et décliner encore... jusqu'à ce que, la terre ayant accompli son temps, un cataclysme engloutisse le tout et mette fin au spectacle! ⁴ »

1. H. XXXI, p. 147. (*Über die Behauptung...*)

2. H. XXXI, p. 94. (*Betrachtungen über J. J. Rousseau...*)

3. L'article postérieur : *Über die vorgebliche Abnahme des menschlichen Geschlechtes* (Merkur, 1777, incorporé dans les *Beiträge*).

4. H. XXXI, p. 170 s.

Pessimisme et désenchantement, c'est la conscience d'un rationalisme désemparé devant le relatif, le fini de la nature, qui se résigne au déterminisme par défiance de l'esprit, mais frémit tout de même d'impatience aux perspectives qui s'ouvrent à un Diderot. Plus critique que Herder, Wieland s'interdit l'utopie d'une nature divinisée ¹. Il veut rester dans le contingent, s'en tenir au réel; il prend la civilisation pour le fruit de la nécessité, pour la protection de l'individu contre les risques de la vie, mais il ne se laisse pas éblouir par les « lumières »; il se garde de la ferveur et du « boniment » des rationalistes.

Je prends avec gratitude ce que m'accordent les sciences et les arts; je me réchauffe parfois à leur flamme; encore ferais-je mieux de me réchauffer au grand air par de l'exercice; et il m'arrive souvent d'éclairer ma lanterne alors qu'il fait grand jour dehors ².

Sur l'intelligence commence à l'emporter la valeur du caractère. « A l'art qui édifie des statues au héros qui n'est plus, qui élève des temples aux dieux auxquels on ne croit plus » ³, s'oppose la vie elle-même, avec son lot de bon sens, d'activité, de sympathie, de joie, de foi, d'amour, de sincérité et de constance, vertus dont il use à son foyer pour le bonheur des siens.

Si notre moraliste a mis dans ses *Contributions* « tout le cœur, toute la bonhomie, toute la bonne volonté dont il dispose », n'est-ce pas qu'il a été encouragé par Jean-Jacques, autant que par Sterne, à dégager la nature humaine de son enveloppe métaphysique et religieuse, et à l'aimer dans son humble noblesse? Renonçant à de vaines controverses, Wieland entre dans le vif de la morale, en écartant toute prévention, pour regarder la nature, agir, et sympathiser avec elle : *Sapere et fari quod sentias!* ⁴ Contrairement à Rousseau qui sacrifie la société pour sauver la morale, il ferait bon marché des lumières sur le bien et le mal afin de sauver l'œuvre collective, quelle qu'elle soit, dont le profit le plus certain lui apparaît dans l'émancipation intellectuelle. Pas plus

1. H. XXXI, p. 171.

2. H. XXXI, p. 172.

3. Merkur, mars 1774, I, p. 373. Cf. Vorbericht 1770 (A. VII, p. 315).

4. H. XXXI, p. 94.

qu'il ne sépare civilisation et nature, il ne distingue le bien de l'individu de celui de l'espèce, cherchant à concilier, là aussi, entre le goût et l'utile.

A son exploration de l'horizon, Wieland apporte la conscience tranquille de l'éducateur, qui se tient presque en dehors de ce qu'il enseigne, ou du médecin qui observe son malade avec une résignation vigilante. Sa morale est une sagesse, presque une thérapeutique. Elle se confond avec l'art de discerner les lois de la vie, ne conduisant ni à l'espoir ni au désespoir. *Tantlaquapatli* ou *Aboulfauaris* expriment, mieux que *Diogène*, sa méditation indulgente et patiente, qui aide à supporter les autres et soi-même. D'individualiste, sa pensée s'est faite sociale, en ce sens qu'elle renonce à la satisfaction égoïste de l'ironie, et accepte de jouer la règle.

Je me décidai à paraître moins sage, pour ne pas manquer mon but, à laisser croire à des lecteurs superficiels et bornés que je n'avais pas d'intentions sérieuses, plutôt que de prendre l'air important qui tient lieu de barbe et de manteau de philosophe ¹.

1. Vorbericht, 1770, A. VII, p. 316.

CHAPITRE XII

LE MIROIR D'OR

Parmi les vérités les plus utiles à l'humanité, dont Wieland prétend s'inspirer dans son œuvre de moraliste, il énonçait dans les *Contributions* celle-ci comme particulièrement importante : « Tous les maux de l'humanité ont leur origine dans deux sources principales : l'oppression et la licence; mais ceux qui découlent de la seconde disparaîtront d'eux-mêmes par l'effet du seul remède possible : une sage législation... Cependant, ajoutait-il, on attendrait vainement des mesures prises seulement contre telle ou telle forme de corruption une amélioration durable, tant qu'on ne s'attaquera pas à la racine du mal, et qu'on n'aura pas le droit de le faire; tant que la nature gémissait dans les fers forgés il y a des siècles par la tyrannie de la superstition et du pouvoir arbitraire ¹. » C'est l'objet du *Miroir d'or* qu'il avait ainsi défini. A la suite du problème de la civilisation se trouvait posé celui de l'organisation de la société. Au professeur de morale, il restait à examiner l'ordre politique et religieux ².

D'où le sentiment d'une responsabilité plus grave. S'adressant « aux Grands de la terre », l'auteur ne pouvait plus s'affubler du

1. H. XXXI, p. 92 s. (*Betrachtungen über J. J. Rousseaus ursprünglichen Zustand des Menschen*, ch. 12.)

2. La composition se place entre fin 1770 et début 1772. En mars 1771, W. offrait déjà à Reich l'ouvrage dont les deux premières parties étaient terminées, comptant achever les deux autres pour fin mai. (BUCHNER, *o. c.*, p. 44 ss.) Toutefois, elles n'étaient pas encore écrites en juill., suivant L. à Gleim (A. Br., III, p. 63). Sophie La Roche attendait le roman en févr. 1772, mais ne put le lire qu'en juin (L. de Sophie La Roche à W., p. 80 et 84). L'ouvrage parut en 4 vol. : *Der goldne Spiegel oder die Könige von Scheschian, eine wahre Geschichte*. Voir : SEUFFERT, *Vierteljahrschr. f. Litgesch.* I, p. 351 ss.; G. BREUCKER, *Preuss. Jahrb.* 1888, Bd. 62, p. 149 ss.; O. VOGT : *Der goldne Spiegel u. Wielands politische Ansichten*, *Forsch. z. neueren Litgesch.* 26, Berlin 1904; LANGGUTH, *Neue lit. Blätter*, 1896, H. X.

manteau loqueteux de Diogène. Il se hausse à la dignité d'une mission ¹, à laquelle, il le déclare avec emphase, il se propose de consacrer le reste de sa vie. Conscient du devoir qui lui incombe, de faire servir au bien public la science du cœur humain qu'il a acquise, il se fait fort de professer des vérités dont dépend le bonheur des peuples et la fortune des princes ². Avec ostentation il entre dans ce rôle nouveau : « Le public, qui n'est pas encore revenu de sa sottise surprise de me voir jouer tour à tour des personnages assez différents, ouvrira de grands yeux, en me voyant présenter aux grands de la terre avec une intrépidité peu ordinaire un miroir qui assurément ne les flatte pas. N'ayez pas peur cependant : je ne crains ni Bastille, ni *Löwengrube*, ni *feurige Ofen*; si je suis persuadé que les princes et les ministres ne m'aimeront pas davantage pour ce livre-là, au moins je suis sûr, qu'ils se garderont bien de m'en faire plus mauvaise mine » ³. Était-il nécessaire d'en donner l'assurance à ses amis La Roche? Ils n'ignoraient pas qu'il s'agissait, au premier chef, de briguer la faveur de l'un ou de l'autre de ces princes, plus particulièrement de celui que Wieland tenait pour « son souverain-né », par l'hommage enveloppé dans ces « grandes et audacieuses vérités » ⁴.

Le risque, si risque il y avait, n'était pas tel que l'éditeur eût à s'en inquiéter plus que l'auteur, qui se savait protégé par Dalberg et Groschlag ⁵. La satire politique était, en effet, « moins caustique, et bien plus bénigne » que celle de « l'an 2440 » de

1. *Selbstanzeige*, dans *Erfurtische Gel. Zeitungen*, 4 juin 1772, A IX, p. 324. Cf. *Proleg.*, V, p. 24.

2. *Der Herausgeber an den Leser*, en tête de la troisième partie de la 1^{re} éd. A IX, p. 2 ss.

3. L. à Sophie La Roche, 6 janv. 1772, HORN, p. 151 s.

4. D. Br., I, p. 297, et II, p. 2 s. « Wenn ich jemals nach dem Beifall von *Principibus viris* gestrebet habe, so geschah es bei diesem Werke, wodurch ich unter dem *Vehiculo* einer ergötzenden Erzählung grosse, gemeinnützige, freimütige und zum Teil kühne Wahrheiten den Edeln und den Grossen unserer Nation unter die Augen gestellt habe. »

5. Dans sa L. à Reich de mars 1771 W. annonce « dass sonderlich der 2. und 4. Teil eine zwar sehr höfliche, aber höchst freimütige Satyre enthalten, wobei die Herren Könige, die Herren Ministers und die Priesterschaft (sonderlich katholischen Anteils) die Nase gewaltig rümpfen werden... Die Satyre, so *sanglant* sie ist, ist gleichwohl behutsam genug, dass weder der Autor noch der Verleger etwas davon zu besorgen haben, es wäre denn höchstens ein Verbot in den österreich. Staaten, wo man noch ein wenig bigot ist. »

Sébastien Mercier « qui mérite des statues, et qui méritera à son auteur une place à Bicêtre s'il est découvert. Aussi ai-je l'honneur d'être Allemand, ajoutait Wieland; je pardonne tout à un Français qui a du génie et du cœur, et qui jette un regard sur sa nation et sur ceux qui la gouvernent¹ ». Wieland n'avait d'ailleurs pas à se targuer de sa témérité, du moment qu'il s'abritait, comme naguère pour son Cyrus, derrière nos moralistes et nos polémistes. Avait-il conçu alors, à la suite de Fénelon et de Ramsay, un Anti-Machiavel trop poétique pour le roi de Prusse², il offrait maintenant à Joseph II, sous le couvert de Marmontel et de Sébastien Mercier, un miroir dans lequel les hommes, les mœurs, les époques apparaîtraient dépouillés des accessoires qui faussent le jugement quand on est impliqué dans le jeu complexe des événements³, c'est-à-dire dans la perspective de l'intelligence utopiste du siècle⁴.

Quoiqu'il se défende de flatter la vérité par l'idéalisation poétique, de briguer la faveur des potentats ou les suffrages de leurs sujets, il s'agit pourtant d'un « catéchisme politique », qui se propose de dégager de la trame confuse de l'histoire le dessin d'un plan arrêté, qui veut assigner « une raison supérieure » à l'inextricable enchevêtrement « de la vertu et du vice, de la sagesse et de la passion, de la vérité et du mensonge, de la science et de l'ignorance, du goût et de la barbarie »⁵. C'est donc une œuvre de philosophe, qui considère « d'un esprit détaché et éclairé » la succession des événements, ainsi que leurs motifs; mais c'est aussi une œuvre de moraliste, devant instruire et édifier au moyen d'exemples appropriés, et d'autant plus probants qu'ils sont tirés de l'expérience universelle. S'il y joue un reflet d'utopie, c'est qu'elle veut apporter quelque soulagement aux « âmes sensibles », en détournant leur attention vers de belles chimères, « qui, pour n'avoir pas trait à notre monde sublunaire, nous font oublier les maux que nous causent, sur ce grain de poussière que nous habitons,

1. HORN, p. 153.

2. Cf. plus haut, ch. V. et l'ouvrage o. c. de Vogt.

3. *Zueignungsschrift des sinesischen Übersetzers*, H. XVIII, p. 7.

4. Pour tout ce chap. je renvoie à l'ouvrage de D. MORNET : *Les origines intellectuelles de la Révolution française, 1715-1787*, Paris, 1933.

5. H. XVIII, p. 156.

des êtres de notre espèce, appliqués à nous ravir ou à nous empoisonner notre existence éphémère »¹.

En choisissant pour cadre, après Crébillon « un pays perdu par la faute des géographes »², Wieland ne s'assure pas seulement sa liberté avec la logique des faits; sous la patine du conte, il pense faire accepter sa critique par des despotes plus ombrageux que son shah Gébal, sans qu'ils en « accusent le miroir, ni la fabrique d'où il sort »³. Si son sultan a perdu un peu de la complaisante jovialité de son oncle Baham de l'*Écumoire*, lequel « ferait autant d'honneur à son auteur, que Sancho Pança à Cervantès »⁴, il est d'autant plus difficile sur la qualité des histoires dont on doit l'endormir. Au lieu des plaisantes inventions dont Shéhérazade avait une si jolie maîtrise, il lui faut des contes vrais, ou du moins assez vraisemblables pour attiser son sens critique, et amuser sa réflexion. Il veut bien écouter les sottises et les malheurs de « ses bons frères de Chéchianie », mais il surveille son philosophe du coin de l'œil, l'arrêtant par un triple baillement, s'il s'avise de sermonner. Il l'oblige ainsi à jouer serré, à envelopper sa pensée, à biaiser, afin d'éviter les pièges qui lui sont tendus. Bien que l'intimité de la chambre à coucher autorise quelque familiarité, le bon Danichmende n'est qu'à demi dupe de l'indolente curiosité de son maître. Renonçant à composer avec son autorité jalouse, il finira par s'abandonner, ainsi qu'Agathon chez Denys, à sa « généreuse folie » et perdra ainsi le bénéfice de son zèle.

Si les sentiments que l'auteur lui prête ne doivent pas manquer de le faire aimer lui-même « de cœur et d'âme », comme il s'en flatte vis-à-vis de Sophie La Roche, il ne donne pourtant son Danichmende que pour un déguisement de son esprit, ne lui ménageant pas plus l'humour qu'à Diogène. Cette ferveur humanitaire, cette candeur philosophique n'allaient pas chez Wieland sans un grain de « sel socratique ». Avait-il renoncé à développer l'activité d'Agathon à Syracuse, sous prétexte qu'« à une époque, où l'art de

1. H. XVIII, p. 157 (note).

2. *Einleitung* et début. Cf. MAYER, *Vierteljahrschr. f. Litgesch.* V, p. 513 ss. et SEUFFERT, même revue II, p. 579 ss.

3. H. XVIII, p. 143.

4. *Gedanken über eine alte Aufschrift.* H. XXXII, p. 45.

gouverner était arrivé à un si grand degré de perfection, un tel exposé ne servirait pas plus que les rêveries de l'abbé de Saint-Pierre »¹, ce n'est pas à Erfurt qu'il allait perdre son scepticisme de Warthausen. Avec tout leur attrait pour son imagination, les illusions d'Iselin, de Marmontel ou de Mercier ne lui cachaient pas la réalité². Toutefois, pour s'accréditer auprès des princes, il fallait faire le visionnaire. Le *Bélisaire* n'avait-il procuré à son auteur la faveur de deux impératrices? Sous le couvert d'une anticipation, la satire se faisait recevoir là où risquait d'offusquer la franchise audacieuse des *Mœurs* de Toussaint ou du *Système de la nature* de d'Holbach. Combien le roman politique était alors en faveur, rien ne le montre mieux que la publication, quelques mois avant le *Miroir d'or*, de l'*Uson*g de Haller et de l'*Agathocrator* de Basedow³.

Depuis *Cyrus*, Wieland caressait un tel projet, sans trop savoir ce qu'il en ferait. Avait-il soutenu un moment contre Iselin la doctrine théocratique, il avait été ramené au déterminisme par Helvétius et Voltaire, sans renoncer toutefois complètement à son libéralisme helvétique. Sa raison n'arrivait pas à s'accorder avec son sentiment. Tandis qu'il entreprend de faire son procès à la monarchie de Louis XIV et de Louis XV, il propose à un souverain qui ne lui est pas moins étranger, encore qu'il prétende avoir pour lui un attachement « qu'il partage avec peu de potentats », une constitution qui laisse la voie ouverte aux mêmes abus. Partagé entre l'idéal patriarcal et l'individualisme humaniste, il glisse de la raison à l'utopie. Faute d'expérience politique⁴, il n'a que des idées théoriques sur le gouvernement et l'économie d'un grand État; il ne peut que reproduire les griefs et les revendi-

1. *Agathon*, Ed. 1767, II, p. 208 s. H. III, p. 42. Cf. *Euph.* XIII, p. 617.

2. Sébastien MERCIER, *L'an deux mille quatre cent quarante s'il en fut jamais* (éd. de Londres, 1772). D'après SEUFFERT, *Euph.* XIII, p. 619, W. n'aurait connu l'ouvrage de Mercier qu'à la fin de 1771, et ne l'aurait utilisé que pour la dernière partie, mais O. ZOLLINGER, *Zeitschr. f. frz. Sprache und Lit.*, XXV, p. 88 ss., signale des rapprochements dès la 2^e. Voir W. KURRELMAYER, *Bericht zum 9. Bd.* (A XI).

3. WIDMANN, *Hallers Staatsromane und Hallers Bedeutung als politischer Schriftsteller*, Biel 1894. Ce critique ne croit pas à l'influence d'*Uson*g sur le roman de Wieland, vu la date tardive où W. a connu cet ouvrage. Sophie L. R. l'a signalé à W. le 10 sept. 1771.

4. SEUFFERT, *Vierteljahrschr. f. Litgesch.* I, p. 359.

cations de ses auteurs. N'arrivant pas à concilier la réalité et la vérité préconçue, il fait miroiter un mirage.

C'est ainsi que la fable de l'*Émir chez les Enfants de la Nature*¹ évoque une fois de plus le rêve d'une île fortunée, ou d'une Sévarambie, rêve qui apparaît déjà dans les *Considérations sur l'homme* de Zurich. Moins une parodie de Rousseau, comme on est tenté de le supposer², qu'une protestation allégorique contre la morale chrétienne. Ainsi que les nègres que vient convertir Abulfauaris, la petite communauté de sybarites, qui suit la loi de Psammis, réfute l'accusation portée par la religion contre la nature. Tandis que les premiers doivent leur bonheur à leur innocence, ces virtuoses tiennent de leur origine hellénique un sens raffiné du plaisir. Préservés par d'heureuses circonstances de la contamination d'une « métaphysique chagrine », ils jouissent de l'existence selon la sagesse épicurienne de Saint-Evremond ou de Saint-Mard, sans autre règle que de satisfaire à toutes leurs aspirations, que d'épanouir leur être en communion avec l'univers³. Le magnifique vieillard, qui accueille le jeune émir corrompu par la débauche, lui montre comment on vide la coupe jusqu'à la dernière goutte⁴. « Nous jouissons ici, lui déclare-t-il, d'une paix éternelle, et d'une liberté dont nous n'avons garde d'abuser, ignorant jusqu'au nom des fléaux qui tourmentent les autres mortels, auxquels nous laissons leurs plaisirs artificiels avec la peine qu'ils se donnent pour se nuire, ainsi que leurs maladies »⁵. Ils n'auraient que faire d'une doctrine de pénitence, et d'une science supérieure : « L'être suprême, invisible à nos yeux, et inaccessible à notre esprit, ne se révèle que par ses bienfaits, et n'exige d'autre gratitude que notre félicité. » Les Grâces président à une concorde établie par le libre jeu des inclinations et de l'intérêt commun, à la façon de celle des abeilles. La morale se règle, sans chef ni prêtre, sur le

1. Cet épisode pourrait être en rapport, d'après Seuffert, *o. c.*, avec un projet d'une *Atlantide* de 1763 (Archiv. f. Litgesch. VII, p. 497). W. voulait y traiter de la meilleure législation, et par quelle transition les hommes parviendraient au degré de félicité voulu par la nature.

2. Cf. Voigt, *o. c.*, p. 17.

3. H. XVIII, p. 59 ss.

4. H. XVIII, p. 65.

5. H. XVIII, p. 68.

rythme de la nature. La vie s'éclaire de la lumière du soleil, et non « de la clarté funèbre d'un lumignon dans un caveau ». Qu'apporterait à ces sages le derviche, en qui s'est déguisé l'Émir déconfit et converti? Il n'éprouve pour eux que jalousie et ressentiment, de même que « les moralistes atrabilaires », qui contestent aux esprits lucides leur sérénité. Comme s'ils n'étaient pas, ces poètes et ces artistes, les gardiens de « l'image sainte de l'humanité », qu'ils défendent, tant contre les voluptueux qui la souillent que contre les puritains qui la mutilent ¹.

Que cet état de grâce esthétique ne soit pas à l'abri des retours de fanatisme, ni de la corruption du luxe, Psammis ne l'ignorait pas plus que Sévaris. Mais ses mesures de protection ne peuvent que retarder l'évolution qui, dans cette vallée privilégiée, pas plus qu'ailleurs, ne permet d'arrêt. L'harmonie recherchée entre la culture et la nature n'est qu'un moment, si elle n'est pas une illusion. Toutefois, pour n'être qu'un idéal, ce bonheur n'en est pas moins la fin de notre développement ². Comme il ne saurait être jamais que le privilège d'une élite, que « tout le monde ne peut être philosophe ou virtuose », il importe seulement que la législation n'étouffe pas la vie spirituelle. Il faut accepter les risques du progrès, avec les tares d'une organisation de plus en plus étroite, pourvu que la nature conserve assez de jeu pour réparer les dégâts de la civilisation, de façon que l'humanité poursuive sa destinée, en dépit des obstacles qui entravent son développement.

Quels sont ces obstacles, Danichmende doit le montrer par l'exemple d'une nation aussi évoluée que la France, et dont les vicissitudes sont imputables à son gouvernement comme à sa religion. S'il insiste davantage sur la responsabilité de l'Église, ce n'est pas seulement pour complaire au sultan, plus curieux des intrigues cléricales que des devoirs d'un monarque. Le philosophe plaide évidemment sa propre cause. Par solidarité avec l'auteur des *Lettres sur le Monachisme*, et parce qu'il se trouvait mieux à l'aise sur ce terrain, Wieland poursuivait l'attaque commencée dans les

1. H. XVIII, p. 82 s.

2. H. XVIII, p. 73 : « Die Grundsätze des weisen Psammis, die allgemeinen Wahrnehmungen und Erfahrungen, auf welche seine Sittenlehre gebaut ist, sind keine Erdichtungen. »

Contributions, sans se soucier des conseils de modération qu'il recevait de Mayence. Il va même si loin que la censure électorale est obligée d'arrêter six feuilles d'impression¹. Serait-ce seulement, comme il le fait dire au sultan, qu'en pareille matière, aucune circonstance ne doit laisser indifférent un esprit réfléchi? ² Il semble plutôt que, sous l'influence de Riedel, il se soit rapproché de la franc-maçonnerie, bien qu'il reste au seuil de la loge par indépendance ou prudence intellectuelle³. Et quelle séduction aussi pour son esprit ironiste que la verve outrecuidante du pamphlet voltairien! Plongé dans l'*Essai sur les mœurs*, il était gagné à une polémique à la fois impudente et oblique, qui, séparant le trône de l'autel, mettait au compte du fanatisme la plupart des maux causés par le despotisme.

Dans l'histoire des rois de Chéchianie, c'est surtout à souligner l'action occulte de l'Église que s'emploie son Danichmende. Quand il accuse leurs précepteurs des vices et de la bigoterie des souverains, il sait que le shah Gébal n'y contredira pas; celui-ci ne demande qu'à charger « le sombre fakir », qui a pris soin de son éducation, des fautes qu'on aurait à lui reprocher. N'a-t-il pas été habitué par lui à considérer la philosophie et les arts comme des inventions païennes, et à tenir pour des sortilèges diaboliques les principes de la morale et du droit naturel? ⁴ Que ces principes ne s'accordent pas avec un gouvernement issu de la conquête, et qui ne se maintient que par la force, faute d'évoluer avec la civilisation du pays, il n'en a cure. Du *Système de la nature*, il ne veut retenir que ce qui lui donne prise sur ses bonzes.

Les rois ont-ils à justifier leur autorité par la protection de leurs sujets contre les tyranneaux qui, sans eux, s'empresseraient de les pressurer, et par le maintien de l'ordre⁵, ils ne sauraient se désintéresser de l'agitation religieuse lorsque, comme en Ché-

1. BÖTTIGER, p. 139.

2. H. XVIII, p. 120.

3. W. ne s'est fait recevoir qu'en 1809 à la Loge Amalia de Weimar. Dans sa L. à Bertuch du 8 juill. 1808, il reconnaît que des scrupules l'ont retenu depuis cinquante ans, mais que l'esprit et la tendance de son activité pouvaient le faire considérer comme « un membre invisible de l'Ordre ». Cf. A. v. Reitzenstein, *Maurische Klassiker*, IV.

4. H. XVIII, p. 103.

5. H. XVIII, p. 40 s.

chianie, elle risque de bouleverser l'État. Si la France est particulièrement visée, ainsi qu'il ressort des allusions à l'influence exercée par une Maintenon ou une Pompadour, aux persécutions des protestants et des jansénistes, et aux Camisardes, la satire n'en porte pas moins également sur l'Autriche et sur l'Allemagne¹. Elle ne met pas seulement le clergé en cause, mais bien la religion elle-même, autant que le faisait *Le Christianisme dévoilé*, ou le *Système de la nature* de d'Holbach. Wieland a beau s'en défendre par la tactique habituelle, en se dérochant derrière ses prétendues sources², ou les annotations des traducteurs chinois et latin de sa chronique; assurer qu'il ne songe à rien moins qu'à ruiner « l'assise vénérable de la paix sociale » par une attaque contre la « tartuferie »; déclarer d'autre part que « s'il fut un temps où il y avait quelque mérite à s'en prendre aux ennemis de la religion et de la société, ce temps était passé³ »; il ne saurait donner le change. S'il feint de vouloir éviter des excès « bien plus dangereux, l'irréligion et l'immoralité, que l'on développe, sous prétexte de combattre un mal plus ou moins imaginaire sous le manteau de la philosophie », en sacrifiant le récit détaillé des conflits religieux, il s'étend d'autant plus complaisamment sur la querelle des Ya-Faous et des Confalous⁴.

Les uns et les autres sont trop clairement désignés pour qu'on puisse hésiter à reconnaître les moines et les jésuites : ceux-là à leur fanatisme et leur esprit vindicatif, ceux-ci à leurs intrigues, à leur habileté à s'insinuer auprès des Grands comme dans les boudoirs; par leurs « petits talents », ces « libres penseurs parmi les bonzes » savent si bien s'imposer, que Tifan lui-même hésitera à dissoudre leur ordre lorsqu'il supprimera les congrégations. Aussi bien le persiflage de l'« oracle de la grande pagode » et de la foi aux miracles, à propos du schisme qui oppose les partisans du singe bleu et du singe fauve, ne laisse-t-il pas douter de la portée

1. Cf. Vierteljahrschr. f. Litgesch., I, p. 412 s.

2. W. se réfère notamment au *Culte des dieux fétiches* (Charles DE BROUSSE), 1760, aux *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères* (Charles DE GOBIEN), 1707, et à la *Description de l'Empire chinois* de DU HALDE.

3. H. XVIII, p. 125 s. Cf. note de la p. 122 s.

4. H. XVIII, p. 126 ss.

de la satire. Pour mettre l'État à l'abri des désordres, il ne suffit pas de séquestrer les fauteurs de troubles, comme le propose Danichmende; il est encore nécessaire de surveiller étroitement les cultes, sans donner à aucun d'eux un appui officiel, qui ne manquerait pas de dresser les autres contre le prince. Une politique de tolérance, pratiquée d'une main ferme, comme celle de Frédéric II, doit permettre à la philosophie de faire son œuvre. Il arrivera alors que le fanatisme n'osera plus se risquer au grand jour, et que la foi perdra son intransigeance. Il ne faudrait pourtant pas trop vite chanter victoire. Danichmende sait, en effet, qu'il n'y a pas d'extravagance qui ne trouve crédit, et que les préjugés sont trop invétérés pour céder sans résistance aux lumières. Ceux-là même qui se disent affranchis ne restent pas moins captifs de la tradition : « On sépare la théorie de la pratique; on parle de supercheries nécessaires, et l'on se moque des sots qui se laissent abuser parce qu'ils le veulent bien ¹. » Si humiliante que soit cette infirmité de la raison, il faut la reconnaître. Il n'y aurait donc pas lieu de trop s'indigner des aberrations de l'esprit, puisqu'elles tiennent à la nature humaine, n'étaient ses graves conséquences pour la société. En attendant que l'humanité puisse se passer de religion, il faut seulement endiguer ses empiètements, veiller à ce qu'elle ne menace pas la civilisation.

En l'état actuel des choses, poursuit Danichmende, il ne saurait être question que d'un compromis : tenue en laisse par le pouvoir civil, il faudra bien que la religion s'entende avec la philosophie : laissant à celle-ci le soin de dégager la vérité que recèle le mythe, elle se contenterait d'abriter la morale, ce qui lui permettrait de se maintenir, d'avoir un titre au respect, comme on conserve avec vénération un tableau ancien. Que s'il lui prenait envie de déborder à nouveau sur le domaine de la philosophie, elle aurait à encourir des représailles. Les philosophes seraient fondés à exercer leur critique sur le vieux dogme, et même à tourner le culte en dérision ². Leur reprocherait-on de ne pas toujours respecter la ligne de démarcation, et d'abuser de leur liberté? Après un long asservissement, une telle pétulance ne serait pas sans excuse.

1. H. XVIII, p. 155.

2. H. XVIII, p. 136.

Elle ne justifierait pas des mesures restrictives, car sans liberté complète, la philosophie ne peut assurer sa fonction.

Chaque progrès affaiblit d'autant l'adversaire, consolide les avantages pris par la raison sur la sottise, rapproche l'ère de félicité, dont personne n'a jamais pu prouver qu'elle est une chimère, si problématique qu'elle paraisse encore. Le but des apôtres de l'humanité reste cet accord de la religion et de la morale, de la raison, de l'esprit et du goût ¹.

S'agit-il vraiment d'un accord? S'il est vrai que l'histoire « n'est faite que de persécutions et de guerres », est-il possible d'espérer cette conciliation? De même que Voltaire et Helvétius, Wieland incline à penser que l'homme se tirera de ses misères par une patiente émancipation, et qu'en tout état de cause, la société a moins à craindre de la libre pensée que de l'ignorance; cependant il juge également que la pire religion est encore utile comme frein à la licence ², pourvu qu'elle ne porte pas atteinte aux droits de la critique, qu'elle ne s'arroge pas un contrôle sur la science. Quel prince consentirait cependant à courir ce risque? Le Sultan pourrait-il se débarrasser de ses « bonzes » sans se livrer aux philosophes?

Danichmende se croit sans doute tenu de faire, dans les perturbations qui marquent la ruine de l'État sous le règne d'Isfandiar, leur part à la licence et au libertinage. Il se garde bien de décharger les philosophes de leur responsabilité. C'est à ses conseillers frivoles et cyniques que ce monarque est en droit d'imputer la démoralisation de son peuple. Les mêmes sophistes, dont Hippias était le représentant, sont mis en cause. Par précaution, Wieland en vient ainsi à limiter cette liberté qu'il revendiquait d'autre part, hésitant devant le matérialisme et la Révolution. A la façon de Cador, cet écrivain qu'il nous montre suspect aux deux partis,

1. H. XVIII, p. 150 s.

2. H. XVIII, p. 124 : « Wiewohl nach meinem Begriffe die schlechteste Regierungsform und die schlechteste Religion immer besser ist als gar keine, so gestehe ich doch so willig als irgend jemand, dass eine Nation, wie gross auch ihre Vorteile in andern Stücken sein möchten, unmöglich zu einem gewissen Grade von Vollkommenheit sich erheben könne, wenn sie das Unglück hat, einer ungereimten Verfassung oder einer unvernünftigen Religion unterworfen zu sein.

ne voulant être ni matérialiste, encore que naturaliste, ni rationaliste, encore qu'idéaliste, il reste attaché à une vertu sans efficacité et à une beauté morale sans vérité ¹. Il n'ose aller jusqu'au bout de sa pensée. Si Eblis s'empare de l'esprit d'Isfandiar, est-ce seulement, faute à celui-ci de connaître les principes du contrat social, et parce qu'il accepte ceux de Hobbes et de Machiavel? « En vérité, raille le sultan, l'ami Danichmende ne raisonnerait pas trop mal pour un philosophe s'il avait un peu plus la pratique du monde. Il a le défaut de tous ces messieurs : il parle volontiers de ce qu'il n'entend pas. Toutefois il ne parle pas mal, et il m'amuse; c'est tout ce que je lui demande ². »

Que ferait le shah Gébal, en effet, de ses commentaires sur les méfaits du despotisme? Il n'ignore pas que le pouvoir est affaire de force, que l'oppression se condamne elle-même, en provoquant une résistance de plus en plus vive. Ne parlait-on pas déjà d'une révolution prochaine en France? ³ Que le soulèvement populaire, qui survient en Chéchianie, soit l'effet de l'exaspération et de la misère, et non pas la revendication des « droits imprescriptibles » de la nation ⁴, Danichemende n'a garde cependant d'appeler l'attention du sultan sur le rôle que peut jouer, dans l'extrémité à laquelle se trouve réduit un peuple affamé, le ressentiment d'un clergé brimé et dépossédé de ses prérogatives, lorsque l'émancipation religieuse n'a pas été mise à profit par le gouvernement pour remplacer sans brusquerie les croyances périmées par une doctrine mieux fondée. L'erreur des philosophes, sous le règne d'Isfandiar, a été de démolir imprudemment le vieil édifice, sans se préoccuper d'en construire un nouveau plus harmonieux et plus solide ⁵. Une faute analogue fut d'abattre la noblesse avant qu'une assise plus large eût été donnée à l'État. Aussi bien le principe monar-

1. H. XIX, p. 16 s. : « ... und am Ende zeigte sich, dass er mit allen seinen Bemühungen nichts gewonnen hatte, als die kleine Zahl der Vernünftigen in der Ueberzeugung zu stärken, dass Blödigkeit des Geistes und Verkehrtheit des Herzens gleich unheilbare Uebel sind; aber dass Weisheit und Güte ewig ein freiwilliges Geschenk bleiben werden, welches der Himmel nur den schönen Seelen macht. »

2. H. XIX, p. 30.

3. Cf. MORNET, *o. c.*, p. 144.

4. H. XIX, p. 37.

5. H. XIX, p. 49.

chique n'est-il pas en cause. Bien que souverain indigne, Isfandiar aurait été protégé par le caractère sacré de la couronne; il n'a été frappé que de la main criminelle de son ministre. En l'absence d'un héritier déclaré, la nation reprend sa souveraineté.

*
* *

Comme il ne saurait être question, en l'état de son développement, qu'elle exerce elle-même cette souveraineté, il lui faut, pour la tirer de l'anarchie où elle risque de sombrer, un sauveur providentiel, qu'il soit envoyé par le sort ou par « le génie de l'humanité ». Pas plus que Rousseau ou que d'Holbach, Wieland n'envisageait alors pour un grand État un gouvernement démocratique. Sur les « droits fondamentaux » établis par le contrat social repose seulement l'autorité du prince. Il suffit, d'après Rousseau, que « le gouvernement ne se confonde pas avec le souverain, mais qu'il en soit le ministre, pour que la monarchie elle-même soit républicque »¹. C'est dans ce sens que va se faire la restauration de Tifan. Les conditions, dans lesquelles elle est présentée, laissent cependant deviner le fond de la pensée de l'auteur. Ce n'est pas assez que son Tifan soit une figure de légende, qui, comme Psammis, construit dans les nuées un royaume illusoire, dans le genre de celui promis par Mercier pour l'An 2440; par son origine il représente un compromis caractéristique entre la tradition et le droit naturel.

A la faveur d'un expédient poétique, Tifan se trouve être en effet à la fois l'héritier du trône et l'élu de la nation, mais c'est de la volonté générale qu'il tient d'abord son pouvoir. Avant même de connaître sa naissance, il s'est imposé par sa valeur, et il a déjà assumé la mission qui lui incombait. De la « vallée fortunée » où il a été élevé par le sage Dschengis dans le sentiment qu'il n'était qu'un homme, il est accouru comme le Messie d'un ordre social dicté par la raison. Ayant participé à la vie du peuple, il apporte sur le trône les vertus du citoyen. C'est dans l'expérience du monde qu'il a pris conscience de sa vocation; voyant partout, ainsi qu'Agathon, les hommes autrement qu'ils devraient

1. *Contrat social*, 2^e partie, chap. XI.

être, il s'est proposé de les ramener à la loi de nature dont ils se sont écartés. « Ils sont nés pour la liberté; ils se persuadent que la liberté est la condition première du bonheur et du perfectionnement des êtres raisonnables, et pourtant ils restent partout esclaves ¹. »

Les perturbations de son pays lui donnent l'occasion d'intervenir, et de vérifier la conception qu'il s'est faite du gouvernement d'une société. Il attend cependant, comme le lui conseille Dschengis, que le sort ait marqué nettement « de quel côté est le meilleur droit » ². La fortune des armes appelle le futur réformateur « du côté du droit et de l'honneur », c'est-à-dire de la révolution. C'est à la tête du « parti national », que Tifan se fait légitimer par l'« assemblée nationale ». Non sans appréhension, il accepte le trône, auquel il est porté comme « le meilleur », éprouvant « combien il est dangereux que la destinée d'un grand pays dépende du caractère d'un seul homme » ³. S'il faut une tête à l'État, du moins sera-t-elle sans auréole.

Le premier souci de Tifan va être de lier la volonté du prince, afin de sauvegarder les « droits sacrés de l'humanité ». Si, par prudence, son mentor le dissuade d'établir une constitution qui, par la séparation du législatif et de l'exécutif, limiterait radicalement les attributions du trône, il octroie cependant une charte qui, sous la formule patriarcale, n'en vise pas moins au même but. Sans doute la nation s'est livrée sans conditions à sa conduite; « elle doit considérer le roi comme son père... veut-elle davantage, veut-elle s'arroger le droit de restreindre son autorité, de faire la loi à sa place, de régler elle-même ses affaires, qu'a-t-elle alors besoin d'un roi? Si elle sait se gouverner, elle n'a que faire d'un guide, d'un tuteur » ⁴. Est-ce à dire qu'elle doive rester éternellement en tutelle? Wieland, qui connaît Montesquieu, n'aurait peut-être pas fait éviter à Tifan « cette faute capitale » de donner à l'État une forme intermédiaire entre la monarchie et la démocratie, s'il n'écrivait

1. H. XIX, p. 75.

2. H. XIX, p. 82 : « Isfandiar, sagte er, hat wie ein Tyrann regiert; aber sein Erbrecht an die Krone ist unstreitig und unverletzlich. Die Nation ist schuldig, ihn für ihren König zu erkennen... Sobald Pflicht und Ehre uns auf die eine oder auf die andere Seite rufen werden, dann wollen wir gehen. »

3. H. XIX, p. 85.

4. H. XIX, p. 95.

pour Joseph II. N'a-t-il pas formé son héros aux principes d'une morale « pythagoricienne » suivant laquelle « tous les hommes sont frères », et personne n'a le droit d'asservir son prochain? ¹

Aussi, dans sa loi fondamentale, Tifan inscrit en premier lieu les devoirs du prince. Il se tient pour le régent « du roi des rois », en d'autres termes pour le serviteur de l'État. Il ne peut gouverner qu'au nom du « législateur des êtres », et doit tirer sa règle de conduite de la « loi suprême », qui lui impose de rechercher le bien et le perfectionnement de ses sujets ². La charte n'est « intangible » qu'autant qu'elle oblige le prince, puisqu'elle ne peut être modifiée qu'avec l'assentiment de la nation. Ne reconnaît-elle pas aux assemblées provinciales le droit de pétition, de représentation, voire de résistance aux mesures contraires aux principes? ³ Afin de consacrer cette restriction qu'elle impose au gouvernement, elle est confiée à la garde de l'Église. En les intégrant dans le dogme, Tifan met les « principes » à l'abri de toute discussion, comme de toutes infractions, au risque de dresser un jour l'Église contre l'État.

S'il est accordé aux Parlements un droit de contrôle sur les actes du Gouvernement, allant jusqu'à la résistance, c'est qu'en Chéchanie, tout se fait « de la façon la plus simple du monde ». Le roi, qui prête serment au peuple comme à Dieu ⁴, n'a d'initiative « que pour faire le bien »; il s'est ôté le pouvoir « de faire du mal ». Il n'a guère qu'à présider à la reconstitution du pays, laquelle s'accomplit spontanément, une fois l'ordre rétabli. Son action, ainsi que celle de la nature, reste cachée et ne se fait sentir qu'à ses effets ⁵. Elle se confond avec l'évolution morale qui s'accomplit à la faveur d'une réglementation judicieuse de la vie économique ⁵. Du moment que le roi ne gouverne plus, que c'est « la loi qui gouverne par le roi », avec participation des trois ordres, la prospérité renaît :

Le peuple respecte ses chefs, et il est satisfait de son sort; la noblesse se montre digne de ses privilèges...; les juges ne trahissent plus la justice, les fermiers généraux ne pillent plus les deniers publics, et les

1. H. XIX, p. 62.

2. H. XIX, p. 98.

3. H. XIX, p. 105.

4. H. XIX, p. 97.

5. H. XIX, p. 113.

intendants ne pressurent pas leur province. Les savants ont du bon sens, les commerçants de l'honnêteté, les prêtres de la tolérance et de la charité ¹.

Tifan aurait-il fait ce miracle? Mais il n'est, Danichmende le souligne, qu'un symbole comme Cyrus : il se conforme à la pure raison, ou à une vertu « rarement donnée à un mortel » ². Comme il est « seul de son espèce », il ne saurait porter ombrage à un autre souverain en rétablissant « un âge d'or dont l'humanité jouissait sous la tutelle des dieux », et en se faisant aimer « comme le père d'un peuple heureux ³ ». Moins un chef qu'un modèle, il insuffle son âme à ses sujets, leur communique son esprit ⁴. Qu'il soit tel que l' imagine le *Traité des qualités d'un grand roi, ou système d'un sage gouvernement* de Morelly, ou le *Bélisaire*, « il existera néanmoins quelque jour, car il importe à l'humanité qu'il puisse exister » ⁵.

Quant à expliquer au Shah Gébal, piqué par la pointe satirique de l'exposé, comment s'est réalisé un tel miracle naturel, c'est trop demander au brave Danichmende. Il ne saurait qu'énoncer l'idéal d'un État « dont toutes les parties seraient comme les membres d'un organisme, parcourus par un même sang » ⁶. Aussi bien ne s'agit-il que de l'aboutissement d'une évolution, une fois écartés les obstacles mis au libre cours de la civilisation. Au demeurant, Tifan ne fait que se conformer aux doctrines économiques de l'époque ⁷. En bon « physiocrate », il augmente la population, met en valeur les terres incultes, prévient les disettes, stimule l'activité industrielle, crée de la richesse. Il connaît par l'*Ami des hommes*

1. H. XIX, p. 108.

2. H. XIX, p. 103.

3. H. XIX, p. 107.

4. H. XIX, p. 102 s.

5. H. XIX, p. 88 : « Denn ich muss gestehen, je weiter wir in der Geschichte Tifan's kommen werden, desto weniger wird sie die Miene einer Geschichte aus dieser Welt haben. Aber demungeachtet kann ich mir's nicht aus dem Kopfe bringen, dass sie eine so wahre Geschichte ist, als immer die Geschichte von Azorn oder Isfandiarn. Tifan ist kein Geschöpf der Phantasie; es liegt dem ganzen Menschengeschlechte daran, dass er keines sei. Entweder er ist schon gewesen, oder, wenn er (wie ich denke) nicht unter den jetzt Lebenden ist, wird er ganz gewiss künftig einmal sein. »

6. H. XIX, p. 121.

7. Voir R. HUBERT : *Les sciences sociales dans l'Encyclopédie*, 1923 ; WEULERSSE : *Le mouvement physiocratique en France* (de 1756 à 1770) 1910.

le rôle primordial qui appartient à l'agriculture, et se fait gloire, tout comme Joseph II, de conduire la charrue ¹. Il relève la condition des paysans en abolissant le servage ainsi que les corvées avilissantes, de même qu'il favorise par la suppression des barrières intérieures, la circulation des denrées. Cependant, dans l'application de ces mesures libérales, il ne se comporte pas moins en « despote éclairé », allant jusqu'à imposer le mariage et à instituer le travail obligatoire ². Il lui importe, autant qu'au roi de Prusse, d'assurer le recrutement de son armée, et de se procurer à bon compte de la main-d'œuvre; aussi fait-il élever les enfants trouvés aux frais de l'État.

N'entendant pas plus à l'administration qu'« un aveugle aux couleurs » ³, Danichmende s'en rapporte à Mercier, notamment pour les réformes financières, qui permettent à Tifan de « faire de grandes choses avec peu d'argent ». A la simplification des impôts et à l'abolition des privilèges, s'ajoute le moyen de perception proposé pour l'An 2440, c'est-à-dire le versement volontaire par les contribuables dans des trones disposés à la porte des temples ⁴. Le prince exploite cependant les mines et les salines, dont le monopole alimente sa cassette. Bien que séparés du trésor public, ces revenus lui donnent le moyen de détourner à des fins personnelles une part des recettes de l'État : « faiblesse excusable », remarque Danichmende, mais dont les suites fâcheuses se révéleront sous ses successeurs ⁵.

Des attributions royales, la plus importante, c'est la surveillance de la moralité, et le développement de la culture. Mais comment pallier les effets de la prospérité économique? Repris de scrupules, le moraliste attribue à Tifan, afin de freiner une avance trop rapide, des mesures inspirées par un protectionnisme des plus arbitraire. Non content de cloisonner, avec Fénelon, la population par une armature hiérarchique, il compte retenir l'industrie dans la routine des corporations, limiter les arts aux

1. Cf. Vogt, *o. c.*, p. 82; Vierteljahrschr. f. Litgesch. II, p. 591.

2. H. XIX, p. 112, 115.

3. H. XIX, p. 138.

4. MERCIER, *L'An 2440* (éd. 1774, chap. XXXIX).

5. H. XIX, p. 124.

applications utiles, à l'exclusion des objets qui pourraient favoriser « l'oisiveté et la mollesse »¹. Tel est l'enthousiasme de l'auteur pour cette économie dirigée, qu'il la donne à F.-H. Jacobi pour « la chose la plus sublime; mais que les princes et ceux qui les gouvernent, sont encore loin de cette science aussi simple que féconde en conséquences, qui visent au bonheur de l'humanité »². Comment il conçoit cette science, il le montre à la façon dont sont réglées les affaires religieuses et l'instruction.

Soumettre l'Église à l'État, lui assigner une fonction nationale, c'était dans l'esprit des rationalistes, comme aussi la dissolution des congrégations. Mais demander aux prêtres de se faire les instruments dociles d'une laïcisation du culte, les ministres d'une religion civile, qui à la superstition substituerait la religion naturelle, « une doctrine raisonnable et bienfaisante »³, c'était déjà plus que ne rêvaient les réformateurs les plus audacieux. Et que penser d'une institution officielle, d'une franc-maçonnerie d'État, qui utiliserait les rites et les symboles « égyptiens et grecs » pour initier aux « vérités fondamentales »?⁴ Il ne s'agissait de rien moins que de remplacer les objets du culte antérieur par d'autres objets susceptibles de frapper également l'imagination. « Je doute que Tifan eût pu trouver un procédé plus efficace et plus inoffensif. » Encore fallait-il s'assurer de la complicité de cette Église pour « faire rentrer dans les mœurs le patriotisme »! Elle avait à user de supercherie afin de « rendre les citoyens sages et vertueux ». Wieland prenait-il à son compte ces rêveries de son Danichmende?

A Mercier revient, pour une bonne part, la responsabilité de l'enseignement utilitaire préconisé au Shah Gébal⁵. Par raison de moralité, cet enseignement est mesuré aux besoins profession-

1. H. XIX, p. 131; cf. André MORIZE : *L'apologie du luxe au XVIII^e siècle : Le Mondain et ses sources*, Paris 1909.

2. ROTH I, p. 60.

3. MERCIER, *o. c.*, chap. intitulé : *Pas si éloigné que l'on pense et Les Temples*.

4. H. XIX, p. 143. Cf. BREUCKER, *art. c.*, p. 166; VOGT, *o. c.*, p. 89. W. n'aurait-il pas été amené à cette idée par d'Holbach? Mercier parlait également d'une initiation aux vérités de la nature au cours d'une cérémonie analogue à la première communion (chap. *La Communion des deux infinis*).

5. MERCIER, *o. c.*, chap. : *Le Collège des quatre nations*. « On apprenait aux enfants une infinité de connaissances, qui ne servent de rien au bonheur de la vie... Nous n'avons choisi que ce qui pouvait leur donner des idées vraies et réfléchies. » ISSELIN énonce une conception analogue dans ses *Vermischte Schriften* (1770).

nels de chaque classe. Ce qui importe surtout, c'est que chacun remplisse sa fonction sociale. Dans l'esprit de Rousseau, la formation civique commande l'éducation. « Contrairement à ce qui se passe dans la plupart des pays, l'école ne constituait pas une institution indépendante, qui n'était rattachée à l'État que par des liens assez lâches; l'enseignement se rapportait à la destination des élèves, qui n'avaient rien à apprendre qu'ils eussent pu oublier sans inconvénient ¹. » Loin d'unifier la nation, l'instruction tend à séparer les catégories qui la constituent. Comme le peuple n'a que faire des lumières, l'ignorance étant pour lui la condition de sa satisfaction, il suffit qu'on lui inculque ses devoirs, et que l'on surveille ses mœurs. Plutôt que de le tirer de sa simplicité, on doit chercher à l'y maintenir pour la sécurité de l'élite et la stabilité de l'État. La bourgeoisie elle-même ne sera instruite qu'avec mesure; elle a besoin d'être fortement disciplinée « par le respect mécanique de l'autorité » ². Pour l'artisan, le commerçant, le petit fonctionnaire, l'obéissance est la vertu essentielle; ils ont à s'incliner « devant une sagesse qui saute aux yeux ». Si la classe supérieure, qui fournit les médecins, les juges, les professeurs et le clergé a droit à une instruction plus poussée, il lui est refusé néanmoins toute curiosité spéculative, toute culture désintéressée, réservées à de rares privilégiés. Quant au clergé, à qui il appartient de contrôler les mœurs, il n'a à connaître, à la place de la théologie devenue inutile, que des institutions, puisque c'est un « catéchisme politique » qu'il aura à enseigner ³. Frédéric II n'en attendait certes pas autant de ses pasteurs; il n'oubliait pas, comme le fait Tifan, qu'« ils étaient des hommes » ⁴.

Tout bon génie qu'il est, Tifan ne laisse pas pourtant de payer son tribut aux paradoxes doctrinaires en commettant la faute opposée à celle qu'avait commise Isfandiar; il réserve à la noblesse

1. H. XIX, p. 151. Dans son c. r. de l'Allg. D. Bibl. (Bd. 18/1), ISELIN renvoie à son art. *Über die Erziehungsanstalten*, au 2^e vol. des *Vermischte Schriften*. Cf. sa L. à W. du 10 août 1773 dans Arch. f. Litgesch. XIII, p. 206.

2. H. XIX, p. 154 s.

3. MERCIER, *o. c.*, chap. *Les Ministres de paix* : « Nous avons peu de ministres, ils sont sages, éclairés, tolérants; ils ignorent l'esprit de faction, et en sont plus chéris, plus respectés... »

4. H. XIX, p. 146.

les hautes charges de l'État. Pourquoi cette concession aux prétentions aristocratiques chez un prince sorti du peuple, à qui il a fallu briser l'opposition de cette classe ¹, si ce n'est pour équilibrer sa constitution, et pour en faire un mécanisme bien proportionné? Mais peut-il espérer qu'elle fonctionnera ainsi d'elle-même? « Par bonheur, constate l'auteur, le monde se laisse gouverner par un minimum de sagesse ² »; sous la conduite d'un Épicète ou d'un Thomas More, il n'en irait pas mieux que sous celle de n'importe quel prince. C'est bien que la vie se moque de la raison trop courte des philosophes ³. Comme les individus, les États grandissent et déclinent, en dépit des formes dans lesquelles on voudrait les contenir ⁴. Comment Danichmende, qui perd contenance sous le regard ironique du sultan, n'attribuerait-il pas aux successeurs de Tifan la tentation d'empiéter sur les droits de la nation pour augmenter leur pouvoir, et à la noblesse celle d'étendre ses privilèges? Les mêmes tiraillements reparaitront donc, et le peuple, berné une fois de plus par ses prétendus protecteurs, en viendra de nouveau à se faire justice lui-même. L'histoire se recommence ⁵.

N'y aurait-il donc qu'à s'incliner devant le fait brutal, en laissant le pouvoir aux prises avec cet « animal capricieux et déraisonnable » qu'il croit pouvoir mâter? Mais qu'il y prenne garde! « A moins qu'il ne tombe comme la Chine dans un sommeil léthargique, le peuple ne dansera pas toujours aux flûtes de ses maîtres ⁶. » Dès qu'il connaîtra mieux son intérêt, il ne se laissera plus prendre « aux oripeaux, aux prestiges, aux formules qui en imposaient à sa naïveté ». Et puisque, selon Rousseau ⁷, « les meilleurs rois ne confondent jamais leur cause avec celle de leur peuple », n'en déplaise à de chimériques raisonneurs comme Marmontel; qu'« ils veulent pouvoir être méchants quand il leur plait, sans cesser d'être les maîtres », le peuple ne devra-t-il pas chercher à se passer

1. Il faut y voir sans doute l'influence de l'*Ami des hommes* du marquis de MIRABEAU, que W. connaissait depuis Zurich. Cf. Vierteljahrschr. II, p. 591.

2. H. XIX, p. 137.

3. H. XIX, p. 138.

4. H. XIX, p. 173.

5. La fin du *Miroir d'Or* a été ajoutée en 1794.

6. H. XIX, p. 174.

7. *Contrat social*, III, chap. VI.

d'eux ? Tant pis pour les princes qui n'auraient pas composé en temps opportun avec les aspirations libérales. Que l'affranchissement s'opère graduellement, ou soit l'œuvre de quelques don Quichotte, qui « avec le courage du héros de la Manche et une tête plus saine, s'entendraient pour courir sus aux ennemis du genre humain » ¹, il faut admettre qu'il en ira de toutes les institutions monarchiques comme de celle de Tifan, qu'elles n'échapperont pas plus à la décrépitude, et feront place à un autre régime ².

Qu'il y ait des vérités inopportunes, Danichmende le vérifie à ses dépens. « La lumière n'est lumière que pour les yeux qui voient : en plein soleil l'aveugle se croit dans les ténèbres ³. » Il se consolera d'avoir été le jouet du sultan, qui, par les dignités dont il l'a affublé, pensait narguer sa sagesse, car celle-ci aura sa revanche lorsque le despote, esclave de ses passions et de sa puissance, fera appel à ses avis. Le philosophe pourra se féliciter alors de l'indépendance qu'il s'est donnée. Après avoir tourné le dos à la cour et à la civilisation, il s'était rendu compte, dans la retraite qu'il avait trouvée au Yemal, que partout, où des hommes se réunissent en société, se déclarent les maux dénoncés par Rousseau. Convaincu que l'« oppression est la véritable cause de la corruption », il avait maudit « l'homme qui, le premier, avec quelques mauvais garnements de son espèce, avait conçu le projet ignominieux d'asservir ses frères et de les contraindre au travail » ⁴. Il avait caressé l'espoir de vivre avec ses voisins dans la concorde de l'égalité naturelle ⁵. Mais comme il n'avait pu se départir de son habitude de raisonner et de convertir, afin de dispenser un peu de « sel de la terre » que la nature tient à notre disposition pour assaisonner l'existence, il s'était mis à dos ceux qu'il avait voulu préserver « des corrupteurs de la morale », et avait dû abandonner la maison qu'il avait bâtie dans ce coin perdu. En nul lieu il n'a trouvé d'asile, aussi longtemps qu'il s'est obstiné à offrir aux hommes sa sagesse et sa bonne volonté. C'est seulement lorsqu'il s'est retranché

1. H. XIX, p. 80 (note).

2. H. XIX, p. 162.

3. *Geschichte des weisen Danischmend* 1795 : H. XX, p. 12.

4. *Ib.*, p. 73 s.

5. *Ib.*, p. 18 s.

dans sa conscience, qu'il a goûté à son foyer l'indépendance qui convenait à son caractère ¹. Cette satisfaction, le despote la lui envie ainsi qu'Alexandre l'avait enviée à Diogène. Ne pouvant la partager, il se souvient de l'idylle *des enfants de la nature*, et charge Danichmende d'aller rendre aux habitants du Yemal l'innocence et la paix que leur a ravies le Calender. Qu'en dépit de ses expériences, Danichmende consente à assumer une telle mission, c'est la preuve qu'il est resté le même idéaliste, et que la raison ne désarme pas. Si cette « suite » au Miroir d'or ne parut qu'à l'époque de la Révolution, elle avait été conçue et en partie exécutée vingt ans auparavant ².

A l'illusion politique, elle apporte la correction du sentiment moral. « Au diable les raisonneurs avec tous leurs si et leurs mais ! Que celui qui ne trouve en soi-même, en toutes circonstances, les motifs de sa détermination sans avoir à les peser, qui n'agit pas mieux qu'on ne l'attend de lui, qu'il s'en aille à la grâce de Dieu ! Puissé-je ne pas vivre sous son toit ³ ! » A propos de la relation de Bougainville de son voyage à Taïti, Wieland ne peut retenir son vœu naturiste : « C'est une consolation, écrit-il à Gleim, que de savoir qu'il existe encore sur la terre de tels enfants de la nature. Quant à transformer sur ce modèle nos pauvres paysans courbés sur le sol et affamés, il ne faut malheureusement pas y songer. Toutefois, il existe une partie de la population des campagnes en un état intermédiaire entre la misère et l'abondance, le plus favorable à la vertu et à la joie ⁴. »

C'est ainsi qu'il se cantonne dans un espoir modeste, en rapport avec ses limites. Weimar lui sera un théâtre assez vaste pour ce qu'il avait à connaître du train du monde. De là, il pourra surveiller l'horizon politique sans impatience ni anxiété. Attendant moins des gouvernements que de la « Némésis divine », il n'avait garde de s'engager, porté par sa nature, comme il le déclare aux lecteurs du *Mercur*, à considérer chaque chose sous tous ses

1. H. XX, p. 169.

2. Les 31 premiers chap. parurent dans le *Mercur* de 1775. W. a conservé cette « suite » en vue d'une refonte du *Miroir* (envisagée en 1785), mais qui fut différée jusqu'à l'édition des *Werke* de 1794.

3. H. XX, p. 114.

4. A. Br., III, p. 119 s.

aspects, et répugnant à tous partis pris ¹. Si, dans *Stilpon* et les *Abdérîtains*, il raille la sottise populaire, il ne pardonne pas à l'aristocratie bernoise la persécution de Rousseau ². S'il ne comprend pas qu'un peuple, qui a ouvert les yeux, auquel la loi aussi bien que la conscience fait un devoir d'exercer son droit le plus précieux, perde l'esprit au point de ne pas choisir pour le gouverner les meilleurs et les plus sages ³, il scandalise d'autre part ses amis, et se brouille même avec F. H. Jacobi par un article sur « le Droit divin de l'autorité » ⁴. Se mouvant sur « une diagonale tracée entre le cœur et l'esprit », il s'expose en effet à être incompris. Mais que se produise en Amérique le soulèvement des colonies anglaises, et le voilà vibrant d'enthousiasme pour l'héroïsme « d'hommes et de femmes qui rivalisent de sacrifices pour la chose publique » ⁵. Wieland a-t-il parfois désespéré de la « raison générale », douté qu'une nation dépravée par un despotisme séculaire pût se reprendre et recouvrer sa souveraineté ⁶, il saluera avec Kant l'accession de la nation française à sa majorité ⁷. Encore qu'il répugne aux bouleversements violents ⁸, il soutiendra les

1. *Merkur*, 1801, p. 256 (H. XXXIV, p. 373) : « Meine natürliche Geneigtheit, Alles (Personen und Sachen) von allen Seiten und aus allen möglichen Gesichtspunkten anzusehen, und ein herzlicher Widerwillen gegen das nur allzugewöhnliche einseitige Urteilen und Parteinehmen ist ein wesentliches Stück meiner Individualität. Es ist mir geradezu unmöglich, eine Partei gleichsam zu heiraten, ein Fleisch mit ihr zu werden, in alle ihre Leidenschaften mit Hitze und Eifer einzugehen, Alles was sie tut, gut zu heissen und mit Faust und Fersen zu verteidigen. »

2. BÖTTIGER, p. 251.

3. H. XXXIII, p. 29 s.

4. H. XXXIII, p. 103 ss. La pensée de W. a pu être mal interprétée, étant, comme le plus souvent, à double sens. Voir sa préface à *Schach Lolo*, et H. XXXIII, p. 121.

5. Unterredungen mit dem Pfarrer... *Merkur*, 1775, H. XXXII, p. 232 s.

6. Antworten und Gegenfragen auf die Zweifel und Anfragen eines neugierigen Weltbürgers, *Merkur*, 1783 (H. XXXII, p. 201 ss.).

7. H. XXXIV, p. 282, ss. Cf. Unparteiische Betrachtungen...; Sendschreiben an Prof. Ehlers über Krieg und Frieden; *Götter-Gespräche*, H. IX, p. 132 : « Endlich muss einmal die Zeit kommen, wo sich die Menschen nicht mehr wie Kinder behandeln lassen, nicht mehr betrogen sein wollen, wo sie wissen wollen, woran sie sind; welches das kleinere Übel für sie ist, unter bürgerlichen Gesetzen zu leben, oder in den Stand der natürlichen Gleichheit oder Ungleichheit zurückzukehren... »

8. Cf. Das Geheimnis des Cosmopolitenordens (*Merkur*, 1788). H. XXXIII, p. 139 ss. « Der Grund des Betragens der Cosmopoliten ist ein Prinzip..., dass in der moralischen Ordnung (wie in der physischen) alle Bildung, alles Wachstum,

prétentions de l'Assemblée Nationale et ne se laissera pas surprendre par la proclamation de la République ¹. N'avait-il pas annoncé l'avènement plus ou moins prochain d'une ère de justice et de fraternité? Que l'Allemagne s'attarde dans son « édifice gothique ² », il s'empresse d'ajouter à son *Miroir* sa conclusion menaçante. Une catastrophe, comme il remarque, « ne fait pas seulement prier, elle fait aussi réfléchir » ³.

Que n'avait-on lu, dans la « rêverie lucide d'un poète philosophe », la « vérité interne » que recelait « un conte à la manière de Mme d'Aulnoy »? ⁴ Le public, comme il l'assurait, devait savoir depuis son *Agathon* à quoi s'en tenir sur ses sentiments ⁵. Si pourtant le *Miroir d'Or* a passé, et s'il passe encore pour une apologie de la monarchie éclairée, c'est apparemment qu'il était disposé « de façon à plaire à certaines personnes », suivant la remarque d'Iselin ⁶; ou plutôt qu'il tamisait la lumière afin de ne pas blesser les yeux. Joseph II n'y vit pas plus malice que le prince d'Augustenburg, et bien d'autres potentats, qui donnaient dans le libéralisme du siècle ⁷. La *Gazette de Francfort* pouvait en approuver l'esprit, non moins que la *Bibliothèque* de Nicolaï ⁸. Qui n'y eût trouvé quelque chose à louer? Iselin y retrouvait ses concep-

alle Fortschritte zur Vollkommenheit durch natürliche, sanfte und von Moment zu Moment unmerkliche Bewegung, Nahrung und Entwicklung veranstaltet und zustande gebracht werden muss: »

1. Eine Unterredung über Rechtmässigkeit des Gebrauchs, den die franz. Nation dormalen von ihrer Aufklärung und Stärke macht. H. XXXIV, p. 13 ss.

2. Betrachtungen über die gegenwärtige Lage des Vaterlandes (H. 34, p. 303) Cf. H. 33, p. 95 s.

3. H. XXXIII, p. 125 s.

4. *Merkur*, 1791, Zusatz des Herausgebers zum Schreiben der Revolutionsgesellschaft in London: « Es war also sehr natürlich, dass ich bei den ersten so viel versprechenden Anscheinungen eines so wenig gehofften politischen Wunderwerks nichts weniger als einen gleichgültigen Zuschauer abgeben konnte. » Cf. BÖTTIGER, p. 139, 263.

5. *Merkur*, 1793. H. XXXIV, p. 309 s. « Ich werde..., meinen mit mehr als 55 Jahren öffentlich dargelegten Grundsätzen und Gesinnungen getreu, als Schriftsteller zur Beförderung alles dessen zu wirken, was ich für das allgemeine Beste der Menschheit halte... » Dans une note: « Von beiden (Grundsätzen und Gesinnungen) enthält schon der *Agathon* Alles, was einen jeden unbefangenen Leser verständigen kann, wie ich über die zeitherigen grossen Weltbegebenheiten denken muss, so lange ich nicht in einen andern Menschen verwandelt werde. »

6. Allg. d. Bibl. 1773 (XVIII, 2, p. 351).

7. FUNCK, *Beiträge zur Wielandbiographie*, p. 23 ss.; BÖTTIGER, p. 205, 233; Cf. Euph. XIII, p. 626.

8. Frankfurter Gel. Anzeigen (D. Lit. Denkm. 7-8, p. 565).

tions pédagogiques, Lavater laissait passer l'attaque contre le christianisme, en considération du « nerf moral »¹, d'autres la satire politique à cause de l'inspiration humanitaire². L'équivoque servait à la diffusion des idées mieux que n'eût fait une tendance plus accusée, encore que certains, comme V. B. Tschärner, trouvaient plus de saveur à l'*Usona* de Haller³.

Cette pensée ondoyante, qui jouait avec le paradoxe et se dérobaient sous l'ironie, était en effet faite pour dérouter plutôt que pour orienter. Elle reflétait des aspirations et des spéculations, mêlait l'idéologie de Fénelon et de Ramsay, que Wieland s'était appropriée en Suisse, avec la théorie du *Contrat social* et les doctrines des *Économistes*. Utopique et dogmatique, elle manquait d'un fond solide. Elle n'en était que plus accessible à un public encore peu familiarisé avec de telles considérations. Le lecteur, comme remarquait malicieusement Goethe⁴, n'avait pas à craindre de s'endormir : il était sûr de retrouver à son réveil de belles sentences, détachées en lettres d'or sur la fiction. Mais les jeunes préféraient l'accent de la *République des savants* de Klopstock, ou des *Réveries patriotiques* de J. Möser. Cette sagesse habilement dosée, cette critique réticente ne marquaient-elles pas chez Wieland le début d'une dernière période, dans laquelle le génie poétique allait faire place à une activité de moraliste ?⁵

C'est une impression qui devait se dégager des *Réflexions sur une vieille inscription*⁶, dans lesquelles s'affichait ce détachement de l'esprit. Résigné à laisser les choses aller leur train, et pensant que les hommes resteront ce qu'ils ont toujours été⁷, l'auteur n'avait-il pas, dans son *Miroir*, joué seulement avec des hypothèses ? Sans plus prendre parti entre « l'apôtre Voltaire et le prophète

1. HORN, p. 366.

2. Dans une L. inéd. du 21 mai 1772 (Bibl. de Fribourg) Gleim écrit à W. le plaisir qu'il a eu à lire le *Miroir d'Or* qu'il met au niveau d'*Agathon* : « Allen Königen auf unserm kleinen Globus sollte er dienen, in diesem Spiegel sich zu beschauen. »

3. Arch. f. Litgesch. XIII, p. 218 s.

4. Si toutefois Goethe est l'auteur du compte rendu des Frankf. Gel. Anz.; cf. D. Lit.-Denkm. 7-8, p. LXVII s. Cf. Archiv. f. Litgesch. XII, p. 625.

5. *Ib.*, p. 567.

6. *Gedanken über eine alte Aufschrift*, 1772.

7. H. XXXII, p. 63.

Rousseau », il avait confronté avec humour, semblait-il, le despote et le philosophe, sans donner délibérément l'avantage à aucun d'eux. Chez le Shah Gébal n'apparaissait pas moins de bon sens dans sa jovialité conventionnelle que chez son sermonneur. Empirisme dédaigneux et désenchanté d'une part, où se perd le goût de l'autorité; raison discursive de l'autre, balancée entre la logique et le sentiment; c'était bien l'image de cet esprit partagé entre la réalité et la chimère. Pas plus que dans *Agathon*, il ne se dégage de sa dialectique subjective. Il oscille de l'évolutionnisme de l'Encyclopédie au pessimisme chrétien, de la civilisation à la nature, sans trouver en lui-même sa détermination. Au lieu d'un roman politique à la façon de Bélisaire, ou même d'un ouvrage didactique tel que le *Télémaque*¹, Wieland n'a composé qu'un conte philosophique dans le style de Voltaire, ainsi que l'indiqueraient le costume frivole et les procédés de l'ironie. A la légèreté spirituelle donnée aux questions les plus graves, à la fantaisie de la composition et à la qualité de l'expression, dont l'auteur aimait à se prévaloir², il devait son succès non moins qu'à sa matière. Plutôt qu'une œuvre de combat, c'était une œuvre de moraliste et de littérateur.

1. Le *Miroir d'Or* n'a pas été compris dans les romans politiques par KLEINWÄCHTER, *die Staatsromane*, Wien 1891, ni par R. V. MOHL : *Gesch. u. Lit. d. Staatswissensch.* I, p. 165 (Cf. VOGT, *o. c.*, p. 6 s.).

2. Voir GRUBER², III, p. 64 s. Dans une L. à Gebler (D. Br., II, p. 50 s.), W. donne le style du *Goldner Spiegel* comme un modèle de simplicité et de vérité, tout au moins en ce qui est du dialogue. Voir aussi THALMAYR : *Über Wielands Klassizität, Sprache und Stil*. Pilsen, 1894.

CONCLUSION

CONCLUSION

Aux abords de la quarantaine, alors qu'il allait « franchir son méridien », Wieland atteignait au terme de son développement. Il avait trouvé sa forme spirituelle, non pas par l'effet de la vie, mais « en laissant le monde jouer avec son esprit »¹. Dépris de ses illusions, il accédait à la retraite philosophique qu'il s'était souhaitée dès sa jeunesse, à l'abri des « coups du sort » et des responsabilités. S'il s'en trouvait « plus indulgent, plus tolérant et plus équitable », il n'en continuait pas moins à dérouter ses lecteurs par le faux jour de sa pensée, oscillant du scepticisme sentimental à l'idéalisme rationaliste, et par une certaine ambiguïté, qui faisait douter de sa sincérité². Ne donnait-il pas à entendre que la vérité, de même que la vertu, était un « je ne sais quoi », insaisissable, quoique évident comme la lumière? « Elle est partout pour qui la sent, pour qui élève son sentiment jusqu'à la pensée, organise sa pensée en vision harmonieuse, et sait exprimer sa vision », même si chacun « n'en perçoit qu'un aspect, ne la voit que par derrière, ne surprend que la frange de son vêtement, et dans un éclaircissement particulier »³.

Alors qu'il se disposait à agir par son Mercure sur la culture de l'Allemagne, il lui fallait sortir pourtant de sa circonspection, de peur de rester, comme son Cador du *Miroir d'Or*, en butte aux

1. Cf. *Briefe an einen jungen Dichter* I (H. 38, p. 77 s.).

2. Notamment : *Hamburger Nachrichten aus dem Reich der Gelehrsamkeit* (Ziegra). Cf. D. Br., I, p. 238; A. Br., II, p. 351. *Hamburg. Neue Zeitung* (Gerstenberg). Cf. A. Br., III, p. 23; *Vierteljahrschr.* 3, p. 398; *Euph.* X, p. 56 ss. *Braunschweig. Zeit.* (Unzer ou Rautenberg). Cf. A. Br., III, p. 100 (A. 14, p. 24). *Götting. Musen-Almanach* 1773. Cf. A. Br., III, p. 37, 132; *Merkur*, 1773, II, p. 161 s. *Wandsbecker Bote* (Claudius). Cf. WEINHOLD, *Boie*, p. 151. *Lindauische Nachrichten* (Daniel). Cf. A. Br., II, p. 345.

3. *Was ist Wahrheit* (H. 32, p. 21).

reproches des uns et aux attaques des autres. Il venait de se heurter à Vienne à des préventions, qu'il pouvait bien ignorer, tant qu'elles ne se produisaient que dans quelque obscure gazette de Hambourg ou de Brunswick¹, mais plus dans l'entourage de Joseph II. A Weimar, il aurait encore à compter, comme il savait, avec les cabales de la cour. Les concours qu'il avait envisagés, avec Jacobi, pour sa revue, parmi lesquels Lessing, Herder, Kant, se dérobaient. Il s'était manifestement rendu suspect par le chemin sinueux qu'il avait suivi. Comme il ne pouvait plus se confiner dans son « existence de termite », il avait à s'expliquer, une fois de plus, à rendre compte, pour chacun de ses ouvrages, des circonstances dans lesquelles il avait été composé, puisque, comme il l'assurait, on ne saurait lui rendre justice sans connaître « l'histoire de son âme »².

Mais ce témoignage, que seul il était en mesure de fournir, pourquoi l'a-t-il retenu jusqu'à sa mort, après l'avoir si souvent promis?³ En eût-il été empêché « par une insurmontable pudeur physique et métaphysique »⁴, si, avec tout son désir de se montrer tel qu'il était, il n'avait hésité jusqu'à la fin à se reconnaître? Sans doute, Goethe l'a constaté, il avait, plus qu'aucun écrivain de l'époque, rapproché, dès ses débuts, son œuvre de sa vie, cherché à unir l'homme et l'écrivain, si bien qu'il restait poète dans son existence quotidienne, de même qu'il se sentait vivre en composant⁵. Et pourtant, l'image qu'il regardait dans sa conscience « comme un simulacre inaltérable »⁶, elle n'était rien moins que le

1. Dans Erfurt. Gelehrte Zeit., janv. 1772, Wieland répondit à ces critiques Cf. A. Br. II, p. 345, 351 et D. Br., I, p. 238.

2. *Unterredungen mit dem Pfarrer...* (H. 32, p. 223. A. 14, p. 30 : « Die Geschichte meiner Seele und die Geschichte der Gelegenheit, Art und Weise, wie jede derselben vom Jahre 1751 an bis jetzt entstanden ist, gehört gewissermassen unumgänglich dazu, wenn die Welt... in den Stand gesetzt werden soll, jede in ihrem wahren Lichte zu sehen... » Dans le *Vorbericht der Poetischen Werke*, 1770, Wieland demandait qu'on les considérât comme les « Geburten eines unreifen Verstandes und einer noch nicht gebändigten Einbildung », et comme des documents biographiques. Cf. ROTH, I, p. 218; Arch. f. Litgesch. 4 (à Lavater, 1775).

3. Dans le *Mercure* de 1787, W. annonce des « Authentische Beiträge » pour sa biographie. De nouveau, dans le *Vorbericht der Werke*, 1794 (H. 38, p. 658). En 1797, il promet encore à Göschel des « Memorabilia ».

4. A. Br., III, p. 379 s.

5. *Logenrede* (Jub. Ausg. 37, p. 14).

6. BÖTTIGER, p. 198.

vœu de sa nature. Ce qu'il avait longtemps pris pour son idéal était un fantôme prompt à s'évanouir¹. Wieland avait même, à certains moments, désespéré de se voir autrement qu'en caméléon, changeant de couleur avec l'entourage « alors qu'il n'était cependant ni jaune ni vert, mais transparent et blanc ». En 1776, il voudra encore assurer à Lavater qu'il n'est « ni un Hippias, ni un Épicuri de grege porcus », ni un « roseau qui tremble au vent », mais bien « un homme naturel »².

C'est ainsi qu'il a appris que la vie est problématique, et que, pour juger d'un caractère et même d'une action, il faudrait en connaître tous les motifs et toutes les conditions, jusqu'aux « ressorts les plus secrets, cachés au fond du cœur et qui échappent à l'observateur le plus scrupuleux de soi-même³ ». Il s'était efforcé en vain d'accorder « sa tête et son cœur », l'expérience et son aspiration morale. Au lieu d'une croissance régulière, il avait dû « évoluer en spirale autour d'un axe », paraître tour à tour mystique et libertin, platoniste et épicurien, idéaliste et naturaliste.

L'époque y était sans doute pour quelque chose. D'autres en ont souffert plus que lui. « Quel écrivain de quelque renom, constate Goethe, ne conviendrait pas avec une mélancolique modestie, d'avoir eu souvent à regretter qu'il ne lui eût été possible d'adapter son génie à une culture nationale, qui par malheur n'existait pas »⁴. Mais Wieland a poussé hors du terroir, comme une plante de serre. S'il a touché, par son éducation, au piétisme et au rationalisme, son esprit s'est, de bonne heure, dégagé des grands courants spirituels. Il s'est formé en marge de l'université, et sous un climat étranger. Ses années les plus décisives pour son développement, il les a passées en Suisse. A son retour dans sa petite patrie souabe, il s'est trouvé presque coupé de l'Allemagne jusqu'à sa maturité. S'il s'est plaint souvent de manquer d'horizon, au cours de son existence besogneuse et harassée⁵, il doit à cet isolement,

1. *Über die Ideale der Griechischen Künstler* (A 14, 161).

2. A Lavater, 28 sept. 1775 (Arch. f. Litgesch. 4, p. 303. Cf. Lenz à Fr. Stolberg, avril 1776 dans *Briefe an Lenz*, hgg., von Freye u. Stammeler, I, p. 360, 374.

3. *Gedanken über eine alte Aufschrift* (H. 32, p. 52 s.).

4. *Lit. Sansculottismus* (Jub. Ausg., 36, 14 ss.).

5. Cf. à Lütkenmüller : *Gespräche mit W.*, dans BODE : *Stunden mit Goethe*, IX, 2 H., p. 91.

et à son demi-déracinement, d'avoir pris, plus vite qu'un autre, l'air du monde et les goûts du siècle; mais aussi d'avoir laissé s'épanouir sa disposition naturelle à l'évasion. L'écolier qui s'attardait à rêver sous le ciel étoilé, ou qui errait dans l'ombre des bois, était déjà à la poursuite de l'illusion¹. Plus tard Wieland prétendra de même être « heureux à sa façon ».

Aussi s'était-il dérobé, comme aux disciplines de la pensée, à la contrainte d'une profession. Impressionnable comme il était, il n'a subi l'empreinte d'aucun maître, ni de Baumer, qui l'a recueilli après sa désertion de Klosterberge, ni de Bodmer, qui a ramené sur le plan littéraire son imagination spéculative. Il n'a fait que traverser les doctrines philosophiques, l'idéalisme de Leibnitz et le naturalisme d'Helvétius, protégé contre les mirages de l'esprit par la mobilité du tempérament, comme il l'était de la passion par l'imagination. Il ne se sentait pas plus lié dans ses amitiés : Zimmermann, Riedel, Jacobi, que dans ses enthousiasmes pour Sophie, Elisabeth, Julie; voire dans son engagement avec Christine. Plutôt inconstant que volage, il cédait alternativement au charme de l'imagination et à la réflexion critique. Cette versatilité, en le mettant à la merci des circonstances, le faisait paraître faible, « à peine la moitié d'un homme » selon un ami bernois². Mais il n'en poursuivait pas moins avec obstination ses desseins, mené à son but par un instinct très sûr. S'il louvoyait, c'était aussi bien opportunisme et cautele, que manque de sève et de détermination. Il savait « souffler pour le froid et pour le chaud »; mais, pour Goethe, il était attaché à ses convictions autant qu'il était mobile dans ses sentiments³. Il n'usait de la dialectique que pour couvrir ses variations. On a pris trop au sérieux sa prétendue crise mystique, de même que ses effusions sentimentales.

1. CYSARZ (*Schiller*, 1934, p. 78) remarque justement : « Was Wieland selbst « Natur » nennt, und der « Schwärmerei » obsiegen lässt, ist jene Platonisch-Epikuräische Gleichgewichtslage, in die sein jähes Pendeln zwischen Sinnenglück und Seelenfrieden zuguterletzt eingelenkt hat — kein Erd- und Wachstumsreich. »

2. *Wilhelmi*. Cf. Goethe à Sophie La Roche, 11 oct. 1775, où il parle de la « Weiberader » de Wieland.

3. Goethe définit le caractère de W. par sa « Nachgiebigkeit » et sa « Hartnäckigkeit ». Voir L. à Karl August, 25 janv. 1816, et à J. H. Meyer du 25 mai 1798.

Au sortir de la jeunesse, il ne songeait déjà qu'à sa quiétude et à sa sécurité, en quête d'une sinécure qui permit le libre jeu de l'intelligence. A défaut, il se résigna à une existence médiocre, plutôt que de courir la carrière aventureuse d'homme de lettres. La prétention de l'esprit s'accommodait d'une diète frugale et d'une honnête aisance. Si les femmes ont été « le principal ressort de son génie », Wieland n'a jamais vraiment désiré qu'un « ange gardien » pour veiller sur la dépense et le décharger des soucis domestiques ¹. Sa nature de ver à soie réclamait, au dire de Herder, une température égale et une lumière tamisée ². Sophie lui eût été trop romanesque, et Julie Bondeli trop intellectuelle. Par raison de tempérament, il se gardait des entraînements de sa sensibilité, des retours d'enthousiasme ou des engouements littéraires. Il lâcha Klopstock, qui avait enfiévré son adolescence, le considérant ensuite « comme un homme d'un autre monde, pour lequel il manquait d'organes externes et internes » ³; et, de même qu'il craignait l'esprit trop ardent de Herder⁴, il renonça à suivre Jacobi et le jeune Goethe, « deux démons dont le feu le consumerait » ⁵. Fuyant la polémique et les coteries, il restait sourd aux provocations, tant que ses intérêts n'étaient pas en jeu. Il avait eu assez à se faire pardonner les incartades auxquelles l'avait poussé Bodmer.

Il vivait alors dans un monde chimérique, et croyait pouvoir mépriser la réalité. Son aspiration juvénile fusait dans les perspectives infinies de la Théodicée. L'imagination qui s'était plu, à Klosterberge, à transposer le mythe chrétien dans la cosmogonie orphique, et à animer, au souffle poétique de Lucrèce, la statue de Pygmalion, habillait son sentiment de belles fiction⁶. « Tout ce que j'étudiais, métaphysique, morale, sciences naturelles, histoire, politique, tout s'organisait en épopée ou en drame » ⁶.

1. BÖTTIGER I, p. 287. Cf. p. 259 s.

2. Herder à Hamann, 13 janv. 1777, dans UNGER : *Hamann* I, p. 429 s. Cf. à BÖTTIGER (Böttiger, p. 149) « So schuf er sich selbst die bequeme Lage, in welcher er sich nach Herzenslust tätscheln und verzärteln kann. »

3. ROTH I, p. 207.

4. *Ib.*, I, p. 254.

5. *Ib.*, p. 229. Sur les relations avec le jeune Goethe, cf. SEUFFERT, *Zeitschr. f. d. Altert.* 26 (1882).

6. H. 38, p. 80.

Plus tard, l'idéologie platonicienne couvrit ses émois sensuels, jusqu'à ce que Shaftesbury lui prêtât le voile diaphane de la grâce morale pour jouer avec la tentation. De l'Éden arcadien, il était passé, sans trop de désillusion, dans le « château enchanté » de Warthausen, au badinage galant.

Tandis que, par dégradation insensible, sa vision s'accommodait à la nature, l'esprit achevait de s'émanciper dans la philosophie du siècle. Ayant déjoué les prestiges idéalistes, il échappa aux sophismes de la raison; il ne suivit ni Helvétius, ni Rousseau, tenant à sa liberté plus qu'à la vérité. Restant en dehors des débats, il ne fit qu'effleurer les problèmes, prévenu contre la pensée systématique aussi bien que contre le mystère. Sensualiste, Wieland ne se ferme pas la perspective de l'au-delà; il sait que toute opinion a au moins deux faces. Aussi fait-il évoluer son Agathon vers un pragmatisme, qui fait sa part à l'expérience, sans préjudice de l'autonomie de la conscience : un compromis qu'il appartenait à la vie de résoudre ¹. C'est ainsi qu'il s'en remet à la bonne nature pour redresser les fautes de la culture. Averti par ses faiblesses, il déshabille la vertu, mais c'est pour rendre hommage à l'ingénuité de Psyché. Il dénonce les sortilèges des sens, mais fait entrevoir le charme de la naïveté. Sans être dupe de son cœur, dont il connaît les inconséquences et les faux-fuyants, il aime l'humanité, serait-ce seulement comme on aime une coquette ou une enfant gâtée ². Bien qu'il taquine Rousseau, il est tenté par le fond irrationnel de la nature. Il a retenu l'avertissement de Hamlet, qu'il y a, au ciel et sur la terre, des choses dont ne s'avise pas la philosophie. Des inconséquences de la pensée, il en appelle à la bonté du cœur, à la ligne de la « forme interne », c'est-à-dire au goût. Il a plus d'intuition psychologique que de connaissance empirique, s'attachant à ce qu'il y a, dans l'âme, de fugitif et de contingent. Ce respect de la vérité humaine, et cette défiance de la loi, qu'on les prenne pour un reste de piétisme ou un effet de la sensibilité, ce serait une affinité avec Rousseau, en dépit de la distance qui sépare son détachement intellectuel du zèle moral

1. Cf. C. SCHRAVESANDE : *Betrachtungen über pädagogische u. ethische Tendenzen in Ws. Werken*. Haarlem, 1933.

2. II. 32, p. 63.

du Genevois. Mais Wieland ne sacrifierait pas le présent. Quoi qu'il pense de « la farce » dans laquelle il est appelé à figurer, son sage « se porte comme un autre homme ». Que Diogène roule son tonneau, et se drape dans son manteau loqueteux, Phantias se laisse attirer dans le jardin fleuri de Musarion.

Ce n'est pas que Wieland se désintéresse de la chose publique, et qu'il fasse bon marché de la civilisation. Sans donner dans l'utopie rationaliste, il ne désespère pas de la société, serait-ce seulement en tant que protection contre l'arbitraire subjectif. Sa pensée politique, si elle n'a pas la conviction de celle d'Iselin, ni la fermeté de celle de Lessing, se refuse cependant au scepticisme amer de Voltaire. Elle oscille entre l'individualisme et l'intérêt général, faisant crédit tantôt à la société, tantôt à l'histoire, plutôt qu'à la vertu ou à la sagesse des gouvernements. De son séjour en Suisse, il tient certain patriotisme qui l'incline aux idées libérales, encore qu'il manque de combativité. Son action n'est pas dépourvue de motifs particuliers ni d'arrière-pensées. Elle ne sort d'ailleurs pas de la dialectique, accusant tour à tour les passions populaires, l'Église et le despotisme. Peut-être Wieland compte-t-il surtout sur la pression des forces économiques pour le progrès social, en accord avec les théories des physiocrates. Au demeurant, il en discourt comme son Diogène de l'homme de la lune, sans plus de responsabilité ni de passion.

La morale de Wieland est ainsi résignation au *quantum est in rebus inane*¹, autant que soumission à la nature, ce qui lui vaut une teinture d'ironie, d'une ironie sans dépit ni ressentiment, et qui n'est guère qu'un jeu d'ombres et de lumières sur une réflexion décolorée. Moins l'humour sentimental de Sterne, qu'elle prend pour modèle, que la parodie désinvolte et audacieusement équivoque de Crébillon, soit qu'elle nargue les fausses pudeurs ou qu'elle joue avec l'instinct. Elle s'accroche aux ridicules de la conduite, aux grands airs de la vertu, sans descendre jusqu'aux dissonances de l'âme. Ce n'est pas qu'elle ignore le conflit « des deux natures »², mais elle l'atténue en simple contraste, pour le plaisir de l'esprit.

1. Ce scepticisme s'atténuera avec l'âge. Cf. ERMATINGER : *Wielands geistige Welt*, *Jhrb. d. Goethesellschaft*. 19.

2. Agathon, H. 3, p. 209.

Si prévenu qu'il soit de la réalité psychologique, Wieland la découvre à peine dans le chatolement du persiflage et la pénombre esthétique. Il ne vise pas tant à dissiper les illusions, qu'à transfigurer la vie par un charme « qui endort les sens, libère l'âme de ses soucis, et la soulève au-dessus des intérêts positifs »¹. De même qu'il use du travesti, le moraliste a recours à la fantaisie poétique pour estomper la vérité.

L'art lui est une parure de l'esprit plus qu'une création²; un jeu « qui rend le sang plus léger, et l'humeur plus sereine »³. A rythmer ses contes comiques, il oubliait ses privations. Éloigné de la nature par sa myopie, il se compose un décor stylisé par un goût délicat. A défaut de l'enthousiasme qui, plus jeune, le transportait dans l'idéal, l'attrait de la forme suffit à ravir son imagination : c'est le népenthès qu'il cueille sur le « sentier étroit » de la rêverie poétique. Que lui serait, sans cette satisfaction du goût, le plaisir de turlupiner prudes et dévots, et toute son ironie, si rehaussée qu'elle soit « d'ingrédient luciano-horacique » ? S'il est trop lucide pour se perdre dans une grande émotion, il peut du moins s'adonner comme personne aux « beautés » que lui révèlent les artistes et les poètes⁴. Lui qui n'a pas vu le lac de Zurich, ni même le visage de son pays natal, n'est pas non plus saisi par le génie de Sophocle ni de Shakespeare. Il n'a fait qu'entrevoir les tableaux de la galerie de Warthausen⁵. La Grèce de Winckelmann ne lui est qu'une Arcadie, séjour des muses et des grâces⁶. Du monde extérieur, c'est à peine s'il passe parfois un reflet dans

1. H. 38, p. 78; cf. p. 93.

2. BÖTTIGER, p. 182 : « Ich habe nie etwas gedichtet, wozu ich nicht den Stoff ausser mir, in irgend einem alten Roman, Legende oder Fabliau gefunden hätte. »

3. C'est dans ce sens que pour Wieland l'art est un instrument de perfection morale. Cf. « Die Grazien ».

4. A Merck (Wagner II, 1838), p. 115 : « Ich habe ein schrecklich momentanes Gefühl davon, so scharf und fein und schnell, als ein Mensch es haben kann, so dass wohl kein Tüttelchen für mich in dem Werk eines andern Mannes verloren geht. »

5. WAGNER I, p. 13 : « Ich habe nicht nur zu wenig gesehen und zu wenig Gelegenheit gehabt, in die Mysterien der Kunst initiirt zu werden, sondern ich habe auch von Natur, *ut nosti*, das Auge nicht, das dazu gehört, um eigentlich Kenner und Kunstrichter zu sein. »

6. *Über die Ideale der griechischen Künstler*, Mercure 1777. H. 37, p. 410. Cf. H. CYSARZ : *Deutsche Barockdichtung*, 1924, p. 293 s.

son œuvre, tout au plus quelque « harmonie » crépusculaire, une impression de suavité nocturne. Cependant il ne laisse échapper, d'un poème, aucune délicatesse ni aucun artifice.

Par son éducation classique, il est bien porté à idéaliser, à parfaire les créations de la nature par une ingénieuse sélection¹. Il prend sa matière où il la trouve, déjà formée et spiritualisée, faisant ainsi la partie belle aux critiques, qui croient le diminuer en décelant ses modèles, comme le fait Gerstenberg, avant A. W. Schlegel². Il ne se soucie pas d'inventer, si ce n'est en s'appropriant son sujet par « l'expression vivante » qu'il lui donne³. Aussi bien son génie « capriccio » se moque-t-il des règles et de la convention; il ne s'inquiète pas du comment et du pourquoi comme Lessing, visant seulement à plaire et à civiliser. Sans scrupule, il s'empare des procédés, des motifs et des idées, aussi libre de son goût que de son jugement, en virtuose. Qu'il soit tributaire de la tradition antique, c'est surtout de la France qu'il la reçoit, ce qui lui donne plus de latitude.

Wieland est d'ailleurs de son siècle, plus près des modernes, de Fontenelle et de Diderot, que de Voltaire. Pendant les dix années qui suivent son retour à Biberach, il ne lit guère que du français et surtout la littérature du jour, ce qui l'incite à en prendre plus à son aise avec les styles et les genres, à s'attaquer à des formes hybrides, roman philosophique, épopée burlesque, drame lyrique. Il est préparé par Bodmer à cet éclectisme : il goûte la féerie de Shakespeare et l'exubérance de l'Arioste, mais c'est de la grâce de Dorat et de Gresset qu'il raffole, d'un art spirituel et désenchanté.

La délicatesse de la facture, la simple élégance et l'extrême fluidité de la langue, c'est toute la maîtrise qu'il se propose. Avec une longue patience, il polit son ouvrage, travaillant par retouches, effaçant et corrigeant trait par trait, à la façon d'un miniaturiste⁴. Il le copie et le recopie pour lui donner tout le fini possible. *Totus*

1. *Über den gegenwärtigen Zustand des deutschen Parnasses* (Mercure, 1773).

2. D. L. D. 128, p. 45 s.

3. H. 36, p. 101.

4. BÖTTIGER, p. 177 : « Mein Gedanke bildet sich und formt sich erst, indem ich ihn drei oder vier mal, und öfter umkehre, ausstreiche, drehe, wende. »

in hoc sum, confessa-t-il à Lütkenmüller¹. La finesse de son oreille, qui déjà provoquait l'enchantement de l'écolier quand il se récitait tel vers de Virgile, le disposait à rendre à la poésie son charme musical, à la dégager de la prose versifiée par la légèreté d'une expression « qui serait comme coulée d'un jet, et exhalée d'une haleine » : un « je ne sais quoi » émanant « d'un atelier que la psychologie est aussi incapable d'éclairer, que la monadologie le serait d'expliquer la végétation »². Cet élément subjectif et irrationnel sauve son œuvre de l'imitation stérile, lui donne la dignité du style, d'un style classico-romantique qui convient au génie allemand. Quoiqu'il sacrifie à l'harmonie, Wieland n'en poursuit pas moins la limpidité et le naturel. A l'école de la France, il se fait le maître incontesté de la prose et du vers allemands³.

Mais cette stylisation de la forme devait se reporter sur le sentiment. Séparant l'art de la beauté, elle sépare aussi la vertu de la raison, tendant à une culture humaniste. Si théorique qu'elle soit encore, la solution de Musarion et d'Agathon est un premier accord, préludant à Iphigénie et à Wilhelm Meister⁴. Cela conduit à un conformisme moral, qui est comme la sécularisation de l'idéal plastique de Winckelmann. Le caractère tient sa mesure du tact de l'esprit, de même que l'esprit trouve la sienne dans le sentiment des convenances. La calocagathie, ou la virtuosité de Shaftesbury sont adaptées à la vie civilisée; la sagesse épicurienne, avec son adhésion joyeuse à la nature et son respect des limites, accepte le contrôle de l'aspiration idéaliste. Les instincts sont déliés, mais non affranchis. Danaë, l'élève d'Aspasie, s'interdit le bonheur conjugal, et Agathon cherche auprès d'Archytas un refuge contre le scepticisme d'Aristippe. Inclinations et devoirs se rejoignent

1. BODE : *Stunden mit Goethe*, IX, 2, p. 96 : « Mein Abschreiben ist ein Durchkosten, Ausbilden, Vollenden, und daher ein Geschäft, welches mich ganz in Anspruch nimmt. » Cf. p. 104.

2. H. 37, p. 445.

3. GÖTTE : *Annalen* (Jub. Ausg. 30), p. 29 s. Helferich Peter Sturz, dans une satire de 1777 : (L'après-midi de la marquise de R.) présente W. comme l'écrivain allemand le plus susceptible d'être goûté en France. (M. Koch : *H. P. Sturz*, 1879, p. 178). LEISEWITZ (*Tagebücher*, éd. 1916, I, p. 188) : « Ich glaube, dass niemand das Geheimnis der Wellenlinie des Stils so in seiner Gewalt hat, selbst Lessings Stil ist eckig dagegen. »

4. ERMATINGER, *o. c.*, p. 224 s.

dans une zone moins éclairée de la conscience, et qui garde le pli religieux, de façon à se conformer à une norme inscrite dans la nature humaine. C'est le compromis qui se présentait à un « artiste moral », pour qui la raison avait perdu son efficace, et le culte de la beauté était sans piété.

Du moins restituait-il un idéal à une philosophie qui n'était plus que « lumière », un idéal d'éducation, au lieu d'un idéal de perfection. Par le développement des aptitudes et de l'intelligence se fait l'accord de l'individu avec les fins eudémonistes de la vie. Car, derrière le relativisme survit l'attente d'un salut spirituel, qu'il soit donné par la naïveté, ou l'instinct de la raison, tendu vers l'harmonie. Le bien serait la réalisation du beau, ce qui supprimerait l'antagonisme du cœur et de l'esprit : un Archytas réconcilie Agathon et Hippias, ou Rousseau et Helvétius. Ce n'est sans doute, chez Wieland, qu'une vue de l'esprit, une utopie qu'il transporte de préférence à l'époque alexandrine, alors que la légende héroïque s'évanouissait dans un fastueux crépuscule.

Sans affinité avec le génie grec, Wieland n'a pu s'avancer, comme dit l'éloge maçonnique de Goethe, que jusqu'au seuil du sanctuaire, n'ayant pas assez de dévotion pour y pénétrer. Mais ne fallait-il pas en reconnaître d'abord l'accès, à travers le classicisme français et la renaissance italienne? C'est à Goethe lui-même que Musarion révéla l'âme antique. Ce à quoi ne pouvait prétendre l'idyllisme mièvre de Gessner, ni le jeu anaacréontique de Gleim et de Jacobi, Wieland l'accomplit : sans le pathos religieux de Herder, ni l'intérêt national de Lessing, il réussit à vivifier la tradition humaniste en ses oripeaux mythologiques.

Que cette évocation ne puisse retenir une jeunesse remuée par Rousseau et impatiente de vivre, nul n'en aurait été moins surpris. A l'appel de F. H. Jacobi, qui, gagné par cette fièvre, voulait faire sou dre les énergies captives de son âme, et exalter en lui le sentiment de la liberté, « une ivresse plus délicate que la quiétude de commande, la sécurité et la sainteté »¹, le poète des grâces se contentait de hausser les épaules avec bonhomie. « Sapere, sapere,

1. *Roten* I, p. 194.

il faudra bien, tôt ou tard, en arriver là ! ¹ » Les « jeunes fous », qui se pressaient autour de Klopstock, oubliant que c'est Wieland qui leur avait ouvert la nature et libéré l'esprit, après avoir bien honni le « corrupteur socratique », et bafoué sa débile vertu, finiront par se demander avec Lenz si, dans sa résignation, le « doux rêveur n'avait pas plus de piété qu'eux tous » ². Wieland laissera passer l'orage, admirant Werther et Allwill, toujours prêt à se prêter à l'enchantement « d'un plus grand magicien que lui », et lorsque Goethe le rejoindra à Weimar, il se laissera « pénétrer de sa lumière comme du soleil une goutte de rosée » ³. Pas assez poète pour se créer son univers, ni assez philosophe pour bannir les charmes du monde, il n'ignorait plus qu'il n'était pas « un grand homme » ; mais, « pour n'être pas Michel-Ange, Guido en est-il moins un peintre estimable » ? ⁴

De fait, son autorité grandissait, comme l'attestait la souscription au second Agathon et au Mercure. Des salons aristocratiques, elle débordait sur le grand public, dont il allait devenir « l'idole » ⁵. A Vienne, son souple talent, avec sa lumière méridionale, devait susciter bientôt l'émulation des Alxinger, Blumauer, Caroline Pichler. S'il encourageait aussi certain dilettantisme frivole ou voluptueux, comme chez Michaelis et Heinse, pour ne rien dire de tel impudent imitateur de Grecourt, qui osait se recommander de lui ⁶, Wieland stimulait le plaisir littéraire, formait l'esprit et le goût d'une nouvelle génération. Avant de le renier, classiques et romantiques auront beaucoup à apprendre de lui ⁷. Lessing se décidait à consacrer son mérite par une accolade, depuis longtemps attendue ⁸. Mais le bon maître ne s'en faisait plus accroire. Aux éloges des Français, Raynal et de Villosion, il « souffrira

1. ROTH I, p. 189.

2. Lenz à Lavater, 26 mai 1776; Klinger à Lenz, 26 juin 1776.

3. ROTH I, p. 299. Cf. A. Br., III, p. 247.

4. *Ib.* I, p. 188.

5. A. W. SCHLEGEL, préface aux *Krit. Schriften* (1828). Cf. HIRZEL : *Wielands Beziehungen zu den Romantikern*, Bern 1914, p. 64 s.

6. J. G. SCHEFFNER : *Gedichte im Geschmack des Grecourt*. Cf. A. Br., III, p. 85; Archiv. f. Litgesch. X, p. 426; Euph. 16, p. 716; 18, p. 98 s.

7. Le vieux Bodmer relevait avec satisfaction que, pour Goethe et Stolberg, W. était un épigone (à Schinz, 2 avril 1775. Goethe Jahr. B. V., p. 193).

8. LESSING. H. 20, *Werke*, p. 519 s. Cf. A. Br., III, p. 121.

comme au purgatoire » ¹. Ainsi que jadis à Zurich, il se prenait à douter de son œuvre, la sentant fragile. « Nous autres, littérateurs, nous ne sommes que des bourdons dans la ruche », confessa-t-il à Böttiger ². Du moins remplirait-il désormais aussi bien qu'il pourrait sa fonction d'éducateur.

1. A. Br., III, p. 340.

2. BÖTTIGER I, p. 170.

APPENDICE

Extrait d'une lettre de Wieland à J. G. Jacobi, de 1771 (Manuscrit à Fribourg, Bibliothèque universitaire), se rapportant à une critique des Grâces dans *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 28 janvier 1771, St. 12, p. 102 s.

Eh ich Ihren angenehmsten Brief beantworten kann, mein liebster Jacobi, muss ich mein Herz entladen welches, ich gestehe es Ihnen, noch nie so voll, noch nie so verwundet gewesen ist, als seitdem ich diesen Abend die niederträchtige Recension der Grazien in den Göttingischen Anzeigen gelesen habe. Ohne Zweifel kennen Sie dieses feine Stück schon, und Ihrer Seele muss unfehlbar vor diesem lotterbübischen Persiflage, vor den Sokratischen Apothekerbüchsen und von allen andern schönen Probchen von Capuziner Witz, womit es angefüllt ist, ebenso herzlich geeckelt und gegrämt haben als der Meinigen. Ich will nichts mehr davon sagen, denn ich verlasse mich auf die Sympathie unsers Geists und Geschmacks. Aber das bitte ich Sie, erklären Sie mir, wie Heyne fähig seyn konnte, so etwas einzurücken? Verfasser ist er nicht davon, dazu ist er ohnzweifel zu gut; aber er hat es eingerückt: die Göttingische königl. Sozietät der W. hat es unter ihrem Namen publizirt, dieses Denkmal ihrer Schande! Was sollen wir dazu sagen? Sie, mein bester Freund, Sie haben Freunde in Göttingen: und können diese gleichgültig die Grazien, ihre Dichter, die schönsten Geister der Nation und die Nation selbst, welche die Grazien mit Beyfall aufgenommen hat, insultiren sehen? Assurément je n'y comprends rien. Sie wissen, mein Lieber, dass mir Ihr und unsers Gleims Beyfall genug ist; er versichert mich des Beyfalls aller schönen Seelen; aber ich kann Ihnen schwören, dass ich von allen Seiten Deutschlands, von den vorzüglichsten Personen beyderley Geschlechts, von Personen deren Beyfall wirklich Ehre macht, die lebhaftesten Zeugnisse der Zufriedenheit mit unsern Grazien — denn sie sind auch die Ihrigen? — erhalten habe. Die Gräfin von

Wartensleben schreibt mir aus Wien, dass der Chevalier v. Boufflers (den Sie aus niedlichen kleinen Gedichten und aus der Reine de Joconde kennen werden): eben der an den die schöne Epître im Almanac des Muses p. 65 gerichtet ist, welcher deutsch genug kann, um Sie und mich zu lesen, von den Grazien bezaubert gewesen sey — Verzeihen Sie mir, bester Jacobi, diese scheinbare Prahlerci — Sie werden mich noch persönlich kennen lernen und überzeugt werden dass mein Herz einen schönern Beweggrund hat, sich über die Achtung und Liebe selbst der liebenswürdigen Menschen zu freuen als Eitelkeit und Ruhmsucht — aber ich gestehe Ihnen, nichts als ein Champion, der mich auf eine edle und meiner würdigen Art an den G... rächt, kann mich über eine so hämische Beleidigung zufrieden stellen. Verachtung, öffentliche, mutwillige, grobe und boshafte Verachtung ist mir unerträglich. Von einem hamburgischen Zeitungsschreiber, von einem Nicolai kann ich alles leiden; aber Beleidigungen welche von einer ganzen Universität, von einer Akad. d. Wissensch. für die ihrigen öffentl. avouirt werden, können nicht so leicht mit Verachtung übersehen werden. Ubrigens schickt es sich weder für Sie noch für unsern Gleim sich auf irgend eine Art sich für meine Champions aufzuwerfen. Aber unter der Hand erforschen, wer der Recensent ist, was man in Göttingen dazu sagt, und ob denn Niemand dort ist, der über einen solchen Unfug, der von einem bayrischen Capuciner nicht elender hätte angestellt werden können, ein öffentliches Misvergnügen zu erkennen gibt? Das können Sie, dünkt mich, mit aller Anständigkeit thun. Was für ein Ort muss Göttingen sein! Welch Kamtschadale! — Ich weiss nicht wer mir ins Ohr zischt, Haller sei der Recensent. Von Musarion war er's. Aber ich möchte es gewiss wissen. Ich habe Ihren Bruder von dieser Sache geschrieben. O mein bester Jacobi! Warum können wir nicht beysammen leben? Wäre ich bey ihnen, bey unserm Gleim, was würden uns alle diese Hunde, die den Mond anbellen, anfechten? — Aber hier, hier bin ich allein, unter Gothen u. Slaven, und was noch ärger als beides ist, unter falschen Brüdern allein. Ein alter entlassener Leutnant von 70 Jahren, der ehemals lang in Italien u. zu Carls VI Zeiten lang in Wien war, der Geschmack, Gefühl u. Kenntnisse hat — dieser alte, unscheinbare, hier wenig geachtete Mann ist meine einzige Ressource -- meine zwei kleinen lieben Mädchen angenommen, von denen die älteste nun dritthalb Jahre alt ist und mich nur mit ihrer lieblichen Miene anlächelt, und ihre kleinen liebko-senden Arme um meinen Hals zu schlagen braucht, um mich alles Grams vergessen und zum glücklichen Sterblichen zu machen.

Und nun, mein liebster Freund, zu Ihrem Brief vom 17. dieses Mon. Sie haben wieder geprediget. Sit nomen Domini benedictum!

Predigen Sie, predigen Sie, mein Freund! si tel est votre plaisir, und wenn Sie Gutes dadurch zu stiften glauben. Ist nicht der Chevalier de Boufflers zugleich abbé, Ritter und Husarenobrist? Warum sollte mein Jacobi nicht zugleich ein Priester der Grazien Homers und ein Evangelist der Grazien des heil. Thomas seyn können? Und welch ein Wunder hätte nicht mein Jacobi gewirkt, wenn er die Gratiam antecedentem, concomitantem et consequentem eben so liebenswürdig machen könnte als es die Grazien sind...

Die mit den Musen im Delphischen Hayn
Zum schönsten Gesang die schönsten Reygen tanzen.

Aber ernstlich gesprochen, mein Liebster, ich ehre und liebe die christliche Religion in der Einfalt und Lauterkeit wie ich sie in ihrer Quelle finde; ich glaube, dass die Menschen nur desto besser wären wenn sie zu Vernunft, Witz u. Geschmack auch Religion hätten; und ich zweifle gar nicht dass die letztere dabey gewinnen würde, wenn wir etliche Dutzend Seminaria theologiae hätten, worin lauter solche Prediger gebildet würden wie mein Jacobi ist. Und gleichwohl kann ich Ihnen nicht verbergen, dass nicht nur für das grobe Vorurtheil, sondern selbst für das feinere Gefühl des Schicklichen etwas — wie soll ich es nennen? — etwas auffallendes darin ist, den Sänger Amors und der Grazien und ihrer schönen Mutter in einen Prediger mit langem Mantel u. Kragen verwandelt zu sehen. Il y a là-dedans quelque chose de discordant qu'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer. Habe ich Unrecht, so will ich mich gern zu Recht weisen lassen...

(Suit un passage sur une *Épître sur les Grâces promises par Jacobi à Wieland, et une allusion à une pièce lyrique projetée d'après le Pygmalion de Rousseau.*) « Mein Pygmalion soll unfehlbar zur Wirklichkeit kommen sobald die Rosen blühen. Er wird weder im Plan noch in der Ausführung eine Nachahmung von Rousseau seyn. »

BIBLIOGRAPHIE

I. — SOURCES

A. — ÉDITIONS.

Éditions publiées par l'auteur.

Sammlung einiger Prosaischer Schriften des Herrn Wieland, III T.-Zürich, Orell u. C^{ie}, 1758-1759.

Sammlung Prosaischer Schriften des Herrn Wieland. — Zürich, Orell u. C^{ie}, 1763-1764, 2 Bde.

(Réédit. 1^{er} volume 1771, les 2 volumes 1779.)

Poetische Schriften des Herrn Wieland. — Zürich, Orell u. C^{ie}, III Bde, 1759-1761.

Ibid. 3. verbesserte Auflage. — Zürich, Orell u. C^{ie}, 1770.

Sämmtliche Werke. -- Leipzig, Göschen, 1794-1802 (édition de la dernière main). Cette édition parut en 4 séries parallèles :

Éd. in-8, sur papier ordinaire, XXXIX et VI suppléments;

Éd. in-8 (grand);

Éd. in-8 (petit);

Éd. in-4.

Ces trois sur beau papier, XXXVI et VI suppléments.

Reuves publiées par Wieland.

C. M. WIELAND. — *Der Teutsche Merkur*, hg. von C. M. Wieland, Weimar, 1773 ss.

— *Das Attische Museum*, hg. von C. M. Wieland, Zürich, 1798 s.

Principales éditions postérieures.

C. M. Wielands *Sämmtliche Werke*, hgg. von J. G. Gruber. Leipzig, Göschen, 1918-28, 53 (in-8 et in-16) (mit *Wielands Leben*).

C. M. Wielands *Sämmtliche Werke*. Leipzig, Göschen, 1839, XXXVI.

Wielands Werke (hgg. von Heinrich Düntzer). Berlin, Gustav Hempel, 1839-40 et 1853, XL Bde.

Wielands Werke. Auswahl, hgg. v. H. Pröhle, 1887 s. (Kürschner Nat. Lit. B. 51-57).

Wielands Werke. Hgg. v. Gotth. Klee, kritisch durchgesehene und erläuterte Ausgabe, 1900 IV. (Bibliograph. Institut.)

Wielands Werke. Hgg. v. Bernhard v. Jacobi, Berlin, Leipzig, Stuttgart, 1921.

Wielands gesammelte Schriften. Hgg. von der deutschen Kommission der Kgl.-Preussischen Akademie der Wissenschaften. Berlin, 1909 ss.

Cette édition critique, publiée par une commission de l'Académie des Sciences de Prusse, à partir de 1909, comprendra 3 séries : les œuvres, les traductions, la correspondance. Ont paru jusqu'à présent :

1^{re} série : I—IV, VI, VII, IX, X, XII—XV. Le vol. XI contiendra l'appareil critique des 10 premiers vol. Un fascicule, déjà paru, se rapporte à IX.

2^e série : I, IV.

Ouvrages bibliographiques.

B. SEUFFERT, Prolegomena zu einer Wieland-Ausgabe, im Auftrage der deutschen Kommission der Kgl. Akad. der Wissenschaften, entworfen von Professor Dr. Bernhard Seuffert in Graz. I-VII, Berlin, 1904-1921.

W. KURRELMAYER, *Die Doppeldrucke in ihrer Bedeutung für die Textgeschichte von Ws. Werken*. Abhandlungen der Kgl. Preuss. Akad. d. Wiss., Berlin 1913, Einzelausgabe.

J. STEINBERGER, *Bibliographie der Wielandübersetzungen*. Göttingen, 1930.

B. — CORRESPONDANCES.

a) *Correspondances (Manuscripts).*

Le détail dans Wilhelm Frels, *Deutsche Dichterhandschriften von 1400 bis 1900*. Leipzig, 1934.

Manuscripts consultés :

Zürich, Bibliothèque Centrale;

Bodmer-Nachlass : Lettres et manuscrits;

18 lettres de Wieland à Lavater;

22 lettres de Wieland à J. H. Schinz, 1752 à 1755;

34 lettres à différents correspondants, 1751-1770;

Wieland-Gessner Nachlass : lettres de Wieland à L. Gessner.

Correspondance de Zimmermann à J.-C. Hirzel (1757 à 1791).
(F. A. Hirzel, n° 238, 1757-1763.)

Bibliothèque universitaire de Fribourg :

25 Lettres de Wieland à J.-G. Jacobi, 1769-1779. Cf. E. MARTIN,
Ungedruckte Briefe von und an J.-G. Jacobi, Strasburg, 1874.

Lettres de Wieland à D. Ring (22-9; 19-10; 12-11; et L. n. datée
fin 1772, 22-1-1773).

Biberach a/Riss—Wieland-Museum : 61 Lettres de 1755 à 1812. (2 L. à
Gessner de 1764.)

Autres collections importantes.

Marbach, Schiller-National-Museum :

14 Lettres à Salomon Gessner, de 1762 à 1771;

1 Lettre à Sophie La Roche V, VI, 1750;

1 Lettre à Haller, 26-7-1759.

Cf. *Marbacher Schillerbuch*, 1905.

Weimar, Goethe-Schiller-Archiv.

Environ mille Lettres, la plupart de la dernière période. Parmi elles
quelques Lettres à F.-H. Jacobi, Salomon Gessner, Sophie La
Roche, Merck. (3 à Zimmermann, 1761, 1762, 1763.)

Dresden, Landes-Bibliothek.

Env. 370 Lettres à Böttiger, 1796-1812, et copies d'autres Lettres
de Wieland (h. 44).

11 vol. de correspondances à Wieland. (*Goethe-Jahrb.* I (1880),
p. 315);

1 vol. de Lettres du duc Aug. de Saxe-Coburg-Gotha;

1 vol. de Damenbriefe.

Lettres de Wieland à Zimmermann : 108 Lettres à Zimmermann, et
20 à M^{me} Zimmermann, en possession de la famille v. Berger, à Han-
nover.

b) *Correspondances de Wieland publiées.*

Le détail dans : Karl GOEDEKE, *Grundriss zur Geschichte der deutschen
Dichtung*, IV¹ (MDMXVI).

*Ausgewählte Briefe von C. M. Wieland an verschiedene Freunde in den
Jahren 1751 bis 1810 geschrieben und nach der Zeitfolge geordnet*,
4 Bde., Zürich, 1915. (Cité : A. Br.)

Auswahl denkwürdiger Briefe von C. M. Wieland, hgg. von L. Wieland,
2 Bde., Wien, 1915. (Cité : D. Br.)

*C. M. Wielands Briefe an Sophie von La Roche, nebst einem Schreiben
von Gellert und Lavater*, hgg. von Franz Horn, Berlin, 1820. (Horn.)

F. H. Jacobis auserlesener Briefwechsel, 2 Bde, Leipzig, 1825-1827.
(Cité : Roth.)

Cf. Wagenseil. Lit Almanach, 1829, p. 39-64.

Briefe Wielands an Archenholz : Morgenblatt für gebildete Leser (Stuttgart), 1828, nos 90, 93, 103, 112, 125, 167.

Briefe an J. H. Merck von Goethe, Herder, Wieland und anderen bedeutenden Zeitgenossen, hgg. von K. Wagner, Darmstadt, 1835 (Wagner I).

Briefe an und J. H. Merck, hgg. von K. Wagner, Darmstadt, 1838 (Wagner II).

Briefe aus dem Freundeskreise von Goethe, Herder, Höpfner und Merck, hgg. von K. Wagner, Leipzig, 1847 (Wagner III).

Briefe an Joh. Chr. Volz, Morgenblatt f. Gebildete Leser, 1839, Nr. 96, 97, 104, 112, 119, 123.

Ungedruckte Briefe von und an J. G. Jacobi, hgg. von E. Martin, Quellen und Forschungen, III (1874).

Ungedruckte Briefe Wielands an Lavater, mitgeteilt von L. HIRZEL, Archiv. für Lit. Gesch., hgg. von Schnorr. v. Carolsfeld, IV. Bd., u. Nachtrag IX (1880), Leipzig, 1875 (Hirzel).

4 Lettres de Lavater à Wieland (1775), hgg. v. Th. Hell, dans *Abendzeitung*, n° 246 s.

Aus F.-H. Jacobis's Nachlass :

Ungedruckte Briefe von und an Jacobi..., hgg. von Rudolf Zoeppritz, Leipzig, 1869. (Cité : Zoeppritz.)

Heinrich PRÖHLE, *Aus dem Briefwechsel zwischen Wieland und Gleim*, Archiv. f. Literatur-Geschichte, IV, V (1875-1876).

Ungedruckte Briefe von Wieland, mitgeteilt von Ludwig HIRZEL, Archiv. f. Literatur-Geisch., VII, 1878.

Zwei Wieland-Briefe (an Breitingen), mitgeteilt von Joh. Crüger (Arch. f. Literatur-Gesch. XIII, 1885).

H. FUNCK, *Beiträge zur Wieland-Biographie*. Aus ungedruckten Papieren, Freiburg, 1882. L. à D. Ring.

Cf. B. SEUFFERT, Archiv. f. Literatur-Gesch., XII, p. 595-611, 1884, et E. SCHMIDT, Charakteristiken, 1887.

Ungedruckte Briefe Wielands an Isaac Iselin, mitgeteilt von Jacob KELLER, Archiv. f. Literatur-Gesch., XIII, 1885.

Neue Briefe C. M. Wielands vornehmlich an Sophie von La Roche, hgg. von Prof. R. HASSENCAMP, Stuttgart, 1894 (cité : Hassencamp).

Wielands Briefe (5 L. à Gessner, 1762-à 1793). — *Marbacher Schillerbuch*, I, 1905, p. 293 à 304 (SEUFFERT).

Ungedruckte Briefe von Wieland, mitget. von J. HARTMANN, Besondere Beilage des *Staats-Anzeigers f. Württ.* 1904, Nr 11 et 12.

Mitteilungen aus dem Literaturarchiv., Berlin, 1905., p. 65 à 71. (Lettres de Wieland se rapportant à Erfurt, 1771.)

Vier Briefe von C. M. Wieland an J. A. Ebert. Euphorion, XXVII, 1926.

W. DEETJEN, *Ungedruckte Wieland-Briefe.* Euphorion, XXVIII, 1927.

Wielands Briefwechsel mit der Familie von Keller in Stedten, Erfurt, 1932, hgg. von J. BIERCYE. Euphorion XXVIII, p. 348 s.; XXXIV, p. 393 s.

Neue Briefe Wielands. Mitgeteilt von KURRELMAYER. Euphorion, XXXIV, 1933.

ROETHE, *Über Briefe der Sophie La Roche und Wieland and die Gräfin von Solms-Laubach.* Sitzungsberichte der Kgl. Preuss. Akademie. d. Wissensch. Phil.-hist. Klasse, XXXI, 1910.

C. — CONVERSATIONS RECUEILLIES, PORTRAITS ET SOUVENIRS.

C. M. Wielands, *Selbst-Schilderung in der Erläuterung der die letzte Ausgabe begleitenden Kupfer-Sammlung von J. Gruber.* Leipzig, 1826.

Literarische Zustände und Zeitgenossen in Schilderungen aus K. A. Böttigers handschriftlichem Nachlasse, hgg. von K. W. BÖTTIGER, Leipzig, 1838. (Cité : Böttiger.)

K. W. Böttiger, *C. M. Wieland nach seiner Freunde und seinen eigenen Ausserungen im histor. Taschenbuch von F. von RAUMER*, 1839, I, 19. (Cité : Raumer.)

Gespräche mit C. M. Wieland in Zürich, von Fr. Dominicus RING, mitgeteilt von Heinrich FUNCK, Archiv. f. Lit.-Gesch. XII, 1885.)

H. FUNCK, *Aus Rings Tagebuch*, Archiv. für Literatur-Gesch., XIII, 1886.

BODE, *Stunden mit Goethe*, IX, 2 H. s. d. :

Wieland. Gespräche mit Wieland 1793-1802, von S. Ch. A. LÜTKEMÜLLER;

Wieland als Freimaurer, von Hugo WERNEKE.

Verzeichnis der Bibliothek des verewigten Herrn Hofraths Wieland, welche den 3. April 1815 usw. zu Weimar öffentlich versteigert werden soll. Weimar, 1814.

P. WEIZSÄCKER, *Die Bildnisse Wielands* (Württemberg. Vierteljahreshefte für Landeskunde. N. F. II (1893) et VII (1898).

O. HEUER, *Wielands Bildnis*, Frankfurt am Main, 1906.

Irene WUNDERLICH, *Das Wielandmuseum in Biberach* (Sonderabdruck aus dem Schwäbischen Bund, Biberach, 1907).

D. — CORRESPONDANCES ET DOCUMENTS DE L'ÉPOQUE.

Briefe der Schweizer Bodmer, Sulzer, Gessner. Aus Gleims litterarischem Nachlass, hgg. von Wilhelm Körte, Zürich, 1804. (Cité : Körte.)

Briefe berühmter und edler Deutschen an Bodmer, hgg. von Stäudlin, Stuttgart, 1794. (Cité : Stäudlin.)

HOLTEI, *300 Briefe aus 2 Jahrhunderten* IV, p. 142 à 149.

Die Briefe der Julie Bondeli. Hgg. von Lili Haller. Frauenfeld, 1930.

Briefe von und an G. A. Bürger, hgg. von A. Strodtmann, 4 Bde., Berlin, 1874.

PRÖHLE, *Aus dem Briefwechsel zwischen Gleim und Jacobi*. (Zeitschrift f. preuss. Geschichte. 1881, p. 485-540.)

Ungedruckte Briefe Mercks an Wieland. Mitgeteilt von Reichardt. Neues Reich, Jg. 7, 1877. Cf. Graf, *Briefe Mercks* 1911.

Ungedruckte Briefe Mercks an Wieland. Mitgeteilt von H. Bräuning, Herrigs Archiv, 124, 1910.

Briefwechsel zwischen Gleim und Ramler. Publikation des lit. Vereins in Stuttgart, n° 244, 1907.

K. HEINEMANN, u. B. SEUFFERT, *Briefe Heinses an Wieland* (Vierteljahrschrift für Litteraturgeschichte, 6, 1893.)

Herders Briefwechsel mit Caroline Flachsland, hgg. von H. Schauer, Schriften der Goethe-Ges., 2 Bde., Weimar, 1926-1928 (Schauer).

F. H. JACOBI, *Aus Jacobis Nachlass*, hgg. von Rud. Zöppritz. Leipzig, 1869.

F. MUNCKER, *Wielands « Pervonte »*. Vorgetragen in der philos.-philol. Klasse der Bayr. Akad. d. Wissensch. am 7. Februar 1903. (Lettres de Sophie La Roche.)

V. MICHEL, *Lettres de Sophie La Roche à Wieland*, 1938.

Briefwechsel, hgg. von seinem Sohne F. Mauvillon. Braunschweig, 1801.

Josephine ZEHNDER, geb. Stadlin, *Pestalozzi. Idee und Macht der menschlichen Entwicklung*. Gotha, 1875. (Cité : Zehnder.)

D. FR. STRAUSS, *Schubart und Wieland*, Morgenblatt, 1847, n° 168, p. 671, 674 s.

Rud. LUGINBUHL, *Briefe an Phil. Alb. Stapfer*. Berne (1893).

G. GEILFUS, *Briefe von W. D. Sulzer*. Programm Winterthur, 1866-1867.

- R. HAMEL, *Briefe von Zimmermann, Wieland... an V. B. Tscharnier*. Rostock, 1881. (Neujahrsbl. der Liter. Ges., Bern, 1896.)
- J. P. UZ, *Briefwechsel mit Gleim* (Publikation des liter. Vereins in Stuttgart, Nr. 218), Tübingen, 1899. (H. Fischer.)
- E. KIRCHNER, *Aus Briefen Weisses an Ch. L. von Hagedorn*, Euphorion XI, 1904.
- Albr. RENGGER, *Jog. Georg Zimmermann's Briefe an einige seiner Freunde in der Schweiz*. Aarau, 1830, 8°.
- Rud. ISCHER, *J. G. Zimmermann's Briefe an Albrecht von Haller*. (Neues Berner Taschenbuch, 1904-1912.)
- BODMER, *Persönliche Anekdoten et Mein Leben*, hgg. v. Th. VETTER, Züricher Taschenbuch a. d. J. 1892.
- Sophie von LA ROCHE, *Mein Schreibtisch*, 1799.
- Sophie von LA ROCHE, *Melusinens Sommerabende*, Halle, 1806.
- A. KÜHN, *Findlinge betreffend die Weimarer lit. Epoche*, Weimar, 1881.
- Klassische Findlinge*, mitgeteilt von C. SCHÜDDEKOPF, Freundesgaben für C. A. H. Burkhardt, Weimar, 1900.
- J. M. CARRÉ, *Quelques inédits de Goethe, Wieland, Knebel et M^{me} d'Ein-siedel*. Goethe Jahrbuch, 1912.

II. — BIOGRAPHIE

A. — OUVRAGES GÉNÉRAUX.

- Wielands Gedenkfeier*, hgg. von der Stadtgemeinde und dem Kunst- u. Altertumsvereins, Biberach. 1934.
- BOXBERGER, *Wielands Leben und Werke*. Bielefeld u. Leipzig, 1890. Velhagen und Klasing).
- H. DOERING, *Chr. M. Wieland, ein biographisches Denkmal*, Sangerhausen, 1840.
- Id.*, *Chr. M. Wieland-Biographie*, Iena, 1853.
- E. ERMATINGER, *Wieland und die Schweiz*. Leipzig, 1924.
- E. ERMATINGER, *Wielands Geistige Welt*, Jhrb. d. Goethegesellsch. 1933.
- GOETHE, *Zum Andenken des edlen Dichters, Bruders und Freundes Wieland (1813)*. Jub. Ausg. 37.
- L. E. HALLBERG, *Wieland. Étude littéraire*. Paris, 1869.
- J. L. HOFFMANN, *Wielands Leben und Wirken*. Album des Lit. Vereins Nürnberg, 1860.

- K. H. JORDOENS, *Lexikon der Dichter und Prosaisten*. Leipzig, 1810, V, p. 345 à 387.
- A. KOHUT, *Chr. M. Wieland als Dichter und Denker*. Leipzig, 1914.
- J. G. GRUBER, *Chr. M. Wieland*. Geschildert von J. G. GRUBER, Leipzig und Altenburg, 1815 s. — (Gruber ¹).
- J. G. GRUBER, *C. M. Wielands Leben*, neu bearbeitet, v. J. G. GRUBER, Leipzig, Göschen, 1827 s. 4 T. — (Gruber ²).
- J. W. LOEBELL, *C. M. Wieland*. (*Die Entwicklung der deutschen Poesie von Klopstocks erstem Auftreten bis zu Goethes Tode*, 2. Bd.). Braunschweig, 1858.
- E. MERKER, *Christoph Martin Wieland*, Dichter-Biographien, 17. Reclam, Leipzig, s. d.
- H. PRÖHLE, *Lessing, Wieland, Heinse*, nach den handschriftlichen Quellen in Gleims Nachlasse, Berlin, 1877.
- E. RANKE, *Zur Beurteilung Wielands*, Festgabe zum 90. Geburtstag L. v. RANKES, Marburg, 1885.
- B. SEUFFERT, *Wielands Abderiten*, Vortrag, Berlin, 1878.
- B. SEUFFERT, *Der Dichter des Oberon*, Sammlung gemeinnütziger Vorträge, Prag, sept. 1900.
- B. SEUFFERT, *Wieland, Vortrag bei der Gedächtnisfeier der Goethe-Ges.*, Goethejahrbuch, L. Bd., Weimar, 1914.
- Prof. Bernhard SEUFFERT und Dr. P. WEIZSÄCKER (Biberach), *Vorträge gehalten bei der Wielandfeier in Biberach/Riss*, am 3. September 1907.

B. — ÉTUDES SPÉCIALES.

- Ad. BACH, *Sophie von La Roche und ihre Stellung im deutschen Geistesleben des 18. Jahrhunderts*, Zeitschr. für Deutschkunde, 1926, Heft 3.
- Ad. BACH, *Wieland bei Rheinischen Freunden im Frühjahr 1771. Aus dem Kreise der Sophie La Roche*, 1924. (Euphorion, 1926.)
- BAECHTOLD, *Kl. Schriften*, hgg. von Th. VETTER, Frauenfeld, 1899.
- *Wieland und Ewald von Kleist in Zürich*. (N. Züricher Zeitung, 1883.)
- BECK, *Diocäsanarchiv von Schwaben*, XV (1897) (sur Thomas Adam Wieland).
- H. BEHME, *Ueber das Verhältnis H. von Kleists zu C. M. Wieland*. Diss. Heidelberg, 1914. (Cf. Euphorion, XXIII (1921), 136 ss.)
- Ed. BODEMANN, *Von und über A. von Haller*. Hannover, 1885.
- BOXBERGER, *Wielands Beziehungen, Wielands Professur in Erfurt, Wielands letzte Beziehungen zu Erfurt*. Jahrbücher der Kgl. Akd. gemeinnütziger Wissensch. zu Erfurt, N. F., Heft VI, 1870.

- BUCHNER, *Wieland und die Weidmannsche Buchhandlung*, 1871.
- FR. BUDDE, *Wieland und Bodmer*, Palaestra LXXXIX, Berlin, 1910.
Cf. Euphorion, XIX, 1912 (A. Hordorff).
- C. A. H. BURKHARDT, *Jugend und Erziehung Karl Augusts von Weimar*, Westermanns Monatsh., 1865, p. 460-470.
- H. ERHARD, *Chr. M. Wielands Leben in Erfurt, nebst einigen seiner noch ungedruckten schriftlichen Arbeiten*, Überlieferungen zur vaterländischen Geschichte alter und neuer Zeiten, 2. H., Magdeburg, 1827.
- L. GEIGER, *Wielandiana*. Im Neuen Reich II (*Wieland als Freimaurer*).
- H. GLOEL, *Wieland und Gleim in Wetzlar*, 1771. Euphorion, XIX (1912).
- H. HABBICHT, *Die Vorfahren und Nachkommen, sowie das Wappen des Dichters Chr. M. Wieland*, dans Monatschrift des Rolandarchivs, VIII (1908).
- R. HASSENCAMP, *Ein Liebesroman des Dichters C. M. Wieland*, Nord und Süd 61, 1892.
- L. HIRZEL, *Wielands helvetisches Bürgerrecht*, Archiv. f. Litgesch., III, 1873.
- L. HIRZEL, *Wieland und Martin und Regula Künzli*. Leipzig, 1891.
- L. HIRZEL, *Briefe des Herzogs Karl August an Karl Ferdinand von Sinner in Bern*, Vierteljahrschr., III, 1890.
- KARL HOPPE, *Der junge Wieland (Wesensbestimmung seines Geistes)*, Leipzig, 1930. (Von deutscher Poeterey, Bd. 8.)
- R. KEIL, *Wieland und Reinhold*, 1885.
- FELIX VON KOZŁOWSKI, *Fr. H. Jacobi, Nicolai und Wieland*, Euphorion, XIV, 1907.
- Franz Krones zum 19. November 1895, gewidmet von seinen Freunden*, Graz, 1895 (Bernhard SEUFFERT). Cf. Euphorion, III, 1896, p. 521-6.
- LUTKEMÜLLER, *Gesellschafter*, 1826, p. 877 ss. (*Wielands Privatleben in Tübingen*).
- VON MULINEN, *Wieland in Bern*, nach gedruckten und ungedruckten Schriften. Separatdruck aus den Sonntagsbeilagen d. Allg. Schweiz. Zeitung, n° 43, 44, Bâle (1899).
- K. OBSER, *Zu Wielands Übersiedelung nach Weimar*. Euphorion, VIII (1901).
- L. F. OFTERDINGER, *Cr. M. Wielands Entlassung aus den Diensten seiner Vaterstadt*. Württ. Vierteljrsh. f. Landesgesch., 1878.
- KUNO RIDDERHOF, *Sophie von La Roche und Wieland*. Progr. Hamburg, 1907.
- FR. ROSENTHAL, *Wieland in Österreich*, Jahrbh. der Grillparzer Gesellschaft 24 (1913).

- Julian SCHMIDT, *Aus Wielands Jugend*, Westermanns Monatshefte, 49, p. 117 à 129.
- SCHULZE-MAIZIER, *Wieland in Erfurt, Beiträge zur Wielandforschung*, Diss. München, 1919.
- B. SEUFFERT, *Mitteilungen aus Wielands Jünglingsalter*,
 1. Euphorion Ergänzungsheft 3;
 2. Euphorion, XIV (1907);
 3. Göttinger gelehrte Anzeigen, 1896;
 4. Unbekanntes von Wieland. Euphorion, XIX, 1912.
- B. SEUFFERT, *Wielands Vorfahren*, Funde und Forschungen, eine Festgabe für Julius Wahle, Leipzig, 1921.
- B. SEUFFERT, *Wielands Berufung nach Weimar*, Vierteljahrschr., I, 1888;
Id. Nachtrag zu : Wielands Berufung nach Weimar (Die Züricher Abschiedsrede), Vierteljahrschr. f. Lit.-Gesch., II.
- B. SEUFFERT, *Der junge Gæthe und Wieland*, Zeitschr. f. d. Altert., 1882 (n° 26).
- B. SEUFFERT, *Wielands Erfurter Schüler vor der Inquisition*, Euphorion, III, (1896).
- E. SPRINGER, *Die Beziehungen des Dichters C. M. Wieland zu Biberach während seiner Studienzeit*. (Württembergische Vierteljahrshefte für Landesgeschichte, N. F. XXI, 1912).
- E. SPRINGER, *C. M. Wieland als Kanzleiverwalter in Biberach*, Württembergische Vierteljahrshefte für Landesgeschichte, Stuttgart, 1913, N. F. XXII.
- Julius STEINBERGER, *Wieland in Mainz*. Heidelberg, 1925 (Stachelschriften, N. Reihe, III).
- J. STEINBERGER, *Wielands Jugendjahre*. Hainbergsschriften II. 3 (Göttingen, 1935).
- J. STEINBERGER, *Ein unbekannter Beitrag Wielands zu den « Freymüthigen Nachrichten von Neuen Büchern »*, 1756. Euphorion, XXII, 1915.
- J. STEINBERGER, *Wielands Metamorphose in seiner eigenen Beurteilung*, Archiv für das Studium d. neueren Sprachen und Literaturen, hgg. von Brandl und Morf, LIX. Jahrg., CXV. Bd., Braunschweig, 1905.
- NEUMANN STRELA, *Sophie La Roche und Ch. M. Wieland*, Weimar, 1862; cf. Seuffert Euphorion, XI, 1904.
- W. SUCHIER, *Noch ein Gedicht aus Wielands Jünglingsalter*, Euphorion, 21, 1914.

Markus WACHSMANN, *Heinse und Wieland*, Stud. zur vrgl. Lit.-Gesch. 6 (1906).

H. WERNER, *Christoph M. Wielands Ahnen. Ein Gedenkblatt zur 100. Wiederkehr des Todestages des Dichters.*

H. WERNER, *Chr. M. Wieland, seine Abstammung und seine Familienverbindungen.* Württ. Vierteljahrshefte f. Landesgesch. N. F. XXII, 1913.

Irene WUNDERLICH, *Das Namenstagsgedicht des 13-jährigen Wieland.* Euphorion, 23, 1921.

Th. ZOLLING, *H. von Kleist in der Schweiz.* Stuttgart, 1882.

C. — OUVRAGES CONCERNANT LES CONTEMPORAINS.

Annie BENDER, *Thomas Abbt, ein Beitrag zur Darstellung des erwachenden Lebensgefühls im XVIII. Jhrh.*, Bonn, 1922.

K. F. BAHRDT, *Geschichte seines Lebens, seiner Meinungen und Schicksale*, von ihm selbst geschrieben, Berlin, 1790-1791.

BAECHTOLD, *Bodmers Tagebuch*, Jubiläumsschr. der allgem. geschichtsforschenden Gesellschaft d. Schweiz, 1891.

Hedwig BODMER, *Das Bodmer-Haus, Denkschrift zu dem CC. Geburtstag, veranlasst von dem Lesezirkel Hottinger*, Zürich, 1900.

O. HUNZIKER, *Bodmer als Vater der Jünglinge, Denkschrift zum CC. Geburtstage Bodmers*, Zürich, 1900.

R. SCHINZ, *Was Bodmer seinen Zürichern gewesen.* Zürich, Sammlung wissenschaftl. schweiz. Neuigkeiten, 1783.

Ed. BODEMANN, *Julie Bondeli und ihr Freundeskreis*, Hannover, 1874. Cf. Scherer, *Anz. f. d. Altert.*, I (1876). *Zeitschr. f. d. Altert.* 20 (1876).

Lili HALLER, *Julie Bondeli.* Leipzig, 1924.

François PONCET, *Julie Bondeli.* Revue de l'Enseignement des Langues vivantes, novembre 1912.

P. SCHÄDELIN, *Julie Bondeli, die Freundin Rousseaus und Wielands*, Bern, 1838.

Siegmond WAGNER, *Novae deliciae urbis Bernae*, abgedruckt in : Neues Berner Taschenbuch, 1916 ss.; p. 216 ss. : *Julie von Bondeli und ihr Hofstaat*; p. 267 ss. : *Wielands Aufenthalt in Bern.*

A. BRANDL, *B. H. Brockes.* Innsbruck, 1878.

H. WÖLFFLIN, *S. Gessner.* Frauenfeld, 1889.

W. KÖRTE, *Johann Wilhelm Ludwig Gleims Leben.* Aus seinen Briefen und Schriften, Halberstadt, 1811.

- L. HIRZEL, *Albrecht von Hallers Gedichte*. Frauenfeld, 1882.
- J. G. ZIMMERMANN, *Das Leben des Herrn von Haller*. Zürich, 1755.
- R. UNGER, *Hamann und die Aufklärung*, 2. Aufl., Halle, 1925.
- A. JOLIVET, *W. Heinse, sa vie et son œuvre jusqu'en 1787* (1922).
- A. SCHURIG, *Der junge Heinse und seine Entwicklung bis 1774*, Diss. München, 1910.
- O. F. BOLLNOW, *Die Lebensphilosophie F. H. Jacobis*, Göttinger Forschungen, Heft 2, Stuttgart, 1933.
- F. DEYCKS, *F. H. Jacobi im Verhältnis zu seinen Zeitgenossen, bes. zu Goethe*, Frankfurt, 1848.
- O. VON STOTZINGEN, *Beiträge zur Jugendgeschichte des Herzogs Karl-August*, Jahrb. des Freien d. Hochstifts, 1910.
- KLEIST, *Werke*, hgg. v. SAUER, Berlin, 1881 ss. (Einleitung).
- MÖRIKOFER, *Klopstock in Zürich*, Frauenfeld, 1851.
- R. ASMUS, *G. M. de la Roche. Ein Beitrag zur Geschichte der Aufklärung*, 1899, Karlsruhe.
- Ludmilla ASSING, *Sophie La Roche, die Freundin Wielands*, Berlin, 1859.
- Werner MILCH, *Sophie La Roche, die Grossmutter der Brentanos*, Frankfurt, 1935.
- O. GUINAUDEAU, *Jean Gaspard Lavater, études sur sa vie et sa pensée jusqu'en 1786*. Paris, 1924.
- F. MUNCKER, *Lessings persönliches und literarisches Verhältnis zu Klopstock*, Frankfurt, 1880.
- Gg. ZIMMERMANN, *J. H. Merck, seine Umgebung und seine Zeit*, Frankfurt, 1871 (Zimmermann).
- Gerold MEYER VON KNONAU, *Aus einer Züricher Familienchronik*, 1884. Zeitschr. f. d. Altert. und Lit. XX.
- Ernst RECLAM, *J. B. Michaelis, sein Leben und seine Werke* (Kösters Probefahrten. 1904, Bd. 3). Diss. Leipzig, 1904.
- M. SOMMERFELD, *Friedrich Nicolai und der Sturm und Drang, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Aufklärung*, Halle, 1921.
- Friso MELZER, *Obereit-Studien*. Zeitschr. f. d. Philologie, LV, juin (1930).
- Thomas STETTNER : *J. H. Obereit*. Goethe Jahrbuch, 28 (1907).
- Berthold LITZMANN, *Friederich Ludwig Schröder...* I, 1890.
- Fr. D. SCHUBART, *Vermischte Schriften*, hgg. von Ludwig SCHUBART, Zürich, 1812.
- Fr. D. Schubarts Leben und Gesinnungen* (réédition R. Walter, 1924).

- Karl Maria KLOB, *Schubart, ein deutsches Dichter- und Kulturbild*, Ulm, 1908.
- BECK, *Nachlese zur Seilerbiographie*, Würt. Vierteljahrsh., III (1894).
- BERNHARDY, *Joh. Adam Steinmetz in seinem gottseligen Leben* (1840).
- Joh. LÉO, *Johann-Georg Sulzer und die Entstehung seiner allgem. Theorie der Schönen Künste*, Berlin, 1907.
- H. BOHLMANN, *J. H. Tischbein* (Stud. f. d. Kunstgesch., Strasb., 1911).
- Gustav TOBLER, *V. B. Tscharner*, Neujahrsblatt d. Lit. Gesellsch. in Bern auf d. J. 1895.
- Th. HEROLD, *Fr. A. Cl. Werthes*, Münster i. W., 1898.
- Ed. BODEMANN, *J. G. Zimmermann. Sein Leben und bisher ungedruckte Briefe an denselben von Bodmer, Breitingen, Gessner, Sulzer, Moses Mendelssohn, Nicolai, der Karschin, Herder und G. Forster*. Hannover, 1878.
- Auguste-Adolphe BOUVIER, *J. G. Zimmermann*, Genève, 1925.
- Rud. ISCHER, *Nachträge zur Bibliographie von J. G. Zimmermann* (Euphorien 4, 1897).
- Rud. ISCHER, *J.-J. Rousseau und J.-G. Zimmermann*. (Neues Berner Taschenbuch, 1899.)
- Rud. ISCHER, *J.-G. Zimmermann's Leben und Werke*. Berne, 1893.
- Rud. ISCHER, *Neue Mitteilungen über J.-G. Zimmermann* (Euphorien, 1901).

III. — ÉTUDES SUR L'ŒUVRE DE WIELAND

A. — ÉTUDES GÉNÉRALES.

- Mathew G. BACH, *Wielands attitude toward woman and her cultural and social relations*. Columbia University. Press New-York, 1922.
- J. BARNSTORFF, *Youngs Nachtgedanken und ihr Einfluss auf die deutsche Literatur*, Bamberg, 1895.
- G. BARTUSCH, *Die pädagogischen Ideen des Dichters Wieland*, Diss., Leipzig, 1924.
- Fr. BAUER, *Über den Einfluss L. Sternes auf C. M. Wieland*, Progr. Karlsbad, 1899.
- A. BEHMER, *Laurence Sterne und C. M. Wieland*, Forschungen zur neueren Lit.-Gesch., hgg. von F. Muncker, München, 1899.
- M. BERNAYS, *Wielands fromme Jugendpoesie bis zur Krise*, Schriften zur Kritik und Literaturgeschichte, 2, 1897.

- F. BOBERTAG, *Wielands Romane*. Ein Beitrag zur Geschichte und Theorie der Prosadichtung, Progr. Breslau, 1871.
- W. BOCK, *Die ästhetischen Anschauungen Wielands*, Berlin, 1926.
- E. DIEHL-ARNDT, *Die psychologischen Anschauungen Wielands bis zur Abfassung des Agathon*, Diss. Frankfurt, 1921.
- M. DÖLL, *Wieland und die Antike*. Progr. München, 1896.
- Charles ELSON, *Shafesbury and Wieland*, Diss. Columbia University Germanic Studies 10-12, 1913.
- E. ERMATINGER, *Die Weltanschauung des jungen Wieland* (ein Beitrag zur Geschichte der Aufklärung), Frauenfeld, 1907. Cf. Euph. XVII.
- *Das Romantische bei Wieland*, Neue Jahrbücher für d. klass. Altertum, Gesch. und deutsche Literatur und für Paedagogik, 11. Jhrg. 1908.
- A. FUCHS, *Les Apports français dans l'œuvre de Wieland de 1772 à 1789*. Paris, 1934.
- Paul GEIGENMÜLLER, *Lucian und Wieland*, Neue Jahrb. f. Wissensch. und Jugendbildung, hgg. von Illenberg III, 1927, H. I.
- K. GJERSET, *Der Einfluss von Thomsons Jahreszeiten auf die d. Lit. des 18. Jahrh.*, Diss. Heidelberg, 1898.
- GRUDZINSKI, *Shafesbury's Einfluss auf Chr. M. Wieland*, Breslauer Beiträge zur Lit.-Gesch. N. F. 34, Stuttgart (1913).
- E. HAMANN, *Wielands Bildungsideal*, Diss. Leipzig (Chemnitz), 1907.
- H. HERCHNER, *Die Cyropädie in Wielands Werken*, Neue Jahrb. f. Philol. u. Pädag., Bd. 154 (1896).
- L. HIRZEL, *Wielands Beziehungen zu den deutschen Romantikern*, Bern, 1904. (Untersuchungen zur neueren Lit.-Gesch., hgg. von O. Walzel, 4.)
- IGNOTUS, *Wieland und die Griechen*, Berlin—Leipzig, 1911.
- FR. KERSTEN, *Wielands Verhältnis zu Lucian*, Cuxhaven, 1900.
- Timotheus KLEIN, *Wieland und Rousseau*, Diss. Berlin, 1903 : Stud. zur vrgl. Lit.-Gesch. 3 (1903) et 4 (1904).
- K. KLUTH, *Wieland im Urteil der vorklassischen Zeit*, Diss. Greifswald, 1927.
- W. LANGE, *Wieland als Pädagoge*, Diss. Greifswald, 1924.
- L. LENZ, *Wielands Verhältnis zu E. Spencer, Pope u. Swift*, Programm, Hersfeld, 1903.
- Lydia MARINIG, *Der Einfluss von Ariosts Orlando Furioso auf Wieland*, Studi di Filologia Moderna, 1912.
- E. MARX, *Wieland und das Drama*, Freie Forsch. f. Lit.-Gesch. hgg., von Fr. Schulz, Strassbourg, 1914.

- Otto MAYER, *Die Feenmärchen bei Wieland*, Vierteljschr. f. Lit.-Gesch., V, 1892.
- Joh. MELLINGER, *Wielands Auffassung v. Urchristentum*, Diss. München, 1911.
- J. MINOR, *Quellenstudien zur Lit.-Gesch. des 18. Jahrh.*, Zeitschr. f. d. Philologie, XIX, 1887.
- Fr. MUNCKER, *Zu Wielands Jugend-Dichtungen*, Festschrift für August Sauer, 1925.
- K. OTTO, *Wielands Romantechnik*, Diss. Kiel, 1922.
- Enrico PIZZO, *Miltons Verlorenes Paradies im deutschen Urteile des 18. Jahrhunderts*, Literarhistorische Forschungen, hgg. von Schick und Waldberg, 54, Berlin, 1914.
- H. REITZER, *Wieland als Kritiker*, Xenien, 1910.
- H. SCHMEER, *Der Begriff der « schönen Seele » besonders bei Wieland und in der deutschen Literatur des 18. Jahrh.*, Germ. Stud., Heft 14, Berlin, 1926.
- E. SCHMIDT, *Satirisches aus der Geniezeit*, Archiv. f. Lit.-Gesch. 9 (1880)•
- C. SCHRAVESANDE, *Betrachtungen über pädagogische und ethische Tendenzen in Wielands Werken*, Haarlem, 1933.
- B. SEUFFERT, *Beiträge zur Wieland-Bibliographie*, 4 (Mitteilungen des Oesterr. Vereins für Bibliothekswesen, 1907, 11. Jhrg., H. 3 et 4.
- *Wielands höfische Dichtungen*, Euphorion I.
- *Wielands Gelegenheitsgedichte*, Freundesgaben für Burkhardt, zum 70. Geburtstag, Weimar, 1900.
- E. STEMPLINGER, *Wielands Verhältnis zu Horaz*, Euphorion 13, 1906.
- *Das Fortleben der Horazischen Lyrik seit der Renaissance*, Leipzig, 1906.
- J. STEINBERGER, *Lucians Einfluss auf Wieland*, Diss. Göttingen, 1902.
- STILGEBAUER, *Wieland als Dramatiker*, Zeitschr. f. vergl. Lit.-Gesch., N. F., X.
- H. TRIBOLET, *Wielands Verhältnis zu Ariost und Tasso*, Sprache und Dichtung, hgg. v. H. Mayn und S. Singer, Diss. Bern., 1919 (H. 22).
- O. F. WALZEL, *Shaftesbury und das deutsche Geistesleben des 18. Jahrh.* (Germ.-Rom. Monatschr., hgg. von H. Schröder, 1. Jahrg., Heidelberg, 1909.
- *Das Prometheusymbol von Shaftesbury zu Goethe*, Neue Jahrb. für klass. Altertum, 1910. 2. Aufl. München, 1932.
- Chr. F. WEISER, *Shaftesbury und das deutsche Geistesleben*, Berlin und Stuttgart, 1916.

- WILHELM, *Wieland und die Frauenbildung*, Zeitschr. f. d. Oesterr. Gymnasien, 1901, p. 289 à 301.
- Th. VETTER, *Die göttliche Rowe*. Progr. Zürich, 1893-1894.
- Karl WALTER, *Chronologie der Werke Wielands*, 1750-1760, Diss. Greifswald, 1904.
- Luise WOLF, *Elisabeth Rowe in Deutschland*, Heidelberg, 1910.
- WOOD, *Der Einfluss Fieldings auf d. D. Lit.* (Diss. Heidelberg, 1895).
- Sp. WUKADINOVIC, *Prior in Deutschland*, Grazer Studien, 4. Graz 1895 (Grazer Studien zur deutschen Philologie, Heft IV).

B. — ÉTUDES SUR LES DIFFÉRENTES ŒUVRES.

Agathon.

- O. FREISE, *Die drei Fassungen von Wielands Agathon*, Diss. Göttingen, 1910.
- P. GROSCHWALD, *Das Bild des klassischen Altertums in Wielands Agathon*, Diss. Leipzig, 1914.
- Erich GROSS, *C. M. Wielands Geschichte des Agathon*. Entstehungsgesch. Diss. Berlin, 1930 (Gem. Studien).
- G. RAEDERSCHIED, *Entstehungsgesch., Analyse und Nachwirkungen von Wielands Agathon* (Frankft., 1930).
- I. SCHEIDL, *Persönliche Verhältnisse und Beziehungen zu den antiken Quellen in Wielands Agathon*, Diss. München, 1904. Studien zur vergl. Literaturgesch., 4.
- Barbara SCHLAGENHAFT, *Wielands Agathon als Spiegelung aufklärerischer Vernunft- und Gefühlsproblematik*. Erlangen, 1935.
- F. W. SCHROEDER, *Wielands Agathon und die Anfänge des modernen Bildungsromans*, Diss. Königsberg, 1904.
- STAHL, *Die religiöse und humanitätsphilosophische Bildungsidee und die Entstehung des deutschen Bildungsromans im 18. Jahrh.*, Bern, 1936.
- L. STETTNER, *Das philosophische System Shaftesburys und Wielands Agathon*, Halle 1929. (Bausteine zur Geschichte der deutschen Lit., Band XXVIII.)
- Karl WILDSTAKE, *Wielands Agathon und der französische Reise- und Bildungsroman von Fénelons Telemach bis Barthélemys Anacharsis*. Diss. München, 1933.
- G. WILHELM, *Die zwei ersten Ausgaben von Wielands Agathon*, Festschrift des deutschen akad. Philologenvereins in Graz, 1896.

Amadis.

Edith M. HARN, *Wielands Neuer Amadis*, Hesperia, Schriften zur germanischen Philologie, hgg. von H. Collitz, Baltimore-Göttigen, 1928.

Araspes und Panthea.

HERSCHNER, *Araspes und Panthea*. Cf. Neue Jahrbücher f. Phil. u. Pädagogik, 1896, Bd. 154.

Clementina von Poretta.

ETTLINGER, *Clementina von Poretta und ihre Vorbilder*, Zeitschr. f. vrgl. Litgesch. — N. F. 4 (1891).

Combabus.

POLHEIM, *Die Überlieferung von Wielands Combabus* (Euphorion, 1923).

Diogenes.

KLEIN, *Die Republik des Diogenes*. Studien zur vrgl. Litgesch. III.

Diogenes von Sinope.

A. MAGER, *Wielands Nachlass des Diogenes von Sinope und das englische Vorbild*. Progr. Marburg, 1890.

Die Grazien.

MANACORDA, *Le Grazie di C. M. Wieland*. Studi di Filologia Moderna, Catania, 1909.

Der Goldne Spiegel.

G. BREUCKER, *Der Goldne Spiegel von C. M. Wieland*. Preuss. Jahrb., 1888, Bd. 62.

O. VOGT, *Der goldene Spiegel und Wielands politische Ansichten*. Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, 26, Berlin, 1904. Cf. B. SEUFFERT, Euphorion XIII, 1906, p. 616-620.

LANGGUTH, *Wielands Goldener Spiegel*. Neue Literar. Blätter, 1896.

Hermann.

Hermann, aus der Handschrift in Bodmers Nachlasse, hgg. von F. Munc-ker. Deutsche Lit.-Denkm., 6, Heilbronn, 1882.

M. DÖLL, *Die Einflüsse der Antike in Wielands Hermann*, Progr. München, 1897.

Hymne an die Sonne.

B. SEUFFERT, *Wielands Hymne an die Sonne*, Euphorion V (1898).

O. LADENDORF, *Wielands Sonnenhymne*, Neue Jahrb. f. d. klass. Altert., Bd. 11.

Idris.

G. KÜHN, *Idris u. Zenide, ein Beitrag zur Erkenntnis der Sprache Wielands in seinen epischen Dichtungen*, Diss. Würzburg, 1901.

Joh. GRAY, STILGEBAUER, *Zeitschrift f. vergl. Litgesch.* 10; MEISSNER, *Bodmer als Parodist*. Diss. Leipzig, 1904.

Komische Erzählungen.

H. SITTEBERGER, *Untersuchungen über Wielands Komische Erzählungen*, Vierteljahrschr. für Litgesch. IV, 1891 et V, 1892.

Merkur.

Hans WAHL, *Geschichte des Teutschen Merkur*, Palästra, CXXVII, S. 57.

C. A. H. BURCKHARDT, *Repertorium zu Wielands Merkur*, Weimar, 1872.

Moralische Briefe.

M. DÖLL, *Die Benutzung der Antike in Wielands Moralischen Briefen*. Eichstatt, 1903 : « Stud. zur vergleich. Litgesch. VIII (1908). H. 4,

Musarion.

R. ASMUS, *Die Quellen von Wielands Musarion* (Euphorion V, 1898).

Die Natur der Dinge.

DÖLL, *Wieland und die Antike*. Progr. München, 1896.

Oden.

E. SCHMIDT, *Beiträge zur Kenntnis der Klopstockschen Jugendlyrik, aus Drucken und Handschriften nebst ungedruckten Oden Wielands gesammelt*, Strassburg, 1880.

Hofmann WELLENHOF, *Vierzehn Gedichte von C. M. Wieland*, mitgeteilt von Hofmann Wellenhoff, Herrigs Archiv. 66, 1881.

L. F. OFTERDINGER, *ib.* 70, 1885.

Shakespeare.

E. STADLER, *Wielands Shakespeare : Quellen u. Forschungen*. Strassburg, 1910.

M. SIMPSON, *Eine Vergleichung der Wielandischen Shakespeare-Übersetzungen mit dem Original*, München, 1898.

H. KÖLLMANN, *Wieland u. Shakespeare*, Progr., Remscheid, 1896.

L. WURTH, *Zu Wielands, Eschenburgs und Schlegels Übersetzungen des Sommernachtstraumes*, Progr., Budweis, 1897.

R. ISCHER, *Ein Beitrag zur Kenntnis von Wielands Übersetzungen*, Euphorion, 14.

Don Sylvio.

- W. KURRELMAYER, *Gil Blas and Don Sylvio*, Modern Language Notes, 1919, 34. *The sources of Ws. Don Sylvio*, Modern Philology, 1919, 16.
- A. MARTENS, *Untersuchungen über Wielands Don Sylvio, mit Berücksichtigung der übrigen Dichtungen der Biberacher Zeit.* (Diss. Heidelberg, 1895). Halle, 1901.
- SCHÜDDEKOPF, *Geschichte des Prinzen Biribinker von Wieland*, hgg. und eingeleitet von Carl Schüddekopf, Berlin, 1904.
- St. TROPSCH, *Wielands Don Sylvio und Cervantes' Don Quijote*, Euphoration, 4. Erg.-Heft, 4, 1898.
- Id.*, Zeitschrift f. vergl. Literaturgesch., 12.
- Tiard W. BERGER, *Don Quichote in Deutschland und sein Einfluss auf den deutschen Roman*, Diss. Heidelberg, 1908.
- Études sur la forme et la langue.*
- Gg. BECK, *Die Sprache des jungen W.*, Tl. 1, *Der Einfluss Klopstocks*, Diss. Heidelberg, Bukarest, 1913.
- W. CALVÖR, *Der Metaphorische Ausdruck des jungen Wieland*, Diss. Göttingen, 1906.
- FELDMANN und PIETSCH, *Wieland als Sprachreiniger*, Wissenschaftliche Beihefte zur Zeitschrift des Allgem. Deutschen Sprachvereins, Reihe 4, Heft 22 (1903).
- R. IDELER, *Zur Sprache Wielands*. Sprachliche Untersuchungen im Anschluss an Wielands Übersetzung der Briefe Ciceros, Berlin, 1908.
- R. ISCHER, *Kleine Studien über Wieland*, Bern, 1905.
- Louis LUBOVIVUS, *Sprachgebrauch und Sprachschöpfung in Ws. prosaischen Hauptwerken*. Freiburg i. B., 1901.
- Frdr. NEUMANN, *Geschichte des neuhochdeutschen Reimes von Opitz bis W.*, Berlin, 1920.
- Frz. SCHLÜTER, *Studien über die Reimtechnik Ws.*, Diss. Marburg, 1900.
- THALMAYR, *Über Wielands Klassizität, Sprache und Stil*, Progr. Pilsen, 1894.

Travaux pédagogiques :

- HOCHE, *Ein Schulheft von C. M. Wieland*. Leipzig, 1863.
- B. BOUVIER, *Un cahier d'élèves du précepteur Wieland*. Genève, 1895. Pages d'histoire, dédiées à P. Vaucher.
- L. HIRZEL, *Geschichte der Gelehrtheit, von C. M. Wieland seinen Schülern diktiert*, hgg. von Hirzel, Frauenfeld, 1891. Cf. SEUFFERT, Anz. f. d. Altert. 20, p. 52-66.

- WIELAND, *Plan einer Privat-Unterweisung...*, hgg. von L. Hirzel. Bibl. älterer Schriftwerke der Schweiz, Série II, H. III.
Archiv. f. Litgesch. XI, 1882 et le c. r. de FUNCK : *Beiträge zur Wieland-Biographie. Ib. XII* (1883) (Seuffert).

IV. — ÉTUDES GÉNÉRALES

- F. AUSFELD, *Die deutsche anakreontische Dichtung des 18. Jahrhunderts* (Quellen und Forschungen zur Sprach- und Kulturgeschichte der germanischen Völker CI), 1907.
BÆCHTOLD, *Gesch. der d. Lit. in der Schweiz*, 1892.
A. BARBEAU, *Une ville d'eau anglaise au XVIII^e siècle*, 1904.
E. BAUMANN, *Die bildende Kunst im deutschen Bildungsroman*, Diss. Bern, 1933.
BATKA, *Altnordische Stoffe und Studien in Deutschland* (Euph. Ergh. 2, p. 29 s.).
BAYER, *Esthétique de la Grâce*. Thèse Paris, 1933.
R. BENZ, *Märchendichtung der Romantiker*, Gotha, 1908.
BEAULIEU-MARCONNAY, *Karl von Dalberg une seine Zeit*, 1879.
BEAULIEU-MARCONNAY, *Anna Amalia, Karl-August und der Minister Fritsch*, Weimar, 1874.
C. BERGMANN, *Die Begründung der deutschen Aesthetik*, Leipzig, 1911.
L. BERTRAND, *La fin du classicisme et le retour à l'antique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et les premières années du XIX^e, en France*. Paris, 1897.
Karl BIEDERMANN, *Deutschland im 18. Jahrh.* (4 Bände), Leipzig, 1858-1880 (2. Tl.). 1867-1881 (2. Aufl.).
BLANKENBURG, *Versuch über den Roman*, Leipzig und Liegnitz, 1774.
F. BOBERTAG, *Geschichte des Romans und der ihm verwandten Dichtungsgattungen in Deutschland*, Breslau, 1876-1884, I.
K. G. BOCKENHEIMER, *Beiträge zur Geschichte der Stadt Mainz* (1882).
Max von BOHN, *Deutschland im 18. Jahrhundert*, 2 Bde, Berlin, 1922.
H. BÖHL, *Die religiöse Grundlage der Aufklärung*, Zürich, 1933.
BÖHM, *Sokrates im 18. Jahrhundert*, Leipzig, 1929.
H. H. BORCHERT, *Geschichte des Romans und der Novelle in Deutschland*, Leipzig, 1926.
BOXBERGER, *Erfurts Stellung zu unserer klassischen Lit.-Periode* (Jahrb. der kgl. Akad. gemeinnütz. Wissensch. zu Erfurt. N. F., VI, 1870).

- BRAITMAIER, *Geschichte der poetischen Theorie u. Kritik*, 1899, II.
- FR. BRÜGGEMANN, *Der Kampf um die bürgerliche Welt- und Lebensanschauung in der deutschen Lit. des 18. Jahrh.*, Dtsche. Vierteljahrsschrift für Lit. und Geistesgeschichte, 3. Bd., 1925.
- FR. BRÜGGEMANN, *Die Ironie als entwicklungsgeschichtliches Moment*, Jena, 1909.
- FR. BRÜGGEMANN, *Das Weltbild der Aufklärung*. Bd. 2 der Reihe « Aufklärung » von Reclams « Deutsche Literatur ». Leipzig, 1930.
- J. BRÜGGEMANN, *Utopie und Robinsonade*. Forschungen zur Lit.-Gesch. 46, 1914.
- W. BURDACH, *Reformation, Renaissance, Humanismus*, 1918.
- H. OTTO BURGER, *Schwabentum in der Geistesgeschichte*, Stuttgart, 1933.
- E. CASSIRER, *Die Philosophie der Aufklärung*, Tübingen, 1932.
- E. CASSIRER, *Das Problem J.-J. Rousseau*, Archiv. zur Gesch. der Philosophie, hgg. von A. Stein, XLI, 1932.
- CHÉREL, *Fénelon au XVIII^e siècle en France*, thèse, 1917.
- ALBERT CHÉREL, *Un aventurier religieux au XVIII^e siècle, André-Michel Ramsay*. Paris, 1926.
- G. CHINARD, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle*. Paris, 1913.
- CHOLEVIUS, *Die bedeutendsten Romane des 17ten Jahrhunderts*, Leipzig, 1866.
- M. COLLEVILLE, *La Renaissance du lyrisme dans la poésie allemande au XVIII^e siècle*, 1936.
- H. CYSARZ, *Deutsche Barockdichtung, Renaissance, Barock, Rokoko*, Leipzig, 1924.
- H. CYSARZ, *Hauptfragen des 18. Jahrh.* Oesterr. Rundschau, 1923.
- DELAPORTE, *Du Merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV.* Paris, 1891.
- M. DESSOIR, *Geschichte der neueren deutschen Psychologie*, 2. Aufl., Berlin, 1902.
- E. ERMATINGER, *Aufriss der Lit.-Gesch. : Das Zeitalter der Aufklärung*, Zeitschr. für Deutschkunde, 1928, Heft 7/8.
- E. ERMATINGER, *Barock und Rokoko in der deutschen Dichtung*. Leipzig und Berlin, 1926.
- E. ERMATINGER, *Das literarische Leben*. (Zürich, Geschichte, Kultur, Wirtschaft, 1933.)

- E. ERMATINGER, *Der Anteil der Schweiz an der deutschen Literatur des 18. Jahrhunderts* (Krisen und Probleme), 1928.
- FARINELLI, *Spanien und die spanische Literatur im Lichte der deutschen Kritik und Poesie*, II, Neue Folge, Zeitschrift zur vergl. Litgesch. N. F. 5 (1892).
- H. FERTÉ, *Rollin, sa vie, ses œuvres et l'Université de son temps*. Paris, 1902.
- R. FESTER, *Rousseau und die deutsche Geschichtsphilosophie*, Stuttgart, 1890.
- G. FINSLER, *Zürich in der zweiten Hälfte des 18. Jahrh.* (Neujahrsbl. des Waisenhauses in Zürich, 1778-1780 et 1784).
- H. FISCHER, *Die Schwäbische Literaturgeschichte des 18. und 19. Jahrh.*, Tübingen, 1911. *
- Aug. FRESENIUS, *Die Verserzählung des 18. Jahrh.*, Euphorion, XXVIII.
- Adolf FREY, *Albrecht von Haller und seine Bedeutung für die deutsche Literatur*. Leipzig, Haessel, 1879.
- K. FÜRST, *Die Vorläufer der modernen Novelle im 18. Jahrh.* 1897.
- Melitta GERHARD, *Der deutsche Entwicklungsroman bis zu Goethes Wilhelm Meister*, Dtsch. Vierteljahrschr. für. Literaturwiss. und Geistesgesch. 9. Bd., Halle, 1926.
- GERSTENBERG, *Recensionen in Hamburg. Neue Zeitung*. Hgg. v. Ottokar Fischer, D. Lit.-Denkm. n° 128. Cf. Euph. X, 56 ss.; XVIII, p. 162 ss.
- H. GIRSBERGER, *Der Utopische Socialismus des 18. Jahrh. in Frankreich*, 1924.
- F. GUNDOLF, *Shakespeare und der deutsche Geist*, Berlin, 1911.
- H. R. G. GÜNTHER, *Psychologie des deutschen Pietismus*, Dtsch. Vierteljahrschr. für Lit. und Geistesgesch., 4. Jahrg., Heft 1, 1926 (Günther I).
- *Jung-Stilling, ein Beitrag zur Psychologie des deutschen Pietismus*, München, 1928 (Günther II). (D. Vierteljahrschr. f. Lit. u. Geisteswissensch., IV, 1926).
- Ad. HANSTEIN, *Die Frauen in der Geschichte des deutschen Geisteslebens im 18. Jahrh.* 1889.
- Adolf HARNACK, *Geschichte der Kgl. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin...*, Berlin, 1900.
- H. HECKEL, *Zum Begriff und Wesen des literarischen Rokoko in Deutschland*, Festschr. Th. Siebs, Breslau, 1935.
- HERTZBERG, A. H. *Franke und sein Hallisches Waisenhaus* (1898).

- A. HEUBAUM, *Geschichte des deutschen Bildungswesens seit der Mitte des 17. Jhs.*, Berlin, 1905.
- Hoffmann WELLENHOF, *Zur Geschichte des Arminius-Kultus in der d. Lit.*, Progr. Graz, 1887 et 1888.
- Hugo HOLSTEIN, *Geschichte der ehemaligen Schule zu Klosterberge*, Leipzig, 1886.
- HUBERT, *Les sciences sociales dans l'Encyclopédie*, 1923.
- E. JENISCH, *Vom Abenteuer- zum Bildungsroman*, Rom.-Germ. Monatschrift, XIV. Jahrgang, 1926, Heft 9/10.
- *Die Entfaltung des Subjektivismus. Von der Aufklärung zur Romantik*. Königsberg, 1929.
- Ch. JORET, *Des rapports intellectuels et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789*. Paris, 1884.
- Jean-Adrien JUSSERAND, *Shakespeare en France sous l'ancien régime*, Paris, 1898.
- Karl JUSTI, *Winckelmann und seine Zeitgenossen* (3. Aufl., 1923.)
- Waldemar KAWERAU, *Aus Halles Literaturleben*, Halle, 1888.
- Fr. KLEINWÄCHTER, *Der Staatsroman*, Wien, 1891.
- P. KLUCKHOHN, *Die Auffassung der Liebe in der Literatur des 18. Jahrh. und in der deutschen Romantik*, 2. Aufl., 1931.
- M. KOCH, *H. P. Sturz*, 1897.
- Fr. KOLDEWEY, *Gesch. des Schulwesens im Herzogtum Braunschweig*, 1891.
- H. A. KORFF, *Voltaire im literarischen Deutschland des 18. Jahrh., Beiträge zur neueren Lit.-Gesch.*, Heidelberg, 1917.
- F. KOSLOWSKI, *Gleim und die Klassiker...*, Halle, 1906.
- A. KÖSTER, *Die deutsche Literatur der Aufklärungszeit*, Heidelberg, 1925.
- KÖSTER, *Die ganze Aesthetik in einer Nuss, oder Neolisches Wörterbuch*, 1754 (rééd. dans D. Lit. Denkm., 1900.)
- R. KRAUSS, *Schwäbische Literaturgeschichte*, 1. (1897).
- Otto von LADENDORF, *Chr. Otto von Schönaich*. Beiträge zur Litgesch., 1893.
- R. LEROUX, *La Théorie du despotisme éclairé chez K. Th. von Dalberg*. Strasbourg. 1932.
- Georg LIEBE, *Die Universität Erfurt und Dalberg*. Neujahrsblätter, hgg. von der Historischen Kommission der Provinz Sachsen, n° 22, Halle, 1898.
- Lütz, *Beiträge zur Gesch. der ehemaligen Reichsstadt Biberach* (1876).

- Walter MAIER, *Christopher Anstey und the New Bath Guide*. Ein Beitrag zur Entwicklung der englischen Satire im 18. Jahrhundert. Heidelberg, 1914.
- MARTINO, *L'Orient dans la littérature française du XVIII^e siècle*. 1906.
- K. MAY, *Das Weltbild in Gellerts Dichtung*, Deutsche Forschungen, Heft 21, Frankfurt, 1928.
- Aug. MESSER, *Die Reform des Schulwesens im kurfürstlichen Mainz unter Joseph Emmerich (1763-1774)*, Mainz, 1897.
- Otto MEYER, *Febronius, Weihbischof Johann Nikolaus von Hontheim, und sein Widerruf*. Tübingen, 1880.
- E. MILBERG, *Die deutschen moralischen Wochenschriften des 18. Jahrhunderts*. Diss. Leipzig, 1880.
- J. MINOR, *Chr. F. Weisse und seine Beziehungen zur Deutschen Literatur des 18. Jahrh.*, Innsbruck, 1880.
- MÖRIKOFER, *Die Schweizerische Literatur des XVIII. Jahrhunderts*. Leipzig, 1861.
- MORNET, *Les origines intellectuelles de la Révolution française*. Paris, 1933.
- MUNCKER, *Klopstock. Geschichte seines Lebens und seiner Schriften*. Neue Ausg. Berlin, 1900.
- J. NADLER, *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften*, 2. Aufl., Regensburg, 1923-1928 (4. Bd.).
- O. NETOLIEZKA, *Schäferdichtung und Poetik im 18. Jahrh.*
- K. NEUMANN-STRELA, *Aus Weimars goldenen Tagen*, Halle, 1910.
- K. J. OBENAUER, *Die Problematik des ästhetischen Menschen in der deutsch. Lit.*, München, 1933.
- L.-F. OFTERDINGER, *Geschichte des Theaters in Biberach*. Württ. Vierteljahrshefte f. Landeskunde, 1883.
- PAULSEN, *Geschichte des gelehrten Unterrichts*, 3. Auflage (hgg. von Lehmann), 1899.
- Helmut PAUSTIAN, *Die Lyrik der Aufklärung als Ausdruck der seelischen Entwicklung von 1710-1770*. Junker und Dünhaupt, Berlin, 1933.
- E. PETZET, *Die d. Nachahmungen des Popeschen Lockenraubes*. Zeitschr. f. vgl. Litgesch., N. F., 4.
- A. PICK, *Zur Geschichte der deutschen Anakreontiker*. Studien zur vergleichenden Lit.-Gesch., VII, 1907; IX, 1909.
- F. POMEZNY, *Grazie und Grazien in der deutschen Literatur des 18. Jahrh.*, Beiträge zur Aesthetik, VII, Hamburg und Leipzig, 1900.
- R. PRUTZ, *Menschen und Bücher*, 1862.

- G. RANSOHOFF, *Über J. G. Jacobis Jugendwerke*, Diss. Berlin, 1892.
- L. RAYNAUD, *L'influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle*, 1922.
- W. REHM, *Das Werden des Renaissancebildes in der deutschen Dichtung*, 1934.
- G. DE REYNOLD, *Hist. litt. de la Suisse au XVIII^e siècle : Bodmer et l'École suisse*, Lausanne, 1892.
- E. RIFFERT, *Die Hermannschlacht in der d. Lit.*, Herrigs Archiv., 63.
- RITSCHL, *Geschichte des Pietismus* (1884), II, III.
- ROSSEL, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, 1897.
- SCHIRMEYER, *Georg Ludwig von Bar, der beste französische Dichter Deutschlands, ein Vorbild Wielands und ein Freund Mörsers*. (Mitteilungen des Vereins für Gesch. und Landeskunde von Osnabrück. Bd. 32 (1907).
- F. A. SCHMIDT, *F. H. Jacobi*, Heidelberg, 1908.
- E. SCHMIDT, *Richardson, Rousseau, Goethe*, Jena, 1875.
- E. SCHMIDT, *Lessing, Gesch. seines Lebens und seiner Schriften*, Berlin, 1909.
- F. J. SCHNEIDER, *Die Freimauerei und ihr Einfluss auf das deutsche Geistesleben des 18. Jahrh.*, Prag, 1909.
- SCHÜDDEKOPF, *Ramler*, Diss., Leipzig, 1886.
- Franz SCHULTZ, *Klassik und Renaissance der Deutschen*, I : Grundlagen der klassisch-romantischen Lit., Stuttgart, 1935.
- H. SÉÉ, *Les idées politiques en France au XVIII^e siècle*, 1923.
- Id.*, *Évolution de la pensée politique en France au XVIII^e siècle*, 1925.
- N. SOMMERFELD, *Romantheorie und Romantypus der deutschen Aufklärung*, Dtsch. Vierteljahrschr. f. Literaturwissensch. 4, 1926.
- E. STAHL, *Die religiöse und die humanitätsphilosoph. Bildungsidee und die Entstehung d. deutsch. Bildungsromans im 18. Jahrh.* Berne, 1934.
- STEFANSKY, *Das hellenisch-deutsche Weltbild*, 1925.
- H. VON STEIN, *Die Entstehung der deutschen Aesthetik*, Stuttgart, 1886.
- P. STOLZ, *Der Erziehungsroman als Träger des wechselnden Bildungs-ideals in der 2. Hälfte des 18. Jahrhunderts*, Diss. München, 1924.
- CHR. VON STRAMBERG, *Rheinische Antiquarius*. I. Abt., I Bd., Koblenz, 1851.
- F. STRICH, *Die Mythologie in der deutschen Literatur von Klopstock bis Wagner*. Halle, 1910, 2 Bde.

- Th. SÜPFLE, *Gesch. des Deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, II, 1886.
- Van TIEGHEM, *La poésie de la nuit et des tombeaux en Europe au XVIII^e siècle*. Paris, 1921.
- Id.*, *Les idylles de Gessner et le rêve pastoral dans le préromantisme*. Revue de lit. comparée, 1924.
- Ch. TOUAILLON, *Der deutsche Frauenroman des 18. Jahrhunderts*, Wien und Leipzig, 1919.
- A. MALTE WAGNER, *Gerstenberg und der Sturm und Drang*, 2 Bde, 1920-1924.
- M. v. WALDBERG, *Der empfindsame Roman in Frankreich*, I. Strasburg und Berlin, 1906.
- Max Frhr. von WALDBERG, *Die galante Lyrik. Beiträge zu ihrer Geschichte und Charakteristik*. Strassburg, 1885.
- O. WALZEL, *Vom Geistesleben des 18. u. 19. Jhdts*. Leipzig, 1911.
- G. WANIEK, *Gottsched u. die deutsche Literatur s. Zeit*, Leipzig. 1897.
- E. WECHSSLER, *Die Auseinandersetzung des deutschen Geistes und der französischen Aufklärung* (Deutsche Vierteljahresschr. f. Literaturwiss., I (1923).
- H. WEIL, *Die Entstehung des d. Bildungsprinzips*. Diss. Bonn, 1930.
- WEURLESSE, *Le Mouvement physiocratique en France*, 1910.
- B. v. WIESE, *Kultur der Aufklärung*. Handwörterbuch der Soziologie, Stuttgart, 1931.
- M. WIESER, *Der sentimentale Mensch*, Gotha, 1924.
- Fr. WILHELM, *Fr. J. Riedel und die Aesthetik d. deutsch. Aufklärung*, Beiträge zur n. Literaturgesch. N. F., hgg. von Waldburg, XXIII, 1933.
- G. WITKOWSKI, *Die Vorläufer der anakreontischen Dichtung und Fr. v. Hagedorn*, 1899.
- Ad. WOHLWILL, *Weltbürgertum und Vaterlandsliebe der Schwaben, insbesondere von 1789-1815*, Hamburg, 1875.
- Adam WOLF, *Geschichtliche Bilder aus Oesterreich*, II (1880).
- Luise WOLF, *Elisabeth Rowe in Deutschland*. Diss. Heidelberg, 1910.
- H. WÖLFFLIN, *S. Gessner*, Frauenfeld, 1889.
- WURZBACH, *Biogr. Lexikon des Kaisertums Oesterreich*, 37. Wien, 1856-1891.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES
ET DES ŒUVRES DE C.-M. WIELAND

- ABBT, 4, 333, 339, 344, 347 s., 353.
ABRAHAM DE SANTA CLARA, 19.
ACKERMANN (Sophie), 185, 221.
ADDISON, 74, 91, 97, 196.
ADELUNG, 326.
ALCIPHON, 376, 427.
ALEXANDRE LE GRAND, 423, 431, 433, 468.
ALXINGER, 486.
ANACRÉON, 32, 45, 66 s., 149, 196 s., 351, 386, 389, 395 s., 405.
ANAXIMANDRE, 288.
ANDRÉ, (Père), 386.
ANDRÉA (Johann Valentin), 11.
ANDRÉAE (Frieda), 3.
ANDRÉAE, Hélène, 3.
ANDRÉAE (Marie), 3.
ANDREWS (J.), 313.
Anna-Amalia, duchesse de Weimar, 315, 356, 420, 425.
ANSTEY, 365.
APOLLONIUS, 322.
APULÉE, 384.
ARBRISSEL (Robert de), 392.
ARCHENHOLZ, 233, 237, 271.
ARCHYTAS, 287, 309, 319, 323, 485.
ARGENS (Jean-Baptiste de), 17, 39.
ARIOSTE, 187, 195 s., 210, 277, 350, 353-357, 361-364, 369 s., 483.
ARISTENÈTE, 376.
ARISTIPPE, 287, 305, 307 ss., 312, 322, 393, 426, 429, 484.
ARISTOPHANE, 412, 427, 434.
ARISTOTE, 441.
ARNAULD, 22, 383.
ARNDT (Joh), 15.
ASMUS (R.), 114, 250, 253, 305, 375, 377, 404, 407, 443.
ASSING (Ludmilla), 26, 102.
AUGSPURGER, 205.
AUGUSTENBURG (prince de), 470.
AULNOY (M^{me}), 330, 470.
BABLER, 207.
BACH (Ad.), 254, 409, 415, 417.
BACHAUMONT, 389.
BAECHTOLD, 49, 84 s., 87, 89 s., 103, 181, 204.
BACON, 111, 138.
BAHLMANN (H.), 254.
BAHRDT (Karl Friedrich), 20 s., 23, 263, 402-405, 408, 411, 419, 423.
BAR (Georges-Louis de), 47, 63 s., 67 s., 197.
BARBEAU (A.), 365.
BARNSTORFF (J.), 71.
BÄRSTECHE, 315.
BARTHÉLEMY (J. J.), 286.
BARTHOLOMAI (Fr.), 328.
BASEDOW, 451.

- BATKA, 53.
 BATTEUX (Charles), 195.
 BAUER (Fr.), 427.
 BAUMER (J. -W.), 20 ss., 44, 267, 478.
 BAUMGARTEN (Gottlieb), 16, 20, 88, 113, 130.
 BAUMGARTEN (Jacob), 16.
 BAYER (Raymond), 379.
 BAYLE, 17, 22, 40 s., 86, 133, 135, 194, 286, 298, 392.
 BEAULIEU-MARCONNAY, 407, 420 s 423, 425.
 BECK (Georg), 48.
 BECK (P.), 10, 329.
 BEHMER (C. A.), 427.
 BEHRINGER (M^{lle}), 242.
 BENDEL, 11.
 BENZ (R.), 105.
 BENZEL, 404.
 BERGER (Tjard-W.), 332.
 BERNARD (F.), 326.
 BERNAYS, 277.
 BERNHARDY, 15.
 BERNIS (de), 75, 145, 362, 385 s.
 BERTRAND, 71.
 BERTRAND (Élie), 207, 225.
 BERTUCH, 22, 282, 454.
 BEYER, 153.
 BIANCONI, 25 s.
 BIBER (Gutermann von), 234.
 BIEDERMANN, 277.
 BILLETER (Christophe), 84, 112.
 BLANKENBURG, 326.
 BLUMAUER, 486.
 BOBERTAG, 50.
 BOCCAGE, 71, 81, 340, 343, 349.
 BOCKENHEIMER (K. G.), 253.
 BODE (W.), 477, 484.
 BODEMANN (Eduard), 123, 159, 167, 174, 182, 185 s., 188 s., 208, 210-218, 220 s., 224, 229, 235, 238, 240, 244, 246, 280 s., 311, 339. — 123, 159, 188 s., 208, 210-128, 220 s., 229, 235, 240, 244, 246, 280 s., 339 (*Julie v. Bondeli*); 238, 311 (*Von u. über A. v. Haller*); 167, 174, 182, 185 s., 224 (*Zimmermann*).
 BODMER (J. J.), 10, 13, 19 s., 22 (*Critische Betrachtungen*); 23 ss., 32, 36 s., 40, 46-50, 52-60, 62 s., 65, 68-71, 72 (*Pygmalion*); 73, 76-89, 90 (*Jacob u. Joseph*); 91 (*Abhandlung von dem Wunderbaren*); 92-98, 101, (*Die gefallene Zilla*); 102 s., 105, 106 (*Die sterbende Rahel*); 107, 109, 111-114, 116-131, 133, 138, 144-148, 150 s., 153 s., 167 s., 171-176, 178, 180 ss., 184-189, 191, 195 ss., 199 ss, 203, 208, 215, 219, 223-228, 236, 240, 246, 261, 269, 285, 293, 312, 339, 344, 346, 377, 382, 434, 436, 478 s., 483, 486; 102, 106 (*Cartel von Heldengedichten*); 90, 96 (*Colombona*); 71, 130 (*Critische Briefe*); 103 ss.; 95, 106 (*Diana und Sichern*); 50, 128, (*Hermann*); 90, 95 (*Jacob u. Rachel*); 90, 95 s. (*Jacob u. Zulica*); 95 (*Josephs Rückkehr*); 90-94, 101, 111 s. (*Noah*).
 BODMER (sœur), 119.
 BODMER (Hans), 196.
 BÖHI, 325.
 BÖHM (B.), 65, 136.
 BOIE (Heinr. Chr.), 362, 371, 393.
 BOILEAU, 196.
 BOLINGBROKE, 98, 197 s.
 BONDELI (Charlotte von), 217.
 BONDELI (Friedrich von), 211, 217.
 BONDELI (Julie), 159, 165, 189, 207-218, 220 ss., 227 s., 225,

- 239 ss., 244, 246, 249, 253, 255,
278-281, 283 s., 339, 341, 378,
478 s.
- BONDELI (M^{me} von), 217.
- BONNET, 43.
- BONSTETTEN (de), 203, 205.
- BORCHERDT (H.), 314, 325.
- BOSSUET, 176, 407.
- BÖTTINGER (K. A.), 6, 8 ss., 12 ss.,
17, 21 s., 79, 90, 128, 180, 204,
217, 238, 271, 289, 322, 324,
326, 328, 344, 354, 364 ss., 373,
376, 433, 454, 469 s., 476, 479,
482 s., 487.
- BOUCHER, 351, 361, 383, 386.
- BOUFFLERS (Stanisl. Marquis von),
391.
- BOUGAINVILLE, 39, 468.
- BOUVIER (Ad.-Aug.), 167.
- BOUVIER (B.), 121, 156, 199.
- BOVET (F.), 207.
- BOXBERGER, 264, 401, 403 s.,
408, 420, 423.
- BOYER, 271.
- BRAITMAIER, 130.
- BRANDL, 12, 71.
- BRANDMÜLLER, 413.
- BRANDT (Sébastien), 274, 366.
- BRECHTER, 237 s., 443.
- BREIDBACH (Emmerich - Joseph
de), 253, 402, 407 s.
- BREITHAUP (Joachim-Justus), 15.
- BREITINGER, 19, 68 s., 89, 91, 113,
117, 124 ss., 152, 167 s., 170,
174, 195, 208, 219, 227, 344.
- BRENTANO (Bettina), 251 s.
- BREUCKER (Gustav), 447, 464.
- BRIGEL, 13.
- BRINKMANN (C. G.), 413.
- BROCKES, (B. H.) 12 s., 45, 48, 64,
70, 73.
- BROSSE (Charles de), 455.
- BRUCKENTHAL, 419.
- BRUCKER, 18, 22, 26, 80, 194, 286.
- BRUMOY, 269.
- BUCHNER (Karl), 326, 355, 362,
376, 385, 389, 391, 433 s., 447.
- BUDDE (Fritz), 69, 81, 83, 86, 89,
91, 94 ss., 102 s., 127, 141.
- BUELER, 406, 413.
- BUFFON, 192, 371.
- BÜRKLI, 168.
- BUSCHING, 16.
- BUTTLER, 262.
- CALEPIO, 87.
- CALLOT, 311, 341.
- CALPRENÈDE (La), 366.
- CALVÖR (Wilhelm), 48.
- CAROLINE (margrave de Darm-
stadt), 410.
- CARRACHE (Annibal), 196.
- CATHERINE DE RUSSIE, 315.
- CATON, 393, 403.
- CATULLE, 59.
- CERVANTÈS, 6, 21 s., 262 s., 267,
277, 313, 329-335, 339 s., 363,
367, 370, 395, 411 s., 450, 467.
- CHAPELLE, 382, 389.
- CHAUCER, 262.
- CHAULIEU, 75, 382, 388.
- CHÉREL (Albert), 175 s., 287.
- CHOLEVIUS, 50.
- CHOTEK, 409.
- CHURCHILL, 262.
- CICÉRON, 19, 47, 210, 412.
- CIMON, 117.
- CLAUDIUS, 475.
- CLEMENS WENZESLAS (Électeur),
410.
- CLÉMENT XIII, 404.
- CLÉMENTINE, (princesse de Prusse),
224,
- CLODIUS, 397.
- COLLEVILLE, 384.
- COOPER (Gilbert), 136.
- CORNEILLE, 196, 384.
- CORRÈGE, 33, 361, 365, 384.

- COYPEL, 384.
 CRAMER (C. F.), 111.
 CRÉBILLON, 242, 277, 289 s., 311, 314, 330 s., 334, 338, 346 s., 352, 356, 364, 366, 450, 481.
 CRONEGK (Johann-Friedrich von), 181.
 CRUSIUS, 417.
 CUNÉGONDE (princesse), 410.
 CURCHOD (Suzanne), 206.
 CYSARZ (Herbert), 478, 482.
- DACIER, 286.
 DAISER (Franz), 37, 40.
 DALBERG (Carl-Anton v.), 385, 403, 407, 410 s., 419 s., 423, 448.
 DALEMBERT, 187.
 DANIEL, 475.
 DANIEL (Père), 286.
 DANTE, 87, 93.
 DEHAULT, 53.
 DELAPORTE (P. V.), 330.
 DÉMOCRITE, 426 s., 430.
 DENIS, 418.
 DENYS DE SYRACUSE, 306, 313, 450.
 DESCARTES, 40, 42, 133, 211.
 DESFONTAINES, 127.
 DESMAISEAUX, 192, 194.
 DESTOUCHES, 30, 269.
 DEUME, 413.
 DIDEROT, 48, 134, 139, 170, 187 ss., 202, 208, 224, 227, 296, 313, 341, 391, 430, 443, 445, 483.
 DILTHEY (Wilhelm), 133.
 DIOGÈNE, 427, 437, 448 (Voir WIELAND).
 DIOGÈNE LAERCE, 19.
 DOLCE (Ludovico), 363 s.
 DÖLL (recteur), 11 s.
 DÖLL, 18, 41, 47, 50, 68, 286.
 DONAT, 386.
 DORAT, 76, 346, 395, 483.
 DOROW, 153.
- DRESSLER, 153.
 DU BOS, 88, 195.
 DUCLOS, 330, 334.
 DUMEITZ, 392, 404, 407 s., 416.
 DÜNTZER (Heinrich), 53, 73.
 DURAND (abbé), 207, 298.
 DURINGER, 188.
 DUTTENHOFER (Jacob), 37.
- EBELING, 389.
 EBERT (Joh.-Arn.), 71, 88, 154, 271.
 ECKERMANN, 478.
 ECKHART, 402.
 EDELMANN, 39.
 EHLERS, 469.
 EHRHARD, 260.
 ELSON (Charles), 132, 294.
 EMMINGHAUS (Gustav), 248.
 ENGEL (Mlle), 220.
 ENGEL (Samuel), 207.
 ENGEL, 413.
 EPICTÈTE, 66, 147, 360, 436, 466.
 EPICURE 45 s. 66, 294, 300, 342, 347, 381 s. 390, 393, 477 484.
 ERHARD (H. A.), 403, 423.
 ERHARD (pasteur), 119.
 ERLER (E.) 3.
 ERLER (Fr.), 248.
 ERMATINGER (Emil), 38, 41, 47, 87, 98, 116, 122, 141, 143, 481, 484.
 ERNESTI (Joh. Aug.), 88, 417.
 ESCHENBURG, 277.
 ETTLINGER, 231.
 EUDWORTH, 47.
 EURIPIDE, 97, 173 s., 185, 196, 286, 397.
 FABER (Johann-Gottlieb), 36 s., 39, 78.
 FABRICIUS (J. A.), 194 s.
 FALK, 277.
 FARINELLI (Arturo), 22, 332.
 FELLENBURG (Daniel), 202 s., 205, 209, 215.

- FELS (Marianne), 207, 214, 220.
 FÉNELON, 86, 136, 168, 175 s.,
 219, 286 s., 449, 463, 471 s.
 FERGUSON, 425.
 FERTÉ (H.), 193.
 FESTER (R.), 434 s.
 FIELDING, 280, 289, 299, 313 s.,
 331 s., 333, 395.
 FINSLER (G.), 87.
 FISCHER (Hermann), 4, 36.
 FLACHSLAND (Caroline), 410 s.
 FLETCHER, 270.
 FLEURY (abbé), 193, 253, 407.
 FLÖGEL, 263.
 FONTENELLE, 17, 44, 129, 136, 145,
 227, 483.
 FORMEY, 88, 131.
 FRANCK, 250.
 FRANCK (G.), 404.
 FRANCKE (Aug. Herm.), 8, 13, 15.
 FRANÇOIS-PONCET, 210.
 FRANZOS (K. E.), 235 s., 270.
 FREBONIUS, 404.
 FRÉDÉRIC LE GRAND, 16, 174, 178,
 180, 256, 418, 449, 456, 463, 465.
 FREISE (Otto), 314, 326.
 FRÉRON, 340.
 FRESNAYS, 326.
 FREY, 182, 281, 311.
 FRISCHEISEN-KÖHLER, 134.
 FRITSCH, 422, 424 s.
 FRORIEP, 411, 423.
 FUNCK (Heinrich), 15, 17 s., 71,
 118, 120 s., 133 s., 137, 139 ss.,
 146, 192 s., 196 s., 200, 426, 470.
 FÜLLBORN, 373.
 FÜRST (R.), 331.
 FÜSSLER (J. R.), 85, 143, 179.
 GALILÉE, 92 s.
 GALUPPI, 370.
 GARVE, 397, 426.
 GASSENDI, 47.
 GAUPP, 234.
 GAY, 172, 197.
 GEBLER, 418 s., 472.
 GEILFUS, 182, 186, 269.
 GEISER, 206.
 GELLERT, 19, 64, 71, 88.
 GEMMINGEN (Eberhard-Friedrich),
 36 s., 209.
 GENAU, 402-405, 408.
 GERHARD (Melitta), 326.
 GERSTENBERG (Heinr. Wilh. v.),
 22, 186, 261 s., 275 s., 326, 346,
 385, 390, 394, 396, 417, 433, 475,
 483.
 GERVINUS, 331.
 GESSNER (Anna), 397.
 GESSNER (Dr.), 3, 120 s.
 GESSNER (Heinrich), 204, 248.
 GESSNER (Salomon), 76, 82, 84,
 89, 125, 127 s., 130 s., 140 s.,
 143, 174, 179, 204 s., 228, 239,
 252, 259, 268, 270 s., 281 s.,
 287, 314, 328, 339, 342 s., 345,
 354, 376, 485.
 GIBERT (Balthazar), 195.
 GIDOYN, 290.
 GJERSET (Knut), 71.
 GLEIM, 5, 18 s., 49, 58 s., 76, 82,
 85, 87 ss., 114, 127, 149, 153 s.,
 260, 263, 346, 357, 372 s., 381,
 383, 386, 389 s., 393-396, 398,
 407, 409 s., 412-415, 447, 468,
 471, 485.
 GLOVER, 174, 177 s., 196.
 GLYCÈRE, 387 s.
 GOBIEN (Charles de), 455.
 GÖRTZ, 420-424, 433.
 GÖSCHEN, 319 s., 476.
 GÖTTE, 9, 14, 24, 84, 128, 132,
 134, 161, 208, 220, 251 s., 254,
 271, 274, 276 s., 320, 324-327,
 340, 345, 381, 426, 433 s., 438,
 443, 471, 476, 479, 484 ss.
 GÖTZ (J. N.), 19, 76, 394.
 GOLDONI, 221.

- GONGORA, 388.
 GOTTER (Fr. W.), 409, 411.
 GOTTSCHED, 13, 17, 19, 50, 53, 63,
 73, 81 s., 86, 88, 90, 94, 111,
 126-131, 225.
 GRAFF (Anton.), 5.
 GRAFFIGNY (M^{me} de), 96, 116.
 GRAUN, 258.
 GREBEL, 121 ss.
 GREBEL (Hans-Rodolphe), 121,
 191, 203.
 GREBEL (Véréna), 122, 125, 135,
 144 s., 147 s., 157, 191, 209.
 GREBEL-LOCHMANN, voir LOCH-
 MANN.
 GRÉCOURT, 345, 486.
 GRESSET, 346, 382, 389, 395, 483.
 GROSCHLAG (baron de), 254, 265,
 404, 406, 411, 419 s., 423, 448.
 GROSCHWALD (Paul), 286.
 GROSS (Erich), 281 s., 285, 296,
 312, 314, 319, 326.
 GROTIUS, 404.
 GRUBER (Joh.-Gottfr.), 10, 12 s.,
 19, 21, 38, 77 s., 90, 103, 117,
 141, 177, 184, 188, 286, 288 s.,
 294, 319, 331, 345, 355, 365,
 391 s., 411, 415, 472.
 GRUNER, 206.
 GUARINI, 55, 81.
 GUEULETTE, 73, 356.
 GUNDOLF (Friedrich), 268, 275 s.
 GÜNTHER (Hans R. G.), 325.
 GUTERMANN (Adam), 8, 13, 26.
 GUTERMANN (Sophie), voir LA
 ROCHE (Sophie).
 GUTERMANN (père), 8, 25 s., 78.
 GUYON (M^{me}), 146, 152, 175.
 HABBICHT (H.), 7.
 HAGEDORN, 12, 19, 49, 59 s., 63 s.,
 68, 71, 76, 88, 226, 362, 371,
 382.
 HAGEL (Cécile-Sophie-Christine),
 246.
 HAGEL (Christine-Afra) (Bibi), 241,
 247, 255, 284, 305, 328, 337,
 341, 343, 347, 478.
 HAGEL (M^{me}), 242 s., 245.
 HAGEL (M.), 242 s., 245.
 HALDE (du), 455.
 HALLER (Albrecht von), 19, 36,
 45 s., 48, 73, 76, 83, 94, 101,
 119, 168 ss., 172 ss., 189, 206,
 209, 238, 311, 451, 471.
 HALLER (Gottlieb-Emmanuel, v.)
 188.
 HALLER (Lilli), 210.
 HALLEY, 47.
 HAMANN, 105, 479.
 HAMEL, 83, 106, 167 s., 201, 205,
 219, 227 s., 234, 281.
 HAMILTON, 330 s., 334, 344, 347,
 354, 356, 364.
 HARN (E.), 373.
 HARNACK, 131.
 HARTMANN (J.), 10, 40, 49, 155,
 267.
 HARTMANN (G. V.), 436.
 HASSENCAMP (Robert), 6, 10, 18,
 32, 34, 76, 115, 157, 188, 237,
 239, 241, 250, 252, 255 ss., 259,
 290, 312, 329, 344, 354, 385 s.,
 391 s., 397 s., 401 ss., 405-413,
 415 ss., 423.
 HATZFELD (Adélaïde-Louise de),
 394, 396.
 HATZFELD (Sophie von), 318, 398.
 HAUSEN, 263.
 HECHT-PEUCER (Élisabeth), 3.
 HECKER (Max), 55.
 HEIDEGGER (Conrad), 89.
 HEINSE (Wilhelm), 251, 324, 347,
 350, 352 s., 398, 402, 406 s.,
 413, 415, 419, 486.
 HEINSIUS, 5.
 HÉLIODORE, 145, 286, 305.

- HELVETIUS, 192, 219, 252, 262,
 280, 284, 294, 296, 303, 377,
 437, 451, 457, 478, 480, 485.
 HENNIBERGER, 154.
 HENNICKE, 18.
 HENZI (Samuel), 111, 207, 211.
 HERBELOT, 73.
 HERCHNER, 159, 175.
 HERDER, 9, 132, 134, 220, 261 ss.,
 274, 276, 384, 389, 394, 411, 426,
 436, 438, 445, 476, 479, 485.
 HEREL (Friedrich), 404, 408, 423.
 HERLIBERGER, 200.
 HERTZBERG, 15.
 HESS (J. Caspar), 54 s., 62, 76, 78,
 83, 85, 89 s., 95, 97 s., 109, 113 s.,
 121 s., 124 ss., 144, 146, 150, 208.
 HESSE, 370.
 HENBAUM, 192.
 HENER (O.), 5.
 HEUMANN (C. A.), 195.
 HEYNE, 19.
 HILLENBRAND (M^{me}), 247.
 HILLER, 390.
 HILLERN (Cateau von, née von
 Gutermann), 155, 235, 239 s.,
 245 s., 249.
 HILLERN (Daniel), 234.
 HILLERN (Johann von), 155, 234 s.,
 240, 245 s.
 HILLERN (Justin-Heinrich), 235.
 HILLERN (Magd.-Sophie von), 240,
 246.
 HIPPEL (Theod.-Gottl.), 324.
 HIPPIAS, 287 s., 293-302, 304 s.,
 308 ss., 315 s., 320 s., 323, 457,
 477, 485.
 HIPPOCRATE, 427.
 HIRZEL, 486.
 HIRZEL (H. L.), 20, 69, 78, 82 s.,
 87 ss., 101, 107, 111-114, 117-
 120, 122, 127, 131, 146, 154,
 156, 159, 171, 174, 185 ss., 191,
 200, 202, 204, 208 s., 213, 217,
 227 s., 240, 311.
 HIRZEL (J. C.), 167.
 HIRZEL (Salomon), 182, 212.
 HOBBS, 458.
 HOCHÉ, 18.
 HOFFMANN-WELLENHOF, 50, 55.
 HOGARTH, 341, 365.
 HOLBACH, 451, 454 s., 459, 464.
 HOLSTEIN (H.), 15 s., 18.
 HOLTEI, 282.
 HOME, 273.
 HONTHEIM, 404.
 HOMÈRE, 50, 53, 65 ss., 69, 87, 92,
 174 s., 178, 196 s., 274, 356, 366,
 370, 388.
 HOPPE (Karl), 38, 41-44.
 HORACE, 12, 37, 54, 63 s., 66 ss.,
 71, 81, 132, 143, 153, 173, 178,
 190, 228, 247, 269, 283, 343,
 371, 379 s., 482.
 HORDORFF, 127.
 HORIX (J. B.), 253.
 HORN (Franz), 24, 28 s., 31, 33 s.,
 54 s., 114 ss., 218, 250, 253, 255,
 310, 315, 318 s., 325 s., 329,
 375 s., 382, 385 ss., 291 s., 401,
 403, 405, 409 s., 418, 420, 424,
 427 s., 430, 437, 448 s., 471.
 HORN, 364.
 HOTTINGER, 73, 381.
 HOUDART DE LA MOTTE, 385.
 HUBER (Johann-Ludwig), 5, 37.
 HUBER (Michel), 75 s.
 HÜBER, 383.
 HUBERT (R.), 462.
 HÜBNER, 13.
 HUDEMANN, 126.
 HUME, 98.
 HUTCHESON, 194.
 HUYGENS, 47.

- IBERSHOFF (H.)**, 98.
ISCHER (R.), 48, 113, 156, 167-170, 173 s., 209, 238, 272.
ISELIN, 139, 169, 176, 180, 182, 185, 200 s., 203, 215, 219, 228, 240, 253, 268, 278, 281, 287, 311 s., 325, 412, 425, 431, 433, 437 s., 451, 464 s., 470, 481.
JACOBI (Betty), 410, 416.
JACOBI (Fr. H.), 294, 297 ss., 312, 314 ss., 318, 391, 408 ss., 414, 416 s., 464, 469, 485.
JACOBI (Georg), 251, 253, 260, 263, 316, 353, 357, 361 s., 373, 376, 383, 388-391, 393-397, 409 s., 413-417, 420, 425 s., 476, 478 s., 485.
JAGEMANN, 5.
JEAN PAUL, 324.
JÉRUSALEM, 88, 114, 119, 153, 192 s.
JOHNSON (Ben), 270.
JOLIVET (A.), 398, 414.
JOMELLI, 258.
JOSEPH II, 404, 410, 418 s., 449, 461, 463, 470, 476.
JUNKER, 383, 391.
JUSSERAND, 270.
JUSTI (Karl), 16, 18, 380.
KAISER (Bernhard), 71.
KANT, 319, 321, 426, 469, 476.
KARL AUGUST (duc de Weimar), 208, 420-425, 478.
KARL EUGEN (duc de Wurtemberg), 313.
KARSCH (Anna-Louise), 394.
KÄSTNER (G. Abr.), 53, 88, 388, 393, 409, 417.
KAUNITZ, 263, 418 s.
KAWERAU (Waldemar), 16, 263.
KEIL, 8, 10, 317, 321, 324, 326.
KELLER (J.), 200.
KELLER DE BECHTOLSHEIM (Julie), 420.
KERPEN (Anselm v.), 409.
KETTLER, 419.
KICK (Johann-Christophe), 7, 25.
KICK (J. J.), 20.
KICK (Marie-Christine, née RAUCH), 7 s., 13, 25.
KICK (M^{me}, née HILLENBRAND), 247.
KIRBERGER, 213, 215, 220.
KIRCHNER (E.), 362.
KLEIN, 431, 435 s., 442.
KLEINWÄCHTER (Friedrich), 472.
KLEIST (Ewald von), 53 ss., 71, 73, 76 s., 87 ss.
KLINGER, 320, 324, 486.
KLOB (Karl-Maria), 266.
KLOCK (K. J.), 266 s.
KLOPSTOCK, 6, 10, 16, 18 s., 23, 34, 37, 39, 45, 48, 50, 52-58, 60, 69, 76 s., 80-84, 89, 91-97, 101, 106, 108 s., 111, 172 s., 180, 182, 186, 418, 471, 479, 486.
KLOTZ (Chr.-Ad.), 260-264, 267, 311, 347 s., 353, 355, 357, 362, 388, 392, 394 s.
KLUCKHOHN (Paul), 318, 324.
KNAPP, 17.
KNEBEL (Henriette von), 8.
KNEBEL, 425.
KNECHT, 266.
KOBERSTEIN, 342.
KOCH (M.), 484.
KOLDEWEY (Fr.), 192.
KÖLLMANN (H.), 272.
KÖNIG (Samuel), 207.
KONSTANTIN (prince de Weimar), 425.
KÖPKEN, 18.
KORFF (H. A.), 314, 436.
KÖRTE, 20, 47, 69, 82 s., 101, 127, 130, 201, 225, 381, 414.
KÖSTER (Albert), 127.

- KÖSTER (Martin), 348.
 KRAUSE (G.), 53.
 KRAUSS (R.), 4, 36.
 KÜCK, 10.
 KÜGELGEN, 5.
 KÜNZLI (Martin), 20, 69, 89 ss.,
 106 s., 113, 117 ss., 125, 128,
 131, 154, 156, 159, 186 ss., 191,
 200, 203, 209, 228.
 KURRELMAYER (W.), 333, 451.
- LA BRUYÈRE, 30, 192.
 LA CROIX (Pietris de), 443.
 LADENDORF (Otto von), 53.
 LADOUCKETTE, 326.
 LA FARE, 382, 389.
 LA FONTAINE, 64, 71, 73, 240, 340,
 342 s., 347, 350, 384, 386.
 LAMBERT (M^{me}), 26, 116.
 LA METTRIE, 22, 39, 43, 60, 227,
 294-297.
 LA MOTTE (Houdart de), 190.
 LAMPRECHT, 153.
 LANG (Wilhelm), 36.
 LANGE (Joachim), 8, 13, 16.
 LANGE (Samuel-Gotthold), 16, 19,
 66, 70, 88.
 LANGGUTH, 447.
 LA ROCHE (Fritz de), 266, 406 s.,
 409, 413.
 LA ROCHE (G. Michel de), 114 s.,
 243, 250-255, 257 s., 260, 265 s.,
 271-305, 307, 329, 337, 406-410,
 443, 448, 453.
 LA ROCHE (Maximiliane), 397.
 LA ROCHE (Sophie), 5, 7-10, 14,
 18, 24-35, 38, 45, 51, 54-56,
 59 s., 66 s., 74, 78-80, 83-107,
 114 ss., 120, 124, 146, 155 ss.,
 161, 188, 210 ss., 215, 218, 220,
 222, 235, 237-244, 246 s., 249-
 258, 265 s., 315 s., 318, 375 s.,
 380, 397, 401, 405, 407 s., 409 s.,
 413, 415 ss., 421, 433, 443,
 447 s., 450 s., 478 s.
 LAVATER, 6, 87, 120, 384, 471,
 476 s., 486.
 LEIBNITZ, 17, 22, 40-43, 48, 92,
 95, 97, 117, 129, 131, 133, 138,
 187 s., 210, 478 s., 484.
 LEISEWITZ (J. A.), 93, 484.
 LEMAÎTRE, 195.
 LENZ (J. M. R.), 276, 364, 477,
 486.
 LEO (Joh), 96.
 LERBER (Louis), 205, 207.
 LESAGE, 332 ss.
 LESSING, 16, 18, 53, 66, 75 s., 101,
 111, 127 s., 130 s., 153, 166,
 181 s., 184 s., 190, 193 s., 196,
 221, 223 ss., 261-264, 269 s.,
 276, 294, 311 s., 314, 332, 343 s.,
 355, 361, 373, 394 s., 415, 418,
 426 s., 443, 476, 481, 483-486.
 LEUCHSENRING, 210, 409.
 LEYEN (comtesse de), 410.
 LICHTENBERG (G.), 332.
 LICHTENSTEIN, 17.
 LIEBE (Georg), 423.
 LIEBERKÜHN, 63.
 LIEBESKIND, 248.
 LINNÉ, 47.
 LISCOW, 19, 149, 262.
 LISTONAI (M. de), 258.
 LITZMANN (Berthold), 181 s.
 LOCHMANN-GREBEL (Élisabeth),
 120, 122-125, 135, 141, 144 s.,
 191, 478.
 LOCKE, 41, 133, 176, 187 s., 192,
 194, 210.
 LÖBEL (J.-W.), 286, 311, 318,
 362, 373, 434.
 LOHENSTEIN, 49 ss.
 LOMER, 247.
 LONGO (Sophista), 386.
 LOO (Ch. André van), 351.
 LOSKANT, 265, 409.

- LOSSINS, 423.
 LUBERT (M^{me} de), 363.
 LUCIEN, 134, 189 s., 262 s., 286, 334, 345 s., 348 ss., 364, 375 ss., 391, 412, 482.
 LUCRÈCE, 38 ss., 45, 48, 50, 238, 248, 479.
 LUGENBÜHL, 167.
 LULLI, 113.
 LUTHER, 402.
 LÜTKEMÜLLER, 477, 484.
 LUTZ, 7, 234, 236.

 MACHIAVEL, 458.
 MAGER (A.), 427.
 MAGNY, 130.
 MAIER (Walter), 365.
 MAINTENON (M^{me} de), 455.
 MALEBRANCHE, 47.
 MANDEVILLE, 198, 294.
 MARBOIS, 433.
 MARIE D'AGRÈDE, 148, 338.
 MARIE DE L'INCARNATION, 148.
 MARIE-THÉRÈSE (impératrice), 419.
 MARINIG (Lidia), 350, 357, 364, 369.
 MARINO, 13.
 MARIVAUX, 314, 427.
 MARMONTEL, 344, 347, 449, 451, 466, 472.
 MARTENS (Alfred), 333, 340.
 MARTIN (E.), 376, 393.
 MARX (Émilie), 183 ss., 225.
 MASSIEU (abbé), 385 s.
 MASTELLIER, 418.
 MAUPERTUIS, 131, 201.
 MAUVILLON, 393.
 MAY, 5.
 MAYER (Otto), 73, 330 s., 364, 450.
 MEIER (Friedrich), 19, 39 s., 42, 46, 54, 69, 80, 88, 91.
 MEINHARD (Joh.-Nic.), 267, 273, 286, 312, 354 s., 395, 402, 418.
 MEISSNER (Erich), 186.
 MEISSNER (Gottlieb), 324.
 MEISTER (L.), 14, 86, 279.
 MÉNANDRE, 388.
 MENDELSSOHN (Moses), 131, 183, 185, 190, 221, 224, 261 s., 270, 311, 325, 332, 340, 344, 394.
 MERCIER (Sébastien), 449, 451, 459, 463 ss.
 MERCK, 253, 356, 411, 482.
 MÉRÉ (chevalier de), 385.
 MERIAN, 131.
 MESSER (August), 253.
 METASTASIO, 385, 390, 397.
 MEUNIER DE QUERLON, 316, 385.
 MEUSEL (Georg), 263, 394, 404, 419.
 MEYER (J. H.), 478.
 MEYER (Otto), 404.
 MEYER VON KNONAU (Élisabeth), 116, 122, 143 ss., 147, 188.
 MEYER VON KNONAU (Gerold), 116, 122, 143.
 MEYER VON KNONAU (Hans-Caspar), 121, 203 s.
 MEYER VON KNONAU (Ludwig), 89, 143.
 MEYER VON KNONAU (M^{me}), 116, 143 s.,
 MIAKOWSKI, 312.
 MICHAELIS, 389, 406, 413-417, 486.
 MICHEL (V.), 241, 416.
 MICHEL-ANGE, 486.
 MIGNARD, 200.
 MILCH (Werner), 25.
 MILLER (Martin), 4.
 MILTON, 19, 50, 57, 59 s., 86, 88, 91 ss., 108, 113, 130, 172, 178, 181, 195 s., 313, 369.
 MINOR (Jakob), 73, 347, 375 s.
 MIRABEAU, 192, 219, 462, 466.
 MOHL (R. V.), 472.
 MOLIÈRE, 30, 64, 197.
 MÖLLNER, 127.

- MONACARDA, 385 s., 389.
 MONTAIGNE, 88, 119, 135, 263, 412.
 MONTESQUIEU, 86, 139, 154, 170, 188 s., 192, 197, 201, 219, 377, 412, 437, 460.
 MOORE (Thomas), 111, 466.
 MOORE (Fr.), 440.
 MORELLY, 102, 139, 176, 462.
 MORHOF, 194.
 MÖRIKOFER, 84 s., 87, 97, 101.
 MORITZ (K. Ph.), 325, 402.
 MORIZE (André), 464.
 MORNET (D.), 449, 458.
 MÖSER (Justus J.), 64, 313, 426, 471.
 MOSER (Johann Jakob), 5.
 MUCHLER, 117.
 MULINEN (V. von), 202, 208, 215.
 MÜNCHHAUSEN, 192.
 MUNCKER (Franz), 49, 420.
 MURALT (Bealt de), 146.
 MURAT (M^{me}), 330.
 MYLIUS, 129.

 NADLER (Josef), 4.
 NAHL (Joh. Aug.), 361.
 NEUKIRCH (Benj.), 129.
 NEWTON, 47, 92 s., 117, 138.
 NICOLAÏ (Fr.), 15, 64, 105, 109, 130, 153, 181, 190, 221, 224 s., 261, 263, 269, 343 s., 394, 438, 470.
 NINON DE LENCLOS, 60, 172, 242, 290, 306, 318, 375, 379.

 OBENAUER (K.-J.), 324.
 OBEREIT, 155, 163, 175 s., 281, 285, 294.
 OBSER (Karl), 423.
 OESER, 362, 365, 381, 427.
 OETTINGER (Friedrich-Christoph), 11, 133.

 OETTERDINGER (L. F.), 7, 20, 37, 141, 238, 266, 443.
 OLONNE (comte d'), 194.
 OPITZ, 197.
 OSIANDER, 69.
 OSTADE, 272.
 OTT (J. Conrad) (et son frère), 121, 173, 191, 194, 198 ss.
 OURS DE BALTHASAR, 200.
 OVIDE, 13, 32, 93, 144, 196, 286, 341, 350.

 PARMESAN, 200.
 PARNY, 346.
 PARTHEY (G.), 389.
 PASCAL, 311, 437.
 PAULSEN, 15.
 PERGEN (comte de), 418 s.
 PERGOLÈSE, 370.
 PERROT D'ABLANCOURT, 286.
 PERSE, 207.
 PESTALOZZI, 87.
 PÉTRARQUE, 153, 287.
 PÉTRONE, 64.
 PETSCHER, 129.
 PETZOLD, 419.
 PEUCER (Karl), 3.
 PFAFF, 210.
 PICHLER (Caroline), 486.
 PINDARE, 97, 113, 130, 153, 197, 385.
 PIRON, 346.
 PLATON, 41, 44, 47, 55, 58, 65, 67, 81 s., 98, 111, 120, 132 s., 141-144, 147 s., 154, 156 s., 165, 170, 173, 183, 186, 209 s., 212, 220, 240, 286 s., 294, 299 s., 307 ss., 314, 317, 321, 323, 330, 342, 349, 351, 371, 375 ss., 379, 382, 386, 392, 440, 447, 480.
 PLAUTE, 197.
 PLINE, 68, 210, 343-346.
 PLOTIN, 47, 337.

- PLUTARQUE, 66, 148, 177, 286, 298.
 POIRET, 146, 155 s., 175.
 POLHEIM, 391.
 POLIGNAC (de), 39, 59.
 POMEZNY (Frz), 383, 386, 388, 390.
 POMPADOUR (M^{me}), 455.
 POPE, 48, 67, 71, 82, 93, 97, 128, 131, 196 s., 270 s.
 POUSSIN, 388.
 PRADON, 196.
 PRÉMONTVAL, 131.
 PRÉVOST (l'abbé), 269, 316.
 PRIOR, 172, 197, 343 s., 346 s., 376.
 PRÜHLE, 127, 141, 357, 361, 386, 391, 393, 396, 414-417.
 PRUTZ (R.), 20, 404.
 PUGET (Pierre), 361.
 PYRA (Jac.-Imm.), 19, 70.
 PYTHAGORE, 220, 288, 377, 382, 384, 461.
 QUINAULT, 390.
 RABELAIS, 64, 262, 332, 362, 394.
 RABENER, 88.
 RACINE (Jean), 159 s., 163, 196.
 RACINE (Louis), 112, 176, 207.
 RAEDERSCHIEDT (Georg), 281, 324.
 RAETHER, 17.
 RAMBACH, 12.
 RAMLER (K. W.), 76, 88, 94, 127 s., 130, 149.
 RAMSAY (A.-M.), 175 s., 178, 203, 219, 287 s., 449, 471.
 RAPHAËL, 200, 311, 347.
 RAUCH (Marie-Jacobine), 8.
 RAUCH (G. Ludwig), 8.
 RAUMER, 6-15, 17, 19 s., 22, 26, 27 s., 122 s., 156 s., 214, 217 s., 246, 251, 271, 313.
 RAUTENBERG, 475.
 RAYNAL, 486.
 RAYNAUD (L.), 76.
 RECLAM (Ernst), 415.
 REICH, 259, 270, 315, 355, 365, 376, 410, 416, 427, 433 s., 447 s.
 REIMANN (J. Fr.), 194.
 REIMARUS, 88.
 REINBECK, 152.
 REINHARD (Ad. Fr.), 131.
 REINHARD (conseiller), 192 s.
 REINHOLD (Sophie) (Voir WIELAND, *Sophie*).
 REINHOLD, 248, 319.
 REISKE, 15.
 REITZENSTEIN (A. v.), 454.
 RENGGER, 167.
 RENI (Guido), 387, 486.
 REUSS, 417.
 REYNOLD (de), 85, 181, 200, 205, 207.
 RICCIARDETTO, 362.
 RICCOBONI, 269.
 RICHARDSON, 30, 51, 64, 74, 141, 159, 161, 168, 178, 207, 221, 313, 325 s., 337.
 RICHEZ, 88.
 RIDDERHOFF (K.), 24 s., 114, 252, 254.
 RIEDEL (Friedrich-Justus), 38, 258, 260-265, 315 s., 354 s., 383, 394 s., 402-406, 408, 411, 414, 418 s., 423, 426, 428, 438, 454, 478.
 RIFFERT (E.), 50.
 RING (Fr. Dominicus), 55, 118, 120 s., 133 s., 137, 139, 141, 146, 196, 200, 260, 315, 403, 405 s., 408, 418 s.
 RITSCHER, 11.
 ROBERTSON, 340.
 ROBINET, 294, 296.
 ROCHESTER, 345.
 RODT, 206.
 ROHRBACH, 205.
 ROLLIN, 193, 195.

- ROSENTHAL (F.), 418.
 ROSSEL, 76.
 ROST, 346.
 ROTH (Friedrich), 6, 105, 294,
 297, 299, 311 s., 314 ss., 318,
 387, 391, 394, 396, 409, 414 ss.,
 424 ss., 464, 476, 479, 485 s.
 ROUSSEAU, 86, 140, 161, 170, 181,
 208, 212 s., 219, 241, 244, 289,
 296, 300, 313, 316, 318, 342,
 390, 427, 431 s., 434 ss., 438-
 445, 452, 459, 465 ss., 469,
 471 s., 480, 485.
 ROWE (Élisabeth), 26, 71, 75,
 97 s., 135, 145, 148, 152, 172.
 ROWE (Nicolas), 181 s., 271.
 ROY, 385.
 RUBENS, 361, 384.

 SACK (Fr.), 88, 151 s., 154, 193,
 417.
 SAINT-EVREMOND, 60, 145, 194,
 248, 290, 452.
 SAINT-FOI, 385 s., 390.
 SAINT-HYACINTHE, 17, 70.
 SAINT-MARD, 452.
 SAINT-PIERRE (abbé de), 198, 451.
 SAINT-THOMAS, 47.
 SAINTE-THÉRÈSE, 173.
 SANNAZZARO, 386.
 SÄTTELIN, 234.
 SAUER (August), 70, 77, 89, 149,
 154.
 SCHÄDELIN (J. J.), 210.
 SCHADOW, 5.
 SCHALL (comtesse de, née com-
 tesse STADION), 254, 329, 344.
 SCHEFFNER (J. G.), 486.
 SCHEIDL (J.), 286.
 SCHELLE (Reinhold), 3.
 SCHERER (Wilhelm), 124, 146.
 SCHEYB, 81.
 SCHILLER, 185, 426.
 SCHINTZ (J. Heinrich), 24, 59,
 62, 70 s., 77, 79, 89, 107, 125,
 146, 225, 486.
 SCHINZ (R.), 84 s., 87.
 SCHIRACH, 263, 371.
 SCHIRMAYER, 64.
 SCHLAGENHAFT (Barbara), 289,
 326.
 SCHLEGEL (A. W.), 277, 483, 486.
 SCHLEGEL (Johann Adolf), 73.
 SCHLEGEL (Johann-Elias), 49 s,
 70, 270.
 SCHLOSSER, 294.
 SCHLÜTER (Franz), 48.
 SCHMID D'AUENSTEIN, 227.
 SCHMID (Chr. H.), 346, 404, 408,
 415.
 SCHMID (S.), 205.
 SCHMID DE ROSSEN, 207, 209, 227.
 SCHMIDT (Erich), 55, 131, 403,
 408.
 SCHÖNAICH (Chr. Otto von), 50,
 53, 81, 127-130.
 SCHORCHT, 248.
 SCHRAVESANDE (Cornelis), 480.
 SCHRÖDER-ACKERMANN, 181 s.,
 221.
 SCHUBART (Frédéric-Daniel), 266,
 270, 443.
 SCHÜCKING (L.), 362.
 SCHÜDDEKOPF, 94, 127, 328, 347,
 373, 402, 407, 413.
 SCHULTHESS (J. Georg.), 76, 88 s.
 SCHULTHESS (Mme), 102.
 SCHULTHESS (Melissa), 116, 122,
 135, 144, 188.
 SCHULTHESS (pasteur), 204.
 SCHULTZ (Franz), 183, 382.
 SCHULZE-MAIZIER (Friedrich), 260,
 401-408, 418 s.
 SCHURIG (Arthur), 414.
 SCHÜTZ (Chr. Gottfr.), 8.
 SCHWARTZ, 129.
 SCHWARZ (étudiant), 398, 406.

- SCRIVER, 12.
 SCUDÉRY (M^{lle} de), 30.
 SEMANDI, 188.
 SEMLER, 16, 152.
 SÉNÈQUE, 67, 422.
 SEUFFERT (B.), 3, 6, 10, 33, 38 s.,
 53, 55, 82, 85, 95 ss., 106, 109,
 111, 113 s., 116 s., 119 s., 127,
 129, 149, 168, 182, 185, 192,
 194, 271, 277, 326, 328 s., 347,
 396, 398, 406, 413, 420, 422 s.,
 425, 434, 447 s., 450 ss., 479,
 — 33, 38, 55, 82, 109, 111, 113,
 127, 168, 182, 271, 277, 326,
 328, 448 (Prolegomena).
 SHAFTESBURY, 46, 48, 86, 88, 97,
 118, 129-132, 134 s., 137 ss.,
 141, 144, 146 ss., 154 s., 158,
 163, 170, 172, 178, 192 s., 198 s.,
 202, 208, 228, 252, 269, 284,
 323, 330, 382, 480, 484.
 SHAKESPEARE, 87 s., 93, 163, 179,
 181, 196 s., 238, 268-278, 334,
 356, 435, 480, 482 s.
 SIMON JORDAN (Père Augustin),
 405, 407 s., 419.
 SIMPSON, 272.
 SINNER (Karl Ferdinand von), 208.
 SINNER (Friedrich von), 208 s.
 SINNER (M^{me} Friedrich de, née de
 WATTENWYL), 209.
 SINNER (bibliothécaire), 201, 227.
 SINNER DE BALAIGUES (Jean-Ro-
 dolphe de), 205, 207.
 SINNER DE SANNEN, 205.
 SITTENBERGER (Hans), 347.
 SOCRATE, 19, 46, 65 s., 68, 117,
 136, 142, 180, 188, 194, 197 s.,
 217 s., 247, 310, 324, 346, 365,
 370 s., 374, 381, 386 s., 394, 397,
 413, 435, 441, 450, 486.
 SOMMERFELD (Martin), 314, 438.
 SONNENFELS, 418.
 SOPHOCLE, 97, 278, 482.
 SPALDING (Ludwig), 153.
 SPALDING, 16, 48, 101, 132 s., 139,
 153, 269, 415.
 SPAUER (Comtesse de), 254.
 SPENCE, 97.
 SPENER, 11.
 SPENSER, 357, 364.
 SPERGES, 419.
 SPINOZA, 18, 39, 287.
 SPITZER, 42.
 SPRINGER, 9, 11, 13, 23, 78, 234-
 237, 423.
 STADION (Franz-Konrad de), 254.
 STADION (M^{me} Franz-Konrad de,
 née baronne de ZOBEL), 254.
 STADION (Friedrich de), 5 s., 114,
 237 s., 249 ss., 253 s., 256 ss.,
 260, 307, 345, 365, 417.
 STADION (Maximiliane de, chanoi-
 nesse de BUCHAU), 254, 329,
 365, 407, 415.
 STADLER (Ernst), 238, 269-272,
 275 s., 334.
 STAHL (Ernst-L.), 326.
 STAPPER (professeur), 201, 205,
 207, 209.
 STAPPER (Daniel), 150, 205.
 STAUDLIN, 81, 436.
 STEIN (H. von), 133.
 STEINBERGER (Julius), 6, 8, 13,
 16-18, 48, 76, 83, 190, 334, 348,
 375.
 STEINBRÜCHEL, 113.
 STEINHOFFER, 11.
 STEINMETZ (Joh.-Adam), 15, 17,
 20.
 STERN (Adolf), 53.
 STERNE (Laurence), 262 s., 362,
 365, 370, 374, 395, 412, 427,
 433, 445, 481.
 STETTNER (Leo), 132.
 STICHLING (K.-Wilh.), 248.
 STILGBAUER, 183, 185, 223, 225.
 STOCKHAUSEN, 94.

- STOLBERG (Fr.), 477, 486.
 STOLZ (Paula), 326.
 STOPPE, 129.
 STOTZINGEN (O. von), 420-423.
 STRAMBERG, 417.
 STRICH (Fritz), 331, 346.
 STRUENSEE, 18.
 STURLER (M^{lle}), 207.
 STURZ (Helf.-Peter), 484.
 SUCHIER (Wilhelm), 23.
 SUKLING (J.), 270.
 SULZER (Johannes), 119, 228.
 SULZER (J.-G.), 20, 47 s., 70, 78,
 82 s., 85, 87 s., 92, 96, 101, 114,
 118 s., 127, 129 s., 133, 139,
 152 s., 174, 181 s., 186, 190 s.,
 193, 201, 203, 221, 224 s., 346,
 394, 412.
 SULZER (Wolfgang-Dietrich), 119,
 182, 228, 269.
 SÜPFLE (Ph.), 76, 326.
 SUPHAN, 424.
 SWIFT, 48, 64, 134, 189, 262, 395.

 TASSE, 92, 196.
 TASSO (Bernardo), 363.
 TASSONI (A.), 347.
 TÉRENCE, 173, 197.
 TERRASSON, 287 s.
 THALMAYR, 326, 342, 472.
 THÉOCRITE, 228, 269.
 THÉOPHRASTE, 67, 226, 388.
 THOMASIIUS, 19.
 THOMSON, 70 ss., 77, 174, 177 s.,
 181, 196 s.
 THÜMMEL (Mor.-Aug. von), 324.
 TISCHBEIN (Johann-Friedrich Au-
 gust), 5.
 TISCHBEIN (Johann-Heinrich), 25,
 254.
 TITE-LIVE, 285.
 TITIEN, 347, 357, 361.
 TOBLER, 181, 196, 205, 207, 209,
 228.

 TORCHE (Abbé de), 55.
 TOUSSAINT, 451.
 TRESSAN (Comte de), 364.
 TRIBOLET (H.), 362, 364, 369.
 TROPSCH (St.), 332.
 TSCHARNER (Nicolaus-Emanuel),
 90, 159, 168, 205, 207.
 TSCHARNER (Vincenz-Bernhard),
 76, 83, 173, 200 ss., 205, 207,
 209, 215, 219, 226, 228, 234,
 269 s., 281, 471.
 TSCHARNER (M^{me} V. B., née WAR-
 NER), 206, 209.
 TSCHIFFELI, 205, 207, 219.
 TURENNE, 176.

 UNZER, 393, 475.
 USSIEUX (M^{me} d'), 342, 383, 391.
 ÜSTERI, 210.
 Uz, 19 s., 59, 62, 82, 149, 153 s.,
 172, 186, 261, 343, 346, 373,
 382, 390, 394, 397, 417.

 VAIR (Guillaume du), 195.
 VAIRASSE (Denis), 111.
 VALENTIN, 11.
 VERNET (Jacques), 136.
 VETTER (Th.), 70 s., 84.
 VIGNON, 195.
 VILLOISON, 486.
 VIRGILE, 12, 45, 50, 53, 66, 93,
 153, 173, 228, 269, 484.
 VOGEL, 405, 408.
 VÖGELIN, 261, 281, 345.
 VOGT (Osk.), 447, 449, 452, 463 s.
 VOLHARD (Ewald), 320.
 VOLTAIRE, 17, 20, 22, 39, 53, 69,
 115, 118, 129, 134, 170, 174,
 176, 182, 185, 188, 196, 198,
 203, 206, 209, 221, 225, 251 ss.,
 269, 273, 289, 310, 313, 332,
 346, 385 s., 388, 406, 413, 418,
 435 s., 443 s., 451, 454, 457,
 471 s., 481, 483.

- VOLZ (J.-Chr.), 62, 69-71, 73, 75,
80 s., 233 s., 237, 270, 279.
- VORBAUM, 15.
- WAGNER (Albert-Malte), 417.
- WAGNER (Sigmund), 206, 211.
- WAGNER (Karl), 356, 482.
- WAHL (Hans), 426.
- WALTER (Karl), 36, 141, 280 s.
- WALTER (R.), 443.
- WALZEL (O.), 133.
- WARBURTON, 270 ss.
- WARNERI (*Voir* Wyss, de Watteville, V. B. Tscharnner).
- WARTENSLEBEN (Comtesse de),
385, 410, 418.
- WASER (Hedwig), 84.
- WASER (Johann-Heinrich), 89, 99,
119, 131, 345.
- WASER (élève), 121.
- WATELET, 379, 385.
- WATTEAU, 196, 383, 386.
- WATTEVILLE (M^{me} de, née WARNERI), 206.
- WECKHERLIN, 4.
- WEIL (Hans), 326.
- WEILEN (A. von), 186.
- WEINHOLD, 475.
- WEISER (Chr.-F.), 133.
- WEISSE (Chr.-Fel.), 260 s., 276,
355, 362, 374, 381 ss., 389 s.,
394, 396 s.
- WEIZSÄCKER (P.), 3, 5 s., 375.
- WERNER (H.), 6 ss., 11, 246, 248.
- WERNER (Maria von), 312.
- WERTHES (Fr.-A.), 362, 396, 413.
- WETZEL, 324.
- WEULERSSE (Georges), 462.
- WEZEL, 332.
- WIDMANN (Max), 451.
- WIELAND (Amalia), 248.
- WIELAND (Auguste-Friederike),
248.
- WIELAND (Carl), 248.
- WIELAND (Carl-Friedrich), 248.
- WIELAND (Caroline), 248, 411, 427.
- WIELAND (Charlotte), 248.
- WIELAND (Christophe-Martin),
(Œuvres):
- Abderiten*, 4, 404, 469; *Abhandlung über den Noah*, 90-94, 111 s.,
Agathodämon, 322 s.; *Agathon*,
12, 28, 157, 162, 175, 220, 228,
258, 266, 268 s., 274 s., 278-328,
331, 334, 354, 364, 371, 376, 417,
419, 426, 433, 450 s., 459, 470 ss.,
480 s., 484 ss.; *Ankündigung einer Dunciade*, 82, 102, 126-
131, 149, 156, 171; *Anmerkungen zu Bodmers Milton-Uebersetzung*, 113; *Anti-Cato*,
371, 393; *Anti-Ovid*, 59-63, 69 s.,
137, 347; *Antwort auf die Frage: Was ist eine schöne Seele*, 158;
Antwort auf eine Rezension der Noah-Abhandlung, 127; *Anzeige der « Westphälischen Bemühungen »*, 96; *Araspes u. Panthea*,
158-163, 175 s., 214, 221, 241,
284; *Aristipp*, 252, 322; *Aspasia oder die platonische Liebe*, 123 s.,
141-145, 158, 375, 384 s., 391;
Atlantis, 452; *Aurora u. Kephalus*, 342 s., 345, 350, 369, 425.
- Balsora*, 34; *Beiträge zur geheimen Geschichte des menschlichen Verstandes u. Herzen*, 406, 412, 416,
435, 437, 445, 447, 454; *Bekennnisse des Abulfauaris*, 443; *Betrachtungen über den Menschen*,
135, 137, 139, 146, 452; *Brief an einen jungen Dichter*, 12, 18,
277, 475; *Briefe von Verstorbenen*, 97-102, 111, 135.
- Cartel von Heldengedichten*, 102,
106; *Cidli*, 128; *Clementina von Porretta*, 104, 221-225, 425; *Com-*

- babus*, 385, 391 s.; *Cyrus*, 174-180, 186, 198, 201 s., 208 s., 219, 225 s., 449, 451, 462.
- Danischmend*, 420, 424 s., 450, 453 s., 456, 458, 462 ss., 466 ss.; *Diogenes*, 252, 315, 326, 406, 412, 416, 437 s., 446, 450, 468, 481; *Don Sylvio*, 12, 157, 190, 218, 228, 266, 276, 281, 303, 311, 313, 328-343, 363, 367, 375, 395.
- Ehrenrettung der Aspasia*, 318; *Empfindungen eines Christen*, 150-152, 154, 171, 193; *Endymion*, 342, 345, 347 s.; *Erinnerungen an eine Freundin*, 116; *Erzählungen*, 34, 70-77, 385, 406.
- Frühling*, 77 s.
- Gebete*, 108, 111 ss., 151; *Gedanken bei einem schlafenden Endymion*, 371, 393; *Gedanken über den patriotischen Traum*, 192; *Gedanken über eine alte Aufschrift*, 450, 471, 477; *Der geprüfte Abraham*, 96 s., 128; *Geschichte des menschlichen Verstandes*, 137; *Geschichte des Prinzen Biribinker*, 190, 328, 334, 336, 338, 341, 347, 357; *Gesicht des Mirza*, 137, 139; *Gesicht von dem Weltgerichte*, 108 s., 128; *Gesicht von einer Welt unschuldiger Menschen*, 139; *Gespräch des Socrates mit Timoclea*, 136; *Gespräch zwischen zweyen Engeln*, 194, 199; *Goldne Spiegel*, 220, 258, 307, 414, 419 s., 425 s., 435, 443, 447-472; *Grazien*, 343, 373-394, 401, 410, 418, 432, 482.
- Heft eines Schülers*, 121, 194 s., 199; *Hermann*, 49-53; *Hexameron von Rosenhain*, 332; *Hymnen* 82 s., 108-111, 130, 140, 151 s.
- Idris und Zenide*, 4, 282, 354-363, 367, 385, 395, 419, 425.
- Juno und Ganymed*, 342 s., 349-352.
- Komische Erzählungen*, 258 ss., 266, 276, 282, 286, 311, 313, 318, 343, 347, 353 s., 362, 364, 482; *Kozkoz und Kikequetzel*, 440, 442.
- Lady Johanna Gray*, 104, 181-186, 221, 224 s.; *Lobgesang auf die Liebe*, 54, 83; *Lucianübersetzung*, 19; *Lysias und Eubulus*, 278.
- Melinde*, 73; *Musarion*, 4, 70, 124, 263, 282, 315, 318, 374-383, 385-388, 398, 413, 428, 481, 484 s.
- Nachlass des Diogenes*, 427-434; *Nachrichten des Verfassers der Empfindungen eines Christen*, 47, 153 s.; *Die Natur*, 23, 38-48, 54, 68, 76, 98; *Der neue Amadis*, 32, 362-373, 385, 401.
- Oberon*, 4, 369; *Oden*, 31, 54-59, 68, 71, 79, 81, 102, 107, 113 s., 116, 174.
- Peregrinus Proteus*, 322; *Pervonte*, 420; *Plan einer Akademie*, 192, 198; *Plan von einer neuen Art von Privatunterweisung*, 117 ss. 192; *Poetische Schriften*, 39, 82, 109, 184, 225, 278, 346, 476; *Prosa'sche Schriften*, 137, 140 s., 192, 202, 278; *Psalmen*, 150; *Psyche*, 375, 383 ss., 391.
- Das Rätsel*, 97, 112.; *Rede beim Abschluss der Züricher Privatunterweisung*, 191; *Reise des Priesters Abulfauaris*, 443 s., 446, 452; *Republik des Diogenes*, 427, 431-434.

- Schreiben an Herrn*** von der Würde u. der Bestimmung eines schönen Geistes*, 81, 137; *Schreiben eines Junkers vom Lande*, 95; *Schulheft*, 18, 20; *Shakespeareübersetzung*, 238, 268-278, 334; *Die sterbende Rahel*, 128, 182; *Stilpon*, 469; *Sympathien*, 135, 143, 146-149, 172, 201, 326.
- Theages*, 124, 135, 140-146.
- Über die Behauptung, dass...*, 437-445; *Über J.-J.-Rousseau*, 439 ss., 444 ss.; *Über die vorgebliche Abnahme des menschlichen Geschlechts*, 441, 444; *Unparteiische Betrachtungen*, 469; *Unterredungen mit dem Pfarrer*, 318, 469, 476; *Urteil des Paris*, 343 s., 346, 348-351.
- Venus u. Adonis*, 343; *Vom natürlichen Vermögen*, 112; *Von der Offenbarung*, 112; *Von den Requisitis*, 194, 199; *Vorrede zur Sündflut*, 96 s.
- Was ist Wahrheit*, 322.
- Zerstörung Jerusalems*, 13; *Zufällige Gedanken bei Durchlesung « Josephs und Zulika »*, 95 s. *Zuschrift zu Bodmers, Jacob und Rachel* », 95; *Zwölf moralische Briefe*, 63-69, 76.
- WIELAND (Dorothee, née HILLENBRAND), 246-249, 258, 266, 422, 426.
- WIELAND (Dorothee), 248, 411, 427.
- WIELAND (Julie), 248.
- WIELAND (Ludwig), 248.
- WIELAND (Luise), 248.
- WIELAND (Martin), 7, 14.
- WIELAND (Philipp), 248.
- WIELAND (Régina-Catherine, née KICK), 7, 9-12, 20, 23, 25, 31, 35, 40, 49, 114 s., 215 s., 238 s., 242, 245 ss., 265 s., 420.
- WIELAND (Sophie), 10, 248, 266, 321, 411, 427.
- WIELAND (Thomas) (frère), 10, 239.
- WIELAND (Thomas-Adam) (grand-père), 7, 11.
- WIELAND (Thomas-Adam) (père), 7 ss., 11-14, 23, 31, 35, 38, 82, 104, 125, 201, 215, 234, 238 s., 243-247, 265 s., 426, 443.
- WIELAND (Wilhelm-August), 248.
- WIELAND (Wilhelmine-Johanna-Friederike), 248.
- WIENER (G.-Ad.), 105.
- WIESER (Max), 284.
- WILDSTAKE (K.), 175, 287.
- WILHELM (G.), 326.
- WILHELM (Richard), 260, 263.
- WILHELMI, 207, 209, 478.
- WILLAMOWITZ - MOELLENDORFF (G.), 286.
- WILLE, 174.
- WINCKELMANN, 16, 18, 66, 177, 192, 371, 379 s., 383, 386 s., 398, 482, 484.
- WINKLER (Père Jésuite), 405.
- WITKOWSKI (Georg), 396, 415, 417.
- WOHLWILL (Ad.), 4.
- WOLF, 22.
- WOLF (Adam), 260, 403, 418.
- WOLF (Louise), 71.
- WOLFF (Chr.), 13, 16, 21, 88, 417.
- WÖLFFLIN (Heinrich), 76, 89.
- WOOD (Augustus), 333.
- WUKADINOVIC (Spiridion), 347, 376.
- WUNDERLICH (Irene), 3, 13, 328.
- WÜRTH (L.), 272.

- WURZBACH, 253.
 WYSS (M^{me}, née WARNER), 206.
 XÉNOPHON, 19, 65, 67, 132, 148,
 154, 156, 158, 163, 173 ss., 177 s.,
 186, 228, 269, 286, 386.
 YOUNG, 58, 71, 97 s., 107 ss.,
 172 s., 197, 207.
 ZACHARIAE, 127, 130.
 ZANOTTI, 386.
 ZOPPINI (Fabio et Agostino), 363.
 ZEHNDER-STADLIN, 40, 55, 62, 76,
 78, 80-83, 89, 91 s., 95, 119,
 121, 125 ss., 146 s., 174, 176,
 200, 281, 312, 346.
 ZELLWEGER, 48, 52, 60, 76, 80,
 82, 85, 89 s., 92, 95, 101 s.,
 105, 111, 113, 119-126, 128-131,
 146, 151, 174, 176, 186, 189,
 191, 200, 202, 240, 281.
 ZÉNON, 379, 382.
 ZIEGRA, 417, 475.
 ZIERTMANN (P.), 133.
 ZIMMERMANN (Johann-Georg), 101
 113, 122, 124, 141, 144, 146,
 149 ss., 155 ss., 162-176, 185 s.,
 188 ss., 196, 200-203, 205, 208-
 214, 217, 219 s., 227 ss., 238-
 242, 244, 246, 248, 258 ss., 269,
 278 s., 281, 283, 287, 311, 313,
 315, 328, 339 s., 342, 344, 376,
 394, 424, 478.
 ZIMMERMANN (M^{me}, née MELAY),
 188.
 ZINZENDORF, 126.
 ZOLLINGER (Oskar), 451.
 ZWINGLI, 130.

TABLE DES MATIÈRES

<i>AVANT-PROPOS</i>	Pages V
<i>Liste des abréviations</i>	VIII

PREMIÈRE PARTIE

<i>CHAPITRE I. — LES ORIGINES ET L'ÉDUCATION</i>	3
--	---

La patrie Souabe et les hérédités. — L'éducation et les premières études. — Le séjour à Klosterberge : sa réaction au milieu piétiste. — A Erfurt, chez Baumer : l'émancipation de sa raison. — Retour à Biberach : l'éveil sentimental et les fiançailles de Wieland avec sa cousine Sophie Gutermann.

<i>CHAPITRE II. — TUBINGEN</i>	36
--	----

Le Hochmannianum, et le cercle littéraire de Faber. — Élaboration du poème *De la Nature*. — L'inspiration sentimentale et l'idéologie de cet ouvrage. — Tentative de concilier l'idéalisme de la Théodicée avec le naturalisme. — Le fragment de Hermann, et le début des relations avec Bodmer. — Les Odes et le Cantique à l'Amour. — L'Anti-Ovide et le badinage anacréontique. — Les Épîtres morales : Wieland à l'école de Hagedorn et de de Bar. — Les Contes. — Influence de Young et de Thomson. — Le Printemps. — Wieland invité à Zurich par Bodmer.

<i>CHAPITRE III. — CHEZ BODMER</i>	81
--	----

La doctrine littéraire de Bodmer. — Wieland se fait son champion ; il écrit l'examen de la *Noachide* et collabore aux *Patriarcades*. — Les *Lettres des Trépassés* : rivalité avec Klopstock. — Le *Sacrifice d'Abraham* et les fragments de poésies bibliques. — Les *Hymnes à Dieu* et les *Prières*. — Rupture avec Sophie Gutermann. — Recherche d'une situation à Zurich : Plan d'information privée.

	Pages
<i>CHAPITRE IV — L'ÉDUCATION SENTIMENTALE</i>	121

Wieland précepteur. — Ses relations platoniques avec Élisabeth Lochmann-Grébel. — Sa participation à la polémique de Bodmer : l'annonce d'une *Dunciade*. — Déjà il se détache de Bodmer sous l'influence de Shaftesbury. — Dialogue entre Socrate et Timoclée sur la beauté. — Les Considérations sur l'Homme. — Le fragment de Théages. — La crise de mysticisme : les Sympathies et les Sentiments d'un Chrétien. — La réaction de la nature : Araspe et Panthée.

<i>CHAPITRE V. — LE RÉTABLISSEMENT DE SON ESPRIT DANS SA FORME NATURELLE</i>	165
--	-----

Début de ses relations avec Zimmermann. — La conversion au naturalisme s'accroît. — Le projet de Cyrus, et la conception nouvelle de l'art. — Premier contact avec le théâtre : Lady Johanna Gray. — Difficultés avec Bodmer. — Wieland entreprend un Conte comique dans l'esprit de Lucien. — Fin de son activité pédagogique : le Plan d'une Académie. — Son enseignement jugé d'après les cahiers de ses élèves. — Wieland se dispose à quitter Zurich pour Berne.

<i>CHAPITRE VI. — BERNE ET JULIE BONDELI.</i>	205
---	-----

Wieland se trouve dépaycé dans le milieu bernois. — Sa liaison avec Julie Bondeli ; influence qu'elle exerce sur son développement intellectuel. — L'activité littéraire : Clémentine de Porretta. — La préface aux œuvres poétiques : Wieland renie la Poétique de Bodmer. — Nouvelle orientation de son esprit.

DEUXIÈME PARTIE

<i>CHAPITRE VII. — BIBERACH ET WARTHAUSEN. . . .</i>	233
--	-----

Wieland chancelier de Biberach. — Le procès à propos de sa charge. — Ses tribulations sentimentales : l'aventure avec Christine Hagel. — Son mariage. — Relations avec Sophie La Roche et son mari. — Sa fréquentation à Warthausen. — L'expérience de la société aristocratique. — Par Riedel, il reprend contact avec la vie littéraire de l'Allemagne, et se laisse attirer à l'Université d'Erfurt.

<i>CHAPITRE VIII. — AGATHON</i>	Pages 268
---	--------------

La traduction de Shakespeare : comment Wieland comprend le poète. — Agathon : la genèse, la conception initiale, les étapes de la composition. — Le premier fragment : essai d'une « histoire naturelle » du héros. — Les deux motifs du développement : la controverse avec Hippias et l'épreuve de la vertu. — Achèvement du premier Agathon. — Changement dans la conception morale. — Le rôle d'Agathon à Syracuse. — La désillusion politique du héros. — Le dénouement provisoire. — L'accueil du public. — L'édition de 1772. — L'histoire de Danaé, et son rôle dans l'économie de l'ouvrage. — La conclusion donnée au roman en 1794. — La visite d'Hippias dans la prison. — La philosophie d'Archytas. — L'unité du roman. — Sa place dans l'évolution morale de Wieland.

<i>CHAPITRE IX. — DON SYLVIO ET LES CONTES COMIQUES</i>	328
---	-----

Le caractère de Don Sylvio et les rapports de cet ouvrage avec Warthausen. — Les influences qui s'exercent sur sa composition. — Sa portée morale. — La satire burlesque. — Les Contes comiques : leur forme poétique. — Idris et Zénide. — Influence de l'Arioste et de Spenser. — La fable et l'exécution. — Son intérêt esthétique. — Le Nouvel Amadis. — L'humour de Sterne et l'idée morale. — La caricature des mœurs.

<i>CHAPITRE X. — LA PHILOSOPHIE DES GRACES</i>	374
--	-----

Musarion et la grâce morale. — Le poème des Grâces. — La recherche d'une forme lyrico-dramatique. — Wieland se rapproche de Weisse et de Jacobi. — Comment il juge le dilettantisme du cercle de Halberstadt.

TROISIÈME PARTIE

<i>CHAPITRE XI. — A L'UNIVERSITÉ D'ERFURT</i>	401
---	-----

Le professeur de philosophie. — La mission qui lui est attribuée pour la restauration de l'Université. — Sa situation difficile. — Son voyage à Coblenz. — Son activité contrariée par les cabales cléricales. — Son enseignement. — Ses démarches pour trouver une situation plus indépendante; négociations poursuivies à Vienne et à Weimar. — Wieland devient précepteur des princes de Weimar. — Les écrits philosophiques : Diogène et les Contributions. — La position de Wieland entre Voltaire et Rousseau.

	Pages
<i>CHAPITRE XII. — LE MIROIR D'OR</i>	447
Ses antécédents. — L'intérêt politique de Wieland. — Les attaches du Miroir d'Or avec la littérature politique de l'époque. — La satire religieuse : l'anticléricisme de Wieland. — La fonction qu'il assigne à l'Eglise. — La satire politique : critique du despotisme. — L'utopie de la monarchie éclairée. — La charte de Tifan et l'idée constitutionnelle. — La pensée politique de Wieland. — Témoignages postérieurs.	
<i>CONCLUSION</i>	475
<i>APPENDICE</i>	489
<i>BIBLIOGRAPHIE.</i>	493
<i>INDEX ALPHABÉTIQUE.</i>	519
<i>TABLE DES MATIÈRES.</i>	539

Vu :

Le 15 Décembre 1937.

Pour le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :

L'Assesseur,

J. VENDRYÈS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

G. ROUSSY.

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG. — 1938
